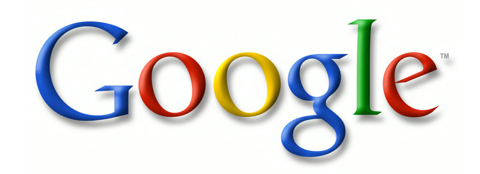
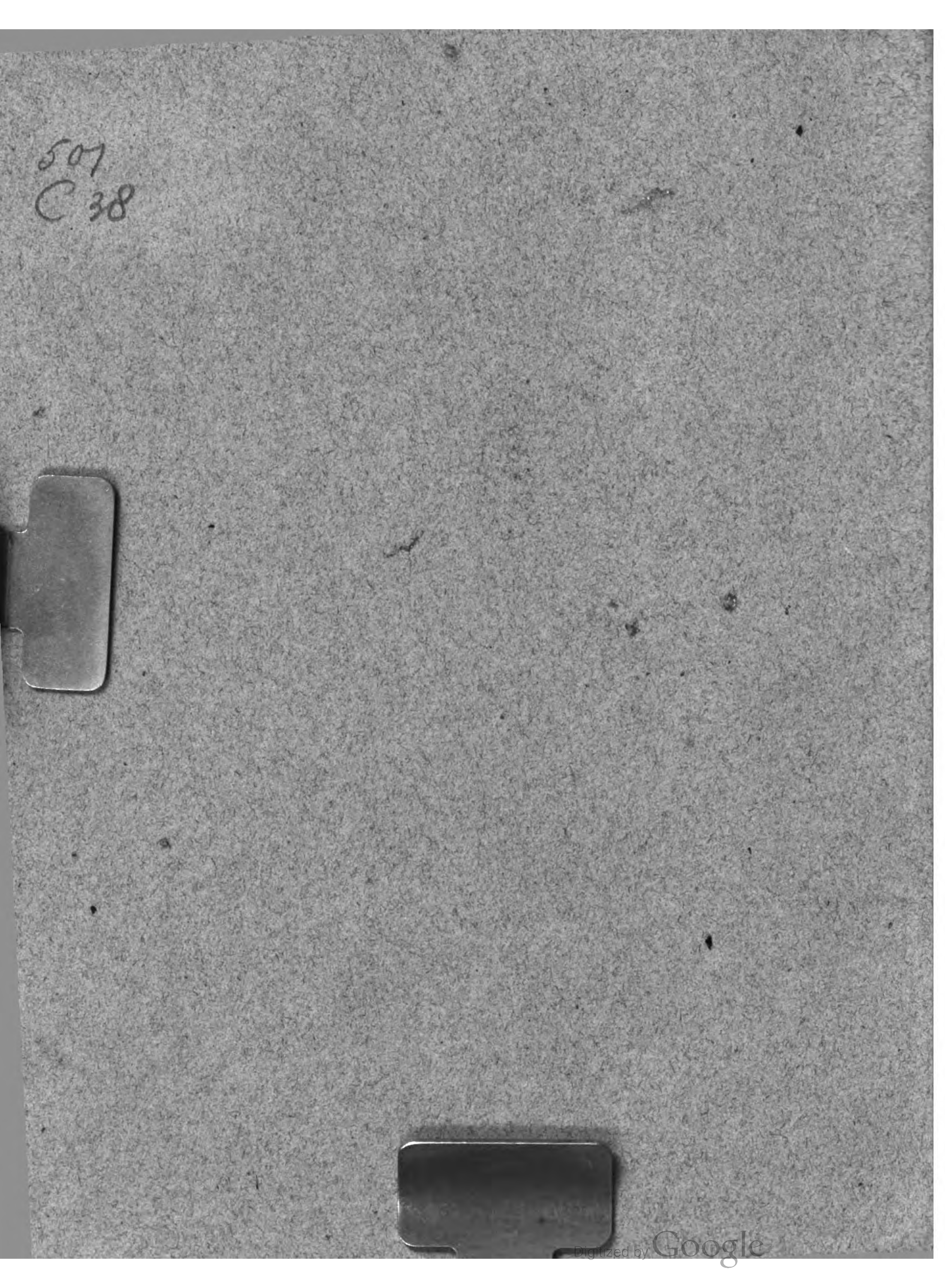









501
C 38
Digitized by Google

HISTOIRE
DE HUON
DE BORDEAUX.

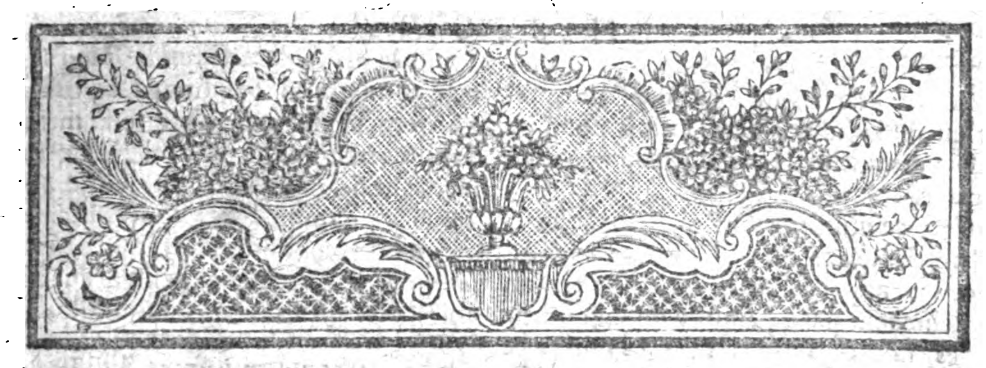
PAIR DE FRANCE, DUC DE GUIENNE;

CONTENANT ſes Faits & Actions Héroïques, miſe en deux Livres auſſi beaux & divertiſſants que jamais on ait lu.

Revûe & corrigée de nouveau.



A TROYES,
Chez la Veuve GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.
AVEC PERMISSION.



PREMIER LIVRE
DU NOBLE ET VAILLANT DUC
HUON DE BORDEAUX,
PAIR DE FRANCE

L'AN 756 après le crucifiement de Notre-Sauveur Jésus-Christ, il régnoit en France le très-glorieux & victorieux Prince Charles-le-Grand, surnommé Charlemagne, qui se distingua par plusieurs hauts faits & généreuses entreprises, étoit soutenue par la toute puissance qui lui envoya plusieurs nobles Princes & Barons qui le secondèrent vaillamment dans l'exécution de ses grandes entreprises. Il conquit l'Allemagne, l'Esclavonie, l'Espagne & une partie de l'Afrique & Saxonie, ce qui lui causa beaucoup de peine & de fatigue; il fit tant de conquêtes qu'il fut couronné Roi des Romains.

La renomée de sa valeur & de sa noble Chevalerie s'étendit d'un bout du monde à l'autre, tellement qu'il en sera parlé à jamais, comme vous verrez ci-après.

Comme l'Empereur Charlemagne dit à ses Barons qu'ils voulussent élir un d'eux pour gouverner son Empire.

IL arriva qu'après ce temps-là le Noble Empereur Charlemagne eu perdu ses deux très-chers Neveux, Roland & Olivier & plusieurs autres Barons & Chevaliers en la très-douloureuse Bataille qui fut faite à Roncevaux où il y eut une si grande perte, que tous les douze Pairs de France moururent excepté le Duc Naimes de Baviere; un jour que le noble Empereur tenoit sa Cour pléniere en sa Cité de Paris, en laquelle il y avoit plusieurs Ducs Comtes & Barons tant fils que neveux & autres parens, qui étoient parens de nobles Princes dernièrement morts en la bataille dite ci-dessus, pour le pourchas & grande trahison qu'avoit été faite & tramée par le Duc Ganelon, le noble Empe-

reur qui étoit toujours en deuil & en souci pour le grand ennui & déplaisir qu'il avoit eu de la susdite perte, ainsi pour ce que déja étoit affoibli par le grand âge qu'il il sentoit.

Quand ce vint que le Roi, les Princes & Barons eurent dîné, l'Empereur de France les appella tous, & s'assit sur un banc richement paré, auprès de lui étoient assis les nobles Barons & Chevaliers & lors appella le Duc Naimes, & lui dit: Sire, Duc & vous tous mes Barons qui êtes présens; vous savez le grand tems & espace que j'ai été Roi de France & Empereur de Rome: lequel tems j'ai été servi & obéi de vous tous, dont je vous remercie, & rends graces & louange à Dieu mon doux créateur, & parce que certainement je sais que ma vie par cours de nature ne peut être longue, pour cette cause principale je vous ai fait venir aujourd'hui pour vous dire ma volonté, qui est que je vous prie très-humblement que vous vouliez aviser lequel pourra ou voudra avoir le gouvernement de mon Royaume, car je ne puis plus supporter le travail & la peine du gouvernement d'icelui, car je veux vivre en paix & servir Dieu le reste de mes jours, c'est pourquoi vous tous qui êtes présens, tant que je vous puis prier, qu'à cette chose veuillez aviser qui de vous y sera le plus propre.

Or vous savez que j'ai deux fils, savoir Louis qui est trop jeune, & Charlot que j'aime tant, est assez en âge pour le faire, mais ses mœurs & condition ne sont pas d'avoir le gouvernement de deux si nobles Empires, comme le Royaume de France & le Saint Empire de Rome; car vous savez qu'il ne tint pas à lui par son orgueil que mon Royaume ne fût prêt d'être détrui & que je n'eusse à vous tous la guerre, quand par sa rage il occit Baudouin le fils du bon Oger le Danois, dont tant de maux en sont survenus, que jamais ne sera heure qui n'en soit mémoire, parquoi tant que je viverai, je ne pourrai ni voudrai consentir qu'il en ait le gouvernement, quoiqu'il soit le vrai héritier, & qu'après moi, il doit avoir la Seigneurie. & je vous prie tous de penser ce que j'en dois faire.

De la réponse que firent les Barons, & du méchant Comte Amaury de Hautefeuille, & du conseil qu'il donna au Roi contre les deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux, dont grand méchef en advint, & du bon conseil que le Duc Naimes donna à l'Empereur.

ALors le Duc Naimes & tous les Barons se mirent ensemble à un coin du Palais où ils furent long-tems, mais à la fin ils conclurent que le gouvernement desdits Royaumes, appartenoit à Charlot fils aîné du Roi, ils s'en retournèrent & lui dirent la conclusion sur laquelle ils s'étoient arrêtés, dont l'Empereur fut très-joyeux, il appella son fils & lui fit de belles remontrances devant les Barons qui étoient là. Mais ainsi qu'en ses parlers étoit, s'avança un félon qui avoit grand crédit auprès du Roi & même gouvernoit Charlot, qui n'agissoit que par lui, il se nommoit le Comte Amaury de Haute-feuille, & étoit fils d'un des neveux du traître Ganelon il s'écria & dit, Ha! noble Empereur d'où vient que vous vous hâtez encore; mais pour l'éprouver & voir son gouvernement, donnez-lui une terre dont vous n'êtes point servi, qui est occupée par deux très-orgueilleux garçons qui depuis sept ans passés ne vous ont pas daigné servir, ni depuis que leur père le Duc Sevin mourut, ne vous ont voulu faire obéissance.

L'aîné a nom Huon & l'autre Girard, ils tiennent Bordeaux & tout le pays d'Aquitaine, lesquels n'ont de vous daigné relever leur terres. Sire, si ces gens vous voulez donner, je les amenerai prisonniers en votre Palais, pour en faire à votre volonté & donnerez à votre fils Charlot, la terre qu'ils tiennent : Amaury, dit l'Empereur, bon gré vous sais de ce que de cette chose vous m'avez averti, je veux que vous preniez de vos meilleurs amis, & avec celà vous donnerai trois mille Chevaliers choisis & aguerris que vous menerez avec vous, & je veux que vous m'ameniez les deux fils de Sevin, savoir Huon & Girard qui par leur orgueil ne tiennent pas compte de moi.

Quand le Duc Naimes qui étoit présent entendit les paroles qu'Amaury avoit avancé, & qu'il vit l'Empereur Charlemagne qui avoit consentit à faire ce qu'il lui avoit dit, il marcha fièrement regardant Amaury, & dit tout haut : Sire, grand mal & grand péché faites de sitôt croire gens que vous savez ne pas vous avoir été loyaux. Sire, le Duc Sevin vous a toujours servi bien loyalement, & ne fit jamais chose qui vous engage à désbériter ses enfans, la raison pourquoi il ne vous ont pas servi est leur jeunesse, & comme leur mère les aime, elle ne les laisse point partir ; mais Sire, si vous me voulez croire, vous ne ferez si hardi de leur ôter leur terre ; mais ferez comme noble Prince doit faire pour l'amour de leur Père qui vous a si loyalement servi, vous enverrez deux de vos Chevaliers vers leurs mère, qui lui diront de votre par qu'elle vous envoye ses deux enfans dans votre Cour pour vous servir & vous rendre hommage, & s'il arrive qu'elle ne veuille le faire, alors vous aurez juste cause de faire cela, mais je suis certain que la duchesse vous les enverra aussi-tôt car la longue attente qu'ils ont faite de venir vers vous, n'est que par rapport à l'amour que la dite Mère a pour ses enfans.

Comme l'Empereur Charlemagne envoya deux Chevaliers vers la Duchesse de Bordeaux, lui dire qu'elle envoyât ses deux enfans à sa Cour.

QUand l'Empereur Charles ouit parler le Duc Naimes, il lui dit : je sçais de certain que le Duc Sevin nous a servi avec zèle, & que la raison que vous avez proposé est juste ; & pour cela j'accorde à ce que vous avez dit. Sire, dit le Duc, je vous remercie. Aussi-tôt le Roi fit partir deux Chevaliers qu'il chargeât d'aller à Bordeaux, & dès qu'il furent arrivés, ils montèrent au Palais, où ils trouvèrent la Duchesse qui ne faisoit que de se lever du dîner, qui desira être avertie de leur venue, elle vint vîte au-devant d'eux, accompagnée de Huon son fils qui marchoit à côté d'elle, & Girard qui étoit plus jeune venoit après portant un Epervier sur le poing. Quand les messagers apperçurent la Duchesse & ses enfans qui étoient bien beaux : ils se mirent à genoux & saluèrent la Duchesse & ses deux fils de par le Roi Charlemagne, & dirent : Dame, auprès de vous l'Empereur Charles, qui par nous vous mande salut, honneur & amitié. Quand la noble Dame entendit & vit qu'ils étoient messagers de l'Empereur Charles ; elle s'avança, leur mit les bras au col & leur dit qu'ils étoient les biens-venus. Lors les messagers lui dirent, Dame l'Empereur nous a envoyé vers vous pour vous dire de lui envoyer vos deux fils pour le servir à sa Cour, car il y en a peu en ce Royaume qui ne soient venus à son service, excepté vos fils. Vous savez d'ailleurs que le pays que vous tenez, qui appartient

à vos enfans, est tenu par l'Empereur Charlemagne à cause de son Royaume de France, il s'étonne que vous ne les ayez envoyez pour être à son service, ainsi que font les autres Ducs & Princes. Ainsi il vous mande que pour conserver votre terre vous les lui envoyiez, faute dequoi, soyez persuadé qu'il vous ôtera la terre que vous tenez, & la donnera à Charlot son fils, ainsi dites-nous votre volonté.

De la réponse que fit la Duchesse de Bordeaux aux Messagers de l'Empereur Charlemagne.

LA Dame entendant les messagers, elle leur répondit doucement en leur disant : Seigneurs, sachez que la démarche que j'ai faite de ne les avoir envoyés à la Cour du Roi pour le servir comme de raison, a été parce que je les voyois si jeunes, & pour l'amour du Duc Sevin leur Père, & parce que je sais certainement que mon droiturier Seigneur l'Empereur Charlemagne aimoit le Duc Sevin, & que jamais ne se courrouceroit contre les enfans. Voilà la seule cause pourquoi je ne les ai pas envoyé plutôt vers lui pour le servir. Seigneurs, je vous prie, autant qu'il m'est possible, que veuilliez prier l'Empereur & tous les Barons de la Cour de pardonner à mes enfans, car ce n'est qu'à moi qu'il faut en imputer la faute. Alors Huon s'avança & dit à sa mère la Duchesse, Dame, si c'eut été votre plaisir vous dussiez nous y avoir envoyé, car nous sommes tous deux assez grands pour être Chevaliers : elle regarda ses enfans en pleurant, & dit aux messagers : Seigneur, vous retournerez vers le Roi, & vous reposerez cette nuit dans mon Palais, si bon vous semble, & à votre retour, vous recommanderez mes enfans & moi à la grace du Roi, des Barons & Chevaliers, principalement au Duc Naimes à qui mes enfans sont près parens, vous lui direz que pour l'amour du Duc Sevin ils soient recommandés. Dame, lui répondirent les messagers n'en doutez pas, car le Duc Naimes & prud'homme & loyal Chevalier, qui ne voudroit être en un lieu où mauvais jugement fut fait :

La Duchesse commanda à ses deux enfans qu'aux messagers du Roi fissent bonne chere & qu'on les menât à leurs Chambres pour se reposer, ce qu'ils firent & furent fêtés comme il appartenoit. Quand vint le lendemain matin ils retournèrent au Palais, où ils trouvèrent la Duchesse & ses deux enfans, ils saluèrent humblement la Dame, quand la Duchesse les vit, elle appella Huon & Girard ses deux fils, & leur dit : enfans, en la présence de ces deux Chevaliers ; je veux qu'à Pâques vous alliez vers notre Souverain Seigneur le noble empereur Charlemagne, & quand vous serez en Cour, servez le comme deux bons Vassaux doivent faire ; soyez diligens à le servir & lui être loyaux, associez vous de tous nobles hommes que vous verrez bien conditionnés, ne soyez jamais en un lieu où mauvais conseil soit donné, fuyez ceux qui n'aiment pas l'honneur, n'écoutez ni les menteurs ni les flatteurs, fréquentez les Eglises, soyez courtois, donnez aux pauvres Chevaliers & tous vous réussira. Je veux qu'à ces Chevaliers soit donné un beau destrier & une riche robe comme il appartient aux messagers d'un si noble Empereur comme est le Roi Charlemagne & vous donnerez à chacun cent florins. Dame, dit Huon, puisqu'il vous vient à plaisir, nous le ferons volontiers. Alors les deux enfans firent amener devant le Palais deux beaux destriers & les présentèrent aux deux Chevaliers & leur don-

nèrent à chacun une riche robe & cent florins, dont les messagers furent contens & remercièrent la Duchesse & les deux enfans, disant tout haut que cette générosité leur seroit valable dans la suite; ils sentoient bien que tous ces présens étoient à l'honneur du Roi; après avoir pris congé de la Duchesse & de ses fils, ensuite ils partirent & ne cessèrent de marcher jusqu'à Paris où ils trouvèrent l'Empereur en son Palais, qui étoit assis entre ses Barons. Le Roi les reconnut & les appella avant qu'ils pussent lui parler & leur dit qu'ils étoient les bien-venus, il leur demanda s'ils avoient été à Bordeaux & s'ils avoient parlé à la Duchesse & aux deux enfans du Duc Sevin, & s'ils le viendroient servir en sa Cour. Sire, dirent les Messagers, nous avons été à Bordeaux & fait votre message à la Duchesse qui nous a très bien reçus, elle nous a dit lorsqu'elle a su que nous étions vos messagers, que ce n'avoit été que la trop grande jeunesse de ses fils qui l'avoit empêché de les envoyer à votre Cour. Elle vous supplie humblement de l'excuser, & enverra ses fils au temps de Pâques. Sire, ses deux enfans sont si beaux qu'il y a plaisir de les regarder, surtout Huon qui est l'aîné. Ils nous ont donné, par égard pour vous, un beau destrier & une riche robe avec cent florins d'or. Sire, la générosité de la Duchesse & de ses enfans ne peut se comprendre.

Commme l'Empereur Charlemagne fut content du rapport sur les deux fils du Duc Sevin, & comme le comte Amaury, le traître se plaignit à Charlot fils du Roi.

QUand l'Empereur ouit parler ses messagers, il fut bien joyeux & dit : j'ai toujours oui dire que d'un bon arbre il en vient un bon fruit. Je le dis pour le Duc Sevin qui en son tems fut vaillant Chevalier, & à ce que je vois, les deux enfans ressembleront à leur Père, ils ont reçu mes messagers bien honnorablement & leur ont fait de grand présens qui leur seront valables, car ils ne seront pas plutôt arrivés qu'en dépit de ceux qui en voudront parler je leur ferai tant de biens, s'ils me servent, que ce sera pour tous un exemple de bien faire, car je le ferai de mon propre avis pour l'amour de leur père. Alors l'Empereur regarda le Duc Naimes & lui dit : Sire Duc, vos Parens ont toujours été bons & loyaux, je veux que le Comte Amaury soit banni de ma Cour, car ni lui ni sa parenté n'ont été faits pour donner de bons conseil. Sire, répondit le Duc Naimes, je savois bien que les enfans du Duc Sevin n'avoient différé à venir en votre Cour qu'à cause de leur trop grande jeunesse.

Quand le Comte Amaury eut oui le Roi qui étoit outré contre lui, il fut très-triste & partit secrétement de la Cour, en faisant serment qu'il chercheroit tous les moyens de détruire les enfans du Duc Sevin, & causeroit grande tristesse à la France. Il s'en revint plein de courroux à son hôtel & se mit à penser de quelle manière il pourroit réussir dans son entreprise; il sortit de son hôtel & fut auprès de Charlot dont il avoit besoin; il le trouva sur un lit brillant, qui conversoit avec un jeune Chevalier. Amaury les larmes aux yeux, entra dans la chambre, & se jetta aux genoux de Charlot qui en eut grand pitié le voyant en cet état. Il le pressa de lui dire pourquoi il étoit si triste, & qui etoit l'homme qui l'avoit ainsi courroucé. Sire, dit Amaury, je vous dirai que les enfans du Duc Sevin de Bordeaux doivent venir en Cour, & comme j'ai appris, que le Roi a dit qu'à leur arivée

il les fera ses privés Conseillers, & l'on ne pourra rien gagner auprès du Roi, je ne puis voir sans être indigné que l'on renvoie ceux qui sont en place, & que devant qu'il soit deux ans ils n'ayent le meilleur quartier du Royaume de France, & vous même si vous les souffrez, ils vous metteront mal dans l'Esprit de votre Père. Ah! Sire, je vous prie de me vouloir aider, car au temps passé ledit Sevin leur Père me destitua d'un Château très-fort, sans que je lui eusse donné sujet, Vous devez m'aider puisque je suis de votre parenté du côté de la Reine votre Mère.

Charlot ayant entendu le Comte Amaury, lui demanda comment il le pourroit aider. Sire, dit Amaury, je vous le dirai, j'assemblerai tous mes parens & vous me donnerez avec moi soixante Chevaliers bien armés & me metterai en chemin pour aller au devant des deux fils, & nous nous mettrons en embuscade dans un petit bois qui est à une lieue de Monthlery, sur le chemin d'Orléans, par où ils doivent venir, nous les mettrons à mort que personne n'en saura rien, quand bien même on le sauroit, qui est celui qui à l'encontre de vous en voudroit prendre le intérêts! Amaury, ce dit Charlot, quittez votre deuil, car je ne serai jamais content que je ne vous aye vengé. Allez, dit Charlot, faire préparer vos gens & je ferai préparer les miens de mon côté, & j'irai avec vous pour terminer votre entreprise. Quand Amaury ouit Charlot qui lui accorda si facilement son secours, & qu'il vouloit y être lui-même, il l'en remercia & lui baisa le pied; mais Charlot le releva & lui dit: Amaury hâtez-vous & faites ensorte que nous puissions réussir. Amaury quitta Charlot bien joyeux de ce qu'il avoit ainsi travaillé, il ne cessa d'assembler ses meilleurs amis, & quand ce vint le soir, il vint trouver Charlot qui étoit là avec ses gens, & ils partirent tous armés de Paris environ à l'heure de minuit, ils ne cessèrent de marcher qu'ils ne fussent arrivés au lieu où ils devoient prendre les deux enfans. Je les laisse pour parler de Huon & Girad.

Comme les deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux prirent congé de la Duchesse leur mère, & aussi comme ils conduisirent le bon Abbé de Clugny leur oncle, qui s'en alloit à Paris vers le Roi Charlemagne.

BIen avez entendu comme les messagers du Roi partirent de Bordeaux & laissèrent les deux enfans qui se préparoient pour venir à la Cour, ils s'étoient richement munis de ce qui leur étoit nécessaire tant en or, argent qu'en riches étoffes de soie; ainsi l'exigeoit leur état: puis assemblèrent les Barons du Pays auxquels ils recommandèrent leurs terres & seigneuries, & élurent dix Chevaliers & quatre Conseillers pour mener avec eux & les aider à gouverner. Ils mandèrent ensuite le Prévot de Cerowille qui s'appelloi Guyre, à qui ils recommandèrent la Justice. Et quand Huon & son frère eurent choisi ceux qu'ils vouloient emmener, ils prirent congé de la Duchesse leur mère & des Barons qui les regrettoient tendrement, ce qu'ils avoient sujet de faire & encore plus emplement qu'ils ne le firent, & s'ils eussent su la malheureuse avanture qui les attendoit, jamais eux ni la Duchesse ne les eussent laissé partir, car il en arriva tant de malheurs que c'est un récit très-triste. Ainsi les deux enfans partirent en embrassant leur mère qui pleuroit en les quittant, puis ils montèrent à cheval avec leur compagnie, & passant par les rues de la Ville, ouirent le peuple qui menoit

grand

grand deuil à cause de leur départ, & disoient Dieu les conduise : les enfans même y joignoient leurs larmes & l'on peut dire qu'ils furent beaucoup regrettés.

Quand ils eurent un peu marché, Huon appella son frère Girard, & lui dit : mon frère, nous allons en Cour servir le Roi, & pour cela nous avons sujet de nous réjouir, je vous prie que nous chantions tous deux une chanson pour nous éveiller ; frère dit Girard, je n'ai point le cœur joyeux pour chanter, car j'ai fait cette nuit un songe affreux, je voyois que trois léopards m'assailloient & qu'ils m'avoient arraché le cœur, mais vous fûtes sauf.

Ainsi, mon frère, mon ami, s'il vous plaisoit, malgré mon songe que je tiens pour dangereux présage, je vous prie de nous en retourner à Bordeaux auprès de notre mère qui sera bien réjouie de notre retour. Frère, répondit Huon, à Dieu ne plaise que pour un songe allions à Bordeaux sans avoir vu le Roi dont on parle tant : mon très-doux frère ne vous étonnez pas, faites toujours chere, Dieu nous garantira & conduira à bon port : alors les deux frères achevèrent de marcher nuit & jour : tant qu'ils apperçurent l'Abbé de Clugny qui étoit accompagné de trente hommes & qui alloit vers Charlemagne.

Dès que Huon apperçu la compagnie il appella son frère Girard & lui dit : je vois gens de Religion qui tiennent la route de Paris, vous savez qu'à notre départ, la Duchesse notre mère nous recommanda de nous mettre en bonne compagnie, ainsi tâchons de les atteindre Frère dit Girard comme il vous plaira, ils se hâtèrent tant qu'ils le atteignirent. l'Abbé de Clugny regarda sur sa droite, dès qu'il les vit, il s'arrêta & regarda Huon qui marchoit le premier, Huon le salua humblement, l'Abbé lui rendit son salut & lui demanda où ils alloient si hâtivement, qui étoit leur Père, & d'où ils étoient ? Sire, lui répondit Huon, puisque vous desirez le savoir le Duc Sevin de Bordeaux fut notre Père & il y a sept ans qu'il est mort.

Voici mon frère qui est mon aîné, nous allons en la noble Cour du Roi Charlemagne, pour relever de lui nos terres & nos Pays, car ils nous a mandés par deux nobles chevaliers, & nous craignons que quelque malheur nous arrive en route.

Quand le bon Abbé eut appris qu'ils étoient fils du Duc Sevin, il en fut bien joyeux, & en signe d'amitié, ils les embrassa tous deux, & leur dit : enfans, ayez foi à notre Seigneur, je vous conduirai sans danger à Paris ; comme le Duc Sevin votre père étoit mon Cousin germain, je dois vous aider, apprenez que je suis du grand Conseil du Roi Charlemagne, & s'il y a quelqu'un qui veuille aller à votre encontre, je vous défendrai. Sire, ce dit Huon, je vous remercie, & en causant, ils marchoient avec l'Abbé de Clugny leur parent, & cette nuit ils vinrent coucher à Montlheri, le lendemain ils montèrent à cheval au nombre de quatre-vingt, après avoir oui la Messe, & arrivèrent dans un petit bois dans lequel Charlot & le Comte Amaury, qui reconnurent Huon & Girard qui marchoient devant, il en fut joyeux, & vint auprès de Charlot, & lui dit : Sire, il est temps que je sois vengé du tort que ma fait le Duc Sevin, sur ses deux enfans que je vois venir, si nous ne venons pas à bout de nous en défaire dès maintenant, vous ne serez jamais digne de posséder aucunes terres, car faites attention qu'en les détruisant entièrement, vous allez devenir Sire de la Ville de Bordeaux & en même temps de tout le Duché d'Aquitaine.

Comme Charlot par avis du Comte Amaury, sortit de l'embuscade où il s'étoit mis, & courut sur Girard frère de Huon avec tant de force qu'il le jettât par terre dont Huon fut dolent.

QUand Charlot ouit le Comte Amaury il se mit sur ses étriers & prit une lance, dont le fer étoit bien tranchant, il sortit du bosquet, & Amaury voyant que Charlot étoit parti, il se retira hors du chemin & dit à ses gens ? laissez aller Charlot, il n'est besoin que personne y aille plutôt que lui, ainsi parloit le traître car il ne desiroit rien, sinon que l'un des deux enfans du Duc Sevin occis Charlot afin de les faire détruire en les accusant de meurtre, & pour mieux parvenir à sa damnable intention. Charlot s'en vint tout à l'encontre des deux enfans & de l'Abbé de Clugny qui causoit avec eux; dès qu'il vit Charlot qui venoit à eux tout armé, il regarda vers le bosquet & vit beaucoup de gens armés : il s'arrêta & appella Huon & Girard en leur disant mes neveux, j'ai apperçu en ce bosquet un Chevalier devant moi tout armé & le bois plein de gens, je ne sais ce qu'ils cherchent. N'avez-vous fait tort à personne : si vous l'avez fait, offrez-lui de restituer.

Sire, dit Huon de Bordeaux, je ne sais personne à qui mon frère est moi ayons fait aucun tort, alors Huon appella son frère Girard & lui dit mon frère, partez d'ici allez audevant de ce Chevalier qui vient ici, savoir ce qu'il veut : frère, dit Girard je le ferai volotiers, il piqua son cheval aussitôt du côté d'où venoit Charlot, le fils de Charlemagne & lui demanda ce qu'il desiroit, & s'il étoit garde du passage, que si c'étoit un tribut qu'il fallut payer, ils étoient prêts à le satisfaire; alors Charlot lui demanda fiérement qui il étoit, Girard répondit, Sire, je suis de la Ville de Bordeaux, fils du noble Duc Sevin, à qui Dieu veuille bien faire pardon.

Après moi vient Huon mon frère aîné, nous allons en la Cour de Charlemagne pour relever nos terres & nos fiefs, & pour le servir en tout ce qui lui plaira nous commander, s'il y a quelqu'un qui veuille nous demander quelque chose, qu'il vienne à Paris, & nous lui rendrons raison. Tais-toi, dit Charlot, veuilles ou non, j'aurai raison de ce que Sevin ton père ma ôté, il ma pris trois Châteaux que je n'ai jamais pu reprendre ? & puisque je te tiens j'aurai vengeance du tort que ton père ma fait, & je ne serai jamais content, tant que toi & ton frère serez en vie, ainsi prends garde avant que la nuit soit venue, je vous ferai mourir tous deux. Sire dit Girard, ayez pitié de moi vous voyez que je suis sans armes, vous auriez à rongir de me tuer, car on n'a jamais vu un brave Chevalier attaquer un autre sans défense; c'est pour cela que je vous crie merci, vous voyez ci mon frère aîné qui sera prêt à vous amander, si aucun tort vous a fait, tais toi, lui dit Charlot, je n'ai rien en vue que de te metetre à mort, ainsi, méfie toi de moi. Girard qui étoit jeune eut grande peur, & détournant son cheval, il voulut se sauver vers son frère, mais Charlot qui étoit déjà affairé, baissa sa lance & poursuivit le jeune enfant, il le frappa au côté de telle sorte que le fer & le fût lui passèrent au travers du corps, il tomba; Charlot croyant l'avoir tué, ne lui perça point les entrailles, il ne reçut point de coup mortel, car notre Seigneur le garantit, il ne fut pourtant pas si blessé qu'il ne pût se mouvoir, alors le bon Abbé de Clugny regarda Girard qui étoit à terre, puis dit à Huon : Ha ! Cousin je vois

votre frère qui est blessé, dont je suis bien fâché. Sire, lui répondit Huon, que dira la Duchesse notre mère quand elle saura que mon frère est mort. Ha! mon cher Girard or vois-je bien que votre songe est arrivé, pourquoi ne vous ai-je pas cru, quand vous m'avez racontez votre songe, cela ne fut pas arrivé; ah Sire, dit Huon à l'abbé, pour Dieu vous prie de me secourir, car si j'étois tué irois-je demander pour quelle occasion il a tué mon frère, jamais je ne m'en irai que je ne me sois combattu avec lui. Neveu dit l'Abbé prenez garde a ce que vous ferez, n'espérez pas que je vous porte secours, car vous savez que nullement je ne puis vous aider, je suis Prêtre & je ne puis être où un meurtre seroit commis. Sire, dit Huon, nous nous serions bien passé de votre compagnie.

Alors Huon regarda vers les Chevaliers qu'il avoit amenés de Bordeaux, & leur dit; Seigneurs qui êtes venus avec moi, & qui avez été nourris en mon Hôtel, que dites-vous me voudriez-vous aider à venger la mort de mon Frère, & me secourir contre ces meurtriers qui du guet-à-pens ont occis mon frère Girard. Sire, nous vous secourerons à la mort à la vie; allez en avant & n'ayez aucun doute. Incontinent chacun deux s'accommoda de ce qui lui étoit nécessaire, quand ils furent arrangés, Huon piqua son cheval & avança si fièrement que la terre trembloit sous lui. Ses dix Chevaliers piquèrent leurs Chevaux & le suivirent courageusement. Quand le bon Abbé vit partir son neveu & ses gens, il se mit à prier Dieu de les vouloir garantir de mort, ensuite il se mit en chemin après Huon, pour voir la fin. Huon marcha tant qu'il vint où son frère étoit, il lui cria tout haut mon frère, vivez-vous encore, comment vous sentez vous? Frère, dit Girard je me sens bien blessé, je ne sais si j'en pourrai revenir, songez à vous, fuyez d'ici, ce bois est plein de gens qui n'attente qu'a votre vie, comme ils ont attenté à la mienne.

Comme Huon de Bordeaux fut fâché de voir son frère blessé, comme il tua Charlot & vint au Roi l'accuser de trahison.

L'Orsque Huon entendit son frère il en eut grande pitié, & jura qu'il ne partiroit pas sans être vengé, alors il piqua des deux après Charlot qui retournait au bois, pour s'embusquer avec les autres, mais quand il apperçut Huon qui venoit après lui, il l'attendit en le regardant avec fierté, Huon l'ayant suivi s'écria à haute voix: Vassal qui as tué mon frère, d'où es tu né? Charlot lui répondit qu'il étoit né d'Allemagne & étoit fils du Duc Thiery, Huon pensa qui disoit vrai, parce que Charlot avoit un écu inconnu. Vassal, dit Huon, Dieu te maudisse pourquoi as-tu tué mon frère? Charlot lui répondit alors, le Duc Sevin ton Père ma usurpé jadis trois Châteaux que je n'ai pas pu reprendre, c'est pour cela que j'ai tué ton frère & en ferai autant de toi

Alors Huon irrité, lui dit: faux & déloyal meurtrier, je vous ferai sentir aujourd'hui la douleur que vous m'avez faite. Charlot répondit à Huon, garde-toi de moi, je te défie, Huon. qui étoit un peu armé prit son manteau d'écarlate, il l'envloppa autour de son bras, & tirant son épée, il piqua son cheval & vint contre Charlot qui venoit à lui tête baissée, atteignit Huon au bras droit, & lui perça son manteau, sa robe & sa chemise, sans le blesser. Huon qui ne manquoit pas de courage, remercia Dieu de ce qu'il l'avoit garanti & levant son épée après avoir abandonné les rênes de son cheval, il en frappa Charlot sur la tête, d'un coup si

terrible que l'épée atteignit jusqu'à la cervelle, il tomba sur le coup & perrit misérablement Le traître Amaury qui étoit en embuscade dans le bois, apperçut & vit bien que Charlot étoit mort, transporté de joie Dieu soit loué, dit-il, je causerai tant de troubles en France, que je viendrai àmont but. Huon voyant que Charlot étoit mort, revint vers son frère Girard qui étoit encore par terre, il lui amena le Cheval de Charlot, lui demanda s'il pourroit se lever, à quoi il lui répondit: si ma plaie étoit bien bandée, je pourrois chevaucher.

Huon coupa alors un morceau de sa chemise, & en banda la plaie de son frère Girard; pendant ce tems les Chevaliers de Huon arrivèrent, ils mirent Girard à cheval du mieux qui leur fut possible, mais il se pamâ entre leur bras tant la douleur qu'il s'entoit étoit forte, après qu'il fut revenu à lui, ils le mirent sur un palefroy, un Chevalier le soutenoit par derrière; il dit ensuite à Huon: frère, partons, & n'allons pas plus avant, retournons vers notre mère à Bordeau, car je crains que si nous allons plus avant il ne nous arrive quelque malheur, je suis sûr que si ceux qui sont en embuscade nous apperçoivent, ils feront tous leurs éfforts pour nous détruire.

A Dieu ne plaise, dit Huon que je retourne avant d'avoir vu le Roi Charlemagne, & l'avoit appellé de trahison. Il nous a fait venir pour nous trahir. Frère, dit Girard à votre volonté, puis ils marchèrent vers Paris seulement au pas, à cause du blessé.

Les Chevaliers qui étoient en embuscadedans le bois, appellèrent le Comte Amaury, & lui demandèrent ce qu'il falloit faire, vû que Charlot étoit mort; il faut l'emporter au Palais, & me laisser parler. Ce nous seroit reprochable de nous en retourner s'il étoit mort, & si l'on alloit après ceux qui l'auroient fait mourir, & il en arriveroit mal si on les laissoit aller. Alors le Comte Amaury leur répondit & dit laissez-les aller, que Dieu soient-ils maudits, & suivons-les jusqu'à ce qu'ils soient à Paris. Si emportons le Corps de Charlot devant Charlemagne, vous verrez ce que je dirai & si vous voulez accorder à ce que je dirai devant le Roi, je vous ferai si riches que jamais vous n'aurez pauvreté; ils répondirent qu'ils feroient tout son plaisir. Ils partirent hors du bois & vinrent où étoit Charlot mort, puis l'emportèrent devant le Comte Amaury, sur le col de son cheval, puis se mirent en chemin; Dieu les puisse-t-ils confondre, car s'ils peuvent ils feront mourir les deux enfans. L'Abbé de Clugny qui étoit devant regarda derrière & vit les enfans. Il les attendit, puis quand ils furent auprès de lui? il demanda à Huon qu'elle avanture ils avoient eu. Sire, dit Huon, j'ai tué celui qui a navré mon frère & qui vouloit me tuer. Beau neveu dit l'Abbé, j'en suis faché, si vous êtes accusé devant le Roi, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Sire, dit Huon, je vous en remercie. Alors Huon regarda de côté & vit le Comte Amaury & toute la troupe qui venoit après, eux, tout son sang se glaça, il appella l'Abbé & lui dit: Sire, comment voulez-vous que je demeure, quand je vois aprocher ceux qui desirent ma mort & qui sont au nombre d'un cent. Beau neveu, dit l'Abbé n'ayez doute, car ceux qui viennent après ne songent point à vous, mais dépêchons; il n'y a plus que deux lieues. Alors ils piquèrent des deux & ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent arrivés au Palais dans lequel ils montèrent. Huon tenoit son frère par la main & l'Abbé le tenoit par l'autre. Quand ils furent en haut, ils virent le Roi qui

étoit assis au milieu de ses Barons. Dès que Huon l'apperçut, il salua le Duc Naimes & les autres Barons qui étoient là, puis dit : Dieu qui pour nous mourut en Croix, veuille sauver tous ces Barons. Le Roi nous a pourchassés, vu que par ses Messagers & ses lettres nous avoit mandés pour le venir servir, à quoi nous nous sommes rendus, mais par trahison nous fait épier, pour nous meurtrir, & défaire, les espions ont attaqué mon frère qui est ici présent l'ayant laissé pour mort.

Après ce, ne se tinrent à cela, mais ils me vouloient occire, & à l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ & de mon épée me défendit tellement que celui qui vouloit nous défaire a été mis à mort par moi.

Comme le Roi Charlemagne se courrouça contre Huon, parce qu'il l'accusoit de trahison ; & comment Huon lui raconta toute la manière pour laquelle il avoit tué le Chevalier qui avoit navré son frère.

QUand le Roi entendit Huon, il dit Vassal, regarde & pense à ce que tu dis ici devant tous mes Barons par Dieu qui mourut en Croix pour tous les pécheurs il ne me vint jamais en idée de faire ni consentir à aucune trahison, mais par la foi que je dois à Saint Denis, si vous ne prouvez ce que vous dites, je vous ferai meurir. Huon voyant que le Roi ignoroit le fait, lui dit : Sire, vous voyez ici mon frère qui par vous a été ainsi navré & mal mis. Il prit son frère & ouvrant sa robe il lui débanda sa plaie dont le sang sortit aussi-tôt de manière que Girard tomba devant le Roi & les Barons, dont l'Empereur eut si grande pitié qu'il manda ses Chirurgiens par lesquels il fit visiter la plaie de Girard, & leur demanda si elle étoit mortelle ; quand ils l'eurent visitée, ils lui répondirent : Sire, selon la volonté de Dieu, dans un mois, nous vous le rendrons sain & sauf, le Roi fut très joyeux de cette réponse, il regarda Huon & lui dit : Vassal vous m'accusez de cette déloyauté, sachez que par la foi que je dois à Saint Denis, que jamais je n'eus envie de faire cette trahison. Mais par le glorieux Saint Jacques & par la couronne que je porte, si je sais qui a fait la trahison, j'en ferai telle punition qu'il en sera mémoire, & je vous en ferai tel droit que vous n'aurez sujet de vous plaindre. Sire, dit Huon, à votre merci car pour obéir & faire vos commandemens nous est ce mechef avenu. Je ne puis penser que moi & mon frère Girard ayons jamais fait tort à personne. Sire, je vais vous raconter le fait, sachez que depuis que nous partîmes de Bordeaux nous ne trouvames pas d'aventure, sinon, quand nous nous approchâmes à une lieue de Monthlery, nous atteignîmes notre oncle l'Abbé de Clugny, avec lequel nous nous mîmes en campagne pour nous conduire vers vous & marchâmes ensemble deux lieues, tant que nous apperçûmes un petit bosquet, dans lequel nous vîmes paroître à la lueur du Soleil, lances heaumes & écus, après quoi il en sortit un tout armé la lance à la main & l'écu au col, venir à nous au petit pas, alors nous arrêtâmes tous, j'envoyai mon frère au-devant du Chevalier, pour savoir s'ils étoient mis pour garder les passages, afin que si aucun tribut vouloit demander qu'il leur fut fait droit. Quand mon frère vint à l'encontre du Chevalier, il lui demanda qui nous étions ; mon frère leur répondit que nous étions les enfans du Duc Sevin, & qu'à votre mandement venions à votre Cour pour relever nos terres & nos fiefs de vous. Le Chevalier répondit que nous étions ce

qu'il cherchoit, & qu'il y avoit sept ans passés que le Duc Sevin notre père lui avoit ôté trois de ses Châteaux, laquelle chose ne fit alors mon frère, lui disant qu'il venoit à Paris, & que devant vous & devant les Pairs lui feroit droit; le Chevalier répondit à mon frère qu'il ne feroit pas ce chemin-là, alors il coucha sa lance & en frappa mon frère qui étoit tout désarmé, tellement qu'il le jettât par terre croyant l'avoir occis, & puis se retira vers le bois. Quand je vis mon frère par terre je ne pu m'empêcher de prendre vengeance, je demandai à mon oncle s'il vouloit aider il me répondit que non parce qu'il étoit Prêtre, alors il se mit en chemin sur une litière & me laissa, puis s'en vint aupas en m'attendant, j'ai pris dix Chevaliers qui étoient venus avec nous & qui avoient été nourris en mon hôtel, je me tins ferme devant eux crainte que celui qui m'avoit fait telle douleur ne m'échappât. Je courus après mais incontinent quiil m'apperçut venir il retourna à l'encontre de moi, je lui demandai qui il étoit, il me dit qu'il étoit au Duc Thiery d'Ardennes, je lui demandai pourquoi il avoit tué mon frère, il me répondit qu'il en feroit autant de moi, & il baissa sa lance, dont il m'attégnit au côté & me perça la robe. Je lui donnai alos un coup sur la tête & le tuai, qu'étant retourne à son frère, il l'avoit mis sur un cheval & l'avoit amené à sa Cour, dans l'état où il le voyoit, les autres lui dit-il seront bientôt ici, car je les ai vu sortir du bois où ils étoient en embuscade & amener le Chevalier mort sur un cheval s'ils ne sont pas arrivés, ils ne tarderont guères Cependant Huon & ses chevaliers, étoient à la Cour du Roi Charlemagne, après lui avoir raconté ce qui s'étoit passé, il lui dit de plus, qu'il ne connoissoit pas le Chevalier qu'il avoit mis à mort. Quand le Roi entendit ce que disoit Huon, il s'étonna qui pourroit être le Chevalier mort, & dit à Huon, je vous ferai raison, il n'y a personne tel qu'il soit que je ne fasse mourir s'il vous a fait quelque trahison, alors il commanda que l'on menât Girad dans la meilleure chambre du Palais & que l'on eût soin de le bien penser ce qui fut exécuté.

Comme Charlot fut apporté mort devant le Roi & du Grand deuil qu'il en eut. Coumme le Comte Amaury accusa Huon de la mort de Charlot, pour cela le Roi vouloit le tuer, & le conseil que le Duc Naimes donna.

Lorsque Huon & le bon Abbé son cher oncle, eurent vu la bonne volonté du Roi, & les belles offres qu'il leur avoit fait ils se mirent à genoux pour lui baiser les pieds, en le remerciant de ses bontés. Le Roi les releva tous deux. alors lAbbé lui dit: Sire, tout ce que mon Neveu vous a dit est véritable, Charles leur répondit je le crois cependant il étoit toujours inquiet de savoir ce qui s'étoit passé, & il dit de rechef: Sachez que j'ai un fils que j'aime bien, que si vous l'avez tué lorsqu'il troubloit ma sûreté, je vous le pardonnerai Sire, dit Huon, la chose est comme je l'ai racontée. Alors l'Empereur ordonna dаller chercher son fils, on fut aussi-tôt en son hôtel, mais on apprit que la nuit de devant il étoit sortit, qu'on ne l'avoit pas vu revenir, alors ils s'en retournèrent. Mais étant sorti du logis, ils entendirent un grand bruit dans la rue & virent le Comte Amauri qui sur le col de son cheval apportoit à Charlemagne le corps de Charlot. Les rues étoient pleines de Chevaliers, Dames & Demoiselles qui pleuroient la mort de Charlot, voyant qu'on

le rapportoit, ils coururent au Palais, mais ils n'y furent pas plutôt, que Charlemagne entendît nommer son fils Charlot ; il appella le Duc Naimes de Bavière, & lui dit : je suis en grande émotion, j'ai entendu nommer mon fils Charlot ; mon cœur me dit que c'est lui qui a été tué par Huon. Je vous prie d'aller voir ce qui est arrivé, afin que je sois plus en repos.

Alors le Duc Naimes sortit & rencontra quatre Chevaliers qui portoient le corps de Charlot sur son écu. Le Duc Naimes l'ayant vu en fut dolent. Le Comte Amaury monta au Palais où étoit Charlemagne avec tous ses Barons, & posa devant lui son fils. Quand le Roi vit son fils en cet état, il s'abandonna à la plus grande tristesse, & il eût fallu avoir un cœur de marbre pour ne pas être touché. Le Duc Naimes, qui n'avoit pas moins de douleur que les autres, voyant le chagrin du Roi, s'approcha de lui & lui dit: Sire, consolez-vous de ce qui est arrivé ; vous savez que le deuil ne ressuscitera pas votre fils. Mon cousin Oger, le Danois, tua mon fils qui portoit vos messages au Roi Didier de Pavie, je n'en fis aucun deuil, parce que cela ne pouvoit le rappeller à la vie. Je veux, dit Charlemagne, savoir la cause qui les a conduit en cet endroit. Sire, lui répondit Naimes, Amaury pourra vous dire par qui il a été mis à mort, & pourquoi il est allé en cet endroit. Alors le Comte Amaury s'avança & dit tout haut : Sire, celui qui a tué votre fils, est devant vous, c'est Huon.

Quand Charlemagne eut entendu cela, il regarda fièrement Huon, & lui eût lancé un couteau dans le corps, si le Duc Naimes ne l'en eût détourné en lui disant : ah! Sire, à quoi pensez-vous ? Vous avez reçu aujourd'hui les enfans du Duc Sevin en votre Cour, vous leur avez promis de leur faire droit & raison, & maintenant, vous voulez vous en défaire. Que diront ceux qui verront cela ; ils penseront que vous avez envoyé votre fils en embuscade pour les faire périr. Interrogez le comte Amaury, pourquoi il avoit emmené Charlot, & attaqué les deux enfans du Duc Sevin. Huon étoit fort étonné que Charlemagne qui l'avoit bien reçu, voulût ensuite le faire mourir ; il en eut si grande peur qu'il se retira arrière. L'Abbé de Clugny son oncle, ne put l'aider que de parole ; il prit congé de Charlemagne & laissa là Huon qui dit au Roi : Sire, je suis, il est vrai, le meurtrier de votre fils, mais c'étoit à mon corps défendant, sans le connoître, car si je l'eusse connu, je ne l'aurois pas frappé. Sire, pour Dieu, ayez pitié de moi, faites-moi bon droit, je me soumetterai à ce que vos Pairs jugeront ; & si l'on trouve que j'aye occi, Charlot, votre fils & que je le susse, je consens que vous me fassiez mourir. Alors tous les parens qui étoient là s'écrièrent à haute voix, qu'il avoit bien parlé, & que si le Comte Amaury vouloit dire quelque chose, il pouvoit paroître.

Comme le traître Comte Amaury accusa Huon de Bordeaux devant l'Empereur Charlemagne ; que traitreusement il avoit occi Charlot, & de ce il appella Huon en champ de bataille.

QUand Charlemagne eut entendu parler Huon de Bordeaux, il regarda vers le Duc Naimes en le priant qu'en cette chose il voulût le conseiller. Sire, dit le Duc, vous ne sauriez dire autre chose que ce que je vous ai dit ci - devant, que de rechef demandiez au Comte Amaury, pourquoi il a mené Charlot votre fils armer & s'embusquer pour courir sur les fils Sevin, & ce qu'il cherchoit.

Amaury qui étoit assez près, les entendit & dit : Sire, je vous dirai la vérité, & si je dis autrement, je veux mourir honteusement. La vérité est, que la nuit dernière, Charlot m'envoya chercher pour aller à la chasse ; je lui répondis qu'il attendît au jour, mais il n'y voulut pas consentir, & je l'accompagnai, à condition qu'il iroit s'armer, parce que je me méfiois des gens de Thierry, d'Ardennes, afin que s'ils venoient à notre encontre, nous puissions leur résister ; nous partîmes de la ville, & choisîmes un petit bosquet, près de là, nous plaçâmes nos hautours, dont un fut perdu, puis, nous vîmes venir les enfans du Duc Sevin ; Huon l'aîné avoit déjà un de nos oiseaux. Charlot votre fils approcha de lui & le pria de lui rendre son hautour, mais il ne le voulut pas. Girard, son jeune frère, vint contre Charlot, & ils se battirent l'un contre l'autre, tant que Charlot le blessa : Huon qui étoit là présent, leva son épée, & mit votre fils à mort, puis s'enfuirent tant qu'ils purent ; & s'il veut dire le contraire, voici mon gage que je mets devant vous, qu'il ait la hardiesse de le lever, je mets mon corps contre le sien.

Cmmme l'Abbé de Clugny voulut prouver la fausseté des paroles d'Amaury, & comme Amaury jetta son gage devant Huon.

APrès qu'Amaury eut signé sa parole, l'Abbé de Clugny passa avant & dit, que jamais de sa vie n'avoit entendu un si grand mensonge que le traître Amaury avoit dit, & que lui & quatre moines étoient prêts de faire serment que tout ce que le traître avoit dit étoit faux ; puis il dit à Amaury, qu'en dites-vous ? Sire, je ne veux point démentir l'Abbé, mais je dis que tout ce que j'ai avancé est véritable. Si Huon est assez hardi pour me dédire qu'il se mette en champ de bataille contre moi, avant qu'il soit vêpres, je lui ferai avouer. Quand l'Abbé l'entendit, il fut fort étonné, & regardant Huon, il lui dit : Neveu, offre ton gage, car le droit est à toi. Si tu es vaincu, je ne retournerai pas à Clugny qu'auparavant je n'aye renversé & brisé la statue de S. Pierre, de manière qu'il n'en restera ni or ni pierre précieuse. Sire, répondit Huon, à Dieu ne plaise que je me déporte de lever son gage, car je lui prouverai qu'il a menti comme un traître, & lui ferai avouer que jamais je ne sus que celui que j'ai tué étoit le fils du Roi. Alors le Roi s'écria, il faut que Huon livre des otages. Sire, dit Huon, je vous donnerai mon frère, je ne puis vous en donner un autre, car ici je n'ai ni parens ni amis qui veuillent se mettre en otage pour moi. Neveu, dit l'Abbé de Clugny, ne dites pas cela, car mes moines & moi nous demeurons pour vous ; que Dieu veuile que vous soyez vainqueur, car s'il en étoit autrement, il nous feroit tous pendre. Le Roi dit, vous dites mal, car je ne voudrois pas le faire ; au reste, nous verrons qui aura droit ou tort. Alors le Roi dit à Amaury de livrer des otages, il offrit ses deux neveux ; ils s'en défendirent, mais le Roi les y contraignit en les menaçant de leur ôter leurs fiefs & terres.

Comme les deux Champions vinrent au champ de bataille, accompagnés de leurs amis.

APrès avoir livré des otages, de chaque côté ; Charlemagne les fit saisir pour en être plus sûr, jusqu'au jour que la bataille devoit être faite. On choisit le lieu où ils devoient se battre, & le Roi jura que son fils ne seroit pas mis en terre, qu

que le vaincu ne fut pendu & étranglé: alors il commanda au Duc Naimes de Baviere de prendre avec lui cent Chevaliers pour garder le champ, afin qu'il ne se passât aucune trahison, car j'aimerois mieux perdre une des meilleures Villes de mon Royaume.

Sire, dit Naimes de Baviere, je vais tout préparer, & aussi-tôt cela fut fait; & les deux combattans furent amenés à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, accompagnés chacun de ses amis, comme cela devoit être. Amaury avoit tous ses amis issus de la paranté de Ganelon, & Huon étoit accompagné du Duc Naimes de Baviere & des plus nobles Barons de la Cour, ce qui fâchoit beaucoup Amaury & ceux qui l'environnoient. Qand ils eurent tous deux entendu la Messe, chacun but un coup, puis ils montèrent deux Coursiers & se mirent en chemin pour aller au champ de bataille: On avoit ordonné des échaffauts comme il falloit sur lesquels le Roi Charmagne & les barons étoient déjà montés en attendant les deux Champions qui l'un après l'autre venoient par les Rues. Amaury vint le premier au champ de bataille, il mit pied à terre & salua le Roi & tous les barons. Huon vint après bien monté, & tous ceux qui le voyoient passer mettoient la tête aux fenêtres, les Dames & Demoiselles principalement prioient Dieu que Huon remportât la Victoire sur le traître Amaury, Beaucoup de personnes trembloient pour lui par rapport à sa jeunesse, car il n'avoit alors que vingt-quatre ans, mais il étoit bien fait & rempli de courage. On le plaignit beaucoup à cause qu'il alloit combattre contre le Comte Amury qui étoit vaillant Chevaillier & expert dans les armes & qui étoit le plus fort homme qui fut à la Cour du Roi, dont il étoit bien venu, & c'étoit dommage; car il n'y avoit pas sur terre un homme plus méchant & plus traître, il étoit extêmement fort & méprisoit Huon, parce qu'il lui sembloit qu'il ne pourroit pas résister à sa force, mais comme dit un commun proverbe, trop d'orgueil & de prévention perdent l'homme & petite pluie abat grand vent. Si Dieu veut sauver Huon, la force & la puissance d'Amaury ne lui peuvent faire mal principalement parce que Huon est très vaillant comme on verra ci-après,

Comme les deux Champions firent serment que ce qu'ils avoient dit étoit veritable, & ce que dit Charlemagne.

HUon arriva enfin sur le champ de bataille, & étant entré dans la lice, il salua humblement le Roi & tous les Barons, puis s'approcha du lieu où étoient posées les Saintes Reliques, & la fit serment solemnel en la présence du Duc Naimes de Bavierre, par qui le champ devoit être gardé, & devant plusieurs autres Barons qui étoient là, que c'étoit sans nulle connoissance & que jamais de sa vie il n'avoit sû que le Chevalier qu'il avoit tué, fût Charlot fils du Roi Charlemagne, son Souverain Seigneur, & que le Comte Amaury avoit menti comme un traître, il mit les deux mains sur les saintes Reliques en faisant serment, que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable. Et quand Huon eut fait serment, le Comte Amaury s'approcha avec un aire terrible & jura sur les saintes Reliques que ce que Huon avoit juré étoit un mensonge, & que très-certainement il savoit bien que Charlot étoit le fils du Roi de France, & qu'il l'avoit tué parce que Charlot vouloit avoir son hautour que Huon lui avoit pris. Je luifserai avouer avant qu'il soit nuit. Dès que le Comte Amaury eu juré, il voulut se

tourner, mais peut s'en fallut qu'il ne tombât par terre, dont ceux qui le virent tirerent un mauvais augure & jurèrent entr'eux que cela tourneroit à mal pour le Comte Amaury. Lorsque les deux Champions eurent fait sérment, le Duc Naimes de Baviere & les autres Barons qui étoient là, sortirent du champ, puis posérent des gardes comme cela se faisoit en pareil cas.

Ensuite les deux Champions montèrent sur leur vaillants chevaux, la lance à la main & l'écu au col. Alors le cri fut fait comme il appartenoit, savoir, que personne ne fit aucun signe ni à l'un ni à l'autre des combattans, sous peine de mort. L'Empereur Charlemagne plein de colère, fit crier que s'il arrivoit que le vainqueur occi son adversaire sans lui avoir fait avouer la susdite trahison faite de la mort de son fils, le vainqueur perdroit ses terres & seroit banni du Royaume & de l'Empire de Rome à jamais; mais aussi-tôt le cri fait, le bon Duc de Bavierre & les nobles Pairs & Barons de France vinrent auprès du Roi Charlemagne, & lui dirent; Sire, que voulez-vous faire? vos Pairs de France & de l'Empire n'y consentiront jamais, car souvent il est arrivé que l'un des champions a été occis sans pouvoir parler, ce seroit dommage de faire un tel Edit, car votre grande réputation qui est élevée à un si grand point seroit bientôt ternie, mais il ne voulut point écouter.

Comme Huon de Bordeaux & le Comte Amaury se combattirent devant Charlemagne & le traître Amaury fut mis à mort par la vaillance du Chevalier Huon.

QUand le Roi Charlemagne eut entendu le Duc de Baviere, il jura par S. Denis de France & par la couronne qu'il portoit, que ce qu'il avoit dit seroit fait & que cela ne seroit pas autrement. Les nobles Barons demeurerent tous interdits & se retirerent en arrière, disant qu'il ne falloit pas aller chercher le bon droit en la Cour. Plusieurs Princes & Seigneurs qui étoient là commencèrent à murmurer contre l'Edit de Charlemagne.

Les vaillans Champions se retirèrent à part, puis se regarderent l'un & l'autre avec fierté, & le Comte Amaury s'écria & dit hautement: Huon, traître & deloyal Chevalier, je te ferai avouer ta déloyauté en ce jour; j'ai compassion de toi parce que tu es jeune, si tu veux avouer le meurtre que tu as fait, je parlérai pour toi au Roi charlemagne, & il aura pitié de toi. Dès que Huon eut entendu parler le comte Amaury dans cette manière, transporté de colère, il lui répondit: va, déloyal traître, tes paroles envenimées ne m'éffrayent point, car avec l'aide de notre Seigneur Jesus-Christ & mon bon droit, je te ferai avouer ta déloyauté. Alors ils baisserent leur lances & piquèrent des éperons, ils coururent d'une te le force qu'il sembloit que c'étoit la foudre qui tomboit du Ciel. Ils s'en vinrent l'un contre l'autre & pointèrent leurs lances dont le fer étoit bien tranchant & affilé, dont ils s'entredonnèrent de si grands coups qu'elles se rompirent jusqu'au poignets, & les éclats en volèrent jusqu'auprès des échaffauts où le Roi Charlemagne étoit assis, & leurs chevaux sur lesquels ils étoient montés, tombèrent par terre, & n'y eut sangle ni poitrail qui put les empêcher; les deux chevaliers ne purent s'empêcher de tomber; ils furent si étourdis de cette chûte; qu'ils ne pensoient plus au coups qu'ils s'étaient donnés, ils se relevèrent cependant avec courage, chacun son épée à la main, & approchèrent l'un de l'autre,

ils s'entre-regardèrent étant chacun vers son cheval, celui d'Huon vint contre le cheval d'Amaury, & l'étrangla aussi-tôt. Le Comte Amaury voyant que son cheval étoit mort, s'en vint furieusement vers le cheval de Huon pour le tuer, mais Huon s'en donna garde & se mit au-devant de son cheval, & levant son épée il en donna un si grand coup au Comte Amaury, qu'il le fit reculer & chanceler deux ou trois pas en arrière, & peut s'en fallut qu'il ne tombât à terre, dont tous ceux qui étoient là furent fort étonnés de ce que Huon de Bordeaux avoit tant de courage, vu la grande force du Comte Amaury, même l'Empereur Charlemagne en fut surpris.

Quand le Comte Amaury eut senti le grand coup que Huon lui avoit donné, il embrassa son écu & l'épée à la main, vint sur Huon & lui donna un si grand coup sur le heaume, que s'il n'eût été dacier : il l'eut fendu jusqu'aux dents ; mais Dieu le garantit de mort, & le coup fut si grand que Huon recu'at trois ou quatre pas. & le Comte Amaury lui dit ; Huon je vous ai touché de ce coup, alors le vaillant Chevalier Huon furieux, éleva son épée dont il donna au Comte Amaury un si grand coup qu'il l'atteignit sur une des côtes en descendant que toutes les mailles de son haubert les détrancha, & lui fit tomber son épée sur la hanche de façon qu'il lui fit une profonde bless re, de laquelle le sang sortit en abondance & tomba pamé sur le champ de bataille. Encore le dit Amaury se sentit fort angoisseux & navré, il commença a prononer le nom de Dieu & de la glorieuse Vierge Marie, toutefois il s'avança du mieux qu'il put vers Huon de Bordeaux en tenant l'épée en haut, de laquelle il donna un si grand coup sur le heaume de Huon, que toutes les fleurs & pierres précieuses tombèrent par terre, & le cercle qui étoit à l'entour de son heaume en fut tout détranché & brisé & le coup fut si grand que Huon en fut étourdi & fut contraint de mettre un genou en terre, & peu s'en fallut qu'il ne tombât tout afait.

A cette heure il y avoit en la place un serviteur du bon Abbé de Clugny, qui voyant le merveilleux coup que Huon de Bordeaux avoit reçu, partit vitement & vint à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, où il trouva le bon Abbé de Clugny qui étoit en prières pour Huon de Bordeaux son neveu. Le serviteur lui dit : Ha ! Sire, priez notre Seigneur de bon cœur, qu'il veuille secourir votre Neveu, car je lui ai vu mettre un genou à terre en grand danger de mort.

Alors le bon Abbé sans rien répondre à son serviteur, leva au Ciel ses yeux remplis de larmes, & pria Dieu qu'il voulut garantir & aider son neveu qui étoit sur le champ de bataille en un grand doute de sa vie. & sentant la grande force du Comte Amaury demandant humblement à notre Seigneur qu'il voulut lui garder son bon droit Le Comte Amaury voyant que Huon de Bordeaux avoit reçu un si grand coup lui dit : Huon je crois que cela ne durera pas long-te ps. il vaut mieux que vous avouez votre faute avant que je vous fasse mourir, car avant qu'il soit vêpres je vous verrai balayer au vent. Tais-toi dit Huon, faux & déloyal traître, ta méchanceté ne pourra t'aider ; car je te mettrai au jourd'hui dans un tel état, que tes meilleurs amis auront honte de te voir. Huon avança alors auprès d'Amaury feignant de le frapper sur le heaume, Amaury croyant que Huon le vouloit frapper leva son écu haut pour parer le coup, mais Huon qui étoit expert le regarda & d'un coup de revers le frappa sous le bras

qu'il avoit levé, de manière que le bras & l'écu tombèrent par terre.

Quand le Comte Amaury vit & sentit le terrible coup dont son bras étoit tombé il sentit une grande douleur & s'avisa d'une trahison, il appella Huon & lui dit : Ha très-noble Sire, ayez pitié de moi; car à tort & sans sujet, je vous ai accusé d'avoir tué Charlot le fils du Roi, j'étois cependant sûr que vous n'en saviez rien, ainsi c'est par ma faute qu'il est mort ; car je le menai au bois pour tuer vous & votre frère, je suis prêt de reconeoître devant le Roi & tous les Barons, & vous disculper de ce dont je vous ai accusé, ainsi je vous prie de ne me pas faire mourir.

prenez mon épée, je vous la rends, alors Huon s'avança et tendit le bras pour la prendre ; mais le traître fixant le bras que Huon avoit mis en avant ; & le frappant à revers il crut lui avoir abattu ; mais il manqua . il lui fit seulement une blessure dont le sang jaillit aussi tôt. Huon voyant la grande trahison qu'il vouloit lui faire, lui cria : O très-deloyal traître ! ta méchanceté ne te pourra garantir, tu ne feras pas davantage de trahison, alors il leva son épée & en donna au Comte Amaury un coup si terrible entre l'écu & heaume qu'il lui tranchât la tête qui tomba d'un côté & le corps de l'autre : depuis cette action, Huon eut tant de traverses de ne s'être pas souvenu des défenses faites par le Roi que personne, tant habile soit-il, ne pourroit avoir assez de mémoire pour l'écrire & le détailler. Si ce n'eût été l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ & le secours de ses bons amis, il ne fut jamais échappé sans mourir, & ainsi périt le Comte Amaury le plus traître qui fut jamais sur terre.

Comme après que l'Empereur Charlemagne eut vu le comte Amaury mort, il commanda à Huon de Bordeau, de vuider le Royaume & qu'il le bannissoit de ses terres.

LE Duc Naimes qui étoit garde du champ voyant que Huon avoit tué Amaury sur la place, il en fut très joyeux & vint vers Huon & lui demanda s'il étoit saint & sauf. Sire, dit Huon, Dieu merci je ne sens aucune douleur qui me greve. Il le fit monter sur son cheval & le mena au Palais de Charlemagne qui etoit déjà partit du champ & avoit vu le Comte Amaury mort dont il eu grand chagrin & ne le pouvoir oublier, il demanda à Huon de Bordeaux & au Duc Naimes de Baviere, s'ils avoient entendu confesser au Comte Amaury la trahison qu'il mettoit sur le compte de Huon au sujet de la mort de son fils Charlot.

Sire, dit le Duc Naimes, je n'ai point oüi qu'Amaury l'ait confessé, parce que Huon l'avoit tant pressé qu'il n'eût pas le loisir de le faire, alors l'Empereur Charlemagne s'écria disant : je sais bien que le Comte Amaury n'étoit pas capable de trahison, & que c'est sans sujet qu'il a été mis à mort, car il fut plus loyal que j'amais tu n'as été, & sais certainement que s'il l'eut fait, il l'eut confessé devant moi. Le Roi appella Huon & lui dit qu'il sortit de son Royaume, & qu'il le banissoit à jamais de Bordeaux & d'Aquitaine, par S. Denis, si je sais que tu y reste, j ete ferai mourir de malle mort.

Alors Huon passa avant, quand il eut ainsi entendu parler charlemagne, il lui dit : Sire, comment donc, n'ai-je pas fait mon devoir, quand devant vous & vos Barons ai déconfit en champ de bataille celui qui vous a fait tant de douleur. Vous avez

certainement mal reconnu les grands services du Duc Sevin mon Père, & par ce moyen donnez exemple à tous vos nobles Barons & Chevaliers d'avoir avis & comment dorénavant ne voudront se fier à vous quand ils sont témoins que par votre seule idée vous agissez contre tous les Status Royaux & Impériaux. Certes, si un autre prince que vous me vouloit faire ce tort, avant d'y consentir, maints châteaux & bonnes Villes en seroient détruites & ruinées, & pauvre gens détruits & déshérités, & plusieurs Chevaliers mis à mort. Comme Huon parloit au Roi, le Duc Naimes de Baviere fort irrité se leva & dit: Ha! Sire, qu'elle chose avez-vous en pensée de faire: sachez que Huon a fait son devoir quand il a tué son adversaire, vous pouvez penser que c'est œuvre divine, quand une enfant a déconfit un si puissant Chevalier que le Comte Amaury. Sire, si vous voulez faire ce que nous vous dirons, & tous tant loin que près, ceux qui de cette exhortation entendront parler quand vous viendrez à mourir. Alors Huon qui étoit là, se retourna vers les Barons en leur demandant de prier le Roi Charlemagne qu'il eut merci de lui, car ils y étoient tous tenus à cause qu'il étoit un des douze Pairs. Les Princes & Barons tenant Huon par les mains, vinrent se jetter à genoux devant le Roi. Huon parla & dit: Sire, puisque tant vous me haïssez, je vous prie qu'à la Requête de tous les Barons qui sont ici me vouliez octroyer que je puisse demeurer en mon pays, sous les conditions que vous voudrez m'imposer, même d'être privé de paroître davantage dans votre Cour, je vous prie très-humblement de ne pas m'en vouloir mal, car je ne savois pas réellement que c'étoit Charlot votre fils qui m'avoit assailli & contre qui je me suis défendu.

Comme le Roi charlemagne envoya Huon de Pordeaux pour faire un message à Babilone, vers l'Amiral Gaudisse.

QUand l'Empereur eut ainsi oui parler Huon, il lui dit: va, ôte-toi devant mes yeux, car quand je me souviens de la mort de mon fils charlot que tu as tué, je n'ai pas un membre dans tous mon corps qui ne tremble, à cause de la haine que je te porte.

Je défends à tous mes Barons de m'en jamais parler; le Duc Naimes qui étoit présent ayant entendu le Roi qui étoit si indigné contre Huon, il parla tout haut & dit aux Barons: Seigneurs, qui êtes ici présens, avez-vous oui le grand tort que le Roi veut faire à l'un de nos Pairs c'est contre tout droit, comme vous savez, mais puisque très-certainement c'est notre droiturier Seigneur, il nous convient endurer; mais dorénavant, puisqu'il veut agir contre droit & honneur, je ne veux plus rester avec lui, & m'en irai sans plus revenir, je ne puis demeurer davantage en un lieu où il se commet de pareilles injustices, je m'en retournerai en mon Pays de Baviere que le Roi fasse tout ce qu'il lui plaira.

Alors tous les Princes Barons & Chevailiers qui étoit là, s'en allèrent avec ledit Duc Naimes, sans dire un seul mot au Roi, & il demeura seul en son Palais.

Quand le Roi vit que le Duc Naimes & les autres Seigneurs & Barons étoient partis, il en fut bien fâché & dit aux jeunes Chevaliers qui étoient demeurés avec lui, qu'il sennuyoit beaucoup de ce que son fils avoit été tué si indignement, Et d'ailleurs, ils se voyoit abandonné de tous ses Barons, il dit tout haut, il m'est bien force de faire leur volonté, il se mit à verser des larmes, il rappella le Duc Naimes &

les autres Barons, leur disant que tel serment qu'il eut fait, il leur accorderoit leurs demandes,

Le Duc Naimes & ses Barons retournèrent avec lui au Palais, le Roi s'assit sur un banc d'or fin, & ses Barons autour de lui. Il ordonna qu'on lui amenât Huon qui vint & se mit à genoux devant le Roi en le priant de vouloir bien avoir pitié de lui. Alors le Roi voyant Huon en sa présence, lui dit : puisque vers moi tu veux être accordé, il convient que tu fasse ce que je t'ordonnerai. Sir, dit Huon, pour vous obéir il n'est rien que je n'ose entreprendre, malgré la mort je ne laisserai rien à faire, fallut-il aller jusqu'à l'arbre sec, voir jusqu'aux portes d'enfer, combattre les esprits infernaux, comme fit le fort Hercule, afin de m'aquérir vos bonnes graces, je le ferois. Le Roi dit à Huon je vous envairrai dans un mauvais endroit car de quinze messagers que j'y ai envoyé, il n'en est pas revenu un seul. Je te dirai où tu iras, puisque tu veux que j'ai merci de toi, ma volonté est qué tu aille en Babilone auprès de l'Amiral Gaudisse, pour lui dire ce que je te dirai, prends garde à ta vie; quand tu seras arrivé, tu monteras au Palais, tu attendras l'heure du dîner & que tu le voie assis à table il faut que tu sois bien armé, l'épée nue à la main, afin que tu tranches la tête au premier Baron, que tu verras manger à table tel qui soit, Roi ou Amiral.

Après cela tu fianceras avec la belle Esclarmonde fille de l'Amiral Gaudisse, & la baiseras trois fois en la présence de son Père & de tous ceux qui seront là présens, aprends que c'est la plus belle pucelle qui soit au monde, tu diras ensuite de ma part à l'Amiral Gaudisse, qu'il ait soin de m'envoyer mille éperviers, mille ours, mille Vautours enchaînés ! & mille jeunes valets, aussi mille des plus belles pucelles de son Royaume, & avec ce je te convie que tu me rapportes une poignée de sa barbe & quatre de ses dents machelieres. Ha Sire, dirent les barons, vous desirez sa mort en le chargeant d'un tel message ; vous dites la vérité, dit le Roi. car s'il ne fait que j'aie la barbe & les dents machelieres sans aucune tromperie ni mensonge qu'il ne revienne jamais en France se montrer devant moi, car je le ferai pendre. Sire, dit Huon, m'avez-vous dit toutes vos volontés.

Oui, dit le Roi ma volonté est telle si vers moi veux avoit paix. Sire, répondit Huon, au plaisir de notre Seigneur, je ferai votre message, je ne cains pas la mort. Si Dieu vous fait la grace de revenir en France, n'allez pas à Bordeaux ni dans vos terres, que vous ne m'ayez parlé, car si j'apprends le contraire, sachez que je vous ferai mourir. Je veux que vous me donniez de bons ôtages. Sire, ce dit Huon, voici dix de mes chevaux que je vous donne pour sûreté, afin que vous soyez satisfait de moi, je vous prie de m'accorder que jemmene les Chevaliers que j'ai amené de Bordeaux jusqu'au Saint Sépulcre, je vous l'acorde dit le Roi, jusqu'à la mer rouge, je vous remercie, dit Huon, & il se prépara pour faire son voyage,

Comme Huon de Bordeaux prit congé du Roi Charlemagne & des Barons de France & s'en allèrent avec le bon Abbé son oncle, jusqu'à Clugny.

Après que le Roi Charlemagne eut chargé Huon de faire son message, il fit venir devant lui Girard le frère de Huon, auquel il donna la terre & seigneurie de son frère, jusqu'à ce qu'il fut revenu de son voyage, & Huon vint pren-

dre congé du Roi & des Barons, qui lui firent la conduite pendant deux jours, & quand ce vint au sortir de Troyes, le Duc Naimes prit congé de son Cousin Huon de Bordeaux, il lui donna un sommier chargé d'or, & le baisa avant que de partir, Girard vint ensuite embrasser Huon & prendre congé de lui, mais son baiser étoit un baiser de Judas; car il lui fit bien payer comme on véra dans la suite, ainsi le Duc Naimes & Girard reprirent le chemin de Paris.

Huon & l'Abbé son oncle avec leur compagnie n'arrêtèrent de marcher qu'ils ne fussent arrivés en l'Abbaye de Clugny, où ils furent bien reçus & fêtés. Et quand ce vint le lendemain, Huon prit congé de son oncle, il ne put s'empêcher de pleurer, & pria son oncle d'avoir soin de recommander sa mère & son frère Girard, ce que l'Abbé lui promit de faire, il donna à son neveu un mulet chargé de la monnoie qui avoit alors cours en France. Ils le quittèrent, & Huon prit le chemin de Rome. Nous laissons à parler de Huon & nous traitrons du Duc Naimes de Baviere & de Girard qui s'en retournèrent à Paris. Quand ils furent venus, Girard se mit devant le Roi Charlemagne, en le suppliant qu'il lui plût de recevoir son hommage, faisant relever la terre de Bordeaux & ses dépendances, afin qu'il fût en état & avancement de l'un des Pairs. Le Duc Naimes n'y voulut pas consentir & dit au Roi qu'il ne souffriroit pas que Huon fut déshérité, dont Girard fut très-fâché, mais le Duc Naimes de Baviere s'en inquiétoit peu, car il aimoit Huon. La Requête de Girard touchant l'hommage de la terre de Bordelois. & de ses appartenances ne lui fut point accordée, il prit congé du Roi & s'en retourna à Bordeaux, où il fut reçu en grande joie, mais quand la Duchesse ne vit point Huon, elle en eut, un grand chagrin & demanda à Girard, pourquoi son frère n'étoit pas revenu avec lui.

Girard lui raconta alors de point en point toutes les finistres avantures qu'ils avoient éprouvées, du départ de Huon & du sujet de son voyage, dont la Duchesse eut tel déplaisir, qu'elle en tombât malade & restât vingt-neuf jours au lit, au bout duquel temps elle rendit l'âme à dieu dont on fit grand d'euil dans tout le Pays, & Girard la fit très-Richement ensevelir & enterrer à S. Severin, avec le Duc son mari. Il se maria ensuite avec la fille du Duc Gibouard de Sicile qui étoit un cruel Tyran; Girard son Gendre, eut bientôt saisi le caractère féroce & barbare de son beau-père, car il maltraita si fort la Ville de Bordeaux que c'étoit pitié d'entendre le peuple témoigner par ses larmes le regrêt qu'il avoit de la perte du Duc Sevin & de la Duchesse sa femme. Il prioit le Seigneur que Huon revînt sain & sauf. Je laisserai à parler de Girad & son beau père, & nous traiterons de Huon.

Comme Huon de Bordeaux vint à Rome & se confessa au Saint Père qui étoit son oncle, & comme il vint à Brandis où il trouva son oncle Garin de Saint Omer, qui par amitié pour Huon passa la mer avec lui.

Après vous avoir raconté comme Huon quitta son oncle, vous saurez qu'il marcha tant avec ses Chevaliers qu'ils arrivèrent à la Ville de Rome, & se logèrent dans un très-bel Hôtel, puis Huon se leva bien matin, accompagné de Guichard son plus familier ami, & des autres Chevaliers qui étoient venus avec lui, ils allèrent entendre la messe à l'Eglise de

Saint Pierre & quand elle fut finie, le Saint Père sortit de son oratoire : Huon vint au-devant de lui & le salua très-humblement, le Saint père lui demanda qui il étoit & d'où il étoit né ! Saint Père dit Huon, le Duc Sevin de Bordeaux qui est mort étoit mon père. Alors le S. Père, embrassa Huon & lui dit : Neveu, soyez le bien venu, dites-moi je vous prie, que fait ma sœur la Duchesse votre mère, & quel sujet vous amène ici ? Saint Père, dit Huon, je vous prie de vouloir bien m'entendre en confession, car j'en ai grand besoin. Je veux bien vous entendre, alors le Saint Père prit Huon par la main & le mena dans son oratoire où Huon lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis le jour qu'il étoit parti de Bordeaux, tant de ses avantures que du Voyage qu'il alloit faire vers l'Amiral Gaudisse de la part du Roi Charlemagne. Quand il se fut confessé il demanda au Saint Père, pénitence pour ses péchés, il lui répondit qu'il ne lui en doneroit pas d'autre que celle que Charles lui avoit donnée & qu'elle étoit assez grande. Il lui donna ensuite l'absolution de tous ses péchés, puis il le fit monter en son Palais où il fut reçu honorablement & avec grande satisfaction. Et quand ils eurent dîné & causé assez longtems, le Pape dit à Huon, mon Neveu votre vrai chemin est d'aller au Port de Brandis, où vous trouverez mon frère Garin de S. Omer, votre Oncle, je vous donnerai une lettre pour vous faire connoître de lui, car je sais que très-certainement il vous recevra d'un bon cœur ; il a la garde de la mer orientale, il vous procurera neuf où dix galères, telles qu'elles vous seront nécessaires, pour vous transporter par-tout où bon vous semblera. Saint Père dit Huon, je vous remecie humblement.

Beau neveu dit le Saint Père demeurez cette nuit avec moi, Saint Père, je vous prie de me laisser partir, car j'ai une grande envie de voir mon oncle Garin. Le Saint Père voyant que son neveu avoit un grand desir de partir, lui donna ses lettres lui disant : neveu, vous me recommanderez à mon frère votre oncle, Huon lui promit qu'il s'en acquiteroit.

Le Saint Père donna à Huon & à ceux qui l'accompagnoient, de riches présens & embrassa son neveu, il ne put s'empêcher de pleurer, en prenant congé de lui. il s'embarqua sur le Tibre, & monta sur un riche vaisseau que le Saint Père lui avoit fait appareiller & étoit bien garni de ce qui étoit nécessaire. Il eut le vent favorable & fut bientôt arrivé à Brandis, dès qu'il fut arrivé, il pleura, & regretta son pays, mais ses gens le consoloient. Sire dit Guichard, cessez votre chagrin, car cela ne vous avancera pas, il faut mettre tout entre les mains du Seigneur ; il ne délaisse jamais ceux qu'il l'aiment ; montrez vous homme & non enfant, afin que nous qui sommes venus avec vous, ne soyons pas découragés, car la douleur que vous avez nous est sensible à tous. Seigneurs, dit Huon, puisque c'est ainsi, je me conformerai à vos desirs, ils arrivèrent enfin à Brandis, dès qu'ils furent là, Huon & ses gens sortirent du Vaisseau puis en firent sortir leurs chevaux. Ils trouvèrent Garin qui étoit sur le port, assis dans un rocher qui étoit tendu de belles tapisseries. Quand Huon le vit, il le salua, croyant que c'étoit le Roi du Pays, Garin le regarda fixement, il ne put retenir ses larmes & dit à Huon : Sire il ne m'appartient pas un si grand honneur que vous me rendez, la ressemblance que je vois en vous m'est sensible, car vous ressemblez à un Prince du Royaume de France nommé

Sevin

Sevin, qui fut Duc en son tems & Sire de la Ville de Bordeaux, le grand amour que j'ai toujours eu pour lui a donné cours à mes larmes. Je vous prie de vouloir me dire de quel lieu vous êtes, & qui sont vos parans & vos amis, car le Duc Sevin avoit épousé jadis ma sœur la Duchesse. Sire, dit Huon, puisque vous voulez savoir qui je suis, je puis vous le dire, car le Duc Sevin fut mon Père, & la Duchesse Alis fut ma mère, & nous sommes deux frères, je suis l'aîné & le puîné est reste à Bordeaux, pour garder les terres & le Pays.

Quand Garin sçut que Huon étoit fils du Duc Sevin de Bordeaux, la joie qu'il en eut fût inexprimable, il embrassa Huon de Bordeux en pleurant & lui dit: Mon cher neveu, votre venue m'est plus sensible que l'on ne sauroit croire, il se jetta aux pieds de Huon qui le releva aussi-tôt.

Leur joie étoit si grande que tous ceux qui étoient là, s'en émerveillèrent tous. Alors Garin demanda à Huon quelle avanture l'avoit amené? Huon lui raconta son histoire & le sujet de son voyage.

Quand Garin eut entendu Huon, il lui dit: Neveux, c'est où sont les grands honneurs qu'il y a de plus grands dangers. Dieu vous aidera dans vos entreprises, tout lui est possible; il ne faut rien craindre avec son aide, alors Huon donna ses lettres à son oncle Garin qu'il les reçut & les lut avec plaisir, après qu'il eût lu, il dit à Huon, vous n'avez pas besoin de recommandation, la lettre du Saint Père est suffisante pour vous bien recevoir, sachez que malgré le grand amour que j'ai pour ma femme & mes enfans, l'amitié que j'ai pour vous, par rapport au Duc Sevin votre Père & la Duchesse votre Mère, j'abandonnerois tout pour vous servir & accompagner, apprenez que j'ai trois gros Vaisseaux de guerre bien fournis de tout ce qu'il est nécessaire, je vous les offre & mon secours personnel dans toutes vos entreprises. Mon cher oncle, dit Huon, je vous remercie de toutes vos offres. Garin le mena alors en son Château où il fut reçu très richement, l'Epouse de Garin & quatre de ses enfans vinrent au-devant de lui, comme il étoit poli, il l'embrassa ainsi que ses cousins, ils témoignèrent tous la joie qu'ils voient, on se mit ensuite à table pour souper. Garin dit à son Epouse, apprenez que ce jeune homme est mon propre neveu & cousin germain de vos enfans, il est venu ici pour me demander conseil d'un voyage qu'il a entrepris, & dans lequel je dois l'accompagner moyennant la grâce de Dieu, je vous prie d'avoir soin de nos affaires & de vos enfans pendant mon absance. Sire, dit la Dame en pleurant, puisque c'est votre plaisir, j'y souscris, mais j'aimerois mieux que vous fussiez de retour. Le lendemain, dès qu'ils furent levés, Garin fit apprêter un Vaisseau & le fit charger de biscuit, de vin & de viande & autres vivres. Il le chargea d'artillerie comme il le falloit, ils mirent dedans leurs chevaux & armures, or & argent & autres richesses nécessaires. Ils prirent ensuite congé de la Dame qui pleuroit tendrement en les embrassant. Garin & Huon montèrent avec leurs gens sur le Vaisseau, & menèrent avec eux treize Chevailiers & deux valets pour les servir.

Comme Huon partit de Brandis avec son oncle Garin, comme il arriva à Jérusalem, vint aux déserts où il trouva Gerasine & quel fut leur entretien.

HUon & Garin étant entrés dans le Vaisseau, firent lever ancres & voiles & naviguèrent nuit & jour, jusqu'à ce

qu'ils furent arrivés au Port de Saffe ils sortirent du vaisseau, firent sortir leurs chevaux, montèrent dessus & marchèrent tant qu'ils vintent coucher à Rames, le lendemain matin ils se mirent en marche pour aller à Jérusalem, où ils arrivèrent & passèrent la nuit. Le lendemain ils firent leur pélerinage à l'Eglise du S. Sépulchre, ils entendirent la messe bien dévôtement, & firent des offrandes selon leur dévotion. Quand Huon se vit devant le S. Sépulchre, il se mit à genoux priant notre Seigneur qu'il voulut par sa grace & pitie, l'aider dans son voyage, le faire retourner en France après, & rentrer en grâce auprès du Roi Charlemagne.

Quand Huon, Garin & tous les autres eurent fait leurs oraisons & leurs offrandes, Huon & Garin se retirèrent en une petite Chapelle qui est dessous le mont de Calvaire, où gissent maintenant Godefroi de Bulion & Baudoin son frère. Quand ils furent entrés, Huon appella tous ceux qu'il avoit amené de France, & leur dit: entre vous Seigneurs qui pour l'amour de moi avez quitté pères & mères, femmes & enfans, & laissé vos terres & Seigneuries pour me suivre, je vous en fais mes humbles remerciemens, vous pouvez à présent vous en aller & retourner en France, recommandez-moi, je vous prie, à la bonne grace du Roi & des Barons, & quand vous serez retournés à Bordeaux, vous me recommanderez à la Duchesse ma mère, à mon frère & aux Barons du pays. Lors Guichard & les autres Chevaliers répondirent tous à Huon qu'ils ne le délaisseroient ni à la mort ni à la vie, jusqu'à la mer rouge, Seigneurs, leur dit-il, je vous remercie du grand service que vous m'offrez. Garin qui étoit présent, appella deux de ses serviteurs, & leur commanda de retourner vers sa femme, ce qu'ils firent assi-tôt, quand Huon vit que son oncle se disposoit a demeurer avec lui, il lui dit: Mon oncle, il n'est pas nécessaire de vous tant inquéter, je vous prie de retourner vers votre femme & vos enfans. Site, dit Garin à Dieu ne plaise que je vous abandonne que vous ne soyez retourné.

Mon oncle, dit Huon, je vous remercie de votre complaisance, ils sortirent de la Chappelle & vinrent à Jérusalem, puis ils marchèrent tant par montagnes & vallons que s'il falloit raconter toutes les avantures qu'ils ont eu, je serois trop long à les détailler, mais ce qui est vrai, c'est qu'ils eurent beaucoup à souffrir, car ils passèrent les déserts & trouvèrent peu à manger, dont Huon fut tres-fâché par rapport à ceux qui étoient avec lui. Les larmes lui vinrent aux yeux, il commença à regretter son pays, en disant; noble Roi de France, qu'elle tort vous ai-je fait pour me chasser ainsi & m'envoyer en des pays étrangers, afin d'abréger mes jours? Je prie Dieu qu'il vous le pardonne. Alors Garin & les autres Barons qui étoient là lui dirent: Ha Sire, ne soyez pas surpris, Dieu est tout-puissant, il peut nous aider & secourir, jamais il ne délaisse ceux qui l'aiment. Ils entrèrent dans le bois & apperçurent dans un lieu retiré, un vieillard qui avoit une grande barbe blanche qui lui descendoit sur l'estomac, & des grands cheveux éparts sur ses épaules. Dès que Huon l'apperçut, il fut le trouver & le salua au nom de Dieu & de la Ste. Vierge Marie. Le vieillard leva alors les yeux au Ciel & regarda Huon avec étonnement, car il y avoit long-tems qu'il n'avoit oui un homme parler de Dieu, il regarda plus attentivement Huon & ne pu retenir ses larmes, alors il s'avança & embrassa Huon & lui dit; Ami, je vous prie de me dire

pourquoi vous êtes si triste. Sire, dit le vieillard, il y a trente ans passés que je demeure ici, & je n'avois pas vu un seul homme craignant Dieu, mais quand je vous eus bien envisagé, je me suis ressouveau d'un Prince que je vis jadis en France & qui avoit nom le Duc Sevin de Bordeaux, je vous prie de me dire si vous l'avez connu, ne me le cachez pas. dites-moi, reprit Huon qui vous etes, & de quel pays vous etes né: Sire, répondit le vieillard, vous me questionnez en vain, car premièrement vous me direz qui vous êtes & pourquoi vous êtes ici! Huon lui dit: Ami, puisqu'il vous plaît je vous le dirai, Huon & ses gens descendirent de leurs chevaux qu'ils attachèrent aux arbres, alors Huon se vint asseoir auprès du vieillard & lui dit: Ami, apprenez que je suis né à Bordeaux & fils du Duc Sevin. Alors il lui raconta comment il vint en France, de la mort de Charlot fils de l'Empereur Charlemagne, & comme il mit à mort le traître Amaury, il lui raconta ensuite comme l'Empereur Charlemagne l'avoit banni du noble Royaume de France, & du message qu'il avoit chargé de faire à l'Amiral Gaudisse, tout ce que je viens de vous raconter, lui dit-il, est l'exacte vérité. Dès que le vieillard l'eut entendu parler, il ne put retenir ses larmes; Huon lui dit ensuite, puisque mon histoire vous touche tant, Le Duc Sevin mon Père n'est plus, pour ma Mère, je la crois encore vivante ainsi qu'un frère qui est très beau & que j'ai laissé avec elle; puisque vous savez maintenant toutes mes affaires, daignez m'aider de vos bons conseils. Je vous prie de me dire à votre tour qui vous êtes, d'où vous êtes né, & quel est le sujet pour lequel vous êtes venu ici? Sire, dit le vieillard, je suis né à Gironvil, & je suis frère du bon Prévot nommé Guire, dans le tems que je partis de mon pays, j'étois un jeune Chevalier qui alloit dans les joûtes & tournois de manière qu'étant un jour en un tournois qui se fit dans la Villes de Poitiers, j'eus le malheur de tuer un Chevalier de très noble extraction, pourquoi je fus banni & chassé de France, mais mon frère le Prévôt présenta une Requête au Duc Sevin votre Père, en le priant de faire ma paix avec Charlemagne. Le Duc Sevin alla à sa Requête & prière & de plusieurs autres Barons, parler au Roi & firent tant que ma paix fut faite & ma terre me fut rendue parce que je promis de venir adorer le Saint Sépulchre pour prier Dieu d'avoir pitié du Chevalier mort, & qu'il voulût me pardonner mes péchés, & par cette manière, je partis du pays, & quand j'eus accompli mon voyage, je me mis en chemin pour m'en retourner. Mais comme je partois de Jerusalem & que je pris le chemin d'Acre, en passant par un bois qui est en Jerusalem Naplouse, dix Sarrasins me sautèrent sur le corps me prirent & me menèrent en la Ville de Babylone où je fus en prison pendant deux ans entiers, où j'ai souffert une grande pauvreté & misère, mais notre Seigneur qui n'abandonne jamais ceux qui le servent & qui ont confiance en lui, me fit la grace, par le moyen d'une noble & sage pucelle qui par une nuit me fit sortir de prison, je m'en vins en ce bois où j'ai été déjà depuis trente ans & depuis que j'y suis entré, n'ai vu ni entendu aucun homme qui crut en Jésus-Christ, ainsi je vous ai dit est conté toute mes avantures. Quand Huon eut entendu parler le Chevalier, il eut grande joie, il l'embrassa & lui dit qu'il avoit vu plusieurs fois Guire le Prévôt le regretter. Je vous prie, en conséquence, cher ami, de me dire votre nom, je m'appelle Gerasme, & vous, lui

dit Gerasme, qui est votre nom? J'ai nom Huon & mon frère puîne Girard. Or, dites-moi, dequoi vous nourissez-vous depuis tant de tems? Sire, dit le vieux Gerasme, je n'ai mangé autre chose que des racines & des fruits que j'ai trouvé dans ce bois. Huon demanda à Gerasme s'il savoit le langage Sarasin, oui, dit-il, aussi-bien qu'aucun Sarasin, & je connois tous le Pays.

Quand Huon eut entendu parler Gerasme & qu'il l'eût bien questionné sur son être il lui demanda s'il savoit le chemin de Babylone, oui, dit Gerasme, il y a deux chemins, le plus grand est de quarante journées, l'autre de quinze, mais je ne vous conseille pas d'allet par le plus court, parce qu'il faudroit passer un bois qui a seize lieues de long & qui est plein de choses si étranges, que peu de gens y passent sans être arrêtés où perdus, parce qu'il y a dedans le Roi Oberon qui n'a que trois pieds de hauteur, il est tout bossu, mais il a un visage angélique, il n'y a personne sur la terre, qui le voyant ne prenne plaisir à le considérer, tant il est beau. Aussi-tôt que vous serez entrés dans le bois, si vous y voulez passer, il cherchera le moyen de vous parler, si vous le faites vous êtes perdu pour toujours, sans jamais revenir, soit que vous passiez le bois en long ou en travers vous ne pourrez vous empêcher de lui parler, car il se trouvera toujours devant vous. Ses paroles sont d'ailleurs si plaisantes à ouir, qu'il n'est personne qui puisse se défaire de lui, & s'il voit que vous évitiez de lui parler, il sera fort irrité contre vous, car avant que vous soyez sortit du bois, il fera pleuvoir, venter, grêler & faire un très-grand orage que vous croirez que tout le monde va finir, vous croirez voir une grande rivière noire & profonde, mais sachez que vous pouriez bien y passer sans vous mouiller les pieds car ce ne sont que fantôme & enchantemens que le Nain vous fera pour vous attirer avec lui, & si vous pouvez éviter de lui parler, vous pourrez échapper, mais pour mieux faire, je vous conseille de prendre le plus long chemin, car je pense bien que vous ne pourrez lui échapper & seriez perdu à jamais. Huon ayant entendu Gerasme lui raconter toutes ces choses, en fut fort étonné. Il eut alors grand desir de voir le Naim & les singulières avantures qui étoient dans le bois. Il dit à Gerasme que la crainte de la mort ne l'empêcheroit pas de passer par le bois, puisqu'en quinze jours ils pourroient être à Babylone, & qu'il valoit mieux laisser le chemin le plus long où ils pourroient trouver aussi des avantures, que d'ailleurs avant il falloit abrêger son voyage, il dit à Gerasme que telle chose qui dût lui arriver il passeroit par le bois. Sire, ce dit Gerasme, vous ferez à votre bon plaisir, car tel chemin que vous teniez je vous suiverai Je vous menerai à Babylone vers l'Amiral Gaudisse que je connois. quand nous serons arrivés, vous verrez une Belle Demoiselle la plus douce & aimable Demoiselle qui fut jamais, elle est fille de l'Amiral Gaudisse.

Comme Gerasme partit du bois avec Huon, Garin & tous les autres arrivèrent au bois où ils trouvèrent le Roi Oberon qui les conjura de lui parler.

HUon voyant la bonne volonté de Gerasme en fut bien joyeux. il le remercia des bons services qu'il lui offroit, il lui fit donner un cheval. Puis ils semirent en chemin, & marchèrent tant qu'ils arrivèrent dans le bois du Roi Oberon Huon & sa compagnie étoient acablés

de lassitude, de faim & de chaleur, il y avoit trois iours qu'il n'avoient mangé de pain, Huon étoit si foible qu'il ne pouvoit aller plus avant, il commença à se plaindre du grand tort que lui faisoit l'Empereur Charlemagne; mais Garin & Gerasme eurent grand pitié de lui, car ils savoient bien qu'à cause de sa jeunesse la faim le pressoit plus que ceux qui étoient d'un âge avancé. Ils descendirent sons un chêne, pour chercher aux environs de quoi lui donner à manger ainsi qu'à eux.

Ils débridèrent leurs chevevaux pour les faire paître, comme ils étoient sous l'arbre à converser, le Nain vint à eux, il étoit vetu d'une robe très-riche, car les pierres étoient si précieuses qu'elles jettoient un éclat aussi brillant que celui du Soleil. Il portoit à la main un arc si riche, qu'on ne pouvoit en dire la valeur, la fleche étoit belle aussi. Il portoit au col un riche cor qui étoit suspendu par deux belles attaches d'or, ce cor étoit si riche & si beau qu'il n'y a personne qui en eut vu un pareil. les Fées de l'Isle chifalonnie l'avoient fait, elles furent quatre qui y travaillèrent, l'une d'elles donna au cor un son si singulier que tous ceux qui l'entendoient sonner, eussent-ils été malades, se sentoit gueris tout-à-coup, cette fée se nommoit Gloriande, l'autre fée qui se nommoit Goit Transeline, y donna encore unautre beau son, car celui qui auroit le cor, n'auroit qu'à le sonner eut-il la faim la plus grande du monde, il seroit rasasié comme s'il eut mangé d'excélens mets & bû de meilleurs vins du monde. L'autre fée qui se nommoit Maraphase y donna encore un plus beau son, car celui qui sonneroit le cor, tant de chagrin eut-il au cœur, qu'il danseroit & chanteroit.

La quatrième fée qui avoit nom Lempatrix, donna au cor un tel son qu'on pouvoit entendre sonner le corps de cent journées loin, selon la volonté de celui qui le sonnerai; alors le Roi Oberon qui avoit vu ces quatorze compagnons ensemble, mit le cor en sa bouche & lui fit rendre un son si mélodieux, que les quatorze compagnons qui étoient sous un arbre, eurent si parfaite liesse au cœur, qu'ils n'eurent plus ni faim ni soif, ils se mirent à chanter & dauser.

Ha Dieu! dit Huon, que nous est-il arrivé, il me semble que nous sommes à Patis, tout-à-l'heure je ne pouvois pas me soutenir par la faim & soif que j'avois mais je ne sais ce qui doit nous arriver. Sire, dit Gerasme, apprenez que c'est le Nain bossu que vous verrez passer tantôt. Ne lui parlez pas si vous ne voulez rester avec lui. N'ayez aucun doute, dit Huon comme ils parloient, le Nain bossu commença à crier & dit: mes qutorze hommes qui passés par mon bois, Dieu vous garde; je vous prie de me parler, je vous conjure de la part du Dieu tout-puissant, de me répondre.

Comme le Roi Oberon fut fâché de ce que Huon ne vouloit pas lui parler, & des peurs qu'ils fit à Huon & sa compagnie.

HUon & ses Compagnons entendirent parler le Nain ils montèrent à cheval très-précipitamment, & s'enfuirent tant qu'ils pûrent sans sonner mot. Le Nain voyant qu'ils s'en alloient sans lui rien vouloir répondre, en fut très-courroucé, il mit un de ses doigts sur le cor, alors il commença à sortir un vent & une tempête si horrible, qu'il n'y avoit aucun arbre audit bois qui ne fut brisé, il vint une pluie si grande qu'il sembloit que le Ciel & la terre se confondissent ensemble,

Les bêtes du bois commencerent à crier & braire, & les oiseaux tomboient morts par terre par la peur qu'ils avoient, il n'y a personne au monde qui n'en fut effrayé. Ils virent ensuite une grande rivière qui rouloit précipitamment & paroissoit noire & périlleuse & menoit un tel bruit que l'on pouvoit l'entendre à dix lieues à la ronde, Huon dit alors, je vois bien que nous sommes perdus & que nous ne pourrons échapper d'ici, si Dieu n'a pitié de nous, je me repens bien d'être entré dans ce bois, j'aimerois mieux m'être détourné d'un an de chemin plus long que d'être venu ici. Sire, dit Gerasme, ne vous troublez pas car c'est le Nain bossu qui fait tout cela, il faut tous descendre de nos chevaux, car je m'imagine que nous allons périr. La peur s'empara alors de Garin. & de ses compagnons. Ah! Gerasme, dit Huon vous m'aviez bien dit que ce bois étoit dangereux, je me repens bien de ne vous avoir pas cru. Ils regadèrent de l'autre côté de la rivière & virent au Château très riche & très-beau, qui étoit flanqué de quatorze grosses tours sur chacune desquelles il y avoit un clocher d'or, il regardèrent long tems, mais ils n'eurent pas cotoyé la rivière d'un trait d'arc, qu'ils ne virent plus le Châteu & ne surent ce qu'il étoit devenu; car au lieu où ils l'avoient vu, il n'y avoit apparence aucune qu'il y eut un Château, dont Huon & ses compagnons furent ébalis.

Gerasme dit à Huon, ne soyez pas surpris de tous ce que vous voyez, car c'est pour nous attrapper que le Nain bossu fait tout cela: mais il sera bien surpris si nous ne lui parlons pas; & il nous poursuivera en couroux parce que nous ne voudrons pas lui répondre, mais je vous prie de ne pas vous effrayer, ainsi marchons en sûreté, & ne lui répondez pas un seul mot. Sire, dit Huon, j'aimerai mieux le voir périr que de lui répondre un seul mot. Ils se mirent en devoir de traverser la rivière, mais il ne trouvèrent point d'eau qui les empechat de passer; ils marchèrent bien pendant cinq lieues. Seigneur, dit Huon à Gerasme nous devons bien remercier notre Seigneur Jésus-Christ, d'être échappés aux poursuites de ce Nain bossu, car il nous a fait une grand peur, que Dieu le confonde, ainsi s'en alloient nos gens parlant de la terreur que leur avoit fait le Roi Oberon.

Comme le Roi Oberon poursuivit tant Huon, qu'il le força de lui parler.

GErasme voyant que ses Barons se croyoient échappés; il leur dit: Ne croyez pas que vous soyez hors de danger, car nous pourrons bientôt le voir, à peine eut-il parlé; qu'ils virent devant eux un petit pont sur lequel ils devoient passer, & virent le Nain qui étoit d'autre part: Huon le vit le premier & dit: Je vois devant moi ce diable qui nous a fait tant de maux. Oberon l'entendit & lui dit: Vassal, tu m'injurie sans cause, car je n'ai jamais eu aucune envie de faire du mal à qui que ce soit, je suis un homme comme un autre: Mais je vous conjure de me parler. Lors Gerasme s'écria & dit: Seigneurs, laissons le partir sans lui rien répondre, car par ses belles paroles il pourroit bien nous perdre, il en a bien perdu d'autres. Ils piquèrent alors leurs chevaux & marchèrent tant qu'ils pûrent & laissèrent le Nain tout seul très-courroucé contre eux de ce qu'ils n'avoient pas voulu lui parler. Il prit son cor & commença à sonner, quand Huon & ceux de sa compagnie l'entendirent, ils ne purent aller plus avant & commencèrent tous à chanter: Oberon

dit alors, ces gens qui s'envont, sont très-fous, parce qu'ils n'ont pas voulu me répondre, mais je fais serment qu'il me le paieront cher, il reprit son cor & frappa trois coups sur son arc, puis il s'écria fort haut : tous mes hommes, je vous commande de venir me parler, auſſitôt arrivèrent plus de quatre cens hommes armés qui demandèrent à Oberon ce qu'il desiroit & qui pouvoit être celui qui l'avoit troublé. Seigneurs, dit Oberon, je vous le dirai : mais je suis bien faché d'être obligé de vous le dire. il y a quatorze Chevaliers qui passent parmi ce bois, qui n'ont pas daigné me parler, mais afin de les punir je leur ferai payer bien cher le refus qu'ils m'ont fait, allez après eux & les faites mourir sans en épargner un. Alors un des Chevaliers s'avança & dit : Sire, ayez pitié d'eux, certes dit Oberon, je ne le puis faire il y va de mon honneur puisqu'ils ont refusés de me parler. Sire, dit Gloriant, ne faites pas ce que vous dites, mais croyez mon conseil & vous ferez bien, puis vous ferez à votre volonté, alles encore une fois après eux, & s'ils ne veulent vous parler, alors vous aurez raison de faire à votre volonté, & je ne vous en prierai pas davantage, & s'ils ne le font pas, nous irons tous incontinent les faire mourir & quand ils vous verront, ils auront grand peur. Ami, dit Oberon, je ferai ce que vous m'avez dit : Huon & ses compagnons marchèrent à grandes journées. Gerasme, dit Huon, nous sommes déjà bien éloignées de cinq lieues. Je ne crois pas avoir jamais vu un plus beau visage, car plus on le regarde & plus on le trouve beau. Il parle bien de Dieu, si c'étoit un ennemi d'enfer, je ne peu m'imaginer qu'une créature ainsi formée ait la volonté & le pouvoir de nous faire du mal, car il ne paroît pas avoir plus de cinq ans, Sire, lui dit Gerasme, tout petit qu'il est & quoiqu'il ne paroisse qu'un enfant, il est né plus de quarante ans avant Jésus-Christ. Peu m'importe, dit Huon, son âge m'est indifferent mais s'il revient encore, ne me sachez pas mauvais gré si je lui parle. Ils avoient fait déjà quinze lieues en conversant, lorsquils virent Oberon devant eux qui leur demanda pourquoi ils n'avoient pas voulu lui répondre, mais dit-il, je viens encore une fois de la part de Dieu qui nous forma vous conjurer de me vouloir parler, si vous ne le faites, je vous regarderai comme fous. Vous ne pourrez m'échapper à moins que je ne le veuille bien. Ah! Huon, dit-il, je vois bien où tu veux aller & ce que tu vas chercher, car je sais que tu as tué Charlot & Amaury, & je sais le message que Charlemagne t'a chargé de faire à l'Amiral Gaudiffe, tu ne peux absolument le faire sans mon secours, si tu veux me parler, je te ferai réussir dans ton entreprise; quand tu auras fait ton message je te remenerai en France en sûreté. Je sais bien que c'est le vieillard Gerasme qui ta empêché de me parler, mais gardetoi d'aller plus avant, car je sais qu'il y a trois jours passés que tu n'as rien mangé qui put te profiter, si tu me veux croire, tu en auras bientôt & seras libre de t'en aller. Sire, dit Huon, ne me veuillez pas de mal, non, dit Oberon, apprends que tu viens de faire une bonne action, tu dois en rendre grace à Dieu.

Des grandes merveilles que le Roi Oberon raconta à Huon de Bordeaux, & des choses qu'il fit.

Lorsque Huon eut entendu Oberon, il fut bien surpris & lui demanda si ce qu'il lui disoit étoit vrai; oui, dit Obe-

ton n'en faites aucun doute. Sire, dit Huon, je m'étonne fort pourquoi vous nous avez toujours poursuivis, c'est, dit Oberon parce que je t'aime & cheris à cause de ta loyauté, & si tu veux savoir qui je suis je te le dirai : Je suis fils de Jules Cesar & de la Dame de l'Isle Celez, qui fut Jadis fort aimée de Florimon d'Albanie, mais parce que Florimon qui étoit jeune alors avoit une mère qui fit tant qu'elle vit ma mère & Florimont ensemble dans un lieu écarté sur la marine; quand ma mère vit que la mère de Florimont les avoit vu, elle se sauva & laissa à grand regret son ami Florimont, & elle ne le vit depuis ce tems, elle s'en retourna dans l'Isle de celez, que l'on nomme à présent Chisaloni, où elle se maria depuis & eut un fils qui dans son tems fut Roi, d'Egypte, on l'appella Neptanebus, & l'on dit que ce fut lui qui engendra Alexandre le grand, qui depuis le fit mourir. Sept ans après où environ, Cesar passa la mer & alla en thessalie, où il combattit le grand Pompée, il passa ensuite par Chisalonie, où ma mère lui fit beaucoup d'accueil. Il devint amoureux d'elle, parce qu'elle lui dit qu'il falloit se défaire de Pompée, ce qu'il fit. Ainsi je t'ai dit qui fut mon père, apprends à présent qu'à ma naissance ont assisté des Princes& plusieurs noibles Fées qui vinrent voir ma mère en ses couhes dont entre les autres il y en eut une qui se facha de ce qu'elle n'avoit pas été appellée comme les autres quand je vins au monde, pourquoi elle me fit un don qui fut tel que passé l'âge de trois ans je ne grandirois plus, ainsi tu le peux voir, mais elle s'en repentit aussitôt & voulut me recompenser d'une autre manière : elle me doua que je serois le plus beau que jamais la nature forma comme tu peux le voir aussi. Un autre Fée nommée Transceline me traita mieux, car elle me fit le don que tout ce qu'un homme pourroit penser, soit en bien ou en mal, je le saurois aussitôt. La troisième Fée pour plaire encore plus à ma mère, me donna que tant loin que je souhaitasse me trouver, j'y serois au même instant & que j'aurois à mon service autant de gens que je voud ois en avoir. Si je veux qu'un Palais soit bâti, il va paroître & disparoître au même instant. Si je veux des viandes & des vins exquis, je les ai aussitôt; aprends que je suis Roi de Momimur quoiqu'il y ait quatre cens lieues d'ici j'y suis aussitôt que je desire d'y être. Apprends que tu es arrivé ici à bon port, je sais bien que tu as grand besoin de manger, car il y a trois jours que tu n'as mangé de nourriture solide, mais je vais t'en faire avoir, dis-moi, veux-tu que ce soit dans cette prairie, ou dans la salle d'un Palais, ce sera comme tu voudras & il y aura assez pour toi & tes gens. Sire, dit HUON DE BORDEAUX, je suivrai votre volonté en toutes choses, sans aller au contraire. je ne t'ai pas encore conté le don que fit à ma naissance la quatrième Fée, c'est qu'il n'y a ni oisean ni bêtes si cruelles, que je ne puisse avoir à la main. Elle me fit encore le don de ne paroître jamais plus vieux que tu me vois, & lorsque je mourrai, ma sépulture est à Paris, car je sais bien que toutes choses créées doivent finir. Sire, lui dit Huon, qui a un tel don doit le garder. tu as bien fait de me parler, jamais tu ne pourras avoir une si belle aventure. Or dis-moi naturellement de quelle viande tu veux manger & de quel vin tu veux boire; Huon lui répondit, pourvu que je mange & que mes gens soient rassasiés, peu m'importe que ce soit des viandes recherchées. Quand Oberon l'entendit, il se prit à rire & leur dit : assayez-vous tous dans la prairie, car

ce que je fais, est par la permission du Seigneur, n'en doutez point. Il commença aussitôt à souhaiter, il dit à Huon & à ses gens de se lever, ce qu'ils firent in continent, & virent devant eux un riche palais composé de chambres & de salles tendues de riches étoffes de soye brochées d'or. Dans une des salles étoient des tables chargées de différents mets. Quand Huon de Bordeaux & ses gens virent ce beau palais devant eux, ils furent tous étonnés.

Oberon prit alors Huon par la main, & quand ils furent tous venus au palais, ils y trouvèrent des domestiques qui vinrent au-devant d'eux, portant des bassins ornés de pierres précieuses, ils donnèrent à laver les mains à Huon le premier & à ses gens, on se mit ensuite à table où il y avoit plus de vivres que l'on n'en pouvoit desirer. Oberon s'assit le premier comme chef de la table, sur un riche banc d'ivoire garni d'or & de pierres précieuses, il avoit une telle vertu, que tous ceux qui auroient voulu prendre quelqu'un qui fût assis dessus pour le mettre en prison, mouroient aussitôt qu'ils l'auroient touché. Oberon orné de ses riches atours, étoit assis dessus. Huon qui étoit assis auprès de lui, commença à manger d'un fort bon apétit, mais Gérasme qui étoit là, ne pouvoit manger, tant il craignoit d'être contraint de demeurer là. Oberon s'en apperçut & lui dit tout fâché, Gérasme, buvez & mangez, & sitôt que vous serez rassasié, vous pourrez aller où bon vous semblera. Quand Gérasme entendit ces paroles, il en fut bien aise & commença à boire & manger, car il se fioit à la parole qui lui avoit été donnée. Tous les Barons burent & mangèrent beaucoup, car il y avoit tant de sortes de mets, qu'on ne pouvoit en faire le détail. Quand ils eurent bien dîné, ils dirent au Roi Oberon qui leur avoit promis qu'ils pourroient prendre congé de lui, Oberon leur répondit : ce sera quand bon vous semblera, mais j'aimerois mieux que vous voulussiez rester. Huon lui dit qu'il en seroit assez content, mais s'il vouloit auparavant lui montrer ses bijoux. Alors Oberon appella le Chevalier Gloriant, puis lui commanda d'aller chercher son hanap, ce que le Chevalier fit aussi-tôt, & dès qu'il l'eut apporté, Oberon le prit, & dit à Huon : tu vois bien que ce hanap est vuide & qu'il n'y a rien dedans, Sire, dit Huon, cela est vrai, alors le Roi posa son hanap sur la table, & dit à Huon qu'il vît le grand pouvoir que Dieu lui avoit donné, & comme dans la Féérie on peut faire ce que l'on veut, il fit alors le signe de la croix par trois fois sur le hanap, & il fut incontinent rempli d'excellent vin. Oberon lui dit alors, vous avez bien vu que cette chose vient de la grace de Dieu, mais encore, je te veux dire la grande vertu de mon hanap, car si tout le monde qui est sur la terre étoit ici assemblé, & que le hanap fût dans la main d'un homme exempt de péché mortel, il y auroit assez de quoi les rassasier, mais s'il étoit en péché mortel, le hanap perdroit aussi-tôt sa vertu, & s'il est vrai que tu puisses y boire, je te le permets, prends le hanap. Sire, dit Huon, de ce don je vous remercie, car je ne me crois pas digne d'y toucher ni d'y boire, car jamais de ma vie je n'ai vu un hanap si rempli de vertus ; sachez que je me suis confessé de mon mieux de tous mes péchés dont je suis bien repentant d'en avoir tant fait, je n'en veux à personne, quelque soit l'injure que l'on puisse m'avoir fait. Huon prit alors le hanap à deux mains, le porta à sa bouche, but du vin à sa satisfaction, ce qui fit l'admiration de ses gens qui étoient là présens.

Des présens que le Roi Oberon fit à Huon, savoir, du beau cor d'ivoire, & du bon hanap qui avoit de grandes vertus, que Huon voulut éprouver, & dont il fut en grand doute de mort.

QUand Oberon vit cette chose il fut très-joyeux, & vint auprès d'Huon qu'il embrassa en lui disant qu'il étoit loyal & prud'homme. Je te donne le hanap tel qu'il est, mais fais attention à ce que je te dirai, si tu veux conserver ton hanap, sois loyal & prud'homme, car si tu veux suivre mon conseil, je t'aiderai & te secourerai dans toutes tes entreprises, mais tu n'auras pas plutôt fait ou dit un mensonge, que la vertu du hanap sera évanouie, & tu perdras mon amitié & mon secours. Sire, dit Huon, je m'en garderai bien, je vous prie maintenant de vouloir bien me laisser partir. Oberon lui dit, attends encore un peu, j'ai un joyau à te donner à cause de ta prudence, je te donnerai un riche cor d'ivoire qui a bien de la vertu, & tu l'emporteras avec toi, & il est d'une telle valeur, que tant loin que tu puisses être de moi, tu n'auras qu'à sonner ledit cor, & aussitôt je serai vers toi avec cent mille hommes armés pour te secourir s'il en est besoin, mais je te recommande encore une chose, si tu ne veux perdre mon amitié. Je te défends, sur peine de la vie, que tu fasses sonner ce cor sans en avoir besoin, & si cela t'arrive, je fais serment que tu te trouveras dans la plus grande misère où jamais homme ne se soit trouvé, de manière qu'on ne pourra te voir sans avoir compassion de toi. Sire, dit Huon, je m'en garderai bien, je vous prie maintenant de me laisser aller d'ici. Ami, dit Oberon, je veux bien que vous partiez d'ici, je prie Dieu qu'il vous veuille garder; alors il fit appareiller & trousser ses équipages, il n'oublia pas son hanap, il prit aussi son cor qu'il passa en forme de carquois, ensuite, lui & ses gens prirent congé du Roi Oberon, & le remercièrent humblement des beaux présents qu'il leur avoit fait.

Alors Oberon embrassa Huon en pleurant. Quand Huon vit cela, il en fut surpris, & lui demanda pourquoi & à quel sujet il pleuroit; Oberon lui répondit qu'il devoit bien le savoir, puisqu'il emportoit deux choses qu'il aimoit bien.

Dieu vous conduise, je ne puis plus vous parler. Lors les quatorze Chevaliers se mirent en chemin; & quand ils eurent fait quinze lieues ou environ, ils virent une grosse rivière qui étoit très-profonde, ils ne virent aucun gué par où ils puissent traverser, dont ils furent bien surpris, & ne savoient quoi faire; comme ils etoient à s'aviser, ils apperçurent un serviteur du Roi Oberon qui passa devant eux, portant une verge d'or à la main, & sans leur dire un seul mot, il prit sa verge & en frappa trois coups sur la rivière: aussi-tot l'eau se retira des deux côtés, de manière qu'on pouvoit la passer à pied sec, sans rien risquer. Après qu'il eut fini, il se retira sans rien dire; alors Huon & ses gens passerent la riviere, ils regardérent derriere eux, & virent que l'eau de la grande rivière étoit rentrée dans son lit comme auparavant. Par ma foi, dit Huon, je crois que nous sommes enchantes par le Roi Oberon, & puisque nous sommes échappés de ce péril, nous n'aurons desormais aucun doute; ainsi les quatorze Chevaliers marchoient en chantant par le bois qui étoit très-long, ils conversoient ensemble des choses merveilleuses qu'ils avoient vu faire au Roi Oberon, & ainsi s'avançoient en s'entretenant de lui. Huon regarda à droite & vit un beau pré couvert d'herbes & de fleurs, au milieu duquel étoit une claire fontaine,

Ils débridèrent leurs chevaux en cet endroit pour les faire paître, puis ils étendirent une nappe sur l'herbe, & mirent dessus les vivres dont Oberon leur avoit fait présent; ils mangèrent & burent du vin, tel qu'ils le trouvèrent au hanap. Huon dit alors, nous avons eu un grand bonheur de rencontrer Oberon & de lui avoir parlé; il m'a bien fait connoître son amitié en me donnant ce hanap, car si je puis retourner en France sain & sauf, je le donnerai à Charlemagne qui en sera bien joyeux, & s'il y peut boire, les Barons en seront aussi bien réjouis. Il se repentit à l'instant d'avoir formé ce dessein, & dit en lui-même, je suis bien fou d'y penser, je ne sais pas encore quelle fin m'est réservée, mais mon hanap vaut mieux que deux villes. Je ne puis m'imaginer que ce qu'il m'a dit de la vertu du cor soit bien vrai; il n'est guères possible que l'on puisse l'entendre de si loin, mais, m'arrive ce qu'il pourra, je veux l'assayer afin de m'en convaincre. Sire, dit Gérasme, prenez garde à ce que vous ferez, souvenez-vous de la défence qu'Oberon vous a faite lorsque nous partîmes; vous nous feriez pendre tous, si vous passiez ses commandemens. Sire, dit Huon, cela m'est égal, je veux l'essayer; alors il prit le cor, & le portant à sa bouche, il fit sonner si haut que sa voix en retentit. Gérasme & les autres l'ayant entendu en furent joyeux; alors Garin s'écria & dit: sonnez, beau neveu, ne feignez point, ce qu'il fit avec tant de force, qu'Oberon qui étoit à quinze lieues de-là, l'entendit très-clairement, & dit: Grand Dieu! j'ai entendu sonner du cor par mon meilleur ami, qui peut être si hardi pour lui faire du mal? je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes armés pour le secourir; il n'eut pas plutôt dit qu'il se trouva auprès de Huon avec cent mille hommes. Quand Huon & ses gens virent venir la puissante armée à la tête de laquelle marchoit Oberon; la frayeur s'empara d'eux; on n'en doit pas être surpris, Huon avoit manqué aux ordres qui lui avoient été donnés; alors il s'écria, Seigneurs, que j'ai mal fait de sonner le cor, car je vois bien que nous ne pourrons échapper, & qu'il ne nous reste plus qu'à mourir. Gérasme lui dit, vous l'avez bien desservi; laissez-moi faire, dit Huon, ne vous embarassez de rien, laissez-moi lui parler; aussi-tôt vint Oberon qui s'écria & dit tout haut; Dieu puisse-t-il te maudire, ou ceux qui veulent te mal faire. Sire, dit Huon, je vais vous dire la vérité; comme nous étions assis en cette prairie, où nous buvions & mangions des biens que vous nous donnâtes lors de notre départ; comme j'avois essayé la vertu du hanap que vous m'aviez donné, je pensois que je pourrois pareillement essayer le riche cor, afin que je puisse être assuré, si je me trouvois dans quelques affaires; je suis persuadé de la vérité. Sire, je vous conjure au nom de Dieu, de me pardonner cette faute. Prenez mon épée & tranchez-moi la tête, car je sais certainement que sans vous & votre secours, je ne puis venir à bout de mes entreprises.

Huon lui dit Oberon, la bonté & la grande loyauté que j'ai toujours reconnu en toi, m'engagent à te pardonner, mais garde-toi bien dorénavant d'être assez hardi pour passer davantage mes commandemens. Sire, dit Huon, je vous remercie du pardon que vous m'avez fait. Huon, je sais véritablement que tu auras beaucoup à souffrir, car il faudra passer par une ville appellée Tourmont, en laquelle est un Tyran nommé Macaire, & son oncle est frère de ton père le Duc Sevin, du tems qu'il étoit en France, il avoit formé le

dessein d'étrangler le Roi Charlemagne, mais son intention fut sue, & il eût été pendu, si ce n'eût été pour l'amour de ton père, le Roi l'envoya au Saint Sépulcre, pour y faire pénitence du mal qu'il avoit fait; il renia depuis notre Seigneur, & prit la loi des Payens à laquelle il s'est si fort attaché, que quand il entend quelqu'un qui parle de Jésus-Christ, il le fait mourir incontinent, & ne tient jamais les promesses qu'il donne. Aye de lui une grande méfiance, car certainement il te fera mourir s'il est en son pouvoir, tu ne pourras pas lui échapper, si tu prends ton chemin par la ville où il demeure, ainsi je te conseille de n'y pas passer, & de prendre par un autre chemin si tu veux être sage. Sire, dit Huon, je vous remercie de votre attachement & de vos bons avis, mais quoiqu'il m'en puisse arriver, j'irai vers mon oncle, & s'il est tel que vous me l'avez dit, soyez certain que je le ferai mourir de mort violente, si je puis me souvenir, je sonnerai de mon cor, car je suis persuadé que vous me viendrez secourir. Oberon lui répondit, sois certain de cela, mais je te défends une chose expressément, c'est que tu ne sois jamais assez hardi pour sonner le cor que je t'ai donné, à moins que tu ne reçoive la première blessure, car si autrement tu passois ou faisois le contraire de mes commandemens, je te ferai tant de martyre que ton corps ne le pourra supporter. Sire, répondit Huon, soyez persuadé que je ne voudrois jamais passer vos commandemens pour toutes choses au monde. Lors Huon prit congé du Roi Oberon qui fut bien fâché de le voir partir. Sire, dit Huon, je suis surpris de vous voir verser des larmes.

Je vous prie de vouloir bien me dire quel est le sujet de vos pleurs. Oberon lui répondit: c'est le grand amour que j'ai pour toi qui me donne tant de chagrin, car je prévois que tu endureras tant de peines, de maux & de tourmens, qu'il n'y a personne qui puisse dire ni raconter ce qui t'arrivera. Sire, dit Huon, vous me dites des choses qui ne me serviront de rien, certes, dit Oberon, tu en aura encore plus que je ne t'ai dit, le tout par ta faute.

Comment Huon de Bordeaux arriva à Tourmont, & trouva un Seigent à la porte, qui le mena loger à l'Hôtel du Prévôt de la ville.

APrès qu'Oberon eût parlé & dit à Huon ce qu'il avoit à lui dire, il partit d'un côté & Huon de l'autre; lui & ses gens montèrent sur leurs chevaux, & marchèrent à si grandes journées, qu'ils arrivèrent enfin dans la ville de Tourmont. Gérasme qui autrefois avoit été envoyé à Tourmont, dit à Huon: Sire, nous sommes bien mal arrivés, car nous sommes près de Tourmont. Nous sommes en danger d'avoir beaucoup à souffrir: ne vous étonnez de rien, lui répondit Huon, car à la volonté de Dieu, nous lui échapperons, car personne ne peut nuir à celui à qui Dieu tend une main secourable; ils entrèrent ensuite dans la ville; & comme ils passoient sous la porte, ils rencontrèrent un Sergent qui portoit un arc à la main, avec lequel il venoit de s'amuser à la campagne. Huon qui marchoit devant, le salua au nom de Dieu & de la Vierge Marie sa mère, & lui dit: Ami, comment nommez-vous cette ville; alors le Sergent s'arrêta tout court & parut fort surpris de les entendre parler de Dieu. Il leur dit ensuite: Seigneurs, que le Dieu de la part de qui vous m'avez salué, vous veuille préserver de malheur, je vous prie, si vous

aimez la vie, de parler si bas, que l'on ne puisse pas vous entendre, car si le Seigneur de cette ville le savoit, & qu'il fût averti que vous êtes Chrétiens, il vous feroit périr dans de cruels tourmens. Vous pouvez bien avoir confiance en moi, car je suis Chrétien, & je n'ose me montrer par la peur que j'ai du Duc. Ami, lui dit Huon, je vous prie que vous me vouliez dire qui est le Prince de cette ville, & comment il s'appelle. Sire, lui répondit le Sergent, c'est un traître abominable qui dans le tems qu'il étoit Chrétien, avoit nom Macaire, lequel a renoncé à Dieu, & est si fier & outrageux, qu'il n'est aujourd'hui personne qu'il déteste plus que ceux qui croyent en Jésus-Christ. Mais, Sire, je vous prie de me dire où vous voulez aller. Huon lui répondit qu'il vouloit aller vers la mer rouge, de là en Babilonne; je voudrois bien séjourner en cette ville, car mes gens & moi sommes fort fatigués. Sire, dit le Sergent, si vous voulez me croire, vous n'entrerez jamais dans cette ville, car si le Duc apprenoit que vous y fussiez logé, il n'y a personne qui fût assez puissant pour vous garantir de mort. Sire, si c'est votre plaisir, il y a un chemin qui peut vous empêcher de passer par la ville. Sire, dit Gérasme, écoutez les bons avis que cet homme vous donne; Huon lui répondit: non, je ne les suivrai pas, il est déjà tard, car le soleil commence à baisser, ainsi, je me logerai cette nuit dans la ville, quoiqu'il m'en puisse arriver, car on ne doit pas éviter un bon endroit. Sire, dit le Sergent, puisque votre volonté est telle, pour l'amour que je dois à Dieu, je vous menerai à l'Hôtel d'un bon prud-homme qui croit en Dieu, lequel on appelle Gondre; il est Prévôt de cette ville, & bien aimé du Duc. Ami, dit Huon, que Dieu vous récompense; alors le Sergent marcha devant eux: & ils marchèrent par la ville, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin arrivés à l'Hôtel du Prévôt, lequel ils trouvèrent sur sa porte. Huon qui savoit bien s'exprimer, le salua au nom de Dieu & de la Vierge Marie. Alors le Prévôt se leva & regarda Huon avec un air d'étonnement, pensant en lui-même, qui pouvoient être ceux qui l'avoient salué au nom de Dieu, & leur dit: Seigneurs, soyez les bien venus, mais pour Dieu, je vous prie de parler bas, de peur d'être entendus, car si le Duc de cette ville le savoit, vous seriez perdus à jamais; mais si en mon Hôtel vous voulez demeurer, pour l'honneur de celui par qui vous m'avez salué, tous les biens de mon Hôtel, autant qu'il y en a, seront les vôtres, & vous en disposerez comme bon vous semblera, car tout est à votre service. Sire, sachez que dans mon Hôtel, j'ai tant de biens grace à Dieu, que si vous étiez deux ans ici, il ne seroit pas besoin que vous en allassiez acheter ailleurs. Sire, dit Huon, je vous remercie de la belle offre que vous me faites. Huon & ses gens descendirent de cheval, & il se trouva aussitôt des serviteurs qui prirent & menèrent loger leurs chevaux. L'Hôte mena ensuite Huon, Garin & les autres dans sa chambre, pour qu'ils changeassent d'habillemens, puis ils vinrent dans la salle où ils trouvèrent les tables mises & apprêtées; alors ils s'assirent tous & furent très-richement servis de toutes les sortes de mets que l'on avoit pu trouver ce jour-là. Lorsqu'ils furent suffisamment rassasiés, ils se levèrent de table, & Huon appella Gérasme & lui dit de se hâter d'aller par la ville, pour trouver un Héraut qui criât de carrefour en carrefour, que tous ceux qui voudroient venir souper à l'Hôtel du Prévôt Gondre, tant nobles que non nobles, hommes, femmes,

enfans, riches ou pauvres, & avec ce, qu'il leur soit dit qu'ils pouvoient venir, & qu'ils ne payeroient rien, qu'ils auroient à boire & à manger de toutes sortes de viandes & de vins qu'ils pourroient desirer. Il recommanda à Gérasme d'acheter des vivres autant qu'il en pourroit trouver dans la ville. Sire, dit Gérasme, vos ordres vont être exécutés ; l'Hôte dit à Huon : vous savez bien que tout ce qu'il y a dans mon Hôtel est à votre disposition, ainsi il est inutile que vous en alliez chercher ailleurs, je vous prie de vouloir profiter des offres que je vous fais de bon cœur. Sire, dit Huon, je vous en remercie, nous avons assez d'argent pour fournir à tout ce que nous voulons acheter, & de plus, j'ai un hanap d'une excellente vertu, car si tous ceux qui sont en cette ville, étoient ici, ils pourroient contenter leur soif. Quand l'Hôte entendit Huon, il sourit, croyant que c'étoit par badinage. Alors Huon tira son cor comme un mal avisé, il le donna ensuite à garder à son hôte, en lui disant, le cor que je vous donne à garder est rare, ainsi je vous prie de me le rendre quand je vous le demanderai. Sire, dit l'hôte, je vous le garderai, & vous le rendrai quand vous le demanderez. Alors il prit le cor & le mit en son écrin, mais depuis, il eut tout sujet de s'en repentir, comme vous pouvez l'entendre.

Comme Huon donna à souper aux pauvres de la ville ; comme le Duc de Tourmont etoit oncle de Huon, qui l'emmena dans son château.

GÉrasme aussitôt qu'il eût le commandement de Huon, d'aller par la ville, il monta à cheval, & trouva un garçon par lequel il fit crier ce que Huon lui avoit ordonné. Quand le cri fut fait, il ne demeura pautonnière ni tribot, romèle ni jong fûr, ni vieux ménetrier qui ne se trouvassent en foule à l'Hôtel du Prévôt, & ils le disoient à tous ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin. Il y en vint ainsi plus de quatre cent qui se trouvèrent au souper de Huon, & il ne resta point de pain chez les boulangers, ni de viande à l'étal des bouchers, car tout fut acheté & emporté à l'Hôtel de Huon. Le souper fut bientôt préparé, & ils se mirent tous à table, Huon les servoit, tenant son hanap à la main, duquel il versoit de table en table, dans les pots qui y étoient, & le hanap demeuroit toujours plein ; quand la tête des convives commença à s'échauffer par l'abondante boisson & nourriture qu'ils avoient pris, les uns commencèrent à chanter, les autres dormoient sur la table, & d'autres se battoient à coup de poing, de sorte que c'étoit merveille, de les entendre mener une telle vie. Huon étoit bien joyeux de les entendre. Pendant que toutes ces réjouissances se faisoient, le Maître d'Hôtel du Duc étoit allé dans la ville, pensant qu'il trouveroit des vivres pour ledit Duc, mais quand il fut arrivé, il ne trouva ni pain ni viande, pas même d'autres vivres, dont il fut très courroucé ; il s'informa d'où cela provenoit, & à quel sujet on ne pouvoit trouver à cette heure des vivres comme on avoit coutume. Sire, lui dit le boucher, il y a dans l'Hôtel du Prévôt Gondre, un homme qui a fait crier par la ville, que tous truans, ribauts, & lourdiers, vinssent souper à son Hôtel, en conséquence, il a fait acheter tout ce qu'il a pu trouver dans la ville. Le Payen fort irrité de cela, sortit précipitamment, de son palais ; & fut à celui du Duc ; il lui dit que l'on n'avoit rien trouvé dans la ville en fait de vivres, à cause qu'il y avoit un Vassal qui étoit chez

le Prévôt, & qui avoit fait acheter tout ce qu'il y avoit pour donner à souper à tous les truans, ribauts, estrumules qu'il a pu trouver dans la ville, & ils sont logés dans l'Hôtel du Prévôt. Quand le Duc l'entendit, il en fut bien fâché & jura par Mahomet qu'il les iroit voir, il commanda que l'on se tînt prêts & armés pour l'accompagner. Il s'arma lui-même, & prit son épée; comme ils étoient prêts à partir du palais, il vint un traître qui étoit sorti de l'Hôtel du Prévôt, où il avoit soupé avec les autres, & dit au Duc: Sire, apprenez que dans l'Hôtel de votre Prévôt, il y a un Chevalier qui donne à souper à tous les gens qu'il a pu voir & rencontrer en cette ville, & il n'y a truant ni paillard, ni autres qui eût desiré avoir à souper, qui n'y soit accouru; apprenez aussi que ledit Vassal dont je vous parle, a avec lui un hanap qui vaut mieux que toute cette ville, car si tous ceux qui sont en Orient étoient venus, & qu'ils eussent bien soif, ils pourroient tous se désaltérer, quand il y auroit même ceux d'Occident. Quand le Duc entendit le Payen, il se donna grande merveille & dit qu'un tel hanap lui seroit bien utile, & il jura par Mahomet, qu'il l'auroit de façon ou d'autre. Or partons d'ici, car j'ai une grande envie d'avoir le hanap, ainsi que les chevaux & les bagues des Chevaliers, car je ne leur demanderois pas des choses dont ils pourroient avoir besoin. Alors il partit & emmena avec lui trente Chevaliers, & ne s'arrêterent point qu'ils ne fussent arrivés à l'Hôtel de Gondre, où il trouva le pont ouvert; ils entrèrent aussitôt dans l'Hôtel. Dès que le Prévôt les eût apperçu, il vint auprès de Huon & lui dit: Ha! Sire, nous avons bien mal fait, or voici le Duc qui vient ici très-courroucé, si Dieu n'a pitié de vous, je ne vois point que vous puissiez échapper à la mort. Sire, dit Huon, ne vous ébaissez pas, car je parlerai si bien, qu'il sera content de moi. Alors Huon vint au-devant du Duc & lui dit: Sire, soyez le bien venu; Vassal, dit le Duc, prenez garde de m'approcher, car aucun Chrétien ne peut rester dans la ville sans ma permission. Je veux que vous sachiez que je vous ferai trancher la tête à tous, & il ne vous restera pas ni cheval, ni bagues que vous avez apporté ici. Sire, dit Huon, quand vous nous auriez tous mis à mort, vous n'y gagneriez rien, vous avez grand tort de vouloir faire cela; Vassal, dit le Duc, je vous dirai pourquoi je vous faire cela. Sachez que je le fais, parce que vous êtes Chrétiens, & à cause de cela, vous serez le premier à qui je ferai trancher la tête.

Or, dis-moi, quel est le motif qui t'a engagé à rassembler tant de gens à souper. Sire, dit Huon, je l'ai fait parce que j'ai espérance que tous ces pauvres gens qui sont ici, prieront Dieu pour moi, afin que je puisse retourner en santé. Sire, c'est la seule cause pour laquelle je les ai fait venir souper avec moi, Vassal, lui dit le Duc, vous dites une grande sotise, car vous ne verrez d'autre jour que celui-ci, car je vous ferai à tous trancher les membres. Sire, dit Huon, ne pensez point à cela, mais, vous & vos gens, asseyez-vous ici, buvez & mangez à votre plaisir des nourritures qui sont ici, & je vous servirai du mieux qu'il me sera possible, puis si j'ai tort, vous ferez selon que vous le jugerez à propos, mais, si vous me faites du mal, il vous en coûtera plus cher que vous ne pensez; je pense que vous ne devez pas me vouloir du mal, puisque vous avez été autrefois Chrétien; le Duc répondit à Huon qu'il avoit bien dit, & que lui

& ses gens acceptoient le souper qui leur étoit offert, car aussi bien il n'y auroit rien de prêt pour souper à son Hôtel. Alors le Duc commanda à tous ses gens de se désarmer, ce qu'ils firent, & se mirent ensuite à table. Le Duc s'assit ainsi que ceux qui étoient avec lui. Gérasme & Huon les servirent bien richement à ce souper. Alors Huon prit son hanap & vint vers le Duc & lui dit : Sire, voyez-vous que ce hanap est vuide maintenant : oui, dit le Duc, je vois bien qu'il n'y a rien dedans. Huon fit alors le signe de la croix dessus le hanap qui fut aussi-tôt rempli de bon vin, puis le donna au Duc qui s'en étonna fort. Quand il eut pris le hanap, il se trouva aussi-tôt vuide, & il n'y resta pas une goute de vin. Vassal, dit le Duc, vous m'avez enchanté. Sire, répondit Huon, je ne suis pas un enchanteur, mais ce sont vos péchés & votre méchanceté qui en sont cause. Laissez ce hanap, car vous n'êtes pas digne de le tenir, car il vous en arriveroit du malheur. Vassal, dit le Duc, comment êtes-vous assez hardi de de me parler de cette manière. Je vous regarde maintenant pour un fou. Apprenez que j'ai le pouvoir de vous détruire, & qu'il n'y a personne qui puisse s'y opposer. Dites moi, je vous prie, où êtes-vous né, où allez-vous, & de quelle famille êtes-vous ? Sire, dit Huon, pour telle chose qui puisse m'en arriver, je ne vous cacherai ni mon nom ni ma naissance. Sire, sachez que je suis natif de Bordeaux sur la Garonne, & suis fils du Duc Sévin qui est mort il y a environ sept ans. Le Duc entendant alors que Huon étoit son neveu, s'écria : Ha ! le fils de mon frère, mon très-cher neveu, pourquoi avez-vous choisi un autre Hôtel que le mien, où voulez-vous aller, craignez-vous d'être mal ici ? Alors Huon raconta au Duc son oncle toutes ses aventures, sans en oublier la moindre circonstance ; je vais en Babylone faire un message de la part du Roi Charlemagne, parce que je lui ai occis son fils, auprès de l'Amiral Gaudisse ; il lui raconta ensuite comment le Roi lui avoit ôté sa terre & ne la lui rendroit qu'après qu'il auroit accompli son message vers l'Amiral Gaudisse. Beau neveu, dit le Duc, je suis aussi sans cause chassé & banni du Royaume de France ; depuis ce tems, je partis, & reniai la Loi de Jésus-Christ, ensuite, je me suis marié avec une très-riche Dame de qui je tiens plusieurs terres en gouvernement, & dont je suis Seigneur. Ainsi, mon cher neveu, je veux que vous veniez aujourd'hui loger dans mon Hôtel Demain matin, je vous donnerai quelques uns de mes Barons pour vous conduire & garder, jusqu'à ce que vous soyez vers l'Amiral Gaudisse. Sire, dit Huon, je vous remercie ; puisqu'il vous vient à plaisir, j'irai dans votre Palais. Sire, dit Gérasme, si vous y allez, vous pourrez bien vous en repentir, cela pourroit bien être, lui dit Gondre, le Prévôt ; alors Huon commanda à ses gens de trousser les bagages, & d'amener les chevaux au Palais ; il n'oublia pas le bon hanap, mais le cor d'ivoire demeura à l'Hôtel du Prévôt. Huon s'en alla avec son oncle au Château où il coucha cette nuit. Quand ce vint au lendemain matin, Huon se leva & vint avec ses gens pour saluer le Duc son oncle, & prendre congé de lui. Beau neveu, lui dit le Duc, je vous prie de vouloir bien attendre que j'aye mandé mes Barons, par lesquels je vous ferai conduire. Sire, dit Huon, puisque cela vous fait plaisir j'attendrai volontiers, & quand ce vint à l'heure du dîner, que les tables furent mises, ils se placèrent tous, & furenn très-richement & très-abondamment servis.

Comme le Duc vouloit faire tuer Huon son neveu qui étoit à table avec lui.

LE traître & déloyal Duc voyant son neveu à table, appella un sien chevalier, lequel étoit natif de France & avoit nom Geoffroi qu'il ammena de France avec lui, & lui avoit fait renoncer à la foi de Jésus-Christ, il l'appella en secret & lui dit : Sire Geoffroi, allez & me faites venir cent payens dans ce Palais, vous ferez ensuite mourir mon neveu & tous ceux qui sont venu avec lui, car s'il en échappe un seul vous perdrez mon amitié à jamais. Sire, dit Geoffroi, votre commandement sera accompli. Alors Geoffroi partit & vint dans une chambre dans laquelle il y avoit vingt hauberts pendus, puis quand il fut là, il dit : vrai Dieu! plus on fait de mal & plus on a de compte à rendre à Dieu. Ce traître-ci veut faire tuer le fils de son frère qui me fit beaucoup de politesses quand je fus en France, car j'aurois été tué si le Duc Sevin ne m'eût porté secours, ainsi il est juste que je rende service à ceux qui sont ici; que je sois maudit de Dieu, si je leur fais jamais aucun mal, mais je le ferai payer cher au méchant Duc. Il est vrai qu'en ce tems il y avoit dans la prison du Château cent quarante Français que le Duc avoit pris sur mer, il les tenoit en prison pour les faire mourir : mais Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui, leur rendit de grands services en cette occasion. Geoffroi vint en la prison & dit aux prisonniers qui étoient enfermés : Seigneurs, si vous voulez avoir votre vie sauve, sortez incontinent & venez avec moi. Alors les prisonniers sortirent de la prison & vinrent avec Geoffroi, qui les amena tous dans la chambre dans laquelle étoient suspendus les hauberts, il les fit tous armer & leur dit : Seigneurs, si vous avez bonne volonté de sortir de cet endroit, il est tems que vous fassiez voir votre courage. Sire, lui dirent-ils, jusqu'à la mort nous suivrons votre commandement pour sortir d'esclavage & être en liberté, & quand Geoffroi les entendit, il fut très-joyeux, & leur dit : Seigneurs, sachez qu'en ce Palais étoit assis au dîner le fils du Duc Sevin & qui est neveu du Duc notre maître, lequel m'avois commandé de lui amener cent quarante payens pour faire mourir son neveu, mais la chose ira autrement, car si vous voulez être delivrés & vengés des maux qu'il vous a fait souffrir, c'est que lui & tous ses payens qui sont là-dedans, seront mis à mort sans en rien épargner. Alors ils s'armèrent tous de hauberts & de heaumes & se mirent chacun l'épée au côté, & s'en vinrent après Geoffroi au Palais dans lequel ils entrèrent. Alors Huon appella son oncle & lui dit : Sire, ces gens armés qui entrent ici sont-ils ceux que vous avez mandé pour me conduire? Huon lui dit le Duc, il faut que vous pensiez à mourir, car jamais vous ne verrez luire un plus beau jour que celui-ci. le Duc croyant que les gens armés qui étoient devant le Palais, étoient ceux qu'il avoit commandé à Geofroi d'amener, il leur dit à haute voix : Barons, prenez garde qu'il n'échappe aucun Chrétien.

Comme par l'aide d'un Chevalier & des prisonniers qui étoient là, Huon fut secouru & tua tous les payens; fuite du Duc & siége du Château.

QUand Huon entendit & vit la noire méchanceté du Duc son oncle, & la trahison dont il étoit capable, il en resta bien étonné, il se leva alors avec empor-

rement & mit le heaume sur sa tête, il s'arma ensuite de son épée & prit son écu. Geoffroi vint alors transporté de joie, & leur dit : Nobles Français ayez bien attention qu'aucun payen ne reste en vie, il les faut faire périr sans en excepter un seul. Alors dans le même moment ils tirèrent tous leurs épées & commencèrent à frapper à droite & à gauche, mirent les payens dans un état si sanglant, qu'ils faisoient horreur, ils furent en peu de tems les uns mis en pièces & d'autres à mort. Quand le Duc vit que l'on détruisoit les payens il commença à craindre pour sa vie, car il se sauva incontinent dans une chambre voisine, mais Huon qui savoit déjà bien que c'étoit des Français que lui venoit un secours aussi prompt, se mit à poursuivre le Duc l'épée à la main encore teinte du sang des payens qu'il avoit mis à mort ; mais le traître Duc voyant que son neveu venoit après, courut à une fenêtre qui donnoit sur le Jardin, où il vint & par laquelle il sauta dans les fossés, dont Huon fut bien fâché de ce qu'il lui étoit échappé de cette manière, & Geoffroi & les autres Français qui avoient tués les Sarasins, allerent fermer & lever les ponts & planches du Palais, pour ne pas être surpris, puis ils vinrent dans la Salle où tous ensemble se reconnurent, dont ils furent tous bien contens ; mais si Dieu ne les eut secourus, leur joie eut été bientôt changée en de grandes douleurs, car le Duc qui s'étoit échappé, vint dans la Ville fit publier par tout, que tout ceux qui pourroient porter les armes, vinssent avec lui, ce qui fut exécuté aussitôt, car il n'y demeura aucun homme qui ne fût en état de rendre service, & ils vinrent tout devant le Palais avec le Duc : ils se trouvèrent plus de dix mille qui jurèrent tous la mort des Chrétiens qui étoient dans le Palais. Le Duc transporté de joie de se voir secouru par tant de gens, commanda aussitôt que l'on dressa des machines & des échelles contre les murailles, & fit élever les piques en haut, & à grands coups de béliers fit abattre une grosse tour qui étoit travaillée à cornes : nos gens qui étoient dans la tour se défendoient très courageusement. Mais leur défense eut été de bien peu de valeur, si notre Seigneur Jésus-Christ ne leur portent secour. Quand Huon connut le danger où ils étoient, il commença à être bien triste & à dire : Grand Dieu ! que je souffre d'être ici enfermé, car si mon oncle vient à se rendre maître de nous, nous ne pouvons espérer de revoir jamais la lumière. Alors Gerasme s'écria & dit : Sire Huon, pour l'amour de Dieu notre Seigneur, sonnes votre cor, Gerasme lui dit Huon, il ne m'est pas possible de le faire, car j'ai donné mon cor en garde au bon Prevôt Gondre. Ha ! Huon, dit Gerasme, nous sommes bien malheureux, car par ta folie & ton faux raisonnement, nous sommes à la veille d'être détruits. Comme ils parloient ensemble, Gondre le Prévôt vint auprès du Duc & lui dit : Sire, je suis bien surpris de ce que vous voulez détruire votre Palais, vous faites certainement une grande folie. je voudrois bien vous prier de faire cesser l'assaut & de faire la paix avec votre neveu, & de le laisser partir sans lui faire aucun mal ni même à ceux qui sont venus dans sa compagnie. Prévôt, lui répondit le Duc, je vous prie de vouloir aller jusqu'à l'endroit où ils sont, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire. Mais il dit tout bas & de manière à ne povoir être entendu, certes ; si je les puis tous tenir je les ferai mourir dans des tourmens affreux. Alors

le Prévôt vint auprès du Palais & s'écria très-haut à Huon : Sire au nom de Dieu, daignez me répondre : Huon qui à cette heure étoit appuyé sur un des creneaux du Palais, demanda : Qui est celui qui est là-bas qui me veut parler. Sire, je suis votre hautele Prévot ; Hôte, ce it Huon, qu'elle chose me voulez-vous di e ? Sire, si vous voulez sauver la vie à vous & à ceux qui sont avec vous, je vous prie de ne pas sortir du Palais où vous êtes, sous telle promesse que vous fasse le Duc votre oncle, n'ayez aucune confiance en ses paroles, car il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'il pourra vous dire. Sire, lui dit Huon je vous remercie de votre bon avertissement, mais je vous prie au nom de l'amitié que vous me témoignez, & puisque vous desirez me sauver la vie, de vouloir bien me rendre le cor d'ivoire que je vous avois donné en garde, car sans cela je ne puis échapper à la mort. Sire, dit le Prévôt, il n'est pas loin de moi, alors il le tira de sa gibeciére dans laquelle il étoit le donna à Huon de Bordeaux qui regardoit du côté du Jardin.

Comme le Roi Oberon vint secourir Huon & tua tous les Payens à l'exception de ceux qui reçurent le Saint Baptême, & comment Huon mit à mort le Duc son oncle.

QUand Huon vit que son cor d'ivoire lui étoit rendu il en sentit une joie inconcevable, ce qui n'est pas surprenant puisque la sûreté de sa vie en dépendoit. Il le prit alors & le mit à sa bouche pour le sonner, mais Gerasme lui dit : Ah ! Sire, ne soyez jamais si imprudent de dire ni de découvrir vos secrets, car si le Prévôt eut été notre ennemi il auroit pu le rapporter au Duc son Seigneur, & nous eussions peut-être été tous mis à mort, qu'il ne vous arrive jamais de découvrir vos secrets, je vous prie encore de ne pas sonner si vîte votre cor, puisque vous ne vous sentez point encore blessé. Ressouvenez-vous du commendement qu'Oberon vous a fait avant de nous quitter, Huon lui répondit : voulez-vous donc que j'attende que je sois mis à mort, certes, je vais sonner sans attendre d'avantage. il prit alors son cor, le mit à sa bouche & le fit retentir d'une force extraordinaire, de manière que ceux qui étoient dans le Palais, commencérent à chanter & danser. Le Roi Oberon qui étoit alors dans la Ville de Montmur, s'écria & dit : j'ai entendu sonner le cor de mon ami Huon, le Chevalier le plus vaillant dont jamais j'aie entendu parler ; je connois par le son du cor, qu'il a bien besoin de mon secours, ainsi, je me souhaite au lieu où le cor a été sonné, accompagné de cent mille hommes des mieux armés que l'on puisse voir ; il n'eut pas plutôt souhaité qu'il fut aussitôt arrivé dans la Ville de Tourmont, en laquelle ils commencèrent à tailler en piéces tous les payens qu'ils trouvèrent, ils firent un si grand carnage que les ruisseaux qui couloient par la Ville, étoient entiérement teints de sang. Le Roi Oberon fit publier par toute la Ville qu'on laissat la vie sauve a tous ceux qui voudroient recevoir le Saint Baptême, il s'y en trouva plusieurs qui se rendirent Chrétiens, le Roi Oberon monta ensuite au Palais, & quand Huon l'apperçut, il vint au-devant de lui pour le remercier du grand secours qu'il lui avoit donné dans un besoin si urgent ; ami, lui dit Oberon, tant que vous voudrez croire & observer mes commandemens, je vous secourerai dans toutes vos affaires ainsi que ceux qui avec

moi sont venus pour vous défendre. On se saisit ensuite du Duc, on le conduisit au Palais, & on le présenta devant Huon, qui fut bien réjoui de voir son oncle qui étoit pris, le Duc lui dit : cher neveu, ayez pitié de moi. Ah ! traître, jamais de ta vie tu ne m'appartiendras en aucune chose car tu ne sortiras pas d'ici. Il prit alors son épée dont il trancha la tête au Duc, il fit ensuite prendre le corps qui fut attaché aux crenaux de la Ville, afin que l'on eût mémoire de sa mauvaise vie & pour servir d'exemple aux autres ; ce fut ainsi que le pays fut délivré du plus abominable des hommes.

Comme le Roi Oberon défendit à Huon d'aller à la Cour du Géant, ce que Huon ne voulut pas lui promettre, & y alla, dont il fut en grand risque de périr. Comme la Demoiselle qui étoit à la Cour du Géant se trouva être la cousine de Huon de Bordeaux.

QUand Oberon eut secouru Huon, il appella Huon & lui dit : Mon cher ami, je prend congé de toi & de toute ta compagnie, car je ne te verrai jamais de mes jours & tu auras à supporter tant de misère, de maux & de tourmens par ta faute, qu'il n'est homme vivant qui puisse raconter tout ce que tu auras à souffrir. quand Huon entendit ces paroles, il lui dit d'un air effrayé :

Sire, je pense que vous avez un grand tort, car je veux vous obéir de tout mon pouvoir & suivre en tout vos commandemens. Ami, lui dit Oberon, puisque tu veux les suivre ; gardes-en bien en ta mémoire ce que tu viens de me compter. Je te défends sur peine de perdre la vie & mon amitié, d'être assez hardi d'aller par un cheimn qui conduit à une grande tour qui est bâtie sur la mer. Ce fut Jules César qui la fit bâtir, il m'y fit nourrir un long espace de temps, jamais tu n'as vu de plus belles tours ni entendu parler de choses si merveilleuses. Cette tour est garni de fenêtres & tendus en dedans de très-riches tapisseries, a l'entrée de la porte il y a deux hommes de cuivre, tenant en leur mains un grand fleau de fer dont ils battent sans cesse nuit & jour d'un tel accord que quand l'un bat à terre, l'autre bat en haut, ils font cela si légèrement & si vîte, qu'à peine une alloue te pourroit-elle y passer sans être tuée, & tout cela est fait par enchantement. Il y a dedans cette tour un Géant d'une grandeur prodigieuse on le nomme Angoulaire, il m'a usurpé cette tour, il m'a pris aussi un haubert blanc qui étoit fin & léger & doué d'une telle vertu que l'ayant endossé, un homme ne peut jamais être ni blessé ni enfoncer dans les eaux, & il n'y a aucun feu si ardent qu'il puisse être, qui puisse lui nuire. Ainsi mon ami Huon, je te défends d'y aller, sans quoi tu attireras ma colère, car jamais tu ne pourras résister à ce Géant. Sire, dit Huon, sachez qu'à l'heur de mon départ de France, je me décidai que quelqu'avanture que je pusse avoir tant dangereuse fut-elle, je ne l'éviterois pas. Apprenez que j'aimerois mieux mourir que de ne pas combattre le grand Géant. il n'y a personne qui soit en état de m'empêcher de faire ce voyage, ainsi je vous avertis qu'avant mon retour, j'aurai le bon haubert, car il pourra bien me servir dans quelques tems, ainsi il ne faut pas que je le laisse ; au surplus, je pense que si j'ai besoin de votre secours, vous voudrez bien me secouir. Oberon lui répondit : je te jure que si tu me trompes au son du cor, tu n'auras jamais de secours de ma part. Vous ferez à votre

plaisir & j'en ferai au mien. Oberon partit alors sans rien dire, & Huon demeura dans la Ville qu'il abandonna à Oberon, ainsi que la Prévôté à son Hôte & toutes les terres qui appartenoient à son oncle. Il s'apprêta à partir & prit or & argent à foison, il fit ensuite ses adieux à son Hote, à Geoffroi & à tous ceux qui demeurèrent là; il se mit en chemin accompagné de ses gens, ils marchèrent tant de nuit & de jour, sans trouver quelque aventure qui fût digne de mémoire, qu'ils arrivèrent au bord de la mer, à une lieue de la Tour où etoit le Géant. quand Huon apperçut cette tour, il appella ses gens & leur dit: Seigneurs je vois la tour dans laquelle Oberon m'a défendu d'entrer, mais si notre Seigneur me veut aider, je verrai ce qu'il y a dedans avant la nuit, quoiqu'il m'en puisse arriver. Gerasme regarda la tour & commença à pleurer, disant à Huon que c'etoit folie de suivre le conseil d'un enfant. Sire, prenez garde d'en freindre les ordres d'Oberon, car il pourroit vous en arriver du malheur, Sire, Gerasme, lui dit le noble Huon, quand tous les hommes qui existent me le défendroient, encore n'en ferois-je rien, car vous savez bien que ce n'étoit que pour chercher des aventures que je suis partis de France, ainsi il est inutile de m'emparler d'avantage, & avant qu'il soit nuit je veux combattre le géant, car s'il n'est plus dure que fer, je le tuerai ou il me tuera. Pour vous, Gerasme & ceux qui sont ici présens, demeurez en cette prairie où vous m'attendrez jusqu'à ce que je sois de retour. Sire, dit Gerasme en pleurant, je suis bien fâché que cela ne puisse être autrement; que Dieu veuille bien vous garder. Huon partit alors, laissant ses gens en pleurs après les avoir tous embrassés; il s'arma de pied en cap & n'oublia pas son beau cor d'ivoire & le bon hanap, il s'en fut tout seul & à pied, puis il vint à la porte du Château, sitôt qu'il y fut arrivé, il vit les deux hommes de cuivre qui sans cesse battoient de leurs fléaux; qu'il regarda avec attention, il vit bien qu'il étoit impossible d'y entrer sans l'aide de Dieu. Il se mit alors en prières, regardant de tous côté s'il pourroit entrer, il vit un bassin d'or attaché à un pillier de marbre, il tira alors son épée dont il frappa trois coups sur le bassin qui retentit d'une façon si éclatante qu'on pouvoit l'entendre dans tout le Château. Il y avoit dedans une demoiselle nommée Sebille, qui surprise d'entendre sonner le bassin; vint à une des fenêtre par laquelle elle vit Huon qui vouloit entrer, mais elle ne put point le connoître & s'en retournant elle disoit: Quel est ce Chevalier qui desir d'entrer? Si le Géant s'éveille, il l'aura bientôt mis à mort, car quand il y auroit six mille Chevaliers encore ne lui résisteroient-ils pas? j'ai un grand desir de savoir qui il est & d'où il peut être né, il me semble bien que c'est un Français, mais pour le mieux savoir, je vais retourner à la fenêtre pour voir si je le reconnoitrai. elle vint alors à la fenêtre, considérant Huon qui attendoit à la porte, puis elle regarda son blason sur lequel il y avoit trois croix superbes elle connut alors par ce signe que le Chevalier étoit Français Helas! dit la Demoiselle, je suis perdue si le géant me trouve ici, elle s'en retourna précipitamment, & vint écouter à la porte de la chambre, pour savoir si le géant dormoit ou non.

Quand elle y fut parvenue, elle entendit qu'il dormoit, car il ronfloit extrêmement fort, La Demoiselle étant bien sûre qu'il dormoit, vint jusqu'à la porte qu'elle ouvrit dont & il sortit un vent

qui tout-à-coup fit cesser les deux hommes de cuivre, quand la Demoiselle eut ouvert le guichet, elle s'en retourna très vîte en sa chambre. Quand Huon vit le guichet ouvert, il entra dedans parce que les deux hommes ne battoient plus, il fit tous ses efforts pour trouver la personne qui lui avoit ouvert la porte, mais il fut bien surpris de ne trouver personne, car il y auroit tant de chambres qu'il ne savoit à laquelle aller pour trouver ce qu'il cherchoit, & il alloit dans le Palais cherchant d'un côté & d'un autre, il se trouva auprès d'un pilier où il vit quatorze hommes qui étoient morts. Quand Huon vit cela, il en fut éffrayé & recula de frayeur, partit de la Salle & vint vers la porte pensant la trouver ouverte; mais il s'étoit enfermé lui même & les deux hommes battoient comme au Paravant. Je vois bien, dit alors Huon que je ne puis échapper & il rentra au Château & se mit à écouter s'il ne pourroit rien entendre. Comme il parcouroit le Château, il entendit une demoiselle qui pleuroit, il vint du côté où elle étoit & la salua humblement en lui disant: Noble Demoiselle, je ne sais si vous entendez mon langage, je voudrois bien savoir pour quel sujet vous versez des larmes, Sire, dit la Demoiselle, je pleure parce que j'ai grand pitié de vous, car si le géant qui est ici s'éveille, il vous fera pendre soudain. Belle demoiselle, lui dit Huon, je vous prie de me dire qui vous êtes est d'où vous êtes née. Sire, je vous dirai que je suis fille d'Ovinemer, qui en son tems fut Comte de Saint Omer, je suis niéce du Duc Sevin; quand Huon entendit la Demoiselle, il la salua très-humblement & l'embrassa en lui disant: sachez que vous êtes ma proche parente, car je suis fils du Duc Sevin, mais je vous prie de me dire quelle aventure vous conduit jusqu'ici. Mon cher Cousin, dit la demoiselle, il prit dévotion à mon Père de venir adorer le Saint Sépulchre, mon père m'aimoit tant qu'il voulut m'emmemener avec lui, il arriva qu'étant sur mer; assez près de la Ville d'Esclavonie en Surie, il s'éleva une grande tempête qui nous jetta sur ces côtes.

Le géant qui étoit au haut de sa tour nous voyant arriver à son port, descendit & mit à mort mon Père & tous ceux qui étoient avec lui, excepté moi qu'il amena ici où j'ai été l'espace de sept ans, sans avoir pu entendre une Messe, je vous prie encore une fois de me dire quelle aventure vous a amené en ce pays ma chère cousine, puisque vous voulez le savoir, je vais vous le raconter.

Il est véritable que le Roi Charlemagne m'envoye faire un message de bouche & de lettres auprès de l'Amiral Gaudisse qui est en Babilonne, & comme je passois par ici je regardai cette tour & demandai à un payen à qui elle appartenoit, il me répondit que dans la tour étoit un terrible géant qui tant fait de maux à ceux qui passent par ici, je me suis imaginé que je pourrois le combattre & en délivrer la contrée, j'ai laissé mes gens à Aval en ces prairies qui m'attendent. Mon cousin, dit la demoiselle, je suis surprise que vous soyez assez imprudent de vouloir entreprendre une pareille action, car quand vous seriez cinq cens hommes ensemble tous armés, vous ne pourriez lui faire de mal s'il étoit couvert de ses armes, il n'y a personne qui puisse long-tems tenir contre sa force, ainsi je vous conseille de vous en retourner avant qu'il s'éveille, si vous le voulez, je vous ouvrirai le guichet sans aucun danger.

Comment la demoiselle cousine de Huon monta à la chambre où le géant dormoit & fut l'éveiller, & du bon haubert que le géant donna à Huon qui le vêtit aussi-tôt.

QUand Huon eut entendu le discours que lui tenoit la demoiselle, il lui dit : ma cousine apprenez qu'avant que je sorte d'ici, je verrai quel homme il est, je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir manqué de courage, j'aimerois mieux mourir que d'essuyer un seul reproche. Ah ! mon cousin, je vois bien que vous voulez votre perte & la mienne, mais puisque votre volonté est telle, je vous montrerai dans quelle chambre il dort, & quand vous l'aurez bien vu, vous vous retirerez sûrement. Vous ires dans une chambre que vous trouverez dans laquelle il y a du pain & du vin, & dans celle d'après vous trouverez des étoffes de soie & de très-riches joyaux, & dans la troisième chambre il y a quatre Dieux qui sont tous d'or fin & massif, & en la quatrième est le géant sur un lit très-riche. Ainsi si vous voulez me croire, vous lui couperez la tête pendant qu'il dort, car s'il s'éveille vous ne pourrez lui échapper. Ma cousine, dit le noble Huon de Bordeaux, à Dieu ne plaise que jamais l'on me reproche de l'avoir tué sans que je l'ai défié. Huon laissa sa cousine & marcha l'épée à la main, le heaume sur la tête, son écu au col. Il entra dans la première chambre, puis vint dans celle où étoit les quatre Dieux, quand il les eut bien considéré, il leur donna à chacun un grand coup d'épée, puis entra dans la chambre où dormoit le géant & le regarda bien attentivement, le lit sur lequel il dormoit étoit d'un prix inestimable, les couvertures & oreillers étoient d'une richesse & d'une beauté incomparables ainsi que les tapisseries dont la chambre étoit tendue.

Quand Huon eut tout considéré & principalement le géant qui avoit un corps monstrueux, mais jamais on en avoit vu de plus affreux, car il avoit une très-grosse tête, de grandes oreilles, le nez rafuselé, & les yeux enfoncés plus ardens qu'un charbon allumé & qui avoit dix-sept pieds de long. Ah ! Dieu, dit Huon, que Charlemagne n'est-il ici pour nous voir tous les deux ici, il feroit bientôt sa paix avec moi, Sainte Vierge Marie, je vous supplie très-humblement de vouloir bien prier votre cher fils de venir à mon secours, car sans lui je ne pourrai résister contre cet ennemi. Alors Huon s'avança fièrement en faisant le signe de la Croix, & pensant en lui-même comment & de quelle manière il s'y prendroit, car il faisoit réflexion que s'il le tuoit pendant son sommeil, il auroit toujours devant les yeux le reproche d'avoir mis à mort un homme endormi, que Dieu me maudisse, dit-il, si je le touche avant de l'avoir défié. Alors il s'écria fort haut au géant & lui dit : Lève-toi où je te tranche la tête. Le géant s'éveilla au bruit que Huon venoit de faire & lança sur lui un regard terrible, puis il se leva si précipitamment qu'il manqua de rompre le lit superbe sur lequel il étoit couché, il dit ensuite à Huon : Vassal, celui qui ta mis ici ne t'aimoit pas ni ne me connoissoit guerre. Quand Huon entendit que le géant parloit bon français il en fut bien surpris & lui dit : aprends que je suis venus pour te voir, peut-être pourrois-je avoir fait une folie. Le géant lui répondit ; tu ne dis que trop vrai, & si j'étois armé & habillé & qu'il yeut cens hommes armés & pareils à toi, je ne les craindrois pas, je les mettrois tous à mort, tu vois bien que je suis nud & sans

que dorénavant tu fasses tout ce que je te dirai. Vassal dit l'Amiral, tu peux faire dans mon Palais tout ce que tu voudras, car tes ordres seront éxécutés avec beaucoup de soin, & personne ne sera assez hardi pour te contredir. Alors Huon regarda le belle Esclarmonde qui auprès de son père étoit, il s'approcha d'elle & l'embrassa trois fois devant lui, dont la demoiselle fût bien surprise, mais elle le trouva si beau & trouva sa bouche si fraîche, qu'elle desirat en faire son amant & que si cela ne se faisoit pas, elle mourreroit de douleur, le plaisir qu'elle ressensentit dans ces embrassemens, lui rendit les couleurs plus vermeilles que des roses. Huon vint ensuite vers l'Amiral & lui dit Sire Amiral; apprenez que je suis messager du Roi Charlemagne, il m'envoie vous faire savoir qu'il n'y a aucun Prince Chrétien ni Sarrasin; qui ne soit sous sa domination excepté vous. Sachez que depuis le jour qu'il eut perdu la bataille de Ronçevaux où périrent ses deux neveux Roland & Olivier, il a rassemblé autant de gens qu'il fera cette fois, il viendra contre vous sur terre & sur mer pour vous détruire & s'il peut s'emparer de vous il vous engagera à embrasser la Religion Catholique, & si vous voulez me croire, vous vous ferez baptiser avant qu'il vous arrive aucun mal. Vassal dit l'Amiral, ne m'en parle plus: car j'aimerois mieux être mis en morceaux que de laisser ma loi pour croire à celle de ton Dieu. Huon lui dit: le Roi t'ordonne de rechef de lui envoyer mille éperviers, mille vautours, mille ours & mille lions, tous enchaînés, il veut avoir aussi mille valets tous jeunes & mille belles filles, & avec ce te mande de lui envoyer une poignée de ta barbe & quatre de tes dents machelières. Vassal, dit l'Amiral, tu es bien outrageux de me demander ce que tu m'as dit, mais encore je suis surpris que ton maître soit assez fol pour te demander que je lui envoye ma barbe & mes dents machelières. Il m'a mandé autrefois par quinze messagers, une partie de ce que tu m'as dit, mais je les ai fait tous pendre, & toi par ta folie est venu tu seras le seizieme. Mais par l'anneau que tu portes, nous n'osons te toucher, je te prie sur ta foi & sur ta loi, puisque tu es né en France, qui est-ce qui a pu te procurer cet anneau, alors Huon bien surpris lui dit: Telle crainte que j'aie de vous & de tous ceux qui sont ici, je vous dirai néanmoins la vérité, apprenez qu'avec cette épée dont je suis armé, j'ai mis à mort le géant Angoulaffre. Quand l'Amiral eut entendu Huon, il s'écria très-haut, & dit à ses Barons: prenez garde sur vos vies que cet homme vous échappe, car, par les Dieux auxquels je crois ne serai point satisfait tant que je le verrai vivant. Les payens & les Sarasins tombèrent de tous côtés sur Huon, quand il se vit assaillir ainsi, il se recommanda à notre Seigneur, il crut que ce jour étoit le dernier de sa vie, il prit alors son épée & se défendoit avec beaucoup d'intrépidité, coupant les jambes & les bras à plusieurs & faisant sauter la cervelle à d'autres, c'étoit horreur de le voir, car par la vertu du bon haubert qu'il avoit endossé, aucun payen ne lui pouvoit faire de mal, ils n'osoient presque plus l'approcher; Huon qui étoit irrité en se combattant, regarda, à un des côtés du Palais. Il vit un arche contre laquelle il se mit en combattant toujours crainte d'être assalli. Il étoit là comme un sanglier qui se met au bois, il se défendit si vivement, que celui à qui il donnoit un coup n'avoit pas en vie de rire, ainsi pendant long-tems Huon ne ressentit pas de

Apprends que je ne te le rendrois pas pour quatorze des meilleures villes qui soient d'ici à Paris. Vassal, dit le géant, si tu me veux remettre mon haubert, je te laisserai la vie sauve & te donnerai mon bel anneau d'or que j'ai eu de l'Amiral Gaudisse ; tu as bien du danger à encourir si tu veux accomplir ton message, car quand tu seras arrivé là-bas, & que tu seras arrivé à la porte du palais de l'Amiral Gaudisse, & que tu te diras messager du Roi Charlemagne, tu trouveras quatre portes & à chacune un portier ; si l'on sait que tu es Français, à la première, tu auras le poing coupé, à la seconde on te coupera l'autre, & quand tu viendras à la troisiéme, tu perdras un pied, & quand ce sera à la quatrième, on te menera vers l'Amiral Gaudisse, & tu ne seras pas en état de lui échapper, il te fera trancher la tête ; ainsi, si tu veux éviter ce malheur & t'en retourner en sûreté, rends-moi mon haubert, je te donnerai mon anneau d'or, en le montrant tu seras bien reçu & pourras aller sûrement par tout le palais, sans que personne te détourne, & quand tu aurois tué cinq cens hommes, il n'y auroit personne assez hardi pour te faire aucun mal, pourvu que tu ayes sur toi mon anneau, car quand j'ai besoin d'hommes ou d'argent, je n'ai que d'envoyer mon anneau, mais je te prie de me rendre mon haubert.

Comme Huon défit le grand Géant, & appella Gérasme & ses autres compagnons, & de la joie qu'ils eurent de la mort du Géant.

HUon après avoir entendu les paroles du géant, lui dit, traître, apprends que quand tous les prédicateurs qui sont dans l'univers me prêcheroient une année entière, & que tu me donnerois ton bien & ton anneau, encore ne te rendrois-je pas le bon haubert que j'ai endossé, que je ne t'aye premièrement mis à mort, je m'emparerai ensuite de ton anneau. Quand le géant eut entendu Huon, & qu'il vît qu'il ne pouvoit avoir son haubert, il entra dans une si grande fureur, que ses yeux ressembloient à deux volcans, tant ils étoient enflammés, & rappella Huon & lui demanda s'il étoit encore dans la même intention. Non, lui répondit Huon, si tu es grand & fort, défens-toi, je ne te redoute point, puisque j'ai endossé ton haubert, mais crains Dieu & sa puissance divine, & toi, défie-toi de moi, lui dit le géant, car quoique tu ayes le bon haubert, cela ne m'empêchera point de te détruire. Alors il s'approcha de Huon & leva sa faux, croyant le frapper, comme Huon étoit certainement leste, il évita le coup, & la faux vint tomber d'une force si grande, contre un pilier, qu'elle entrât de presque deux pieds. Huon profita de cette circonstance & s'avança l'épée à la main contre le géant dont la faux étoit tombée, il le frappa d'un coup si terrible, qu'il lui couppa les deux poignets qui tombèrent à terre ainsi que la faux. Le géant se sentant ainsi blessé, jetta un cri si affreux, que quand le palais seroit écroulé jusques dans ses fondemens, cela n'auroit pu produire un bruit plus considérable. La demoiselle appellée Sebille, qui pour lors étoit dans sa chambre, en fut épouvantée. Elle sortit précipitamment de sa chambre, ramassa un gros bâton qu'elle trouva & vint au palais où elle avoit entendu le bruit, elle rencontra le géant qui se sauvoit, & lui lança le bâton dans les jambes avec une telle force qu'il tomba. Huon qui venoit après lui, le frappa de plusieurs coups d'épée, dont le géant jetta des cris horribles,

mais Huon qui ne desiroit que la mort du géant, lui donna un coup si rude qu'il lui coupa la tête ; il essuya son épée & la remit dans le foureau ; il voulut prendre la tête pour la mettre au haut de la tour, mais il n'eut pas la force de la lever de terre, tant elle etoit pesante, il s'en falloit de beaucoup qu'il pût remuer le corps, il se mit à rire & remercier Dieu du pouvoir qu'il lui avoit donné d'avoir vaincu un tel adversaire. Plût à Dieu que la tête & le corps fussent à Paris au palais du Roi de France, pour qu'il sût que c'est moi qui l'ai mis à mort.

Huon vint alors à une des fenêtres du palais, & regarda sur la poterne, il vit ses gens & leur cria le plus haut qu'il lui fut possible, Seigneurs, venez à moi en toute sûreté, car le palais est gagné, il est à nous, j'en ai tué le maître. Quand Gérasme, Garin & les autres eurent entendu Huon parler ainsi, ils en furent bien joyeux & en rendirent graces à Dieu ; ils vinrent aussitôt vers la porte que la demoiselle Sebille vint leur ouvrir. Parquoi ils entrèrent & suivirent la demoiselle qui les mena au palais vers Huon ; quand ils le virent ils commencèrent à pleurer de joie, ils l'embrassèrent & ne savoient quelle chère lui faire. Ils lui demandèrent si il n'étoit pas blessé ; il leur répondit qu'il n'avoit aucun mal. Il mena ensuite Gérasme & ses compagnons où le géant étoit étendu par terre. Quand ils le virent, ils furent surpris que Huon eut pu le détruire, car malgré qu'il fût mort, il leur faisoit frayeur à voir. Gérasme demanda ensuite à Huon qu'elle étoit cette demoiselle qu'il avoit vu là ? alors Huon lui raconta mot pour mot comment elle s'étoit trouvée en cet endroit, ils l'embrassèrent tous, & lui firent beaucoup de politesses ; ils se désarmèrent, préparèrent le souper, se mirent à table, burent & mangèrent à leur loisir ; ils se divertirent beaucoup, mais leur joie ne fut pas de longue durée, comme on pourra le voir par la suite.

Comme Huon partit de la Cour du Géant & dit adieu à ses gens ; comme il vint seul & à pied au bord de la mer, où il trouva Malebron le Faé, sur lequel il monta pour passer la mer.

L'On a pu voir ci-dessus, comme Huon conquit la tour & tua le grand géant qui en étoit le maître, ainsi que la grande joie que mena Huon & ses compagnons jusqu'au lendemain à leur lever. Et quand ils eurent tous déjeuné, Huon appella Gérasme & tous ceux qui étoient là, & leur dit : Seigneurs, vous savez que j'ai entrepris un voyage jusques vers l'Amiral Gaudisse, ainsi il faut que je m'acquitte au plutôt du message qui m'a été ordonné par l'Empereur Charlemagne, pour cela je vous prie de tenir compagnie à cette noble demoiselle, & si dans quinze jours, je ne suis pas de retour en ce palais, vous pourrez vous en retourner en France, vous emmenerez cette noble demoiselle avec vous, vous présenterez mes respects au Roi Charlemagne & à tous ses Barons, vous lui raconterez toutes les aventures qui me sont arrivées, je vais partir pour accomplir mon message. Les Barons ayant entendu qu'il alloit les quitter, lui répondirent : Sire, vous nous demandez que nous vous attendions quinze jours ici nous vous attendrons un an entier s'il est nécessaire.

Seigneurs, je vous remercie ; alors il s'apprêta pour partir, il s'arma de pied en cap, il prit son hanap & l'anneau d'or du géant, il n'oublia pas non plus son cor d'yvoire, il fut ensuite prendre congé de

sa cousine qu'il embrassa ; il fut après embrasser tous les autres Barons qui le regrettoient beaucoup. Ils montèrent tous au palais pour le regarder encore, & ils versoient des larmes. Huon arriva enfin au bord de la mer qui étoit assez près du Château, & il y avoit un petit port où l'on trouvoit presque toujours quelques bateaux de transport; mais quand Huon y fut arrivé, il fut bien surpris & dit : Grand Dieu ! que vais-je devenir, s'il ne se trouve ni bateau ni galère sur quoi je puisse m'embarquer ! que j'ai eu de malheur de tuer Charlot, je suis en grand danger, ce n'étoit pourtant qu'à mon corps défendant, mais le Roi Charlemagne a eu grand tort de m'avoir si cruellement banni de son Royaume. Huon se voyant seul & abandonné de toutes parts, se mit à pleurer, & jettant les yeux à droite sur la surface de la mer, il vit une grande bête qui venoit à la nage de son côté ; elle avoit la forme d'un luiton. Quand la bête fut venue à lui, il la regarda & fit le signe de la croix, puis il prit son épée pour se défendre, croyant que cette bête alloit l'attaquer, mais au contraire elle se retira derrière Huon un peu sur la droite, & se secoua d'une telle manière que la peau qui la couvroit tomba d'elle-même & devint le plus bel homme qu'on eût pu voir; Huon en fut bien effrayé. Quand il eut vu cette merveille, & que la bête étoit devenue homme, il s'approcha de lui & lui demanda qui il étoit, & s'il étoit envoyé de la part de Dieu, ou s'il étoit quelque mauvais esprit qui vint le tenter, car je viens de te voir traverser la mer, au nom de Dieu, ne me fais aucun mal, dis-moi qui tu es, je crois que tu es des gens du Roi Oberon ; il lui répondit doucement : Ne sois pas surpris si je te connois, je sais que tu es fils du Duc Sevin de Bordeaux, le Roi Oberon m'envoie auprès de toi ; il y a quelques tems que je passai ses ordres, à cause de cela, il m'a ordonné d'être pendant trente ans luiton en mer.

Ami, lui dit Huon de Bordeaux, sur la foi que tu dois à celui qui te forma, pourois-je me fier à toi pour me passer la mer rouge, car j'en ai grand besoin. Malebron lui répondit : Apprends que je suis venu ici pour cette raison, & que je te porterai où tu voudras, ne crains rien, recommande-toi à notre Seigneur, & me laisse faire. Alors Malbron le luiton se remit dans sa peau & dit à Huon de Bordeaux de monter sur sa croupe.

Comment Huon passa la mer sur Malebron le Fée qui le porta devant Babylone, & comment Huon vint à la première porte ensuite à la seconde.

DÈs que Huon vit ce noble luiton en sa peau, & qu'il l'attendoit au bord de la mer, il fit le signe de la croix, priant Dieu de vouloir le faire arriver à bon port, ensuite il s'approcha de lui & monta sur la croupe du luiton qui sauta dans la mer ; il commença à nager d'une telle force, qu'il sembloit qu'il volât ; il eut bientôt traversé la mer & la grande rivière du Nil qui vient du paradis terrestre ; c'est une rivière très-dangéreuse par la quantité de serpens & crocodiles qui s'y trouvent ; mais il n'y eut serpent ni crocodile qui leur fît aucun mal. Quand ils furent arrivés à bord, Huon fut bien joyeux ; alors Malebron lui dit : Mon cher comparerai-je l'heure où tu fus né, à celle où je t'ai connu, car pour te faire plaisir, il faut que je sois luiton, en mer, pendant l'espace de dix ans, & trente ans que j'y ai déjà été, feront bien quarante ans ; j'ai grande pitié de toi, car il n'y a personne qui puisse

dire les maux que tu aura à supporter, & moi-même il faut que je souffre pour l'amour que j'ai pour toi; toutefois j'aurai patience, tu vois la ville où tu dois aller, de plus, tu sais ce qui t'es recommandé, telle chose qui puisse t'arriver; prends bien garde de passer les ordres du Roi Oberon, ne ments jamais, & sois loyal & discret, car si cela t'arrive, tu perdras entièrement son amitié; je te recommande à Dieu. Je ne puis demeurer plus long-tems; alors le luiton sauta dans la mer, & Huon demeura seul. Il se recommanda à Dieu, il marcha ensuite vers la ville dont il étoit assez proche, en entrant il ne trouva pas un seul homme qui l'arrêtât, puis quand il fut bien avancé dans la ville, il rencontra mille payens qui alloient voler, mille autres qui en revenoient, mille chevaux qui étoient aux travaux pour être ferrés, & mille autres que l'on en retiroit, puis mille hommes qui jouoient aux échets, puis mille autres qui causoient avec des filles, mille autres qui buvoient du vin de l'Amiral, & mille autres qui alloient au palais. Quand Huon eut vu tout cela, il fut surpris de rencontrer tant de gens, & il étoit si attaché à les regarder, qu'il ne pensoit plus à l'anneau qu'il avoit dans son bras; il vit d'autre part mille autres hommes qui revenoient du palais & qui le regardoient avec étonnement de ce qu'il alloit tout armé & à pied par les rues, mais il passa son chemin & ne voulut pas s'arrêter; mais le malheureux, pourquoi ne se souvenoit-il pas de son anneau, car il eut tant à souffrir, qu'il est impossible de pouvoir le raconter. Quand il eut traversé une grande partie de la ville, il arriva sur la place devant le palais, dans laquelle il y avoit un édifice, sur cinquante colonnes très-riches & ornées de diverses peintures; c'étoit là où l'Amiral Gaudisse venoit un certain jour de la semaine donner audience à ceux qui lui demandoient. Et lorsque Huon eut bien considéré tout, il passa & vint à la première porte du palais; quand il fut là, il cria au portier: Ami, je te prie de vouloir m'ouvrir la porte; très-volontiers, lui répondit le portier; mais il faut me dire qui vous êtes, & que s'il étoit Sarrasin, il entreroit sans aucune résistance, Huon de Bordeaux, comme mal avisé, & sans se ressouvenir du commandement que le Roi Oberon lui avoit fait, ni de l'anneau qu'il portoit avec lui, que s'il l'eût fait voir aux payens, il n'auroit pas eu besoin de mentir, mais il répondit au portier qu'il étoit Sarrasin; le portier lui répondit: puisque cela est ainsi, vous pouvez passer, il vint ensuite à la seconde porte, pensant en lui-même qu'il avoit enfreint le commandement du Roi Oberon, il en eut un grand chagrin & fit serment qu'il ne mentiroit jamais; il prit alors son anneau à sa main & vint à l'autre porte, criant à haute voix: fils de putain, que celui qui mourut sur la croix te confonde, dépêche-toi de m'ouvrir, car je veux entrer; quand le portier entendit Huon lui parler si hardiment, il lui dit: Vassal, comment le portier de la première porte a-t-il pu être si imprudent de te laisser passer. Je te le dirai, lui répondit Huon, regarde cet anneau que je porte, ce sont les marques avec lesquelles je puis passer pour aller où bon me semblera. Quand le payen entendit Huon, & qu'il vit l'anneau qu'il portoit, il le reconnut très-bien, & dit à Huon: Vassal, soyez le bien venu, comment va mon Seigneur, de la part de qui vous venez ici? Huon qui ne voulut pas mentir, passa le pont & la porte sans rien répondre, puis vint à l'autre porte. Le portier qui le vit venir, se mit au devant de lui, & quand

Huon l'apperçut, il lui montra l'anneau ; le portier vint aussitôt lui ouvrir la porte, il salua Huon respectueusement & le laissa passer. Quand Huon fut passé la troisième porte, il se souvint comme il avoit menti en passant à la première porte ; hélas ! dit-il, que vais-je devenir ! j'ai menti & faussé trop légèrement ma foi à celui qui m'a fait tant de bien, je ne pensois point que j'avois un anneau d'or, j'espère que le Roi Oberon ne m'en voudra pas de mal, vu que je ne m'en suis pas souvenu, je crois qu'il me passera cette faute, comme il a bien voulu me la passer quand il m'arriva de corner, ainsi Huon passa les trois premiers ponts, en venant au palais.

Comment Huon passa la quatrième porte, & comme il vint au jardin où étoit la Fontaine & ce qu'il fit.

QUand Huon vit que les trois ponts étoient passés, il passa la quatrième porte, & il avoit son anneau au poing, il ne trouva personne qui l'arrêtât dans son chemin, qui ne lui fit honneur ; & puis il vint au quatrième, & dit au portier : ouvre la porte, payen maudit de Dieu.

Le portier qui étoit extrêmement orgueilleux, s'entendant outrager, répondit très-fièrement à Huon : Toi, qui portes des armes & qui m'a parlé avec tant de fierté, mets bas tes armes actuellement, dis-moi qui tu es, & où tu veux aller, car tant que tu seras armé, tu ne seras pas assez hardi de passer, ou dis-moi de quelle manière tu as passé les trois ponts.

Quand Huon eut entendu le payen, il lui dit : Tais-toi, payen, apprens que je suis Messager de l'Empereur Charlemagne, que tu veuilles ou non, je passerai par la quatrième porte, puis j'irai au palais vers l'Amiral Gaudisse, & toi ni d'autres ne pourront m'empêcher de passer ; regardes cette enseigne que je te montre. Alors il prit l'anneau & le montra au portier qui le reconnut : il fut abaisser le pont, & ouvrir la porte, puis se mit à deux genoux & le pria de lui pardonner de ce qu'il l'avoit tant fait attendre. Payen, lui dit Huon, je te souhaite le bon jour. Sire, lui dit le payen, allez vers l'Amiral qui vous fera grand honneur & bonne chère, & il n'y a aujourd'hui chose si grande que vous lui demandiez qu'il ne vous l'accorde. Il n'a qu'une seule fille, & je suis persuadé que si vous la desiriez, vous n'auriez qu'à la lui demander, & il vous l'accorderoit par rapport au Seigneur de la part de qui vous venez. Sire, dit le payen, dites-moi, je vous prie, quand mon Seigneur Angoulaffre viendra ici : s'il y vient, répondit Huon, il faudroit que tous les diables d'enfer l'y apportassent, il s'en fut ensuite, & ne lui dit rien de plus, mais il dit en lui-même, Grand Dieu secourez-moi, je vous prie, car il falloit bien que je fusse tenté du Diable, quand j'ai menti à la première porte, ce n'est que par imprudence & faute de mémoire, mais je m'en repens bien, & n'y puis remédier. Huon étoit accablé par l'idée du mensonge qu'il avoit fait, occupé de sa triste pensée, il entra au palais & vint dans un très-beau verger qui étoit d'une rareté infinie, c'étoit où l'Amiral Gaudisse venoit se promener ; il y avoit dans ce verger tout ce que dans le monde on auroit pu desirer, tant en arbres fruitiers qu'en différentes fleurs, & dans telle saison que ce fût. Au millieu de ce verger, il y avoit une très-belle fontaine qui venoit de la rivière du Nil ; cette rivière vient du Paradis terrestre. Dans ce tems, ladite fontaine avoit une telle vertu, que si un homme malade en buvoit ou s'en lavoit les mains, il étoit bientôt

guéri, quelqu'infirmité qu'il eût, & quand un homme auroit atteint l'âge décrépit, il se seroit trouvé aussi jeune que s'il n'eût eu que trente ans ; & que si ç'eût été une femme, elle seroit devenue aussi fraîche & aussi jeune qu'une pucelle ; cette fontaine dont je vous parle eut cette vertu pendant soixante ans, mais dix ans après que Huon y eut resté, elle fut gâtée par les Egyptiens qui faisoient la guerre contre l'Amiral qui pour lors étoit en Babylonne. Quand Huon se fut lavé les mains & le visage à la fontaine, & après qu'il eut bu, il regarda le palais, il le trouva très-beau, & quand il l'eut bien considéré, il apperçut un grand & énorme serpent qui gardoit la fontaine, de manière qu'il n'y avoit personne tant hardi fût-il, qui osât en approcher pour y boire ni s'y laver les mains, car si un homme qui auroit faussé la Loi, y fût venu pour y toucher, il n'en seroit pas sorti sain & sauf. Mais quand le serpent vit Huon, il se baissa sans lui faire aucun mal. Lorsque Huon eut bu l'eau de la fontaine, & qu'il eût lavé ses mains & son visage, il se mit auprès pour se reposer, & se prit à pleurer, disant : Grand Dieu, en qui je crois, si vous ne me secourez, je vois bien que je ne pourrai partir d'ici, ni me trouver au Royaume de France ; ô vous, noble Oberon, ne m'abandonnez pas en mon besoin, & pardonnez-moi la faute que j'ai faite, vu que je l'ai fait par oubli, j'espère que vous ne me délaisserez point pour cela, & quoi qu'il m'en dusse arriver, j'en veux savoir la vérité. Huon prit alors son cor, le mit en sa bouche, & le sonna si mélodieusement & avec tant de force, que le Roi Oberon qui ce jour-là étoit dans la forêt, l'entendit. Ah ! Dieu, dit-il, je viens d'entendre Huon qui a tenu si peu de compte de mes comman-demens ; quant au premier pont, il a faussé sa foi, mais je jure que quand il devroit se rompre les veines à force de corner, encore ne le secourrois-je point, quelque malheur qui doive lui arriver. Huon qui étoit à cette heure au logis de l'Amiral Gaudisse qui étoit assis au dîner, se leva de table, lui & tous ses Barons ensemble, même celui qui le servoit de vin, & tous ceux qui étoient là, Dames, Demoiselles, Ecuyers, cuisiniers, & Aides de cuisine, vinrent au palais où étoit l'Amiral ; ils commencèrent tous à danser & à chanter par si grande joie, que si on les eût vus, on n'eût pu s'empêcher de rire, car plus Huon cornoit, plus les autres dansoient & chantoient, & alors qu'il eût laissé son cor, l'Amiral Gaudisse commanda à tous ses Barons d'aller s'armer, & d'aller au jardin dans lequel il leur dit qu'il y avoit un enchanteur ; gardez-vous bien de le laisser échapper, & l'amenez tout vif, car je voudrois savoir de lui à quel sujet il a fait cela, car s'il vous échappe, il fera bien du mal. Huon après avoir longtems corné, fut bien surpris de ne voir venir personne pour le reconforter ; il se désespéroit & disoit : Dieu ! je vois bien que ma fin approche, puisque le Roi Oberon me délaisse, lui en qui j'avois mis toute mon espérance à la mort ou à la vie. Ah ma très-chère mère, & vous, mon frère Girard, je ne vous verrai jamais. O vous, Roi Charlemagne, vous avez eu grand tort de me chasser sans que je vous eusse déservi, car ce que j'ai fait n'étoit qu'à mon corps défendant. Que Dieu veuille bien vous le pardonner. Et vous, Roi Oberon, on doit bien tenir pour incertaines les promesses que vous faites, puisque vous me refusez votre secours pour une légère faute. Certes, si vous êtes prud'homme, j'espère

que vous me pardonnerez, je me recommande à Dieu & à la glorieuse Vierge Marie, mais quoiqu'il m'en doive arriver? j'irai au Palais accomplir mon message tel que le Roi Charlemagne me l'a ordonné. Alors il se prépara très-diligemment & quitta la fontaine, car il pensoit bien que l'Amiral Gaudisse seroit assis au diner.

Comment Huon vint au Palais où il il trouva l'Amiral Gaudisse auquel il fit son message de la part du noble Empereur Charlemagne, & mit à mort beaucoup de payens, comme il fut pris & ensuite conduit en prison.

QUand Huon eut été bien du temps à la fontaine, il en partit tout armé & vint monter au Palais, & à cette heure l'Amiral avoit fait apporter deux de ses demi Dieux au milieu du Palais, & les avoit fait poser là très-richement, devant eux brûloient deux grandes torches de cire, devant lesquels il ne passoit nul Sarrasin qui ne s'inclinât devant les Idoles & ne fit la révérence comme cela se pratiquoit. Huon passa devant & ne daigna pas les regarder ni parler à ceux qu'il rencontra & qui étoient commis pour l'aller chercher au Jardin près de la fontaine, dont ils furent très-étonnés & se disoient les uns aux autres, de façon que Huon pouvoit l'entendre, je crois que celui qui vient armé dans ce Palais, est messager de quelque Prince, & qu'il est envoyé vers l'Amiral pour lui apporter quelques nouvelles. Comme Huon étoit au Palais, il vit un Roi payen qui parloit avec l'Amiral & qui étoit venu pour que l'Amiral Gaudisse lui donnât sa fille Esclarmonde en mariage. Huon vit bien que par l'attention que chacun avoit sur le Payen, qu'il falloit que ce fut le plus grand après l'Amiral, & il commença à dire: Vrai Dieu! si je veux vraiment m'acquitter envers Charlemagne de faire ce que je lui ai promis, il faut que je mette à mort ce Roi payen que je vois-là qui parle avec l'Amiral; car c'est lui que je demande puisqu'il est si près de l'Amiral, Dieu me confonde si je ne lui abats la tête de dessus les épaules, que notre Seigneur Jésus-Christ fasse de moi ce qu'il lui plaira. Alors Huon s'avança vers la table & tira son épée dont il frappa un si grand coup qu'il fit sauter la tête du Roi payen toute sanglante sur la table & il s'écria à haute voix, Dieu quelle bonne étreine à ce commencement, que Dieu me veuille aider à parfaire, car jusqu'à cette heure j'ai bien réussi. Alors l'Amiral s'écria très-haut & dit à ses Barons: Saisissez-vous de cet homme qui vient de faire mourir sous mes yeux ce noble Roi, car s'il vous échappe, ne soyez jamais si hardi de reparoître devant moi. Les payens assaillirent Huon de toutes parts & lui lançoient des dards & plusieurs coups d'épée pour le faire mourir, mais la vertu du bon haubert dont il étoit revêtu le garantissoit ainsi que la bonne épée dont il abbattoit les payens, de manière qu'il n'y en avoit pas un qui osât l'approcher. Quand il se vit si pressé, il tira l'anneau de son bras, & le jetta sur la table devant l'Amiral, & lui dit: Sire Amiral, prends garde sur ta vie de souffrir qu'on me fasse aucun mal, regarde bien cet anneau. Quand l'Amiral vit l'anneau, il l'eut bientôt reconnu, il commença à crier à haute voix que sous peine de mort personne ne fût assez hardi de toucher celui qui avoit fait mourir le Roi payen. A cet ordre tous les payens laissèrent Huon qui fut bien joyeux de se voir tranquille; il appella ensuite l'Amiral & lui dit: Je veux

que dorénavant tu fasses tout ce que je te dirai. Vassal dit l'Amiral, tu peux faire dans mon Palais tout ce que tu voudras, car tes ordres seront exécutés avec beaucoup de soin, & personne ne sera assez hardi pour te contredir. Alors Huon regarda la belle Esclarmonde qui auprès de son père étoit, il s'approcha d'elle & l'embrassa trois fois devant lui, dont la demoiselle fut bien surprise, mais elle le trouva si beau & trouva sa bouche si fraîche, qu'elle desirat en faire son amant & que si cela ne se faisoit pas, elle mourreroit de douleur, le plaisir qu'elle ressensentit dans ces embrassemens, lui rendit les couleurs plus vermeilles que des roses. Huon vint ensuite vers l'Amiral & lui dit Sire Amiral; apprenez que je suis messager du Roi Charlemagne, il m'envoie vous faire savoir qu'il n'y a aucun Prince Chrétien ni Sarrasin, qui ne soit sous sa domination excepté vous. Sachez que depuis le jour qu'il eut perdu la bataille de Roncevaux où périrent ses deux neveux Roland & Olivier, il a rassemblé autant de gens qu'il fera cette fois, il viendra contre vous sur terre & sur mer pour vous détruire & s'il peut s'emparer de vous il vous engagera à embrasser la Religion Catholique, & si vous voulez me croire, vous vous ferez baptiser avant qu'il vous arrive aucun mal. Vassal dit l'Amiral, ne m'en parle plus: car j'aimerois mieux être mis en morceaux que de laisser ma loi pour croire à celle de ton Dieu. Huon lui dit: le Roi t'ordonne de rechef de lui envoyer mille éperviers, mille vautours mille ours & mille lions, tous enchaînés, il veut avoir aussi mille valets tous jeunes & mille belles filles, & avec ce te mande de lui envoyer une poignée de ta barbe & quatre de tes dents machelières. Vassal, dit l'Amiral, tu es bien outrageux de me demander ce que tu m'as dit, mais encore je suis surpris que ton maître soit assez fol pour te demander que je lui envoye ma barbe & mes dents machelières. Il m'a mandé autrefois par quinze messagers, une partie de ce que tu m'as dit, mais je les ai fait tous pendre, & toi par ta folie est venu tu seras le seizieme. Mais par l'anneau que tu portes, nous n'osons te toucher, je te prie sur ta foi & sur ta loi, puisque tu es né en France, qui est-ce qui a pu te procurer cet anneau, alors Huon bien surpris lui dit: Telle crainte que j'aie de vous & de tous ceux qui sont ici, je vous dirai néanmoins la vérité, apprenez qu'avec cette épée dont je suis armé, j'ai mis à mort le géant Angoulaffre Quand l'Amiral eut entendu Huon, il s'écria très-haut, & dit à ses Barons: prenez garde sur vos vies que cet homme vous échappe, car, par les Dieux auxquels je crois ne serai point satisfait tant que je le verrai vivant. Les payens & les Sarasins tombèrent de tous côtés sur Huon, quand il se vit assaillir ainsi, il se recommanda à notre Seigneur, il crut que ce jour étoit le dernier de sa vie, il prit alors son épée & se défendoit avec beaucoup d'intrépidité, coupant les jambes & les bras à plusieurs & faisant sauter la cervelle à d'autres, c'étoit horreur de le voir, car par la vertu du bon haubert qu'il avoit endossé, aucun payen ne lui pouvoit faire de mal, ils n'osoient presque plus l'approcher; Huon qui étoit irrité en se combattant, regarda, à un des côtés du Palais. Il vit un arche contre laquelle il se mit en combattant toujours crainte d'être assalli. Il étoit là comme un sanglier qui se met au bois, il se défendit si vivement, que celui à qui il donnoit un coup n'avoit pas envie de rire, ainsi pendant long-tems Huon ne ressentit pas

de

de dommage, mais il ne put longtems soutenir l'assaut, à cause du grand nombre de Payens qui l'environnoient. Il étoit si fatigué, que les coups qu'il donnoit n'étoient plus si forts, il se recommandoit à Dieu & à la Vierge Marie, & d'autre part, l'Amiral commença à crier : Lâches, il est surprenant que vous soyez tant de tems contre un homme, sans pouvoir le mettre à mort. Les Sarrasins voyant bien le mépris que leur témoignoit l'Amiral, vinrent à grands cris assaillir Huon qui étoit seul dessous l'arche où il se deffendoit très-courageusement ; alors il vint un Payen qui etoit neveu de l'Amiral Gaudisse, qui vint vers Huon pour le vouloir frapper, mais à peine fut-il auprès de lui, que Huon qui l'avoit guetté, leva aussitôt son épée & en frappa le Roi Payen sur son heaume, d'une telle force, que le cercle & la coiffe d'acier, ne purent le garantir de mort, car le coup fut donné avec une telle force, qu'il le fendit jusqu'à la ceinture, & son épée lui tomba des mains, aussitôt il vint un Sarrasin qui la prit & l'emporta. Les Payens coururent aussitôt sur Huon, ils se saisirent de lui par force, & lui prirent son riche cor d'ivoire & le hanap qu'il avoit sur lui, ils lui ôtèrent la bonne cotte de mailles qu'il avoit sur lui, puis quand ils l'eurent désarmé, les Sarrasins, pour le voir, venoient de tous côtés, & il y en eut beaucoup qui dirent qu'ils n'avoient jamais vu un plus bel homme, & que si tous les François étoient aussi beaux que lui, il n'y auroit pas de Roi qui osât les attaquer.

Comme Huon se plaignoit dans la prison, & comme la fille de l'Amiral vint le consoler, & s'en fut mécontente.

HUon étant désarmé, les payens le saisirent & l'amenèrent vers l'Amiral qui fut bien satisfait de le voir pris & désarmé, il appella ses Barons & leur demanda de quelle mort il feroit mourir celui qui lui avoit fait tant de dommage, comme de lui avoir tué le plus puissant de ses Rois, & son neveu qu'il aimoit beaucoup, sans une infinité d'autres qu'il avoit mis à mort. Tous les Barons répondirent qu'il falloit l'écorcher vif ; alors un très-puissant & très-vieux Amiral, car il avoit cent vingt ans, prit la parole & dit : Amiral, jamais vous ne ferez une action pareille, par rapport au jour présent ; songez donc que c'est aujourd'hui la Fête de Saint Jean, ainsi, selon notre loi, il n'y a personne que l'on doive faire mourir ce jour-là, mais il faut lui laisser la vie pendant un an entier, au bout duquel arrivera la Fête de vos Dieux, car, à tel jour, vous devez livrer deux champions pour les sacrifier devant vos Dieux, car, ainsi, vous avez promis de le faire le premier jour que vous vîntes à la Seigneurie de Babylone, & si ce n'est que parce que celui-ci vous a occi un Roi, votre neveu vous ne devriez pas le faire mourir. Il a détruit l'homme du monde, que vous deviez le plus détester ; par sa mort, vous êtes hors de servitude, & mis en franchise. Quand l'Amiral Gaudisse eut entendu le Payen, il lui dit : puisque vous me conseillez d'en agir de cette façon, & que mes ancêtres avoient coutume de faire cela, je ne veux point aller au contraire. Alors, Huon fut enmené par quatre Payens, & mis dans une prison très-obscure, & on recommanda à celui qui avoit la garde de la prison, qu'on lui donnât à manger autant qu'il le faudroit. Quand Huon se vit emprisonné, il en fut bien fâché ; il commença à regretter la noble Duchesse sa mère, & Girard son frère, & dit : Ha ! vrai Dieu, Roi Oberon, comment as tu été si méchant de me laisser souffrir tant de maux pour

une si petite faute, car tu sais bien en quoi j'ai enfreint tes commandemens, ce n'a été que par oubli. Parlons maintenant de la belle Esclarmonde, fille de l'Amiral Gaudisse, qui lorsque la nuit fut venue, & qu'elle fut couchée, se souvint du bon Chevalier Français qui l'avoit baisée trois fois devant son père, dont elle fut bien chagrine qu'il fut mis en prison, & elle se disoit, puisqu'il a tant de valeur d'avoir combattu en tant d'occasions, il mérite bien d'être aimé & secouru. Elle se leva aussitôt & s'habilla promptement; elle prit ensuite une torche de cire qu'elle alluma, & sortit de sa chambre sans faire de bruit; il étoit environ minuit, & tout dormoit dans le Palais. Elle dirigea ses pas vers la prison où elle trouva le géolier qui dormoit; elle prit les clefs, ouvrit la porte de la prison; & quand Huon vit la clareté, & la porte de la prison ouverte, il fut saisi de frayeur, parce qu'on n'avoit pas coutume de le venir visiter à cette heure: il pensa qu'on le venoit retirer pour le faire mourir, ou pour lui faire souffrir quelques tourmens; il s'abandonna à la douleur; la noble demoiselle qui savoit bien parler français, entendit les regrets du noble Huon: comme elle l'avoit entendu nommer la veille, elle lui dit: Huon, ne t'étonne point, je suis la belle Esclarmonde, fille de l'Amiral, que tu as embrassée aujourd'hui par trois fois, si tu veux faire ma volonté, je me charge de te tirer hors de prison, car je suis si amoureuse de toi depuis que tu m'as embrassée, que tu es toujours présent à ma pensée, je chercherai tous les moyens de te délivrer. Dame, lui répondit Huon, que Dieu vous récompense des bontés que vous me témoignez, mais observez que vous êtes Sarrasine, & que je suis Chrétien. Il est vrai que je vous ai embrassé, mais c'étoit pour exécuter les ordres que le Roi Charlemagne m'avoit donnés, car il il m'avoit envoyé ici, & j'aimerois mieux y rester toujours, que de jamais vous toucher, tant que vous serez Sarrasine. Elle lui répondit: Puisque vous avez volonté de finir misérablement vos jours en ce lieu, n'ayez plus en moi d'espérance, car si je puis, je vous le ferai payer bien cher.

Esclarmonde sortit alors de la prison, elle fut éveiller le géolier, & lui dit: Ami, je te défends, sous peine de perdre la vie, de donner à manger pendant trois jours & trois nuits à ce Français qui est ici enfermé. Votre volonté sera accomplie. La Princesse irritée & pensive, fut se remettre en son lit. Huon de Bordeaux resta trois jours & trois nuits sans manger, mais le quatrième jour, il dit en versant des larmes: Grand Dieu! je vais donc mourir de faim, daignez me secourir, & me faites la grace de ne rien faire contre votre volonté & votre loi, malgré tels maux qui puissent m'arriver. Telles étoient les prières que Huon de Bordeaux adressoit au Ciel, & si l'homme du monde le plus barbare l'eût entendu, il n'eût pu retenir ses larmes.

Comme Huon se plaignoit de la grande faim qu'il souffroit, & comme la belle Esclarmonde vint le consoler, parce que Huon lui promit d'agir selon sa volonté.

DAns le Chapitre précédent, vous avez entendu les plaintes que Huon faisoit de ce qu'il étoit resté trois jours & trois nuits sans boire ni manger, & comme la belle Esclarmonde le voyant en cette triste situation, venoit tous les matins écouter ce que disoit Huon; quand elle fut auprès de lui, elle lui demanda s'il s'étoit avisé sur la demande qu'elle lui avoit faite, s'il la vouloit mener en France, & l'épouser

quand ils y seroient arrivés ; si tu veux faire toutes ces choses, je te ferai délivrer à boire & à manger tant que tu voudras. Dame, lui répondit Huon, je ferai votre volonté, m'en arrive tout ce qu'il pourra. Pour l'amour de toi, lui dit Esclarmonde, je me ferai baptiser, & croirai en la loi de Jésus-Christ, dès que nous serons dans un lieu où cela pourra se faire. Esclarmonde ordonna alors que l'on donnât à boire & à manger à Huon ; elle dit ensuite au Géolier : allez dire à l'Amiral, que le Chevalier Français qui étoit en prison, est mort de faim il y a trois jours. J'obéis à vos ordres. Il vint au Palais où il trouva l'Amiral & lui dit : Sire, sachez que le Chevalier Français que vous aviez confié à ma garde, est mort de faim & de pauvreté il y a trois jours. Payen, dit l'Amiral, j'en suis fâché, car j'aimerois mieux qu'il fût encore vivant ; ainsi, pour cette fois, Huon fut sauf ; & quand le Géolier eut dit à l'Amiral ce qui lui avoit été ordonné, il retourna à la prison, vers la belle Esclarmonde qui y étoit restée, & lui dit comme il avoit parlé à l'Amiral : ainsi, dit Esclarmonde, si vous voulez être discret & m'obliger en tout ce qui dépendra de vous, je vous donnerai beaucoup de biens. Je ferai tout ce que vous voudrez. Nous laisserons à parler de Huon, & nous parlerons de Gérasme & de ceux qui étoient avec lui.

Comme Gérasme & ses compagons partirent de la tour avec la Demoiselle, & vinrent à Babylone, & de ce que fit Gérasme pour avoir des nouvelles d'Huon.

HUon partit de la tour du Géant, & laissa Gérasme & ses compagnons avec sa cousine qu'il leur laissa en garde jusqu'à son retour. Il leur dit de l'attendre l'espace de quatre mois sans en entendre parler, dont ils furent bien fâchés, il vint un jour que Gérasme & ses compagnons s'armèrent, ensuite, ils sortirent de la place, & vinrent au bord de la mer pour savoir des nouvelles de Huon ; ils jettèrent les yeux sur l'étendue de la mer & virent venir un vaisseau chargé de trente Payens qui avoient de grands biens avec eux. Gérasme voyant que le vaisseau venoit vers le port, il dit à ses gens qu'il seroit bon d'aller au-devant pour apprendre des nouvelles au-plutôt ; ils suivirent son avis, & vinrent au port. Dès qu'ils y furent arrivés, les matelots mirent à l'ancre. Et quand Gérasme fut arrivé au port, il leur demanda d'où ils venoient, & où ils vouloient aller. Sire, dirent les Payens, nous allons à la Mecque pour nous acquitter vers Angoulafre, le grand Géant, du tribut que nous lui devons tous les ans, ainsi, nous vous supplions de nous enseigner où nous pourrons le trouver ; Gérasme qui vit qu'ils étoient tous débarqués, leur dit : Méchans, vous ne partirez pas d'ici, car celui que vous demandez est mort, & vous lui tiendrez compagnie.

Gérasme s'écria & dit à ses gens qu'il falloit mettre à mort tous les Payens qui étoient arrivés. Quand les Barons l'eurent entendus, ils se jettèrent sur les Sarrasins, & les mirent tous à mort, sans qu'il en échappât un seul, car tous nos Barons étoient armés de tous points, mais les Payens ne l'étoient pas, car ils n'auroient pas osé descendre armés, pour payer le tribut, au Géant Angoulafre. Gérasme & les Barons montèrent tous sur le vaisseau, ils prirent ce qui étoit dedans & l'emportèrent dans la tour ; ils se mirent ensuite à table pour dîner, & se réjouirent de l'heureuse aventure qu'ils avoient eu, & quand ils eurent dîné, Gérasme dit à ses

Barons, Messeigneurs, s'il arrivoit que nous fussions en France, & que Charlemagne nous demandât ce que nous avons fait de Huon de Bordeaux, il n'y en a pas un de nous qui pût donner au vrai des nouvelles de Huon, savoir s'il est mort ou vif, car si nous lui disions qu'il est mort, & qu'il revînt, ou pourroit nous soupçonner de trahison, nous & nos enfans, car un homme peut rester en prison pendant quatorze ans, & revenir ensuite sain & sauf en son pays; mais, si vous voulez m'en croire, nous ferons comme doivent faire d'honnêtes gens. Nous avons dans le port un très-beau vaisseau qui est bien garni de tout ce qui lui est nécessaire; nous avons en outre beaucoup d'or, d'argent & de vivres, nous porterons nos richesses sur le vaisseau, & monterons dessus, nous naviguerons jusqu'à ce que nous sachions des nouvelles de Huon, & nous ferons ce que nous devons faire; je vous prie de vouloir me dire chacun votre sentiment : alors ils lui répondirent d'un commun accord, qu'ils étoient prêts de faire ce qu'il leur avoit proposé.

Ils prirent alors toutes leurs richesses & les emportèrent sur le vaisseau, puis, ils y portèrent du vin & du biscuit, de la viande salée & de l'artillerie : quand le vaisseau fut chargé, ils firent entrer leurs chevaux, leurs armes, & généralement tout ce qui leur appartenoit dans le vaisseau.

Ils montèrent tous les treize avec la Demoiselle, ils levèrent les voiles, & laissèrent la tour du Géant inhabitée, & voguèrent en haute mer; ils singlèrent tant, qu'ils arrivèrent à Damiette, où ils entrèrent sur la rivière du Nil, sur laquelle ils voguèrent jusqu'à Babylone où ils descendirent au port, & firent sortir leurs chevaux. Gérasme, qui savoit bien le langage & la manière de l'entrée des quatre portes, dit à ses compagnons de monter à cheval, qu'il falloit aller tous dans la ville pour s'informer s'ils pourroient avoir quelques nouvelles de Huon; ils se mirent en chemin pour entrer dans la ville; quand ils y furent, Gérasme leur dit : Seigneurs, il faut aller droit au Palais, & quand nous serons devant l'Amiral, vous garderez le silence, me laisserez parler, il faut que vous accordiez à tout ce que je dirai, sans me dédire en aucune chose; ils répondirent qu'ils le feroient, & marchèrent ensemble par la ville. Ah! grand Dieu, dit Gérasme, fais-nous la grace d'avoir des nouvelles de Huon de Bordeaux pour qui nous exposons notre vie, ils passèrent les quatre ponts sans aucun danger, parce que Gérasme les conduisoit & leur donnoit des raisons dont ils étoient contens; ils arrivèrent devant la grande salle du Palais, ils descendirent de leurs chevaux, montèrent les degrés avec la Demoiselle. Et quand ils furent au Palais, ils virent l'Amiral Gaudisse qui étoit assis sur un très-riche siége orné d'or & de pierres précieuses. Gérasme qui savoit bien parler la langue Sarrasine, vint auprès de l'Amiral & lui dit : Que Mahon qui fait croître le vin & le bled, veuille sauver & garder l'Amiral Gaudisse que je vois assis entre ses Barons. Ami, dit l'Amiral, sois le bien venu; dis-moi, je te prie, ce que tu cherches, & où tu vas? Sire Amiral, lui dit Gérasme, je vous dis pour vrai que je viens de la ville de Montbrant, & suis fils du Roi Yvoirin. Quand l'Amiral eut entendu que Gérasme se disoit fils d'Yvoirin de Montbrant, il lui dit : soyez le bien venu, mon neveu, je vous prie de me dire comment se porte mon frère.

Sire, dit Gérasme, comme je partis de



Montbrant, je le laissai en bonne santé, il m'a chargé de vous saluer de sa part, il vous envoie douze Français que j'ai amené avec moi, il les a pris sur la mer, comme ils alloient adorer le Saint Sépulcre de Jésus-Christ, il vous mande que vous les laissiez tous mettre en prison, jusqu'à ce que le jour de Saint Jean-Baptiste soit venu, jour auquel vous devez faire la Fête de vos Dieux, puis les ferez mener dans la prairie, vous les ferés attacher, & ferez tirer vos Archers, & vous verres lequel est le plus adroit.

Quant à cette Demoiselle qui est avec moi, vous pouvez la mettre avec Mademoiselle votre fille, elle lui apprendra à parler la langue Française.

Neveu, dit l'Amiral, je vous permets de faire ici tout ce qui vous plaira, je vous prie de me dire votre nom : Cher oncle, lui dit-il, mon nom est Gérasme. Neveu, je vous fais mon prémier Chambellan, & je vous donne en garde les clèfs de ma prison dans laquelle vous ferez mettre ces Français pour en disposer à votre volonté, car je sais bien que vous ne les aimez pas, mais ayez bien soin de leur faire donner à boire & à manger, afin qu'ils ne périssent pas de faim comme il est arrivé depuis peu à un Français que l'Empereur Charlemagne m'envoya ; il se nommoit Huon, & étoit très-beau Chevalier.

Quand Gérasme eut entendu l'Amiral, il fut bien saisi, il ne s'en fallut guères que dans la colère qu'il ressentoit en lui-même, il ne courût sur l'Amiral ; mais il étoit si irrité, qu'il prit un bâton dont il en frappa un si grand coup sur chaque Français, que le sang leur découloit de la tête, mais ils n'osoient s'en plaindre par l'appréhension qu'ils avoient de l'Amiral Gaudisse, mais ils maudissoient Gérasme du mal qu'il leur avoit fait.

Quand l'Amiral vit que Gérasme avoit battu les prisonniers Français, il lui dit : Neveux, vous faites bien voir que vous n'aimez pas les Chrétiens. Sire, répondit Gérasme, je haïs plus les Chrétiens que qui que ce soit au monde, car sachez qu'en les amenant, ils ont été battus trois fois par jour en l'honneur de mon Dieu Mahomet, & au mépris de la loi de leur Dieu Jésus-Christ qu'ils professent.

Gérasme quitta l'Amiral, & il emmena avec lui les douze Français en prison, & les battoit pendant le chemin, il n'y en eut pas un assez hardi pour proférer une seule parole, mais ils le maudissoient. Il rencontra la demoiselle Esclarmonde sur le chemin de la prison ; elle lui dit : Cher cousin, je suis bien joyeuse de votre arrivée, mais si j'osois me fier à vous, je vous dirois volontiers un secret, mais il faut me promettre que vous ne me découvrirez pas ; Cousine, dit Gérasme, par la foi que je dois à mon Dieu Mahomet, vous pouvez me découvrir votre secret je ne le découvrirai jamais. Quand Esclarmonde entendit la promesse que Gérasme lui avoit faite, elle lui dit : Cousin, il y a cinq mois, qu'un Chevalier Français vint auprès de mon père, l'Amiral Gaudisse, faire un message de la part de l'Empereur Charlemagne ; il se nomme Huon de Bordeaux ; quand il eut fait son message, il mit à mort un Roi Payen qui étoit à la table de mon père l'Amiral, puis il me baisa tendrement par trois fois. Il défit ensuite beaucoup de Sarrasins, pourquoi mon père le fit prendre & mettre en prison dans laquelle il est encore, mais j'ai fait entendre à l'Amiral Gaudisse mon père qu'il est mort de famine, mais il est vivant, & ne manque ni de boire ni de manger.

Quand Gérasme eut entendu la demoiselle Esclarmonde, il fut bien irrité,

car il pensoit que la demoiselle le faisoit pour le décevoir & l'attirer par ses paroles insinuantes, afin qu'il voulût dire son secret il s'en alla sans lui répondre, & vint à la prison dans laquelle il mena fort rudement les prisonniers. La demoiselle s'en retourna très-triste & bien fâchée de ce que son secret étoit découvert à Gérasme qu'elle croyoit son cousin; quand il eut mis les douze Français dans la prison, il s'en retourna bien fâché. Huon qui étoit dans la prison, s'inquiétoit beaucoup qui pouvoient être ceux que l'on avoit mis dans la prison avec lui, car il y faisoit si obscur qu'il ne pouvoit distinguer les objets. Il se tint sans parler, afin d'entendre quel langage ils parloient. Un d'entre eux commença à se plaindre & à dire, grand Dieu! daignez nous secourir, car vous savez bien que ce n'est pas par notre faute que nous souffrons tous ces maux, mais par amitié pour notre jeune Seigneur. Ah! Huon de Bordeaux, nous vous avons tant aimé que nous sommes prêts à périr; que notre Seigneur Jésus-Christ daigne avoir pitié de nos ames.

Et quand Huon eut entendu ce qu'ils disoient, il vit bien qu'ils étoient Chrétiens & Français, il eût bien voulu savoir qui ils étoient, il s'approcha d'eux en leur disant: Nobles Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de me dire qui vous êtes, & comment vous êtes venus ici? Sire, dit un d'entr'eux, il est vrai qu'il y a environ cinq mois qu'un jeune Chevalier est parti du Royaume de France, & nous partîmes avec lui il est fils du noble Duc de Bordeaux qui se nommoit Sevin, ce jeune Chevalier a mis à mort Charlot fils du Roi Charlemagne par un malheur, pourquoi il fut banni du Royaume de France, & envoyé de la part du Roi Charlemagne faire un message vers l'Amiral Gaudisse, qui l'a fait mourir en prison, comme on nous l'a dit; nous étions parti pour l'aller chercher, mais nous avons été trahis par nos compagnons.

Quand Huon eut entendu celui qui lui parloit, il le reconnut, & tous les autres aussi, puis il leur dit: Seigneurs, rassurez-vous, car vous voyez Huon en bonne santé, grâces au Seigneur & à la fille de l'Amiral Gaudisse, qui est si amoureuse de moi, qu'il y a longtems que je serois mort si elle ne m'eût secouru, vous verrez que dans peu de tems elle viendra nous rendre visite. Mais je vous prie de me dire ce qu'est devenu le vieux Gérasme, & s'il est demeuré pour garder la tour avec la Demoiselle ma cousine que je vous avois confié en garde. Sire, lui dirent les Barons, vous n'avez jamais entendu parler de plus grand traître que lui, car il nous a trahis, battus, outragés, mis en cette affreuse prison; & quant à la Demoiselle qui étoit venue avec nous, il l'a donnée en garde à l'Amiral Gaudisse.

Quand Huon vit & reconnut vraiment que c'étoit à ses hommes qu'il parloit, il les vint embrasser l'un après l'autre & leur dit: Chers amis, apprenez que tous les maux que le vieux Gérasme vous a faits, & les manières qu'il a tenues, ne tendent qu'à votre délivrance, car je connois bien les sentimens & la valeur de Gérasme. Seigneur, réjouissez-vous, car la nuit ne sera pas plutôt venue, qu'à grande joie vous serez visités; certainement, lui dirent les Barons, nous avons pensé que le vieux Gérasme avoit renié notre Seigneur Jésus-Christ, & pris la loi Sarrasine, car il a fait entendre à l'Amiral Gaudisse, qu'il est fils de son frère Yvorin de Montbran: quand Huon les entendit, il en fut bien joyeux & dit: vrai Dieu, la loyauté de Gérasme nous sera toujours profitable &

en dépit du nain bossu qui m'a délaissé pour une seule faute que j'ai commise, nous serons délivrés par Gérasme des misères où nous sommes. Nous laisserons maintenant à parler de Huon, & nous ferons mention du vieux Gérasme.

Comme Gérasme & la belle Esclarmonde vinrent dans la prison consoler & visiter Huon de Bordeaux & les autres qui étoient avec lui.

OR, dit le Comte, quand Gérasme fut retourné vers l'Amiral, il lui dit que par son ordre on avoit mis en prison les Chrétiens qui étoient venus avec lui, & qu'il les avoit maltraités à l'entrée de la prison. Beau neveu, dit l'Amiral Gaudisse, ils ont en vous un mauvais voisin; l'Amiral ensuite se retira, & Gérasme entra dans la chambre lui étoit préparée. Il pensa aux moyens de fournir des vivres aux prisonniers; il vint à bout d'en trouver suffisamment. Quand ce vint vers le soir, & qu'il vit l'instant favorable pour accomplir son dessein, il vit qu'il y avoit assez de pain, de vin & de viande. Il sortit de sa chambre qui n'étoit pas loin de la prison, il fit apporter des vivres tels qu'il les falloit, car dans le palais, tout le monde étoit prêt à lui rendre service en tout ce qu'il pouvoit desirer; quand ils furent venus à la porte de la prison, il renvoya tous ceux qui avoient apporté les vivres, & resta seul, mais il n'y fut pas plutôt entré, que la fille de l'Amiral vint auprès de lui. Et quand Gérasme la vit, il ne sut que penser, & lui dit: ma cousine, je vous prie de me dire en cette heure qui vous amène ici? Mon cousin, lui dit la Demoiselle, la très-grande confiance que j'ai en vous, m'y a fait venir, parce qu'aujourd'hui, je vous ai découvert tout mon secret, & ce que j'ai eu volonté de faire; si je savois que vous voulussiez laisser la loi de Mahomet, & recevoir le baptême, vous & moi nous en irions en France avec les Français dont je vous ai parlé aujourd'hui, nous trouverons bien la manière de partir & de faire sortir de prison ceux que vous y avez mis. Quand Gérasme eut entendu la demoiselle, il fut très satisfait, & vit bien cette fois qu'elle ne cherchoit point à le surprendre, & que ce qu'elle lui disoit, venoit du courage; & le desir qu'il avoit de savoir ce qu'elle lui diroit de la volonté d'Huon, fut la cause qui l'obligea de la croire: cependant il ne voulut pas aussitôt se découvrir à elle, jusqu'à ce que Huon sût la vérité; il répondit très-fièrement à la demoiselle, & lui dit: Ha! mauvaise fille, comment êtes-vous si hardie d'oser penser ni dire ce que vous m'avez dit; sachez que l'Amiral votre père le saura, je ne serai pas plutôt sorti de la chambre, que tous les Français seront pendus: Ah! Sire, je vous prie de me mener avec vous, afin qu'avant que je meure, je puisse voir le Chevalier pour l'amour duquel je suis contente de mourir, car s'il meurt, je ne pourrai pas lui survivre. Gérasme lui dit alors: je veux bien que vous veniez avec moi. Alors Gérasme entra, un flambeau à la main dans la prison; dès qu'il y fut, Huon le reconnut & vint l'embrasser en lui disant: mon très-cher ami, que l'heure où je vous ai trouvé soit benie; alors ils s'embrassèrent de nouveau l'un & l'autre. Quant la demoiselle vit l'amitié & la reconnoissance que les Barons firent ensemble, elle en fut jalouse, car elle vit bien que son fait en seroit plus sûr à conduire; elle vint vers Huon, & elle lui demanda si c'étoit ses gens avec qui il faisoit si grande reconnoissance. Huon lui répondit: Sachez que

tous ceux qui sont ici avec moi sont mes gens, vous pouvez m'en croire, car il n'y en a pas un d'entr'eux qui ne vous obéisse en tout ce que vous desirerez. Huon, lui dit la belle Esclarmonde, je suis charmée de leur arrivée ; alors il dit à ses gens, Seigneurs, je vous remercie de vos embrassemens, rendez vos hommages à cette noble Demoiselle par qui nous serons tous délivrés, car c'est elle qui m'a sauvé la vie. Ils remercièrent tous la noble Esclarmonde. Seigneurs, si vous voulez croire mon conseil, je vous dirai comment & de quelle manière il faudra faire quand vous serez sortis de prison. Sachez tous, que je crois fermement à la loi de notre Seigneur Jésus-Christ, & qu'aujourd'hui il n'y a personne au monde que je déteste plus que l'Amiral Gaudisse mon père, parce qu'il ne veut pas croire à la loi Catholique, & parce qu'il déteste tant les Chrétiens, qu'il n'en veut entendre parler en aucune manière, car il croit seulement au Dieu Mahomet & à ses Idoles, pourquoi le cœur ne peut me mettre à l'aimer, s'il fut jamais autre, pour rien du monde, je lui voudrois ôter ses sentimens, mais je vous dirai comment il faudra faire. Et quand ce viendra à l'heure de minuit, je vous menerai dans ma chambre où vous prendrez les armes qui vous conviendront, & quand vous serez armés de tous points, je vous menerai dans la chambre de mon père l'Amiral, vous le trouverez endormi, & le mettrez aussitôt à mort, je me charge de lui donner le premier coup, & quand il sera mort nous nous en irons tranquillement. Quand Huon eut entendu parler la belle Esclarmonde, il lui dit : A Dieu ne plaise que votre père soit mort, nous trouverons un jour la manière d'en être délivrés, nous vous remercions de ce que vous voulez nous délivrer à ce prix, il me semble qu'il vaudroit mieux vous retirer d'ici vous & Gérasme, car le jour commence à paroître afin que personne ne s'en apperçoive.

Alors Gérasme & la Demoiselle s'en allèrent au Palais après avoir refermé la porte de la prison. Gérasme & Esclarmonde aloient de tems à autre visiter les prisonniers, & leur faisoient porter tout ce dont ils avoient besoin. Gérasme étoit toujours chez l'Amiral où il commandoit tout ce qu'il vouloit ; il n'y avoit aucun Payen qui osât lui contredire. Nous cesserons de parler de de Gérasme, d'Huon & des autres prisonniers Français, qui restent en prison, jusqu'à ce que l'on aille les en tirer.

Comme le grand Géant Agrappart, frère aîné d'Angoulaffre que Huon avoit mis à mort, assembla tous ses gens, & vint en Babylone pour recevoir le tribut que l'Amiral Gaudisse payoit auparavant à son frère, du champ de bataille qu'il proposa à l'Amiral, ce qui lui fut accordé.

AInsi vous avez entendu comme Huon a mis à mort le grand géant Angoulaffre qui avoit dix-sept frères dont il étoit le plus petit. La mort d'Angoulaffre fut sûe bientôt après par tout le pays, Agrappart apprit la mort de son frère, il en fut si affligé qu'il étoit ideux à voir, il étoit d'une grandeur si prodigieuse, qu'il avoit dix sept pieds de long, & étoit gros à proportion, il y avoit un pied de distance entre ses deux sourcils, les yeux aussi ardens qu'un charbon enflammé ; le bout de son nez étoit plus gros que le museau d'un bœuf, & il lui sortoit des deux côtés de la bouche deux dents qui avoient bien chacune un pied de long ; j'ennuirois les lecteurs si je leur faisois le portrait affreux

freux de son horrible figure, vous pouvez bien penser que quand il étoit encolère, il étoit encore plus hideux, car ses yeux ressembloient à deux flambeaux ardents. Quand Aggrappart fut averti que la mort de son frère étoit réelle, il ordonna que tous les gens de son pays prissent les armes & vinssent auprès de lui, ses ordres furent ponctuellement exécutés; quand ils furent arrivés auprès du géant, il les assembla & leur raconta la mort de son frère Angoulaffre & que sa volonté étoit d'aller en Babylone vers l'Amiral Gaudisse, pour se mettre en possession des terres dont son frère étoit possesseur; aussi pour percevoir le tribut qui lui étoit dû par l'Amiral Gaudisse, alors tous les Barons lui dirent. Sire, ordonnez ce que vous voudrez & nous le ferons. Agrappart leur répondit qu'il falloit monter tous à cheval, parce qu'il vouloit aller vers l'Amiral Gaudisse, alors tous les payens soumis à ses ordres, montèrent à cheval & partirent avec lui. Ils se rassemblèrent au nombre de dix mille payens dans une grande plaine qui est auprès de Babylone, Agrappart dit à ses gens qu'ils l'attendissent en cet endroit & qu'il vouloit aller seul parler à l'Amiral Gaudisse. Pour cet effet il s'arma de tout ce qui lui étoit nécessaire, il prit une grande faulx comme son frère avoit coutume d'en porter, puis seul & ainsi armé, il entra dans la Ville de Babylonne, traversa les quatre ponts sans trouver personne assez hardi pour s'opposer à son passage, & il parvint à la salle où l'Amiral Gaudisse étoit à table. Le géant se mit devant lui & dit assez haut: que le Dieu Mahomet par qui nous vivons & qui fait croitre le bled & le vin puisse confondre l'Amiral Gaudisse comme traître & méchant homme. L'Amiral se sentant ainsi outragé, répondit au géant Agrappart, vous m'outragés à tort devant tous mes Barons. Dites-moi donc pourquoi vous m'avez insulté. Amiral, lui dit Agrappart, vous avez dans votre Palais celui qui à mis à mort mon frère Angoulaffre, puisque vous le saviez, vous auriez dû le faire écorcher tout vif, & si ce n'étoit crainte de ternir ma gloire, je te frapperois; si tu l'as mis en prison sans lui faire aucun mal, que Mahomet te maudisse, tu n'es pas digne de t'asseoire sur le trône, descends, il ne t'appartient pas d'y être.

Alors le géant retira l'Amiral du trône si rudement que sa couronne lui tomba de la tête, Agrappart s'assit sur le trône, il dit ensuite à l'Amiral, traître, mon frère est mort, tu seras dorénavant mon esclave, les terres de mon frère m'appartiennent ainsi que le tribut que tu devois lui payer, sinon je te ferai mettre en pièces, je ne demande que mon droit, & si tu veux prouver le contraire, il faut que tu trouves deux champions qui pour l'amour de toi voudront bien combattre avec moi, je me défendrai contre eux & contre d'autres si tu veux les envoyer; s'il arrive que je sois vaincu, je consens que ta terre soit franche de tout tribut, mais si je suis le vainqueur, tu demeureras mon esclave & mon tributaire, & avec ce tu payeras quatre deniers d'or par an pour racheter ta tête. L'Amiral lui dit qu'il le vouloit bien, je te donnerai deux de mes gens pour combattre contre toi.

Comme l'Amiral Gaudisse fit mettre Huon de Bordeaux hors de prison & le fit armer pour combattre le Géant Agrappart.

QUand l'Amiral eut entendu la proposition du géant, il s'écria à haute voix: Où sont les deux Chevaliers qui voudront combattre pour moi. Il est tems

de me prouver la reconnoissance de mes bienfaits. S'il y a quelqu'uns d'entre vous qui veuillent s'armer pour combattre le géant, je lui donnerai ma fille Esclarmonde en mariage; & après ma mort il aura tout mon bien sans que personne puisse s'y opposer; mais malgré les promesses avantageuses qu'il pouvoit faire, il ne se trouva pas un seul payen assez hardi pour le faire, dont l'Amiral fut si fâché qu'il ne pût retenir ses larmes.

Quand le géant Agrappart le vit, il lui dit: Il n'est pas nécessaire de pleurer, que de gré où de force, il seroit obligé de lui payer les quatre deniers d'or, car certainement je vois bien qu'il n'y a aucun de vos payens qui veuille combattre contre moi. Quand la belle Esclarmonde vit que son père pleuroit, elle en fut émue de pitié & lui dit: mon père, si je savois que vous ne me sçussiez pas mauvais gré, je vous dirois une chose qui pourroit vous tirer d'affaire. Ma fille, dit l'Amiral Gaudisse, je jure par Mahomet que vous n'aurez jamais sujet de vous en repentir. Sire, lui dit sa fille, je vous ai dit autrefois que le Français qui vint vous faire un message de la part du Roi Charlemagne, étoit mort: si cependant vous le souhaitez, je vous l'amenerai ici, je ne doute pas qu'il n'entreprenne de combattre contre Agrappart, je vous ai déjà dit qu'il a défait Angoulaffre, je crois & j'espère avec l'aide de Mahomet qu'il en fera autant de son frère Agrappart. l'Amiral lui répondit: Ma fille je consens que vous alliez chercher ce Français car si il est ainsi quil le puisse détruire, je consens que lui & tous les autres Français sortent de prison & aillent où bon leur semblera, alors Esclarmonde & Gerasme s'en allèrent à la prison & en retirèrent Huon & les autres Français & les amenèrent au Palais.

Quand ils furent arrivés, l'Amiral regarda Huon parce qu'il avoit le visage en embon point, excepté qu'il étoit devenu pâle, à cause du long espace de tems qu'il étoit resté en prison. Vassal, dit l'Amiral Gaudisse, je vois bien que vous n'avez pas fait mauvaise chere dans la prison, Sire, j'en remercie votre fille qui a bien voulu prendre soin de moi; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous m'avez mandé. Vassal, dit l'Amiral Gaudisse, je vais vous le dire: vous voyez ce Sarasin qui est armé, il m'a proposé un champ de bataille corps à corps, où bien contre deux de mes plus vaillans hommes, s'il s'en trouve d'assez hardis pour combattre contre lui, & s'il est vrai que vous ayez la valeur de m'acquitter envers lui & d'entreprendre le gage pour moi, je vous délivre ainsi que ceux qui sont avec vous, vous pourrez retourner dans votre pays, ou bien oú bon vous semblera, je vous ferai conduire en sûreté jusqu'à la Ville d'Acre; & vous donnerai un sommier chargé d'or que vous présenterez de ma part au Roi Charlemagne, vous lui direz que tous les ans je lui enverrai un pareil par droit de servitude & pour racheter ma tête, je lui en ferai la promesse par lettre, ainsi qu'il le voudra ordonner par ses Barons; qu'il ait quelque guerre, je lui enverrai deux mille payens pour le servir pendant un an, & s'il a besoin de ma personne, je passerai la mer avec cent mille payens pour le servir, car j'aime mieux être en servitude ailleurs que de payer ici quatre deniers & si tu veux demeurer avec moi, je te donnerai ma belle fille Esclarmonde & la moitié de mon Royaume pour te maintenir dans ton état.

Sire Amiral dit Huon, je le veux bien faire, pourvu que vous vouliez me rendre mon haubert, mon riche cor d'ivoire &

mon hanap que l'on m'ota quand je fus pris.

Vassal, dit l'Amiral, je vous ferai tout rendre & vous ne perderez pas un denier. Alors l'Amiral envoya chercher le haubert, le cor & le hanap qu'il fit donner à Huon qui fut bien content de les avoir. Quand Agrappart sut que l'Amiral avoit trouvé un Champion pour le combattre, il dit à l'Amiral qu'il vouloit parler à ses Barons qui l'attendoient déhors, mais que celui qui devoit le combattre se tint tout prêt, car, dit-il, tant que je viverai, je n'aurai de contentement que je te l'aye mis en pièces, alors il partit sans rien dire de plus & s'en alla vers ses gens; Huon qui étoit resté au Palais endossa le bon haubert, il donna ensuite à Gerasme son cor d'ivoire, en le priant de vouloir le garder jusqu'à son retour, puis il réclama notre Seigneur en le priant très humblement de vouloir bien lui pardonner ses péchés & vouloir bien le secourir contre un Adversaire si affreux.

Quand il eut fait sa prière à Dieu, il mit son haubert aussi facilement qu'à la première fois & vit par-là que Dieu lui avoit pardonné, il dit alors; Ah! noble Roi Oberon, puisque Dieu à calmé sa colère contre moi, pardonnez-moi, car je suis bien puni d'avoir passés vos ordres. Ah! je te prie de ne pas m'en vouloir mal si lorsque j'étois en prison, il m'est échappé quelques murmures, j'avoue que j'ai mal fait, mais c'étoit par oubli.

Vous m'avez tant fait de plaisir quand je vous trouvai au milieu du bois où vous me donnâtes votre riche cor d'ivoire & vôtre hanap par qui j'ai été secouru tant de fois. Pardonnez moi les fautes que j'ai faite & daignez me secourir en mon besoin car sans le secours de Dieu & le vôtre, il faut que je perde la vie.

Huon pria Dieu bien dévôtement de lui pardonner ses péchés & de lui faire la grace de remporter la victoire sur un ennemi aussi affreux. Quand Huon eut fini son oraison, il vint un Sarrasin qui dit à Huon, Vassal, voici ton épée que tu as perdu le jour que l'on te prit, Huon le remercia & prit son épée.

Après cela Huon laça son heaume & ceignit sa bonne épée, ensuite l'Amiral lui fit amener un cheval des plus beaux qu'on ait vu. Huon l'ayant vu remercia l'Amiral, quand à la richesse de la selle & de la bride il m'est impossible de vous l'exprimer.

Huon après avoir fait le signe de la croix, monta à cheval & sortit tout armé du Palais & vint dans une grande prairie où il fit une course pour essayer le cheval.

Quand il eut fait sa course, il s'arrêta devant l'Amiral qui étoit par les fenêtres du Palais pour regarder Huon, il disoit à ses Barons que les Français étoient à redouter; Huon étoit un très-bel homme & c'eut été dommage que je l'eusse fait mourir, l'Amiral Gaudisse commanda que le champ fut gardé par mille Sarrasins, afin qu'il ne se commit aucune trahison, puis l'Amiral lui cria: Vassal, que Mahomet te conduise.

Comme Huon combattit le Géant Agrappart, le vainquit & le livra à l'Amiral Gaudisse qui en eut grande joie.

HUON vint au champ où son ennemi l'attendoit & quand Agrappart vit Huon il lui cria le plus haut qu'il put: Vassal, qui a entrepris un si grand combat, Huon lui répondit: apprends que l'Amiral m'appartient, je suis natif du Royaume de France, & si tu veux savoir qui je suis c'est moi qui ai tué ton frère.

Vassal, dit le Payen, j'ai le cœur bien joyeux, puisque Mahomet m'a fait cette grace d'avoir le pouvoir de venger la mort de mon frère sur toi qui est son meurtrier, mais si tu voulois me croire, adorer mon Dieu Mahomet, délaisser ta loi, & venir dans mon pays, je te ferai grand Seigneur & tu aurois plus de terres que tes parens. je te donnerai ma sœur qui est plus grande que moi d'un pied & qui est noire comme un charbon.

Huon lui dit je ne veux ni de tes terres ni de ta sœur je les donne tous au diable, m'éfie-toi de moi; car je ne serai jamais content que je ne t'aye mis à mort comme j'ai fait de ton frère. Je te défie au nom de Dieu & sa Mère, & moi dit le Payen, au nom de mon Dieu Mahomet.

Alors ils s'éloignèrent pour prendre leur course, puis tournèrent l'un contre l'autre la lance à la main, ils se heurtèrent si fort que leurs lances se frappèrent ensemble, & leurs chevaux courroient d'une telle rapidité qu'il tombèrent au milieu de la prairie. Les deux Champions se levèrent promptement & virent l'un vers l'autre, Agrappart s'arma de sa grande faulx qui étoit dans la prarie & la leva pour en frapper Huon qui se baissa un peu, ce qui fit que le géant manqua son coup, mais Huon qui étoit souple & adroit leva son épée & en frappa sur le heaume du géant un coup si terrible qu'il en abbattit une partie, malgré le cercle d'or le coup fut si pesant, qu'il lui coupât l'oreille droite & le sang en sortit considérablement. Tu devois bien être content que j'eusse tué ton frère sans venir ici pour subir un sort pareil, car tu ne verras jamais d'autre jour que celui-ci.

Quand le géant se vit ainsi navré, il eut grande peur & dit à Huon : Vassal, Mahomet qui a forgé ton épée puisse-t-il te confondre, j'aime mieux payer les deniers d'or pour sauver ma vie que d'être mis à mort. Vassal je me rends à toi, je te remets mon épée & te prie de ne me faire aucun mal. Huon lui répondit : ne crains rien puisque tu te rends à moi, il n'y aura personne assez hardi pour te faire du mal.

Huon prit alors le géant par le bras, il l'emmena à pied dans la Ville, dont l'Amiral Gaudisse & tous ses Barons en furent bien joyeux, mais la grande joie qu'eut la noble Demoiselle Esclarmonde l'emportoit sur tout les autres, Gerasme qui vit que Huon de Bordeaux avoit vaincu le géant, vint vers l'Amiral Gaudisse & lui dit : Sire Amiral, apprennez que je suis Chrétien & non pas votre neveu; je m'en vins ici pour chercher mon Seigneur & pour mieux en savoir la vérité, je vous fis entendre que j'étois fils du Roi Yvoirin de Montbrant votre frère, afin que plus certainement je pûsse savoir ce que mon Seigneur étoit devenu, car je savois bien qu'il devoit venir auprès de vous, pour faire le message qui lui avoit été ordonné par le Roi Charlemagne.

Comme le géant Agrappart demanda merci à l'Amiral, & comment Huon engagea l'Amiral à quitter la loi des Payens, pour recevoir le Baptême.

APrès que l'Amiral eut entendu Gerasme, il fut bien surpris & dit qu'il n'y avoit personne tant subtil qu'il fut, qui ne dût se méfier de la subtilité d'un Français; alors l'Amiral regarda Huon qui étoit déjà sur les dégrés, il amenoit avec lui Agrappart le géant, l'Amiral & tous ses Barons vinrent au-devant de lui; Gerasme & ses compagnons furent très-joyeux quand ils les virent, & quand Huon apperçut l'Ami-

ral, il prit Agrappart par la main, & dit à l'Amiral : Sire, je vous livre celui qui vous a tant injurié & qui vous a fait descendre de votre Trône, vous en ferez à votre volonté. Lorsque le géant Agrappart se vit devant l'Amiral, il se mit devant l'Amiral & lui dit : Sire, on dit que la pensée d'un fou se rencontre quelquefois être vrai, cela se rapporte à moi, car lorsque je suis venu vers vous, je me croyois le plus fort qui t sur la terre & que vous n'auriez pu me résister, mais je me suis trompé dans cette idée, & je suis vaincu par un seul homme & ammené devant vous, moi qui autrefois n'eut pas daigné combattre contre dix. Sire Amiral, je vous prie d'avoir pitié de moi & me pardonner l'outrage que je vous ai fait; quand l'Amiral eut oui Agrappart, il lui dit qu'il lui perdonnoit la faute qu'il avoit commise à condition que jamais il ne feroit de mal à personne & qu'il deviendroit son esclave & lui rendroit hommage devant tous ceux qui étoit présens. Sire, dit Agrappart, je suis prêt de faire votre volonté, alors il rendit hommage à l'Amiral en présence de tous ceux qui étoient là. Ils se mirent tous à table avec beaucoup de joie, l'Amiral fit ce jour bien de l'amitié à Huon, il le fit asseoir auprès de lui ainsi que les autres français. Huon qui avoit grand desir de parvenir à son but, tira son hanap de son sein que Gerasme lui avoit rendu, parce que Huon lui avoit donné en garde ainsi que son cor d'ivoire. Huon dit alors à l'Amiral vous voyez bien ce hanap que je tiens, il est vuide maintenant, vous verrez une pièce d'admirable valeur. L'Amiral dit a Huon, je vois bien qu'il n'y a rien dedans. Huon lui dit : Je veux vous montrer que notre loi est sainte & approuvée, alors il fit trois signes de Croix sur le hanap, il n'eut pas plutôt fait que le hanap se trouva rempli de bon & excellent vin, ce qui surprit baucoup l'Amiral. Huon lui dit ensuite, prenez le hanap & goûtez du vin qui est dedans, vous en sentirez la qualité, il présenta le hanap à l'Amiral, aussitôt qu'il l'eût pris, ledit hanap se trouva vuide, l'Amiral en fut si surpris, qu'il dit à Huon qu'il l'avoit enchanté. Je ne suis point un enchanteur, lui répondit Huon ; c'est à cause de vos péchés, car votre loi est mauvaise, vous pouvez bien le voir par la vertu que Dieu a donné au hanap & par le signe de la Croix, vous voyez que ce que je vous dis est véritable, mais pour délaisser ma loi dit l'Amiral, je n'en ferai rien. Je veux savoir si vous demeurerez ou non, ou si vous voulez aller en France, car je veux tenir la promesse que je vous ai fait. Je sais bien, lui dit Huon, que vous tiendrez votre promesse, mais je vous prie sur toutes choses de quitter votre loi, & si vous ne le faites, je vous jure sur ma foi que je ferai venir tant de gens armés, qu'il n'y aura aucune maison dans votre Ville qui n'en soit pleine ; quand l'Amiral eut entendu Huon lui parler ainsi, il se tourna vers ses Barons & leur dit : Seigneurs vous entendez avec quel orgueil me parle ce Français que depuis un an je tenois prisonnier, il me menace maintenant de me faire mourir, parce que je ne veux pas délaisser notre loi pour embrasser la sienne. Je suis fort surpris où il prendra tant de gens pour faire ce qu'il dit : que personne ne l'épargne, s'il peut le faire mourir. Huon lui dit : Sire, je vous le demande encore une fois, avez-vous envie de changer de loi ? Ne m'en parlez plus si vous avez en vie de vivre, car, par Mahomet, quand toute l armée de Charlemagne seroit ici, elle ne pourroit vous sauver de la mort.

Comme Huon voyant que l'Amiral ne vouloit pas quitter sa loi, sonna son cor par lequel le noble Roi Oberon vint vers lui, & l'Amiral fut mis à mort & tous ses gens. Huon fut en péril de périr ainsi que la belle Esclarmonde parce qu'il avoit passé ses ordres.

QUand Huon entendit qu'il ne pouvoit faire de mal à l'Amiral, & qu'il ne vouloit pas quitter sa loi pour prendre celle de Jésus-Christ, il sonna son cor d'une telle force que le sang lui sortoit de la bouche, de sorte que l'Amiral & tous ceux qui étoient à table se levèrent & la renversèrent. Ils se mirent tous à chanter & danser, lorsque Huon sonna son cor, Oberon entendit le cor & dit: Je sens bien que mon ami Huon a besoin de moi, je lui pardonne tout ce qu'il m'a fait, il en a été assez puni, je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes bien armés, je ne puis secourir un plus vaillant Chevalier, c'est dommage qu'il a le cœur si inconstant, il n'eut pas plutôt dit qu'il se trouva dans la Ville de Babylone où ils commencèrent à faire mourir tous ceux qui ne vouloient pas embrasser la Religion Catholique, Oberon monta au Palais accompagné des Chevaliers qui avoient tous l'épée à la main. Huon n'eut pas plutôt apperçu Oberon, qu'il courut l'embrasser & lui dit: Sire, j'ai bien des graces à rendre à Dieu & à vous qui venez de si loin pour me secourir dans mon besoin. Oberon lui dit; tant que tu voudras suivre mes conseils; je ne te délaisserai jamais.

Lors de toutes parts ils mirent en pièces payens, hommes, femmes & enfans, excepté ceux qui reçurent la loi de Dieu; Oberon vint vers l'Amiral & le livra à Huon qui fut bien joyeux, il demanda à l'Amiral ce qu'il avoit envie de faire & s'il vouloit quitter sa loi pour embrasser celle de Jésus-Crist. Huon dit l'Amiral, j'aimerois mieux être mis en pièces que de quitter ma loi. Oberon qui étoit présent dit à Huon pourquoi il tardoit tant à le mettre à mort, Huon leva aussi-tôt son épée dont il trancha la tête à l'Amiral. Oberon dit alors à Huon, tu feras bien de t'acquitter envers le Roi Charlemagne. Huon prit la tête de l'Amiral, lui ouvrit la bouche dont il tira les quatre dents machelières, puis coupa sa barbe & en prit ce qu'il en voulut avoir. Oberon lui dit alors, tu as maintenant les dents & la barbe de l'Amiral, si tu aimes la vie, gardes les bien. Sire, dit Huon, je vous prie de les mettre en un endroit sûr, afin que je les puisse retrouver quand j'en aurai affaire, car je suis si étourdi, que je les aurois bientôt oubliées ou perdues.

Ami, dit Oberon, je vous approuve en ce que vous dites, je les souhaite dans le côté de Gerasme sans lui faire aucun mal, aussi-tôt qu'il eût souhaité, elles entrèrent dans le côté de Gerasme & elles y étoient si bien cachées que personne ne pouvoit s'appercevoir de quel côté elles étoient, il appella ensuite Huon & lui dit: Je vais m'en retourner dans mon Château de Montmur; vous emmenerez avec vous Esclarmonde fille de l'Amiral, je vous défend sur votre vie, si vous ne craignez de m'irriter, ne soyez pas assez hardi pour avoir affaire à elle que vous ne l'ayez épousée à Rome. Si tu passes mes ordres, tu essuiras tant de malheurs que le double des malheurs que tu as éprouvés depuis que tu es sorti du Royaume de France, n'est rien en comparaison de ceux que tu auras à souffrir si tu passes mes commandemens Sire, lui dit Huon, je m'en garderai bien, & je ne ferai rien qui puisse te déplaire. Alors le Roi Oberon



fit appareiller un bon vaisseau qui étoit si riche & si orné & garni de Chambres tendues de riches tapisseries, que c'est chose incroyable quand on ne l'a pas vu, car tout étoit or & soierie. Je serois trop long à vous raconter la beauté & la richesse de ce vaisseau. Quand il fut chargé de vivres nécessaires, Oberon prit congé de Huon qu'il embrassa en pleurant, Huon lui demanda pour quel sujet il pleuroit, à quoi Oberon répondit: le sujet pour lequel je verse des larmes, est que j'ai pitié de toi, car si tu savois la grande misère où tu te trouveras, tu en tremblerois de frayeur, car je suis certain que tu auras beaucoup à souffrir & qu'il n'y a personne au monde qui le puisse raconter, alors Oberon le quitta sans rien dire de plus.

Et quand Huon vit qu'Oberon étoit parti il se mit à penser, mais il sortit bientôt de ses réflexions, & donna des ordonnances par toute la Ville, il fit baptiser la noble Demoiselle Esclarmonde, maria sa cousine qu'il avoit amenée de la tour du géant Angoulaffre, à un Amiral du pays qui avoit reçu le Baptême. Huon leur donna la Ville de Babylone & toutes les dépendances. Quand Huon eut marié sa cousine, il fit appareiller un petit vaisseau pour pouvoir aller chercher des vivres quand il en seroit nécessaire, ils montèrent tous ensuite dans le vaisseau après avoir fait leurs adieux à la nouvelle mariée qui fut bien fâchée de voir partir son cousin Huon. Quand ils furent tous embarqués, on leva l'ancre & ils cinglèrent à force de voiles & sortirent de la rivière du Nil, ils passèrent vers Damiette, entrèrent en pleine mer & eurent toujours le vent favorable. Ils se mirent à table où ils eurent à boire & à manger autant qu'ils en voulurent, car le hanap qu'ils avoient fournissoit de vin autant qu'ils pouvoient en avoir besoin. Grand Dieu! dit Huon, je dois bien vous remercier d'un si bon hanap, du haubert & du riche cor d'ivoire que vous m'avez donné, car quand je veux sonner ledit cor d'ivoire, il me viens autant de gens que j'en ai besoin, puis j'ai la barbe & les quatre dents machelières de l'Amiral Gaudisse, j'ai aussi sa belle fille Esclarmonde que j'aime d'un ardeur extrême, malgré que le nain bossu m'ait défendu en quelque manière que ce soit d'en approcher, cela ne m'empêche pas d'en faire à ma fantaisie. Esclarmonde m'appartient, j'en ferai à ma volonté. Quand Geraîme entendit Huon parler ainsi, il lui dit; que vas tu faire? tu sais bien qu'Oberon ne ment jamais, car tu n'as jamais trouvé en lui que des vérités, peut s'en est fallu que par ta faute nous ne fussions tous perdus, & maintenant tu veux en freindre ses ordres. S'il arrive que tu touches la Demoiselle avant le tems prescrit, il t'en arrivera mal. Huon lui répondit: Je n'écouterai que ma volonté & je ne quitterai pas Esclarmonde que je n'en aie joui. Si vous avez peur, montez dans ce petit vaisseau, prenez des vivres & allez où bon vous semblera. Gerasme voyant que Huon ne faisoit aucun cas de ses avis, lui dit: Je m'en irai bien fâché; ils sortirent au nombre de treize du grand vaisseau & montèrent sur le petit. Quand Huon vit qu'il étoit resté seul avec la demoiselle Esclarmonde & que ses Barons étoient partis, il fit préparer un lit & dit à la demoiselle qu'il falloit qu'elle contentât son desir. Esclarmonde à cette proposition, se jetta à ses pieds toute en pleurs, le priant de vouloir attendre qu'il l'eût épousée, ainsi qu'il l'avois promis au Roi Oberon. Belle, lui dit-il, l'excuse est

est hors de saison ; alors il prit Esclarmonde, la mit sur le lit où il prit ses ébats, mais il avoit à peine contenté son indigne passion, qu'il survint une tempête si terrible que les vagues de la mer s'élevoient jusqu'aux nues, le tonnerre & les éclairs qui se succédoient, présentoient l'affreuse image de la mort, le vaisseau se brisa en pièces, il resta pour toute ressource une echelle sur laquelle se mirent Esclarmonde & Huon & le vent les poussa vers une Isle qui étoit près de là. Et quand ils furent arrivés sur la terre ferme, ils se mirent à genoux & remercièrent le Seigneur de les avoir fait échapper au danger. Les Barons qui étoient montés sur le petit vaisseau voguoit en invoquant le Seigneur de les conduire à bon port, car ils avoient vu périr le vaisseau sur lequel Huon & la belle Esclarmonde étoient montés, & ils les croyoient morts.

Comme Huon & Esclarmonde arrivèrent dans une isle descendirent à terre, comme les Pirates emmenèrent Esclarmonde & laissèrent Huon seul à qui ils lièrent les pieds & les mains & lui bandèrent les yeux.

Quand Huon & Esclarmonde virent quils étoient tous nuds, ils pleurèrent amèrement, en entrant dans cette isle où ils ne trouvèrent aucun homme vivant, mais l'herbe étoit si belle & si verte que c'étoit un plaisir à voir, ils furent encore bien heureux de ce qu'il y faisoit chaud ils se couchèrent dans l'herbe pour ne pas être vus, Esclarmonde versoit un torrent de larmes, Huon lui dit : si nous mourons par amour, nous ne serons pas les premiers, car Christian mourut seul pour son amie qui mourut pour lui. Ils s'embrassèrent tendrement & comme ils étoient dans l'herbe, il y vint dix Sarrasins dans un batteau qui prirent ce qu'ils avoient de meilleur & descendirent à terre pour se reposer en attendant quelqu'aventure, c'étoit des gens qui avoient servi autrefois l'Amiral Gaudisse, père d'Esclarmonde.

Huon qui étoit caché dans l'herbe avec son amie entendit qu'il y avoit quelqu'un près d'eux, il eut envie d'aller auprès d'eux pour avoir à manger & dit à son amie de rester dans l'endroit jusqu'à ce qu'il fut revenu. Que Dieu vous conduise mais je vous prie de revenir bientôt. Il sortit tout nud & vint vers ceux qui mangeoient, il les pria au nom de Dieu de vouloir bien lui donner du pain. Nous t'en donnerons volontiers mais dis-nous par quelle aventure tu es ici ? Huon leur répondit que c'etoit la tempête qui l'avoit jetté sur cette isle, le vaisseau sur lequel j'étois monté est péri & tous mes compagnons qui étoient avec moi le sont aussi. Quand ils eurent entendu Huon, ils en eurent pitié & lui donnèrent deux pains, Huon les remercia & vint auprès de son amie qui étoit enveloppée dans l'herbe, il lui donna du pain, ce qui lui fit un grand bien. Ceux qui lui avoit donné du pain, dirent entr'eux, il n'est pas possible que cet homme n'ait avec lui une compagnie, allons doucement auprès de lui nous verrons s'il y a quelqu'un, & nous ne nous en retournerons pas que nous ne sachions la vérité ; ils suivirent Huon le plus doucement qu'ils purent, & quand ils furent auprès de lui, ils le virent assis auprès de la belle Esclarmonde qui mangeoient du pain qu'ils leur avoient donné, ils s'arêtèrent pour voir s'ils reconnoîtroient la Demoiselle, il y en eut un qui dit, je ne sais si je me trompe, mais je crois bien que cette Demoiselle est

Esclarmonde la fille de l'Amiral Gaudisse & celui qui est avec elle est le Français qui a combattu contre Angoulaffre, il a depuis fait mourir l'Amiral, nous sommes bien aise de les avoir trouvé & encore plus de ce qu'il est tout nud & sans armes, car s'il étoit armé, notre vie seroit en grand danger, quand les pirates surent que c'étoit Esclarmonde fille de l'Amiral Gaudisse, ils approchèrent près du lieu où ils étoient & s'écrièrent; Ah! Esclarmonde, votre faute est mauvaise, c'est par votre faute que votre Père est mort, car c'est celui qui est auprès de vous qui l'a mis à mort, nous allons vous conduire vers le Roi Yvoirin de Montbrant, qui sera de vous telle punition qu'il voudra, & celui qui est auprès de vous sera écorché tout vif. Quand Esclarmonde vit les payens, elle tomba à genoux les mains jointes, en les priant humblement d'avoir pitié & compassion du Français, mais que pour elle, ils pouvoient en faire ce qu'ils voudroient & l'emmener vers son oncle. Car, dit-elle, je vous jure par Mahomet que si vous voulez m'accorder ce que je vous demanderai & que je puisse être en bien avec mon oncle, je vous ferai tous riches, aussi bien, que vous rapporteroit la mort d'un homme. Dame, lui dirent les payens, nous voulons bien le laisser ici, mais nous lui forons tant de honte qu'il s'en souviendra. Alors ils prirent Huon, l'attachèrent & lui bandèrent les yeux, il lui lièrent les mains, tellement que le sang lui sortoit du bout des doigts, il souffroit tant qu'il pensât en mourir, il se réclama à notre Seigneur & le pria d'avoir pitié de lui & de lui pardonner ses méfaits. Quand la bonne Esclarmonde vit que son ami Huon étoit attaché & qu'elle étoit forcée de le quitter, elle s'abandonna aux larmes, Huon de son côté poussoit mille regrets de voir emmener sa belle Esclarmonde. Je vais parler dans le chapitre suivant de la belle Esclarmonde.

Comme la belle Esclarmonde fut emmenée par les Pirates, comment l'Amiral Galaffre d'Anfalerne la délivra.

Lorsque les Pirates eurent liés les pieds & les mains à Huon & lui eurent bandé les yeux, ils le laissèrent seul & emmenèrent avec eux la belle Esclarmonde dans leur vaisseau, ils la couvrirent d'une robe fourée d'hermine car il n'en manquoient pas, ils firent lever les voiles & partirent. Il s'éleva peu de tems après un vent impétueux qui les poussa au port de l'Amiral Galaffre d'Anfalerne, il sortoit de table & étoit appuyé a une des fenêtres de son Palais, il vit le vaisseau qui étoit à l'ancre dans son port, il reconnut au Pavillon que ce vaisseau étoit au Roi Yvoiroin de Montbrant, il appella ses Barons, descendit & vint au port où il vit le vaisseau.

Quand il fut arrivé, il dit tout haut: Seigneurs, qui êtes dans ce vaisseau dites-moi quelle marchandise vous avez amené, ils répondirent que c'étoit des étoffes de soie; si elles vous doivent quelque tribut, nous sommes prêts à vous le payer.

Lors l'Amiral Galaffre leur répondit: je sais bien le tribut que vous me devez, mais je voudrois savoir quelle est cette belle Dame que je vois pleurer, Sire, lui répondirent-ils, c'est un esclave que nous avons acheté à Damiette. Esclarmonde l'entendit qui parloit d'elle, ainsi que la réponse que firent les Pirates, elle s'écria aussi-tôt: Sire Amiral, ayez pitié de moi je ne suis pas Esclave, mais fille de l'Amiral Gaudisse qui fut mis à mort par un Vassal Français, mais ces gens-ci m'ont

prise pour me mener à mon oncle Yvoirin de Monbrant, que s'il me tenoit, me feroit bruler à petit feu. Belle, lui dit Galaffre ne vous épouventez pas, car vous demeurerez avec moi malgré les Pirates qui vous ont emmenée, puis il leur dit de lui amener la Dame, ils répondirent qu'ils ne le feroient pas.

L'Amiral leur cria qu'il leur feroit rendre de gré ou de force, ils se mirent en en état de défense, mais malgré tous leurs efforts, ils furent mis en pièces, & la Demoiselle fut conduite vers l'Amiral qui fut bien aise de la voir. il étoit cependant fâché de ce qu'il en étoit échappé un qui alloit à Montbrant, mais peu lui importoit, puisqu'il avoit ladite Dame qu'il fit emmener au Palais.

Quand l'Amiral Galaffre vit quelle étoit si belle, il devint si amoureux d'elle qu'il voulût l'épouser selon la loi Sarrasine, dont elle fut bien fâchée & lui dit Sire, il est juste que je suive votre volonté, puisque vous m'avez tiré des mains des voleurs. Mais je vous prie de vous déporter de l'amour que vous avez pour moi pour le présent, car j'ai fait un vœu que de l'année où nous allons entrer jusqu'à celle d'après, je ne coucherois avec aucun homme, dont j'ai été bien fachée pour l'amour de vous, car vous m'avez fait beaucoup d'honneur de vouloir me prendre pour femme; Mahomet vous saura bon gré, si pour l'amour de lui vous attendez que mon vœu soit accompli. Belle, dit l'Amiral Galaffre, pour l'amour de mon Dieu Mahomet & de vous, je me déporterai, & dussé-je attendre vingt-ans j'attendrai pourvû que je vous possède. Sire, dit Esclarmonde, fasse le Dieu Mahomet que je puisse vous mériter, elle dit ensuite en elle-même. Grand Dieu! je vous prie de me faire la grace de garder une fidélité inviolale à mon cher ami Huon, car je souffrirai mille tourmens auparavant de lui manquer. Je vous parlerai maintenant du vaisseau qui étoit partit pour Montbrant.

Comme le petit vaisseau alba à Montbrant auprès du Roi Yvoirin, comme il fit déjier l'Amiral Galaffre d'Anjalerne, & de la réponse qu'il fit.

DAns le chapitre précédent on a vu comme Esclarmonde fut délivrée, & de quelle manière l'Amiral Galaffre la traita, pour quelle gardât la fidélité a Huon, comment il y eut un des pirates qui se sauva seul avec le petit vaisseau & se mit en chemin pour aller à Montbrant où il trouva Yvoirin, auquel il raconta tout au long ce qui s'étoit passé, & comme son frère avoit été tué par un jeune Vassal Français; comme ils l'avoient trouvé, avec sa nièce qu'ils vouloient amener, mais l'Amiral Galaffre nous la enlevée & a tué tous mes compagons.

Quand le Roi Yvoirin entendit le Pirate, il s'écria; Mahomet! comment avez vous pu souffrir que mon frère Gaudisse ait été mis à mort & d'autre part, que ma nièce sa propre fille, ait été complice de sa mort. Le chagrin extrême que j'en ai me fait desirer ma mort, car je vois que celui qui tient tout de moi est encore de leur parti, je suis hors de moi.

Alors Yvoirin très-triste & irrité appella ses Barons, devant lesquels il fit venir le Pirate qui avoit aporté les nouvelles & il raconta devant Yvoirin & tous ses Barons la mort de l'Amiral Gaudisse & la la manière de l'Amiral Galaffre qui avoit retenu sa nièce & mis ses hommes à mort. Quand les barons eurent entendu la déposition du Pirate, ils dirent d'un commun

accord à Yvoirin : Sire, nous sommes d'avis que vous envoyé à l'Amiral Galaffre un de vos secrets messagers, afin de leur signifier qu'il ait à vous envoyer votre niéce & qu'il vienne amender l'offense qu'il vous a fait d'avoir mis à mort vos gens, & qu'il vous réponde pourquoi il a commis une pareille action, & s'il ne veut pas obeir à vos ordres, vous pourrez lui ôter toutes les terres qu'il tient de vous.

Quand le Roi Yvoirin eut entendu ses Barons, il approuva leur avis & dit qu'il les suivroit, on fit venir le messager & on lui expliqu'a le message qu'il avoit à faire auprès de l'Amiral, quand le messager eut entendu les mots bien expliqués de ce qu'il avoit à dire de la part du Roi Yvoirin, il partit & vint à Anfalerne où il monta au Palais & trouva Galaffre qu'il salua au nom de Mahomet

Il lui fit son message, & quand Galaffre eut entendu le message qui lui étoit fait de la part du Roi Yvoirin, il répondit au messager ? Dis à ton Roi que je ne veux pas lui renvoyer sa niéce, & que si ses gens sont péris ce n'est que par leur faute, que s'il me vient assaillir, je me défendrai. Quand le messager entendit l'Amiral Galaffre, il lui dit, puisque vous voulez en agir de cette façon, je vous jure par Mahomet, que le Roi Yvoirin ne vous laissera ni Ville ni Château il réduira tout en cendres & ne vous laissera pas un seul pied de terrein, s'il vient à s'emparer de vous, il vous fera mourir dans les tourmens. A ces mots l'Amiral s'enflamma de colère, va dit-il au messager, dire à ton Seigneur que je me ris de ses menaces, si j'apprends sa venue, je lui ferai tant d'honneur que je n'attendrai pas qu'il entre sur mes terres, mais ra au-devant, dis-lui de ma part que si je puis avoir sur lui l'avantage, je lui séparerai l'ame du corps.

Le messager partit & retourna à Montbrant, quand il fut arrivé, le Roi Yvoirin lui demanda ce qu'il lui avoit dit ; l'Amiral Galaffre, me ramenera-t-il ma niéce comme tu lui as dis de ma part. Sire, lui répondit le messager, il m'a répondu qu'il ne vous la renverroit point & qu'il ne vous craint nullement, il viendra même au-devant de vous pour vous combattre & vous mettre à mort, s'il peut vous atteindre. Quand le Roi Yvoirin eut entendu le messager, il fut transporté, d'un si grand courroux, qu'il restât long-temps sans rien répondre, & quand il fut un peu calmé, il jura par Mahomet, que jamais il n'auroit de joie qu'il n'ait détruit la Ville d'Anfalerne & mis à mort l'Amiral Galaffre. Il manda aussi-tôt tous ses barons avec lesquels il tint conseil pour que dans l'espace de quinze jours tous ses gens furent prets à marcher vers Montbrant ce qui fut exécuté, car au jour nommé, ils se trouvèrent tous rassemblés, comme on le verra dans la suite. Nous parlerons maintenant du Roi Oberon.

Comment le Roi Oberon à la requête d'un Chevalier, nommé Gloriande, & le luiton Malebron alla secourir Huon & l'emporta de l'Isle Moysant.

DEs que le Roi Oberon qui étoit dans son bois, apprit que Huon étoit resté dans son Isle, il se mit à pleurer, & quand Gloriant un Chevalier fae vit qu'il étoit là, il en fut bien surpris, il le pria de lui dire quel étoit son chagrin ? Gloriant lui dit Oberon, c'est le parjure de Huon qui en est la cause, lui que j'aimois tant, car il a passé mes commande-

ment, quand je l'ai quitté, je lui ai livré l'Amiral Gaudisse pour en faire ce qu'il lui plairoit, je lui ai fait voir la belle Esclarmonde, je lui ai donné mon riche cor d'ivoire & mon hanap qu'il a perdu par sa folie, dont il est bien puni, car il est nud dans une Isle & il a les pieds & les mains liés, il a aussi les yeux bandés & le laissai périr misérablement. Sire, dit Gloriand, au nom de Dieu, souvenez-vous qu'il fut défendu à Adam & Eve, lorsqu'ils étoient dans le paradis terrestre de toucher au fruit défendu, & ils ont en enfreint ce commandement, cependant Dieu eut pitié d'eux, ainsi je vous prie de pardonner à Huon.

Alors Malebron s'avança & dit à Oberon: permettez-moi de l'aller visiter encore une fois. Quand le Roi Oberon se vit ainsi pressé par Gloriand & Malebron: il se mit en courroux & dit à Malebron; je veux bien que tu ailles voir ce misérable Huon qui est dans la peine; mais il faudra que tu sois encore vingt-huit ans luiton en mer avec trente ans que tu dois encore y être, & tout ce que pourras lui faire c'est de le mettre en terre ferme & qu'il aille où il voudra, je n'en veux plus entendre parler, mais je veux que tu me rapporte mon corps, mon riche hanap & aussi mon bon haubert.

Ha! Oberon, dit Gloriand, vous faites un grand peché, puisque pour si peu de chose vous êtes irrité contre Huon de Bordeaux, & quand à ce qui est du bon haubert que vous voulez avoir, vous savez que Huon la bien conquis & que c'est inutile que vous desiriez l'avoir. Quand Gloriand eut fini son discours; Malbron commença à lui dire: Sire, puisque vous me permettez de le mettre hors de l'Isle, je vous supplie de me dire en quel lieu est cette Isle où est Huon, apprenez, lui dit Gloriand, que cette Isle est assez près d'enfer & a nom l'isle Moysant, Sire, dit Malebron, je vous recommande à notre Seigneur Jésus-Christ Malebron partit & vint en peu de tems au bord de la mer, quand il fut venu, il sauta dedans & se mit à nager si vîte, qu'à peine un oiseau eût-il pu le suivre, il nagea tant qu'il arriva dans l'isle Moysant, quand il fut entré, il vint auprès de Huon, qu'il trouva pleurant & dit: Huon, je prie notre Seigneur Jesus-Christ de vouloir bien te seccurir. Ah! grand Dieu, dit Huon, quel est celui qui me parle sous cette figure! Pauvre Huon, apprenez que je suis un homme qui vous aime beaucoup, j'ai nom Malbron, & je suis ce luiton qui vous passa autrefois la mer pour aller en Babylone. Ah! Malbron, très cher frère, je vous prie de me tirer de l'état douloureux où je suis: très-volontiers, dit Malebron, alors il le délia & lui debanda les yeux, quand Huon se vit délié, il en fut bien joyeux & demanda à Malebron qui l'avoit envoyé? il lui répondit que c'étoit Oberon, mais sous condition que malgré que je doive être trente ans luiton en mer, il faudra que je le sois encore vingt-huit ans, cela m'est égal, car je t'aime tant, qu'il n'est rien que je ne fasse pour te servir, mais il faut que je rapporte le cor, le hanap & le bon haubert, car c'est ainsi que je l'ai promis au Roi Oberon, je prie Dieu, dit Huon, qu'il puisse confondre le Nain bossu qui ma fait tant de peine & presque sans sujet. Malebron lui dit: Huon vous avez tort de parler ainsi, car Oberon le sait aussi-tôt que vous l'avez dit. Je me soucie de tout ce qu'il peut faire, car il m'a tant fais de mal que jamais je ne pourrai l'aimer. Dites-moi je vous prie si vous m'emporterez d'ici, où si j'y resterai toujours. Ami lui dit Malbron,

je vous porterai hors de cette isle & vous mettrai en terre ferme, car je ne puis vous aider en aucune maniére que ce soit, il se remit alors en sa peau & dit à Huon de monter sur sa croupe, je le veux bien dit Huon, alors il monta sur la croupe de Malebron, il croisa les jambes & étoit nud comme quand il sortit du ventre de sa mère. Malebron sauta dans la mer & se mit à nager d'une telle rapidité, qu'en moins d'une heure il parvint a l'autre bord, quand il y fut arrivé, il mit Huon à terre & lui dit : mon ami, je ne puis pour le présent vous rendre d'autre service que de prier le Seigneur de vous secourir, je m'en vais chercher le cor, le hanap & le bon haubert que vous vouliez avoir, je les porterai au Roi Oberon ainsi que je lui ai promis, il sauta dans la mer laissant là Huon qui se voyant tout nud & seul, se mit à pleurer disant : Vrai Dieu je vous prie de me vouloir aider, je ne sais où je suis ni où je pourrai aller, car si j'avois quelques habits pour me couvrir je pourrois tenter quelque aventure; je dois bien détester Oberon qui m'a réduit dans ce triste état, mais puisqu'il m'abandonne, je mentirai en dépit de lui, que l'enfer soit son partage. Quand Huon se vit seul un instant, il se leva & regarda autour de lui, pour voir s'il ne passeroit personne à qui il peut s'adresser pour en tirer quelque secours, car il avoit si faim qu'à peine pouvoit-il se soutenir, nonobstant cela, il résolut de sortir de l'endroit où il étoit pour tâcher de trouver quelque rencontre, il se mit en chemin & marcha très-long-temps, il trouva enfin aventure comme on le pourra voir dans la suite, car jamais notre Seigneur Jésus-Christ n'abandonne ceux qui le servent & qui sont fidèles à ses commandemens.

Comment Huon de Bordeaux rencontra un menetrier qui le revetit & lui donna à manger, puis l'emmena comme son valet jusqu'à la Ville de Montbrant.

HUon ayant fait un grand espace de chemin, regarda à droite & vit près d'un bosquet une petite prairie en laquelle il y avoit un grand chêne bien feuillé, et auprès étoit une fontaine très claire, il regarda de ce côté-là & vit un homme qui avoit les cheveux blancs & qui étoit assis sous le chêne, il avoit devant lui une petite nappe étendue sur l'herbe sur laquelle il y avoit du pain, de la viande & du vin dans une bouteille. Quad Huon vit le bon homme, il se mit à courir de ce côté & vint vers lui, quand le vieillard l'apperçut, il s'écria homme sauvage, je te prie au nom de Mahomet, de ne me faire aucun mal, mais prends à boire & à manger autant que tu en auras besoin.

Huon ayant considéré le Vieillard il vit bien qu'il avoit été bel homme, il regarda sa harpe & savielle dont le menetrier savoit jouer parfaitement, car dans tout le pays il n'y avoit pas son pareil. Ami, lui dit Huon vous m'avez bien nommé, car il n'y a personne si malheureux que moi sur terre, Vassal, dit le menetrier, va à cette petite malle, ouvres-là, prends ce qu'il te faut pour te couvrir, & viens manger auprès de moi. Sire, dit Huon, j'ai bien du bonheur de vous avoir trouvé, que Mahomet vous en récompense ! le menetrier lui dit; viens manger avec moi & me tenir compagnie, car tu ne peux trouver aujourdhui personne plus triste que moi. Vous avez trouvé, lui dit Huon un compagnon de votre malheur, car je suis bien triste & jamais homme ne peut avoir autant de misère à supporter, que j'en ai jusqu'alors, je remercie Dieu

de vous avoir trouvé pour me soulager, car vous me paroissez un honnête homme. Huon s'assis ensuite auprès du menetrier & se mit à manger & boire autant qu'il en eut besoin. Le menetrier commença à considérer Huon, il le trouva bel homme & lui demanda d'où il étoit né, & par quelle aventure il se trouvoit dans ce lieu & en cet état. Huon voyant que le menetrier lui faisoit tant de questions commença à penser s'il lui diroit la vérité où s'il mentiroit. il se réclama à Dieu en disant : si je dis la vérité je suis un homme perdu Ah! Oberon tu es la cause de mon malheur, & pour l'amour de ma belle Esclarmonde, toutes les fois que je me trouverai en danger, je mentirai pour te faire encore plus de dépit. Huon dit au menetrier, vous me demandez qui je suis, je ne vous ai pas répondu aussi-tôt car je songeois au bonheur que j'ai eu de vous rencontrer, mais puisque vous desirez le savoir je vais vous le dire. Je suis né en Afrique, je m'étois embarqué pour aller à Damiette, mais il y survint une tempête si terrible que notre vaisseau périt ainsi que ceux qui étoient dedans, mais j'eus le bonheur d'échapper & Mahomet me fit la grace de vous trouver ; puisque je vous ai raconté tout ce que je sais, j'espère que vous voudrez bien vous ouvrir franchement à moi. Ami dis le menetrier, puisque vous voulez savoir qui je suis & quel est mon chagrin, je vous dirai que je m'appelle Mouflet, je suis menetrier comme vous pouvez le voir, & j'ose dire que d'ici à la mer rouge on ne peut trouver mon pareil. Et quoique je sois bien vieux je sais faire beaucoup de jolis tours, & le chagrin que j'endure est que depuis peu j'ai perdu l'Amiral Gaudisse, mon protecteur, qui fut mis à mort par un Français nommé Huon. Que Mahomet le fasse périr misérablement, car c'est lui qui est la cause que je suis sans secours, mais vous, quel est votre nom? Huon lui répondit mon nom est Salatre, Salatre, dit le menetrier, ne crains rien, tu vois que pour les peines que tu as eu, Mahomet t'a conduit à bonne aventure, te voilà bien revêtu & si tu veux me croire, tu ne manqueras jamais; tu es jeune est beau, mais moi qui suis vieux, je ne puis me consoler, puisqu'en mes vieux jours, j'ai perdu un protecteur tel que l'Amiral Gaudisse, je voudrois que celui qui l'a tué fut en mon pouvoir; Huon baissa la tête à ces paroles. Salatre, dit le menetrier, puisque mon Seigneur est mort, je m'en vais à Montbrant vers le Roi Yvoirin, pour lui raconter la mort de l'Amiral Gaudisse, si vous voulez venir avec moi vous porterez mes instrumens, je suis certain qu'avant qu'il soit six mois, vous monterez un bon cheval; car aussi-tôt que j'aurai joué de mes instrumens devant quelques Roi ou Amiral, ceux qui m'auront écouté seront si satisfaits; que l'un me donnera des habillements, l'autre de l'argent. Je suis content de vous servir, lui dit Huon, il prit la malle sur ses épaules & la harpe à la main, Mouflet son maître portoit la viéle, ils se mirent en chemin pour aller à Montbrant Grand Dieu! dit Huon, je suis bien fâché de me voir dégradé de cette façon, je me vois obligé de servir un menetrier; Dieu maudisse le Nain bossu qui m'a fait tant de maux, si j'avois du moins mon haubert, mon cor d'yvoire & mon riche hanap, j'oublierois tous mes maux, si j'avois encore mes treize Chevaliers, mais la fortune m'a tourné le dos : quand Mouflet entendit Huon qui gémissoit, il lui dit, Salatre, console-toi, car avant qu'il soit demain au soir, tu verras quel accueil on me fera, & tu partageras

avec moi tous les présens que l'on me fera ; Huon lui répondit : Maître, puisse Mahomet, vous récompenser des bienfaits, dont vous m'avez comblé & dont vous voulez me combler encore : en converlant ainsi ils avançoient, Huon se retournant, vit des gens armes qui tenoient la route de Montbrant, je vois dit Huon au menetrier, des gens armés qui sont derrière nous, je ne sais s'ils ne nous veulent pas faire de mal, Moufflet lui répondit : ne craignez rien, nous les attendrons & nous saurons d'eux où ils veulent aller, ils n'attendirent pas long-tems : car les gens d'armes vinrent bientôt au nombre de cinq cens, le menetrier les salua & leur demanda où ils alloient ? l'un d'eux leur répondit puisque nous voyons que vous êtes beau menetrier, je vous le dirai. Nous allons vers le Roi Yvoirin de Montbrant, il veut aller contre l'Amiral Galaffre, parce que depuis peu de tems la Demoiselle Esclarmonde fille de l'Amiral Gaudisse, passoit devant Asalerne, mais l'Amiral Galaffre la prit & fit tuer tous ceux qui la conduisoient, il a voulu l'épouser & le Roi Yvoirin est très-fâché, il nous a fait mander à cette effet, afin d'aller détruire l'Amiral Galaffre. Vous savez maintenant le sujet de notre voyage.

Comment Huon de Bordeaux & Maître Moufflet le Menetrier, arrivérent à Montbrant, & comment Huon de Bordeaux parla au Roi Yvoirin.

HUon ayant entendu les payens qui parloient d'aller où étoit la demoiselle Esclarmonde, fut bien surpris & dit au menetrier qu'il falloit aller à la guerre avec eux, Moufflet lui répondit qu'il ne se soucioit pas d'y aller, ils arrivèrent ainsi à Montbrant & vinrent au Palais où ils trouvèrent le Roi Yvoirin & ses Barons Quand le menetrier le vit, il le salua au nom de Mahomet, puis il lui dit : trescher Sire, nous venons vous apprendre de tristes nouvelles, c'est la mort de votre frere & de mon maître. Le Roi Yvoirin lui répondit, je le sais & j'en suis bien fâché ainsi que la belle Esclarmonde que l'Amiral Galaffre me retient & qu'il ne veut pas me renvoyer, mais par Mahomet je lui ferai une guère si terrible qu'il en sera encore mémoire dans cent ans d'ici. Je mettrai tout en flammes & le détruirai entièrement. Je ferai aussi périr ma nièce qui par son amour pour un Français, est cause de la mort de son père. Quand Huon eut entendu parler ainsi de la Belle Esclarmonde, il se sentit agité & dit en lui-même, avant qu'il soit peu de temps, j'irai la voir & chercherai toutes les occasions de lui parler. Le Roi appella Moufflet le menetrier & lui dit : Je n'aime pas être toujours dans la tristesse, j'aime beaucoup mieux me réjouir. Sire, lui répondit le menetrier, je suis prêt à exécuter vos ordres.

Alors il prit sa viele qui étoit bien accordée & en joua si bien que c'étoit un plaisir de l'entendre, il n'y avoit aucun payen qui ne se sentit transporté de plaisir ils commencèrent à se réjouir : Huon disoit en lui-même, puisse cette joie être pour moi d'un heureux présage. Il eut à peine de finir de jouer de ses instrumens que l'on vit les uns lui donner leurs robes, d'autres leurs manteaux, ils étoient assez satisfait de pouvoir lui donner quelque chose, Huon étoit assez occupé à mettre tout ce qu'on donnoit dans la malle & il n'en étoit pas fâché, puisqu'il devoit en avoir la moitié. Le Roi Yvoirin regarda Huon & dit à ceux qui étoient autour de lui que c'étoit dommage qu'un

bel homme fut au service d'un menetrier. Sire, dit Moufflet, ne soyez pas surpris de ce qu'il me sert, il a raison, car lorsque votre frère fut mort, je partis pour venir à votre Cour, je trouvai un très beau chêne sous lequel je m'assis pour me reposer & rafraîchir; comme il y avoit une belle fontaine, j'étendis ma nappe sur l'herbe & mis mon pain, ma viande & mon hanap plein de vin. Comme je me disposois, à manger, je vis paroître devant moi ce jeune homme, il étoit tout nud comme quand il sortit du ventre de sa mère il me pria au nom de Mahomet de lui donner de mon pain. Je l'ai fait de bon cœur & je lui ai donné des habits, comme j'ai beaucoup fait pour lui, il m'a promis par reconnoissance de me servir & de porter ma harpe & tout ce que j'ai; il fait plus car quand il se rencontre un mauvais passage, il me jette sur ses épaules & me porte facilement, tant il a de force. Pauvre ignorant, lui dit le Roi, tu as déjà tant vécu, & tu ne t'apperçois pas de la ruse, car quand il verra que tu auras beaucoup gagné il te coupera la gorge ou te jettera dans quelque précipice, puis il emportera tout ce que tu pourras avoir & te laissera mourir. Sire, dit Moufflet, je vais l'appeller, il fit venir Huon devant le Roi Yvoirin. Vassal, dit le Roi Yvoirin; apprends-moi de quel pays tu es né, car je te plains de te voir obligé de servir un menetrier, il vaudroit mieux pour toi que tu fusses au service de quelque Prince où à la garde de quelque Ville, que de passer le tems de ta jeunesse dans l'inaction. Je ne sais que penser sur ton compte & je crois que tu n'as pas de courage. Tu vois que ton maître n'a de bien que ce qu'il pourra gagner avec sa viele, est ce que tu n'as pas quelqu'autre métier pour gagner ta vie plus honnêtement. Sire, lui dit Huon, j'ai assez de métiers, & je vais vous les dire: volontiers, dit le Roi, car j'ai grand desir de savoir ce que tu sais faire, mais ne te flatte pas de faire des choses auxquelles tu ne puisses réussir, car je t'éprouverai en tout pour savoir la vérité. Sire, dit Huon, je sais muer un épervier, & je sais chasser le cerf & le sanglier, corner la prise & conduire des chiens, je sais bien servir à table, je sais aussi jouer aux échets car je n'ai encore trouvé personne qui ait pu me gagner.

Comme Yvoirin de Montbrant fit jouer sa fille aux échets contre Huon, de manière que si la demoiselle le gagnoit, il auroit la tête coupée, & que si la Demoiselle perdoit, il en disposeroit à son gré.

QUand le Roi Yvoirin entendit Huon, il lui dit: tiens-toi prêt, car je veux t'éprouver pour savoir si tu m'as dit la vérité. Sire lui dit Huon; je vous prie de me laisser dire ce que je sais faire encor, puis vous me ferez essayer après ce que je puis faire, par Mahomet, dit le Roi Yvoirin, je veux bien que tu m'en fasse le détail.

Sire dit Huon, je sais bien endosser le haubert, mettre le heaume, monter à cheval, & combattre à la lance, vous pourriez y envoyer de moins vaillant que moi, je sais bien aussi embrasser les Dames & faire quelque chose de plus, s'il en est besoin. Vassal lui dit Yvoirin, tu sais à ce que j'entens, plus de métiers qu'il n'en est besoin, mais pour t'éprouver, je te ferai jouer aux échets avec ma fille qui est très belle, s'il arrive qu'elle te gagne, je te ferai couper la tête, mais si tu la gagne, je te promets que je te laisserai toute

toute la nuit avec elle pour en disposer à ton plaisir, je te donnerai de plus de cent marcs d'argent. Sire, dit Huon, si c'étoit votre volonté de me déporter de cette entreprise; non, par Mahomet, lui dit Yvoirin, il n'en sera pas autrement, en arrive ce qu'il pourra Comme ils conversoient, il y eut un payen qui fut trouver la demoiselle qui étoit dans sa chambre & lui raconta qu'il y avoit au Palais un jeune homme auquel son père avoit proposé de jouer aux échets avec elle, que si vous le gagnez, le Roi votre Père lui fera trancher la tête, si au contraire il vous gagne, il jouira de vous pendant une nuit, je vous dirai que celui qui jouera contre vous, est le plus bel homme que j'aie jamais vu, c'est dommage qu'il se soit mis valet d'un menetrier. Il faut, dit la pucelle, que mon père soit bien sot de penser que je gagnerois un homme pour le faire périr. Le Roi Yvoirin envoya alors deux Rois pour chercher sa fille, ils la conduisirent au palais & le Roi son père lui dit: Ma fille, il faut que vous jouiez aux échets avec ce jeune homme que vous voyez, si vous le gagnez, je lui ferai couper la tête, mais s'il vous gagne, je veux qu'il couche une nuit avec vous pour en disposer à son gré. Père, dit la Pucelle, puisque c'est ainsi, il faut que je le fasse. La demoiselle regarda Huon qu'elle trouva très-beau, & dit très-bas: Par Mahomet, je voudrois être bien loins avec ce jeune homme que je trouve d'une rare beauté.

Quand la demoiselle fut venue, que l'on eût préparé les sièges, elle s'assit & Huon devant elle, le Roi Yvoirin & les Barons s'assirent autour d'eux, alors le Roi Yvoirin recommanda à tous les Barons de ne point parler sur le jeu ni pour l'un ni pour l'autre. Vassal, dit Yvoirin, soyez tranquille; il fit publier & défendre partout le palais à qui que ce fut de parler sur le jeu sous peine de la mort. On préparat l'Échiquier qui étoit très-beau, puis Huon demanda à la demoiselle quel jeu il lui plaisoit jouer; elle lui répondit qu'il falloit jouer le jeu ordinaire pour être matté en l'angle, alors ils en firent marcher deux pour faire le premier trait, il y avoit beaucoup de payens qui les regardoient faire, mais cela lui étoit indifférent car il pensoit à son jeu, il avoit déjà perdu beaucoup de pion, & il commençoit à craindre pour ses jours, la demoiselle s'en apperçut bien & lui dit: il ne s'en faut pas beaucoup que vous ne soyez matté, mon père vous fera bientôt trancher la tête; Huon lui répondit, la partie n'est pas encore finie & votre père pourra bien ne pas s'en tirer à honneur, quoique je sois le valet d'un menetrier; quand les Barons entendirent Huon, ils se mirent à rire, & la pucelle qui étoit éprise d'amour pour Huon par rapport à sa beauté, ne fit pas attention à son jeu & perdit sa partie, ce qui fit plaisir à Huon qui appella le Roi & lui dit: Sire, vous voyez comme je sais jouer, car si je voulois faire un peu d'attention à mon jeu, il m'auroit été très-facile de matter votre fille. Le Roi voyant cela, lui dit: Que maudite soit l'heure où je vous engendrai, vous avez matté tant de gens, je vois que le valet d'un menetrier vous a gagné. Sire, dit Huon, ne vous mettez point en colère, car si vous le desirez la convention demeurera nulle. Que votre fille se retire dans sa chambre ou bien où elle voudra, pour moi je m'en retournerai servir mon menetrier. Vassal, dit Yvoirin, puisque tu veux me faire cette politesse, je te ferai délivrer sept marcs d'argent. Sire, dit Huon, puisque cela vous plait, j'accepterai volontiers votre

présent. La demoiselle se retira fort mécontente disant en elle-même, méchant homme! que Mahomet te confonde, car si j'eûsse su que tu eûsses agi de cette manière, je t'aurois fait trancher la tête. Le lendemain matin le Roi fit publier par toute la Ville que chacun s'armât & montât à cheval, & qu'il vouloit aller contre ses ennemis.

Alors on voyoit de tous côtés des gens armés & à cheval, des trompettes, des tambours, des éléphans, & cela faisoit une bagare considerable dans toute la Ville de Montbrant.

Comme Huon fut armé & monté sur pauvre roussin & suivit les autres devant Ansalerne.

HUon voyant qu'il n'avoit pas dequoi s'armer, en fut bien fâché, car s'il eût eu un cheval, il ne demandoit pas mieux d'aller avec les autres; il vit le Roi Yvoirin & lui dit; Sire, faites-moi donner un Cheval & des armes, pour que je puisse aller combattre avec les autres, & que vous voyez ce que je sais faire. Je le veux bien, lui répondit Yvoirin, il dit à un de ses Chambellans de donner un cheval & des armes à Huon. Le Chambellan lui répondit qu'il arrivoit quelquefois que ces aventuriers manquoient de courage, & qu'il y avoit du danger de lui donner un cheval, parce qu'il pourroit bien s'en aller du côté de l'ennemi. Le Roi au discours du payen, dit: puisque c'est ainsi, donnez-lui des armes & un cheval de peu de prix, afin qu'il n'ait pas sujet de tourner le dos & qu'on le puisse reconnoître.

Comme ils étoient à parler de Huon, il y avoit un payen qui ayant entendu les ordres du Roi, fut au Palais, où il prit une grande épée qui étoit rouillée, il la donna à Huon & lui dit: Vassal, je vois bien que vous n'avez point d'armes, prenez cette épée qu'il y a long-tems que je garde dans un coffre. Il la lui donnoit en se moquant de lui parce que l'épée étoit de peu de valeur. Huon la tira du fourreau & vit qu'il y avoit dessus en lettres françoises: Cette épée a été forgée par Gallans qui eu son tems en forgea trois, dont celle qui avoit été donné à Huon étoit l'une de ces trois, il y en avoit eu une qui fut autrefois à Durandal, ensuite à Roland & l'autre à Courson.

Quand Huon eut lu & vu ce qui étoit écrit, il dit au payen: Je te remercie de m'avoir donné cette épée, si je vis je te la paierai au double. On lui apporta ensuite un bon haubert, un heaume & un écu, on lui donna aussi une lance dont le fer étoit tout rouillé, mais cela lui étoit égal, puisqu'on lui procuroit l'occasion de se signaler; quand il eut toutes ses armes, on lui amena un vieux cheval maigre & pelé, qui avoi le col long & la tête grosse, quand Huon le vit, il le prit par la bride & le monta sans se servir d'étriers devant mille payens qui étoient-là, ils disoient tous que c'étoit dommage de lui avoir donné une monture dont il ne se pourroit aider. Quand Huon fut monté sur ce maigre cheval, il fut bien fâché de voir que chacun rioit de lui, il dit en lui-même, si je puis vivre encore un an, je vous ferai payer vos railleries, il se mit en chemin pour suivre les autres, mais il eut beau piquer son cheval, il n'alloit que le pas, ce qui faisoit bien rire les payens, mais il ne s'en inquiétoit pas. Le Roi Yvoirin sortit de Montbrant avec sa Cavalerie, & attendit dans la plaine que tous ses gens fussent sortis, ils marcherent vers Ansalerne, & quand ils furent à quatre

lieues de Montbrant, ils commencèrent le pillage & emmenèrent tous les bestiaux qu'ils trouvèrent dans les pâturages pour les conduire à Montbrant. Quant l'Amiral Galaffre vit le Roi Yvoirin devant sa Ville, & qu'il lui enlevoient tout, il devint si triste, qu'il ne put s'empêcher de dire à Esclarmonde, l'amour que j'ai pour vous me coûtera cher, car je vois mon pays détruit, mes gens tués ou conduits en esclavage. Sire, lui répondit Esclarmonde, je suis bien fâchée d'être la cause de vos malheurs, vous n'avez qu'à me rendre à mon oncle, & votre pays ne sera plus en guerre. Belle, lui dit Galaffre, je ne vous rendrai pas à votre oncle que je n'aye auparavant oui de vous. Esclarmonde lui répondit : je sais que vous pouvez disposer de moi à votre volonté, mais attendez que mon vœu soit accompli. Si j'attendois, lui répondit il, votre oncle Yvoirin auroit le tems de détruire toutes mes terres, sans m'en laisser un pied.

Comme Huon combattit Sorbin, le tua & gagna le bon cheval blanc qu'il montoit, gagna la bataille & fut amené en triomphe à Montbrant.

SOrbin voyant le chagrin de l'Amiral Galaffre son oncle, lui dit : calmez-vous, mon cher oncle, quoique le Roi Yvoirin vous enlève tous vos bestiaux, si je puis vivre, je vous les ferai rendre, je m'armerai & dirai au Roi Yvoirin qu'il m'envoie un ou deux de plus vaillans Chevaliers de son armée, & s'il arrive que je sois vaincu, vous lui rendrez sa nièce Esclarmonde pour en faire à sa volonté, & s'il arrive autrement, ce que je ne doute pas qui arrive, il s'en ira & sera obligé de réparer tous les torts qu'il vous a fait. Il vaut mieux que la guerre se termine entre deux hommes que d'en exposer beaucoup à périr. Vous avez raison, lui répondit Galaffre, je ne demande pas mieux. Sorbin alla s'armer de pied en cap & il avoit un bel air, car dans toute la Cour on ne trouvoit pas son pareil pour le courage. Quand il fut armé, on lui amena son cheval blanc qui étoit très-beau & richement harnaché, car la bride, la selle & la housse étoient d'un prix inestimable. Sorbin monta dessus fort lestement, on lui donna une grande lance & il sortit de la Ville bien armé. A peine étoit-il dehors qu'il apperçut le Roi Yvoirin & lui cria : l'Amiral Galaffre m'envoie auprès de toi, pour te dire que tu fasses armer le plus vaillant de tes Chevaliers pour me combattre, & s'il arrive que je sois vaincu, il te rendra ta nièce Esclarmonde ; mais si je suis vainqueur, tu t'en retourneras en ta Ville, & lui laisseras ta nièce Esclarmonde & répareras tous les torts que la guerre lui aura causés. Quand Yvoirin entendit cela, il se retourna pour savoir s'il n'y auroit pas quelqu'un qui voulût aller combattre contre Sorbin ; mais personne n'osa parler, car ils le redoutoient, tant il étoit fier, ils se disoient entr'eux que celui qui l'oseroit attaquer y finiroit mal ses jours, & comme Yvoirin parloit à Sorbin, Huon qui étoit au milieu des payens avoit entendu ce qui avoit été dit, voyant que personne n'osoit se présenter, il sortit de son rang, piqua son cheval, mais il avoit beau le piquer, il ne pouvoit le faire galopper, & comme le menetrier son maître le vit sortir des rangs si mal monté, il dit au Roi : vous n'avez pas bien agi d'avoir donné à mon valet un mauvais cheval pour aller combattre contre Sorbin qu'aucun de vos gens n'a osé entreprendre, il falloit lui donner un autre cheval, Huon qui étoit sorti des rangs,

appella le payen & lui parla : Sorbin lui demanda qu'est-ce qu'il vouloit ? Huon lui répondit je souhaiterois éprouver ton courage. Vassal, dit Sorbin, je te prie de me dire si tu es Payen ou Sarasin ? Huon lui répondit : je ne suis ni l'un l'autre, mais je suis Chrétien croyant en la loi de Jesus-Christ, & quoique je sois pauvre & nud, tu ne dois pas me mépriser, car je suis de noble extraction, pourquoi je te demande un champ de bataille. Vassal, dit Sorbin, tu as bien tort, car tu cherches à périr, j'ai pitié de toi & te conseille de t'en retourner. Payen, lui dit Huon, j'aimerois mieux mourir que de m'en retourner sans avoir joûté contre toi. Alors ils s'éloignèrent tous deux pour prendre leur course, mais Huon avoit beau frapper son cheval, il n'avançoit aucunement, ce qui fâchoit beaucoup Huon. Il s'écria : Grand Dieu ! fais que je puisse gagner le beau cheval sur lequel est monté ce payen. Et voyant que son cheval ne vouloit ni avancer ni reculer, il se tint en travers pour attendre son ennemi, Sorbin vint précipitamment la lance baissée & en frappa Huon d'un coup si terrible que ni boucle ni écu ne purent tenir, tout fut percé, mais sa lance se brisa & se mit en pièces, mais Huon n'en recula pas un instant & fut inébranlable. Le Roi Yvoirin & les autres payens qui virent cela, en furent bien surpris. Ils estimoient beaucoup Huon. Par Mahomet, dit Yvoirin, cet homme est fier & courageux, je voudrois qu'il fut monté sur mon cheval ; Huon qui avoit reçu un coup, jetta sa lance & tira sa bonne épée dont il frappa le payen d'un coup si terrible qu'il lui fendit la tête & il tomba mort sur le champ de bataille. Huon qui étoit habile saisit le cheval blanc par les rênes & monta dessus sans se servir des étriers, quand il y fut monté il le piqua & le fit courir de toutes parts pour en essayer la bonté ; quand le cheval se sentit piqué, il devint furieux, fit des bonds étonnans & chacun étoit surpris que Huon put se tenir assez bien sans tomber. Quand Huon l'eut essayé, il le trouva si bon, qu'il ne l'eut pas donné pour un Royaume, il vint au petit pas vers le Roi Yvoirin, il avoit si bonne mine que le Roi ne put s'empêcher de dire qu'il avoit plutôt l'air d'un fils de Roi que du valet d'un menetrier. Il vint vers Huon & l'embrassa. Les Payens qui étoient dans Ansalerne avec l'amiral Galaffre sortirent de la Ville, mais l'Amiral n'eut pas plutôt vu son neveu étendu sur le champ de bataille, qu'il tombât en foiblesse, mais étant revenu à lui-même, il poussa des cris douloureux & dit : Ah ! mon cher neveu, je dois bien pleurer votre belle jeunesse, mais si je puis vivre, je vengerai votre mort, il fit prendre le corps & le fit emporter dans la Ville, ensuite ils se vinrent rendre sur le champ de bataille, & il y eut un grand carnage de part & d'autre, mais de tous ceux qui étoient à la bataille, il n'y en avoit pas de plus courageux que Huon ; car il frappoit & d'estoc & de taille, il faisoit un tel carnage que chaque payen, tant hardi fût-il, se sauvoit de lui comme les brebis font du loup ; il combattit avec tant de courage, qu'en peu de tems il mit les ennemis en pièces & força l'Amiral Galaffre à se retirer dans la Ville, laissant les trois quarts de ses gens étendus sur la poussière par la main du courageux Huon. Le Roi Yvoirin & ses Barons admiroient sa valeur ; comme Huon combattoit, il apperçut le payen qui lui avoit donné la bonne épée, il se ressouvint de la promesse qu'il lui avoit faite, & courut contre un payen à qui il fendit la tête, il se saisit du

cheval & le donna au bon payen en lui disant: Ami, recevez le présent que je vous fais en retour de la bonne épée que vous m'avez donnée. Je vous remercie, lui dit le payen. Huon enfin ne trouva personne contre qui combattre. Les ennemis étant rentré dans la Ville, fermèrent les portes & levèrent les ponts; les gens du Roi Yvoirin partagèrent le butin. Huon fut amené à côté du Roi Yvoirin en grand triomphe à Montbrant, où il fut bien reçu. L'Amiral Galaffre étoit dans sa Ville en grande tristesse de la perte de son neveu & de ses gens, il ordonna les obsèques qui furent exécutées avec le plus triste appareil. Cette mort fut bien sensible à l'Amiral qui ne cessoit de gémir.

Comme Huon fut reçu avec grands honneurs, ensuite admis à la table du Roi Yvoirin de Montbrant.

QUand Yvoirin fut rentré dans Montbrant avec tous ses gens, ils allèrent se désarmer; la fille du Roi vint au-devant de lui pour lui témoigner sa joie, il l'embrassa & lui dit: ma très-chère fille, c'est un bonheur que vous ayez perdu au jeu des échets, car ce jeune valet qui a gagné la partie, a fait des merveilles dans la bataille que nous avons remportée contre l'Amiral Galaffre, c'est à lui que je dois la victoire, il a combattu corps à corps contre Sorbin le neveu de l'Amiral & il l'a mis à mort; mais si je puis vivre encore un an, je le récompenserai des grands services qu'il m'a rendu. Il monta ensuite au Palais avec sa fille, Huon descendit à l'endroit où étoit logé le menetrier, puis il se désarma & vint au Palais avec son maître. Quand le Roi Yvoirin les vit, il vint au-devant d'eux, prit Huon par la main & lui dit: Vassal, venez avec moi à table, car je ne puis trop vous récompenser des services que vous m'avez rendus, vous serez dans mon Hôtel ce que vous plaira, prenez de mon or & de mon argent, & vous en disposerez à votre volonté. Je veux que vous soyez obéi dans tout ce que vous commanderez comme si c'étoit moi, tout ce qui est ici est à votre disposition, vous pouvez même aller vous amuser dans la chambre des Dames.

Quand je sortirai vous m'accompagnerez. Sire, dit Huon, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, alors ils se mirent à table, le Roi fit asseoir Huon auprès de lui, quand ils eurent dîné, le Roi & Huon restèrent assis sur de riches tapis de soie; Moufflet le menetrier accorda sa vielle & en tira de si merveilleux sons que tous les payens qui étoient-là, se sentoient transportés de joie, le Roi en témoigna beaucoup de joie, chaque payen lui donnoit quelque chose. Le menetrier voyant Huon assis auprès du Roi, lui dit: Vassal, j'étois votre maître hier & maintenant je suis votre menetrier.

Je pense que vous ne m'estimez plus tant, je vous prie de me venir aider à rassembler les robes & manteaux que les Seigneurs m'ont donnés, ainsi que vous avez fait autrefois. Quand le Roi & les Barons l'entendirent, ils firent de grands éclats de rire. Je parlerai de Gerasme dans le chapitre suivant.

Comme Gerasme arriva par hasard à Ansalerne, & l'Amiral Galaffre le retint pour l'aider à soutenir sa guerre, & comme il parla à Esclarmonde.

DAns les chapitres précédens, on a vu ce qui est arrivé à Huon, comme le vieux Gerasme treizième de sa compagnie quitta Huon, parce qu'il n'avoit pas voulu

l'écouter, dont il lui arriva bien du malheur, Gerasme & ses compagnons qui étoient avec lui dans le petit vaisseau, naviguoient pendant la tempête, sans savoir ce qu'étoit devenu Huon, mais ils pensoient bien qu'il étoit mort. Un mois après ils furent jettés par une autre tempête sur le port d'Anfalerne. Quand Gerasme vit qu'ils étoient arrivés en ce lieu, il dit à ses gens: Seigneurs, nous ne sommes pas bien arrivés à bon port. En cette Ville demeure un Roi payen tel qu'on ne peut trouver d'ici à la mer rouge, on le nomme l'Amiral Galaffre, si Dieu ne nous secoure, nous ne pouvons espérer que la mort. L'Amiral Galaffre étoit à une des fenêtres de son Palais, promenant sa vue sur la mer, il apperçut le vaisseau où étoient les Barons, il descendit de son Palais & vint au port pour s'informer qui ils étoient & leur demanda qui êtes-vous? Sire, dit Gerasme, nous sommes Français, nous venons d'adorer le Saint Sépulcre & la tempête nous a jettés sur votre port, si nous vous devons quelque tribut, nous sommes prêts à vous satisfaire. Seigneurs, leur répondit l'Amiral, ne craignez rien de ma part ni de celle de mes gens, soyez les bien venus si vous voulez demeurer avec moi.

Gerasme lui demanda le sujet pourquoi il les engageoit à rester; Seigneur, lui répondit l'Amiral, je vous dirai que le Roi Yvoirin de Montbrant me fait la guerre, il m'a mis mes hommes à mort & détruit tout mon pays dont je suis bien fâché.

Sire, dit Gerasme, si vous avez raison; nous sommes tous prêts de vous aider, mais si vous avez tort, nous ne resterons pas avec vous, vous en allez juger, leur répondit l'Amiral. J'étois appuyé sur une des fenêtres de la tour, comme quand vous êtes arrivés: je vis venir un vaisseau qui vint ancrer où vous êtes; il y avoit une belle demoiselle que dix pirates menoient à Montbrant, je ne sais où ils l'avoient prise, elle est fille de l'Amiral Gaudisse, dont Mahomet veuille avoir l'ame, je sais que si le Roi Yvoirin eût pu l'avoir il l'auroit fait brûler, parce qu'on lui a dit qu'elle étoit la cause de la mort de l'Amiral Gaudisse son père, qui étoit frère du Roi Yvoirin de Montbrant. Quand je fus averti que les dix pirates vouloient lui livrer ladite Demoiselle, je leur ai enlevé & les ai tous fait mourir, ensuite je l'ai épousée. Mais quand Yvoirin l'eut appris, il est venu devant ma Ville pour me combattre, il m'a tué beaucoup de monde, a emmené tous mes bestiaux, & tous les jours il me vient harceler; il a avec lui un jeune homme, je ne sais de quel pays il est, mais quand il fut venu ici, il m'a détruit un neveu nommé Sorbin, j'en ai beaucoup de chagrin, il a emmené un cheval blanc qui étoit le meilleur que l'on puisse trouver dans dix Royaumes

Je vous prie de rester avec moi & de faire ensorte de m'amener ce jeune homme & le bon cheval blanc, si vous pouvez le faire, je vous enrichirai tous.

Sire, dit Gerasme, s'il revient & que vous vouliez me le montrer, je vous promets que je vous le ramenerai ainsi que le cheval blanc. Vassal, dit l'Amiral, si vous me faites ce plaisir, je vous abandonne mon Royaume pour en disposer à votre gré. A ces paroles le vieux Gerasme descendit du vaisseau avec ses compagnons, ils entrèrent dans la Ville d'Anfalerne avec l'Amiral Galaffre, quand ils furent entrés au Palais, Gerasme dit à Galaffre, Sire, nous vous prions de nous montrer la demoiselle pour qui vous êtes en guerre. Je vous la montrerai volontiers, dit l'Amiral, parce que nulles Dames n'auront cure, vous, &

ne font pas beaucoup la cour à un vieillard; alors il prit Gerasme par la main & le mena dans la chambre où étoit Esclarmonde. Quand elle vit Gerasme, elle le reconnut aussi-tôt, elle devint pâle & tomba en foiblesse. L'Amiral Galaffre en fut bien fâché, & quand elle fut revenue à elle-même, il lui demanda pourquoi elle s'étoit troublée à la vue de ce Vassal. Sire, répondit-elle, c'est une douleur qui m'a prise au côté droit & cela m'arrive quelquefois, mais si c'étoit votre volonté que je parlasse à ce Chevaliet français qui d'ordinaire savent beaucoup de choses, il pourroit, peut-être m'enseigner quelque remède pour me guérir. Je veux bien qu'il vous parle en secret, lui répondit l'Amiral. Elle appella Gerasme & lui dit : Vassal, je vous prie de me donner quelque conseil pour être soulagée du mal que je ressens. Dame, lui dit Gerasme, en l'honneur de vous & de l'Amiral qui est ici présent, je ferai tous mes efforts pour vous guérir.

Gerasme vit bien qu'Esclarmonde vouloit lui parler, il s'approcha d'elle, & elle lui demanda par quelle aventure êtes-vous dans ces lieux ? Dame, lui répondit Gerasme, c'est une tempête qui nous a jettés sur ces bords; mais dites-moi, je vous prie, ce qu'est devenu Huon, hélas! lui répondit-elle, je le crois mort, car quand nous vous avons quitté, il est survenu une tempête terrible qui a fait périr le vaisseau sur lequel nous étions montés, & nous nous sommes sauvés Huon & moi sur une planche, nous fûmes jettés sur une isle qui étoit près de là; quand nous fûmes à terre il y vint dix pirates qui m'ont amené ici. Ils ont laissé Huon les pieds & les mains liés & les yeux bandés, quand ils sont arrivés en ce port, l'Amiral Galaffre les a tous fait mourir, ainsi je pense que Huon est mort. Dieu lui pardonne, pour moi je suis obligée de rester avec l'Amiral qui m'a épousée, mais il ne m'a jamais vu, car je lui ai fait entendre que j'avois fait vœu à Mahomet que d'ici à deux ans aucun homme n'auroit à faire à moi, car j'aime toujours Huon & ne puis l'oublier. Tant que je vivrai Huon me sera cher, le reste des hommes ne me sera rien. Si vous pouviez m'emener avec vous, que vous me feriez de plaisir, car si je pouvois rester en pays catholique, je me rendrois en un couvent afin de prier le reste de mes jours pour l'ame de mon ami Huon. Gerasme lui dit : ne vous inquiétez pas, car si je m'en vais, je vous emmenerai. L'Amiral qui étoit dans la chambre où il causoit avec les autres Demoiselles, dit à Gerasme, il y a assez long-tems que vous causez, il l'emmena avec Esclarmonde, alors on servit le dîné.

Comme le Roi Yvoirin vint devant Ansalerne, comme Huon & le vieux Gerasme se combattirent, se reconnurent & entrèrent dans Ansalerne, comme ils chasserent Galaffre, & le Roi Yvoirin fit mettre Moufflet aux fourches où il fut reconnu par Huon.

L'on voit par l'histoire que Huon dit à l'Amiral : Sire, faites armer vos gens, marchons contre Ansalerne, je le veux bien lui répondit le Roi, Huon qui ne demandoit pas mieux que de se trouver dans la mêlée, fut promptement s'armer, puis il fit harnacher son bon cheval blanc, il pris une grande lance & monta à cheval, aussi-tôt le Roi & ses gens sortirent de Montbrant & vinrent devant Ansalerne, quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en bataille, Huon qui ne desiroit que d'acquérir de la gloire, vint, jusqu'aux portes de la Ville, la lance à la

main, il cria à ceux qui étoient aux créneaux & leur demanda où est Galaffre votre Seigneur, allez lui dire qu'il vienne combattre avec celui qui a mis son neveu à mort, vous lui direz que je l'attends, ou qu'il ait à me rendre Esclarmonde. Galaffre qui étoit assez près de-là, le reconnut & dit à Gerasme : voilà celui qui a causé tout mon chagrin.

Je verrai si vous me tiendrez la promesse que vous m'avez donnée. Sire, dit Gerasme, par la foi que je dois à Dieu, je vous ferai avoir l'homme & le cheval ; il prit sa lance & monta à cheval, quand il fut prêt on ouvrit les portes de la Ville & Gerasme sortit à la tête de l'armée. Quand il fut hors la Ville, il vit Huon, piqua son cheval & vint au-devant de lui la lance à la main, quand Huon l'apperçut il piqua son cheval blanc & vint contre Gerasme, il s'attaquèrent sans se parler auparavant, ils se portèrent de si rudes coups qu'ils brisèrent boucliers & écus & tombèrent à terre eux & leurs chevaux ; mais ils mirent l'épée à la main & combattirent long-tems. Grand Dieu ! disoit Huon en lui-même, faites-moi la grace de voir Esclarmonde avant de mourir ; il disoit cela fort haut, parce qu'il ne croyoit pas que celui contre qui il combattoit pût l'entendre, il vint donc contre lui pour se venger, car il n'avoit pas encore trouvé un ennemi pareil. Gerasme ayant reconnu Huon jetta son épée.

Quand Huon vit cela il en fut bien surpris, & il ne voulut pas le frapper, mais il lui dit : Payen, que prétends-tu faire ? demandes-tu la paix ou bien veux-tu te battre encore ? Sire, dit Gerasme, venez & tranchez-moi la tête, car je l'ai mérité. Quand Huon l'entendit, il reconnut Gerasme & fut très satisfait de le revoir. Les Payens qui le regardoient, furent surpris & se demandoient les uns aux autres ce que pouvoient avoir ces deux champions. Huon, dit Gerasme, il est tems de penser à ce que nous avons à faire, car je crois que les Payens s'assembleront de tous côtés, il nous faut monter à cheval & vous ferez comme si vous m'emmeniez prisonnier dans la Ville, vous pourrez voir votre amie Esclarmonde qui en sera bien aise. Ami, dit Huon, j'en ferai à votre volonté, alors ils montèrent à cheval & Gerasme prit Huon par le haubert comme s'il étoit son prisonnier ; il le mena ainsi à Ansalerne. Yvoirin voyant que Gerasme emmenoit Huon prisonnier, s'écria : Sarasins, laisserez-vous emmener ce jeune Vassal. Alors les Sarasins coururent après Huon la lance à la main & Galaffre d'autre part vint contre Gerasme. Sire, lui dit-il, pensez à combattre vos ennemis, j'amène prisonnier celui qui a tué votre neveu. Ami, lui dit Galaffre, quand vous l'aurez mis en prison, vous reviendrez auprès de moi. Huon & Gerasme arrivèrent à Ansalerne, ils levèrent les ponts & fermèrent les portes, car il n'y étoit resté que ceux qui étoient hors d'état de porter les armes. Quand nos Barons se virent les plus forts, ils montrent au Palais où étoit Esclarmonde.

Quand Huon la vit il leva son heaume & l'embrassa, Esclarmonde voyant son cher Huon, en témoigna beaucoup de joie & pendant qu'ils s'embrassoient les Sarrasins étoient sur le champ de bataille, il y avoit déjà beaucoup de morts & de blessés, les deux Rois combattoient l'un contre l'autre & comme ils étoient aux mains il y vint deux Sarrasins qui étoient sortis de la ville, ils dirent à l'amiral Galaffre : Sire, votre ville est perdue par les Français qui y sont entrés, il n'est resté personne qu'ils n'aient mis à mort. Ils sont

tous serviteurs du jeune Vassal qui a tué votre neveu, il a tué aussi l'Amiral Gaudisse. Tous ceux qui étoient au Palais sont tués, excepté trente Dames qui étoient avec votre épouse, ils les ont chassées de la Ville, vous pouvez les voir, elles sont en pleurs aux portes de la Ville : Galaffre fut bien affligé, & demanda à ses gens leur avis sur ce qu'il devoit faire; ils lui conseillèrent d'aller se jetter aux pieds du Roi Yvoirin pour le prier de le secourir.

Seigneurs, dit Galaffre, je suivrai vos avis, alors il passa à travers les rangs & vint auprès d'Yvoirin, il descendit de son cheval & lui dit : Sire, je te rends mon épée, je m'en suis bien mal servi, ma tête est à ta disposition. Je vous prie maintenant de m'aider à reprendre ma Ville que m'ont prise les Barons Français ainsi que votre nièce Esclarmonde qui est mon épouse. Ce Vassal qui est venu dans votre cour avec le menetrier est le Français qui a tué l'Amiral Gaudisse votre frère, hélas, quoi je suis malheureux de n'avoir pas sut cela. Ils tombèrent d'accord & jurèrent la mort des Français; Huon & ses gens abandonnèrent la Ville parce qu'il n'y avoit pas assez de monde pour la défendre. Ils montèrent au Château qui étoit très fort & sis sur un rocher, il étoit presque imprenable. Quand Yvoirin & Galaffre virent la contenance des Français ils firent lever les fourches pour croire épouvanter nos gens, puis firent amener Moufflet, & le vouloient faire pendre, mais quand Moufflet fut sur l'echelle il regarda du côté du Château & se mit à crier : Ah! Huon, me laisserez-vous mourir, souvenez-vous du bien que je vous ai fait. Huon ayant entendu ces paroles, reconnut le menetrier, il dit à ses gens, Seigneurs, je vous prie de vous armer, car on veut pendre un menetrier qui m'a fait beaucoup de bien. Alors Geralme & ses compagnons préparèrent leurs armes & sortirent par une poterne secrette, sans être vus de personne, Huon & ses compagnons vinrent auprès de ceux qui étoient aux fourches il frappa celui qui devoit pendre le menetrier d'un tel coup d'épieu qu'il tombât mort sur la place, ensuite il fit descendre le menetrier & le fit sauver par la poterne, ensuite les Français se jettèrent sur les payens & les taillèrent en pièces. Alors les payens voyant que les Français étoient hors du Château, ils coururent sur eux mais Huon & Gerasme les virent venir, ils marchèrent au petit pas pour les attendre & firent comme s'ils alloient vers la place. Huon les vit venir & baissant la lance il atteignit celui qui marchoit à la tête, Gerasme & les autres se mirent en la mêlée, Huon se voyant poursuivi, se retira avec ses gens au Château, excepté Guérin de S. Omer, qui fut tué, dont Huon & ses gens furent bien fâchés.

Comme le bon Prévôt Guire arriva au port d'Ansalerne, & comme Huon & ses compagnons en sortirent & se mirent en mer.

HUon & ses gens regrettoient Guerin de S. Omer, le Roi Yvoirin regrettoit aussi la perte de ses payens, Galaffre consola Yvoirin du mieux qu'il pût. Huon & Geralme sortirent du Château & furent se promener au bord de la mer en attendant la nuit; au bout de quelque tems, Huon regarda du côté droit & vit venir un vaisseau, il appella Gerasme & lui dit : regardez ce vaisseau qui vient, je pense que ce sont des Chétiens, car il y a une Croix au pavillon.

Sire, dit Gerasme : c'est un vaisseau François; comme ils parloient, le vaisseau

fut poussé dans le port par la tempête. Huon s'en approcha & demanda qui en étoit le Patron ; les Matelots se regardoient l'un l'autre. Huon vit bien qu'ils appréhendoient, il leur dit : Seigneurs n'ayez aucun doute, car vous êtes arrivés à bon port, je vous prie de me dire d'où vous venez & d'où vous êtes ? puisque vous savez parler français, je vous le dirai, il y en a un d'entre nous qui est de S. Omer & d'autres qui sont de Paris & d'autres Villes de France. Ami, dit Huon, n'y en a-t-il point de Bordeaux, oui, dit le matelot, il y a un vieillard comme Guire, nous avions entrepris de visiter le Saint Sépulchre, mais nous avons été poussés jusqu'ici par la tempête, montrez-moi, je vous prie, celui qui est de Bordeaux, alors Guire le Prevôt dit : Sire, me voici, ami, lui dit Huon, d'où êtes-vous & comment vous nommez-vous ? Sire, lui répondit le Prevôt, j'ai nom Guire. A ce nom, Huon appella Gerasme & lui dit : voici votre frère. Gerarme vint aussi-tôt embrasser son frère qui lui dit : Je mourrai content puisque j'ai le bonheur de vous voir, mais si je pouvois voir mon bon Seigneur Huon, je serois trop heureux.

Ha ! mon frère, dit Gerasme, vous ne mourrez pas si-tôt, & vous verrez Huon, car c'est lui qui vous parle. Huon alla embrasser Guire & lui dit : je vous félicite de votre arrivée.

Frère, dit Guire à Gerasme ; où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu. Alors Gerasme conta à son frère comme il avoit été, comment-il avoit trouvé Huon & comme il avoit toujours resté avec lui.

Huon qui desiroit partir de-là, dit à plusieurs Seigneurs, je vous prie de parler bas & de prendre garde de ne point montrer de lumière, car devant cette place il y a deux Amiraux qui ont juré la perte des Français, pour ce je vous conseille de nous cacher. Nous sommes treize & une belle Dame, & nous vous prions de nous laisser monter dans votre vaisseau, autrement nous serions perdus tous. Soyez persuadés que nous vous recompenserons. Sire, dit le Patron, nous vous rendrons service sans intérêt. Ils transportèrent au vaisseau tous les trésors qu'ils trouvèrent au Château, Huon prit Esclarmonde par la main & lui demanda si elle n'étoit pas fâchée de quitter ce pays ? Sire, lui répondit-elle, il y a long-tems que je desire ce jour heureux, ils entrèrent ensuite dans le vaisseau suivis de Mouflet, Gerasme & ses compagnons. On mit à la voile & ils arrivèrent en peu de tems à Brandis, & quand il fut l'heur de midi, les deux Amiraux qui étoient au siége, se donnèrent grandes merveilles de ne plus trouver de Français dans le Château.

Sire, dit un payen, tout les Français sont sauvés. Quand les Amiraux eurent entendu cela, ils furent bien surpris & firent armer une Galiote qui fut montée par trente payens, on leur commanda d'aller vers la poterne, quand ils y furent ils ne trouvèrent personne à qui parler, ils ouvrirent le portes & les Amiraux y entrèrent & furent bien fâchés de ce que les Français leurs étoient échappés. Nous parlerons de Huon & de ses gens qui arrivèrent sains & saufs au port de Brandis.

Comme Huon & ses gens vinrent à Brandis ensuite à Rome où le S. Père les maria, & comme ils arrivèrent à l'Abbaye de S. Maurice, & comme l'Abbé manda à Gerard qu'ils y étoient arrivés.

AYant quitté Ansalerne & les payens, ils n'aviguèrent jusqu'au port de Brandis, où ils allèrent loger chez Guerin de

Saint Omer, quand ils y furent arrivés, la Dame qui étoit très polie vint au-devant de Huon & lui dit; je suis charmée de votre arrivée, mais je vous prie de me dire où vous avez été. & ce qu'est devenu Guerin mon Seigneur; Dame, lui dit Huon, il est inutile de vous le cacher, il a plu a Dieu de le retirer à lui, ainsi je vous exhorte à vous consoler. La Dame n'eût pas plutôt entendu Huon, qu'elle tombât en foiblesse. Alors Huon & les Barons qui étoient-là lui donnèrent du soulagement, Huon lui dit de calmer sa douleur & l'exhorta à prier Dieu pour l'ame de son mari, nous devons tous mourir! Huon qui desiroit retourner, donna au Patron du vaisseau de l'or & de l'argent dont il le remercia. Huon Esclarmonde & tous les Barons prirent congé de cette Dame qui étoit inconsolable. Huon lui fit de riches présens & lorsque les mulets furent chargés, ils prirent le chemin de Rome avec un plaisir inexprimable, le bon Prévôt Guire en fut encore plus charmé que toute la compagnie. Ils arrivèrent à Rome & vinrent en leur Hôtel où ils entendirent la messe, Huon demanda où étoit le S. Père, Sire, lui répondit un des gens, il est prêt à dire la messe, Huon & sa compagnie montèrent à cheval & vinrent où étoit le S. Père, Huon tenoit Esclarmonde par la main & le Prevôt Guire tenoit Gerasme son frère, les autres alloient deux à deux.

Quand ils y furent arrivés ils trouvèrent le S. Père qui converfoit avec ses cardinaux, Huon le salua profondément, le S. Père le reconnut aussi-tôt, il vint l'embrasser & lui dit : soyez le bien-venu, je vous prie de me dire si vous avez réussi dans votre entreprise, j'ai eu bien des misères, lui répondit Huon, mais j'en suis venu à bout; j'ai la barbe & les dents de l'Amiral Gaudisse, & vous voyez sa fille à qui vous voudrez bien donner le Baptême, ensuite nous marier. Le S. Père lui répondit; je le veux bien, mais vous resterez cette nuit avec moi, Sire, dit Huon, votre volonté est la mienne, ainsi Huon demeura au logis du S. Père avec toute sa compagnie, & le lendemain au matin le S. Père fit apporter les Fonts où Esclarmonde fut baptisée, sans que son nom fut changé, Moussler le fut aussi & fut appellée Guerin; après le Baptême, le S. Père célébra la messe après laquelle Huon épousa Esclarmonde, on fit ensuite les Noces qui durèrent huit jours. Huon fit ses adieux au S. Père qui l'engagea beaucoup à rester, mais Huon remercia le S. Père qui fit charger d'or & d'argent deux mulets & en fit présent à Huon, Il remercia le S. Père & ils partirent ensuite de Rome. Après avoir traversé beaucoup de chemin, ils apperçurent la Ville de Bordeaux, alors levant les mains aux Ciel, Grand Dieu! s'écria Huon, je te remercie des graces que tu me fais de revoir ma chère patrie, il dit ensuite à Esclarmonde, voilà le Château dont vous serez Dame & Duchesse. Sire, dit Guire le Prevôt, il faut penser à ce que nous avons à faire. Près d'ici est une Abbaye que l'on nomme S. Maurice-ès-prés, il y a un Abbé avec lequel nous pourrons dîner. Votre conseil est bon lui répondit Huon, il fit avertir l'Abbé de sa venue, il en fut bien joyeux & après avoir fait préparer un logement pour Huon, il vint au-devant de lui avec ses Religieux, les ayant apperçu, Huon, mit pied à terre avec toute sa compagnie. L'Abbé dit à Huon, soyez le bien-venu, car vous êtes desiré par-de-là d'où vous êtes sorti il y a longtems, ils furent tous ensemble à l'Abbaye & quand Huon y fut, il entra dans l'Eglise & baisa les Reliques,

ils allèrent ensuite dans la Salle où le dîner étoit préparé. le bon Abbé étoit assis près de Huon, il lui demanda comment il avoit fait & si son vœu étoit accompli. Oui, dit Huon, certainement dit l'Abbé, j'en suis bien aise, & il lui dit, si c'étoit son plaisir qu'on envoyât chercher son frère Girard pour le voir, Huon répondit que cela lui faisoit plaisir, alors l'Abbé envoya son Ecuyer pour chercher Girard, il partit aussi-tôt & arrivant à Bordeaux il lui dit : Sire, votre frère Huon est à l'abbaye de S. Maurice si vous venez le voir; vous lui ferez un grand plaisir. Quand Girard eut entendu le Messager, il lui répondit qu'il pouvoit s'en retourner, qu'il iroit voir son frère. Quand le Messager fut retourné, la colère s'empara de Girard, il fut trouver son Beau Père nommé Gibouars l'homme le plus traître qui fut dans l'Univers, il lui dit : Sire, je viens vous demander conseil sur ce que je dois faire, car je crois que ce sont les diables d'enfer qui ont rapporté mon frère Huon jusqu'à l'Abbaye de S. Maurice, car il vient de me mander qu'il y est. Neveu dit Gibouars, ne craignez rien, car si je vis, je lui jouerai un tel tour qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il fut resté où il étoit.

Comme Gibouars de Biesme & Girard tramèrent la mort de Huon, comme le traitre Girad vint le voir & en fut bien accueilli.

Les traîtres conspiroient donc la mort de Huon, Gibouars qui ne cherchoit autre chose que de le faire périr, dit à Girard qu'il allât voir son frère & menât avec lui un Ecuyer, & quand vous serez arrivé, vous l'embrasserez en signe d'amitié. Le lendemain au matin, vous le presserez de partir, & quand ce viendra auprès d'un petit bois, vous lui chercherez querelle & vous vous fâcherez contre lui, pour moi je resterai dans le bois en embuscade avec quarente hommes bien armés & quand vous serez auprès du bois je sortirai & ferai mettre à mort tous ses gens. Nous nous emparerons ensuite de votre frère & l'emmenerons dans une prison affreuse qui est à Bordeaux où nous le laisserons périr misérablemement. Vous direz ensuite à Charlemagne que votre frère Huon est revenu sans avoir apporté la barbe & les dents mâchelières de l'Amiral Gaudisse, & qu'à cet effet vous l'avez retenu prisonnier, le Roi vous croira, car il déteste votre frère. Gibouars dit ensuite à Girard, je m'en vais me préparer, & moi à l'Abbaye voir mon frère. Le traître partit de Bordeaux & arriva à l'abbaye, à peine fut-il entré, qu'il lui donnât un baiser tel que Judas fit à notre Seigneur, Huon croyant que ces signes d'amitié étoient sincères, en versa des lames de joie & l'embrassa tendrement. Alors Huon lui demanda comment il étoit venu seul, frère lui répondit Girard, je l'ai fait pour un bon motif, alors il lui demanda s'il avoit réussi dans son entreprise, Huon lui répondit que oui & qu'il avoit la barbe & les dents de l'Amiral Gaudisse & amené sa fille Esclarmonde qu'il avoit épousée; mais j'ai eu, continua-t-il, bien des traverses, c'est un Roi de Féerie nommé Oberon qui m'a rendu de grands services. Frère, dit Huon, dites-moi quelle est la femme que vous avez prise que l'on dit être si riche. Frère, dit Girard, c'est la fille du Duc Gibouars de Sicile, qui est très-grand Seigneur & qui possède beaucoup de terres, son surnom est Biesme, je n'approuve pas beaucoup cette alliance, car c'est un traître. Frère, dit Girard, vous avez tort, car je ne le crois pas tel que vous le dites.

Comme les deux frères partirent de l'Abbaye après minuit, & comment le traître Girard commença à chercher dispute à son frère quand ils furent près du bois où Gibouars son Beau-père étoit en embuscade.

COmme les deux frères parloient de Gibouars, l'Abbé s'approcha & demanda à Huon quand il lui plairoit de venir dîner. Sire, dit Huon, quand vous voudrez, mais la belle Esclarmonde qui étoit trop fatiguée se retira dans une chambre avec ses gens. Huon fut se mettre à table avec Girard qui regarda beaucoup le bon Prevôt Guire qu'il détestoit parce qu'il avoit été chercher Huon, il se promit en lui-même qu'il seroit le premier à qui il ôteroit la vie, quand ils eurent soupé, on prépara les lits, & Huon appella l'Abbé & lui dit comme à son meilleur ami, j'ai de grandes richesses, je vais vous les confier jusqu'à mon retour, & quand je serai revenu je vous en donnerai la moitié, mais gardez-vous de les donner à d'autres qu'à moi. L'Abbé lui répondit : Soyez sûr que ce que vous me confierez sera en un lieu où l'on y pourra toucher. Ils se furent coucher, Girard dit à son frère Huon, si vous voulez, je vous éveillerai du matin, car il me paroît que demain la journée sera chaude.

Frère, lui répondit Huon, je le veux bien, alors ils se couchèrent, mais le traître ne put dormir. Si Huon eut connu cette trahison, il en eut bien agi autrement. Le jour commençoit à peine à paroître, que Girard éveilla Huon & lui dit : Frère, levons-nous, il est tems, il fait bon marcher à la fraîcheur, Huon se leva & fit lever ses gens; Sire dit Gerasme, que vous êtes matineux, laissez-nous reposer encore. Girard lui dit qu'il avoit grand tort de parler ainsi, car quand on a des affaires intéressantes on ne peut dormir. Huon dit à Gerasme, mon frère a raison, j'ai bien envie de parler au noble Roi Charlemagne, alors tout le monde se leva. La belle Esclarmonde fut bientôt prête & Huon fut accompagné de ses gens, prendre congé de l'Abbé qui étoit bien fâché de ce qu'ils partoient si matin, on ouvrit les portes, ils montèrent à cheval & partirent tous ensemble. Traître Girard, si Huon savoit ton dessein, lui & ses gens n'encoureroient pas le danger. Le traître le guidoit & les menoit où étoit son Beau-père. La belle Esclarmonde appella Huon & lui dit qu'elle avoit peur, mais il la rassura lui disant : Ne craignez rien, nous sommes en pays de sûreté, à peine eut-il dit cela, que la mule sur laquelle elle étoit montée fit un faux pas, dont elle pensa tomber, mais Huon la retint par la bride; ma foi, dit Gerasme, nous avons bien mal fait de sortir de l'Abbaye devant le jour, nous y devrions retourner, Girard leur disoit qu'il n'avoit jamais vu de gens plus peureux qu'eux, au bout de quelques tems ils trouvèrent un endroit qui formoit quatre chemins, Girard qui savoit bien par lequel il falloit prendre, passa le premier, mais ils n'étoient pas loin du bois où Gibouars étoit en embuscade, quand Girard vit l'heure qu'il falloit partir, il dit à Huon, je vois bien que vous avez intention d'aller vers Charlemagne pour ravoir vos terres & seigneuries, je sais bien que vous les aurez, je me suis marié & ai pris une noble femme, fille d'un Baron, ainsi je ne suis pas content que vous le nommiez traître, & s'il le savoit il seroit votre ennemi, je ne m'attendois pas que vous reviendriez, maintenant que vous aurez vos terres, je n'aurai plus rien. Voyez ce que

vous voulez me donner, Huon lui dit, je ne sais pourquoi vous me dites toutes ces choses, vous savez que j'ai laissé assez de trésors dans l'Abbaye, qu'à mon retour je les distribuerai, je vous en donnerai la moitié, frère, cela ne me contente pas, je veux avoir part à la Seigneurie. Quand Huon entendit son frère la colère lui monta au visage & il vit bien que son frère lui cherchoit querelle, Gerasme qui étoit très-sage, dit à Huon, Sire, accordez à Girard ce qu'il vous demande, vous êtes jeune tous deux, vous conquérerez assez de terres, Gerasme, lui répondit Huon, je consens qu'il aie Bordeaux ou Gironville, qu'il choisisse, alors Huon dit à son frère de choisir celle qu'il vouloit des deux Villes.

Comme les traîtres tuèrent tous les gens de Huon, excepté Gerasme & la belle Esclarmonde à qui ils lièrent les pieds les mains & les emmenèrent tous à Bordeaux, où ils les mirent dans une prison affreuse.

Quand le traître Girard vit que son frère accordoit à sa demande & qu'il ne vouloit point le fâcher contre lui, il en fut très-courroucé & vint auprès de Guire à qui il dit : traître, vous êtes la cause de la perte de mes terres, mais par la foi que je dois à celui qui m'a créé, avant que je meur, je vous ferai trancher la tête: Quand ils furent près du bois, Gibouars sortit avec ses gens, l'écu & la lance à la main, dès que Huon les eut apperçu, il réclama notre Seigneur de le préserver du danger, s'il n'eut pas été si près de son ennemi, il seroit volontiers retourné à l'Abbaye, néanmoins il tira son épée dont il se défendit si bien qu'il fendit la tête au premier qui vint l'attaquer, il l'abbattit par terre & il mourut sous ses coups, il frappoit à droite & à gauche s'il eut été armé, il n'auroit pas essuyé une si grande perte, ils étoient quarante & ils n'avoient point d'armes, les gens de Gibouars mirent en pièces douze de ceux de Huon, de tous il n'échappa que lui à qui ils lièrent les mains. Le Traitre Girard vint vers Gerasme qui étoit abbattu auquel il ouvrit le côté droit où étoit la barbe & les dents mâchelières qui avoient été mises par Oberon le Magicien ; Huon voyant le vieux Gerasme par terre, dit à Giraad, je te demande grace pour ce vieux gentilhomme, frère lui dit Girard, je ne lui ferai point de mal pour le présent. Ils lui lièrent les pieds & les mains, ils vinrent ensuite vers Esclarmonde qui étoit tombée en foiblesse, alors ils lui lièrent les pieds & les mains & lui bandèrent les yeux, ils la mirent ensuite sur un roussin malgré elle, elle poussoit des cris douloureux, Huon l'entendit & s'écria : Mon frère, je vous prie au nom de Dieu, de ne pas faire de mal à mon épouse. Frère, dit le traître, j'en ferai à ma volonté. Ils vinrent ensuite vers Huon qu'ils mirent sur un cheval, le traître Girard fit en suite prendre les corps de douze Barons qui avoient été tués & le fit jetter dans la rivière de Gironde.

Ils partirent ensuite pour aller à Bordeaux, ils n'y avoit rien de plus triste que d'entendre les lamentations de Huon & sa triste compagnie, Esclarmonde disoit à Huon, hélas ! vous me disiez que quand je serois dans votre pays, vous me feriez porter la couronne d'or, maintenant il faut que je puisse misérable mentir. Huon lui dit : Ma tendre amie ; calmez votre douleur, le malheur qui nous poursuit ne sera pas de longue durée. Ils arrivèrent enfin à Bordeaux, où ils furent droit au

Palais ils descendirent de leurs chevaux & conduisirent Huon, Esclarmonde & Gerasme dans un cachot très profond, il fut ordonné qu'ils auroient un peu d'eau & trois pains d'orge & il fut defendu à personne de leur parler.

Comme les traîtres retournèrent à l'Abbaye, tuérent l'Abbé & prirent les richesses que Huon y avoit laissées.

VOus avez vu le mal'heur dans lequel nos gens sont tombés, mais vous apprendrez ce qui arriva au bon Abbé, car le traître Gibouars & Girad sortirent de Bordeaux & vinrent à l'Abbaye de S. Maurice où ils arrivèrent à l'heure de midi & quand ils furent venus; Girard manda le bon Abbé de venir lui parler. Dès que l'Abbé fut il vint au-devant de lui & lui dit : Sire, soyez le bien-venu, je vous prie de me dire quel est le sujet qui vous amène, Sire, dit le traître depuis que mon frère est sortit d'ici, il s'est souvenu d'avoir laissé ici des trésors, il m'a chargé de vous dire de me les remettre pour en faire des présens à tous les Barons de la Cour de Charlemagne. Sire, lui répondit l'Abbé, lorsque Huon votre frère sortit d'ici, il m'a laissé beaucoup de richesses & m'a défendu de les donner à personne qu'à lui, à ces paroles Girard répondit, vous en aurez le démenti car je les aurai malgré vous, alors aidé de Gibouars il prit l'Abbé par les cheveux & le jetta par terre d'une telle force, qu'ils lui cassèrent le cœur, quand les moines virent que leur Abbé étoit tué, ils prirent la fuite, mais les deux traîtres coururent sur eux l'épée à la main, les moines qui virent bien qu'ils ne pouvoient échapper, se jettèrent à genoux leur demandant grace & leur disant qu'ils leur montreroient le lieu où étoient enfermés les trésors, ce qu'ils firent aussi-tôt & leur donnèrent les clefs de tout. Ils prirent tout les trésors de Huon & les ornemens de l'Eglise. Parmi les moines il y en avoit un qui étoit cousin de Gibouars, il fut élu Abbé, ils s'en retournèrent à Bordeaux où étant arrivés, ils furent bien regardés des Bourgeois qui paroissoient curieux de savoir où leur Seigneur avoit eu tant de richesses, ils vinrent droit au Palais, où ils déposèrent tout. Quand ce fut fait, il en mit ce qu'il voulut dans ses coffres & ensuite il fit charger le reste sur deux sommiers & le fit conduire à Paris, alors Girard & Gibouars se mirent à table, quand leurs chevaux furent prêts, ils partirent avec leur nouvel Abbé, ils rejoignirent les gens qui menoient leurs sommiers & marchèrent avec eux, ils arrivèrent ensuite à Paris, firent leurs présens, ils donnèrent 2 sommiers d'or à la Reine & 3 au Roi qui les reçut avec plaisir; chaque Baron eut un présent, mais le bon Duc Naimes n'en voulut point recevoir. Le Roi Charles fit transporter les présens dans ses coffres & ne voulut pas y regader qu'il n'eut parlé auparavant à Girard qu'il fit asseoir auprès de lui, car, comme on dit communément celui qui donne est toujours considéré. Girard lui dit Charlemagne, soyez le bien-venu, je vous prie de me dire le sujet pour lequel vous êtes venu ici. Sire, lui répondit Girard, je vais vous l'apprendre, j'ai bien besoin de vous & de vos Barons, il me coûte beaucoup de vous dire ce que je pense, j'aimerois bien mieux être au-delà de la mer que de vous le dire, & malgré que je sois repris de ce que je vais vous dire, je préfère mon honneur au reste du monde. Vous avez raison, lui dit Charlemagne, il est beau d'aimer la vérité.

Comme le traître Girard conta au Roi Charlemagne que son frère Huon étoit revenu sans avoir fait son message, & comme le Roi commanda d'aller chercher Huon qui étoit prisonnier à Bordeaux pour le faire mourir.

GIrard dit à Charlemagne il est vrai que vous m'avez fait Chevalier & je suis tenu de vous porter honneur mais je vais dire une chose qui ne fera certainement plaisir à votre Cour ni à moi-même. Parlez, dit Charlemagne. Sire, dit Girard, comme j'étois à mon hôtel avec mes Barons je vis venir mon frère Huon avec une Demoiselle & un vieux Gentilhomme nommé Gerasme, quand le Duc Naimes de Baviere entendit Girard, il dit en lui-même : Ah ! Grand Dieu, j'entends une chose que j'ai bien de la peine à croire, car si c'est ce Gerasme que je connois, c'est un de mes grands amis. Sire, dit Girard, j'ai encore quelque chose à raconter. Il est vrai que quand j'ai vu mon frère, je lui ai fait un bon accueil, je lui ai demandé s'il avoit été à Babylone, s'il avoit exécuté vos ordres, lorsqu'il m'eut écouté, il ne put me répondre; quand j'ai vu qu'il restoit interdit, je l'ai fait prendre & mettre en prison & suis venu pour vous avertir d'en faire à votre plaisir. Quand les Princes qui étoient-là, entendirent Girard qui disoit avoir détenu son frère prisonnier, ils ne purent s'empêchèrent de croire Girard capable de trahison.

Quand l'Empereur Charlemagne entendit le Rapport de Girard, toute la haine qu'il portoit à Huon à cause de la mort de son fils Charlot, se ranima entièrement & il dit tout haut : J'ordonne à tous ceux qui furent amis de Huon, de me le livrer afin que j'en fasse à ma volonté. Quand il eut ainsi parlé, il se remit & appella le Duc Naimes à qui il dit : Sire Duc, vous avez entendu ce que Girard vient de dire de Huon son frère. Sire dit Naimes, je l'ai bien entendu, mais il faut prouver ce que Girard a dit. Sire, dit Girard, vous parlez comme il vous plaît, mais je prends Dieu à témoin, mon Beau-père Gibouars, ce bon moine & son clerc; alors Gibouars & l'Abbé avec son Clerc répondirent que ce que Girard avoit dit étoit vrai. Le Duc Naimes leur répondit : vous êtes quatre voleurs & faux témoins, le Roi est mal conseillé, s'il vous croit. Naimes, dit le Roi, dites-moi ce que vous pensez de ces deux Frères. Sire, dit le Duc Naimes, c'est une chose qui demande attention, car si Huon étoit ici, il pourroit se défendre. Dieu! que je trouve étrange de dire que si j'avois un frère qui fut banni de France & qui vint se refugier chez moi je pourrois l'accuser devant un Prince; non, je dis que jamais un honnête homme ne fera une pareille action à son frère. Je dis que tout ce qu'ils ont dit est faux, ce n'est que trahison de leur part, ainsi ils sont dignes de mort.

Quand Girard entendit Naimes; il devint tout pâle & se repentit du mal qu'il avoit cherché à son frère Huon, il maudissoit Gibouars, lors il dit au Duc Naimes : Sire, je pense que vous avez tort de me détester comme vous faites, Girard, lui dit Naimes, c'est par rapport à ta méchanceté, tu voulois être un des douze Pairs de France, mais le Roi n'a pas besoin d'un pareil Conseiller. Naimes, dit Charles, faites venir devant moi tous ceux qui sont caution pour Huon, le Duc fit aussi-tôt venir devant le Roi tous ceux qui étoient répondans. Le Roi leur dit : vous savez ce que j'ai ordonné si Huon ne faisoit son message, or il ne l'est pas. Si vous ne me remettez Huon je vous ferai tous

mourir



mourir. Sire, dit Naimes, je vous prie de m'écouter & de me croire, il faut envoyer à Bordeaux des principaux de votre Noblesse, ils ameneront Huon devant vous & vous lui demanderez s'il a rempli votre commandement. Vous parlez juste, lui dit le Roi, ainsi je vais ordonner qu'on l'aille chercher & qu'on l'amène.

Comment l'Empereur Charlemagne alla lui-même à Bordeaux pour faire mourir Huon, tant il le détestoit.

LE Duc Naimes fit tant envers Charlemagne qu'il lui avoit promis qu'il feroit amener Huon, mais il ne voulut se confier à personne & conclut d'y all[er] lui-même. Premièrement il voulut faire mettre en prison tous ceux qui étoient en ôtage, mais le Duc Naimes en répondit & ils furent libres. Le Roi partit & emmena avec lui onze de ses Pairs, ils marchèrent vers Bordeaux, que Dieu conduise Huon le sauve du danger; le Roi & ses Pairs arrivèrent à Bordeaux. Le traître Girard dit à Charlemagne, Sire, si c'étoit votre plaisir, j'irois dans la ville faire préparer ce qui vous convient pour vous recevoir comme il convient. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit Charlemagne, car il y en a d'autres qui sont chargés de ce soin, vous n'y entrerez pas que je n'y sois entré le premier. Quand le Duc Naimes eut entendu le Roi parler ainsi, il lui dit : vous avez répondu en sage Prince, ils entrèrent enfin à Bordeaux, sans que les habitans en fussent prévenus, ils vinrent au Palais où ils entrèrent dans la salle, on leur prépara à dîner, ils se mirent tous à table on faisoit un si grand bruit dans le Palais que Huon l'ayant entendu demanda ce que c'étoit, il n'est pas nécessaire que vous demandiez à le savoir, mais puisque vous désirez en être instruit, je vous dirai que c'est le Roi Charlemagne qui est venu pour vous faire mourir. Huon lui dit, va-t-en, puisque tu n'as point d'autres nouvelles à me donner. Le Roi étoit à dîner & ne pensoit à autre chose, mais le Duc Naimes ne put boire ni manger, il frappa du pied si rudement qu'il renversât ce qui étoit sur la table, le Roi lui dit qu'il avoit grand tort. Sire, dit Naimes, j'ai mes raisons pour cela, car je crois que vous êtes venu à Bordeaux pour boire & manger & non pour rendre la justice. Noble Empereur, que voulez-vous faire ? Songez que ce n'est pas peu de chose que de faire mourir un des douze Pairs, & il ne vous conviendroit pas d'aller rendre un jugement après avoir bu & mangé, mais au nom de Dieu, si quelqu'un mange aujourd'hui je cesse d'être de ses amis. Naimes, lui dit le Roi, je suivrai votre avis, alors le Roi fit amener Huon qui vint avec Esclarmonde sa femme & le vieux Gerasme, Huon voyant Charlemagne au milieu de ses Barons, vint auprès de lui; ceux qui s'étoient rendus pour lui en ôtage dirent au Roi, Sire, voilà celui pour qui nous nous sommes rendus ôtages, le Roi leur dit qu'ils pouvoient se retirer quand ils voudroient & qu'il les tenoit quittes. Huon se mit à genoux devant le Roi. Le Duc Naimes voyant Huon dans cette humiliante posture, dit au Roi de vouloir bien donner audience à Huon. Volontiers, répondit le Roi. Huon dit alors au Roi : Sire, j'ai à me plaindre devant vous & tous les Barons qui sont ici de ce traître que je vois, il est mon frère, mais il est plus méchant encore que Caïn qui tua son frère Abel. Tous les Barons qui le regardoient, disoient entr'eux : Qu'est devenue la beauté de Huon ? on voit bien à son visage qu'il a eu bien des misères. Huon

recommença à parler & dit au Roi : Sire, il est bien vrai que je me suis acquitté du message dont vous m'aviez chargé auprès de l'Amiral Gaudisse, & je lui ai proposé tout au longs ce qui m'avoit été recommandé, j'ai passé la mer, j'ai été à Babylone vers l'Amiral & lui ai demandé en présence de tous ses Barons qu'il me donna sa barbe & ses quatre dents mâchelières. Quand il eut entendu ma demande, il me regarda pour fol & me fit mettre dans une prison où je serais mort de faim, si ce n'eut été la fille de l'Amiral & le bon Roi Oberon à qui j'ai beaucoup d'obligations; c'est un Roi de féérie qui demeure à Montmur, dès qu'il a su que j'étois en danger, il est venu me secourir & nous avons mis à mort tous ceux qui dans Babylone ne vouloient pas croire en Jesus-Christ. Nous montâmes au Palais où nous mîmes tout en pièces, je tranchai ensuite la tête à l'Amiral, & quand ce fut fait, je lui arrachai les dents mâchelières & lui coupai la barbe, après cela je demandai au Roi Oberon qu'il lui plût me donner un moyen pour rapporter en sûreté la barbe & les dents de l'Amiral. Alors Oberon par la grace de Dieu, les mit dans le côté de Gérasme de manière qu'on ne pouvoit les voir. Sire, je suis persuadé que vous n'avez jamais vu un homme semblable à lui.

Quand j'eus fait votre message, & que j'eus accomodé toutes mes affaires, je me mis en chemin & emmenai avec moi Esclarmonde, la fille de l'Amiral & les douze Gentilshommes que vous me donnâtes quand je partis, ils ne m'ont point quitté. Ah ! Sire, si je vous faisois le récit de mes malheurs, il me faudroit un tems considérable, tout ce que j'ai à dire c'est que si Dieu ne m'eut aidé, jamais je ne serois revenu; nous arrivâmes à Rome où le S. Père nous reçut avec joie, il me maria avec Esclarmonde, fille de l'Amiral Gaudisse, elle est comme vous pouvez voir bien triste, elle en a sujet. Quand les Barons eurent entendu les plaintes de Huon, la pitié leur attendrit l'ame, surtout quand ils virent Esclarmonde verser des pleurs. Huon dit ensuite au Roi : Sire, si vous ne me voulez pas croire, envoyez vers le S. Père & vous saurez la vérité. Je suis donc revenu de Babylone & j'ai rapporté avec moi beaucoup de trésors & de richesses; j'avois résolu de ne m'arrêter nulle part que je ne vous eusse parlé, mais quand je fus à l'Abbaye de St. Maurice qui est sur vos terres, j'y logeai & fus bien reçu par l'Abbé qui fit savoir mon arrivée à mon frère; il vint seul avec un Ecuyer. Je ne le crus pas capable de trahison. Le Duc Naimes dit alors : Huon, vous avez raison, car si votre frère eut bien agi, il auroit emmené avec lui tous ses Barons pour aller au-devant de vous. Sire, dit Huon, il a fait autrement, car étant avec moi, il s'informa de mon affaire, si j'avois fait mon message, je lui ai tout raconté. Le traître me demanda ensuite où j'avois mis la barbe & les dents de l'Amiral, je lui dis où elles étoient; il m'engagea à me lever à minuit & à faire préparer mes gens pour nous mettre en chemin, & quand nous fûmes près d'une Croix où il y avoit plusieurs chemins, je voulus prendre celui de France, il me chercha noise. Il y avoit près de-là un petit bois, où Gibouars étoit en embuscade avec quarante hommes armés, ils ont tué tous mes gens & les ont jettés dans la rivière de Gironde, ils m'ont ensuite jetté par terre, lié les pieds & les mains, ils m'ont bandé les yeux, en ont fait autant à ma femme ensuite au viel Gerasme, & mon traître frère lui ouvrit le côté où étoient la barbe & les dents mâchelières qui y avoient été mises par le

Roi Oberon. Après avoir blessé Gerasme, il le jetta par terre & lui arracha ce qu'il avoit dans le côté, vous pouvez le savoir de lui Gerasme s'avança & montra au Roi la plaie qu'il avoit au côté & que chacun pût voir. Huon continua ainsi : quand ils eurent fait ce qu'ils voulurent, ils nous mirent sur trois roussins, nous emmenèrent dans cette Ville, il nous fit mettre ensuite en prison où il nous a tenus au pain & à l'eau, il nous a ôté tout ce que nous avions. S'ils disent le contraire, qu'ils s'arment & je leur ferai raison. Huon parle juste, répondit le Duc Naimes.

Girard prit la parole & dit au Roi, mon frère parle comme il veut, parce qu'il sait bien que je ne veux pas me revolter contre lui. Grand Dieu ! comme le traître cherche à s'excuser. Le roi dit à Huon, je ne sais comment vous avez fait, mais je veux que vous me montriez la barbe & les dents de l'Amiral Gaudisse. Sire, dit Huon, mon traître frère me les a dérobés. Vous savez que quand vous sortîtes de France, je vous ai défendu de retourner à Bordeaux sans m'avoir parlé auparavant, en sûreté de quoi vous me livrâtes des ôtages, je les ai laissé libres, puisque je vous tiens, il est à mon pouvoir de vous faire pendre. Sire, dit Huon, je ne crois pas qu'un Roi de France fasse une pareille cruauté, je vous prie de me juger selon droit & raison; ma foi, dit le Duc Naimes à Huon, vous demandez bien peu, si vous avez droit vos terres & vos Seigneuries doivent vous être remises. Il dit ensuite au Roi qu'il falloit rendre justice à Huon, le Roi lui répondit qu'il étoit en son pouvoir de le faire mourir, mais que comme il étoit Pair de France, il le laissoit en jugement. Les Barons furent bien aises, mais le Duc Naimes dit au Roi : Sire, pourquoi voulez-vous mener Huon en jugement, puisqu'il offre de prouver par le S. Père tout ce qu'il a dit. Huon se retira & le Roi appela tous ses Barons & leur dit : Seigneurs, je vous prie sur la foi que vous me devez, de juger Huon & son frère sans partialité, alors ils entrèrent dans une chambre & le Duc Naimes leur dit : Seigneurs, vous savez que le Roi nous a recommandé de dire la vérité, vous savez aussi la haine qu'il a contre Huon, c'est pour cela que je vous conjure de dire chacun votre avis.

Comme les Pairs de France se retirèrent dans une chambre pour rendre le jugement de Huon, pour ou contre lui.

Comme nos Barons discouroient ensemble, il se leva un Baron qui étoit de la famille de Ganelon, il dit à haute voix : Seigneurs, je pense, vu le cas, que le Roi peut sans péché faire mourir Huon.

Quand Gautier eut dit sa raison, Henry Comte de St. Omer dit : Gautier, retirez-vous, car votre parole ne sera de nulle valeur. Seigneurs, dit Henry, pour juger loyalement, je dis que les terres de Huon lui doivent être rendues; car son fait est du tout prouvé, & par bons témoins, tels que le S. Père; vous savez qu'il a été trahi par son frère Girard, pourquoi il doit être traîné à la queue d'un cheval, ensuite pendu; quand il eut dit son avis, il se remit en sa place.

Quand Henry de St. Omer eut fini, le Comte de Flandre se leva & lui dit : qu'il ne serait rien de tout ce qu'il venoit de dire; mais, reprit-il, voici mon avis : Vous savez, Seigneurs, que le monde est bien méchant, il n'y a plus d'amitié entre les frères, vous le voyez par ces deux qui sont ici présens, & dont nous jugeons la cause, c'est pourquoi nous devons em-

ployer tous les moyens qui peuvent les remettre en grace auprès du Roi, le prier d'avoir pitié d'eux & rendre à Huon les terres qui lui appartiennent.

Comme les Pairs de France laissèrent la cause au jugement du Duc Naimes de Bavière, & malgré tout cela le Roi Charlemagne condamna Huon à mort.

LE Comte de Flandres eut à peine fini de parler, que le Comte de Châlons se leva & dit : Comte de Flandres, votre raison est assez bonnne, mais je pense que le Roi n'en fera rien, ainsi il vaut mieux nous en rapporter à l'avis du Duc Naimes.

Ils vinrent tous auprès du Duc & le prièrent de se charger du jugement, qu'ils s'en rapporteroient à ce qu'il décideroit; quand le Duc Naimes de Bavière entendit les Barons, il ne leur répondit pas. Ils se mirent à parler entr'eux, quand la belle Esclarmonde vit Huon si triste, elle lui dit : Nous avons bien du malheur, puisque dans votre Patrie vous êtes en danger de mourir. Personne ne veut croire que vous ayez été à Babylone, je vois que tout est contre vous. Huon tâchoit de la consoler, en lui disant ; ayez confiance en Dieu qui nous a toujours secouru, j'espère qu'il ne nous abandonnera pas. Naimes sortit alors du conseil & dit : Seigneurs, je ne sais quoi décider ; ils lui répondirent qu'il n'auroit pas de conseil d'eux, mais doit-il être pendu ? alors celui qui avoit parlé le premier dit que cela ne pouvoit être autrement, votre conseil ne sera pas suivi, répondit le Duc Naimes, dites-moi Seigneurs, si vous vous en rapporterez à moi, oui, lui répondirent-ils d'un commun accord. Naimes s'en vint alors vers le Roi & lui dit : Sire, vous plaît-il de vous entendre, Oui, dit l'Empereur, car c'est mon envie. Sire, dit le Duc Naimes, je vous demande en quel pays vous voulez que l'un de nos Pairs soit jugé. Le Roi lui répondit, vous êtes prud'homme & vous voulez sauver Huon, vous avez tort de parler ainsi, lui répondit Naimes, dites seulement où vous voulez qu'il soit jugé. Si vous le souhaitez je vais vous le dire. Il y a trois Villes dans votre Royaume, la première est St. Omer, la seconde Orléans, la troisième Paris ; ainsi si par jugement vous voulez mener Huon, il faut le mener dans une de ces trois Villes, car il ne sera pas jugé en cet Hôtel. Le Roi lui répéta, je vois bien que vous faites cela pour le sauver, car je vous ai dit d'en rendre le jugement parmi vous & vous n'en avez rien fait, ainsi, Huon sera pendu avant que je mange. Le Roi ordonna que l'on mît les tables, Girard qui avoit entendu ce que le Roi venoit de dire en fut bien joyeux, mais il ne le fit pas appercevoir.

Quand Esclarmonde entendit le Roi qui venoit de jurer la perte de Huon, elle poussa des cris si douloureux qu'elle eut attendri les cœurs les moins sensibles, elle disoit à Huon, je vois qu'il faut nous séparer, que n'ai-je des armes, je me poignarderois devant ce tyran. Le vieux Gerasme disoit en pleurant : Que maudit soit le moment où je suis né ! j'ai passé ma jeunesse & maintenant que je suis vieux, il faut que je meure honteusement ; ils pensoient mourir tous les trois, mais il n'y a personne qui puisse nous nuire, si Dieu nous veut aider, & s'il plaît à Dieu le Roi Oberon fera faire un parjure au Roi Charlemagne. Je vous laisserai à parler de Huon & de sa triste compagnie & vous parlerai du noble Roi Oberon qui étoit alors dans son bois.

Comment le Roi Oberon vint secourir Huon de Bordeaux, & fit reconnoître à Girard toute la trahison qu'il avoit faite à son frere.

ON a vu dans le chapitre ci-dessus, la haine que le Roi portoit à Huon, comme étant arrivé à Rome, il s'étoit confessé de tous ses péchés & en avoit reçu l'absolution. Le Roi Oberon satisfait de sa conduite & connoissant la triste situation où il se trouvoit, ne put retenir ses larmes. Ses gens s'en apperçurent & lui demandèrent quel étoit le sujet de son chagrin ? il leur répondit : je me souviens de ce pauvre Huon qui est repassé la mer, il a été à Rome, a épousé Esclarmonde, s'est confessé de tous ses péchés dont je l'ai assez puni, il est tems maintenant que j'aille à son secours, car Charlemagne a juré qu'il ne boira ni ne mangera, que Huon ne soit pendu ; mais il s'en parjurera, car je le secourerai ; le pauvre homme est en grand danger, lui & Esclarmonde ainsi que le vieux Gerasme, ils sont à Bordeaux & ont les fers aux pieds. Le Roi est à table, je souhaite la mienne auprès de la sienne & plus haute de deux pieds que la sienne, je veux qu'on mette sur ma table, mon hanap, mon cor d'ivoire & le haubert que Huon a conquis ; je souhaite avec moi cent mille hommes armés, comme j'ai coutume de mener en bataille ; il n'eut par plutôt souhaité que par la puissance de Dieu, sa table se trouva auprès de celle du Roi, telle que le Roi Oberon l'avoit souhaité. Quand le Roi Charlemagne vit cette table plus haute que la sienne, le cor, le hanap & la cotte d'acier, il en fut bien surpris & dit à Naimes de regarder ce que cela signifioit ; il croyoit avoir été enchanté. Sire, je n'ai jamais vu une pareille chose ; tous les Barons étoient bien surpris, Gerasme qui étoit auprès de Huon, apperçut la table sur laquelle étoient posés le hanap, le cor & la cotte de maille, j'apperçois que le Roi Oberon vient à votre secours ; Huon regarda ; mais quelle fut sa joie à la vue d'Oberon, il leva les mains au Ciel & remercia Dieu. Il vint à propos dans la ville de Bordeaux, les habitans étoient surpris de voir tant de monde, quand Oberon fut dans la ville, il ordonna à ses Barons de faire garder les portes & d'empêcher tout le monde de sortir. Il y eut dix mille hommes à chaque porte de la ville, Oberon monta au palais, il laissa dix mille hommes à la porte & leur dit que dès qu'ils entendroient le cor, ils montassent aussi-tôt & missent tout à mort. Le Roi Oberon monta au palais & ses Barons, il étoit richement habillé, il passa vers Charlemagne sans lui rien dire, le Roi dit : qui peut-être ce Nain bossu ? il est bien fier, car il n'a pas daigné parler, je verrai ce qu'il voudra faire, car je ne sais ce qu'il a pensé. Quand Oberon fut passé il vint vers Huon, & souhaita que leurs fers fussent ôtés à tous trois, il les prit par la main & les mena devant le Roi, il s'assit & les fit asseoir, il prit son hanap, sur lequel il fit trois signes de croix, aussi-tôt il se trouva rempli de vin, le Roi Oberon le prit en donna à Esclarmonde, ensuite à Huon & à Gerasme, il dit ensuite à Huon ; ami, levez-vous, portez ce hanap à Charlemagne & lui dites qu'il boive à vous en signe de paix, Huon se leva de table & vint vers le Roi à qui il donna le hanap, mais à peine le Roi l'eut-il touché qu'il se trouva desséché, & il n'y resta pas une seule goutte de vin. Vassal, dit Charlemagne, vous m'avez enchanté. Sire, dit Oberon, ce sont les péchés dont vous êtes rempli qui

lui ôtent toute sa vertu, car personne ne peut y boire qu'il ne soit exempt de péché mortel. Quand l'Empereur eut entendu le Roi Oberon, il fut bien surpris, Huon reprit aussi-tôt le hanap qui fut rempli de vin, il le porta au Duc Naimes qui étoit auprès de Charlemagne, Naimes le prit & but à son plaisir, Huon retourna ensuite vers Oberon & s'assit auprès de lui.

Oberon appela le Duc Naimes & lui ordonna de se lever & de se mettre à son côté; quand il y fut, il lui dit: Sire, Duc, vous êtes prud'homme, vous avez toujours défendu mon ami Huon, & vous, Sire, c'est à tort que vous avez déshérité Huon, il est prud'homme & je vous dis en vérité qu'il a fait son message à l'Amiral Gaudisse, c'est moi qui l'ai aidé dans son entreprise, il lui a arraché la barbe & les quatre dents mâchelières. je les ai enfermés par la volonté de Dieu dans le côté de Gerasme. Vous voyez devant vous le traître Girard qui ne cherche que la perte de son frère, & pour que vous en soyez plus certain, je vais lui faire avouer devant vous. Oberon dit alors à Girard: Je vous conjure par la puissance divine de dire la trahison que vous avez machinée contre Huon.

Quand Girard eut entendu Oberon sui parler ainsi, il trembla de frayeur, car il vit bien qu'il ne pouvoit s'empêcher de dire la vérité. Sire, dit Girard, je vois bien qu'il est impossible de vous rien cacher; il est vrai que dès que je sus que mon frère étoit à l'Abbaye de S. Maurice j'en fus extrêmement fâché d'autant que je savois bien qu'il falloit que je lui rendisse ses terres, je fus trouver mon Beau-père Gibouars qui me donna conseil de faire ce que j'ai fait, il m'invita de l'aller voir & quand j'eus su tout son dessein, il me dit qu'il se mettroit en embuscade dans un petit bois avec quarante hommes armés; & que quand nous approcherions du bois, je cherchasse querelle à mon frère & qu'il sortiroit du bois & feroit périr Huon & ses gens.

Quand nous eumes tué les gens de mon frère, nous les jettâmes dans la Gironde & nous prîmes mon frère, sa femme Esclarmonde & le vieux Gerasme, nous leur liâmes les pieds & les mains, leur bandâmes les yeux & ensuite je vins auprès de Gerasme à qui j'ouvris le côté & j'y pris la barbe & les dents mâchelières que je suis prêt d'aller chercher si vous désirez. Non, dit Oberon, je les aurai bien sans vous. Nous amenâmes donc nos trois prisonniers dans ce Château & nous partîmes pour l'Abbaye de St. Maurice, où mon frère avoit déposé son trésor, nous le demandâmes à l'Abbé, mais il ne voulut pas nous le donner; nous le tuâmes, prîmes tout & avons fait Abbé ce moine qui est parent de Gibouars. Voilà, Sire, tout le contenu de ma maudite trahison, je n'y eus jamais pensé sans les funestes avis de Gibouars. Oberon lui dit: vous serez pendus & personne ne peut vous sauver, il dit ensuite au Roi, vous venez d'entendre la trahison de Girard & de Gibouars, mais par la foi que je dois à Dieu & à St. Denis, ils seront pendus

Comment le Roi Obéron fit pendre les quatre traîtres Girard, Gibouars & les deux faux témoins. De la paix de Huon avec Charlemagne, & comme le Roi Obéron donna son Royaume à Huon de Bordeaux.

QUand le Roi Oberon eût entendu Girard, il dit: Je souhaite la barbe & les dents de l'Amiral sur cette table, il n'eut pas plutôt souhaité que l'on les vit paroître, au grand étonnement de tous,

Huon dit alors au Roi Oberon, Sire, qu'il vous plaise pardonner à mon frère, je lui donnerai la moitié de mes terres, afin que nous puissions vivre ensemble. Les Barons qui entendirent Huon demander la grace de son frère, ne purent s'empêcher de dire que c'eut été dommage que la chose eut été autrement; Huon redemanda la grace de son frère, mais Oberon lui dit qu'il ne le feroit point; il dit: Je souhaite qu'ils soient tous quatre pendus dans cette prairie. Aussi-tôt l'on vit Girard, Gibouars, l'Abbé & le Moine pendus; ainsi périrent ces traîtres. Le Roi Oberon après avoir parlé de plusieurs choses à Charlemagne, appella Huon & lui dit: Portez au Roi la barbe & les dents mâchelières & dites-lui qu'il vous rende vos Seigneuries; alors Huon vint vers Charlemagne & lui dit: Sire, voici la barbe & les dents de l'Amiral. Le Roi lui répondit, je vous tiens quitte & vous rends vos terres, je veux que vous soyez mon ami. Sire, dit Huon, j'en suis bien reconnoissant; le Roi l'embrassa en signe de paix & tous les Barons en témoignèrent bien de la joie. Le Roi Oberon dit à Huon, si vous m'aimez, je vous recommande de venir dans quatre ans me trouver à Montmur, je veux vous donner mon Royaume, je le peux; puisqu'à ma naissance, il m'a été donné le pouvoir de donner ma couronne à qui je voudrois; comme je vous aime, je vous ferai Roi & vous donnerez vos terres à Gerasme, il les a bien méritées par les peines qu'il a eu avec vous. Souvenez-vous, lui dit-il, du jour où je vous ai dit cela, car il est tems que je parte de ce monde pour aller en Paradis; si vous ne vous trouvez pas à pareil jour, je vous ferai mourir honteusement. Huon voulut baiser ses pieds, mais Gloriand le releva, & Huon le remercia du don qu'il lui avoit fait.

Comme le Roi Oberon prit congé du Roi Charlemagne & de Huon; du départ de Charlemagne, & comment Oberon étant retourné à Montmur, parloit de ce qui devoit arriver à Huon.

Quand le Roi Oberon eut dit à Huon tout ce qu'il avoit à lui dire & qu'il lui eut fait ses adieux, il laissa échapper quelques larmes; Huon lui demanda ce qu'il avoit à pleurer? Oberon lui répondit: c'est sur toi que je pleure, car je prévois que tu auras encore bien des peines & ta chère épouse aussi. Sire, lui repondit Huon, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas & que vous voudrez bien me laisser votre cor d'ivoire, afin que je sonne pour avoir votre secours.

Oberon lui répondit: puisque je t'ai remis en grace avec Charlemagne, n'attends plus aucun secours de moi, sois satisfait de ce que je te donne mon Royaume & ma puissance; Huon l'embrassa & lui dit: Je suis bien fâché que cela ne puisse être autrement. Le Roi Oberon fit ses adieux à Charlemagne, au Duc Naimes & à tous ses Barons, il embrassa ensuite Huon & Esclarmonde & lui dit: Soyez toujours sage, portez respect à votre mari gardez-lui la foi; il prit congé de Gerasme auquel il fit grand honneur. Après son départ, l'Empereur & tous ses gens prirent congé de Huon & d'Esclarmonde, & Huon & Gerasme montèrent à cheval pour reconduire le Roi jusqu'à deux lieues.

Le Roi lui dit: si la guerre vous vient, faites-le moi savoir, je vous enverrai des gens pour vous secourir. Huon le remercia humblement.

Il s'en retourna à Bordeaux où il fut bien reçu. Revenons maintenant au Roi Oberon qui s'en retourna à Montmur, il y fut à peine arrivé, qu'il se mit à pleurer.

amérement. Gloriand lui demanda ce qu'il avoit à pleurer, il lui répondit : Ah! mon ami, je pleure ce pauvre Huon qui est demeuré seul dans son Château & je sais certainement qu'il doit avoir bien du mal par rapport à son épouse, il a eu bien du mal, il en aura encore plus. Comment, dit Gloriand, cela pourroit-il se faire, puisqu'il est grand Seigneur. Oberon lui répondit, que Dieu veuille l'aider; Oberon dit encore à Gloriand, je vous répéte que Huon sera avant qu'il soit un an, dans une telle misère, que quand il auroit vingt Royaumes, il ne les pourroit sauver. Gloriand lui dit : Sire, vous n'abandonnerez pas Huon. Je lui ai donné mon Royaume & ma puissance, ainsi je ne peux l'aider en aucune chose. Nous parlerons maintenant de Huon qui est resté à Bordeaux.

Comme Huon prit possession de ses terres & Seigneuries, comment il punissoit les rebelles & les deux Pelerins par qui il arriva tant de mal, & comment le Duc Raoul d'Autriche, par le rapport des deux Pelerins, s'amoroucha de la belle Esclarmonde, & du tournois qu'il fit crier pour mettre à mort Huon de Bordeaux.

HUon étant à Bordeaux, assembla ses Barons & leur dit qu'il vouloit aller voir ses Seigneuries & en prendre possession; il y alla & fut bien reçu par-tout, excepté dans un seul Château nommé Angelars. Ce Château étoit à trois lieues de Bordeaux. Quand Huon vit qu'Angelars ne vouloit lui rendre obéissance, il le menaça de l'assiéger & de le faire mourir honteusement. Huon en fit le siége, qu'il tint pendant huit jours, le neuviéme il donna un assaut général & emporta le Château à force ouverte & fit mourir Angelars & soixante hommes qui étoient avec lui; il donna ensuite le Château à un de ses Gentilshommes. Esclarmonde étoit à Bordeaux avec les Demoiselles & comme elles conversoient, trois Pélerins entrérent, qui saluèrent humblement Esclarmonde; elle leur demanda d'où ils venoient : du Saint Sépulcre, lui répondirent-ils, où nous avons eu beaucoup de maux; si vous vouliez nous donner à manger, nous prierions Dieu pour vous. Alors la Duchesse appella deux de ses Chevaliers pour qu'on menât ces Pélerins dans une chambre & qu'on leur donnât à manger, alors la Duchesse les vint voir & leur demanda d'où ils étoient? Ils lui répondirent qu'ils venoient de Vienne & desiroient s'en retourner. Que Dieu vous conduise, alors elle leur donna dix florins. Quand ils eurent dîné, ils reprirent le chemin de Vienne. Quand ils furent à une demi-lieue de Vienne, ils rencontrèrent le Duc Raoul qui étoit un homme hardi & traître. Les Pélerins le rencontrèrent, il leur demanda d'où ils venoient? Ils lui répondirent qu'ils venoient du S. Sépulcre, & qu'ils avoient passé à Bordeaux où une honnête Dame leur avoit donné à manger; c'est la plus belle créature qui soit au monde, elle mériteroit avoir un Chevalier comme vous. Quand Raoul eut entendu les Pélerins, il devint aussi amoureux d'Esclarmonde & fit serment qu'il feroit mourir Huon, & qu'il épouseroit Esclarmonde. Raoul retourna à Vienne, manda ses plus particuliers Barons & leur dit qu'ils amenassent ses gens, qu'il vouloit aller vers son oncle l'Empereur, auquel il manda qu'il fit faire un tournois au lieu où bon lui sembleroit afin que tous les Barons du pays y allassent montrer leur puissance; le traître fit cela afin que Huon qui étoit très-courageux & hardi, y vint, pensant qu'il le feroit mourir.

Le messager

le messager alla droit à Strasbourg, oú il trouva l'Empereur qui étoit le fils de Raoul son frère. Quand il y fut arrivé, il fit son message & fut bien aise d'apprendre nouvelle de son neveu Raoul qu'il aimoit bien, & pour l'amour de lui il fit faire un tournois & manda à toute la noblesse qu'ils vinssent à certain jour qu'il leur fit savoir à Mayence où il tiendroit sa Cour ouverte : il ne savoit pas la trahison que son neveu Raoul vouloit faire. Raoul appella ses plus affidés Barons & leur dit pourquoi & à quel sujet le tournois étoit fait & il leur dit, je vous prie de m'aider à faire mourir Huon, afin que j'aie Esclarmonde en mariage. Là dedans y avoit un garçon qui avoit servit Huon en sa jeunesse, quand il eut entendu cette trahison, il partit précipitemment de Vienne & vint droit à bordeaux oú il trouva le Duc Huon qui étoit avec ses Barons qui conversoient de ce tournois, dont ils étoient déjà avertis; le valet entra aussi-tôt & salua bien respectueusement Huon qui lui dit : oú as-tu été depuis que je ne t'ai vu, Sire, dit le valet, j'arrive de Vienne en Autriche, le Duc Raoul qui en est Prince, a fait publier un tournois, afin que vous y puissiez aller pour vous faire mourir afin qu'il puisse avoir Esclarmonde votre femme en mariage. Sire, qu'il vous plaise de ne pas y aller, car ils sont bien vingt mille hommes, Quand le Duc Huon eut entendu le valet il fit serment que s'il peut en telle manière que ce soit, Raoul lui paieroit cher. Alors la belle Esclarmonde se jetta à genoux devant Huon, le priant de ne point aller au tournois, mais Huon ne voulut rien ouir, alors la belle Esclarmonde lui dit; Sire, qu'il vous plaise donc de mener dix mille hommes avec vous, s'il vous plaît; j'irai aussi, non, lui dit-il, vous n'y viendrez pas; car vous êtes trop grosse. Alors il fit crier que tous ceux qui voudroient venir au tournois de Mayence avec lui, qu'ils s'apprêtassent aussi-tôt, on sut tôt par-tout que Huon vouloit aller au tournois, de manière que Raoul entendit les nouvelles, alors il dit que comme Pélerin il iroit voir Esclarmonde dont il étoit tant amoureux, il prit la robe de Pélerin, l'écharpe & le bourdon, il se frotta d'une herbe, dont il devint fort laid, il défendit à ses gens de rien dire. Il partit alors de Vienne & vint droite à Bordeaux, où étant arrivé, il vint au Château, monta les degrés & vint à la Salle où Huon étoit avec ses Barons qui parloient du tournois de Mayence, Raoul vint vers Huon & lui demanda à manger pour l'honneur de Dieu, Huon lui dit : tu en auras, je te prie de me dire d'où tu es, Sire, je suis du Berry & je viens du S. Sèpulchre. Huon lui fit donner à dîner.

Comme après que le Duc Raoul eût été à Bordeaux, comme Pélerin, il revint à Mayence, & comme Huon prit congé d'Esclarmondé & s'en alla au tournois de Mayence.

Après qu'Huon eut conversé avec le Pélerin, il fit mettre les tables où il s'assit, & Esclarmonde sa femme auprès de lui, puis il fit mettre le Pélerin au bout de sa table & le fit servir comme il falloit, mais le traître Pélerin ne se souscioit pas de boire & de mander, mais il faisoit seulement cela, pour contempler la belle Esclarmonde, laquelle il regarda tant & trouva si belle qu'il en étoit charmé, alors il résolut en lui-même de faire mourir Huon. Ah ! que s'il eut plut à notre Seigneur de découvrir la trahison du Pélerin, qu'il l'eut payé cher. Après qu'ils eurent dîné, Huon fit donner des habits, bas & souliers au Pélerin, qu'il reçut & n'osa

refuser cela de Huon, il prit congé de lui & il arriva bientôt à Vienne, dont il étoit Seigneur & Maître; quand il fut arrivé en son Palais, il fut bien reçu de ses Barons & se prepara diligemment & fit préparer ses gens, & prirent le chemin de la Cité de Mayence. Bientôt fut averti l'Empereur de la venue de son neveu Raoul, il alla au-devant, & quand il l'eut vu, il l'embrassa bien tendrement & lui dit : beau neveu, bien me plaît votre venue. Ah! que si le bon Empereur eut su la trahison de son neveu, il ne l'eut pas enduré, car il aimoit bien Huon. l'Empereur & son neveu Raoul entrèrent à grande joie dans la Cité de Mayence, déjà dans la Ville étoient plusieurs qui étoient venus pour joûter, Huon étoit encore dans Bordeaux, mais voyant qu'il étoit tems de partir, il fit aprêter ses gens & prit congé de la belle Esclarmonde sa femme, laquelle se mit à pleurer, quand elle vit le départ de son cher mari, alors il monta sur son cheval & ses gens aussi, ils marchèrent si bien qu'ils arrivèrent à Cologne sur le Rhin oú il demeura deux jours entiers, & le troisième il dit à ses gens, Seigneurs, je prends congé de vous car nul de vous ne viendra avec moi, je ne veux mener avec moi, que Dieu & ma bonne épée, ne vous étonnéz de rien, car celui qui m'a toujours aidé, ne m'abandonnera point, ainsi Huon s'en alla seul.

Il partit & laissa ses gens qui amèrement pleuroient, il marcha tant que de loin il apperçut les tentes & pavillons dans une plaine, il passa outre & entra dans la Cité oú il vit plusieurs Barons qui étoient dans les rues, Huon passant outre & vint vers le Château oú étoit l'Empereur & son neveu Raoul, quand Huon fut devant le Palais, il regarda & vit l'Empereur & Raoul son neveu qui montoient les degrés. Quand Huon fut arrivé là, il trouva un Allemand qui mit à raison, il lui dit : Ami, qui sont ces deux Princes qui devant moi marchent? Sire, dit l'Allemand, le premier qui marche c'est l'Empereur, & celui qui va après c'est Raoul son neveu, le tournois est fait exprès pour lui, car après le tournois il doit épouser une belle Dame que peu de gens peuvent nommer. Quand Huon entendit l'Allemand, le sang lui monta au visage. Ami dit Huon, je te prie de me faire le plaisir de tenir mon cheval jusqu'à mon retour que j'aie parlé à l'Empereur & à ses Barons, Sire, dit l'Ecuyer, je le ferai volontiers. Dieu veuille aider à Huon, car il va entreprendre un grand ouvrage

Comme Huon tua le Duc Raoul en la présence de l'Empereur, son oncle, des merveilles qu'il fit, & comme à la chasse que l'on fit après lui, il renversa l'Empereur & gagna son cheval.

HUon plein dire est de colère monta au Palais, l'Empereur se mettoit à table pour dîner, lorsque Huon entra l'épée nue & vint devant l'Empereur & lui dit : Sire, je vous conjure par la vertu divine, que vous ayez à dire vérité, si vous aviez une Dame épousée remplie de toute bonnes vertus, qui vous portât foi & loyauté, & qu'il vint un traître qui finement la voulut avoir, que lui feriez-vous. Ami, dit l'Empereur, certes, je vous dirai la vérité, sachez que si j'avois une femme telle comme vous dites, & qu'un traître voulut faire ce que vous dites, je lui passerois mon épée au travers du corps.

Quand Huon eut entendu l'Empereur, dit : Oh très-noble & vertueux Empereur juste & loyal jugement avez fait! Sire, je vous dirai qu'il m'a plu de vous dire

cela, c'est parceque votre Raoul conspire & trame ma mort comme un traître, à la fin d'avoir Esclarmonde ma femme & tout mes héritages, c'est pourquoi Sire, je desire de m'en venger selon le jugement que vous en avez fait, quand je trouve celui qui m'a offensé, lors tira son épée hors du fourreau, quand Raoul le vit il s'effrayat à cause qu'il étoit désarmé & quand il vit que Huon eut levée son épée pour frapper il s'en fuit vers son oncle, mais Huon qui le cœur avoit sur lui, le poursuivit si vivement qu'il l'atteignit d'un revers qu'il lui donna par telle force qu'il lui abattit la tête, & le corps tomba devant l'Empereur, Dieu me fasse bien réussir, dit Huon; jamais ce drôle ne sera amoureux de ma femme, j'en suis bien assuré. l'Empereur fut bien triste quand il vit son neveu mort, il commença à crier à ses gens, gardez que ce Vassal ne vous échappe, car je ne boirai ni mangerai qu'il ne soit pendu & étranglé. Huon qui bien l'entendit ne s'en soucioit guerre; ainsi frappoit à droite & à gauche, tant en mit à mort que c'étoit merveille; l'Empereur & ses gens furent vîte s'armer, mais Huon voyant qu'il y avoit du pire, gagna les degrés du Palais où étoit son cheval, il monta lestement dessus, & le piqua des éperons & s'en alla, mais Galeran cousin germain de Raoul alla près & cria: fils de putain, tu as tué Raoul, retourne où je te frapperai par derrière Quand Huon l'entendit, il se retourna, baissa sa lance & Galeran la sienne, Huon l'atteignit si bien qu'il le fit tomber de son cheval, l'Empereur qui s'étoit armé, vint vers Huon & s'entremêlèrent si bien qu'il n'y demeura écu ni haubert qu'il ne perçat; la lance de Huon eut telle force qu'elle jettât l'Empereur par terre de son cheval, alors Huon laissa son cheval & prit celui de l'Empereur qui étoit bien meilleur; quand il fut monté sur ce cheval il ne craignoit personne, il le piqua de l'éperon & partit, plusieurs Allemands vouloient courir après, mais l'Empereur leur dit qu'ils perdroient leur tems, car il avoit son bon cheval. Alors ils lui demandèrent s'il avoit quelque mal, non dit-il grace à Dieu, je n'ai pas de mal qui m'empeche de marcher, mais ce qui me fâche, c'est que je vois Huon qui s'en va, & emmène mon bon cheval, outre cela il a tué mes deux neveux. Seigneurs, je vous conseille de ne pas aller après, mais s'il plait à notre Seigneur avant qu'il soit trois mois je metterai tant de gens sur pied, que les vallées en seront pleines. Ensuite je les mènerai devant Bordeaux, & n'en partirai point que je ne l'aye pris & si je puis tenir Huon je le ferai mourir de mauvaise mort, & lui prendrai toutes ses terres.

Comme Huon après qu'il eut monté le bon Cheval de l'Empereur, vint à Cologne où il trouva ses gens, & comme il partit; comme l'Empereur se mit en embuscade en un bois pour faire mourir Huon; de la bataille qui se fit, & des trèves entre l'Empereur & Huon.

AInsi comme vous avez oui, Huon en parti, & ainsi comme l'Empereur & les gens devisoient de l'exécution qu'avoit fait Huon, il survint un Chevalier qui avoit nom Gondom, lequel étoit né de Nuremberg, il vint avant & dit: Sire, si croire me voulez, vous retournerez à Mayence cette nuit & vous y reposerez, ensuite vous prendrez ici quatre cens compagnons que vous enverrez à deux lieues d'ici au grand chemin de France, & la trouveront un bois où ils s'embusqueront jusques à ce qu'Huon passe par-là, je sais de certain que tout droit va à Cologne au gîte & logera en l'Hôtel d'un Français qui demeure là, &

le lendemain il partira & passera par le bois où sera l'embuscade, ainsi il lui sera impossible de se sauver ils le prendront, où l'occiront, comme la chose pourra tourner. quand l'Empereur entendit Gondon, il fut joyeux & dit plus que de quarante hommes il y vouloit mener, car il desiroit d'avoir Huon; or prenons donc notre chemin devers Cologne: Alors dix mille hommes furent prêts, il renvoya les autres à Mayence, il marchèrent tant qu'ils arrivèrent au petit bois, où il posa son embuscade, & Huon marcha si bien, depuis qu'il eut quitté l'Empereur, qu'il arrivât à Cologne, où à très-grande joie fut reçu de ses gens qui l'attendoient. Quand Gerasme vit Huon il lui dit: Sire, je vous prie de nous vouloir dire quelle est votre réussite. Alors Huon de-Bordeaux leur raconta mot pour mot comme il avoit occis Raoul, & de son départ qu'il fit de Mayence, de la poursuite que fit l'Empereur. Gerasme & ses compagnons furent bien joyeux d'entendre Huon & remercièrent notre Seigneur de cette belle avanture, mais ne pensoient pas que l'Empereur étoit embusqué dans le bois, & qu'il attendoit qu'Huon passât. Huon & ses gens demeurèrent à Cologne jusqu'au point du jour, il ouit la messe, monta à cheval puis sortit de Cologne, accompagné de treize mille bons combattans, étant donc sorti de la Ville il commande à ses gens de se mettre en rang de bataille comme bon soldats, ils se mirent en chemin, le tems étoit beau & clair, ainsi ils pouvoient voir de loin, & comme ils approchoient le bois, Huon apperçut les gens de l'Empereur, & il dit à ses gens: Seigneurs, voici beaucoup de gens qui viennent furieusement de vers nous, je vous prie que chacun se montre tel qu'il est, l'Empereur dit à ses gens, Seigneurs, je crois que ceux qui sont ici devant nous sont Français & je crois que le premier est Huon, c'est pourquoi je vous prie qu'un chacun de vous donne dedans & que l'on ne manque point de prendre Huon, car ma volonté est de le faire mourir misérablement.

De la grande bataille qui fut près de Cologne entre l'Empereur & Huon, des trèves qu'ils firent, comme Buon les accorda, & du Prévôt de Cologne qui vint attaquer Huon de Bordeaux.

APrès qu'Huon eut donné courage à ses gens, & qu'il les eut mis en rang de bataille, ils avancèrent & Huon tout le premier se mit en bataille, il alloit comme la foudre, & le premier qu'il renconra ce fut Gondon, il baissa sa lance & le frappa si roidement qu'il lui passa sa lence au travers du corps, après il vint contre Crassin de Polinger, que l'Enseigne Impériale portoit, Huon l'atteignit de sa lance par tel effort que le maître & le cheval tombèrent par terre, Huon fit telle occision que la Campagne étoit toute couverte de sang, l'Empereur voyant le dégât que lui faisoit Huon, il dit: Huon Dieu te maudisse quand aujourd'hui tu m'as tant fait mourir d'hommes dont je suis bien fâché. Sire dit Huon, avant que me renier je vous en ferai bien mourir d'autres & vous même vous ferai mourir, croyez que tout ce malheur ne provient que de votre neveu Roul, qui me vouloit enlever ma chère Esclarmonde. Ils s'éloignèrent & baissèrent leurs lances, mais ainsi comme ils se vouloient approcher, les Allemands y accourrent à grande force car ils avoient peur de l'Empereur, alors arriva le vieux Gerasme qui fièrement le combattoit, Huon, tenoit son épée delaquelle il faisoit merveille, Huon & ses gens firent tant qu'ils firent retirer les

Allemandsmais il y en eut un lequel voyant la perte de l'Empereur se retira devers Cologne. Quand dedans fut entré, hâtivement s'en alla à l'hôtel du Prévôt, où étant il lui dit la misère où étoit l'Empereur. Alors le Prévôt ayant entendu le danger où étoit l'Empereur, il fit sonner la blanche cloche de la Ville & fit publier de carrefour en carrefour, que ceux qui pourroient porter armes, s'armassent vîtement. Alors tant Chevaliers que gens de pied, vinrent au nombre de vingt mille. Le Prévôt se mit le premier & enseignoit à ses gens comment il falloit se tenir en bataille, l'Empereur voyant que ses gens étoient presque tous occis, chercha Huon de tout côtés, tellement qu'il l'apperçut qui découpoit & tailloit ses gens en en pièces. Il se mit à crier: Vassal, tournes ton écu vers moi car il me fait mal de te voir ainsi détruire mes hommes, alors il s'éloignèrent l'un de l'autre & se donnèrent de si terribles coups que c'étoit merveille. Huon avoit une grande & grosse lance, dont il frappa l'Empereur si roidement qu'il tombât par terre, dont il se rompit la cuisse, alors ses barons le relevèrent & le mirent sur une litière, & étoient bien fâchés de le voir comme il étoit, ses Barons lui conseillèrent de faire la paix avec Huon, ce qu'il fit car il envoya deux de ses Chevaliers devers Huon & lui manda qu'il se vouloit accorder & faire bonnes & loyales trèves, ce que Huon lui accorda volontiers. Ha! malheureux Huon, pendant que tout le dessus, que ne mets-tu tout à mort car un jour t'en repentiras, les messagers de l'Empereur retournèrent par devers lui, & lui dirent comme Huon avoit accordé les trèves, & comme il avoit defendu à ses gens de ne point avoir de bruit avec les gens de l'Empereur, ce qu'ayant entendu l'Empereur fut bien joyeux de ce qu'il etoitaccordé avec Huon, car la trève étoit faite pour six mois. Alors Huon fit sonner la retraite, aussi firent les Allemands qui bien en eurent grande joie, l'Empereur se fit porter dans une litière jusqu'à Mayence & il fit penser sa cuisse. Huon & ses gens s'en retournoient à Bordeaux bien joyeux de ce qu'ils avoient la victoire, il ne firent pas long chemin, que Gerasme regarda sur dextre & vit les Bourgeois de Cologne qui venoient vers eux l'enseigne développée. Quand Huon les eut apperçut il fut bien étonné & dit à ses gens, Seigneurs, je vois bien que je suis trahi, car l'Empereur sous ombre de trève, fais courir après moi, Seigneurs, je vous prie que nous allions dessus, & que nous mettions tout à mort. Huon ordonna sa bataille en attendant les autres qui bien étoient vingt mille d'autres part, le Prévôt admonétoit ses gens de bien tenir leur rang, le Prévôt & ses gens piquèrent des éperons & vinrent bien furieusement donner dans le bataillon; Huon & ses gens qui n'étoient pas endormis, en ce premier combat il y eut de braves hommes tués. L'Empereur qui hors du bois étoit issu se mit en chemin lui & ses gens, alors il ouit le bruit de la bataille, de quoi il fut bien étonné, il demanda à ses gens ce que ce pouvoit être. Sire, Huon & ses gens sont assaillis. Dieu! dequel gens peut-être haï Huon, sinon que de nous, je vous prie, dit-il que je sçache ce que c'est; Sire, dit un Chevalier de Baviere qui de là étoit, sçachez que c'est le bon Prévôt Guire lequel n'étant pas averti des trèves qui étoient faites, venoit pour nous donner secours, alors il s'est jetté dessus Huon & ses gens certes dit l'Empereur si je savois qu'il eut fait cela sçachant que les trèves étoient faites, je le ferois mourir, alors il dit qu'incontinent on lui allasse dire qu'il

criassent merci à Huon, ou si ne le veut faire, mettez-le incontinent à mort comme rompeur de trèves. Et quand l'Empereur eut fait son commandement, un de ses Chevaliers à pointes d'éperon qui vint devers le Prévôt qui étoit triste d'avoir perdu quatre mille de ses Bourgeois, alors le Chevalier de l'Empereur dit au Prévôt. Sire, que faisiez-vous quand vous avez attaquez Huon qui a fait sa paix avec l'Empereur, allez vîtement lui crier merci, car par moi l'Empereur vous le mande. Alors le Prévôt sans plus attendre prit son épée, s'en alla se jetter aux pieds de Huon en le priant d'avoir pitié de lui, disant qu'il ne savoit pas les tréves qui étoient faites entre lui & l'Empereur. Huon ayant entendu le Prévôt, lui pardonna, sçachant que c'étoit pour secourir son Seigneur & que c'étoit pour un bon sujet ce qu'il en avoit fait. Alors le Prévôt prit congé d'Huon, & s'en retourna devers l'Empereur & Huon tira devers Bordeaux.

Comme Huon s'arriva à Bordeaux, & des conseils que lui donna Esclarmonde, lequel il ne voulut croire, & de la joie qu'Huon eut de la naissance de Clairette sa fille.

QUand Huon eut quitté le Prévôt, lui & ses gens vinrent droit à Bordeaux où furent reçus des Bourgeois en grande solemnité, Huon fut reçu d'Esclarmonde sa femme en grande joye, elle lui demanda s'il étoit sain & sauf & comment il avoit fait ses affaires. Dame dit Huon, sçachez que je suis allé à Mayence, où j'ai trouvé Raoul, lequel j'ai tué, quand je l'eus tué je partis de Mayence, mais je n'etois pas loin de la Ville que l'Empereur courut après moi pour se venger de la mort de son Neveu, alors nous baissames nos lances & nous frappant si roidement que d'un coup que je lui donnai je le fis tomber de son cheval, & lui pris, alors je m'en revins à Cologne où j'avois laissé mes gens, mais je n'y fut pas long-tems que l'Empereur & ses gens s'en allèrent mettre en embuscade dans un petit bois, & quand nous passâmes par le bois ils me livrèrent bataille, mais par la grace de Dieu & de mes bons vassaux, nous les mîmes à destruction, & l'Empereur eut la cuisse cassée, Huon dit Esclarmonde vous devez remercier notre Seigneur de ce qu'il vous a gardé de vos ennemis, il y a tréves pour six mois entre lui & moi, & les six mois passés il doit relever guerre. Alors Esclarmonde dit à Huon si vous voulez me croire vous ferez bien, j'ai un frère qui le Roi Salabran se nomme, il est puissant Seigneur, il y a long-tems qu'il desire être Chrétien; il vous faut donc l'aller trouver, lui conter vos affaires, il s'en viendra avec vous, vous accompagner de trente mille hommes, & vous l'amenerez avec vous dans cette Citté, pour vous deffendre contre l'Empereur. Sire, écoutez mes conseils pour cette fois, si vous n'y allez vous pourrez vous en repentir. Quand Huon eut bien entendu parler sa femme, il lui dit ma chère & loyale compagne, ce que vous me dites est le témoignage de l'amitié que vous me portez, dont j'en suis bien joyeux, mais par celui Dieu qui me forma, je ne chercherai aucun secours que je n'aye vu Allemands & Bavarois, & que je ne leur fasse sentir la force de mon bras. A tant nous laisserons ce discours: & parlerons d'autre choses. Très grand-joye & grande fête firent nos Barons une grande espace de tems; tant que la belle Esclarmonde sentit le mal d'enfantement, elle se retira dans sa chambre en réclamant Dieu & la Vierge elle accoucha d'une belle Fille

Huon fut incontinent averti, dont il en fut bien joyeux, il remercia humblement notre Seigneur, la chambre fut incontinent pleine de fées, lesquelles donnèrent de la vertu à l'Enfant, on le porta baptiser à l'Eglise, puis les fées lui firent chacune une croix, & elles s'en retournèrent, dont Huon fut bien étonné. Ha! Sire Oberon, pas ne m'avez oublié, ne doutez l'Empereur ni sa puissance. Alors Huon entra en la salle où il lui fut présenté sa Fille, quand il la vit il la prit entre ses bras & la montra à ses Barons, chacun etoit bien aise de voir une si belle Fille. A tant je le laisserai à parler de la naissance de Clairette, & nous reviendrons à l'Empereur.

Comme l'Empereur assembla grand ost & s'envint en Bordelois, comme il assiegea la Cité de Bordeaux : & comme Huon s'apprêta pour sortir sur ses ennemis, & de la prise de Gerasme.

Vous savez comme la Duchesse Esclarmonde avoit donné avis à Huon son mari, qu'il allat dévers son frère : mais il ne voulut rien faire : sçachant donc que l'Empereur venoit assiéger la Cité, il manda par tout ses pays, que ceux qui vouloient porter armes le vinssent trouver à Bordeaux, tellement qu'en peu de tems il eut beaucoup de soldats, il fit accommoder ses tours & murailles, en celui tems Bordeaux n'étoit pas si fort qu'il est maintenant. Après qu'Huon vit que la Cité étoit bien fournie de bons garçons, il dit au vieil Gerasme, mon bien aimé ami, celui que j'aime le plus, vous voyez comme l'Empereur desire nous faire la guerre, vous voyez les soldats que nous avons en cette Cité, c'est pourquoi mon cher ami je desire qu'avec moi vous gouverniez la Ville & les soldats qui sont dedans. Gerasme lui dit : Sire, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, je vous assure que je ferai ce qui me sera possible. L'Empereur étant sorti de sa terre entra dans le Bordelois : là où il mit tout à feu & à sang, il fit tant de chemin qu'il arriva devant Bordeaux, où il planta le siége, l'Empereur fit entourer toute la Ville de soldats, & Huon regarda leurs gestes & quand il eut vû leur contenance il s'arma & fit armer ses gens. Huon & Gerasme mirent ordre dans la Cité & prirent dix mille hommes ; puis sortirent hors de la Ville. L'Empereur étoit pour lors au dîner, qui étoit bien joyeux, Huon & ses gens se jettent dans l'ost de l'Empereur, où ils firent grande exécution. Huon rencontra un des familiers de l'Empereur qui sortoit de son ost, il lui donna un si merveilleux coup d'épée qu'il le tua roide, il mettoit à mort tout ce qu'il rencontrait : tant que le bruit de ses gens alla jusqu'à l'ost de l'Empereur, & l'Empereur demanda ce que c'étoit.

Sire, dit l'un de ses gens, c'est Huon votre ennemi, lequel est sorti & a mis beaucoup de vos gens à mort. Quand l'Empereur entendit son homme, il monta sur son cheval & trouva ses gens qui étoient prêts, alors il choisit Huon entre les autres, & puis il montra à ses gens, & leur dit Seigneur que l'on m'attrappe ce galand qui est notre ennemi. Alors l'Empereur & ses gens se mirent à batailler. Huon étoit si desireux de vaincre ses ennemis, qu'il les repoussa jusques dans leurs tentes. Savari qui étoit-là vint secourir l'Empereur & ses gens, le vieil Gerasme se mit en bataille si avant que son cheval fut tué sous lui, tellement qu'il tomba par terre, alors il fut pris & emmené en l'ost de l'Empereur. Huon étoit parmi la bataille, dont il faisoit merveilles, mais il ne sçavoit que son ami Gerasme étoit pris

Huon et ses gens s'en retournerent à Bordeaux. & quand il fut dans le Palais il regarda à l'entour de lui, & ne vit point Gerasme, dont il fut bien étonné, il demanda à ses gens qu'étoit devenu Gerasme, Sire dit un chevalier : sçachez qu'il est prisonnier en la main de vos ennemis. Quand Huon entendit que le vieil Gerasme étoit pris, bien le réclama & loua ses forces : mais les autres Barons le reconfortèrent. Alors il monta au Palais où il trouva la belle Esclarmonde il la baisa & l'embrassa, Sire, dit la Dame, comment vous va, belle dit Huon, je suis bien triste d'avoir perdu de mes gens & principalement Gerasme, lequel est demeuré prisonnier entre les mains des ennemis : ha ! Sire dit Esclarmonde, si vous eussiez été vers mon frère comme je vous avois dit vous n'auriez pas perdu vos gens, Dame dit Huon ? n'en parlez plus, votre plaisir soit le mien, dit Esclarmonde, mais je suis fachée du vieil Gerasme qui est prisonnnier, Dame dit Huon, Gerasme n'est pas encore mort, nous l'aurons moyennant la grace de Dieu.

Comme l'Empereur Tiery fit lever une fourche pour pendre le vieil Gerasme, & comment Huon est sorti de Bordeaux & secourut le vieil Gerasme.

L'Empereur étant retiré dans son Hôtel, commanda qu'on lui amenat les prisonniers qui avoient été pris dans la bataille, alors on les alla querir, on amena le vieil Gerasme, lequel étoit homme puissant et fort, il avoit une grande barbe qui étoit toute blanche, il étoit beau vieillard. Quand l'Empereur le vit, il lui demanda d'où il étoit, & comment il avoit nom. Sire, dit-il, j'ai nom Gerasme, sachez que je suis parent à, Huon& c'est lui que j'aime, Vassal dit l'Empereur, demain au matin devant que je mange vous & vos compagnons serez pendus. Sire, dit Gerasme, auparavant que cela soit je ferai encore bien mourir de vos gens. Vieillard, dit l'Empereur, vous avez grand tort de parler ainsi. Alors il fit dresser des fourches sur un petit rocher qui étoit proche de Bordeaux, tellement que du Château on pouvoit voir les fourches, quand les fourches furent faites, l'Empereur dit à Gerasme, je verrai tantôt si Huon que vous aimez tant vous viendras secourir.

Dès qu'Huon fut levé il vint à une fenêtre, regarda vers l'armée où il apperçut les fourches qui étoient apprêtées pour faire mourir ses gens ; alors il dit à ses Barons, Seigneurs que chacun de vous s'arme, je vois des fourches dans l'Armée de l'Empereur, & je crois que c'est pour pendre Gerasme & ceux qui ont été pris avec lui, c'est pourquoi si nous voulons sauver nos amis, il faut s'armer & les aller secourir. L'Empereur appella un chevalier de son armée, auquel il dit Othon, je veux que vous preniez trois mille hommes & que vous meniez ces prisonniers aux fourches & faites-les mourir. Quand Othon entendit l'Empereur il fut bien étonné, & étoit bien dolent d'avoir cette commission, car en sa jeunesse il avoit été nourri dans la maison du Duc Sevin, Père de Huon, & étoit un peu son parent, mais pour ce tems il s'en étoit en fui de Bordeaux, & avoit été servir l'Empereur ; dès qu'il eut ordre de mener ces prisonniers au supplice, il fut bien triste & dit à l'Empereur, Sire, vous faites mal de faire mourir ces prisonniers, car si Huon tenoit quelqu'un de vos gens il feroit de même. Sire croyez moi ne les faites pas mourir si promptement. Sire, dirent les Barons ; le conseil que vous donne Othon, est bien profitable. Mais voyez-vous

[illegible] de l'Empereur, ce fou qui [illegible] m'empêcher de prendre vengeance [illegible] ennemis ; par le Dieu qui me créa, le premier qui m'en parlera davantage, je le ferai mourir. Othon, faites ce que je vous commande ; alors Othon partit & emmena Gerasme & ses compagnons aux fourches ; mais aussi-tôt qu'il y fut, le bourreau mit la main sur Gerasme & le fit monter sur l'échelle. A peine avoit-il monté trois échelons, qu'Huon & ses compagnons arrivèrent. Huon alloit le premier, quand il fut aux fourches il apperçut celui qui vouloit pendre Gerasme. Alors Huon lui donna un tel coup d'épieu, qu'il lui perça tout le corps ; alors il dit à Gerasme, descendez, armez-vous de ces armes, il descendit bien joyeux de ce qu'il étoit secouru. Huon se mit donc en la mêlée où il faisoit merveille, il frappoit si furieusement qu'ils moururent tous excepté Othon, lequel s'étoit fort bien défendu ; alors il se rendit à Huon & lui conta comment il avoit voulu détourner l'Empereur de mal faire ; mais que sa parole ne lui avoit rien servi. Vassal, dit Huon, de mort n'ayez peur, pourvu que vous me vouliez aider à vaincre mes ennemis. Sire, dit Othon, que je sois haï de Dieu si je ne vous sers bravement. Adonc il revint devers Gerasme & le délia, & puis après s'en retournèrent ensemble vers Bordeaux.

Mais ils ne firent pas une demi-lieue qu'ils apperçurent derrière eux les ennemis qui venoient & couroient après eux ; Huon dit à ses gens : Seigneurs, retournons & ne nous montrons point poltrons : alors la lance baissée se mirent dans la presse, & se montrèrent gens qui savoient manier les armes. Ils firent une telle charge d'un côté & d'autre que c'étoit pitié de les voir ; alors nos gens ayant repoussé plusieurs Allemands, ceux qui étoient dans les tentes & pavillons commencerent à sortir ; ce que voyant Huon il dit à ses gens : Seigneurs, retirons-nous vers la Cité de Bordeaux, car nous sommes las & oppressés ; alors ses gens le crurent & s'en retournèrent au petit galop vers Bordeaux.

Comme l'Empereur fit assaillir Bordeaux par deux fois où il fit grande perte de gens, & comment Huon envoya son messager Habourie vers l'Empereur, pour acquerir la paix, & de la réponse de l'Empereur.

Après que Huon se fut retiré à Bordeaux, les Barons & soldats de l'Empereur lui dirent : Sire, je ne sais ce qu'il vous plaît de faire, car voilà un grand nombre de vos gens qui ont été tués par Huon ; Sire, il faut regarder à faire la paix avec lui. Quand l'Empereur entendit ses gens il devint tout rouge ; alors il leur dit qu'il n'en feroit rien, & au contraire il vouloit aller donner un assaut à la Ville ; ses Barons lui dirent : vous ferez ce qu'il vous plaira, mais vous n'y gagnerez pas. Il leur dit, Seigneurs, que l'on assemble mon armée, je manderai à mon frère qu'il amène ses gens, & il conduira mon armée, ce qui fut fait ; car ses gens furent prêts & son frère venu ; enfin son armée fut faite & vinrent devant Bordeaux. Huon s'étoit désarmé lui & ses gens, dès qu'il entendit le bruit de ceux qui vouloient donner l'assaut, ils prirent promptement chacun une soupe de vin, s'armèrent & vinrent sur les murailles, là où Dieu sait qu'ils firent des merveilles ; Huon & Gerasme tiroient arbalêtres & ne manquoient de tuer leurs ennemis. L'assaut dura très-long-temps, tellement que les Allemands furent contraints de se

retirer. L'Empereur dolent & courroucé, déconforté & plein de colère, vint vers ses gens leur dit mille injures & voulut qu'ils retournassent, & leur dit qu'ils s'arment promptement, & qu'ils retournassent donner un assaut général à Bordeaux, ce qu'ils firent incontinent; ils vinrent avec des échelles, épieux & autres armes; mais nos gens leur montrèrent qu'ils étoient gens de défense; ils se défendirent si bien qu'il y eut beaucoup d'Allemands jettés par terre, l'Empereur & son frère ne savoient que penser, voyant le carnage que faisoient nos gens. Ils firent retourner leur gens, & firent sonner la retraite & s'en retournèrent dans leurs tentes. Quand Savari fut désarmé il vint vers l'Empereur & lui dit: Sire, que pensez vous faire, il vous est impossible de prendre cette Cité, car elle est trop forte. Quand l'Empereur entendit Savari il fut bien triste, fit serment qu'il ne quitteroit qu'il n'eut Huon pour faire son plaisir. Huon & ses gens s'en retournèrent au Palais, remerciant Dieu de ce qu'il l'avoit aidé; mais les pauvres gens étoient bien tristes, car de vingt mille hommes qu'ils étoient, ils ne restèrent plus que six mille, tellement qu'Huon dit à ses gens, voyant l'Empereur qui avoit encore tant de soldats & que lui n'en avoit guères, que tous les jours il lui venoit du secours, & qu'à lui ses gens diminuoient, il fut d'avis d'envoyer son messager à l'Empereur pour lui parler de paix. Alors ses Barons lui dirent qu'il parloit bien. Huon appella Habouri son messager, & lui dit qu'il falloit qu'il alla vers l'Empereur, & lui dit qu'il désiroit avoir la paix avec lui, & qu'il vouloit être son ami, que sur le Carême, il iroit au S. Sepulcre prier Dieu pour ces neveux qu'il avoit tués. Aussitôt partit Habourie qui ne cessa d'aller jusqu'à tant qu'il vint au lieu où étoit l'Empereur. Quand il fut devant lui, il le salua & lui dit mot à mot tout ce qu'Huon lui avoit dit. Et après que l'Empereur eut entendu le messager, il devint rouge comme un charbon embrâsé, il regarda bien fierement Habourie, & lui dit: va glouton, si ce n'etoit que tu es messager, je te ferois mourir d'une mauvaise mort; va dire à ton Seigneur que par sa faute, j'ai perdu plus de vingt mille hommes sans mes trois neveux, mais par Dieu qui me forma, je n'aurai paix ni accord avec lui, que je n'aye fait ma volonté de son corps. Quand Habourie eut entendu l'Empereur il eut grande peur, & eut voulu être à Bordeaux; il sortit de la tente sans dire mot, & ne cessa de marcher qu'il ne fut à Bordeaux, où étant il alla au Palais où il trouva Huon & lui conta comment l'Empereur avoit reçu son message; comme il ne vouloit point faire d'accord, & vouloit me faire mourir, ainsi je me suis sauvé & l'ai laissé à table. Huon ayant entendu son messager, il ne savoit ce qu'il devoit faire, il appella ses gens, leur dit: Seigneurs, je vous prie que tout fraichement nous allions donner le dernier mets à l'Empereur; alors ils allèrent s'armer. Huon monta dessus Amphage & prit congé de la belle Esclarmonde, & se partit de Bordeaux. Alors il se mit dans la mêlée & ses gens après lui. Huon cria tout haut Bordeaux, baissa sa lance de laquelle il atteignit un Chevalier si roidement qu'il tomba mort à terre; ses gens étoient derriere lui qui faisoient merveille, enfin en peu d'heure trois cents hommes de l'Empereur furent massacrés, Huon & ses gens rompoient tentes & pavillons, tellement que les Allemands se prirent à crier de telle façon que l'Empereur les entendit, & monta son cheval, vingt mille Allemands avec lui qui jurèrent la mort d'Huon que

Dieu veuille le préserver, car si long-tems demeuré il sera en danger de sa vie, mais Huon qui étoit bien subtil & appris en l'art de la guerre, apperçut bien vingt mille hommes qui venoient sur eux; alors il dit à ses gens, Seigneurs, pour bien faire retirons-nous à Bordeaux. Sire, dit Gerasme, nous sommes prêts de faire votre volonté; ils s'en retournèrent le petit trot à Bordeaux; mais l'Empereur qui desiroit la mort d'Huon, se hâta lui & ses gens, tellement qu'étant proche, il commença à crier à Huon : Traître qui ne cesse de troubler mon esprit, tourne-toi vers moi ou je te tuerai en fuyant. Alors Huon se retourna bien fièrement, ils baissèrent leurs lances & s'entrechoquèrent de telle façon qu'on les admiroit; Huon avoit une lance de laquelle il atteignit l'Empereur si fort qu'il tomba de son cheval. Alors Huon tira l'épée de quoi il pensoit achever l'Empereur; mais les Allemands y arrivèrent, lesquels le mirent le mieux qu'ils purent sur un cheval. Quand il fut dessus il fut bien aise; alors il dit que jamais ne se battroit contre Huon, mais qu'il le poursuivroit de si près qu'il lui seroit impossible de savoir où se mettre.

Comme Huon sortit de Bordeaux, & enleva tout le bestial qui étoit aux pâtures, & comment Huon se mit en chemin pour aller querir du secours; & du deuil qu'en mena Esclarmonde.

VOus avez ouï comment Huon s'étoit battu avec l'Empereur, & comment il avoit instruit ses gens; alors il leur dit : Seigneurs, retournons à Bordeaux, & s'en allèrent tous ensemble. Huon s'en alla droit au palais où il trouva Esclarmonde qui vint au devant de lui & lui demanda s'il se portoit bien; oui, Dieu merci, dit Huon, mais je suis bien fâché d'avoir perdu tant de mes gens : alors Esclarmonde & ses gens le reconfortèrent. L'Empereur qui sachant qu'Huon n'avoit plus guères de soldats appprocha son armée le plus près qu'il pût, alors quand il fut près de la Ville, on lui tiroit arbalêtres & javelots, tellement que plusieurs hommes firent là leur cimetière; Huon fut bien dolent de voir sa cité assiégée, ses tours rompues & la ville dégarnie de soldats, cela fut cause qu'il alla vers Esclarmonde, & lui dit : Dame, vous plaise me donner conseil pour ce que je ferai. Sire, dit Esclarmonde, vous avez tort de vous plaindre devant moi, car si vous eussiez été quérir mon frère, comme je vous avois dit, vous ne seriez pas en la peine où vous êtes; Dame, dit Huon, tout ce que vous dites peut bien être : je ne voudrois pas pour trois cités que j'y fusse été & que je vous eusse laissé seule. Je sais bien que si je va quérir du secours, que j'aurai bien du mal & vous aussi; si je demeure ici sans aller quérir du secours, la ville sera prise, & s'il nous peut tenir en ses mains il nous fera mourir; si vous voulez que je m'en aille vers votre frère pour avoir du secours, j'irai, Sire, dit Esclarmonde, il est bien tard pour y aller, car nous n'avons point de vivres. Vous y pouvez aller; mais il ne faut pas beaucoup tarder, Dame, dit Huon, je vous dirai comment cette Cité sera nourrie; devant la ville dans ces prairies, sont deux cens hommes qui gardent bœufs, vaches porcs & quantité de moutons, au plaisir de Dieu, je les amenerai dans cette Cité, puis nous les ferons tuer & saler. Ce sera pour vous pendant que j'irai quérir du secours. Sire, dit Esclarmonde, Dieu vous veuille aider. A tant laisserai à parler jusqu'au souper, & quand il fut nuit, Huon pensa que ses bergers se fussent endormis, il regarda que le tems

étoit trouble, comme il le desiroit, il fit armer ses gens, & s'arma lui-même, puis ordonna gens pour garder la porte, il fit amener son cheval sur lequel il monta, & ceux qui devoient aller avec lui, en firent de même. Alors il fit ouvrir la porte le plus doucement qu'il put; ils prirent le chemin vers la prairie & cheminèrent tant qu'ils vinrent où étoit le bestial. Huon qui étoit sur un bon cheval, commença à crier : fils de putains, le pâturage où vous êtes est le mien, au malheur vous amenez ici vos bêtes. Dès qu'ils entendirent Huon, ils eurent grande peur, ils vouloient monter sur leurs chevaux, mais Huon venoit à l'encontre d'eux, il baissa son épieu, dont il en frappa un qui venoit devant lui à cheval, il lui donna un tel coup qu'il tomba mort à terre, après il alla au second, & puis au tiers, il ne s'arrêta tant que son épieu dura, après il prit son épée & mettoit tout en pièces, d'autre part le viel Gerasme, Othon & Richier s'éprouvèrent bien bravement, tellement qu'en peu de tems les deux cents hommes qui gardoient le bestial furent tués excepté un qui s'en fut dire à l'Empereur qu'Huon étoit sorti avec ses gens & qu'il avoit emmené tout son bestial.

Quand l'Empereur eut oui les nouvelles il fut bien troublé dans son entendement, & fit monter ses gens à cheval pour aller vîte boucher le passage; Huon qui les vit venir dit à ses gens, Seigneurs, tournons à l'encontre de ces drôles qui voudroient ravoir leurs bêtes; alors tous d'un accord poussèrent chacun le sien à terre, puis mirent la main aux épées, de quoi ils firent merveilles; Huon les accabloit tellement que c'étoit pitié de voir ces pauvres Allemands desorte que quatre mille hommes furent tués de ce coup-là; Huon & ses gens s'en retournèrent avec leur proye dans la Cité de Bordeaux, où étant Huon s'en alla dans le Palais où il trouva Esclarmonde, il ôta son heaume, la baisa, alors elle lui demanda comment il avoit fait. Belle, dit Huon, sachez que nous avons tué plusieurs Allemands, pour avoir la proie; car toute l'armée de l'Empereur est demeurée sans porc, vache, ni mouton, parce que nous avons tout emené dont j'en remercie notre Seigneur, il nous faut faire saler & accomoder le bestial & vous aurez assez de vivres pour un an, & je peux aller librement quérir du secours à votre frère. Sire, dit Esclarmonde, je vous prie bien chérement que vous teniez compte de mon frère; Dame, dit Huon, de ce ne faites doutes, je ferai comme à mon frère. Alors il appella ses Barons les plus privés, leur dit, Seigneurs, vous savez le péril où nous sommes, & pour ce qu'à toutes choses nécessaires on doit mettre provision en cette Cité, il y a assez de vivres, il ne nous est besoin de faire quelque sorte; si l'Empereur vouloit parler de paix, regardez bien ce que vous ferez; car s'il vous pouvoit tenir entre ses mains, ce seroit pitié; pour moi au voyage que je desire faire, je reviendrai plutôt qu'il me sera possible. Sire, dit Gerasme, Dieu vous en fasse la grace. Alors ils commencèrent fort à pleurer, Seigneurs, dit Huon, je vous prie de ne vous point tourmenter, car vous savez ce qui cause mon département, si je me tiens ici il nous en viendra mal, Gerasme, dit Huon vous êtes mon bien-aimé, c'est pour quoi je vous recommande ma femme & ma fille; Sire, dit Gerasme, tant qu'il plaira à Dieu de me donner la vie je les garderai & conserverai. Esclarmonde ayant entendu Huon elle commença une vie pitoyable; ah! pauvre Esclarmonde, vous avez sujet de pleurer; car auparavant que vous puissiez revoir Huon votre ami, vous endurerez bien

des travaux, après qu'Huon eut parlé à tous ses Barons & qu'il eut fait tout ce qu'il vouloit faire, il se retira dans sa Chapelle en laquelle il se confessa à l'Évêque de Bordeaux.

Comme Huon sortit de Bordeaux & nagea tant qu'il vint en haute mer, & comme il arriva au Port de l'Aymant.

HUon après avoir reçu la bénediction de l'Évêque, auquel il avoit confessé ses péchés, sortit hors de la Chapelle & vint dans la salle où étoit Esclarmonde, il l'embrassa; mais cette pauvre désolée se laissa tomber entre ses Barons; Huon la releva & lui dit: comment, ma chère amie, voulez-vous vous tourmenter de cette façon. Ha! Sire, j'ai bien sujet de me plaindre, car vous me laissez seule dans cette Cité laquelle est assiégée de tous côtés; Dame, dit Huon, ne vous tourmentez pas, car je ferai bref retour; alors ils se baisèrent l'un l'autre, il prit congé d'elle & la recommanda à notre Seigneur; alors Huon & ceux qui devoient aller avec lui sortirent du Palais, & se mirent sur Gironde, où étoit une nef apprêtée & garnie de tout ce qu'il falloit; Huon & ses gens entrèrent dedans tous armés, & à son département donna son bon destrier en garde à Bernard son cousin: ils firent lever les voiles & firent tant de chemin que c'étoit merveille; il regrettoit souvent sa femme, sa fille & ses Barons, alors ils nagèrent d'une telle roideur qu'ils se détournèrent du chemin qu'ils devoient tenir; ils alloient savoir, tellement qu'ils arrivèrent à un port, & quand ils y furent ils jettèrent leur ancre. Alors Huon appella le maître de la nef & lui dit s'il ne savoit pas le chemin du royaume d'Anfamie. Sire, dit le marinier, jamais je n'y fus; mais dans ce port il y a bien quelques bons patrons, qui d'ordinaire vont en ce pays-là, il nous en faut chercher un. Ami, dit Huon, je vous prie d'en trouver un qui nous mène jusques-là; le marinier & Huon cherchèrent dans le port, tellement qu'ils trouvèrent un vieil homme qui autrefois y avoit été, il leur dit qu'il les meneroit bien. Huon lui dit: si au Royaume d'Anfamie vous pouvez nous conduire, je vous donnerai or & argent à foison tant que vous serez riche. Sire, dit le vieux patron, je ferai votre plaisir; mais une chose veux vous dire que le voyoge est fort périlleux. Quand Huon entendit le patron il commença à pleurer & à regretter sa femme, sa fille, ses Barons; car il vit bien que d'un an ne pouvoit retourner; néanmoins ne laissa pas de faire son voyage. Il commanda à ses gens de prendre tout ce qui étoit dans leur nef, & de mettre tout dans celle où ils devoient entrer, & puis prirent congé de leur premier patron, puis firent lever leurs voiles. Le vent leur fut bien fovorable six semaines, & s'il eut été tel encore un mois, ils fussent arrivés où ils vouloient aller, mais ils ne furent pas longtems qu'un vent s'éleva, leur fit mille peines, un orage vint après, lequel élevoit leur nef, puis l'engloutissoit, tellement qu'Huon & le marinier ne savoient que dire; Huon commença à réclamer notre Seigneur, car ils étoient en pleine mer, & il y avoit huit jours entiers qu'ils n'avoient point vu de terre, ils ne voyoient seulement que le Ciel & la mer. Huon étoit assis en la pouppe de la nef, lequel dit au marinier, je vous prie de regarder si vous ne verrez point quelque Château ou quelque maison. Le marinier qui étoit curieux d'obéir à Huon, monta dessus la galerie, & regarda tout au-tour de lui.

Il apperçut devers le midi un rocher bien haut, & auprès du rocher un château

lequel étoit bien beau, alors il fut bien aise. Il descendit & vint raconter ce qu'il avoit vu; quand Huon eut entendu son marinier, il remercia humblement notre Seigneur; après ils eurent assez bon vent; mais néanmoins ils ne savent où ils vont, car ils s'en vont dans un lieu, que si Dieu ne les aide, ils mourront misérablement. Car vous pouvez croire que ce château qu'avoit vu le marinier, est le château de l'Aymant, lequel château att[illegible] le fer, & là est une abyme bien grande.

Comme Huon devisoit avec son patron en regardant le Château de l'Aymant, & comme une galiotte de Sarrasins vint assaillir Huon, lesquels furent tous tués, & aussi furent tous tués les gens d'Huon, & comment Huon vint au Château de l'Aymant, où ils ont tué le grand serpent.

LE Château de qui je vous ai parlé étoit beau & bien fort, car s'il y eut eu des soldats pour le garder, il eut été imprenable. Ce château de l'Aymant avoit telle vertu, qu'une chose où il y avoit du fer, & qu'elle approchât de ce château, il falloit qu'incessamment il la tirât proche de ce lieu. Or la nef de ces gens qui étoit toute chevillée de chevilles de fer, ce qui fut la cause qu'ils allèrent au port qui étoit devant ce château. Le marinier qui étoit bien sage commença à dire à Huon qu'ils étoient tous perdus d'être arrivés à ce port d'Aymant. Quand Huon entendit son patron, il se donna grande merveille & lui demanda comme il disoit cela; car, dit-il, il faut voir si dans ce château sont Sarrasins, Géans ou Diables d'Enfer. Certes, dit Huon, faut-il que j'y entre, & tant que mon épée durera je verrai ce qu'il en sera. Alors il appella un de ses Chevaliers qui avoit nom Arnoul, alors il lui dit, allez-là sus à ce château & me sachez à dire qui est le Seigneur de céans. Sire, dit Arnoul, je ferai votre plaisir, il s'en partit & alla de nef en nef, de sorte qu'il vint à se trouver à terre, il vit les degrés par où l'on entroit au château, il monta en haut; mais quand il fut à la porte, il commença à appeller ceux qui céans étoient, mais personne ne lui répondoit rien, il commença à crier, mais on n'avoit garde de lui répondre, car il n'y avoit personne dedans; quand il vit que personne ne lui repondoit, il se baissa regardant vers la salle, où il apperçut un horrible serpent lequel étoit d'une extrême grosseur, lequel ayant entendu tout le bruit que faisoit Arnoul à la porte, commença à venir à lui, mais Arnoul s'en fuit d'une telle sorte qu'il ne pensa faire qu'une marche de tous les dégrés qu'il avoit monté, il ne cessa d'aller tant qu'il fut devant Huon, auquel il dit qu'il n'y avoit personne dans le château qu'il lui avoit répondu, & que voyant cela il avoit regardé par-dessous la porte, & avoit vu dans la cour un horrible serpent. Hélas! dit Huon, je vois bien que maintenant nous sommes tous perdus, car je vois bien qu'il nous est impossible de nous retirer de ce rocher de l'Aymant. Le maître marinier apella Huon & lui dit : Sire, il nous convient que nous partissions nos viandes, car nous en avons bien peu, alors Huon dit : Ami, faites comme bon vous semblera; alors le patron fit apporter, tout ce qu'ils avoient de vivres furent partagés, Huon en eut la moitié, & l'autre fut pour ses gens. Et ainsi comme ils étoient en ce danger, voici une galiotte où il y avoit trente payens, il étoit nuit, bien se donnèrent merveille de voir la nef d'Huon, & disoient que bien leur venoit cette nef

car ils croyoient vîtement avoir la nef d'Huon; quand Huon vit la galiotte, il ne savoit quels gens c'étoit, il fit allumer une torche & la prit en son poing, & s'en alla au bout de la nef & leur cria : Seigneurs, qui sur cette galiotte êtes arrivés, vous soyez les bien venus Quand les Sarrasins entendirent Huon, apperçurent bien qu'il étoit Chrétien, commencèrent à se regarder l'un & l'autre en riant tous, il y en eut qui un lui dit : Vassal, il vous faut dire qui nous sommes; nous sommes Sarrasins & vous êtes Chrétiens, parquoi il faut que vous mettiez tous bas. Payens, dit Huon, que vous ayez la nef vous l'acheterez bien cher; alors Huon cria à ses gens armez-vous promptement pour défendre vos corps; ils furent incontinent armés & Huon aussi; mais ils ne furent pas si-tôt prêts que les Sarrasins étoient déjà entrés dans leur nef : Huon fut au-devant d'eux l'épée à la main, le premier qu'il rencontrâ il lui donna tel coup qu'il lui abbatit la tête jusqu'aux épaules, au second il en fit de même, & au troisième de même, tellement qu'il coupoit & tranchoit ce qui se présentoit devant lui, tant vint le maître des Sarrasins, lequel voyant la perte qu'Huon faisoit de ses gens, il s'approcha de lui pour le frapper; Huon qui étoit bien adroit, lui donna un tel coup qu'il en mourut : d'autre part étoit Arnoul qui coupoit & tranchoit. Il y eut un Sarrasin qui voyant Arnoul qui se battoit avec un Sarrasin, il vint derrière Arnoul & lui donna un tel coup d'une hache qu'il le fendit jusqu'à la ceinture.

Huon voyant son ami Arnoul tué, fut bien courroucé, mais il ne mit guères à se venger de sa mort. Le patron de la nef prit un gros bâton de quoi il frappoit Sarrasins; mais guères ne dura le bon patron qu'il ne fut tué; Huon voyant son bon patron tué, prit son épée d'une telle roideur qu'il en atteint un Sarrasin dont il convient qu'il en mourut. Des trente Sarrasins qui avoient assailli Huon, ils ne sont plus que sept, ils craignent tant Huon qu'ils n'osent se montrer, ils pensoient s'en fuir dans leur galiotte, mais Huon & ses gens les tinrent de si près, que dans ce lieu ils fûrent tous tués. Huon les fit jetter dans la mer, & puis ils prirent les viandes qui là-dedans étoient, & les apportèrent dans leur nef; ils eurent des vivres pour long-tems, mais après qu'ils furent mangés ce fut la pitié. Huon voyant qu'il n'avoit plus de vivres fut bien dolent, il se mit à pleurer, il disoit en soupirant : Ha ! Dame Esclarmonne, Dieu vous veuille aider, car je ne vous verrai jamais de mes jours.

Après ces regrets, Huon se retourna vers ses trois Chevaliers, lesquels rendirent leur ame à Dieu, & moururent de faim. Quand il eut vu cela, ses douleurs se renouvellèrent, il commença à pleurer, à soupirer tellement que c'étoit pitié de le voir. Quand il eut été là long-tems il ne savoit que dire; il se tourna vers le Château, le regarda, vrai Dieu, dit-il, est-il possible que dedans ce Château il n'y ait personne qu'un horrible serpent? Certes, dit-il, j'irai dans ce Château quoi qu'il m'arrive, je verrai la force de ce serpent, car aussi-bien je suis mort, alors il mit son heaume, & prit son épée, puis quitta les morts en pleurant piteusement, adonc de nef en nef vint jusqu'au château, il monta les degrés, & quand il fut en haut regarda un écrit qui disoit qu'un homme se gardât bien d'entrer là-dedans s'il n'est hardi pour combattre le serpent, & que s'il étoit tel qu'il prit la clef qui étoit dans une armoire qui étoit là. Alors Huon qui étoit là commença à se réclamer à notre Seigneur, & dit : j'aimerois mieux

mourir comme vaillant que de mourir de faim; alors il ouvrit l'armoire & prit la clef de la porte, il ouvrit & entra dedans & referma la porte après lui.

Comme Huon combattit, & tua le grand & horrible serpent dedans le Château de l'Aymant.

HUon étant entré, il regarda devant lui & vit le serpent. Quand il vit cette bete si horrible, il réclama notre Seigneur, qu'il lui plût aider à tuer cette si cruelle bête. Or, quand la bête eut apperçu Huon elle s'en donna grande merveille, elle commença à étendre ses ongles & viroloit sa queue & s'en vint hâtivement devers Huon, lequel quand il la vit approcher fit le signe de la Croix & se recommanda à notre Seigneur; il prit sa bonne épée & bien hardiment vint à l'encontre du serpent. Le serpent se voyant proche d'Huon, commença d'une de ses pattes à saisir son écu, & l'arracha d'une telle façon que les boucles, annelets n'y purent rien faire. Huon escarbillard étoit, se retira à côté & lui donna un revers de son épée qu'il croyoit lui avoir abbatu la tête, mais il n'avoit seulement entamé la peau, il fut bien fâché de voir ce coup donné si mal à propos. Ha! dit Huon, je suis perdu, néanmoins il retourna vers le serpent, & lui donna un tel coup sur la hanche, qu'il entama un peu la chair. Le serpent se sentant offensé donna un coup de sa queue au travers du corps d'Huon qu'il jettât par terre. Huon qui étoit léger se releva vîtement, & alla vers la porte où il trouva un épieu, lequel étoit bien tranchant, il rengaîna sa bonne épée, & vint droit au serpent, lequel avoit la gueule ouverte pour engloutir Huon; mais il avoit son épieu, lequel lui fourra dans la gueule, & lui fourra si avant qu'il lui perça le cœur de part en part. Quand le serpent se sentit blessé, il jetta un cri si horrible, qu'on l'entendit une lieue la ronde. Ainsi fut tué cette misérable bête. Huon voyant cette misérable bête morte, se mit à genou & remercia N. Seigneur de la force qu'il lui avoit donnée; il se tint à regarder ce serpent, & puis il entra dans une belle salle où il y avoit des merveilles, quand il se fut bien reposé dans la salle, il se leva & apperçut dessus la porte un écriteau qui enseignoit le lieu où étoit toutes les clefs des chambres de là-dedans. Quand il eut vu cela, il alla prendre les clefs, puis alla de chambre en chambre; il y avoit dedans un racourcissement des merveilles de ce monde. Vrai Dieu, dit Huon, je crois qu'au monde on ne peut trouver tel trésor, comme il y en a céans; après qu'il eut été dans ces chambres, il entra dans une autre qui regardoit sur un jardin beau par excellence. Huon entra dans cette chambre, puis regarda dans ce jardin, lequel lui plût; il prit la clef qui étoit dans une armoire, & entra dedans, il ceuilla du fruit & en mangea sa suffisance: le fruit étoit si beau, que c'étoit merveille de le voir sur les arbres. Il y avoit dedans des herbes propres pour la guérison de toutes sortes de maladies. Quand Huon eut été long-tems à manger du fruit, il vint en une chambre où il se dèvêtit tout nud & prit chemises, bas & souliers, & quand il fut bien accomodé, c'étoit le plus bel homme du monde; il se promenoit de chambre en chambre, écoutant s'il entendoit homme ou femme. Il fut huit jours entiers dedans & ne mangeoit que des fruits qui étoient dans ce beau jardin dont il en devint si foible, qu'à peine se pouvoit-il soutenir. Alors laisserons à parler d'Huon, & parlerons d'Esclarmonde.

Comme

Comme après que Huon fut parti de Bordeaux l'Empereur fit faire plusieurs assauts à la Cité & ne la put prendre; Du conseil du Comte Savary de Vienne dont la Cité fut prise; la mort du vieux Gerasme; comme Esclarmonde parla à l'Empereur.

VOus avez oui par le ci-devant comment Huon sorti de Bordeaux & laissa Esclarmonde en grande tristesse & tous ses Barons. Or il arriva que l'Empereur fut averti qu'Huon étoit allé quérir du secours, il dit à ses gens, Seigneurs, il nous faut aller donner un assaut général à la Ville pendant qu'Huon n'y est pas. Alors les gens répondirent que c'étoit bien parlé, il fit sonner cors & buccines, & vinrent l'enseigne déployée devers la Cité; alors avec échelles & épieux assaillirent la ville. Les habitans de la ville se défendirent bien vaillamment; il faisoit bien beau voir le vieux Gerasme comme il enseignoit ses gens de bien faire; alors on ouit de toutes parts Barons & Bourgeois, lesquels faisoient merveilles: ils firent un tel dégât à l'Empereur qu'il fut contraint de se retirer avec une grande perte de ses gens. Quand l'Empereur fut désarmé, il dit à ses Barons, Seigneurs, il y a bien long-tems que nous sommes ici sans avoir rien fait que de perdre des hommes, je vous demande si nous laisserons la Cité comme elle est, ou ce que nous devons faire. Alors le Comte Savary se leva & dit: Sire, il m'est avis que ceux de la Cité ne sont pas pour tenir encore long-tems, car ils n'ont plus de vivres; là-dedans il y a un veillard qui est bien hardi, c'est pourquoi il seroit bon de le mettre à mort: je dis qu'il faudroit envoyer une quantité de brebis, moutons, bœufs & vaches dans la prairie, & quand le vieillard saura cela il sortira pour avoir sa proie; il y aura dix mille hommes cachés, lesquels l'occiront & ceux qui viendront avec lui, & ainsi la ville sera bien affoiblie, ce qui sera cause que vous y entrerez facilement. Alors les Barons dirent que sagement avoit parlé le Comte Savary. L'Empereur fit mener du bestial dans la prairie, comme son frère l'avoit conseillé, il envoya soixante hommes pour la garde bestiale; ensuite il commanda que dix mille hommes fussent armés & se cachassent dans quelque lieu par où nos gens passeroient. Or ainsi comme ils eurent apprêté leurs embûches, nos gens furent curieux de faire une sortie, tellement que Gerasme qui étoit Commandeur dans la Cité, fit armer ses gens comme soldats qui vont en bataille; après qu'un chacun fut prêt & que la ville fut ordonnée comme il falloit, Gerasme vint prendre congé d'Esclarmonde. Ah! cher camarade, Huon & gentil Chevalier, vous allez quitter la fleur de vos amis, car jamais vous ne retournerez dans Bordeaux; ayant donc pris congé de ses amis, ils sortirent de la ville si secrètement que ceux qui étoient a l'embûche n'entendirent point le bruit; Gerasme & ses gens avancèrent dans les tentes & pavillons, ils coupèrent les cordes qui soutenoient les pavillons & détrachèrent Allemands d'une telle façon qu'on eut dit que c'étoit le diable d'enfer; après qu'ils eurent fait leur charge, Gerasme dit à ses gens: Nous pourrions trop demeurer ici, retirons-nous devers notre Cité, alors lui & ses gens pensoient se retirer; mais l'Empereur étoit déjà monté sur son cheval, & il courut après eux avec ses gens; Gerasme les ayant apperçus commença à donner courage à ses gens. Ah! que ce fut-là qu'il montra un trait de sa gentillesse. Les dix mille hommes qui étoient en embûches, entendirent le bruit tellement qu'ils vinrent & enfermerent nos gens, il y en eut

dans cette bataille de côté & d'autre. Le vieux Gerasme fut reconnu par l'Empereur à cause de sa barbe laquelle étoit tout-à-fait grise; l'Empereur se mit à côté de Geramse & piqua son cheval d'une telle façon qu'il lui passa sa lance tout au travers du corps, tellement qu'en la retirant, notre gentil Chevalier tomba mort par terre. Adieu la fleur de la Noblesse, adieu donc cher ami d'Huon, adieu donc cher Commandeur de la Cité de Bordeaux, & vous Dame Esclarmonde, que direz-vous quand on vous apportera la nouvelle de la mort de ce gentil Chevalier? que direz-vous quand on vous dira que votre Père-Gardien a été occis? or pour revenir à notre propos, notre gentil Chevalier fut donc tué, de quoi l'Empereur fut bien joyeux, car lorsque le Capitaine est mort, les soldats ne valent plus rien; nos Barons ne laissèrent pas que de se défendre vertueusement il y avoit un tel nombre d'Allemands que nos gens n'y purent résister. Quand Bernard vit qu'il ne pouvoit échapper à ce péril, il piqua son cheval devers Bordeaux, puis s'en alla toujours pleurant pour ses compagnons qui étoient tous occis, alors il entra en la ville en ce point. Les Bourgeois furent bien étonnés de voir entrer Bernard tout seul & lui demandèrent où étoient les Barons, alors en pleurant, il leur conta tout. Ensuite il alla au Palais où étoit Esclarmonde & lui conta comment Gerasme & ses compagnons étoient morts. Quand Esclarmonde l'eut entendu elle tomba pâmée; aussi-tôt Bernard la releva & lui donna du vin, puis quand elle eut repris sens elle commença à se plaindre.

Hélas! mon cher époux, est-ce aujourd'hui le jour que notre séparation doit se faire? Où êtes-vous soulas de mon ame! où êtes-vous, dis-je, que ne venez-vous pour secourir une pauvre misérable la quelle va être ravie entre les mains de ses ennemis. Ha! que le Ciel est bien courroucé contre moi, de m'avoir aujourd'hui ravi celui que mon bien-aimé m'avoit laissé pour ma garde. Ainsi que ceux de la ville faisoient du bruit à force de pleurer, l'Empereur dit à ses gens, Seigneurs, cependant que la ville est en désolation, allons donner un assaut général; il n'eut pas plutôt dit ces propos, que ses gens s'armèrent & vinrent devant la ville, plantèrent leurs échelles & ceux de la ville ne laissèrent pas de monter sur la muraille, où ils se défendirent le mieux qu'ils purent; mais l'Empereur qui avoit beaucoup de soldats, entra dedans par force. Quand l'Empereur se vit Seigneur de la Cité, il fit crier de carrefour en carrefour qu'aucune personne ne touchât aux femmes ni aux filles, ni que l'on ne touchât point aux Églises. Quand la belle Esclarmonde vit la Cité prise, vous pouvez juger comme elle fut désolée, elle étoit dans son Palais avec beaucoup de peuple & ils n'avoient point de vivres. Elle commença à réclamer Notre Seigneur, ensuite elle dit à Bernard: très-cher ami, vous voyez comme l'Empereur nous tient, il a déjà pris la Cité, j'ai grande peur qu'il n'entre ici par force. Je vous prie, Bernard, mon cher ami, sur l'amitié que vous portez à Huon mon ami, que vous trouviez manière de sortir de cette ville & que vous emportiez ma fille Clairette dans l'Abbaye de Clugny, que vous donnerez à l'Abbé qui est son oncle, & vous lui raconterez la peine où je suis. Dame, dit Bernard, je ferai tout ce qui vous plaîra. Alors l'enfant fut enveloppé & accommodé, puis il fut donné à Bernard, lequel la prit & l'emporta à Clugny, l'Empereur fut devant le Château, Esclarmonde vint vers la porte & demanda à parler à l'Empereur. Alors l'Empereur entra dedans & Esclarmonde se

jetta à ses pieds & lui dit, je sais que vous êtes puissant Seigneur; aussi suis-je né d'un puissant Roi, lequel étoit payen, or j'ai quitté ma loi, pour prendre celle de Jesus-Christ, c'est pourquoi je vous supplie d'avoir pitié de moi & de tous ceux qui sont ici dans ce Château; je vous supplie qu'il n'y ait point de sang de répandu, & dès ici maintenant je vous rends la Ville & le Château, l'Empereur ayant entendu Esclarmonde, en eut pitié & compassion; alors il fit crier derechef défenses à toutes sortes de personnes de rien dire à ceux de la ville. Ainsi fut donc la ville de Bordeaux prise. Bernard s'en alla à Clugny avec ce petit enfant, étant dans l'Abbaye, il descendit de cheval, ensuite il alla à sa salle où il trouva le bon Abbé; il lui présenta Clairette & lui dit: La désolée Esclarmonde vous mande joie & salut, voici sa fille Clairette qu'elle vous envoie, vous prie humblement de la nourrir & d'en tenir compte comme votre propre nièce, elle se recommande très-humblement à vos bonnes prières. La ville de Bordeaux a été prise par l'Empereur; Huon nous avoit laissé à Bordeaux pour aller chercher du secours au Royaume d'Afamie: le Roi de ce pays est le frère de la femme d'Huon, Geralme & les Barons firent une sortie où ils furent tués.

Quand l'Abbé eut entendu Bernard il commença à pleurer, & puis il prit son enfant & envoya quérir une noble Dame pour la nourrir. Quand Bernard fut parti, l'Empereur dit à Esclarmonde, Dame, ne voulez-vous pas tenir votre promesse. Oui, Sire, dit Esclarmonde, pourvu que l'on ne fasse point de mal à mes Dames & Demoiselles. Alors l'Empereur lui promit que non & aussi-tôt il fit prendre Esclarmonde & les Dames & Demoiselles & tous ceux qui étoient dans la ville, il les fit mener à Mayence pour être emprisonnées. Esclarmonde fut mise dans une tour en grande pauvreté & y resta jusqu'à ce que Huon l'en eût retiré. L'Empereur étoit à Bordeaux, & manda par toutes les villes qui dépendoient du Duché, qu'on lui vînt rendre honneur & respect; alors chacun de tous côtés vinrent à Bordeaux, & puis après l'Empereur s'en fut faire son entrée, puis s'en retourna à Mayence, où il fut reçu à grande joie. Nous laisserons à parler de l'Empereur & parlerons de Huon qui est dans le Château de l'Aymant en grande pauvreté & misère.

Comme il arriva un vaisseau au Château de l'Aymant, rempli de Sarrasins & monté par l'Évêque de Lisbonne, comme Huon les fit Chrétiens & les mena tous dans le Château où ils trouvèrent des vivres à foison.

On a entendu parler ci-devant comme Huon étoit dans le Château de l'Aymant en famine, car il n'y avoit plus rien à manger que des pommes, dont il devint si foible qu'il se pouvoit soutenir à peine. Après qu'il eut été huit jours dans le Château à regarder les merveilles qui là dedans étoient, il entra dans une chambre où il y avoit une très-belle chaise, riche à merveille. Huon qui étoit si foible s'en alla asseoir dedans pour se reposer, où étant dans cette chaise, son manteau qui étoit grand, essuya la poussière qui au pied la chaise étoit, il apperçut un écriteau écrit en lettres d'or où il y avoit en écrit: Ci-dessous est un cellier où il y a pain, vin & viande; sachez que celui qui entrera ici s'il a quelques péchés mortels, il mourra de mal mort. Quand Huon eut apperçu ce lettres, il eut grande surprise, ensuite il pensa que lorsqu'il sortit de Bordeaux, il se confessa à son Évêque & à son Prélat,

auparavant qu'il fût mort & ne pense pas avoir commis de péchés mortels, alors il se mit en prière & oraison, ensuite il se recommanda à Dieu, prit la clef & ouvrit le guichet, regarda dedans, après il il descendit les dégrés & quand il fut dedans il regarda à droite, il vit un grand four qui étoit dedans pour le chauffer, & dans un autre four qui étoit auprès, il cuisoit des pâtés & des gâteaux. Huon qui étoit là salua ceux qui y étoient, & s'approchant, il leur dit : Seigneurs, je prie Dieu de garder toute la compagnie. Quand ils entendirent Huon, ils ne répondirent rien & se regardèrent l'un & l'autre Quand Huon vit qu'ils ne lui répondoient mot, il fut courroucé & il leur dit : Seigneurs qui êtes ici, je vous conjure par le grand Dieu vivant que vous parliez à moi, alors tous ensemble cessèrent leur ouvrage & regardoient Huon. Le maître de tous commença à parler & dit : Vassal, bien grand tort avez quand vous nous avez conjurés, je veux bien que vous sachiez que si vous étiez Payen ou Sarrasin, vous ne sortiriez point d'ici que vous ne fussiez détruit ; mais votre prouesse, votre loyauté & prud'hommie vous ont préservé, & je sais que vous êtes bien-aimé de Dieu, vous avez bien eu grande faim ; car il ya plus de dix jours que vous ne bûtes & mangeâtes que des pommes qui sont en ce jardin, je sais bien aussi que vous avez grande faim, & pour ce boire & manger vous aurez assez de viandes telles comme il vous plaira, entrez dans cette chambre où vous trouverez la table mise. Mais Sire, je vous prie dorénavant d'une chose, c'est que vous gardiez bien que plus ne parliez à nous, tout ce que vous pourrez souhaiter vous l'aurez. Sire, dit Huon, je ne parlerai plus ; mais je vous prie que dire me veuilliez quels gens vous êtes dans ce Château, & comment il s'appelle. Lors iceux répondirent bien fièrement, Huon, traître & déloyal, bien êtes méchant de me demander cette chose, je vous le dirai, & après, un seul mot ne vous sera répondu de ceux qui sont céans. Sire, dit Huon, je vous prie que si je vous parle que vous me répondiez. Non, certes, le ferai, dit le maître. Je vous dirai donc ce que je vous ai prommis, puisque le voulez savoir. Apprenez que Julius-César qui fut père du noble Roi Oberon, fit faire & compenser celui Château par Féérie ; lequel Château ne peut être grevé ni pris par force ; il arriva que Julius-César après qu'il eut déconfi le grand Pompée, il vint en Alexandrie par devers le Roi Ptolomeus d'Egypte, lequel il déconfit & lui ôta toutes ses terres pour les donner à sa sœur la belle Cléopatris, qui en fut Dame & Reine, laquelle depuis avoit épousé Marcus-Antonius Après que Julius César eût fait pour soi rafraîchir, il s'en vint avec la Dame de l'isle Célée, laquelle en cette nuit emmena César en celui Château, jusqu'à ce que par certaine aventure il y eut trois Rois du langage de Ptolomeus, sachant que César étoit dans ce Château, se mirent en armes grande foison de vaisseaux, & vinrent mettre & poser le siége devant cette place, laquelle ils furent un grand espace qu'onc ne put profiter d'un denier, & si longuement y furent qu'il leur en déplût. Ils pensèrent s'en retourner dans leur contrée, ils n'en purent partir pour l'Aymant que le fer attire toujours vers lui, & par ainsi y furent si long-tems que tous moururent de faim & de rage, il n'y en eut aucun qui put partir, s'il n'étoit monté sur nef ou sur batteau qui ne soit fait & chevillé de chevilles de bois, parce que vous me demandez d'où vient ce trésor qui est céans, sachez que ce sont les trésors de ces trois Rois qu'ils avoient amo-

nés dans leurs navires, lesquels trésors César fit apporter céans, & avant ce qu'il mourût, il me donna la garde du Château & du trésor qui y est. Je suis ici moi quarantième, condamné par féérie à demeurer céans jusqu'à la fin du siècle; mais jamais dehors nous n'irons, & quand les nouvelles vinrent au Roi Oberon que Julius César son père avoit été tué & meurtri aussi-tôt il passa dans le Sénat de Rome, car c'étoient ceux à qui il se confioit le plus il prit de tel déplaisir qu'il fit serment que jamais ni cette place n'entreroit, depuis fut; il le fit parce que s'il y venoit, alors il étoit dit qu'il mourroit de deuil pour la grande amitié qu'il portoit à son père César & parce que si tu veux savoir mon nom & qui je suis, je me nomme Gloriadas, & le Château s'appelle l'Aymant, je vous ai dit toute la vérité selon votre demande, ainsi vous ne sortirez point d'ici, si vous ne volez en l'air comme un oiseau.

Quand Huon entendit Gloriadas, il fut fâché & courroucé; après qu'il eut mangé & bu à son plaisir, il prit congé & s'en fut; il vint vers la porte d'une chambre qui étoit céans, il regarda dessus la porte où étoient lettres d'or, par lesquels il sut où étoit la clef de la chambre, il la prit & ouvrit la porte, il entra dedans & vit que tout cela étoit fait de cristal, tout étoit peint d'or & d'azur, y étoient représentées toutes les batailles de Troyes & tous les faits d'Alexandre, & par-dessus tout cela étoient éparses roses & fleurs & autres herbes si odoriférantes qu'il n'y a aujourd'hui chose au monde qui jettât telle odeur envers les fleurs qui étoient éparses, & pa-dedans la chambre il y avoit plusieurs oiseaux volans qui chantoient agréablement, c'étoit mélodie de les ouir, & n'est nul qui puisse dire ni raconter la richesse & grande beauté de la chambre. Bien volontiers y étoit Huon, car tel plaisir avoit à les regarder qu'il ne pouvoit s'en rassasier, il regarda & vit une table qui toute pleine étoit chargée de viandes, & sur icelle table étoient des tasses d'or & d'argent, les autres toutes garnies de pierreries, que la moindre valoit plus de vingt-mille écus, puis il y avoit un bassin à laver les mains, lequel étoit sur un pillier de jaspe garni de perles précieuses, le pillier étoit suffisant pour payer la rançon d'un Roi. Quand il eut remarqué toutes les choses les plus rares qui fussent en cette salle, voici Gloriodas avec dix ou douze qui étoient vers le four, lesquels Huon méconnoissoit pour cause qu'ils étoient habillés de draps d'or & d'argent, l'un lui porte une aiguière & lui présente à laver ses mains, l'un lui présente un linge qu'il n'y avoit soie plus déliée, pour essuyer ses mains, & puis s'assit à table où il mangea de bon appétit de toutes sortes de viandes qu'il trouvoit bien à son goût; il s'assit sur un chaise de tapisserie qui étoit belle & avoit des cloux qui étoient d'or massif, il mangea donc bien à son aise, car il ne faisoit que demander à Gloriodas, & il étoit incontinent servi. Gloriodas ne voulut jamais permettre que Huon s'en servit. Huon voyant l'honneur que Gloriodas lui faisoit, il souhaita Esclarmonde & sa fille Clairette & le vieux Gerasme, Bernard & tous ses Barons qu'il laissa à son départ dedans Bordeaux, comme vous le pensez; Huon étoit servi & honoré dans le Château. Quand ce vint qu'il eût dîné, ceux de céans levèrent la nappe, puis apportèrent la toile, le bassin & l'eau pour laver, & puis quand Huon eut lavé ses mains, il se leva de table & rentra au celier où il vit ceux qu'il avoit vu auparavant, il les salua en passant outre; mais onc nul de céans ne lui répondit un seul mot; vint aux degrés par où il étoit descendu,

il monta au haut des sept-vingt degrés, puis vint s'ébattre de chambre en chambre puis venoit au jardin se divertir, & puis quand bon lui sembloit, & heure étoit de manger, il descendoit dans le cellier, & puis entroit dans la chambre où il trouvoit la table mise & la nappe toute accommodée, les viandes dessus comme auparavant avoit fait; mais bien lui déplaisoit que ceux qui devant lui servoient, ne lui disoient mot, & il demeura un mois entier dans le Château de l'Aymant en s'ébattant & se donnant du plaisir, & tant y fut que sa force lui revint, & sa beauté bien fort commença à l'ennuyer, parce que céans il n'y avoit homme qui voulût lui parler, il se souhaitoit bien souvent à Bordeaux, avec cent mille hommes armés pour donner bataille à l'Empereur qui tant de maux & de dommage lui avoit fait. Il arriva un jour comme Huon s'en alloit promenant dans la salle du Palais, en disant ses oraisons, il regarda sur la marine & choisit de loin un grand vaisseau qui sur la mer venoit à pleines voiles, pour arriver au port du Château de l'Aymant, sur lequel étoient quatre-vingt marchands d'Espagne, lesquels ne savoient ni ne connoissoient le le port où ils devoient aborder.

Comment Huon de Bordeaux étant appuyé sur une fenêtre du Château, regarda en bas devers le port, & vit un vaisseau arriver.

QUand Huon les vit venir il s'appuya à une des fenêtres de la salle, laquelle avoit le regard sur le port. Quand il vit le vaisseau arriver, il soupira & dit; Vrai Dieu! quantité de personnes & loyaux marchands ont été ici perdus & morts de famine: mal savent ceux qui ici viennent arriver, en quel port ils viennent, il regarda & vit le vaisseau entrer dedans le port si précipitamment qu'il vint se frapper contre les autres vaisseaux, il ne s'en fallut guères qu'il ne coulât à fonds.

Mais les vaisseaux vers lesquels ils arrivèrent étoient tous pourris & camoussés, par quoi leur vaisseau fut garanti; ce vaisseau avoit été tourmenté, & en un grand péril vingt jours durant, que ceux qui là dedans furent, étoient las & fatigués de la tourmente & de famine qu'ils avoient, que ceans n'avoit homme qui à grande peine pût se soutenir sur ses pieds Quand Huon les vit tout pleurans, les commença à plaindre & à regretter, parce qu'il vit que tous etoient perdus & que jamais de-là ne s'en partiroient; quand le vaisseau fut arrivé, ils eurent grande peur, ils commencèrent à se réclamer à Mahomet, & le Patron du vaisseau qui étoit au bout de devant, se leva à l'instant & regarda en haut vers le Château.

Comment Huon de Bordeaux parla à ceux qui etoient dans le vaisseau.

ALors ceux qui étoient dans le vaisseau commencèrent à regarder le Château & apperçurent Huon, lequel étoit appuyé à une fenêtre; ils eurent bien de la joie de le voir; car ils pensoient que c'étoit le Patron, ils disoient qu'ils étoient arrivés à bon port. Le Patron commença à saluer Huon au nom de son Dieu Mahomet.

Quand Huon l'entendit il sut certainement qu'ils étoient tous Sarrasins, combien que tous savoient parler la langue Espagnole, il répondit au Patron & lui dit: Vassal, qui êtes ici arrivé, dites-moi la vérité, d'où venez-vous & qui êtes-vous? sachez que jamais tant au corps aurez la vie, vous n'en partirez & y demeurerez toujours si vous n'avez apporté des vivres.

Alors le Patron tout pleurant, répondit à Huon & lui dit : Sire, vous qui nous demandez d'où nous venons & qui nous sommes, sachez de vérité que je suis d'Espagne de la Cité de Lisbonne & ceux qui avec moi sont venus, sont tous marchands qui sont de Portugal, qui viennent de la Cité d'Acre, charger ce vaisseau de marchandises & avons eu bon vent jusques à ce que nous eûmes passés les détroits de marée & que nous étions près de notre patrie; mais le vent & la tempête nous ont jettés bien loin de notre pays, cette tempête a duré vingt journées, il nous étoit bien force de nous abandonner au vent, ainsi comme notre vaisseau vouloit aller, bien nous avint que nous arrivâmes près d'un rocher, & là nous jettâmes nos ancres & tous ainsi que là fûmes arrivés nous trouvâmes l'Évêque de Lisbonne & un sien Chapelain avec lui qui sur le mât d'un vaisseau étoit voguant en la mer où ils s'étoient sauvés; car le vaisseau étoit péri, & ceux qui étoient dedans furent tous noyés, pour la fortune que si grande avoit été à l'Évêque & son Chapelain me conjurèrent bien doucement que pour l'amour de Notre-Seigneur je voulusse les aider & que je les misse dans mon vaisseau & quand je les eus vu en la pitié où ils étoient, je les fis entrer & je leur donnai des biens que j'avois, car si je n'eusse point fait cela, incontinent fussent morts & qui devant qu'il soit demain vêpres, ils mourront de faim; car je n'ai plus rien à manger pour moi ni pour eux, ni pour ceux qui sont venus avec moi dans ce vaisseau; & pour ce, Sire, je vous requiers pour l'honneur de Dieu que vous me veuilliez dire à qui appartient ce Château de l'Aymant. Ami, ce dit Huon, sachez que ce Château s'appelle l'Aymant, lequel a telle vertu & telle nature que toujours il attire le fer; & il n'y a vaisseau en ce monde que s'il est chevillé de chevilles de fer & quand il seroit à une journée d'ici, il faudroit malgré les mariniers, qu'il vînt arriver dans ce port. Quand le marchand eut entendu Huon, fut bien étonné, il lui répondit : je ne m'étonne point de ce que vous me dites, Ami, dit Huon, tout ce je vous ai dit est véritable; mais si vous me voulez croire, & que le Saint Baptême & la foi de Jésus-Christ veuilliez prendre & recevoir, je vous mettrai en cette place en laquelle vous aurez assez à boire & à manger. Quand le Patron eut entendu Huon, il répondit : Sire, apprenez de vrai qu'il y a plus de sept ans eue je suis assez créant en Notre-Seigneur Jésus-Christ. je vous remercie de la grande courtoisie que vous m'offrez à faire, & dès maintenant je me mets en la sainte garde de Dieu & de sa Sainte Mère la Vierge Marie.

Quand Huon l'entendit, il en fut bien joyeux & dit au Patron, ami, tu iras en ta nef & diras à tes gens de quitter leur loi & prendre celle de Jesus-Christ; remontrez-leur le péril où ils sont : & joint à cela, vous leur ferez sentir le bien & le plaisir qu'ils recevront dans ce Château, s'ils ne veulent accorder à tout dire, dis-leur que je leur mande que leur fin est venue. Les deux prud'hommes qui sont sur ce vaisseau, lesquels tu as sauvé & garanti de mort fais-les venir devers moi sans s'arrêter. Sire, dit le Patron, je vais auprès d'eux je les enverrai. Alors se departi & entra dans son vaisseau, où il raconta & dit à ses gens tout ce que Huon avoit dit & ce qu'il leur avoit enjoint.

Quand les marchands payens eurent entendu le Patron & qu'il leur eut raconté tout ce que Huon avoit dit, ils dirent tous qu'ils étoient contens, dont le Patron fut bien aise, puis après qu'ils eurent accordé,

le Patron fut dire au bon Prud'homme l'Évêque de Lisbonne & son neveu qui son Chapelain étoit, il leur dit : Seigneurs, sachez qu'il y a un Seigneur au Château, lequel vous mande qu'incontinent montiez là-haut pour lui parler. Quand l'Évêque entendit le Patron, il répondit que volontiers feroit son commandement, il le quitta, & lui & son neveu montèrent les degrés pour parvenir jusqu'au Château, bien fort s'émerveillèrent de la beauté du Château & du riche ouvrage dont ledit Château étoit fait & compassé; ils vinrent vers Huon, qui vers la porte de la salle les attendoit. Quand ils furent près de lui, bien humblement le saluèrent. Seigneurs, dit Huon, Dieu vous garde, je vous prie de me dire d'où vous êtes & de quel pays vous venez à présent.

FIN.

PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté accordée le 31 mai 1726, signée De Saint-Hilaire, & scellée; il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, les Livres intitulés : *l'Histoire de Huon de Bordeaux*, *des Quatre Fils Aymon*, *de Valentin & Orson*, *des Conquêtes du Grand Charlemagne*, *des Aventures de Fortunatus*, *&c.* avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, &c.

Registré sur le Registre VI *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 34, fol. 345, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris, le 4 juin 1726.*

D. MARIETTE, *Syndic.*

LIVRE SECOND
DE HUON DE BORDEAUX,
PAIR DE FRANCE, DUC DE GUIENNE,

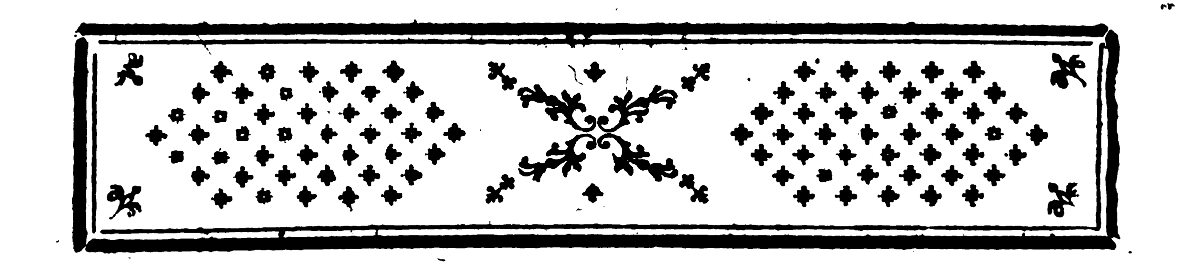
CONTENANT *ses Faits & Actions Héroïques, mis en deux Livres aussi beaux & divertissants que l'on ait jamais lu.*

Revu & corrigé de nouveau.



A TROYES,
Chez la veuve GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

AVEC PERMISSION.



SECOND LIVRE
DU NOBLE ET VAILLANT DUC
HUON DE BORDEAUX,
PAIR DE FRANCE.

Comme le bon Évêque poussé par le vent, vint aborder au Château de l'Aymant, où il trouva Huon de Bordeaux, & de la conversation qu'ils eurent ensemble.

SIRE, dit l'Évêque, puisqu'il vous plaît de savoir la vérité, je vais vous la dire : apprenez que je suis né de Bordeaux, dont je suis Évêque depuis vingt ans, il me prit dévotion de faire le voyage du St. Sépulcre, mais il ne plût pas à Dieu de nous y laisser parvenir ; car quand nous partîmes de Lisbonne, une tourmente s'éleva si fort, que notre vaisseau qui étoit riche & chargé de beaucoup de monde, vint échouer contre un rocher où il se brisa en pièces, tous ceux qui étoient dedans périrent, excepté mon neveu & moi, nous nous mîmes tous deux sur le mât de notre vaisseau & nous étions en grand danger de périr, quand par la grace de Dieu, le Patron du vaisseau, qui est dans le port, arriva à l'endroit où le nôtre étoit péri, je le priai de nous aider à nous sauver. Le Patron qui est un honnête homme eut pitié de nous & nous mit dans son vaisseau, il nous fit partage de ses biens comme si nous eussions été ses frères.

Je vous ai raconté toute notre aventure. Quand le Patron nous eut mis sur son bord, je lui dis que j'étois Évêque de Lisbonne ; je ne pouvois m'adresser qu'à lui. Je vous prie de m'excuser si je vous regarde si attentivement, c'est qu'il me semble voir devant moi le Duc Sevin de Bordeaux, chez qui je fus elevé dès ma plus tendre jeunesse, & si vous n'étiez pas si jeune, je croirois le voir, tant vous lui ressemblez. De tous ses bienfaits, le premier fut de m'envoyer à Rome vers notre Saint Père dont je suis parent, il m'a rendu de grands services, il m'a donné l'Évêché de Milan. Le duc Sevin est mort, il en est resté deux fils, l'aîné se nomme Huon & l'autre Girard. Huon fut mandé à Paris vers le

Roi Charlemagne, il lui arriva une triste aventure, il tua à son corps défendant & sans le connoître, le fils du Roi; pour cela le Roi de France l'a banni de son Ro yume & l'a envoyé vers l'Amiral Gaudisse faire un message de sa part. Il est depuis revenu en France, il a soutenu une grande guerre contre l'Empereur d'Allemagne; je n'en ai rien appris de plus, je suis bien fâché de ne pas savoir ce qu'il est devenu; car mon père qui étoit Abbé de l'Abbaye de Clugny, nourrit long-tems Huon en sa jeunesse, avant que le Duc Sevin son père mourut. Je suis bien fâché qu'on ait pu en avoir de nouvelles depuis sa paix avec le Roi de France. Huon ayant entendu parler le bon Evêque, il lui sauta au col & lui dit en l'embrassant: oui, vous êtes mon cher cousin, je suis Huon qui a passé la mer, j'ai été vers l'Amiral Gaudisse, je l'ai tué, & j'ai emmené sa fille Esclarmonde avec laquelle le Saint Père m'a marié, je l'ai laissé dans la ville de Bordeaux, en une triste situation elle étoit assiégée par l'Empereur d'Allemagne, & je crains bien qu'elle ne soit déjà prise. A ces paroles, le bon Evêque se mit à pleurer; Huon lui dit: Cher Cousin, vous êtes bien heureux que la fortune vous ait conduit auprès de moi, car vous ne seriez jamais sorti de cet endroit. Je dois bien, répondit l'Evêque, remercier Dieu de m'avoir procuré votre rencontre: mais je vous prie de me faire donner à manger, car je suis si fatigué qu'à peine je puis me soutenir. Cousin, dit Huou, s'il plaît à Dieu, je vous menerai dans un lieu où vous aurez assez à boire & à manger. Alors Huon le prit par la main & le conduisit dons les chambres du Palais. L'Evêque fut surpris de voir les richesses immenses qui y étoient renfermées.

Huon après avoir montré toutes ces choses à son cousin, descendit au cellier où l'Evêque fut étonné de voir que les gens qui y étoient ne disoient pas un seul mot; il passa vers eux en les saluant, Huon & lui passèrent ensuite dans la riche chambre dans laquelle étoit mise la table chargée de toutes sortes de mêts, comme Huon l'avoit trouvée. Les domestiques de ce lieu leur présentèrent à laver les mains; ils se mirent tous trois à table, quand ils furent assis, Huon dit à l'Evêque: Je vous conjure au nom de la Prêtrise que vous avez reçue, de ne pas être assez hardi vous & votre Chapelain pour manger un seul morceau de viande, en cas que vous ayez un seul péché mortel, ainsi je vous conseille de vous confesser à votre Chapelain & lui à vous, si vous agissez autrement, vous aurez à peine touché à la viande que vous mourrez.

Quand l'Evêque entendit Huon, il fut bien surpris & dit: Cousin, grace à Dieu, je me sens en état d'attendre la mort, car quand je partis de Rome mon neveu & moi, fûmes confessés & absous par le St. Père, & depuis que nous entrâmes en mer nous ne nous sentons coupables d'aucuns péché depuis. Huon lui répondit: puisque c'est ainsi, vous pouvez boire & manger à votre plaisir, ils se mirent à table, car ils en avoient besoin. Ils furent servis richement & eurent tout ce qu'ils pouvoient desirer. Le bon Evêque but & mangea ainsi que son neveu, ils étoient surpris des merveilles qu'ils voyoient; le chant harmonieux des oiseaux les enchantoit, les herbes & les fleurs répandoient une odeur douce & agréable; leur surprise fut encore plus grande de voir les domestiques garder un profond silence, ils en auroient volontiers demandés le sujet à Huon; mais ils n'osèrent parce qu'il leur avoit

défendu de faire aucune question, ainsi ils dînèrent avec beaucoup de satisfaction, & quand ils eurent dîné ils rendirent grace à Dieu & lavèrent leurs mains. Huon prit ensuite l'Évêque par la main, remontons, lui dit-il, ensuite vous retournerez dans votre vaisseau, & vous direz à ceux qui sont dedans que s'ils ne veulent périr, ils se fassent baptiser ; vous ferez mettre de l'eau dans des cuves, vous la bénirez, & s'il y en a quelqu'un qui refuse, j'irai & lui trancherai la tête. Sire, lui répondit l'Evêque, j'y consens. Huon s'arma de pied en cap, & partit du Château avec l'Évêque & son neveu, ils allèrent au vaisseau où ils entrèrent & trouvèrent Climas le Patron qui avoit tant exhorté les Sarrasins, qu'il en avoit converti une partie, à l'exception de dix qui feignoient de se rendre Chrétiens, mais dont la pensée étoit bien différente; car ils avoient résolu ensemble de ne jamais renoncer à loi de Mahomet, pour croire à celle de Jésus-Christ; mais qu'ils se feroient baptiser pour ne pas mourir de faim. Huon avec l'Évêque étant entrés dans le vaisseau, le bon Évêque commença à dire tout haut : Je vous prie de me dire si votre intention est bonne & si vous voulez croire fermement à la loi de Jésus-Christ, & laisser la fausse & détestable loi de Mahomet, qui ne vaut rien, & recevoir le Saint-Sacrement de Baptême. Sire, répondirent-ils, nous vous prions de nous délivrer, car nous mourons de faim & ne pouvons plus nous soutenir. A ces mots Huon rémercia Dieu, & fut si content qu'il ne savoit que leur faire. L'Evêque & son Chapelain les confessèrent tous & leur donnèrent l'absolution, ensuite ils furent baptisés & s'écrièrent ensemble : Huon, au nom de Dieu, faites-nous donner à manger. Huon leur répondit : je vais vous en faire donner autant qu'il en faudra pour vous rassasier. Huon fut bien content & vint avec l'Evêque & son Chapelain pour chercher au Château du vin, de la viande & tout ce qui étoit nécessaire ? ils apportèrent tout cela au vaisseau, ils engagèrent tous les marchands à s'asseoir, & quand ils le furent, ils leur distribuèrent des viandes & leur versèrent du vin dans leurs coupes, mais dix des Sarrasins qui avoient reçus le Baptême, eurent à peine touché aux viandes, qu'ils moururent aussi-tôt. Quand les autres marchands virent cela, ils furent bien surpris & n'osèrent plus toucher aux viandes, car ils pensoient tous être morts. Seigneurs, dit Huon, ne soyez pas surpris, car les dix hommes qui sont morts, ne s'étoient fait baptiser que pour avoir des vivres & non pas avec une intention sincère : continuez sans crainte de boire & manger, je vous en ferai apporter dès qu'il vous en manquera.

Quand les marchands entendirent Huon qui leur dit que ceux qui étoient morts, n'étoient pas vrais Chrétiens, ils continuèrent à boire & manger, & quand ils eurent fini, il se levèrent de table & chargèrent toutes leurs richesses & marchandises qui étoient dans le vaisseau, ils les portèrent au Château où quand ils furent venus, ils parcoururent avec un grand plaisir la beauté & la richesse des appartemens du Château, l'or & la richesse brilloient de toutes parts, ils regardèrent les chambres garnies & les lits où ils pouvoient coucher & se reposer si bon leur sembloit, ils furent ensuite au jardin, qui étoit des plus beaux que l'on put voir, & après qu'ils l'eurent bien parcouru, il leur paroissoit très-beau, car le Château & la place avoient une portée de fusil, ils passèrent le reste de la journée à examiner les beautés & quand le soir fut venu, ils

allèrent souper. Huon les conduisit au cellier, ensuite dans la chambre où ils trouvèrent la table garnie de quantité de mets & de vin, après qu'ils eurent soupé suffisamment, ils furent se reposer sur les lits qu'ils trouvèrent dans es chambres du Palais; le lendemain matin le bon Eveque & son Chapelain dirent la messe à laquel e assistèrent Huon & tous ceux qui étoient avec lui, & quand ils vouloient manger ils descendoient au cellier où ils trouvoient tout ce qu'ils pouvoient desirer. Ils passèrent le reste de la journée à se divertir dans le jardin; l'Evêque les prêchoit & les confessoit de tems en tems; ils restèrent l'espace d'un mois avec grande satisfaction; Huon ne partageoit point la joie, au contraire il regrettoit souvent Esclarmonde son épouse & Clairette sa fille, disoit dans l'excès de son chagrin: Ah! chère épouse, toutes les fois que je pense au danger dans lequel je vous ai laissé, mon cœur se déchire. Méchant Empereur qui me causez tant de maux, je pense que vous avez déjà pris ma ville & mis ma fille & ma femme dans une prison affreuse. Plût à Dieu qu'elles fussent en ce lieu, je n'en sortirois point, & je ne peux le faire qu'avec l'aide de Dieu. Grand Roi Oberon, qui m'avez donné votre Royaume, si vous daigniez me secourir, vous m'auriez bientôt fait sortir de ce lieu, & aidé à détruire ce cruel Empereur.

Comme Huon de Bordeaux se fit emporter par le Griffon qu'il tua avec cinq petits Griffons; de la fontaine & du beau jardin qu'il trouva, & du fruit de l'arbre qui étoit près de la fontaine.

HUon se promenoit dans la salle du Château, plongé dans de tristes pensées, il s'approcha d'une fenêtre d'où l'on découvroit la mer, il jetta la vue de ce côté, & vit venir un oiseau d'une grosseur prodigieuse, qui vînt s'abbatre sur le mât du vaisseau, ensuite il le vit descendre dedans & emporter un des dix hommes qui n'avoit pas voulu croire en Dieu, l'oiseau l'emporta aussi légèrement qu'un vautour emporteroit une perdrix.

Huon fut bien surpris & regarda de quel côté le Griffon dirrigeoit son vol, il s'apperçut autant que sa vue pouvoit atteindre que l'oiseau s'étoit posé sur un rocher qui lui paroissoit aussi beau que du cristal; il dit alors en lui-même que s'il plaisoit à Dieu que cela fut, il lui sembloit que cet endroit n'étoit point habitable Il résolu de venir le lendemain pour voir si l'oiseau reviendroit chercher sa proie; il pensa qu'il pourroit sortir du Château, en se faisant emporter par le Griffon, que pour cet effet, il s'armeroit de tous pointe afin de se défendre s'il en étoit besoin, qu'il iroit se coucher parmi les morts, & que quand il seroit au lieu où étoient les petits du Griffon, il livreroit bataille à celui qui l'auroit apporté; mais auparavant de le faire, il vouloit voir la manière dont agiroit le Griffon, & s'il retourneroit au même endroit; car, disoit-il en lui-même, s'il y retourne, il faut que ce soit terre ferme d'où l'on puisse aller en tel lieu que l'on veut; il ne voyoit point d'autre manière de sortir du lieu où il étoit. Occupé de son dessein, il retourna au jardin où l'Evêque étoit avec les autres. Il ne leur déclara point son intention. L'heure du souper arriva, ils y furent comme à l'ordinaire, & pas un de ceux qui les servoient ne leur dit une parole; ils furent se reposer ensuite & Huon pensa toute la nuit à son entreprise, il lui tardoit que le jour fut venu pour savoir si le Griffon viendroit chercher sa proie comme auparavant

Dés que le jour parut, Huon se leva, entendit la messe, & vint se remettre à la fenêtre comme il avoit déjà fait, il y regarda tant qu'il vit venir le grand Griffon qui vint se poser sur le même arbre où il s'étoit déjà posé, & y fut assez de tems pour voir lequel il emporteroit de ceux qui étoient mort, & pendant le tems qu'il y étoit, Huon le considéra attentivement. Il avoit la tête très-grosse, le bec extrêmement long, les yeux grands & rouges, & des serres affreuses. Il descendit du haut du mât qu'il rompit par sa pesanteur; mais à peine fut-il descendu dans le vaisseau, qu'il emporta dans ses serres un des cadavres, & s'éleva ensuite si haut, qu'en peu de tems il approcha du rocher où Huon l'avoit vu s'abattre; ce rocher portoit le nom d'Alexandre, parce qu'Alexandre après avoir passé les déserts de l'Inde & parlé aux arbres du Soleil & de la Lune, vint se baigner dans une fontaine qui est au pied du rocher & qui s'écoule dans la prairie où Alexandre séjourna quelque tems & vit des choses dignes de remarque. Huon se fortifia dans son premier dessein & décida en lui-même, qu'il se laisseroit emporter par le Griffon, au risque de perdre la vie, plutôt que de rester dans le Château; car il étoit sans cesse tourmenté par le désir qu'il avoit de revoir son épouse & sa chère fille. Quand il vit que le Griffon étoit parti, il retourna auprès de l'Evêque & ses compagnons auxquels il raconta ce qu'il avoit vu & ce qu'il avoit envie de faire. Quand l'Evêque & ceux qui étoient avec lui; entendirent Huon, ils se mirent à pleurer, ils lui disoient: Ne cherchez pas votre mort, attendez la volonté du Seigneur, au nom de Dieu, ne nous quittez pas. Huon leur répondit: Seigneur, quand je pense dans quel danger j'ai laissé ma femme & ma fille, ma Ville, mes Barons, mes Bourgeois & Bourgeoises; je me sens le cœur oppressé. Je vous laisserai ici à la garde de Notre-Seigneur & je vous prie de ne me plus parler de cela. Voyant qu'ils ne pouvoient détourner Huon de son entreprise, ils s'abandonnèrent entièrement à la douleur & passèrent la nuit dans les larmes. Le lendemain Huon se leva, puis vint vers l'Evêque à qui il confessa tous ses péchés & reçut le Corps de Notre-Seigneur, il vint dîner avec les autres, & quand il vit que l'heure de partir s'approchoit, il s'arma d'une excellente côte de maille, mit son casque, ceignit sa bonne épée, quand il fut prêt, il fit ses adieux à l'Evêque & à tous ceux qui étoient avec lui, les recommandant à Dieu. L'Evêque & tous les autres voyant qu'il étoit déterminé à partir, regrettoient un ami si fidele; mais ils n'osoient plus lui parler. Le bon Evêque embrassa Huon & lui dit: Cher Cousin, que Dieu veuille bien vous prendre en sa sainte garde, qu'il vous préserve de ce cruel ennemi.

Sire, dit Huon, le grand desir que j'ai de secourir mon épouse que j'ai laissé en une extrême misère & en danger de sa vie, me contraint de me servir de cette manière pour sortir d'ici & tenir la parole que j'ai donnée à Esclarmonde. Huon se recommanda à Notre-Seigneur & sorti du Château; il vint au vaisseau où il entra, quand il apperçut le Griffon qui venoit du haut des airs, il tira son épée qu'il tint nue & se coucha sur les morts. Le Griffon vint comme à sa coutume s'abbaisser sur le mât qu'il ébranla d'une telle force que Huon qui étoit couché parmi les morts, fut saisi d'une frayeur mortelle, il se recommanda à Dieu, le priant de le secourir par le moyen du Griffon qui du haut du mât fixoit déjà sa proie; l'animal appercevant Huon qui étoit bien armé, il lui

parut plus grand & plus gros que les autres, ainsi il desira le prendre pour donner à manger à ses faons, il descendit dans le vaisseau & emporta Huon, mais en le prenant il lui enfonça ses ongles dans les côtés d'une telle force que le sang lui découloit sur le corps, mais il n'osoit bouger malgré les douleurs très-aigues qu'il ressentoit. Le Griffon le porta si haut & si loin, qu'en moins de trois heures il le posa sur le rocher. Fatigué d'avoir apporté Huon de si loin, il descendit du rocher & alla boire à la belle fontaine qui étoit au bas. Huon étoit resté sur le rocher, accablé par la fatigue & affoibli d'avoir perdu beaucoup de sang; il pensa que s'il vouloit sauver sa vie il étoit tems de s'armer de courage, il se leva & regardant autour de lui, il vit une forêt qui n'en étoit pas éloignée, se réclamant alors à Dieu; il implora son secours, disant : Seigneur, faites-moi la grace de sortir de ce lieu, afin que je puisse retourner dans mon pays pour savoir la situation de ma femme & de ma fille, il regarda ensuite vers le Griffon, qui l'ayant vu se lever, venoit à lui le bec ouvert pour le déchirer; mais Huon qui étoit rempli de courage, vint hardiment au-devant de lui & ayant remarqué qu'il avoit levé une de ses pattes pour le déchirer, il lui coupa la patte d'un grand coup d'épée qu'il lui donna. Le Griffon tomba sur le coup & jetta un cri si horrible que la forêt en retentit; à ses cris qui furent entendu par ses faons qui étoient dans leur nid, ils reconnurent que c'étoit leur mère; leur père, depuis peu de tems avoit été tué par un Roi de Perse, qui l'avoit fait détruire par ses chasseurs, parce que l'animal avoit tué un de ses chevaux pour l'emporter à ses faons. Quand les petits eurent entendus les cris que poussoit leur mère, ils s'élevèrent au nombre de cinq qui vinrent courir sur Huon, qui quand il les vit venir eut grande peur. Il donna un si grand coup d'epée au premier qu'il lui coupa la tete, un autre vint le tirer par son haubert, il l'auroit enlevé si Huon qui étoit adroit ne lui eut donné un grand coup dont il lui abattit la patte, il se retourna lestement & tua ce Griffon; il en revint un troisième qui donna à Huon un si grand coup d'aîle, qu'il le fit tomber presqu'à terre, il se releva & vint aussitôt contre le Griffon, il leva son épée & lui coupa une de ses aîles & une patte, il coupa la tete au quatrième. Le cinquième vint ensuite, il étoit plus grand & plus gros que les autres, il leva l'épée pour le frapper, mais le Griffon recula & s'éleva sur ses deux pattes de derrière, & se débattant des deux pattes de devant & des aîles, il terrassa Huon qui ne pouvant se relever, se recommanda à Notre-Seigneur, il desiroit être encore au Château de l'Aymant avec ses compagnons qui le regrettoient, car quand ils l'avoient vu descendre dans le vaisseau, ils n'avoient osé attendre que le Griffon vint l'emporter; mais ils furent se cacher dans le Château. Huon qui avoit été abattu par le Griffon, se releva & reprit courage, il vint ensuite contre le Griffon qui se préparoit à se défendre; mais Huon lui appliqua un si grand coup d'épée sur la tête qu'il la lui fendit.

Comme Huon se battit avec le grand Griffon & le tua.

QUand Huon de Bordeaux vit qu'il avoit tué les cinq Griffons, il remercia Dieu des graces qu'il lui avoit faites, il s'assit pour se reposer & mit son épée à terre, croyant être en sûreté; mais le grand Griffon qui l'avoit apporté sur le rocher,

rocher, vint contre Huon en battant des aîles, mais quand il vit ses petits étendus il poussa des cris si affreux, que la forêt & les vallons d'alentour en retentirent. La peur s'empara de Huon, quand il le vit venir à lui, car il étoit si fatigué, qu'à peine il pouvoit se soutenir; néanmoins il vit bien qu'il étoit tems de se défendre il vint contre le Griffon, pensant le frapper; mais il n'y put réussir, parce que le Griffon vint prés de lui en battant des aîles d'une telle force, qu'il renversa par terre. Sa chûte fut si violente qu'il laissât tomber son épée, alors se voyant désarmé il crut que c'étoit le dernier jour de sa vie; il se réclama à Dieu, le Griffon cependant le battoit de ses serres & de son bec, la cotte de maille qu'il avoit endossée étoit heureusement pour lui si bien resserée que le Griffon ne pouvoit la rompre, comme il avoit une patte coupée & qu'il avoit perdu beaucoup de sang, il avoit perdu aussi de sa force, sans quoi il auroit fait mourir Huon qui ne pouvoit se lever, il se ressouvint qu'il avoit à son côté un coutelas très-riche qu'il avoit apporté du Château de l'Aymant, il le tira & en frappa à coups redoublés sur le corps du Griffon qui tomba percé de coups sur le carreau. Huon se relèva, ôta son casque, & leva les mains au Ciel, il remercia Dieu, de la victoire qu'il lui avoit fait remporter sur le Griffon, il étoit accablé de foiblesse parce qu'il avoit perdu bien du sang, il regarda donc de tous côté pour s'assurer s'il n'y avoit plus de danger à craindre, mais il ne vit plus rien qui lui laissât le moindre doute. Quand il eut examiné tout à l'entour de lui, il regarda en bas du rocher & vit une belle fontaine qui couloit dans la prairie, il y descendit & trouva qu'elle étoit très-claire & d'un travail de maçonnerie très-riche. Il lui prit envie de boire de l'eau de cette fontaine il ôta un de ses hauberts pour être plus à son aise, mais s'approchant de la fontaine il vit qu'au lieu de gravier, c'étoit des pierres précieuses qui étoient au fond de la fontaine, il ôta son casque, puisa de l'eau & en but à son besoin, à peine en eût-il bu, il fut guéri de toutes les plaies qu'il avoit reçu & se trouva en aussi bon état qu'il étoit le jour qu'il partit du Château de l'Aymant dont il remercia notre Seigneur, cette fontaine étoit nommée la fontaine de Jouvence; elle avoit une si rare vertu que telle maladie que l'on eut on étoit guri dès qu'on s'y étoit baigné. Huon se désabilla & descendit dans la fontaine pour laver le sang & la sueur dont il avoit le corps tout couvert, quand il se fut nétoyé, il remit ses habits, hors un haubert qu'il laissa. Auprès de cette fontaine étoit un pommier bien garni de fruits d'une rare beauté, Huon l'ayant apperçu s'en approcha & cueillit une pomme très-grosse & d'un goût admirable, il en fut suffisamment rassasié. Ah Dieu! dit Huon de Bordeaux, je dois bien vous louer & remercier des biens dont vous me comblez en ce jour. Huon jettant les yeux sur sa droite, apperçut un verger emplanté de toutes sortes d'arbres fruitiers, c'étoit un vrai paradis terrestre, il en sortoit une odeur exquise. Huon dit alors, si je n'eus pas trouvé les Griffons, je croirois être en Paradis. Seigneur, daignez m'aider de vos divins secours.

Comme un Ange apparut à Huon lui dit de cueillir trois pommes sans plus, lui dit des nouvelles d'Esclarmonde & de sa fille, & lui montra le chemin.

HUon parloit ainsi vers la fontaine, il se rapprocha de l'arbre & se disposoit à en manger, il pensa qu'il en cueil-

leroit tant, qu'il en auroit pour vivres six jours, pendant lequel tems il pourroit aller en un lieu où il trouveroit dequoi manger. Comme Huon raisonnoit ainsi, il vit une grande clarté si lumineuse qu'il pensoit être ravi aux Cieux, il entendit une voix Angélique qui lui dit : Huon, je te défends de la part de Dieu, de cueillir davantage de ce fruit, excepté trois que tu garderas avec bien de la circonspection ; ils te feront un très-grand profit, le fruit de cet arbre s'appelle de Jouvence, il a telle vertu, que si un homme en mangeoit & qu'il eut cent ans, il paroîtroit aussi jeune qu'à trente. Tu peux aller dans ce verger, y cueillir des fruits & en manger excepté de cet arbre dont tu n'en cueilleras que trois, si tu passes mes ordres, tu payeras bien cher les fruits. Sire, dit Huon à l'Ange, je remercie le Seigneur des biens qu'il a fait à un infortuné comme moi, je n'enfreindrai point ses commandemens, j'aimerois mieux mourir que d'aller au contraire de ses volontés, je recommande mon ame à sa divinité. Ami de Dieu, dit Huon, je vous prie de me donner des nouvelles de ma femme Esclarmonde & de ma fille Clairette, que j'ai laissé dans ma Ville de Bordeaux assiégé par l'Empereur d'Allemagne. Je crains bien qu'elle ne soit réduite par la famine, & que mes Barons que j'ai laissés avec elles ne soient morts. La voix lui répondit : apprends que la Ville de Bordeaux est prise, la plupart de tes gens sont tués ou fait prisonniers, ta femme est prisonnière à la tour de Mayence, où l'Empereur la tient très-étroitement resserrée, & ta fille est à l'Abbaye de Clugny, où l'Abbé qui l'aime beaucoup, en prend un soin particulier. Ami, dit Huon, dites-moi, je vous prie comment elle y a été portée ? La voix lui répondit : sachez que Bernard ton cousin germain l'y a porté. Huon demanda encore Gerasme, Othon & Richard sont-ils morts ? Il lui répondit qu'ils avoient été tués à la prise de la Ville ; quand Huon entendit les tristes nouvelles que la voix lui avoit donnée, il recommença à pleurer & regretter Esclarmonde sa femme & le vieux Gerasme qu'il aimoit tant ; les larmes succédèrent aux regrets. Ami de Dieu dit Huon, je vous prie de me dire si je pourrai sortir d'ici, vu que je suis environné de la mer de tous côtés & ne vois aucun endroit par où je puisse sortir, je desirerois savoir si je retournerai en mon pays pour voir ma femme & ma fille qui sont dans la plus grande affliction. Rassures-toi, lui dit la voix, tu reverras encore ta femme Esclarmonde, & ta fille Clairette, ainsi que ta Ville de Bordeaux ; mais avant que tu puisse y parvenir, tu auras bien des peines à souffrir. L'Empereur Thyerry a conquis Gironville & la Ville de Bordeaux & tout ton pays. Alors Huon fit serment que si Dieu lui faisoit la grace de retourner sain & sauf dans son pays, il feroit mourir l'Empereur. Messager de Dieu, dit Huon, je vous prie de m'enseigner par quel endroit je pourrai sortir de ce lieu ? la voix lui répondit, vas vers cet arbre, cueilles trois pommes, & gardes-les bien soigneusement comme je te l'ai recommandé, tu en recevras tant de bien qu'à la fin tu viendras à bout de ton entreprise & seras hors de toute inquiétude. Tu iras par le petit sentier que tu vois à main droite, tu descendras vers un canal d'eau très-claire où tu trouveras un beau vaisseau, tu y entreras ; mais avant d'y entrer, tu iras dans un jardin que tu vois, tu y cueilleras une quantité suffisante de fruits pour te nourir, tu les porteras dans le vaisseau sur lequel étant monté, tu détacheras la chaîne & le laisseras aller au gré des eaux, il arri-

vera au port où tu dois arriver. Je veux bien que tu saches qu'avant d'arriver, tu auras à essuyer des dangers comme tu n'en as point encore essuyé de ta vie, ainsi, je te laisse & te recommande à la garde de Dieu ; je vous prie, lui dit Huon de me recommander à mon Créateur. Huon se mit à genoux & la voix lui dit : rassure-toi Huon, tant que tu seras prud'homme, tu seras secouru de Dieu & viendras au but de tes desirs ; mais auparavant tu auras bien des peines, & ensuite tu seras récompensé par toutes sortes de biens.

Huon l'ayant entendu, fut bien content, mais il étoit inquiet d'avoir appris que sa femme Esclarmonde étoit prisonnière dans la Ville de Mayence, & que Gerasme & tous ses Barons étoient morts ; il résolut en lui-même que l'Empereur lui payeroit bien cher. Alors Huon alla au jardin où il cueillit des fruits en quantité pour porter dans le vaisseau, il vint ensuite à la fontaine auprès de laquelle étoit le pommier, il y cueillit ensuite trois pommes comme lui avoit ordonné l'Ange de Dieu, il vint à la fontaine où il se désaltera, il partit & prit par le petit sentier que l'Ange lui avoit enseigné, il étoit entre le jardin & le ruisseau qui couloit & tomboit dans le canal où étoit le vaisseau Quand il y fut entré, il trouva des pierreries les plus belles & les plus riches que l'on put voir, on n'en pouvoit estimer la valeur tant elles étoient brillantes, les pierreries qui étoient dans le ruisseau jettoient un éclat si respleindissant sur le rocher, que Huon en étoit ébloui. Huon regarda le vaisseau qu'il trouva très-beau, ainsi que le canal sur lequel il étoit. Le Jardin où Huon avoit choisi des fruits de quatorze sortes, y aboutissoit, il entra dans le vaisseau & pria Dieu de le conduire à bon port. Il détacha la chaîne & le vaisseau sortit du port ; le canal sur lequel il voguoit s'appelloit Delaire. Le vaisseau voguoit avec rapidité. Ainsi partit seul dans ce vaisseau Huon, qui ne desiroit autre chose que de tirer Esclarmonde du danger où elle étoit.

Comme Huon étant dans son vaisseau, passa sur un gouffre très dangereux, & comme il arriva dans la Ville de Thauris en perse.

HUon voguoit ainsi dans son vaisseau qui étoit bordé d'ivoire, attaché avec des clous d'or, le pavillon étoit d'un blanc cristalin mêlé d'un riche cassidoine au-dessus duquel étoit une chambre dont le plafond étoit tout en or & pierreries si brillantes que malgré l'obscurité de la nuit, il y faisoit aussi clair qu'en plein jour ; il y avoit aussi un lit d'un prix considérable. Huon s'ennuyoit beaucoup de se voir sans compagnie dans ce vaisseau, & de naviguer toujours entre deux rochers sans appercevoir ni Villes, ni Châteaux.

Il y avoit déja trois jours & trois nuits qu'il étoit dans le vaisseau, lorsqu'il apperçut que les deux rochers qui bordoient le canal, commençoient à s'approcher & le couvrir, plus il avançoit & plus il faisoit obscur. Quand il fut monté à une certaine hauteur le vaisseau voguoit avec une rapidité extraordinaire. A une nuit très-obscure succedèrent un vent si violent & une grêle si terrible qu'il sembloit que le vaisseau dût être englouti. Huon fut saisi d'un froid si excessif qu'il ne pouvoit se réchauffer, il entendit plusieurs voix qui gémissoient sur leur sort & qui regrettoient le moment de leur naissance, les éclairs redoublés annoncèrent des coups affreux de tonnère, il se croyoit au dernier de ses jours. Quand il avoit faim, il mangeoit des fruits qu'il avoit rapporté, il se consoloit ensuite

sur ce que lui avoit dit l'Ange, qu'il reverroit sa femme Esclarmonde, & sa fille la belle Clairette. Après qu'il eut été l'espace de trois jours encore dans le vaisseau, il se mit sur le bord, & entendit un bruit si fort, que l'on eut dit que le tonnère tomboit par éclats & que tous les fleuves de l'univers tombassent du sommet des rochers, cet endroit étoit le gouffre situé entre les mers de Perse & l'Ocean, où étoient déjà péris bien des vaisseaux.

Huon, de Bordeaux se voyant dans un si grand danger, se réclama à notre Seigneur Jésus-Christ, disant : Grand Dieu! je vois bien qu'il faut que je périsse, daignez mettre mon ame en votre sainte garde. Aussi-tôt que Huon eut fini sa prière, il s'éleva une tempête si horrible qu'à ce coup, Huon se crut tout-à-fait perdu ; il vit venir des bateaux de fer ardens qui descendoient dans l'eau avec précipitation, leur chaleur faisoit bouillonner & élever l'eau à une hauteur prodigieuse. Huon fut long-tems au passage du gouffre perilleux, le vent poussa son vaisseau avec tant d'impétuosité qu'il le fit sortir du fil de l'eau, & le poussa contre le rivage, & ne put aller plus avant Huon se voyant arrivé au bord, prit une rame pour sonder combien a peu-près cet endroit pouvoit avoir de profondeur, il trouva qu'il n'y avoit que cinq pieds de profondeur, il jetta une corde pour parvenir au rivage, & quand il y fut, il descendit à terre, & vit autour de lui une si grande lumière qu'il ne savoit que penser, l'orsqu'il s'apperçût que c'étoit des diamans qui étoient au fond de la rivière, Huon voyant cela prit une rame dont il se servit pour en mettre dans son vaisseau, ce qui l'éclaira plus que dix flambeaux n'auroient pu faire. Quand Huon vit que son vaisseau étoit assez chargé, il remonta dessus, retira son ancre, prit sa rame & vogua au fil de l'eau, & navigua tant, qu'à peine un oiseau pouvoit en suivre la vîtesse, il fut dix jours entiers sans pouvoir sortir du gouffre, la faim qui le pressoit l'avoit rendu extrêmement foible, parce qu'il n'avoit mangé que du fruit, enfin le onzième jour Huon entra dans la mer de Perse qui étoit très-calme ; il vit le Soleil luire, ce qui lui fit un si grand plaisir, qu'il oublia tous les dangers qu'il avoit essuyé, il y regarda devant lui, & apperçut de loin une Ville dont le port étoit rempli de vaisseaux & de galères, il pensoit que c'étoit une Forêt, il en fut si joyeux, qu'aussi-tôt il se mit à genoux, levant les mains au Ciel, & rendit grace à notre Seigneur de l'avoir retiré de ce gouffre périlleux. La Ville que Huon avoit apperçu s'appelloit Thauris en Perse, dont étoit Seigneur un très-puissant Amiral, qui avoit fait publier que tous Marchands qui voudroient venir dans sa Ville par terre ou par mer, pouvoient y venir sans aucun empêchement ni dommage, & de telle Religion qu'ils fussent. Ce fut à ce port que Huon vint debarquer ; on y tenoit alors une foire franche, où quantité d'étrangers arrivoient en foule. Huon se voyant au port ; jetta l'ancre & ravi de se voir en terre ferme, il desira savoir en quel lieu il étoit abordé.

Comme Bernard partit de Clugny, & se mit à la recherche de Huon son cousin qu'il trouva dans la grande Ville de Thauris en Perse.

APrès la prise de Bordeaux, Bernard qui étoit cousin de Huon, avoit emporté sa fille Clairette en Bourgogne : & la donna à l'Abbé de Clugny son Parent pour en avoir soin, Bernard ayant resté huit jours dans l'Abaye, commençoit à s'ennuyer, & causant un jour avec L'Abbé,

il lui dit : Sire, j'aurois desiré périr avec mon cousin Gerasme à la prise de Bordeaux. Quand je pense à mon cousin Huon & à la Duchesse Esclarmonde qui est dans une situation affligeante, je ne puis que verser des pleurs. Quel sort pour Huon lorsqu'à son retour, il verra que sa Ville de Bordeaux est prise, ses hommes mis à mort & sa femme dans une étroite prison, où elle est dans un état déplorable; j'ignore si elle n'est point morte de chagrin. Je vois que j'ai perdu tout espérance, encore si mon ami Huon est vivant & qu'il revint. Sire, je suis si fâché qu'il est parti que je ne m'arrêterai pas que je ne l'aie trouvé & que je n'aie des nouvelles certaines de lui. Cousin, dit l'Abbé, si vous voulez vous charger de cette recherche, vous me ferez un grand plaisir, je vous donnerai dix mille florins pour vous en faciliter l'exécution. Sire, dit Bernard, je vous suis obligé. L'Abbé alla à ses coffres, en tira de l'argent qu'il donna à Bernard, qui lui ayant fait ses adieux, prit la route de Venise, il y trouva un vaisseau prêt à partir pour le Saint Sépulchre, il fut très-satisfait de cette rencontre; il s'embarqua avec les Pélerins & ils vinrent à Jaffes où il descendit avec les Pélerins qui avoient fait ce passage avec lui. Ils s'étoient informés dans tous les ports de mer, si l'on ne connoissoit pas Huon; mais ils n'en eurent aucune nouvelle. Bernard partit de Jaffes & vint à Jérusalem où il resta huit jours; quand il eut accompli son Pélerinage, il dirigea sa route vers le Caire, de-là, à Babylonne, & se trouvant à Gazette, près les déserts, il rencontra beaucoup de Marchands qui alloient à la foire de Thauris. Il s'approcha d'eux & demanda à un, qui étoit Marchand à Gênes, pourquoi tant de gens alloient ensemble en voyage, car ils étoient beaucoup, tant Chrétiens que Sarrasins, le Marchand Genois lui répondit : Sire, je m'apperçois aux questions que vous me faites, que vous êtes François; vous saurez que dans huit jours il doit y avoir une foire Franche dans la grande Ville de Thauris, où viennent par mer & par terre, plusieurs Marchands tant Chrétiens que Sarrasins, & il n'y a rien au monde de ce que l'on peut desirer qui ne s'y trouve; on y apprend aussi beaucoup de nouvelles par les étrangers qui s'y rendent en foule. Je vous ai dit où nous allions dites-moi maintenant où vous allez & ce que vous cherchez. Sire, dit Bernard, apprenez que je suis François, je cherche un chevalier de Bordeaux nommé Huon, il y a déjà long-tems que je suis parti de mon pays sans avoir pu m'instruire s'il est mort ou vivant. Sire, dit le Génois, si vous en voulez savoir des nouvelles certaines, venez avec nous au Royaume de Perse. Bernard lui répondoit: je suis charmé de vous avoir trouvé, je ne vous quitterai pas que vous ne soyez arrivé, car je desir bien trouver celui que je cherche. Les Marchands partirent & marchèrent ensemble jusqu'à la Ville de Thauris, lorsqu'ils furent arrivés ils se logèrent chacun particulièrement. Bernard fut pendant huit jours à chercher dans la Ville s'il pourroit trouver Huon; mais voyant ses recherches inutiles, il fut sur le port où il vit un petit vaisseau qui étoit richement décoré, il le trouvoit de plus beau en plus beau, car les pierres qui étoient dedans, répandoient un éclat éblouissant. Bernard fut surpris de n'y voir qu'un seul homme armé, il lui sembla que c'étot un Chrétien, il s'approcha du vaisseau, salua Huon & lui dit : Sire, que Dieu vous donne bonne chance, vous me paroissez être Chrétien. Ami, dit Huon, que Dieu vous garde il me semble vous avoir entendu dire que

vous êtes de France, je le pense ainsi, parce que vous en parlez la langue avec beaucoup de facilité, je suis charmé de vous rencontrer, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes, de quel pays, & ce que vous cherchez? Sire, dit Bernard, puisque vous desirez savoir, je vous dirai le sujet de mon chagrin, mais cela ne vous interressera peut-être pas beaucoup. Je suis né de la Ville de Bordeaux, où j'ai abandonné ma maison & mes biens pour chercher un Seigneur qui étoit Prince de la Ville de Bordeaux il se nomme Huon, il est partit de Bordeaux pour aller chercher du secours pendant que la Ville étoit assiégée, on ne sait pas depuis ce qu'il est devenu. Comme à son départ la Ville étoit assiégée par l'Empereur d'Allemagne, & qu'elle manquoit déjà de vivres & de gens, l'Empereur a fait passer au fil de l'épée ceux que Huon y avoit laissé, excepté trois cens prisonniers que l'Empereur a fait conduire à Mayence. il a fait aussi emmener Esclarmonde, femme du Duc Huon de Bordeaux, & l'a fait conduire dans une prison où elle passe de tristes jours. Huon reconnut Bernard à ce triste récit, mais il ne put rien lui répondre, tant il avoit le cœur serré d'avoir appris la prise de Bordeaux, la perte de ses hommes; mais ce qui le chagrinoit davantage, étoit la situation affreuse où étoit sa chère Esclarmonde, cet assemblage de malheurs, les mouvemens que Bernard son cousin s'étoit donné pour le chercher, tout enfin lui avoit tant affecté le cœur qu'il ne put retenir ses larmes; Bernard voyant qu'il ne lui répondoit rien, & qu'il laissoit échapper des pleurs, lui dit je vois bien que vous êtes Chrétien, comme vous me paroissez avoir beaucoup voyagé, je vous en prie de me dire si vous n'avez point entendu parler de Huon de Bordeaux, car je le cherche depuis long-tems en plusieurs pays sans en avoir appris aucunes nouvelles, mais si vous ne m'en donnez, je n'ai plus d'espérance d'en avoir, je ne ferai même aucune recherche pour le trouver, mais je m'en irai dans un desert, où je ferai pénitence & prierai Dieu de me pardonner tous mes péchés. Je vous prie au nom de Dieu de me dire qui vous êtes, d'où vous êtes né, & d'où vous avez apporté tant de richesses dans votre vaisseau, car je pense bien qu'on n'en trouveroit pas tant dans toute la France, le Roi même ne seroit pas assez riche pour en payer la valeur, Huon lui répondit: ami, je suis bien surpris de ce que vous venez de me dire, car je ne vois dans mon vaisseau ni or n'i argent, je n'y vois que moi & mes armes. Bernard lui dit: Faites attention que si vous voulez vendre ce qui est dans votre vaisseau, vous pourriez l'emplir de pièces d'or, car le trésor que vous avez est d'un prix immense. Huon surpris du discours que lui tenoit Bernard, regarda au fond de son vaisseau & vit que c'étoit des pierreries auxquels il n'avoit pas pris garde, car il n'avoit pensé jetter que du gravier pour lester son vaisseau, afin de voguer plus en sûreté. Bernard lui demanda ensuite où il avoit trouvé toutes ces pierreries, car poursuivit-il, il n'y en a pas une dont je ne connoisse la qualité, parce que depuis un an j'ai été avec un lapidaire, le meilleur connoisseur qui soit au monde, il m'a enseigné la maniere de s'y connoître. je pense que le lieu où vous les avez trouvés, est un lieu saint. Ami, dit Huon, vous saurez la vérité, je vous dirai que le hazard me conduisit au gouffre de Perse, où j'ai eu bien des peines, & dont grâce au Ciel, je suis heureusement sauvé, le vent poussa ensuite mon vaisseau au bord; quand je vis la terre-ferme, je

sortis de mon vaisseau dont je pris une rame pour jetter du gravier dedans afin de l'appesantir, je ne fis pas attention si c'étoit des pierreries, je n'y regardai que pour savoir si j'en avois jetté assez, je rentrai dans mon vaisseau & voguai mieux qu'auparavant, ce fut là où je pris ces pierreries que vous dites être d'un si haut prix. Sire, lui demanda Bernard, à quoi vous sert cette patte d'oiseau que je vois, je ne sais si elle est d'oiseau de dragon ou de quelqu'autre bête, car elle est bien grosse & hideuse. Je vous le dirai, lui répondit Huon,, mais avant ce, je vous prie de me dire quelle est la valeur de ces pierreries, & dans quelle Ville je suis arrivé ? Sire, répondit Bernard, cette Ville à nom Thauris, dont est Seigneur un riche Amiral qui est Seigneur de toute la Perse & de Mede, quand il sera prévenu de votre arrivée, il voudra avoir son tribut comme des autres marchandises, mais vous lui donnerez seulement deux de vos pierreries pour son tribut, car l'Amiral est un homme vertueux est très-ferme en sa loi; Huon lui répondit je vous remercie des offres que vous me faites, mais je vous prie de me faire la distinction des pierreries qui sont dans mon vaisseau, nous choisirons toutes les plus belles & les séparerons. Quand Bernard vit qu'Huon le prioit de lui faire connoître les différentes qualités des pierreries, il descendit dans le vaisseau & lui en fit distinguer dabord six qu'il sépara d'avec les autres, qu'il mit sur l'écu de Huon, il en choisit en suite trente qu'il fit voir à Huon & lui dit: Sire, ces trente pierres que vous voyez, sont d'un prix si considérable, qu'il n'y a point de Roi assez riche pour en payer la valeur, principalement de cinq que j'apperçois. A ces paroles Huon fut bien joyeux, il ôta son casque & questionna encore Bernard.

Comme Huon de Bordeaux & Bernard son cousin se reconnurent & se racontèrent leurs aventures.

HUon n'eut pas plutôt ôté son casque, qu'il devint vermeil comme une rose Bernard fut si charmé de le voir qu'il ne put s'empêcher de lui dire : Sire, j'ignore qui vous êtes, mais vous ressemblez tant à mon Seigneur Huon que je cherche depuis long-tems, que je crois que c'est vous, embrassons nous, dit Huon, je suis celui que vous cherchez. Ils s'embrassèrent & se témoignèrent l'un à l'autre la joie qu'ils avoient de se retrouver, quand ils eurent cessé leurs embrassemens, Huon demanda à son cousin, qu'il lui raconta toutes les aventures qu'il avoit eu depuis son départ. Sire, lui répondit Bernard, je vous satisferai, mais je vous prie de me dire premièrement celle que vous avez eu depuis votre départ de Bordeaux. Huon lui répondit: Si j'entreprenois de vous raconter toutes mes aventures depuis que je vous quittai, je deviendrois ennuyeux, je vous en dirai seulement les particularités. Huon lui raconta alors comme une tempête avoit tourmenté huit jours durant le vaisseau sur lequel il étoit monté, de la manière dont il parla à Judas, comme ils arrivèrent au Château de l'Aymant, comme ses gens y moururent, comme il monta au Château, tua le Serpent, il lui parla de la beauté du Château de la manière dont il s'étoit laissé emporter par le Griffon qu'il tua ainsi que cinq de ses petits & que c'étoit une des pattes du gros Griffon qu'il voyoit dans son vaisseau; il lui parla ensuite de la fontaine de Jouvence & du vaisseau qu'il voyoit dans lequel un Ange lui avoit dit de monter. Il passa ensuite aux dangers auxquels il avoit été exposés en passant au Gouffre de Perse &

la violence du vent l'avoit poussé au bord où il avoit chargé ses pierreries qu'il ne croyoit être que du gravier, & que de cet endroit, il étoit venu au port de la Ville de Thauris où ils venoient de se reconnoître. Quand Bernard l'entendit, il l'embrassa & lui dit tout attendri : Très-vertueux Chevalier, que de courage Dieu vous a donné ! vous devez lui en rendre bien des actions de graces. Je lui en dois encore de plus grandes du bonheur qu'il m'a procuré de vous voir, j'espère que vous voudrez bien aussi me dire ce qui s'est passé depuis que je suis sorti de Bordeaux. Alors Bernard lui raconta comment la Ville de Bordeaux avoit été prise, le vieux Gerasme tué, Esclarmonde sa femme emmenée par l'Empereur aux prisons de Mayence, & comment sa fille Clairette avoit été apportée à l'Abaye de Clugny. Huon fut bien triste au récit de ces nouvelles, il jura de ce moment la perte de l'Empereur. Calmez-vous, lui dit Bernard, priez Dieu de vouloir bien vous secourir, c'est le seul moyen de réussir dans vos entreprises, ainsi Bernard consoloit Huon qui lui demanda ensuite de quelle vertu étoient les pierreries qu'il avoit séparées? Bernard lui répondit dans les cinq que vous voyez, celle-ci à la vertu d'empêcher que celui qui la porte, ne puisse être empoisonné, elle a aussi celle de faire que celui qui la porteroit, pourroit sans aucun risque, passer à travers les flâmes sans se brûler, & passer la rivière sans enfoncer dans l'eau. Huon la prit & la retint pour lui; Bernard en prit une autre qui avoit une telle vertu que celui qui la porteroit n'auroit ni faim ni soif, il ne pourra aussi vieillir, c'est-à-dire qu'il paroîtroit toujours n'avoir que trente ans & que sa santé ne paroîtroit pas s'altérer. Huon la prit & dit qu'il la conserveroit. Bernard lui dit : Voyez cette autre pierre, elle est d'une si grande vertu que celui qui la porteroit, ne pourroit être blessé ni vaincu par son ennemi, que si quelqu'un de la famille de celui qui la porteroit étoit aveugle, & qu'il la touchât, il recouvriroit aussi-tôt la vue, si au contraire celui qui la porteroit avoit un ennemi, qu'il lui montrât la pierre, son ennemi deviendroit au-ssitôt aveugle, cette pierre a encore la vertu de guérir une plaie en l'appliquant dessus. Huon la prit encore & dit qu'il la garderoit. Bernard lui en montra encore cinq autres dont la vertu étoit de rendre la santé à telle personne que ce fût, elles ont de plus celle de faire qu'un homme qui seroit en prison, pourroit rompre ses fers, de plus, que celui qui la tiendroit en sa main, auroit le pouvoir de devenir invisible, Bernard la prit & la serra dans sa main, il devint aussi-tôt invisible aux yeux de Huon qui fut bien surpris & fâché de ce qu'il ne voyoit plus Bernard & dans l'excès de sa douleur, il s'écria : Grand Dieu ! Vous m'aviez fait la grace de retrouver mon cher cousin Bernard, avec qui je pensois retourner en mon pays, mais je vois bien qu'il est parti & perdu pour moi, Bernard qui l'entendoit ne put s'empêcher de rire, Huon qui l'entendit s'avança en étendant les bras & le retint. Bernard se sentant pris, ouvrit la main & reparut aux yeux de Huon qui eut bien du plaisir de voir la vertu dont cette pierre étoit douée, il la prit la mit encore à part, promettant d'en avoir encore plus de soin que des autres. Bernard chercha dans toutes les pierreries & trouva dans le fond une Escarboucle si brillante quelle auroit éclairé autant que deux flambeaux ardens, Bernard la prit la donna à Huon & lui dit : sachez que celui qui portera cette pierre sur lui, pourra passer la rivière sans

sans craindre d'y enfoncer, & s'il veut marcher la nuit, il n'aura pas besoin de se servir d'autre lumière que de la clarté que répand cette pierre; il pourra aussi aller en bataille sans risquer d'être tué ni son cheval tomber de fatigue. Huon qui avoit entendu Bernard, se mit à rire, il prit cette pierre & la mit avec celles qu'il avoit déjà choisi. Comme ils conversoient ensemble, plusieurs marchands Sarrasins qui examinoient avec attention la beauté de ce vaisseau & la richesse des pierreries qui y étoient, ils disoient entr'eux que ces pierreries valoient plus que toute les marchandises qui étoient dans le port; ils approchèrent du vaisseau, ils saluèrent Huon, & lui dirent: Sire, voulez-vous nous vendre quelques-unes de vos pierreries, nous sommes venus plusieurs dans le dessein d'en faire acquisition. Huon leur répondit: Je n'en vendrai pas une d'ici à demain matin; il y vint aussi-tôt une affluence de Sarrasins & de Payens qui admiroient tous, la beauté du vaisseau de Huon. Cela fit tant de bruit que l'Amiral de Perse en eut des nouvelles, il vint accompagné de ses Barons au port où le vaisseau étoit à l'ancre. Quand l'Amiral fut arrivé au port, il admira la richesse du vaisseau qu'il trouva bien éclatant à cause des pierreries qui étoient dedans, il s'approcha du vaisseau où il trouva Huon & Bernard qui se levèrent quand ils virent l'Amiral; il leur dit: Je vois bien que vous êtes Chrétiens, ainsi il faut me payer le tribut qui m'est dû selon l'usage de ce pays. Huon lui répondit, il est juste de vous payer ce que nous vous devons, recevez ces deux pierres que je vous donne de bon cœur. L'Amiral prit les pierres, les regarda avec attention, remercia Huon & lui dit: vous pouvez désormais aller librement dans la ville pour vendre vos marchandises, car le présent que vous m'avez fait, me vaut plus que quatre villes du Royaume. L'Amiral étoit bien charmé d'avoir ces pierres, il en connoissoit les propriétés; l'une avoit la vertu d'empêcher qu'un homme qui la porteroit sur lui ne fut empoisonné, & que celui qui auroit la méchanceté de l'entreprendre, seroit lui-même empoisonné & mourroit sur-le-champ devant celui qui porteroit cete pierre sur lui; l'autre avoit la propriété de faire que celui qui la porteroit ne pourroit périr ni par le feu ni par l'eau. Vassal, dit l'Amiral de Perse, je vous donne, pour le plaisir que vous me venez de me faire, la liberté d'aller tant en Perse qu'en Mède, sans que personne vous empêche de vendre vos perreries. Je desirerois bien savoir par quelle aventure vous êtes arrivé dans ce pays & dans quel lieu vouz avez trouvé tant de pierres précieuses, j'entendrai bien ce que vous me direz, car je connois que vous êtes Français, parce que j'ai été assez longtems en France, j'ai même servi la Cour du Roi Charlemagne, sans y être connu.

Comme l'Amiral de Perse témoigna bien des amitiés à Huon de Bordeaux, & l'emmena dans son Palais où il fut bien traité.

HUon voyant l'air respectable de l'Amiral, lui dit Sire, comme vous me paroissez être sincère & franc, vous saurez au juste l'histoire de mes aventures. Je suis Français, né dans une ville que l'on nomme Bordeaux, dont je suis parti il y a deux ans, j'ai eu depuis bien des misères à supporter J'avois emmené avec moi sept Chevaliers, mais nous étions à peine en haute mer, qu'une tempête affreuse qui s'éleva, nous fit entrevoir notre

dernière heure, nous fûmes dix jours entiers flottans entre la crainte & l'espoir; le onzième jour, enfin nous arrivâmes à un gouffre où nous pensions périr; mais Dieu qui n'oublie jamais ceux qui mettent en lui toute leur confiance, nous fit aborder au port du Château de l'Aymant. Alors il raconta à l'Amiral toue la beauté du Châneau, comme ses gens y moururent presque tous de faim; de ceux qu'il laissa dans le Château: il lui raconte ensuite de quelle maniere il en étoit sorti; du Griffon qui l'emporta, & comme il lui coupa la patte en combattant contre lui, comme il tua ses petits Griffons; il montra ensuite à l'Amiral la patte du grand Griffon, qu'il avoit suspendue dans son vaisseau; il lui parla de la fontaine dans laquelle il s'étoit baigné; du beau verger & de l'arbre qui étoit auprès de la fontaine; de la vertu du fruit, comme il en cueillit, & comme l'Ange lui défendit d'en prendre davantage; comme après s'être baigné dans la fontaine, il fut guéri de toutes les blessures que les Griffons lui avoient faites. Sire, continua-t-il, sachez que de cet arbre dont je vous ai parlé, j'en ai cueilli trois pommes par le commandement de l'Ange, je les ai mis ensuite dans mon sein; l'Ange m'a montré le chemin pour descendre du rocher, au-dessous duquel je trouvai une rivière sur laquelle je vis ce vaisseau que vous voyez, dans lequel j'entrai. Il s'éleva un vent qui fit aller le vaisseau avec rapidité & le poussa jusqu'au gouffre de Perse, où il avoit été dix jours, & que c'étoit dans cet endroit qu'il avoit ramassé ces pierreries; enfin, dit il, graces au Seigneur, j'en suis échappé sain & sauf. L'Amiral ayant entendu Huon, dit qu'il n'avoit de sa vie entendu raconter tant de merveilles & dit à Huon: tout ce que vous venez de me dire me surprend beaucoup, car depuis que le monde existe, on n'a pas entendu dire qu'il en soit échappé un seul de ce gouffre affreux; vous pouvez croire bien fermement que vous êtes aime du Dieu que vous adorez, puisqu'il vous a retiré sain & sauf de ce gouffre périlleux. Votre Dieu est bien puissant, il aime bien ceux qui le servent, puisqu'il les préserve de pareils dangers; il vous a sauvé du gouffre, ensuite du Château de l'Aymant dont personne ne peut sortir; il vous a fait remporter la victoire sur les Griffons & vous devez bien aimer le Dieu qui vous fait tant de graces. Je desirerois être baptisé & embrasser votre loi, je pense que si mes Barons le savoient; ils me feroient bientôt mourir, car je ne pourrois résister contr'eux. Sire, dit Huon, pour que vous soyez plus ferme & plus convaincu de la solidité de notre Religion, j'ai trois pommes qui ont une si grande vertu que si vous voulez croire en Jésus-Christ, je vous en donnerai une à manger, aussi-tôt que vous l'aurez mangée, vous paroîtrez aussi jeune que si vous n'aviez que trente ans; votre beauté & votre jeunesse reparoîtront dans tout leur éclat, tant âgé soyez-vous, pourvu que vous croyez à la Loi de Jésus-Christ. Vassal, dit l'Amiral, s'il est vrai, comme vous me le dites, que pour manger de cette pomme, je puisse revenir à la jeunesse dans laquelle j'étois à l'âge de trente ans, telle chose qui me doive arriver, je me ferai baptiser, & je croirai à la Loi de Jésus-Christ, pour ne l'abandoner jamais; car la Loi de Mahomet est fausse & détestable. Il n'est pas possible de ne se pas rendre à votre Loi, & je ferai ensorte que tout mon Royaume s'y rende ainsi que moi. Sire, dit Huon, si c'est votre desir, je vous donnerai la pomme que vous mangerez en présence

de tous vos Barons, qui vous voyant rajeunir, ne pourront certainement s'empêcher de croire en Dieu & de renoncer à la loi de Mahomet. Vassal, dit l'Amiral, je crois que ce que vous me dites est vrai, j'en veux essayer pour savoir ce que c'est, alors il prit Huon par la main & ils sortirent du vaisseau, Huon y laissa Bernard pour le garder. Tout le peuple sortoit de la ville pour voir le beau vaisseau, il étoit étonné de l'honneur que l'Amiral faisoit à Huon, car il le tenoit toujours par la main jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au Palais, que de regards ils attirèrent en passant par la ville qui étoit remplie alors de gens de toutes sortes de nations; car Huon étoit un des plus beaux hommes que l'on pût voir dans ce tems. Quand ils furent arrivés au Palais, l'Amiral fit préparer un grand festin, il invita Huon à venir se mettre à table, où ils furent servis splendidement. Après le repas, l'Amiral fit mander ses Architectes & leur ordonna de faire construire sur une grande place un théâtre extrêmement vaste, paré & tendu de riches tapisseries en soie & or; il ordonna que l'on y placât plusieurs siéges & fit mander tous les Barons & Chevaliers qui étoient venus dans la ville pour voir la Foire & la richesse des marchandises qui étoient arrivées dans Thauris; de se trouver tous à certaine heure prescrite : ce à quoi ils obéirent. Il y en vint de plusieurs nations & ils se trouvèrent au nombre de cent-cinquante mille hommes. Quand ils furent tous arrivés sur la place, l'Amiral prit Huon par la main, ayant plusieurs Barons à sa suite & étant monté sur le théâtre, il avança sur le bord & dit aux Barons & au Peuple. Seigneurs, qui par mes ordres vous êtes ici assemblés, sachez que la confiance que j'ai en vous, m'engage à vous montrer à vous & à moi la voie pour arriver la vie éternelle; car si malheureusement nous venions à mourir actuellement, nous serions perdus vous & moi par la fausse & détestable loi de Mahomet que nous avons embrassé. Je vous conseille & vous prie au nom de l'amitié que vous me portez, de délaisser la loi de Mahomet, & de prendre celle de Jésus-Christ qui est très-sainte par les miracles qu'il a déjà opéré sur ce pauvre Chevalier que vous voyez auprès de moi. Alors l'Amiral raconta au Peuple & aux Barons toutes les aventures d'Huon, comme il avoit été au Château de l'Aymant; comme il avoit été emporté du Griffon qu'il avoit tué ainsi que ses cinqs petits; il leur parla ensuite de la fontaine, du verger, du fruit de l'arbre, & comme il avoit passé les deux gouffres où il avoit pris les riches pierreries qu'il avoit ammené, ce qu'il n'eût pu faire si Dieu ne l'eût secouru, en outre je vous ferai voir les miracles évidens que Jésus-Christ fera sur moi, si je veux embrasser sa loi; car ce Chevalier m'a dit que si je voulois croire à son Dieu, il me feroit manger d'un fruit par lequel je reviendrai à l'âge de trente ans & paroîtrai très-jeune. Seigneurs, si Jésus-Christ me fait cette grace, je me ferai baptiser. Le Péuple répondit d'une voix unanime & dit, Sire, si ce que vous nous avez dit est véritable & que cette grace vous soit accordée, nous consentirons tous d'un bon accord d'embrasser la Loi de Jésus-Christ, & nous quitterons celle de Mahomet dans laquelle nous avons été instruit dès notre naissance. Nous avons bien de la peine à croire que cela arrive, car s'il arrivoit ainsi, on n'auroit jamais entendu parler d'un miracle pareil.

Comme l'Amiral après avoir mangé la pomme qu'Huon lui avoit donnée, parut aussi jeune qu'il l'étoit à trente ans; pour cela l'Amiral & tout le Peuple de Perse, & de Mède furent baptisés, & Huon reçut grand honneur.

QUand Huon vit que les Barons étoient contens de quitter leur loi pour croire en celle de Jésus-Christ, il rendit des actions de graces à Dieu, & dit à l'Amiral: Seigneur, mangez la pomme que je vous ai donnée, afin que le Peuple voye la puissance infinie de mon Dieu; l'Amiral prit la pomme & commença à la manger, insensiblemnt ses cheveux qui étoient blancs ainsi que sa barbe commencèrent à changer & à devenir blonds, a mesure qu'il mangeoit, sa jeunesse & sa beauté reparoissoient comme à l'âge de trente ans. Alors le Peuple généralement, & tous les Barons d'une voix commune, s'écrièrent & demandèrent baptème; l'Amiral & Huon furent bien satisfaits. l'Amiral ne pouvoit contenir la joie qu'il ressentoit de se voir revenu dans sa première jeunesse, il étoit beau & droit; le Peuple étoit ravi de voir un si beau Prince. L'Amiral prit Huon par la main & lui dit: Mon ami, béni soit le moment où vous êtes venu ici, car vous avez mis mon Peuple & moi dans la voie du salut; pour vous en récompenser, je prétends que dans mon Royaume vous soyez respecté & honoré autant que moi; il embrassa plusieurs fois Huon en lui disant: cher ami, heureuse la mère qui vous a porté dans son sein. Les Payens & Sarrasins qui étoient là, admiroient la beauté de l'Amiral opérée par un grand miracle, ils se disoient entr'eux qu'ils n'avoient jamais entendu de tels discours, ils disoient aussi que celui qui ne quitteroit pas la loi détestable de Mahomet, seroit à jamais maudit; ils s'écrièrent ensuite: O très-noble & puissant Amiral, priez ce prud'homme qui est auprès de vous de nous faire tous baptiser. Il y en avoit dans cette ville un Evêque de Grèce, qui étoit venu en ambassade auprès de l'Amiral, de la part de l'Empereur de Constantinople, il entendit les clameurs que faisoit le Peuple, il en fut bien aise & vint auprès de l'Amiral & d'Huon qui étoient-là, il leur dit qu'ils pouvoient se faire baptiser par son ministère; il fit alors emplir d'eau quatre cuves & commença à baptiser l'Amiral, il le nomma Huon parce qu'Huon fut le parrain, les Barons & le Peuple furent ensuite baptisés & crurent à la loi de Jésus-Christ. Quand tout le Peuple fut baptisé, l'Amiral bien joyeux retourna avec Huon en son palais, & ce jour fut une fête générale pour toute la ville. Il y avoit des marchands chrétiens qui avoient ammenés avec eux des Prêtres au nombre de quinze qui aidèrent à l'Evêque à baptiser un si grand nombre d'hommes, de femmes & d'enfans; l'Amiral étoit en son château où il faisoit de grands honneurs à Huon; il lui dit: Vassal, vous avez bien des graces à rendre à Notre-Seigneur, qui, par vous, a transmis sa sainte loi dans deux Royaumes qui sont la Perse & le Mède; de plus, apprenez que dans ces deux Royaumes, vous pourrez faire votre volonté, sans qu'il y ait personne assez hardi pour s'y opposer en aucune manière, & pour vous prouver combien je vous estime, si vous n'êtes lié à aucune femme, je n'ai qu'une seule fille, je vous la donnerai en mariage. Sachez que c'est le grand desir que j'ai de vous avoir dans ces lieux, qui m'engage à vous faire cette proposition; car je n'ai qu'elle d'héritière, ainsi après ma mort, vous seriez possesseur de mes Royaumes: pour le présent; je vous donne la moitié

du revenu de mes Royaumes, pour vous engager à rester ici.

Des plaintes que fit Huon contre l'Empereur d'Allemagne, & du secours que l'Amiral de Perse lui promit.

HUon répondit aux instances que lui faisoit l'Amiral, & lui dit : Sire, il y a quarante ans passés que je suis marié avec une femme noble & belle, hélas! lorsque je pense à la situation douloureuse où elle est actuellement, mon cœur se déchire; je vous remercie des offres avantageuses que vous venez de me faire & je prie Notre-Seigneur de vous en récompenser. Huon, lui répondit l'Amiral, puisque vous êtes marié, ma proposition devient de nulle valeur, mais je vous prie de me dire quel est le sujet du malheur de votre épouse, & quel est le prince chrétien qui ose lui faire tant de peine. Sire, répondit Huon, quand je suis sorti de France, je laissai ma ville de Bordeaux, assiégée par l'Empereur d'Allemagne, il s'en est emparé, a fait mourir la plupart de mes gens, fait le reste prisonniers, & a emmené ma femme qu'il a fait enfermer dans une prison où elle est dans une extrême misère, c'est pourquoi toutes les fois que je réfléchis à son triste état, mon cœur est oppressé par la colère & la douleur. L'Amiral le consola & lui dit : Ne vous chagrinez pas davantage & reprenez votre gaîté, je vous promets au nom de la sainte loi dans laquelle vous m'avez initié, que je vous rendrai tel secours & ferai une guerre si sanglante, que l'Empereur qui vous fait tant de maux, sera contraint par force de restituer tout le tort qu'il vous aura fait; car je menerai avec moi tant de soldats que les montagnes & les vallées en seront remplies. Sire, dit Huon, je vous remercie bien humblement des secours que vous m'offrez; mais s'il plaît à Notre-Seigneur de me préserver des dangers, il m'aidera sans que j'aie besoin de faire la guerre ni de détruire la chrétienté. J'irai premièrement au Saint Sépulcre, je m'en retournerai ensuite dans mon pays où étant arrivé, je ferai ensorte de retirer ma femme Esclarmonde de la peine où elle est. Sire, vous saurez que la femme que j'ai épousée est fille de l'Amiral Gaudisse, qui étoit Roi d'Egypte. Alors Huon lui conta exactement la manière dont il se servit pour avoir la belle Esclarmonde, ce qui attira beaucoup la surprise de l'Amiral; car Huon n'oublia aucune circonstance de son histoire, tous ceux qui en étoient témoins furent bien surpris & se disoient les uns aux autres que, si Huon n'eut pas été aimé de Dieu, il n'auroit jamais pu échapper à tant de dangers qu'il avoit encouru. Huon continua ainsi le détail de ses malheurs : malgré que l'Empereur se soit emparé de ma ville, mais mes gens à mort & fait les autres prisonniers, il a encore envahi mes terres & seigneuries; mais s'il plaît à Dieu, je ferai tant que je les aurai toutes; & si je ne puis, je vous le ferai savoir & j'espère que vous voudrez bien me secourir. L'Amiral lui répondit : chassez toute votre mélancolie, car si vous ne pouvez réussir à combattre cet Empereur, je vous amènerai des forces innombrables, je vous ferai bien rendre votre femme, vos hommes, vos terres & seigneuries, je ferai prendre l'Empereur que je vous remettrai entre vos mains, pour en disposer à votre volonté. Huon lui répondit : Sire, je vous remercie, mais il faut que j'en agisse d'une autre manière, car lorsque je me trouvai au gouffre de Perse, je fis vœu que si par la grace de Dieu, j'en sortois sain & sauf, j'irois

Saint Sépulcre en pélerinage, & ferois la guerre aux Sarrasins, , mais que je ne la ferois pas aux Chretiens, car ce n'est pas la loi; je les servirois de bon cœur, car depuis que j'existe, je n'ai point fait la guerre aux Chrétiens. Vous avez eu raison, répondit l'Amiral, mais s'il plaît à Notre-Seigneur, je ferai avec vous le voyage du Saint Sépulcre; je menerai avec moi cinquante mille hommes pour faire la guerre aux Payens & Sarrasins qui ne voudront pas croire en Dieu, & je ferai tous mes efforts pour affermir la loi de Jésus-Christ. Huon lui répondit qu'il feroit des actions méritoires & qu'il s'acquéreroit sur terre une grande réputation & enfin la couronne de la gloire dans le Royaume des Cieux.

Comme l'Amiral de Perse assembla un grand nombre de soldats, s'embarqua avec Huon & vinrent aborder au port de la ville d'Angourie, où il se trouva un grand nombre de Payens & de Sarrasins prêts à défendre le port.

L'Amiral après avoir conversé un certain espace de tems avec Huon, fit écrire des lettres qu'il envoya dans la Perse & la Mède, pour que tous ses gens eûssent à se tenir prêts & armés pour partir avec lui; il leur fit savoir qu'ils appareillâssent leurs vaisseaux pour pouvoir mettre à la voile; ses ordres furent exécutés comme il le desiroit, ils se rendirent tous au jour qu'il leur avoit assigné. Pendant cet intervalle, Huon & Bernard se promenoient souvent ensemble dans la ville de Thauris, où ils étoient comblés d'honneurs, dont ils rendoient graces à Dieu; l'Amiral de Perse assembla une grande armée qu'il fit embarquer avec des armes & des chevaux. Huon qui desiroit en toutes choses obliger l'Amiral, fit avancer son vaisseau & fit decharger les riches pierreries qui étoient dedans, il les fit mettre dans un vaisseau que l'Amiral lui avoit donné; il vint à lui & lui dit: Sire Amiral, je sais bien que le vaisseau sur lequel je suis venu, n'est pas propre à aller en guerre, ainsi je vous prie de le recevoir en présent, l'Amiral remercia Huon du vaisseau qu'il lui avoit donné, car il n'y en avoit pas au monde de plus beau ni de plus riche.

Quand Huon eut donné son vaisseau à l'Amiral, il en fit tirer dehors toutes les pierreries, il en donna beaucoup à l'Amiral & aux Barons qui l'en remercièrent, il ne lui en resta que trois cents. Quand il eût donné à l'Amiral & aux Barons les pierreries, il monta sur le vaisseau de l'Amiral, alors les Barons & les soldats entrèrent dans les vaisseaux qui étoient fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire tant en vivres qu'en autres munitions. L'Amiral ayant pris congé de sa fille & toutes ses troupes étant embarquées, il fit lever l'ancre & mettre à la voile, le vent qui soufflоit avec force, les éloigna bientôt du port. C'étoit une belle chose à voir que leur départ, on entendoit retentir le bruit de plusieurs instrumens, qui étoit répété par les échos. Huon & Bernard étoient bien joyeux des graces que Dieu leur faisoit; ils voguèrent tant qu'ils descendirent dans la mer Caspienne: ils découvrirent de loin une ville bâtie sur le bord de la mer, que l'on nommoit Angorie, dans laquelle étoit un Amiral très-riche; comme il étoit dans ce moment monté sur une des tours de son palais, il apperçut venir la puissante flotte qui venoit descendre au port de sa ville, il fut bien surpris, & reconnut aux pavillons qui étoient arborés que c'étoit des vaisseaux

de Perse, mais il fut surpris de voir audessous de la proue, des grands pavillons blancs sur lesquels étoient empreintes des croix; il descendit de la tour & dit à ses Barons qu'il s'étonnoit beaucoup à qui pouvoit être cette flotte, il dit ensuite que depuis que sa ville avoit été prise par Regnaut de Montauban, il n'avoit point vu de Chrétien arriver à son port, il se trouvoit encore plus étonné des enseignes qu'il voyoit aux vaisseaux de Perse, il fit aussi-tôt publier par toute la ville que l'on se mit en armes pour empêcher les Chrétiens de prendre terre sur eux. Alors le bruit des tambours & des trompettes se fit entendre par toute la ville & sur la mer. L'Amiral de Perse & tous ceux qui étoient avec lui, pouvoient les entendre; l'Amiral dit à Huon, qu'ils auroient bien de la peine de descendre au port de la ville. Sire, dit Huon, quels sont les habitans de cette ville, & qui en est le Maître? Huon, lui répondit l'Amiral, sachez que cette ville que vous voyez est grande & peuplée de gens qui ne croyent point en Dieu; elle fut prise par un Baron de France, qui se nommoit Regnaut de Montauban, il l'avoit rendue chrétienne, mais depuis elle a été reprise sur les Chretiens par la fille de l'Amiral qui en étoit alors le Maître, ils sont tous maintenant Payens & Sarrasins qui nous attendent sur la mer pour nous défendre l'entrée de leur port. Nous devons bien, dit Huon, remercier Notre-Seigneur Jesus-Christ de ce qu'il nous donne occasion de combattre les ennemis de la religinon chrétienne, & s'il lui plaît, il nous fera la grace de remporter la victoire sur eux, & de nous faire emporter la ville d'assaut & prendre prisonniers tous les habitans. L'Amiral lui dit: plaise à Dieu nous faire remporter la victoire, combien d'actions de graces nous aurons à lui rendre, si nous avons le bonheur de réussir dans notre entreprise. L'Amiral ordonna à tous les soldats de sa flotte de s'armer & de se tenir prêts, ils s'apperçurent qu'il y avoit à une demi-lieue de la ville un port qui n'étoit nullement défendu, parce que l'Amiral d'Angleterre ne vouloit pas s'éloigner de la ville qu'il n'eût vu la contenance des ennemis qui s'étoient avancés & avoient jettés leurs ancres & mis sur le bord des vaisseaux les arbalêtiers pour s'emparer du port, ils s'en emparèrent sans risquer aucun danger. Les vaisseaux s'approchèrent de la terre & firent sortir les armes & les chevaux, l'Amiral & Huon descendirent ensuite & ceux qui étoient avec eux, excepté quelques-uns qui restèrent pour garder les vaisseaux. Quand tous les soldats furent descendus, Huon & l'Amiral montèrent à cheval & firent monter les soldats à cheval & ils furent distribués en trois partiies dont la première fut donnée à Huon pour la conduire, elle étoit composée de mille hommes; c'étoit un Baron de Perse qui conduisoit la seconde & qui étoit Maréchal de l'armée; ce fut l'Amiral de Perse qui conduisoit la troisième, il alloit de rang en rang encourageant ses soldats, il s'avancèrent insensiblement vers la ville d'Angorie.

Comme l'Amiral & Huon de Bordeaux prirent le port, s'emparèrent de la ville, battirent l'Amiral, & comme Huon s'en fut aux Déserts d'Abillan pour chercher des aventures.

LOrsque l'Amiral d'Angorie s'apperçut que nos gens avoient pris terre, & qu'ils s'avançoient déjà vers la ville, prêts à l'assiéger, il distribua son armée en quatre corps différens, qu'il donna à

conduire à qui bon lui sembla, il se mit en chemin & vint au-devant des Chrétiens avec plus de cinquante mille hommes. Quand les deux armées furent au-devant l'une de l'autre, il n'y eut personne qui ne tremblât pour ses jours. Alors ils piquèrent leurs chevaux de part & d'autre, de manière qu'il s'eleva une poussière si forte que le Soleil en étoit presque obscurci ainsi que par les traits qui voloient en quantité; il y eut en ce combat bien des lances de rompues & beaucoup de Chevaliers tués d'autres blessés qui étoient tombés entre les pieds des chevaux & qui étoient prêts d'expirer. La plaine étoit couverte de chevaux qui couroient les rênes sur le cou, parce que leurs cavaliers étoient renversés dans le sang & la poussière; il y eut cette journée un combat terrible tant de part que d'autre. Huon voloit de rang en rang, & mit à mort un si grand nombre de Payens, qu'ils le redoutoient tous comme leur plus cruel ennemi; il apperçut dans la mêlée le neveu de l'Amiral d'Angorie, qui avoit tué un Chevalier Chrétien, il baissa sa lance & le Payen le fit aussi, ils vinrent l'un contre l'autre avec tant de force que le Payen rompit sa lance sur Huon; mais Huon ne le manqua pas, il frappa le Payen d'un si terrible coup, qu'il lui passa sa lance au travers du corps; il vint aussi contre un autre auquel il donna un si grand coup qu'il lui perça l'écu & le corps tout en outre, il vint au tiers & au quart, il en fit autant comme aux autres; il fit si bien qu'il en tua huit avant que sa lance fut rompue, il tira ensuite sa bonne épée, & se mit dans la mêlée; il faisoit un tel carnage que c'étoit horrible à voir, il leur abattoit la tête, personne n'osoit en approcher & ils le redoutoient comme l'allouette fait de l'épervier. Il perçoit à travers les escadrons & se faisoit tant appréhender, que tous fuyoient devant lui; car il ne frappoit pas un homme qu'il ne le renversât; d'un autre côté, il y avoit Bernard son cousin qui le suivoit & qui étoit un des forts & vaillans Chevaliers, d'autre côté l'Amiral d'Angorie faisoit tous ses efforts pour détruire nos gens, il apperçut l'Amiral de Perse qui combattoit avec intrépidité & détruisoit beaucoup de ses gens; il vint contre lui la lance à la main, l'Amiral de Perse vint aussi contre lui, ils se luttèrent avec tant de force qu'ils tombèrent tous deux de dessus leurs chevaux, ils se relevèrent aussi-tôt l'épée à la main ne desirant rien autre chose que de se détruire l'un ou l'autre, ce qui seroit arrivé s'ils n'en eussent été empêchés par leurs gens, qui tant Payens que Sarrasins accoururent en foule & les empêcher de s'approcher l'un & l'autre. L'Amiral de Perse qui combattoit à pied commençoit à perdre la force; mais Huon & Bernard vinrent promptement à son secours, ils y avoient été attirés par les clameurs que l'on faisoit autour de lui. Huon & Bernard écartoient la foule à grande course de cheval; quand les Payens les virent venir, ils prirent la fuite, tant ils redoutoient Huon, il n'y en resta pas un seul dans cet endroit. Huon voyant que malgré que l'Amiral de Perse qui étoit seul, à pied l'épée à la main, l'écu au cou, se défendoit très-courageusement, mais que malgré son courage il auroit infailliblement succombé, lui cria le plus haut qu'il lui fut possible: O très-noble Amiral! ne craignez rien, nous volons à votre secours. Huon prit alors une lance d'entre les mains d'un Payen qu'il avoit tué, il en donna un coup si terrible à l'Amiral d'Angorie, qu'il lui passa tout au travers du corps & il mourut sur-le-champ. Les

Payens

Payens & les Sarrafins voyant que leur Amiral étoit mort, perdirent tous leur courage; Huon de Bordeaux qui étoit fort leste, saisit le cheval de l'Amiral d'Angorie, & le donna à l'Amiral de Perse qui étoit à pied, & lui dit: Sire, montez sur le cheval, car les Payens & les Sarrasins sont vaincus. L'Amiral de Perse lui dit: bénie soit l'heure où vous etes né, car par votre courage je suis sauvé moi & mon armée & mes ennemmis vaincus, alors l'Amiral sans rien dire davantage, monta sur le cheval & vint auprès de Huon & de Bernard qui passèrent entre les Payens avec tant de precipitation qu'ils furent obligés de se sauver devant eux; Huon, l'Amiral & Bernard frappoient sur les ennemis avec une si grande fureur, qu'ils les tailloient en pièces, ils les poursuivirent avec tant de précipitation qu'ils les contraignirent à rentrer dans la Ville, où étant entrés avec eux, ils commencèrent à détruire, Payens, Sarrasins, hommes femmes & enfans, c'étoit un spectacle horrible à voir les corps morts dans les rues, entassés par monceaux, des ruisseaux de sang couloient dans la Ville; enfin par le courage d'Huon & de l'Amiral de Perse, les Payens & Sarasins furent détruits & la Ville prise. Huon & l'Amiral voyant qu'ils étoient maîtres de la Ville, ordonnèrent aussi-tôt que l'on cessât le carnage. Ils allèrent dans les temples, les Palais & les maisons où s'étoient retirés les Payens & Sarrasins, tant hommes que femmes & enfans; ils les prirent à merci, leur promettant la vie sauve, en cas qu'ils voulussent quitter la loi de Mahomet pour se rendre à celle de Jésus-Christ: Il y en eut beaucoup qui se rendirent Chrétiens, ceux qui n'y voulurent pas consentir, furent mis à mort. Quand Huon & l'Amiral virent que tous ceux qui étoient dans la Ville s'étoient rendus Chrétiens, ils mirent des Prévots, Baillifs & Officiers pour gouverner la Ville, & y mirent une garnison de plus de deux mille hommes pour la garder. Ils séjournèrent pendant huit jours, & le neuvième ils préparerent toutes les affaires, ravitaillèrent leurs vaisseaux; ils montèrent ensuite dans leurs vaisseaux au son de différents instruments, alors les matelots levèrent leurs ancres & mirent à la voile; à force de naviguer, ils sortirent de la grande est vaste mer Caspienne, ils descendirent dans le grand fleuve d'Euphrate, ce fleuve descend dans la mer majeure, lorsqu'ils eurent passés ce fleuve, ils cotoyèrent les déserts d'Abillant, le tems étoit frais & claire, la mer étoit calme. Comme ils voguoient avec beaucoup de diligence sur la mer majeur, Huon & l'Amiral s'étoient appuyés sur le bord de leur vaisseau & ils conversoient ensemble touchant les avantures qu'ils avoient eues, ils remercioient notre Seigneur, des graces qu'il avoit bien voulu leur faire. L'Amiral dit ensuite à Huon, je desire bien ardemment savoir cette Sainte Ville où Notre-Seigneur à été crucifié & mis au sépulchre, Huon lui répondit: j'espère que Dieu voudra bien nous secourir jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans cette Ville, j'espère encore qu'il nous fera la grace de nous aider à conquérir & détruire tous ceux que nous trouverons dans notre chemin qui ne voudront pas croire à sa loi, car nous ne devons avoir d'autre desir ni volonté. Pendant plus de huit jours nos deux Barons s'entretinrent de ce projet, sans trouver aucune aventure qui soit digne de mémoire. Il arriva un soir que Huon étoit seul & appuyé sur le bord de son vaisseau, s'amusant à regarder la mer qui étoit calme, il lui vint dans l'idée, la triste situation où étoit sa femme Esclarmonde; attristé par ce cruel

ressouvenir, des larmes coulèrent le long de son visage, & il disoit : chère Esclarmonde, quand je pense en quel danger je vous ai laissé & dans quel état vous êtes à présent, il n'y a aucun de mes membres qui ne tremble d'horreur & de crainte que j'ai que ce cruel Empereur ne vous fasse mourir. Il se remit ensuite à pleurer. Bernard qui n'étoit pas loin de lui, le regarda, & lui dit : Sire, avez vous donc oublié que dans toutes les aventures qui vous sont arrivées jusqu'à présent, notre Seigneur vous a toujours aidé & secouru, il vous a même préservé du danger de la mort, ainsi consolez-vous, & rendez-lui grace des afflictions qu'il vous envoie, & si vous avez en lui une parfaite confiance, il vous aidera, car il n'oublie jamais ceux qui le servent de bon cœur. Bernard tâchoit par ses discours de consoler Huon. L'Amiral de Perse vint se mettre auprès de Huon avec lui il lia conversation sur diverses matières, comme ils étoient ainsi à causer ensemble, il s'éleva une tempête si épouvantable que plusieurs voiles furent brisés, la mer étoit dans une tourmente affreuse, ils crurent tous que c'étoit leur dernière heure, ils se recommandèrent à Dieu & le prièrent de vouloir bien les délivrer du naufrage qui les menaçoit. Sire, dit Huon, si nous pouvions aborder à ce rocher que j'apperçois, l'Amiral lui répondit : Sachez que nous sommes arrivés à un mauvais port, car nous sommes près du désert d'Abillant, sur cette grande montagne que vous voyez, demeure un ennemi qui a bien fait périr des vaisseau en cette mer, dont nous risquons bien de périr, car aucun ne s'est approché de ce rocher qu'il n'ait été étranglé par l'ennemi; alors il n'y eut Baron ni Seigneur qui ne tremblât de tous ses membres : au nom de Dieu dit l'Amiral aux matelots, je vous prie, s'il est possible, de nous écarter bien vîte d'ici. Sire dit Huon, il me semble que vous vous épouvantez mal-à propos, car par le Dieu qui me forma, je ne serai jamais content que je ne sois instruit du sujet pour lequel cet ennemi fait noyer tous ceux qui passent par ici, & s'il lui arrive de me contrarier en quelque chose, je lui fendrai la cervelle. L'Amiral dit à Huon, tout ce que vous me dites me surprend beaucoup, car quand vous seriez cinq cens, vous ne pourriez empêcher qu'il ne vous étrangle tous. Sire, repondit Huon, ne craignez rien, car quand je devrois mourir, encore l'irai-je voir & saurai-je la cause pourquoi il empêche ce passage; avant qu'il soit trois jours, je lui parlerai à telle fin que j'en doive venir. L'Amiral dit à Huon, puisque vous y êtes résolu, faites donc à votre volonté; mais si vous voulez m'en croire, vous n'entreprendrez point ce voyage, Sire, lui dit Huon en riant, j'ai toute confiance & espoir en Dieu qui m'a toujours préservé, car comme dit un proverbe, personne ne peut nuire à celui sur qui Dieu veut bien veiller. L'Amiral dit à Huon, je prierai le Seigneur de vouloir bien vous préserver de tous accidens & vous faire parvenir sain & sauf en votre pays je vous ai obligation de vos bontés pour moi, répondit Huon à l'Amiral, ensuite il alla s'armer de tout point & prit congé de Amiral, des Barons & de Bernard, qui regrettoit beaucoup de voir partir son cousin Huon qui s'en alloit dans le désert sans aucune personne pour l'accompagner.

Huon après avoir fait ses adieux, se fit mettre à terre & dès qu'il y fut, il fit le signe de la Croix, se recommanda à notre Seigneur & monta sur la montagne; mais comme il étoit moitié chemin, il s'éleva sur mer un vent terrible & une tempête

si affreuse que tous les cordages, & même les plus gros cables des vaisseaux furent brûlés, ils furent contraints d'errer à l'aventure où le vent & les vagues les conduisoient, ils furent jettés bien loin du rocher, l'Amiral & les Barons furent saisis d'une frayeur mortelle; ils plaignoient beaucoup le sort de Huon qui, seul & sans aucun secours, étoit monté sur le rocher. Comme Huon étoit presque parvenu au sommet avec beaucoup de peine, il jetta ses regards sur la mer, & vit que la tempête avoit jetté les vaisseaux bien loin du rocher; de deux cens vaisseaux dont la Flotte étoit composée, il n'en vit plus que deux ensemble, tous les autres erroient çà, & là en grand danger de périr; alors il commença à regretter sa chère Esclarmonde qu'il ne pensa jamais revoir, car il se voyoit seul & dénué de tout secours dans ce désert, de plus il voyoit que les vaisseaux s'éloignoient, & que n'étant plus en ordre, ils courroient grand risque de périr. Il se mit à genoux & levant les mains au Ciel, il implora le secours de Dieu, afin de pouvoir échapper de ce lieu affreux. Il desiroit que le vaisseau qui étoit si loin, pût ramener ceux qui étoient dedans au lieu d'où il étoit parti, il recommençoit ensuite ses regrets & s'écrioit dans l'excès de sa douleur, O! ma chère Esclarmonde, quand je pense aux peines que vous avez souffertes & que vous souffrez encore pour moi; de combien de douleurs mon cœur n'est-il pas accablé, sur tout qu'en peu de tems j'aurois pu vous secourir. Mais je ne sens que trop que c'est pour cette fois que nous ne nous reverrons plus, car je vois que mon cousin Bernard & un grand nombre d'autres Barons qui pour moi se sont exposés au danger de périr s'ils ne sont secourus de Dieu, je le prie de tout mon cœur de les faire arriver à bon port, & de me faire la grace de me retrouver avec eux, afin de pouvoir combattre les Payens & les Sarrasins, & enfin pour embellir la Religion Catholique en plusieurs endroits. Telles étoient le prières que Huon faisoit à Jésus-Christ notre Redempteur.

Comme Huon partit & se fit passer dans un batteau par l'ennemi auquel il fit croire qu'il étoit Caïn, & vint arriver dans une Île qui se nommoit Colandres, devant laquelle l'Amiral de Perse & Bernard venoient de mettre le siege.

HUon partit & prit le mail à son col, car il avoit eu grand soin de ne pas l'oublier, il prit le sentier ainsi que Caïn lui avoit enseigné. Nous parlerons maintenant de l'Amiral de Perse & de toute son armée qui étoit sur mer, ils furent un jour & une nuit flottans entre la vie & la mort, mais quand le second jour commença à paroître, le vent & la tempête cesserent, la mer redevint calme, les vaisseaux se rassemblèrent & vinrent ensuite arriver à une Ville que l'on nommoit alors Colandres, c'étoit une très-grande & belle Ville; mais depuis elle fut détruite par le plus noble Duc Oger le Danois quand il alla en Judée. Bernard & les Barons regrettoient beaucoup la perte de Huon, car ils avoient perdu toute espérance de le revoir; Bernard son cousin en avoit un si grand chagrin qu'il eut touché les cœurs les moins sensibles; mais comme le dit le proverbe ordinaire, celui que notre Seigneur Jésus-Christ garde est bien gardé. Huon alors descendoit la montagne pour aller au port dans lequel étoit le bateau sur lequel étoit monté l'ennemi. Quand il y fut arrivé, il regarda & vit que l'ennemi qui étoit dans le bateau étoit si horrible à voir, qu'il ressembloit plutôt à un

diable qu'à toute autre créature. Il avoit la tête plus grosse qu'un gros bœuf, ses yeux rouges & ardens ressembloient à deux charbons embrâsés, il avoit de grandes & grosses dents, il étoit si velu qu'il sembloit à Huon que ce fut un ours qui se fut échappé de la forêt, il jettoit feu & flammes par la gorge, on ne doit pas être surpris si Huon de Bordeaux eut à craindre, car quand il vit la figure hideuse de ce monstre, il fut saisi d'horreur & se retira sur le rocher pour mieux l'examiner, il fit lui même le signe de la Croix & recommanda son ame à la Sainte garde de Dieu, bien lui valut qu'en ce moment l'ennemi ne s'en apperçut. Grand Dieu! dit Huon en lui-même, je vous demande très-humblement de vouloir bien me donner un conseil salutaire sur ce que je dois faire pour me défier de cet ennemi dont l'aspect est si épouvantable, je suis bien embarassé de savoir par quel moyen je pourra lui adresser la parole, je n'ose m'hasarder à entrer avec lui dans le bateau où il est, tant je crains qu'il ne me veuille jetter dans la mer, ou qu'il ne m'étrangle. Il faut cependant que je me fie à lui, autrement je serai obligé de retourner au désert où je mourrai de douleur & de chagrin, & ne reverrai jamais ma femme ni mon enfant.

Mais puisque c'est ainsi je me livrerai entre les mains de cet ennemi, & s'il plaît à Notre-Seigneur de me délivrer du péril dans lequel je me trouve exposé, je fais vœu de l'aller voir & visiter au Saint Sépulchre où il fut mis après avoir été crucifié, je ferai ensuite la guerre aux Sarrasins qui ne voudront pas croire en Dieu. Huon de Bordeaux reprit courage & vint fièrement au bateau, ayant le mail à son col, il appela l'ennemi & lui dit : Grand Roi qui êtes en ce bateau, faites-moi le plaisir de me passer à travers la mer. Lorsque l'ennemi vit Huon le mail à son col, qui parloit si fièrement, il regarda & lui demanda où il alloit, qu'elle chose il cherchoit, & comment il avoit été assez hardi pour parvenir jusqu'à cet endroit? il lui dit ensuite tu n'iras pas plus loin, car je te jetterai dans la mer où je t'étranglerai & traînerai ensuite ton ame dans les enfers. Quand Huon entendit l'ennemi lui parler ainsi d'une voix effroyable, la terreur s'empara aussi-tôt de tous ses membres, mais il se remit à l'instant, car s'il eût tardé davantage à répondre, sa perte étoit certaine. Mais comme c'étoit un courageux Chevalier & qu'il étoit ferme à la Loi de Jésus-Christ, il répondit à l'ennemi qu'il ne lui fit point de mal, qu'il étoit Caïn qu'il avoit attendu tant de tems. Apprenez, lui dit-il, je suis né de ce tonneau qui alloit en roulant par cette montagne, ainsi je vous prie de me délivrer d'ici & de me faire passer ce bras de mer, car lorsque je serai passé, je ne trouverai ni homme ni femme qui croye à la Loi de JésusChrist, que je ne les mette aussi-tôt à mort, afin que leurs ames descendent aux enfers. Quand l'ennemi entendit Huon parler ainsi, il fut bien aise, & lui dit : Ah! Caïn pourquoi m'as-tu tant fait attendre ici, je suis bien réjoui de ton arrivée ici car je n'aurois jamais pu en sortir que tu ne fusses sorti de ce tonneau, ainsi viens & entre dans mon bateau, je te menerai où tu voudras & te passerai très-volontiers au-delà de la mer, afin que tu mette à mort les Chrétiens & Sarrasins pour que leur ames descendent aux enfers. Huon entra alors dans le bateau en se recommandant à la garde de Dieu, & disant à l'ennemi qu'il le passât bien vîte, ce qu'il fit, car en moins de deux heures ils se trouvérent à l'autre

bord. Huon étoit très-surpris d'avoir fait tant de chemin en si peu de tems, il rendit graces à Dieu de l'avoir sauvé d'un aussi grand danger, il prit congé de l'ennemi, & lui dit de s'en retourner, & qu'avant que trois jours fussent passés il entendroit de ses nouvelles. Alors l'ennemi dit à Huon: Caïn, vas & te dépêches, afin que quand tu seras retourné en enfer tu fasses bonne chere avec nos Maitres qui desirent ton arrivée avec une grande impatience. Alors Huon partit il étoit toujours en crainte car il pensoit que l'ennemi le poursuivit. Il arriva après une marche assez longue & pénible, à une Ville que l'on nomme Colandres, il fut bien aise de se trouver éloigné de l'ennemi, il marcha si bien qu'il y arriva sur le soir, il entra le mail au col & bien armé dans la Ville de Colandres, dont les habitans tant Payens que Sarrasins, le regardoient passer avec étonnement, à cause qu'ils le voyoient ainsi seul, armé & à pied dans la Ville, il y en eut un d'entr'eux qui lui demanda où il alloit & pourquoi il étoit ainsi à pied seul & armé? Huon lui répondit avec avec un peu de surprise, je suis Caïn qui par un mouvement de jalousie ai tué mon frère Abel, & Dieu s'est courroucé contre moi, mais avant qu'il soit écoulé peu de tems, j'en prendrai une si grande vengeance, qu'autant que je pourrai trouver d'hommes, de femmes & d'enfans qui croyent à la Loi de Jésus-Christ, je les détruirai tous, de manière que les Payens & Sarrasins n'auront plus rien a craindre de leur part. Quand les Payens eurent entendu les discours que leur tenoit Huon, il l'emmenèrent avec eux & lui procurèrent cette nuit, toutes sortes de divertissemens à l'occasion de son arrivée dans leur Ville, & aussi parce qu'ils lui avoient entendu dire qu'il détruiroit tous les Chrétiens qu'il pourroit rencontrer. Ils se disoient les uns aux autres qu'il étoit arrivé dans une circonstance favorable, puisqu'ils étoient assiégés dès la veille par l'Amiral de Perse. Ils donnèrent un festin somptueux à Huon, ils lui firent servir des mets délicieux & témoignoient une grande joie de l'avoir avec eux; quand le repas fut fini, on le conduisit dans une chambre qui étoit richement parée, il se coucha & s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Comme Huon témoigna à l'Amiral de Perse, le plaisir qu'il ressentoit de le retrouver devant la Ville de Colandres, où il combattoit contre les Payens & les Sarrasins.

QUand l'Amiral de Perse avec sa Flotte eurent quitté Huon qui avoit voulu aller au désert d'Abillant, & qu'après une tempête qu'ils avoient essuyés pendant un jour & demi, la mer fut redevenue calme, ils rassemblèrent leurs vaisseaux & vinrent ensuite arriver au port de la Ville de Colandres, ils furent satisfaits; mais ils regrettoient toujours Huon & principalement Bernard son cousin qui ne pouvoit se consoler, tant il aimoit Huon & tant il craignoit de l'avoir perdu pour ne le revoir jamais; mais il en aura bientôt des nouvelles comme on pourra voir ci-après. Quand l'Amiral & ses gens furent arrivés au port, ils s'armèrent de leurs meaux & sortirent de leurs vaisseaux, ils vinrent contre la Ville & livrèrent un très-grand assaut. Les Payens de leur côté s'armèrent aussi & se préparèrent à se deffendre Alors le Gouverneur de la Ville vint vers Huon & lui dit: Allons, Caïn c'est-à-présent qu'il faut que vous montriez ce que vous savez faire, car les Chrétiens sont devant notre Ville, je vous prie de

ne les point épargner, car nous avons une grande confiance en vous. Seigneur, dit Huon, puisque je suis dans votre Ville, vous verrez bientôt ce que je sais faire. Caïn, lui dit le Gouverneur, je vous prie de vous mettre à notre tête & nous vous suivrons. Huon lui répondit, Sachez que je les tuerai tous avec le mail que je porte au col; les Payens eurent grande joie, ils se fioient beaucoup à Huon, parce qu'ils croyoient que c'étoit Caïn. Huon s'arma & quand il le fut, le Gouverneur lui fit donner un bon cheval sur lequel il monta, ensuite ils sortirent de la Ville & trouvèrent l'Amiral de Perse qui avoit déjà rangé ses troupes en bataille quand l'Amiral vit que toute l'armée des Sarrasins etoit sortie de la ville, il courut dessus & enfonça les bataillons avec un courage & une intrépidité admirables. Huon voyant que l'Amiral de Perse combattoit si bien, se retira à quartier pour savoir dans quel rang il se mettroit, car il avoit été bien reçu des Sarrasins; mais quand il se fut apperçu que ceux qui étoient débarqués au port étoient de Perse, & qu'il eut reconnu parmi eux l'Amiral de Perse & son cher cousin Bernard, il en eut tant de satisfaction qu'il laissât couler des larmes de joie & remercia N. Seigneur JésusChrist de l'heureuse fortune qu'il lui avoit procuré, il dit : Grand Dieu! Je dois bien avoir de la reconnoissance car vous ne refusez jamais votre secours à ceux qui vous aiment & qui vous servent. C'est maintenant que je puis espérer que moyennant votre divin secours je pourrai avoir encore le bonheur de revoir ma chère Esclarmonde que j'ai tant desiré de voir ainsi que Clairette ma chère fille, ainsi parloit Huon en regardant les deux armées.

Comme la Ville de Colandre fut prise par l'Amiral de Perse, après qu'il eût gagné la bataille, & de la grande joie de l'Amiral & de Huon de Bordeaux.

L'Amiral de Perse voyant que tous les Sarrasins etoient sortis de la Ville, fit avancer toutes ces troupes & donna sur eux avec une telle irruption, qu'il y eut de part & d'autre le combat le plus sanglant; mais à la fin, les Sarrasins furent taillés en pièces, car les Chrétiens étoient en plus grand nombre & mieux en ordre que les Sarrasins, ainsi ils furent obligés de ceder la victoire à leurs ennemis, ils tournèrent le dos & se sauvèrent tous dans la Ville, Bernard & l'Amiral les poursuivirent & en tuèrent tant que c'étoit une horreur. Enfin, l'Amiral les pressoit si fort qu'il entrât dans la Ville avec eux en frappant sur eux avec tant de fureur que les corps des Payens & des Sarrasins qu'il avoit tués nageoient dans des flots de sang qui couloient dans les rues. Quand l'Amiral vit que la Ville étoit rendue, il ordonna que l'on fit cesser le carnage, & que l'on donnât la vie sauve à ceux qui voudroient croire à la Loi de notre seigneur Jésus-Christ; il y eut un très grand nombre qui reçurent le Saint Baptême, & il fit tailler en pièces ceux qui ne voulurent pas se rendre. Ainsi fut prise la Ville de Colandres. Huon qui étoit dans la Ville, vint vers le Palais où il trouva l'Amiral, ses Barons & Bernard son cousin, il vint à eux le mail à son col, quand il fut entré dans le Palais, il ôta son casque & salua l'Amiral & toute l'assemblée. Quand l'Amiral Bernard & les Barons virent Huon, ils ne surent comment lui exprimer la satisfaction & la grande joie qu'ils avoient de le revoir. O! très heureux & très-vertueux Chevalier! dit l'Amiral à

Huon, votre arrivée m'a tellement réjoui que je n'ose en croire mes yeux, je crains de me tromper. Dieu vous auroit fait la grace de vous tirer du danger auquel vous étiez exposé ainsi que de beaucoup d'autres. Alors l'Amiral embrassa Huon son cousin, Bernard l'embrassa aussi & lui marqua particuliérement le plaisir qu'il avoit de le trouver sain & sauf. L'Amiral lui demanda ensuite qu'il lui fit le plaisir de lui raconter toutes les aventures qu'il avoit eues depuis qu'il avoit quitté leur compagnie. Huon leur raconta particuliérement toutes les circonstances où il s'étoit trouvé, telles que l'on a pu les voir ci-dessus, & la maniére dont il s'en étoit retiré sain & sauf.

Quand l'Amiral & les Barons eurent entendu le récit que Huon venoit de leur faire, ils ne pouvoient revenir de la surprise qu'ils avoient de le voir ainsi réchappé des mains de l'ennemi; ils rendirent graces à Dieu de sa toute puissance, Bernard en son particulier ne pouvoit contenir la joie qu'il avoit de revoir son cher cousin Huon. Après que la reconnoissance fut fut faite & qu'ils se furent donnés réciproquement tous les témoignages possibles de la plus sincère amitié en présence de l'Amiral & des Barons, le Gouverneur qui avoit reçu le Saint Baptême, vint vers Huon, & lui dit : Sire, je vous prie de vouloir bien me recommander auprès de l'Amiral de Perse, car je vous promets en tout honneur de demeurer en cette Ville comme son humble & fidèle serviteur & observerai la Loi Chrétienne que j'ai reçue aujourd'hui par le Sacrement du Baptême. Huon voyant le Gouverneur qui honnorablement l'avoit reçu & traité dans son hôtel, vint auprès de l'Amiral & lui dit : Sire, je vous demande qu'il vous plaise accorder à cet homme que vous voyez ici devant vous la garde de de cette Ville à votre nom & pour vous en rendre hommage. L'Amiral répondit à Huon tout ce que vous desirez & qui peut vous faire plaisir, lui sera accordé à votre considération, Huon en fut aussitôt ses remerciemens à l'Amiral. Le Gouverneur voyant le présent que l'Amiral lui faisoit par égard pour Huon, se jettât à genoux devant l'Amiral, en présence de tous ses Barons, & dans cette situation humiliante, il jura de défendre constamment la Ville envers & contre tous ceux qui voudroient l'attaquer & qu'il ne la rendroit à personne qu'à l'Amiral où à celui à qui il en donneroit commission, ainsi fut prise la Ville de Colandres sur la mer majeure.

Comme l'Amiral de Perse, Huon & toute l'Armée passérent devant Antioche & par Damas, vinrent ensuite adorer Jésus-Christ au Saint Sépulchre, comme le Roi de Jérusalem les reçut avec plaisir, & comme un Messager du Soudan vint défier l'Amiral de Perse.

QUand l'Amiral de Perse & Huon de Bordeaux virent que la Ville étoit prise & rendu sous le joug de leur obeissance, & qu'il y eurent nommé un Gouverneur, un Prévôt, un Baillif de la part de l'Amiral, ils convérèrent ensemble pour savoir puisqu'ils étoient en terre ferme, s'ils feroient le voyage de Jérusalem, vu qu'ils n'étoient qu'à dix journées d'Antioche par où ils devoient passer, delà à Damas & ensuite à la Sainte Nille de Jérusalem, dans laquelle ils feroient leur offrande. Ils décidèrent que si dans leur passage ils trouvoient quelques Rois ou Amiraux qui voulussent les détourner dans leur chemins, ils étoient assez forts pour

leur résister, qu'ensuite l'Amiral pourroit s'en retourner par terre jusqu'à la riviere d'Euphrate, sur laquelle il retrouveroit un Vaisseau qui le conduiroit à la Ville de Thauris d'où il étoit parti, & que Huon s'en iroit à Jaffé, lieu où il trouveroit assez de vaisseau pour retourner en France. Telles furent les décisions qui furent arrêtées par l'Amiral, Huon & tous les Barons & Chevalier de Perse. Quand ils furent décidés entiérement, l'Amiral ordonna que l'on descendit à terre tous les vivres, les Chevaux, les tentes & pavillons & que l'on chargeât les vivres & les equipages sur les mulets, chameaux & dromadaires dont il y en avoit tant qu'il sembloit que ce fut une armée, on eut dit que l'on etoit dans un nouveau monde. Quand les vaisseaux furent tous decharges les Patrons prirent congé de l'Amiral de Perse qu'il leur ordonna très expressemen de l'attendre sur la rivière d'Euphrate, ce qu'ils firent.

Quand les vaisseau furent partis & que tout fut préparé pour faire le voyage, l'Amiral fit avertir par tout le pays, que tous Marchands vivandiers conduisissent après l'armée, du pain, du vin, de la viande & du biscuit pour la nourir. Cette commission fut donnée au nouvel Amiral de Colandres, il s'en acquitta avec bien de la diligeance & exactitude. Quand l'Amiral de Perse vit qu'il etoit tems de partir, il fit sonner la trompêtte dans toute la Ville, afin que chacun se trouvât prêt pour partir le matin de la Ville & aller à sa suite, ses ordres furent ponctuellement exécutés. Une heure avant que le jour parut, il y avoit une telle bagarre dans la Ville que causoient les préparatifs de l'armée, que l'on auroit pas entendu tonner. L'Amiral & Huon se préparent, ils montèrent à cheval, sortirent hors de la Ville & se mirent en campagne pour aller vers Antioche. Je ne ferai pas le detail de tous les endroits où ils passérent; mais je dirai seulement que passant par Hermine la basse, ils arriverent un Jeudi au soir devant Antioche & ils camperent auprès de la riviere, & personne de cette Ville ne parut avoir la moindre envie de leur faire du mal, au contraire ils leur vendirent du pain, du vin, de la viande, d'autres choses necessaires, ce qui fit plaisir à Huon & à l'Amiral, ils en furent bon gré aux habitans d'Antioche, & pour cela ils defendirent a tous les soldats de leur armée de faire aucun tort aux habitans; quand ce vint au lendemain matin, ils se mirent en ce chemin pour aller a Damas, chemin faisant ils prirent plusieurs Villes & Châteaux qu'ils reduisirent sous le joug de leur obeissance. Ils faisoient mourir incontinent ceux qui, après s'être rendus par force, ne vouloient point croire en Jésus-Christ Quand ils furent arrivés à Damas ils campèrent dans les Jardins malgré les habitans, ils les forcèrent même à leur apporter des vivres, on leur en apporta, tant on les redoutoit & tant on appréhendoit qu'il ne fourageassent le Jardins; ainsi ils passèrent la nuit dans cet endroit. Le lendemain matin ils se remirent en route pour aller à Jerusalem, & pendant ce voyage ils eurent encore bien des rencontres & des batailles à soutenir mais ils étoient si forts & si nombreux, qu'ils ne trouvèrent personne qui osât s'opposer à leur passage. Ils parvinrent après de grande journées de marche à Nappelouse, où ils passèrent la nuit. Le lendemain l'Amiral, Huon, plusieurs Barons & plus de quatre mille Chevaliers, Chrétiens quittèrent le corps de l'armée & partirent de Nappelouse pour aller à Jérusalem, ils y arrivèrent environ à l'heure de midi, & ils furent reçus avec grande

ſoie par le Roi Thibaut & le Patriarche auxquels avoient été confiées la garde & la sûreté de la ville de la part des Empereurs Charlemagne & Conſtantin, lorſqu'ils en firent la conquête. L'Amiral de Perſe, le Duc Huon de Bordeaux, Bernard & les autres Barons allèrent baiſer & adorer le Saint Sépulchre; ils y firent leurs offrandes. Ils allèrent enſuite viſiter le temple de Salomon, celui de Saint Siméon, & ils firent des ſtations dans les lieux Saints de la ville, avec beacoup de reſpect & de dévotion; après qu'ils eurent fait leurs prières viſité tous les Temples Saints, ils revinrent au Palais du Roi de Jéruſalem, qui leur témoigna bien le plaiſir qu'il reſſentoit de leur arrivée.

Comme Huon prit congé de l'Amiral & des Barons de Perſe, s'embarqua au Port de Theſaire & arriva à Marſeille ſans trouver aucune aventure.

QUand l'Amiral eut entendu Huon, il lui dit; Mon cher ami, je vous ſais bon gré de tout ce que vous m'avez dit. Vous pouvez vous confier à ma parole, & ſi vous vous trouvez dans quelque affaire où vous ne puiſſiez vous accomoder avec l'Empereur, je tiendrai les promeſſes que je vous ai données & viendrai moi-même pour vous ſecourir. Je vous remercie & je me ſouviendrai toujours des grandes obligations dont je vous ſuis redevable. L'Amiral prit Huon par la main & lui dit: Je vois bien qu'il faut nous ſéparer, j'en ſuis bien fâché; mais puiſqu'il le faut ainſi, il faut bien nous y conformer. Je ſuis bien certain qu'il vous tarde d'être ſorti d'ici; je ne ſais quels préſens vous faire pour tous les bienfaits que j'ai reçu de vous; le chemin que nous allons prendre eſt bien oppoſé. Le vôtre eſt par mer & le mien par terre. Vous trouverez au Port de Théſaire un très-beau vaiſſeau qui a été pris par nos troupes ſur le Soudan, je vous en fais préſent & vous pourrez monter deſſus pour vous en retourner. Je vous prie d'accepter en oure dix ſommiers chargés d'or & dix autres chargés d'étoffes de ſoie; vous pourrez emmener avec vous tous les Français qui nous ont ſuivi dans l'armée, quand nous ſommes ſortis de Jéruſalem, ils pourront s'en retourner dans leurs pays avec vous, & quand vous ſerez parti, je m'en retournerai en Perſe. Je vous remercie de la bonté que vous me témoignez & des préſens que vous me faites. Alors l'Amiral fit amener les ſommiers chargés & les fit conduire au Port de Théſaire, il les fit monter dans le vaiſſeau qu'il avoit donné à Huon; il fit venir enſuite les Pélerins Français qu'il remit à Huon pour le ſervir & l'accompagner; il leur fit donner de très-riches préſens dont ils furent bien joyeux & lui firent de grands remerciements; car ils avoient plus d'argent pour s'en retourner qu'ils n'en avoient apporté quand ils partirent de France. Ils promirent à Huon qu'ils lui rendroient tous les ſervices qui dépendroient d'eux & ne le quitteroient point qu'il n'eût achevé toutes ſes entrepriſes. Huon fit préparer ce qui étoit néceſſaire pour ſon départ & n'oublia pas de faire porter dans ſon vaiſſeau la grande patte du Griffon qu'il avoit tué. L'Amiral de Perſe, les Maréchaux & les Connétables de l'Armée ainſi que les Barons montèrent à cheval & conduiſirent Huon juſqu'au port du Théſaire, où ils trouvèrent le vaiſſeau chargé & garni de vivres & de tout ce qui lui appartenoit. Alors Huon prit congé les larmes aux yeux, de l'Amiral de Perſe & de tous les Barons, qui furent tous fâchés de ſon

départ. ils rejoignirent l'armée devant la ville d'Acre ; pendant leur chemin ils s'entretenoient des grandes actions & du courage de Huon de Bordeaux ; ils rejoignirent bientôt l'armée, & il fut ordonné que chacun se tint prêt pour partir le lendemain matin ; ces ordres furent exactement observés & le lendemain l'Amiral partit avec toutes ses troupes pour retourner en Perse &, il trouva en arrivant auprès de la rivière d'Euphrate, tous les vaisseaux qu'il avoit ordonné que l'on y mit à l'ancre : il fit embarquer toute son armée & mettre à la voile pour retourner en Perse. D'autre part, Huon & Bernard son cousin, plusieurs Chevaliers & Ecuyers français s'embarquèrent & firent lever les ancres & mettre à la voile, ils eurent un vent si favorable, qu'ils passèrent sans aucun risque devant Rhodès & Candie, ils cotoyèrent les isles de Sicile, de Coresphie, de Sardaigne ; enfin, ils naviguèrent tant qu'ils arrivèrent sans aucun danger au port de Marseille, où ils débarquèrent & déchargèrent leur vaisseau, & quand ils en eurent tiré tout ce qu'ils desiroient, Huon fit présent du vaisseau au Patron qui l'avoit conduit. Celui-ci lui fit ses remerciemens & se trouva bien riche. Ils entrèrent dans la ville où ils se reposèrent pendant huit jours.

Comme le Seigneur de Clugny plaça en embuscade des gens armés entre Mâcon & Tournus, contre le neveu de l'Empereur, qui le détruisirent lui & ses gens, & comme l'Empereur indigné voulut faire brûler Esclarmonde & pendre trois cents prisonniers de Bordeaux.

CE chapitre traite comment Bernard quitta le Seigneur de Clugny pour aller chercher Huon son neveu. Ce Seigneur de Clugny étoit bien fâché de ne savoir aucunes nouvelles ni de l'un ni de l'autre. Toute la consolation qu'il avoit étoit dans la belle Clairette qu'il faisoit élever & qui promettoit beaucoup, car elle étoit très-belle & d'un caractère si doux, qu'on pouvoit la comparer à une colombe, elle possédoit en outre de rares qualités & beaucoup de sagesse. Quand il pensoit d'ailleurs à l'affreuse situation dans laquelle se trouvoit réduite sa chère nièce Esclarmonde qui étoit renfermée dans une obscure & étroite prison, en grande pauvreté & misère ; il étoit partagé par la colère & le chagrin. Un jour il lui fut rapporté par un homme respectable qui venoit de Saint-Jacques & qui avoit passé par Bordeaux, que le neveu de l'Empereur devoit partir pour aller à Mayence auprès de l'Empereur Thierry, son oncle, & qu'il emmenoit avec lui un grand nombre de bourgeois de la ville de Bordeaux, pour les mettre en prison, parce qu'ils avoient osé réclamer Huon, leur Seigneur, & qu'il emmeneroit aussi avec lui tout l'argent du tribut que chaque habitant du pays de Bordeaux rendoit à l'Empereur par chaque année.

Quand le bon Abbé de Clugny fut averti de la venue du neveu de l'Empereur, qu'il regardoit comme son plus cruel ennemi, il assembla un grand nombre de nobles & vaillans Chevaliers, dont la plupart étoient de la noble famille du Duc de Bourgogne, qui pour lors étoit père de Girard de Roussillon, qui n'avoit encore que trois ans. Ils s'assemblèrent en quantité sous les ordres de l'Abbé de Clugny, qui mit à leur tête un Seigneur qui avoit nom Duverger. Ce Capitaine plaça ses espions dans tous les endroits où il savoit que le neveu de l'Empereur devoit passer. Il lui vint des nouvelles certaines qu'il

étoit logé à Mâcon, & que le lendemain il devoit en partir pour venir à Tournus. Alors le Seigneur Duverger & plusieurs autres, par le commandement de l'Abbé de Clugny, furent se mettre en embuscade dans une vallée qui est située entre Mâcon & Tournus. Ils virent les Allemands qui descendoient du haut de la montagne, & qui étoient au nombre de deux mille chevaux; mais le Seigneur Duverger en avoit à conduire plus de trois mille capables tous de se défendre, & qui furent bien réjouis d'entendre dire que les ennemis approchoient. Ils avoient déjà passés la première embuscade & ils descendoient dans la vallée, quand ceux qui étoient dans la première embuscade & ceux de la dernière sentirent qu'il étoit tems d'attaquer leurs ennemis; ils se jettèrent sur eux avec tant de précipitation qu'en peu de tems ils taillèrent en pièces une grande partie, car il n'en échappa pas un seul qui ne fut tué ou fait prisonnier. Ils ne pouvoient se sauver en aucune manière, car ils étoient bornés d'un côté par une montagne & de l'autre par la rivière de Saône; ils étoient investis devant & derrière par leurs ennemis; cette journée coûta la vie au neveu de l'Empererur qui étoit un très-beau Chevalier. L'empereur l'avoit envoyé à Bordeaux pour être Gouverneur de tout le pays, il y avoit été pendant environ quarante ans. Après la bataille finie, le Seigneur Duverger fit prendre le corps du neveu de l'Empereur & le fit enterrer dans l'église cathédrale de Tournus, où ils arrivèrent avec tous leurs prisonniers qui étoient bien environ huit cent; ceux qui avoient été amenés de Bordeaux étoient bien réjouis de se voir échappés des mains des Allemands.

Après cette déroute faite, ils retournèrent à Clugny où ils furent bien reçus par l'Abbé & tout le couvent. Le Seigneur Duverger leur raconta de quelle manière il s'y étoit pris pour attaquer les ennemis; le butin fut ensuite partagé à tous ceux qui avoient été à la bataille, car l'Abbé de Clugny avoit fait rester environ mille hommes dans la ville pour la garder. Les nouvelles de cette défaite furent bientôt portées jusqu'à l'Empereur Thierry qui étoit à Mayence; au récit de ces tristes nouvelles, il regretta beaucoup la perte de son neveu qu'il aimoit tendrement, il en avoit un chagrin si grand auquel s'unissoit la colère, qu'il fut trois jours sans vouloir sortir de sa chambre. Le quatrième jour il fit venir tous ses Barons & son cousin auxquels il témoigna tout son chagrin & la colère qu'il avoit contre Huon & jura de s'en venger à tel prix que ce fût. Il dit ensuite, puisque je ne peux me venger sur lui, je m'en prendrai à sa femme Esclarmonde & à trois cents hommes que je tiens prisonniers & que j'ai fait amener de la ville de Bordeaux. Je jure au nom du Dieu qui me forma à sa ressemblance, que je ne boirai ni ne mangerai & ne serai point satisfait, que je n'aye fait brûler toute vive son épouse Esclarmonde, & fait pendre & étrangler les trois cents prisonniers de Bordeaux; je veux aussi que chacun de vous sache que le premier qui m'en parlera, s'attirera pour toujours ma haine & mon indignation. Les Barons ayant entendu le serment que venoit de faire l'Empereur Thierry, il n'y en eut pas un seul qui fut assez hardi pour répliquer. L'Empereur ordonna aussi-tôt qu'on ramassât une grande quantité de bois, qu'on le portât sur une petite montagne qui étoit à une petite distance de la ville, & qu'on y dressât un bûcher, il voulût aussi que l'on elevât des potences pour pendre les trois cens

prisonniers. Son commandement fut bientôt exécuté ; car on y mena plus de dix voitures de bois, la Dame Esclarmonde fut ensuite menée par quatre soldats, on voyoit venir après, les prisonniers que l'on maltraitoit beaucoup le long du chemin.

Esclarmonde voyant qu'on la conduisoit au supplice, poussoit des sanglots douloureux, & regrettant son cher Huon, elle disoit : Mon cher ami, c'est donc à cette fois qu'il faut nous séparer, elle réclamoit ensuite Notre-Seigneur Jésus-Christ, en le priant d'avoir pitié d'elle & de vouloir mettre son ame dans son saint Paradis, elle traversa ainsi la ville en fondant en larmes. Alors les Dames & Demoiselles sortirent toutes de leurs maisons pour regarder passer la triste compagnie que l'on conduisoit à la mort ; elles disoient tout haut : Ah ! chère Dame, qu'est devenue votre grande beauté, comme votre visage est maintenant pâle & défiguré ? que sont devenus ces beaux cheveux si artistement arrangés ? que de chagrin nous avons de vous voir dans un état si déplorable. Hélas ! si nous ponvions nous y opposer, que ce seroit avec grand courage que nous le ferions. Ainsi Esclarmonde étoit regrettée par tous les endroits de la ville par où elle passoit. Les trois cents Gentilshommes passèrent après. L'Empereur Thierry & ses Barons venoient ensuite, il faisoit précipiter la marche, tant il desiroit la mort d'Esclarmonde & des prisonniers de Bordeaux, tant il desiroit venger la mort de son neveu & de ses gens qui avoient été tués dans l'embuscade du bon Seigneur de Clugny. Quand ils furent sortis de la ville de Mayence, le Duc Hildebert qui étoit proche parent de l'Empereur Thierry, arriva comme la noble Dame Esclarmonde venoit de sortir de la ville, il vit qu'on la maltraitoit & l'ayant reconnu, il pria ceux qui la conduisoient d'aller un peu plus doucement, jusqu'à ce que l'Empereur fut passé, ils le firent bien volontiers. Quand la noble Dame Esclarmonde entendit le Duc, elle eut un peu d'espérance & tout en pleurant, elle tourna ses regards du côté du Duc & lui dit : Ah ! très-noble Prince, ayez compassion de mon triste état, car je n'ai point fait de crime qui doive mériter la mort. Quand le Duc Hildebert entendit parler cette triste Dame, il eut le cœur tellement resserré par la douleur qu'il lui fut impossible de répondre un seul mot. Il piqua son cheval & vint auprès de l'Empereur qui venoit derrière, après que les trois cents prisonniers dont il avoit pitié, furent passés, il vint au-devant de l'Empereur & s'en étant approché, il lui dit les larmes aux yeux : O très-noble Empereur ! je vous conjure en l'honneur de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, de vouloir bien vous laisser toucher aux lamentations tristes & douloureuse de cette malheureuse compagnie que vous voulez faire mourir en ce jour. Vous savez que nous sommes dans la Sainte Quarantaine, ainsi je vous demande en grace de les laisser vivre jusqu'à ce que Pâques soit passé ; je vous en prie au nom des services que moi & les miens vous avons rendus. Il me semble que vous avez tort de vouloir vous venger sur cette noble Dame qui ne vous a offensé en aucune manière. Vous les avez chassé de leurs terres & seigneuries, vous en jouissez & vous en recevez les revenus ; cela ne devroit-il donc pas vous suffire, sans vouloir encore pour satisfaire votre vengeance, faire mourir cette adorable Dame. Je crains que vous n'attiriez sur vous la colère de Dieu, si vous faites une aussi méchante action. Quand l'Empereur Thierry eut

entendu le Duc Hildebert son cousin-germain, il lui dit très-brusquement : cousin, j'ai bien compris tout ce que vous m'avez dit, mais je vous réponds en deux mots, que quand tous les prêtres de mon Empire seroient ici à me prêcher pendant un an & qu'ils me prieroient d'accorder la vie à cette Dame & à tous ceux qui doivent mourir avec elle, encore n'en ferai-je rien : ainsi il est inutile que vous m'en parliez davantage ; car je jure par ma barbe, que puisque je n'ai pu me venger contre Huon son mari, je ne boirai ni ne mangerai que je n'aye vu auparavant brûler le corps de cette Dame, & que je n'aye fait pendre & étrangler tous les prisonniers qui sont avec elle ; car je ne puis calmer autrement la colère que j'ai contre Huon & le chagrin que j'ai de la mort de mon fils & de mes neveux.

Le Duc Hildebert voyant que l'Empereur ne vouloit pas se désister de son cruel & malheureux dessein, fut bien fâché, & tournant bride à son cheval, il s'en alla sans rien dire de plus à l'Empereur. Ainsi il s'en retourna le cœur saisi & oppressé par la douleur. L'Empereur Thierry ordonna ensuite qu'on se dépêchât d'avancer la marche qu'il trouvoit trop lente Il s'arrêta dans la grande plaine, d'où l'on pouvoit voir de la ville même, brûler Esclarmonde sur la montagne où le bûcher étoit préparé. Quand la Dame vit le lieu du supplice, elle poussa un cri douloureux & se réclama à Dieu, en disant : Seigneur tout-puissant, vous savez que j'ai reçu le Baptême pour embrasser votre sainte Loi dans laquelle je veux mourir. Je sens bien que mes jours vont finir, ainsi je vous prie très-humblement d'avoir pitié de mon ame & de vouloir bien conserver les jours de mon cher ami & de ma fille Clairette. Telles étoient les plaintes de l'infortunée Esclarmonde lorsqu'elle étoit à genoux & attachée au poteau où elle attendoit la mort. Nous parlerons dans le chapitre suivant du Roi Oberon & de sa Cour.

Comme le noble Roi Oberon envoya deux de ses Chevaliers, savoir : Malebron & Gloriand pour délivrer la Duchesse Esclarmonde, & les trois cents Chevaliers.

ON voit dans ce chapitre que le jour auquel Esclarmonde devoit être brûlée, le Roi Oberon étoit dans son palais de Montmur, où il tenoit sa cour ; car sa mère la Dame de l'isle Célée y étoit. Il y avoit aussi la noble Reine Morgue, la Fée, Mademoiselle Trauffine, sa nièce & aussi un grand nombre d'autres Fées ; il y avoit beaucoup de divertissemens.

Oberon étoit assis sur un riche trône, il étoit tout brodé en or & garni de pierres précieuses. Comme il étoit sur son trône, il commença à réfléchir, des larmes coulèrent de ses yeux, & il étoit plongé dans un profond chagrin.

Quand les Reines, Dames & Demoiselles qui étoient à sa cour, le virent si triste & répandre tant de pleurs, elles en furent bien surprises ainsi que les Chevaliers Gloriand & Malebron qui étoient très-bien reçus à la cour du Roi Oberon.

Gloriand demanda au Roi & lui dit : Sire, quel est l'homme au monde qui a eu la hardiesse de faire quelque chose qui vous déplaise & vous cause tout le chagrin dont nous vous voyons accablé ? Le Roi lui répondit ; tout le chagrin que vous voyez en moi, est à l'égard de la pauvre Esclarmonde, femme d'Huon mon ami ; elle est maintenant sortie des portes de Mayence, on la conduit sur une montagne où l'Empereur Thierry a fait élever un bûcher où elle doit être brûlée aujour-

d'hui, il veut aussi faire pendre trois cents prisonniers avec elle, & si je ne les puis secourir, j'en serois bien fâché par rapport à Huon qui a repassé la mer & est maintenant en chemin pour revenir. Il a eu depuis son départ bien des aventures différentes ; il n'y a personne dans tout l'Univers qui ait voyagé comme lui, & qui ait supporté autant de peines, de traverses & de misères ; le détail en seroit trop long à faire. Maintenant qu'il pense avoir un peu de repos & retrouver vivante sa chère Esclarmonde, n'auroit-il pas le plus juste sujet de mourir de chagrin.

Gloriand & Malebron ayant entendu le récit que venoit de leur faire le Roi Oberon, ils prièrent instamment le Roi & lui dirent : Grand Roi, nous vous prions de vouloir bien secourir cette Dame, pour l'amour d'Huon votre ami & son époux. Gloriand, dit le Roi, je ne le puis faire ; mais je veux bien que dès-à-présent vous partiez pour aller secourir cette Dame & ceux que l'on veut faire mourir avec elle. Vous direz de ma part à l'Empereur Thierry de ne pas être assez hardi pour faire le moindre mal à cette Dame ni à personne de sa compagnie, & que je veux qu'il leur laisse la vie jusqu'à ce que le saint jour de Pâques soit passé, je veux aussi qu'il fasse reconduire dans la ville de Mayence, les trois cents prisonniers avec la Dame ; je veux aussi qu'il lui fasse donner un appartement tel qu'elle le demandera, qu'il la fasse baigner & nettoyer, & lui fasse donner quatre nobles Demoiselles pour la servir & accompagner, & que je veux qu'elle soit nourrie comme sa propre fille, qu'il veille aussi à ce que l'on ait beaucoup de soin des prisonniers ; dites-lui bien que s'il n'observe pas mes commandemens, il me le payera cher. Gloriand & Malebron prirent congé du noble Roi Oberon, tous les Chevaliers & Dames qui étoient présens, souhaitèrent qu'ils fussent bientôt arrivés au lieu & place où la Duchesse Esclarmonde étoit en pleurs & lamentations, agenouillée devant le bûcher, & attendant une mort prochaine, si elle n'eut été bientôt secourue, car on l'avoit déjà prise & on l'attachoit au poteau. Gloriand & Malebron arrivèrent comme la foudre, & ne furent vus de personne excepté d'Esclarmonde. Quand ils y furent arrivés & qu'ils virent le feu allumé, ils se saisirent des gens qui vouloient y jetter la Dame, & les jettèrent eux-mêmes au milieu des flammes où ils furent bientôt brûlés, ils en jettèrent encore beaucoup d'autres, dont plusieurs de ceux qui étoient présens eurent une telle frayeur qu'ils se sauvèrent & il n'y en resta pas un seul sur la place. Les deux Chevaliers vinrent ensuite vers la Dame & lui dirent : Dame très-aimable, nous sommes envoyés pour vous tirer du danger où vous êtes. Seigneurs, leur répondit Esclarmonde, ce n'est pas la première fois que le noble Roi Oberon nous a donné du secours à moi & à Huon mon mari, que Dieu par sa grace veuille bien l'en récompenser. Réjouissez-vous, dit Gloriand, dans peu de tems vous reverrez votre mari, il a passé la mer & il est en chemin pour revenir. Quand Esclarmonde entendit Gloriand, elle fut si ravie qu'elle ne savoit quoi lui répondre ; enfin, reprenant ses sens, elle lui dit : cher Gloriand, je dois bien vous chérir & vous aimer de ce que vous me donnez de si heureuses nouvelles. Alors Gloriand & Malebron dirent à Esclarmonde, reposez-vous un peu ici jusqu'à ce que nous ayons délivrés les prisonniers que l'on conduit à la mort & que nous espérons ramener auprès de vous. Ils partirent & laissèrent Esclarmonde qui se mit à genoux,

& levant les yeux & les mains au Ciel, elle rendit graces à Notre-Seigneur Jésus-Christ du secours qu'il vouloit bien lui envoyer par le moyen du Roi Oberon. Gloriand & Malebron après avoir quitté la Dame, vinrent à l'endroit où étoient plantées les potences, ils délièrent & délivrèrent les trois cents prisonniers. Ils tuèrent plusieurs des gens qui étoient commis pour les pendre. Quand ils virent que les deux Chevaliers en détruisoient un si grand nombre, ils ne savoient que devenir & se crurent attaqués par une armée des plus nombreuse, tant les deux Chevaliers causoient de destruction. La peur s'empara de leurs esprits & ils prirent la fuite du côté de l'Empereur, qui fut bien surpris de cette déroute. On lui avoit déjà dit que la Duchesse Esclarmonde étoit délivrée, & que l'on ne savoit pas qui étoient ceux qui l'avoient mise en liberté; mais qu'ils étoient venus comme la foudre. L'Empereur Thierry jetta de nouveau ses regards sur la montagne & vit que tout le peuple qui y étoit allé pour voir pendre les trois cents prisonniers, s'en revenoit vers lui en fuyant à perte haleine, & lorsqu'ils furent arrivés devant lui, ils lui racontèrent tout ce qu'ils avoient vu & entendu, ce qui causa une frayeur mortelle à l'Empereur & à ses Barons qui étoient autour de lui.

Ah! Sire, dit le Duc d'Autriche, il auroit mieux valu vous en rapporter au Duc Hildebert votre cousin, qu'à votre ressentiment. Sachez que vous avez beaucoup courroucé Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir voulu faire une action si cruelle & si injuste, principalement dans le tems de la sainte Quarantaine. Quand les deux Chevaliers Gloriand & Malebron eurent délivré Esclarmonde & les trois cents prisonniers, il les amenèrent vers l'Empereur & ne se firent voir qu'eux deux. Quand l'Empereur vit la Dame & les prisonniers devant lui, & que ce n'étoit que par deux Chevaliers armés qu'ils se voyoient en liberté, il n'eut pas tant de crainte qu'auparavant, & leur dit avec fiereté, comment avez-vous été assez hardis pour oser délivrer ceux que j'avois condamné à la mort? Ainsi je vous fais savoir que je ne boirai ni ne mangerai qu'auparavant je ne vous aie fait pendre & étrangler, ensuite je ferai brûler Esclarmonde. Alors Gloriand & Malabron levèrent la la visière de leurs casques; dès qu'ils eurent découvert leur visage, on apperçut qu'ils étoient deux chevaliers d'une rare beauté. Alors Gloriand dit hardiment à l'Empereur Thierry, Sire, nous faisons bien peu de cas de vous & de vos menaces; mais faites attention à ce que le noble & puissant Roi Oberon nous a chargé de vous ordonner de sa part, & tremblez pour vos jours, si vous ne vous conformez en tout à ses commandemens. le Roi Oberon vous enjoint expressément de ne faire aucun mal à cette noble Dame, ni à tous les prisonniers qui sont avec elle ici présens, avant que Pâques soit passé; vous aurez soin de faire donner à cette Dame dans votre hôtel une chambre bien garnie & vous lui donnerez aussi des Dames & Demoiselles pour l'accompagner & la servir honorablement comme si elle étoit votre propre fille. Pour ce qui concerne les prisonniers, vous les ferez revêtir & nourrir comme s'ils étoient Chevaliers de votre Cour. Prenez garde de faire autrement, car si vous n'exécutez pas ce que je viens de vous preserire, il n'y a personne sur la terre qui puisse vous préserver de la mort. Tels sont les ordres que vous donne le noble Roi Oberon qui est le souverain Seigneur du Royaume de Féérie. Quand

l'Empereur Thierry entendit Gloriand, le Chevalier & Malebron qui, devant lui, étoient tous armés l'épée teinte du sang des Allemands qu'ils avoient tués, il en fut si fâché & en eut une si grande terreur, qu'il se tourna vers ses Barons & leur dit : Seigneurs, je vous prie de me donner avis sur ce que je dois faire. Vous pouvez bien avoir oui parler du Roi Oberon & de sa puissance qui est très-grande, ce qui fait que je le redoute beaucoup; vous pouvez voir comme par deux Chevaliers seulement ont été réchappés ceux que j'avois condamné à la mort & quelle destruction ils ont faite des gens que j'avois chargé d'exécuter mes ordres pour cela. D'autre part, il me mande par les deux Chevaliers, de conserver & avoir bien soin de la Dame & des prisonniers qui sont avec elle, & que je ne sois pas assez hardi pour leur faire aucun mal avant que Pâques soit passé. Un ancien Chevalier s'avança & dit à l'Empereur; Sire, sachez que le Roi Oberon est bien puissant & vertueux, car il n'y a rien au monde dont il ne soit instruit; joint à cela toutes les fois qu'il lui vient à plaisir, il se trouve où il desire être, avec un aussi grand nombre de gens qu'il en veut avoir. Et croyez certainement que si vous allez contre ses volontés, les deux Chevaliers qui vous sont apparus, sont assez puissans pour vous détruire sans que le Roi Oberon s'en mêle, & pour cela je pense que vous répondiez aux deux Chevaliers, que vous exécuterez ponctuellement tout ce que le Roi Oberon vous a ordonné. Tous les Barons engagèrent l'Empereur à suivre cet avis.

Quand l'Empereur Thierry eut entendu ses Barons lui parler ainsi, il retourna parler aux deux Chevaliers fées & leur dit : Seigneurs, vous direz au Roi Oberon de ma part que je le salue bien respectueusement, que j'accomplirai autant qu'il me sera possible tout ce qu'il m'a recommandé par votre ministère. Sire, dit Gloriand, si vous le faites comme vous le dites, le noble Roi Oberon vous regardera pour son ami; de notre côté nous vous recommandons à Dieu. Alors disparurent les deux Chevaliers d'une manière prompte que l'Empereur & ceux qui étoient-là, ne surent que dire de leur départ. Gloriand & Malebron partirent avec tant de précipitation qu'en peu de tems ils arrivèrent à Montmur, où ils trouvèrent le noble Roi Oberon auquel ils racontèrent tout ce qu'ils avoient fait & qu'à l'instant la Dame Esclarmonde & les gens de Huon étoient en liberté & étoient traités comme il l'avoit ordonné. Il lui dirent qu'avant un mois ils payeront bien cher les aises qu'il leur donnera; car avant qu'il soit un mois passé, il leur fera souffrir de nouveaux maux par la haine qu'il garde dans son cœur à l'égard d'Huon; il les fera remettre en prison où ils seront en grande misère, & quand Pâques viendra, il voudra faire brûler Esclarmonde & faire mourir tous ceux qui sont en prison avec elle, & ne pourront en s'échapper s'ils ne sont secourus. Sire, dit Gloriand, cependant je ne crois pas que l'Empereur ose le penser. Gloriand, dit le Roi Oberon, sachez que la grande haine qui est en son cœur l'excitera à le faire. Nous parlerons maintenant de l'Empereur Thierry.

Comme l'Empereur fit habiller Esclarmonde ainsi que les prisonniers; comme un mois après il les fit tous remettre ensuite en prison.

QUand les deux Chevaliers Gloriand & Malebron furent partis de la présence de l'Empereur & qu'ils furent revenus

tous dans Mayence, l'Empereur fit ramener Esclarmonde & les prisonniers, tous les Bourgeois & les Dames de la ville furent bien charmés du bonheur que la Dame & ceux qui étoient avec elle venoient d'avoir, d'être échappés au supplice auquel ils étoient condamnés. L'Empereur fit conduire Esclarmonde dans son palais, & lui fit préparer des chambres telles que son rang méritoit, il lui donna ensuite quatre femmes-de-chambre pour la servir; il la fit parer & richement habiller comme si elle eut été sa propre fille; sa beauté reparut bientôt. Les trois cents prisonniers eurent de fort belles chambres, & furent habillés comme il convient; ils eurent autant de liberté que les gens de l'Empereur, parce quil leur avoit donné toute liberté. Mais trois semaines furent à peine écoulées, que la grande haine que l'Empereur conservoit pour la Dame Esclarmonde & les prisonniers, se ranima de nouveau, & fit tourner le peu de satisfaction qu'ils avoient eu, en des tourmens affreux; il jura sur son Dieu que malgré le Roi Oberon, & pour telle chose qui dût lui arriver, il ne seroit pas content qu'il ne les eût tous fait mettre en prison, & que dès que Pâques seroit passé, il feroit brûler la Dame & pendre tous les prisonniers, & prendroit vengance contr'eux, par rapport à la haine qu'il ne pouvoit étouffer dans son cœur contre Huon, qu'il prétendoit lui avoir fait beaucoup de mal, & il ne pouvoit l'oublier. Quand il eut dit cela, il ordonna à ses gens d'aller prendre Esclarmonde pour la remettre en prison avec les trois cents Chevaliers, comme ils y avoient été auparavant. Ses gens exécutèrent ses ordres sur-le-champ, Esclarmonde & les autres prisonniers furent saisis d'une grande terreur, & ils se dirent les uns aux autres, c'est pour cette fois que notre mort est certaine. Esclarmonde de son côté, se mit à pleurer & regretter son cher mari Huon, en disant : Ah! cher ami, que vous tardez à venir; je crains bien que vous n'arriviez pas à tems, & que mon supplice ne soit accompli : que je dois donc maudire l'heure où je suis née, car de ma vie je n'ai essuyé tant de douleur & de chagrin. Il vaudroit mieux pour moi que je fusse morte, que de passer ainsi mes jours dans une affreuse prison. Elle se recommandoit à Dieu, & le prioit de vouloir bien prendre pitié d'elle. Ainsi comme vous le pouvez voir, la pauvre Esclarmonde & les trois cents prisonniers furent remis en prison où il souffrirent bien des peines & de la misère, car ils n'avoient pour toute nourriture que du pain d'orge & de l'eau. Nous parlerons maintenant d'Huon qui étoit arrivé à Marseille.

Comme Huon partit de Marseille, & vint trouver l'Abbé de Clugny son oncle, auquel il ne se fit pas connoître sur-le-champ, & après il se fit reconnoître à son oncle & à sa fille Clairette.

APrès que le noble Huon de Bordeaux eût séjourné quelque tems à Marseille, il apprêta son équipage, fit acheter des mulets & des chevaux pour lui & pour tous ceux qui étoient avec lui, il fit charger ses bêtes de somme & n'oublia pas la patte du Griffon qui étoit très-grosse, il la fit envelopper afin qu'elle ne fût pas vue de tout le monde. Quand il eut fait préparer & charger tout ce dont il avoit besoin, il partit de Marseille, & après avoir traversé la Provence, il vint dans le Mâconnois, & arriva le mardi au soir dans la ville de Tournus, & quand il y fut arrivé, & qu'ils eurent soupé, il appella

Bernard, & lui dit : mon cher cousin, je vous prie de me faire le plaisir de m'attendre ici, car je veux aller voir mon oncle l'Abbé de Clugny & ma fille Clairette qu'il y a long tems que je desire voir, j'irai étant déguisé sous l'habit de Pélerin, & reviendrai ensuite vous retrouver. Sire, dit Bernard, tout ce qui peut vous faire plaisir nous en fait pareillement. Ils souperent & furent ensuite se coucher. Le lendemain matin Huon s'habilla en Pélerin, il prit l'écharpe & le bourdon, & tout l'ajustement, & ensuite il se botta ; il avoit la barbe & les cheveux très-longs, ce qui le faisoit beaucoup ressembler aux Pélerins. Quand Bernard & ses compagnons le virent ainsi arrangé, ils se prirent à rire & lui dirent : Sire, on voit bien à votre façon d'agir que vous êtes de bonne famille, il me semble que si vous vouliez faire un peu trembler le bâton, vous n'auriez pas beaucoup de peine à faire sortir l'argent dds bourses de ces petites femmelettes. Huon l'ayant entendu ne put s'empêcher d'en rire, il prit congé de Bernard & de ses compagnons, puis il partit tout seul & ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fut arrivé a Clugny. Dès qu'il fut arrivé ; il alla frapper à la porte de l'Abbaye, il appella le portier, & lui dit : Ami, je vous prie de me vouloir laisser entrer ici. Le portier ayant ouvert la porte, considéra attentivement Huon, & dit en lui-même qu'il n'avoit jamais vu un plus bel homme & mieux accompli ; il dit à Huon, beau Pélerin, vous pouvez entrer. Alors Huon entra, & dit au portier : Ami, sachez que je viens au-de-là de la mer, & que j'ai été baiser le Saint Sépulcre, où j'ai souffert bien des peines ; j'ai connu autrefois l'Abbé de cette Abbaye, & je ne voulois pas passer sans le voir ni sans lui parler ; je vous prie de me faire le plaisir de me conduire vers lui, il me reconnoîtra bientôt. Sire, lui répondit le portier, comme vous me paroissez être d'une famille honnête, ainsi vous pouvez librement parcourir cet hôtel, & vous trouverez certainement l'Abbé notre bon Seigneur, qui converse dans une salle avec ses religieux ; je suis bien persuadé, comme vous êtes connu de lui, qu'il vous recevra très-bien, car c'est un homme des plus sages que l'on puisse trouver au-de-là de la mer. Ami, dit Huon, votre politesse pourra vous être avantageuse. Alors Huon quitta le portier & s'en alla dans la salle où il trouva l'Abbé, qui causoit avec ses Religieux. Huon salua le bon Abbé & sa compagnie. Ami, dit l'Abbé à Huon, soyez le bien venu, je vous prie de me dire d'où vous venez ? Sire, dit Huon, sachez que je viens d'au-de-là de la mer, & que j'ai été à la Sainte ville de Jérusalem, où j'ai baisé le saint Sépulcre dans lequel Notre-Seigneur a été mis après avoir été crucifié ; j'ai été au-de-là de la mer environ six ans ; le sujet pour lequel je suis venu, est parce que j'ai trouvé un Chevalier à-peu-près de mon âge, qui se nomme Huon de Bordeaux, & se dit être votre neveu. Quand il eut appris que je partois pour ce pays, il me chargea de vous le recommander, je suis venu vers vous pour accomplir mon message ; car nous nous sommes trouvés en plusieurs batailles, & nous nous aimions beaucoup. Quand le bon Abbé de Clugny eut entendu le Pélerin, des larmes lui tombèrent des yeux ; il dit ensuite, ami, je pense que tout ce que vous me dites est véritable : je suis bien aise que vous ayez vu mon neveu, car je vous assure qu'il n'y a personne au monde qui me soit plus cher & que je desire davantage de revoir en ces lieux ; dites-moi, je vous prie, ce qu'il a envie de faire, & s'il pense

revenir dans ce pays, où s'il veut rester où il est ; je voudrois qu'il m'en eût coûté mille marcs d'or & qu'il fut maintenant dans cette salle.

Sire, dit Huon, avant qu'il soit un mois vous reverrez ce neveu que vous aimez tant ; car il me dit lors de son départ, qu'il avoit une fille que vous avez soin de nourrir & élever, il m'a chargé de vous prier de vouloir bien me la faire voir, je le desire avec une grande impatience, & j'espère que vous me ferez ce plaisir. Je vous la ferai voir très-volontiers, dit l'Abbé à Huon, j'ose bien vous dire que vous ne sauriez trouver dans le monde une fille plus sage ni mieux apprise pour son âge, car elle n'a pas plus de dix ans. Quand Huon entendit l'Abbé faire un si bel éloge de sa fille, il fut bien joyeux, & rendit en lui-même graces à Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Abbé appella alors un respectable Chevalier nommé Emery, il lui dit d'aller chercher sa nièce Clairette, alors le Chevalier s'en fut à la chambre où elle étoit à converser avec quatre Dames qui prenoient soin du l'élever.

Le Chevalier Emery entra & salua respectueusement la Demoiselle & toute la compagnie qui étoit présente. Sire Ecuyer, je suis bien charmée de votre venue, je vous prie de me dire quelles nouvelles me procurent le plaisir de vous voir. Belle & aimable Demoiselle, lui dit Emery, il y a ici un Pélerin qui vient d'outre mer, il a dit à votre cher oncle des nouvelles de Huon de Bordeaux votre père, votre oncle m'a chargé de vous dire que vous lui vinssiez parler. Elle n'eut pas plutôt entendu parler de son père, qu'elle desira ardemmment d'en avoir des nouvelles certaines. Elle sortit de sa chambre accompagnée de quatre Dames, & vint dans la salle où étoit son oncle l'Abbé avec ses nobles Chevaliers. Elle entra dans la salle, elle étoit richement parée, ce qui relevoit beaucoup sa beauté ; la nature l'avoit si bien formée, que l'art n'avoit pas besoin d'y suppléer ; elle avoit la chair plus blancge que le lys, & des couleurs plus vermeilles que les roses ; elle avoit les dents blanches, petites & serrées, les yeux riants, le nez affilé, les cheveux blonds, les oreilles petites, le menton bien tourné, la gorge bien prise & la taille bien légère ; on ne pouvoit la voir sans être épris, tant son maintien étoit doux & modeste : je ne puis exprimer assez toute sa beauté & sa vertu.

Huon de Bordeaux voyant sa fille qui étoit si bellé, ne put s'empêcher de la regarder avec beaucoup de surprise, sans cependant affecter. L'Abbé prit sa nièce par la main, & la conduisit vers Huon de Bordeaux, & lui dit, Pélerin, que vous semble de cette Demoiselle ? Vous voyez qu'elle a un très-beau teint, le soleil ne lui a point terni ; elle est aussi bien élevée qu'elle est belle ; elle est fille du noble Huon de Bordeaux, qui est l'homme que j'aime le mieux dans le monde : plût à Dieu qu'elle put le voir comme vous ; si mes jours peuvent encore être prolongés, je la marirai richement, & je lui donnerai la plus grande partie de mes biens. Sire, dit Huon, je souhaite qu'elle soit mariée comme il faut, & qu'elle ait une heureuse postérité. Alors la belle Clairette dit poliment à Huon : Pélerin, faites-moi, je vous prie, le plaisir de me donner quelques nouvelles de mon très-cher père Huon ! Belle, lui répondit Huon, nous avons été assez log-tems ensemble au-de-là de la mer, nous avons combattu contre le Soudan qui est actuellement à Babylone ; ce n'est pas celui qui y fut mis par Huon de Bordeaux quand il eut tué l'Amiral

Gaudisse, car c'est un autre qui depuis a reconquis la ville & tout le pays d'Egypte. Nous avons eu beaucoup à souffrir le Duc Huon & moi; mais à la fin nous avons remporté la victoire sur le Soudan & ses gens. Pélerin, dit Clairette, je vous prie de me dire la vérité, pensez-vous que mon père revienne dans ce pays, car c'est la chose que je desire la plus au monde. Belle, lui répondit Huon de Bordeaux, je vous assure vraiment qu'avant qu'il soit deux mois, vous le reverrez en bonne santé. Grand Dieu! je souhaite que cela soit ainsi, afin qu'il puisse mettre hors de prison ma mère qui y est dans une extrême misère.

Quand Huon entendit sa fille, il ne lui fut pas possible de se déguiser davantage, il lui dit: Ma chère fille, s'il plaît à Notre Seigneur Jésus-Christ, avant que le mois d'août soit passé, je l'en retirerai, ou je ne pourrai faire autrement; car je ferai une guerre considérable à l'Empereur, & avant de mourir je lui trancherai la tête. La Demoiselle entendant Huon l'appeller sa fille, changea de couleur & devint rouge; elle pensa bien aux discours qu'il venoit de tenir, que c'étoit son père, elle en fut bien ravie, & lui dit: Sire, s'il est vrai que vous soyez le Duc Huon de Bordeaux mon père: que je suis heureuse! Ma chère fille, croyez-le, il m'est impossible de vous le cacher davantage. Clairette voyant bien qu'Huon étoit son père, se jetta à son cou, & l'embrassa en pleurant de joie. Le bon Abbé de Clugny vint aussi l'embrasser & lui dit: Mon très-cher neveu, la joie de mon ame, je suis si charmé de votre arrivée que je n'ose m'en croire. Il l'embrassa encore une fois & lui témoigna l'amitié la plus sensible; Clairette sa fille ne pouvoit quitter ses embrassemens. Alors tous ceux de l'hôtel vinrent saluer Huon de Bordeaux. L'Abbé lui dit ensuite, vous me surprenez de vous voir revenir en si petite compagnie.

Mon cher oncle répondit Huon, je n'ai pu faire autrement, car j'ai eu tant d'aventures & de tempêtes sur mer, que la plupart de mes gens sont péris, les uns par maladies, d'autres sont retournés dans le pays de leur naissance, mais ceux que j'ai mené avec moi, sont restés à la roche de l'Aymant où ils sont morts de faim, ainsi que ceux qui vouloient me conduire dans Anfamie pour chercher du secours. Huon fit ensuite le détail de toutes les aventures qu'il avoit eu depuis qu'il étoit parti de Bordeaux. Il y en avoit beaucoup dans l'assemblée qui s'en moquoient & disoient qu'il leur contoit des mensonges; ils se disoient l'un à l'autre, les voyageurs ont un grand avantage, c'est qu'ils peuvent mentir sans trouver personne qui les puisse contre dire, & quand bien même on le feroit, ils pourroient vous dire d'y aller voir. Neveu, dit l'Abbé, si j'étois assez jeune pour pouvoir porter les armes, je vous accompagnerois volontiers pour aller combattre cet Empereur qui vous a fait tant de maux; je mettrois sur pied un grand nombre de soldats que je payerois avec les trésors que j'ai amassé, & que je garde depuis très-long-tems, & je lui ferois une guerre si sanglante, qu'il s'en souviendroit plus d'un jour, ou je périrois, ou bien je lui ferois réparer les torts qu'il vous a fait. Je lui en ai déjà fait éprouver, car il n'y a pas long-tems que mes gens ont tué son neveu & tous ceux qui étoient avec lui. Sachez que depuis bien du tems j'ai amassé des trésors suffisans pour entretenir bien vingt mille hommes pendant l'espace de deux ans; mais je ne puis plus marcher car j'ai cent quatre-vingt ans, mais je puis vous aider de mes trésors,

& vous pourrez en disposer autant qu'il vous en sera besoin. Sire, dit Huon, j'espère que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous récompensera de vos offres.

Comme Huon de Bordeaux raconta à son cher oncle l'Abbé de Clugny toutes les aventures qu'il avoit eues depuis qu'il étoit parti de Bordeaux, & comme il lui donna une pomme de l'arbre de Jouvence, ce qui le fit revenir aussi jeune comme il étoit à trente ans.

HUon voyant que son oncle lui faisoit des offres avantageuses, lui dit: Mon cher oncle, je vous remercie du bien que vous avez fait à ma fille Clairette, que vous voulez bien me faire encore, j'espère que Dieu vous récompensera. Sire, apprenez que quand j'eus tué les Griffons, je vins auprès d'une belle fontaine près de laquelle étoit un grand arbre garni de fruits très-beaux & très-bons, on l'appelle l'arbre de Jouvence, j'y ai cueilli trois pommes dont je vous en donnerai une & vous la mangerez, aussi-tôt que vous l'aurez mangée, vous reviendrez aussi fort & paroîtrez aussi jeune comme vous l'étiez à l'âge de trente ans. Alors il y eut un des moines que l'on nommoit Dampleam-Sallivet, qui ayant entendu ce que Huon venoit de dire, ne put s'empêcher de rire & de lui dire: Sire, que nous dites-vous donc? Sachez qu'il y a certainement plus de deux mille ans passés qu'il y ait été aucun homme à l'arbre de Jouvence, & cela n'est point vrai. Quand Huon vit le moine le démentir ainsi, la colère lui monta au visage, il leva son bourdon & il eut frappé le moine si l'on ne s'y fut aussi-tôt opposé, il lui dit: Mauvais moine, tu en auras menti, car dans peu l'on verra si j'ai dit vrai ou faux. Alors le bon Abbé se mit entr'eux deux, abbatit le bourdon qui étoit préparé pour frapper le moine, & dit à Huon, mon cher neveu, calmez votre colère; il dit ensuite au moine, par la foi que je dois à saint Benoît, vous payerez cher le démenti que vous avez donné, il le fit prendre & le fit mettre en prison, puis il dit à Huon, je vous prie de ne plus vous mettre en colère. Huon tira alors une des pommes & la présenta à son oncle en lui disant: Sire, recevez cette pomme que j'ai ceuili sur l'arbre de Jouvence, j'y ai cueilli trois pommes dont j'en ai donné une à l'Amiral de Perse, une à vous, & l'autre que je garde pour moi: vous mangerez celle je vous ai donnée: j'en aurois cueilli davantage, mais Notre-Seigneur me l'a fait défendre par un Ange. Apprenez, que quand j'eus donné la pomme à l'Amiral de Perse qui avoit plus de cent vingt ans, il ne l'eut pas plutôt mangée qu'il devint aussi fort comme s'il n'avoit eu que trente ans, & il est à présent un des plus beaux Princes que l'on puisse voir. Ce miracle a fait convertir à la foi de Notre-Seigneur, les Barons & le peuple de ce Royaume; la plupart se firent baptiser, & ceux qui ne voulurent pas y croire, furent mis en pièces, ensuite l'Amiral pour me prouver l'amitié qu'il avoit pour moi, passa la mer avec une armée nombreuse; nous entrâmes dans la ville du Soudan, que nous avons conquis. Le bon Abbé fut bien joyeux de ce que son neveu Huon venoit de lui raconter, il fit le signe de la Croix, prit la pomme & la mangea toute entière, aussi-tôt & en présence de toute l'assemblée, il parut n'avoir que trente ans, sa barbe qui étoit très-blanche, devint noire, son corps droit & robuste; enfin joyeux de se voir en un tel embonpoint, il embrassa Huon

de tout son cœur. Ceux qui étoient présens à ce miracle furent bien surpris, & se dirent les uns aux autres que Huon étoit un homme digne de foi, & qu'ils ne pouvoient pas croire qu'il fut jamais sorti un seul mensonge de sa bouche. On étoit tous en joie dans la salle de l'Abbé de Clugny, il fit servir à dîner, ils se mirent tous à table, où la conversation fut très-gaie, & quand ils eurent dîné & rendu graces à Dieu, tous les moines vinrent témoigner leurs respects au noble Huon de Bordeaux, & le prièrent de vouloir bien accorder le pardon à Dom Jean Salivet, qui par une trop grande imprudence de jeunesse, avoit si mal parlé; mais qu'il n'avoit point eu de mauvaise intention. Huon voyant qu'ils étoient tous à ses genoux pour lui demander le pardon de ce moine, leur répondit qu'il lui pardonnoit de tout son cœur, & qu'il n'étoit pas venu pour faire de la peine à quelqu'un.

Quand l'Abbé entendit que Huon pardonnoit à son moine, il l'en remercia, & lui dit: Sire, si vous ne lui eussiez pardonné, je vous jure qu'il ne seroit pas sorti de la prison avant un an. Les moines allèrent aussi-tôt à la prison, & racontèrent à Dom Jean Salivet toutes les merveilles qu'ils avoient vus depuis qu'il avoit été mis en prison; ils lui racontèrent comme leur Abbé qui étoit très-vieux étoit rajeuni & ne paroissoit pas avoir plus de trente ans. Seigneurs, leur répondit Jean Salivet, je suis bien joyeux d'être délivré; mais j'ai bien de la peine à croire que cela soit tel que vous me le dites: je desirerois bien le voir; alors ils l'amenèrent dans la salle où étoit l'Abbé avec Huon. Quand le moine vit son Abbé rajeuni comme on lui avoit assuré, il se jetta à genoux, & demanda pardon à Huon, qui lui pardonna aussi-tôt. La joie éclata alors dans tout le Palais, l'Abbé dit à Huon, vous pouvez lever vingt mille hommes: si vous en avez besoin, car j'ai assez d'or & d'argent pour les entretenir. Nous manderons ensuite nos amis, & nous en trouverons assez pour combattre cet Empereur, qui vous a tant fait de mal de vous usurper vos héritages, & ce qui est pis encore, de retenir dans une affreuse prison votre chère Esclarmonde; sa barbarie me met dans une colère implacable contre lui. Huon lui dit: Sire, il me semble qu'il vaudroit mieux que je m'y prisse d'une autre manière, si je puis m'accorder avec l'Empereur Thierry, je pense que ce seroit mieux agir, j'espère même qu'il me rendroit mes terres & seigneuries, ma femme & mes hommes. Si je pouvois être de ses amis, ce seroit mieux agir, car je lui ai fait bien du mal. Je voudrois bien savoir, lui dit l'Abbé, comment vous viendrez à bout de cette entreprise? Cher oncle, dit Huon, cette nuit je penserai à cette affaire, j'espère qu'avec l'aide de Dieu je pourrai réussir.

Comme Huon de Bordeaux partit de Clugny, arriva un vendredi dans la Ville de Mayence, & se mit auprès de la Chapelle de l'Empereur Thierry.

Après que le Duc Huon & l'Abbé de Clugny son oncle, eurent conversé de différentes choses, Huon écrivit une lettre à ses gens qui étoient à Tournus, par laquelle il leur mandoit de venir le trouver à l'Abbaye de Clugny; il envoya un Gentilhomme pour les aller chercher. Dés qu'il fut arrivé à Tournus, il remit cette lettre à Bernard, aussi-tôt ils se préparèrent & chargerent leurs sommiers, puis ils partirent tous ensemble de Tournus, ils revinrent à l'Abbaye de Clugny, & comme ils arrivoient, Huon & l'Abbé de

Clugny étoient appuyés à une des fenêtres du Palais, l'Abbé regarda & apperçut venir quinze gros sommiers chargés, & environ sept à huit mulets, dont il fut bien surpris de savoir ce que ce pouvoit être, & à qui ils étoient; il dit à Huon : Neveu; pourriez-vous me dire à qui sont les sommiers que je vois entrer ici, & qui sont les gens qui les conduisent. Sire, dit Huon, ce sont les miens, & celui qui en a la conduite est Bernard, qui a souffert bien des peines avant de me trouver. Mon cher neveu, dit l'Abbé, je suis bien charmé de ce que Bernard vous a retrouvé, car c'est un des prud'hommes que je puisse connoître; nous devons bien le chérir, parce qu'il est notre parent, & qu'il nous a toujours été favorable. Huon lui dit : cela est vrai, il possède toutes les vertus que vous lui attribuez. Voyez ce grand sommier qui est au milieu des autres, il porte des coffres bien ferrés & bandés, ils contiennent des pierreries pour plus de la valeur de quatre bonnes villes, je vous les donnerai en garde pour le mariage de ma chère fille Clairette, & il embrassa sa fille aussi-tôt qu'il eut proféré ces paroles. Neveu, dit l'Abbé, malgré ce bien que vous voulez donner à votre fille, j'espère lui faire partager mes trésors. Bernard & les Gentilshommes qui étoient avec lui, vinrent descendre au Palais. Quand l'Abbé apperçut Bernard, il vint au-devant de lui l'embrassa à bras ouverts, & fit beaucoup d'amitiés à ceux qui étoient avec lui. Le Duc Huon de Bordeaux & le bon Abbé son oncle avec la belle Clairette firent décharger les sommiers, & ouvrirent le coffre. Quand l'Abbé eut vu toutes les richesses qui y étoient, il fut bien étonné, & dit à Huno, je crois que vous avez assez de richesses pour acheter tout le Royaume de France. Huon prit dans le coffre un collier d'or qui étoit enrichi de pierreries qui jettoient un éclat resplendissant dans toute la chambre. Huon vint ensuite vers sa fille, lui mit au cou le riche collier & l'embrassa tendrement en lui disant : Ma très-chère fille, je ne vous ai jamais rien donné, mais je vous fais présent de ce riche collier, il vaut seul un Royaume ou au moins un Duché, il l'embrassa de nouveau. Quand Clairette vit ce beau collier, elle fut si ravie qu'elle se jetta au genoux de son père pour l'embrasser. Le Duc Huon montra à son oncle tout son trésor & ses pierreries. Quand l'Abbé eut vu toutes les richesses d'Huon, il les fit mettre dans un grand coffre. Huon se para ensuite de ses habits les plus riches & les plus beaux qu'il pouvoit avoir, quand il fut habillé il avoit un port de Roi, on le regardoit avec plaisir; il y eut pendant huit jours des divertissemens dans tout le Palais, & le neuvième jour Huon appella Bernard, & s'étant préparés ils partirent sans rien dire à personne excepté à l'Abbé de Clugny auquel Huon dit : Mon cher oncle, vous saurez que Bernard & moi partons, mais je vous prie de ne parler à personne de notre départ, & de tenir la chose secrette jusqu'à ce que vous ayez de nos nouvelles. Neveu, dit l'Abbé, je le ferai ainsi que vous me le recommandez. Huon & Bernard partirent avant que personne ne fût levé dans le Palais. Ils prirent la route de Mayence, & ils arrivèrent ce jour-là à Mayence, où ils couchèrent. Le lendemain matin ils partirent, & passèrent dans un petit bois, où ils mirent pied à terre. Huon mit un autre habit, mit des bas & des gros souliers; il prit ensuite une herbe, s'en frotta le visage, de manière qu'il sembloit à le voir qu'il eut été dix ans au soleil, ce qui le rendoit tout-à-fait méconnoissable, Bernard lui-même n'auroit

pas pu le reconnoître, s'il ne l'eut vu se déguiser Quand il lui vit l'écharpe au cou & le bourdon à la main, il ne put s'empêcher de rire. Huon dit à Bernard de s'en aller auparavant lui avec tous les équipages dans la ville de Mayence, & de loger dans une petite hôtellerie. Bernard prit le devant comme Huon lui avoit recommandé. Huon eut soin de prendre les trente pierres précieuses qui avoient tant de vertus, & vint à pied à Mayence, où à peine arrivé qu'il vint au Palais, & comme il pensoit monter les dégrés, il rencontra le maître de l'hôtel de l'Empereur, lui dit: Sire, je vous prie au nom de Dieu & de la Sainte Vierge Marie, de me faire donner à manger, car j'ai une si grande faim, que peu s'en faut que je ne tombe en défaillance, car je n'ai pas une obole pour m'acheter du pain. Quand le maître de l'hôtel vit le Pélerin lui demander à manger, il le regarda, & voyant qu'il faisoit trembler le bâton, il eut pitié & lui demanda d'où il venoit? Sire, lui répondit Huon, je viens de Jérusalem adorer le Saint Sépulcre, & j'ai eu bien des peines & des misères. Ami, dit le maître d'hôtel, attendez un moment que j'aie été à la prison porter à manger à la Duchesse Esclarmonde & aux autres prisonniers, qui doivent avoir un grand besoin, si je ne leur porte à manger, ils pourroient mourir de faim. L'Empereur a une si grande haine contre Esclarmonde & les autres prisonniers, qu'il a fait serment que dès que Pâques seroit passé, il la feroit brûler & pendre tous les autres prisonniers; c'est aujourd'hui le grand Jeudi, ils n'ont plus guères de tems à vivre, & ce qui me déplaît le plus, c'est de ce que l'Empereur veut faire mourir Esclarmonde sans qu'elle l'ait mérité. Quand Huon eut entendu le maître-d'hôtel, il trembla de tous ses membres, & baissant la tête il se mit à pleurer, & quitta le maître d'hôtel sans lui rien dire. Il sortit de la ville & s'en fut loger dans les fauxbourgs; il avoit dans son chagrin une espèce de consolation de savoir que sa femme étoit encore vivante, car il la croyoit morte. Il se logea dans la maison d'un bourgeois, qui le reçut fort bien; mais telles choses qu'on lui offrit, il ne lui fut pas possible de manger, tant il avoit le cœur serré par le chagrin; il appella son hôte & lui dit: Sire, ce sera demain le jour de Vendredi saint, je pense que l'Empereur fera des aumônes. Vous pouvez le croire, lui répondit son hôte, il fera demain de grandes largesses à tous les pauvres qui se trouveront à sa rencontre, car je ne connois pas d'hommes plus charitable que lui. Mais il faut que je vous avertisse d'une chose, c'est que le premier pauvre qui s'adresse à lui ce jour-là, n'a plus rien à desirer, car l'Empereur ne lui refuse rien; mais il faut se trouver dans sa Chapelle à l'heure qu'il finit sa prière. Quand Huon de Bordeaux entendit cela, il fut bien joyeux, & dit en lui-même que s'il lui est possible, il se trouvera le premier pour demander l'aumône; mais ce ne sera ni or ni argent, mais sa femme Esclarmonde & ses gens, qu'il tient en prison, seront l'objet de sa demande, & ses terres s'il peut les avoir. Il quitta son hôte, & alla se coucher; mais il ne put dormir & pensa toute la nuit aux moyens de délivrer sa chère Esclarmonde & ceux qui étoient prisonniers avec elle. Il pria Dieu de lui faire la grace de trouver les moyens de delivrer sa chère Esclarmonde. Le lendemain matin il s'habilla & sortit pour aller au Palais, il se mit sur les dégrés où l'Empereur devoit passer; il y en avoit déjà plusieurs qui attendoient la venue de l'Empereur & d'un grand nombre

de pauvres qui étoient à attendre, il n'y en avoit pas un seul qui ne desirât être le premier; mais Huon fit si bien qu'il se glissa adroitement le premier dans la Chapelle, où il se cacha dans un coin vers le Prie-Dieu de l'Empereur.

Comme Huon fit tant auprès de l'Empereur qu'il en obtint la paix, & sa femme Esclarmonde lui fut rendue avec ses hommes, & comme il emmena Esclarmonde à Clugny, où il trouva son oncle en armes, parce qu'il ignoroit que la paix etoit faite.

UN instant après que Huon fut entré, l'Empereur entra dans sa Chapelle, & se mit à genoux devant l'Autel où il fit sa prière; il y avoit bien des pauvres qui attendoient que sa prière fut finie; mais ils ne se méfioient pas d'Huon qui étoit le plus près de l'Empereur. Quand l'Empereur eut fini sa prière, il se leva pour s'en retourner, Huon qui desiroit être le premier, tira de sa poche une de ses pierres précieuses, qui avoit tant be vertus que celui qui la portoit sur lui, ne pourroit être vaincu de son ennemi, ni périr par le feu, ni par l'eau. Elle répandoit une clarté très-brillante dans toute la Chapelle, l'Empereur regarda du côté d'où venoit cette lumière, & vit que Huon tennit cette pierrerie dans sa main, & qu'il lui présentoit. Quand il vit cette pierre, il desira aussi-tôt l'avoir, & Huon lui donna; il fut bien charmé de ce présent, il en savoit la valeur, car il se connoissoit parfaitement aux pierreries. Il promit que le Pelerin ne l'auroit jamais, telle chose qu'il voulut employer; mais que s'il vouloit lui vendre, il lui donneroit autant d'or & d'argent qu'il pourroit lui en demander, & qu'il le feroit assez riche. Alors l'Empereur appela Huon & lui dit: Je vous prie de me dire où vous avez eu cette pierrerie? Sire, répondit Huon, je l'ai rapportée d'outre mer. Ami, dit l'Empereur, voulez-vous me la vendre, je vous donnerai tout ce que vous voudrez, & pour que vous soyez plus sûr, je vous ferai conduire votre récompense jusqu'en votre pays Sire, dit Huon de Bordeaux, je vous la donne de très-bon cœur, mais je desire que ce que m'a dit mon hôte soit vrai; il m'a dit que c'étoit la coutume que celui qui, aujourd'hui, pouvoit le premier vous demander l'aumône, après que vous aviez fait votre prière, étoit sûr d'obtenir de vous telle grace qu'il pût vous demander. Pélerin, lui répondit-il, cela est vrai, car quand vous me demanderiez ou un bourg ou une ville, en déplaise à qui voudroit, je vous l'accorderai, ainsi vous n'avez qu'à demander. Sire, répondit Huon, je vous remercie, & ne vous demande ni or ni argent pour la pierre précieuse que je vous ai donnée. De plus continua Huon, comme je sais que votre renommée est très-étendue, & que vous êtes un homme sage & ferme dans vos promesses, j'espère que vous voudrez bien tenir la promesse que je vous ai entendu me donner. Ami, dit l'Empereur, saches que quand vous me demanderiez quatorze de mes meilleures villes, je vous les donnerois puisque je vous l'ai promis; à Dieu ne plaise que jamais il m'arrive de manquer à ma promesse, car j'aimerois mieux que l'on me coupât le poing que de rompre mes sermens, ainsi, vous pouvez être certain que ce que vous me demanderez, vous sera accordé. Huon le remercia & voulut lui baiser les pieds, mais l'Empereur le releva aussi-tôt. Sire, dit Huon à l'Empereur, premièrement, je vous demande pardon de toutes les peines

que mes hommes & moi nous avons fait. Je vous prie, si vous avez dans vos prisons hommes ou femmes qui m'appartiennent en quelque chose, de vouloir bien me les rendre ainsi que ma ville, mes terres & seigneuries que vous avez en possession, Sire, je n'ai rien à vous demander de plus. Vous l'aurez, n'en doutez pas, lui répondit l'Empereur, dès à-présent je vous l'accorde; mais je vous prie de me dire de quel pays & de quelle famille vous êtes, pour me demander une pareille grace? Sire, je suis Huon, Duc de Bordeaux contre qui vous gardez depuis long-tems une haine implacable, je viens d'outre la mer, où j'ai souffert bien des peines & des malheurs; mais j'espère par la grace de Notre-Seigneur, & si vous voulez tenir la parole que vous m'avez donnée, que j'aurai ma femme, mes gens & mes terres.

Quand l'Empereur entendit Huon de Bordeaux, il commença à changer de couleur, & fut très-long-tems sans rien dire. Enfin, il lui dit: Ah! Huon de Bordeaux, vous êtes donc celui qui m'a fait tant de peines & qui êtes la cause de la mort de mes neveux & de mes gens? je ne puis m'imaginer que vous ayez été assez hardi pour reparoître à mes yeux; vous m'avez certainement enchanté: j'aimerois mieux avoir perdu quatre de mes meilleures villes ou que tout mon Royaume fut en flammes, ou que je fusse obligé d'en sortir, que de vous voir devant moi; mais puisque vous m'avez surpris, je tiendrai la promesse que je vous ai donnée. En l'honneur de la Passion de Jésus Christ, & en l'honneur de ce saint jour; je vous pardonne & ne veux plus avoir contre vous aucune rancune, je vous rends votre femme, vos terres & vos gens; que l'on en pense ce que l'on voudra, je ne m'en désisterai jamais. Huon se jetta aux genoux de l'Empereur, & le remercia en le priant de vouloir bien lui pardonner tous les maux qu'il lui avoit causé. Huon, dit l'Empereur, que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne; il prit Huon par la main pour le relever & l'embrassa en signe d'amitié & de paix. Que je suis heureux, dit Huon de Bordeaux après s'être relevé, d'avoir trouvé grace, & de plus l'honneur de votre amitié, mais j'espère que Dieu vous en récompensera. L'Empereur, Thierry dit ensuite à Huon de lui raconter toutes les aventures & les malheurs qu'il avoit eu. Je vous les raconterai volontiers après que le service divin sera fait, & que la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ sera dite. L'Empereur dit à Huon, j'approuve votre raison, car elle est très-juste; alors il prit Huon par la main & le mena auprès de l'Autel, où ils entendirent la Messe. Les Barons & les Chevaliers qui assistoient à la Messe, furent bien surpris de ce que l'Empereur faisoit tant d'honneur à un Pélerin. Après que le service divin fut fini, l'Empereur prit Huon par la main & le conduisit à son palais, on prépara le dîner, & tous les Barons y assistèrent; & quand le dîner fut fini, l'Empereur & les Barons se placèrent autour d'Huon, & il commença ainsi le récit de ses aventures.

Il commença par leur dire comme il avoit passé au Gouffre de Judas, auquel il avoit parlé; comme, poussé par le vent, il étoit arrivé au Château de l'Aymant; comme ses gens y moururent de faim; il leur parla de la beauté du Château, & des grandes richesses qu'il contenoit; il raconta ensuite comme le Griffon l'avoit emporté sur un rocher, où il tua le Griffon & ses petits, & avoit rapporté une des pattes du grand Griffon, qu'il avoit laissée à Clugny; il parla ensuite de la fontaine & de l'arbre de Jouvence, sur lequel il

avoit ceuilli trois pommes, il en auroit ceuilli bien plus ; mais un Ange lui avoit défendu d'en ceuillir davantage. Il continua son histoire, & dit comme il partit de cet endroit, passa le gouffre de Perse & risqua beaucoup d'y périr. Il adressa ensuite la parole à l'Empereur, & lui dit : Sire, quand je fus sorti du gouffre, j'ai ramassé des pierreries, du nombre desquelles est celle que je vous ai donnée, & qui a des propriétés admirables. J'arrivai après à la grande ville de Thauris en Perse, où je trouvai un très-noble Amiral qui étoit bien vieux ; il m'a très-bien reçu, & je lui ai donné une de mes pommes à manger, mais aussi tôt qu'il l'a eu mangée, il a paru aussi jeune comme il l'étoit à l'âge de trente ans, & je pense que d'ici à son Royanme, il seroit difficile de trouver un Prince plus beau que lui ; il avoit pour lors près de cent vingt ans. Pour vous prouver, Sire, combien je desire être dans vos bonnes graces, & affermir la paix avec vous, je vous donne cette pomme, qui est la seule qui me reste, dès que vous l'autez mangée, vous reparoîtrez aussi jeune comme vous l'étiez à l'âge de trente ans. Quand l'Empereur entendit Huon qui lui disoit que s'il mangeoit cette pomme, il reviendroit en sa première jeunesse, il fut plus content qu'il n'avoit jamais été, & témoigna beaucoup d'amitié au Duc Huon de Bordeaux, lui promettant qu'il seroit à son secours en toute occasion. Je vous fais présent, lui dit-il, de deux bonnes villes, pour augmenter vos seigneuries, & en outre, je vous promets d'aller à votre secours avec soixante mille hommes bien armés, s'il se trouvoit que vous en eussiez besoin, comme un père le feroit pour secourir son enfant. Huon remercia l'Empereur, & voulut embrasser ses genoux ; mais l'Empereur ne voulut pas le souffrir & il le releva avec bonté. Huon tira la pomme de sa malette, & la présenta à l'Empereur, qui fut bien satisfait, car il desiroit déjà la tenir, pour savoir s'il rajeuniroit. Il la mit dans sa bouche, & à mesure qu'il la mangeoit, on le voyoit rajeunir, & quand il l'eut mangée entièrement, sa barbe qui étoit longue & blanche tomba, & fut changée en une barbe noire, telle qu'un homme peut l'avoir à l'âge de trente ans ; son visage qui étoit ridé & décrépit, devint frais & vermeil. L'Empereur sentit bien tout le changement que faisoit en lui cette pomme, car il s'apperçut qu'il étoit plus leste, & que ses forces étoient revenues comme s'il n'eut eu que trente ans, ce qui surprit beaucoup tous ceux qui étoient présens à cette métamorphose, & ils en furent tous bien satisfaits ; car ils aimoient l'Empereur. Ils lui dirent : Sire, jamais Empereur ni Roi n'ont reçu une pareille faveur, ainsi, vous devez rendre à Dieu de grandes actions de graces d'avoir le bonheur de faire la paix avec Huon.

Comme l'Empereur Thierry procura de très-grands divertissemens & d'honneurs à Huon de Bordeaux.

L'Empereur se voyant ainsi rajeuni, en eut une telle satisfaction, qu'il embrassa Huon plus de dix fois, en lui disant : Mon très-cher ami, oubliez, je vous prie, tous les maux & les chagrins que je vous ai causé, & que j'ai fait souffrir à Esclarmonde votre chère épouse, & à vos gens. Il appella ensuite deux de ses Barons, & leur dit : Seigneurs, je veux que tous les pauvres soient revêtus de neuf, qu'on leur fasse donner à boire & à manger pour l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui qui m'a fait la grace d'être rajeuni dans cet heureux jour. Sire, dirent les Barons, vos

rdres seront ponctuellement exécutés; s s'en allèrent, & firent ce que l'Empe-:ur leur avoit commandé. Huon appro-ha de l'Empereur, & lui dit : Très-cher ire, je vous prie humblement de vouloir ien delivrer de vos prisons ma chère Es-larmonde & mes gens. L'Empereur lui épondit : Je vous l'ai promis, il est juste ue j'accomplisse ma promesse; il fit aussi-ôt appeller le geolier, lui ordonna de onduire la Duchesse & les autres prison-iers dans la salle. Sire, dit le geolier, e suis à vos ordres; il alla aussi-tôt à la rison où étoit Esclarmonde, Huon de Bordeaux l'y accompagna, car il ne vou-oit pas le quitter. Quand ils y furent en-rés, Huon s'écria : Ah! ma très-chère pouse, je pense que vous êtes bien mal ci, je crains bien que les peines & la nisère que vous avez eu à supporter, ne ous aient trop altérés la santé, & abregé otre vie : j'en mourrerois de douleur. Quand la Duchesse Esclarmonde entendit que l'on parloit vers la porte, elle prêta ttentivement l'oreille, elle ne savoit que enser de la voix qu'elle avoit entendue; nais un peu de tems après, il lui sembla econnoître la voix d'Huon son mari, qu'elle avoit entendu tant de fois; elle ut saisie d'une joie si prompte, qu'elle tom-a dans une foiblesse extrême, & étant re-enue à elle-même, elle s'écria, & dit : Ah! mon cher mari, que vous m'avez lélaissée depuis long-tems dans la misère, n une prison affreuse, entre les mains des gens qui ne vous aiment guères; j'y ai ouffert la faim, le froid & bien souvent es terreurs de la mort. Quand Huon eut ntendu les plaintes de sa chère Esclar-monde, il en eut le cœur si serré, qu'il lui ut impossible de répondre; l'image affreux le la situation de sa chère femme, lui fit erser un torrent de larmes. Le géolier lui-même, ému par ce spectale attendris-sant, ne put aussi retenir les siennes. Il des-cendit dans le cachot, & en retira Esclar-monde, qui, dès qu'elle fut vers Huon, ne put lui dire une seule parole, & Huon en fut de même; alors ils s'embrassèrent, & tombèrent presqu'aussi-tôt en foiblesse, & furent un très-long espace de tems, de manière que plusieurs Barons, nobles Che-valiers & Écuyers y accoururent, & croyoient que Huon & Esclarmonde étoient morts. l'Empereur Thierry y vint aussi, & il se mit à pleurer, se repentant des maux qu'il avoit fait souffrir à cette Dame, & bien-tôt après les Barons les relevèrent, & ils reprirent leurs sens; alors ils s'embrassèrent de nouveau, & Huon dit à Esclarmonde, ma tendre amie, pardonnez-moi si j'ai tant tardé à vous retirer des peines & des misères que vous endurez depuis si long-tems; j'ai souffert aussi bien des peines & encouru bien des dangers auxquels je suis échappé, graces à Notre-Seigneur, qui ne m'a pas abandonné. Sire, lui répondit Es-clarmonde, nous devons bien remercier Dieu de nous avoir fait la grace de nous retrouver ensemble, & de ce que vous avez trouvé la paix devant l'Empereur. Le géo-lier alla ensuite aux prisons, & délivra tous les gens de Huon, & les amena devant lui. On ne peut exprimer la grande joie qu'ils eurent quand ils virent leur bon Seigneur Huon sain & sauf; ils le saluè-rent humblement, & lui dirent : Sire, que bénie soit l'heure où vous êtes arrivé pour nous délivrer des peines & des misères où nous étions. Mes chers amis, dit Huon, nous devons tous remercier Notre-Seigneur de ses bontés pour nous. Lors l'Empe-reur emmena Huon de Bordeaux & Es-clarmonde dans son palais, où les couverts furent bientôt mis; l'Empereur, Huon & la Duchesse s'assirent à table, & les prison-

niers qui venoient d'être délivrés, étoient très-bien servis, & la joie éclatoit dans toute l'assemblé. Quand ils eurent tous dîné, & que les tables furent levées, l'Empereur fit appeler des femmes-de-chambre pour servir aux ajustemens & à la parure de la Duchesse Esclarmonde, il ordonna que l'on préparât des chambres pour le Duc Huon de Bordeaux, son épouse & les prisonniers, jusqu'à ce qu'ils fussent refaits comme il faut. Ils ne manquoient de rien, l'Empereur leur fit donner des habillemens dignes de leur rang. On fut bien-tôt dans toute la ville qu'Huon avoit la paix avec l'Empereur, qui lui avoit rendu sa femme & ses gens. Bernard qui avoit appris ces nouvelles, en fut bien joyeux, il vint au palais, où il trouva des gens qui lui enseignèrent bien-tôt la chambre où étoit le Duc Huon & la Duchesse Esclarmonde. Quand il fut entré dans la chambre, & qu'il vit la Duchesse, il versa des larmes de joie. Il fut bien-tôt reconnu par Huon. Esclarmonde lui dit: Bernard, je dois bien avoir pour vous des égards, de ce que vous vous êtes donné tant de peine pour chercher & ramener mon cher Huon. Madame, lui répondit Bernard, je n'ai fait que ce que je devois faire, & mon cher cousin Huon a eu bien des peines. Huon & Bernard conversèrent de leurs aventures. Les Barons & Chevaliers étoient très-satisfaits de leur entendre raconter leurs merveilleuses aventures. Après qu'ils eurent resté l'espace de huit jours, & que les prisonniers se furent un peu remis, l'Empereur dit à ses Barons qu'il avoit volonté de conduire Huon & Esclarmonde jusqu'à Bordeaux, pour les remettre en possession de leurs terres & seigneuries, & que l'on assemblât dix mille hommes pour les conduire jusques-là, & le commandement de l'Empereur fut fait. Quand ils furent tous prêts, & que l'Empereur eut fait donner à Huon ce qui convenoit à son rang, & à son état, ils montèrent tous à cheval, & la Duchesse fut portée dans une riche litière. Ils partirent de Mayence, & ne s'arrêtèrent quà une lieue de Clugny; l'Abbé qui ne savoit pas que la paix étoit faite de Huon avec l'Empereur, avoit fait assembler un corps composé de vingt mille hommes, qui étoient tous logés dans la ville de Clugny; étant averti de l'arrivée de l'Empereur, & n'ayant reçu aucunes nouvelles de Huon, il s'imagina que l'Emreur le détenoit prisonnier, il sortit dans la ville, & disposa ses gens en bataille dans la plaine, en attendant l'Empereur.

Comme l'Empereur étant arrivé auprès de Clugny, l'Abbé le fit attaquer par ses gens; comme la paix en fut faite, & comme l'Empereur conduisit Huon jusqu'à Bordeaux; du départ de l'Empereur, & comme Huon se prépara pour aller voir le Roi Oberon.

QUand l'Empereur apperçut la ville de Clugny, il demanda à Huon a qui elle appartenoit. Sire, lui répondit Huon, elle appartient à un de mes oncles, qui est Abbé; nous y passerons, car il faut que je lui parle avant de m'en retourner à Bordeaux. L'Abbé qui étoit à cheval, vit venir de loin les gens de l'Empereur, il dit aux siens: Seigneurs, préparez-vous à bien combattre, car je vois venir notre cruel ennemi; il faut lui livrer bataille, car je vois bien qu'il a pris mon cher neveux Huon; mais par la foi que je dois à Saint Benoît mon Patron, je lui ferai payer bien cher. Alors ils haussèrent les lances & partirent. Quand l'Empereur les vit venir, il dit à Huon, voici bien des gens armés qui viennent à nous, je ne sais ce

qu'ils ont dessein de faire; mais à ce qu'il me paroît, ils ont l'air redoutable. Sire, dit Huon, c'est mon oncle l'Abbé de Clugny, qui a mis toutes ses troupes sur pied pour me secourir, car il ne sait pas que la paix est faite entre vous & moi, & il croit que vous m'avez détenu prisonnier. Cependant l'Abbé de Clugny s'avançoit avec ses troupes, la lance à la main, il la passa au travers du corps du premier des Allemands qui se trouva à sa rencontre; il frappoit ensuite à droite & à gauche sur tous ceux qu'il rencontroit. Sa lance s'étant rompue, il mit l'épée à la main, il détruisit beaucoup d'Allemands, ses gens les forcèrent à reculer, & en tuèrent une grande partie. L'Empereur courroucé, dit à Huon qu'il étoit blâmable de souffrir que l'on détruisît ainsi ses gens. Sire, dit Huon, je suis bien fâché de ce qu'ils en ont agi ainsi, & je suis prêt à vous en faire réparation en telle manière qu'il vous plaira. Huon piqua aussi-tôt son cheval, & vint vers son oncle, á qui il dit qu'il agissoit mal. Quand l'Abbé vit son cher neveu, il l'embrassa, & lui dit: Mon cher Huon, je croyois que l'Empereur vous détenoit prisonnier pour vous faire mourir, & je ne savois pas que vous aviez fait votre paix avec lui. Il fit aussi-tôt cesser la bataille, & vint avec Huon auprès de l'Empereur. L'Abbé de Clugny salua l'Empereur, & lui dit: Je vous prie de me pardonner de ce que je vous ai ainsi attaqué; mais je ne savois pas que la paix étoit faite entre vous & lui. L'Empereur lui dit: Je vous pardonne de bon cœur pour l'amitié que je porte à Huon de Bordeaux. Ils firent la paix entr'eux; l'Abbé de Clugny reçut très-bien l'Empereur Thierry, il lui fit donner un logement dans son Abbaye; il vint ensuite vers la Duchesse Esclarmonde, & l'embrassa en lui disant: Ma très-chère nièce, votre venue m'est très-agréable, je suis bien charmé de vous voir bien portante, & j'ai eu bien du chagrin d'apprendre que vous ayez eu tant de misères & de peines à supporter; mais puisque c'est la volonté de Dieu, nous devons l'en remercier, & louer son saint Nom. Cher oncle, lui dit la Duchesse, nous devons bien vous chérir & vous remercier de ce que vous avez bien voulu tenir lieu de père à ma chère fille Clairette, que je desirerois voir, tout en parlant, il conduisit la Duchesse dans la chambre, où elle trouva sa fille qui vint respectueusement lui faire la révérence; on peut s'imaginer avec quelle joie Esclarmonde revit sa fille; qu'elle étoit belle & bien élevée! Esclarmonde ne se lassoit pas de l'embrasser, & elle lui dit: Ma chère fille, depuis que je vous ai quitté, j'ai enduré bien des misères; mais Dieu soit loué, votre père & moi nous avons la paix avec l'Empereur d'Allemagne.

Esclarmonde & Clairette vinrent dans la chambre qui leur étoit préparée, elles dînèrent ensemble en grande satisfaction, & tant que dura le repas, Esclarmonde ne put ôter les regards de dessus sa fille, tant elle la trouvoit belle. Après le dîner, les Chevaliers, Barons & jeunes Ecuyers vinrent rendre leurs civilités aux Dames, comme c'est l'usage. Comme ils étoient en conversation, le Duc Huon & son oncle entrèrent dans la chambre, & dirent à Esclarmonde d'amener sa fille Clairtte devant l'Empereur, parce qu'il desiroit bien la voir.

Esclarmonde qui ne desiroit rien que d'obliger son mari, vint avec sa fille dans la salle où étoit l'Empereur; il les reçut avec beaucoup de plaisir, & prenant Clairette entre ses bras, il l'embrassa de tout son cœur, & lui dit:

Fille charmante, que j'ai du plaisir de vous voir, j'espère que le Ciel achevera son ouvrage, car il ne vous manque pas de beauté. Il dit ensuite à Huon, vous devez bien remercier Notre-Seigneur, de vous avoir donné un enfant aussi aimable, car je crois qu'il n'y a ni Dame, ni Demoiselle qui puisse la surpasser en beauté.

Que Dieu veuille bien couronner son ouvrage, dit Huon à l'Empereur, qui ne pouvoit s'empêcher de regarder Clairette.

On peut voir par la suite de l'histoire, que l'Empereur fut bien reçu par l'Abbé de Clugny; car dès qu'il fut arrivé, il envoya dans tout le pays chercher des Dames pour lui tenir compagnie. Il y resta trois jours, pendant lequel tems il y eut bien des fêtes, & quand ce vint à son départ, on lui fit bien des présens. Huon, Esclarmonde & sa fille Clairette partirent de Clugny avec l'Abbé qui les conduisit à Bordeaux; car il les aimoit tant, qu'il ne pouvoit les quitter. Ils partirent donc pour Bordeaux, & Huon envoya Bernard devant pour annoncer son arrivée, & la paix faite entre l'Empereur & lui. Quand Bernard fut arrivé à Bordeaux, il fut reçu des habitans avec grande satisfaction, il fit assembler les principaux, & leur annonça la venue de l'Empereur Thierry, de Huon, de la Duchesse Esclarmonde & de leur fille Clairette. Ces nouvelles furent bien-tôt portées à la Blaye & à Gironville, & même dans tout le pays Bordelois. Les principaux habitans de ces lieux vinrent le plus promptement qu'il leur fut possible à Bordeaux, pour recevoir leur Duc.

Quand ils furent arrivés, ils s'assemblèrent & se mirent en ordre pour aller audevant de leur Seigneur Huon; ils se mirent en chemin au nombre de sept mille, & quand ils virent arriver l'Empereur, ils le saluèrent profondément. L'Empereur leur dit : Nobles & Bourgeois qui venez de me rendre hommage, je vous remets votre vrai Duc & Seigneur, comme il étoit auparavant, & je vous tiens quitte de tous droits. Ils remercièrent l'Empereur de la justice & du bon droit qui avoient regné pendant qu'ils avoient été sous sa domination. L'Empereur fut bien satisfait de ce qu'ils se louoient de lui en présence d'Huon; ils témoignèrent ensuite à Huon, à Esclarmonde & à Clairette leur fille, le plaisir qu'ils avoient de les revoir. Ils firent porter un dais sous lequel l'Empereur & Huon marchèrent jusqu'au Palais. Toutes les rues étoient tapissées, & les fenetres occupées par des Dames & Demoiselles qui chantoient mélodieusement, l'Empereur & Huon de Bordeaux, étoient charmés de les entendre; toute la ville retentissoit des acclamations du peuple, qui ne pouvoit autrement exprimer le plaisir qu'il avoit de revoir le Duc Huon & sa chère Esclarmonde. Quand ils furent au palais, ils montèrent dans les appartemens qu'on leur avoit préparé. Il y eut des réjouissances pendant huit jours entiers, & pendant ce tems l'Empereur raconta aux Nobles, Barons du pays, la manière dont il avoit fait la paix avec Huon, & comme il le remettoit en possession de toutes ses terres, & les quittoit de tous hommages envers lui; ils en furent tous bien contens. Le neuvième jour l'Empereur voulut partir, il appella Huon & lui dit : Mon cher ami, vous que j'estime & que j'aime ce tout mon cœur, si quelquefois il vous survient une guerre, mandez-moi-le, & je vous secourerai moi-même à la tête de soixante mille hommes. Sire, dit Huon, je vous remercie, & veux être dorénavant votre serviteur & ami. L'Empereur vint vers Esclarmonde & Clairette sa fille, il les

embrassa & leur fit ses adieux, il embrassa aussi les Dames & Demoiselles qui étoient au palais, & leur fit de très-beaux présens. L'Empereur monta à cheval, & sortit de la ville. Huon & l'Abbé de Clugny le conduisirent jusqu'à deux lieues, puis s'en retournèrent à Bordeaux. Quand ils furent revenus, le Duc Huon partit, & s'en alla à Gironville, de-là à Blayes, & dans toutes ses villes & châteaux, il fut reçu par-tout avec de vives acclamations de joie. Il établit & nomma des dans tous les endroits des Prévôts, Baillifs & Officiers, il s'en retourna ensuite à Bordeaux auprès de la Duchesse sa femme, & après avoir resté environ un mois, il dit à Esclarmonde en présence de son oncle & de Bernard, ma chère compagne, celui qui oublie les bienfaits qu'il a reçu, est un ingrat. Je dis cela parce que vous savez aussi bien que moi tous les bienfaits dont nous a comblé le Roi Oberon, & même encore dernièrement, quand il a envoyé ses deux Chevaliers pour vous délivrer de la mort. Vous savez aussi que lorsqu'il partit de Bordeaux, il me donna son Royaume de Féérie & toute sa puissance, il me fit promettre à son départ que quand quatre ans seroient écoulés, je retournasse vers lui, & qu'il me remettroit en possession de son Royaume; il m'a juré qu'il me détruiroit si je manquois de m'y trouver; vous savez tous les maux qui me sont arrivés pour avoir autrefois passé tous ses commandemens: ainsi, ma chère amie, il est nécessaire que j'y aille. Bernard restera avec vous & ma fille Clairette, que je recommande à mon oncle l'Abbé qui est ici; je lui laisserai tout mon bien & mes pierreries, afin que s'il se trouve un parti convenable, & que ce soit un homme distingué, il puisse la marier; car elle est de famille assez distinguée, pour trouver une noble aillance. L'Abbé lui dit: je suis bien fâché de votre départ; mais s'il plaît à Dieu, votre fille ne sera mariée qu'à un homme de qualité, & quand même vous n'auriez rien à lui donner, j'ai assez de bien pour lui procurer son mariage.

Comme Huon parloit avec la Duchesse de son départ, & comme elle auroit bien desiré aller avec lui; mais il la laissa avec son oncle, Bernard son cousin & sa fille Clairette.

LA Duchesse voyant que Huon parloit d'aller vers le Roi Oberon, elle fut bien fâchée & dit à son mari: Mon cher ami, qu'à Dieu ne plaise que vous partiez sans moi; car si vous avez quelque malheur je veux les partager, de meme que si vous avez quelque bonheur. Je me suis tant ennuyée pendant votre abscence. Ma chère épouse, lui dit Huon, je vous prie de vous déporter de cela, & de rester ici avec votre fille; car le voyage seroit trop pénible pour vous. Je vous laisserai ici avec mon oncle l'Abbé de Clugny & Bernard, qui vous tiendront compagnie. Esclarmonde lui dit: Je ne pourrai rester ici sans vous, j'aime mieux encourir des dangers que de demeurer ici seule. Ainsi, telle excuse ou remontrance que Huon put lui faire, il ne put l'engager à rester.

Huon lui dit: Ma chère amie, puisque vous voulez absolument venir avec moi, partager le bien & le mal que je pourai avoir, j'y consens. Quand l'Abbé & Bernard virent la bonne volonté de Huon, ils en furent bien fâchés, ils tâchoient de détourner Esclarmonde de ce voyage, ils ne purent en venir à bout. Huon pria le bon Abbé de vouloir bien prendre soin de sa fille pendant son abscence; il promit qu'il reviendroit le plutôt qu'il lui seroit

seroit possible. Il faut nécessairement que j'aille prendre possession du Royaume que le Roi Oberon m'ordonne; je vous prie en conséquence, mon cher oncle & vous mon cher cousin Bernard, d'avoir soin de ma fille & de mes Seigneuries, je vous les confie; & à vous mon oncle, je vous laisse mes trésors & mes pierreries pour marier ma fille. Mon cher oncle, lui dit Huon, je vous prie d'envoyer au jeune Roi Louis, la patte du Griffon que j'ai apporté d'outremer, vous voudrez bien le saluer de ma part. Sire, dit le bon Abbé de Clugny, avant que Pâque soit venu, votre message sera accompli, il le fit effectivement dont le jeune Roi fut bien joyeux, & il la fit suspendre dans son Palais, elle fut depuis suspendue dans la Sainte Chapelle de Paris où elle est encore.

Comme le Roi Oberon couronna Huon & Esclarmonde, & leur donna son Royaume & sa puissance en Féérie, & de la paix qui fut faite entre Huon & le Roi Artus.

QUand le Peuple, les Chevaliers & les Dames de Féérie eurent entendu le Roi Oberon, ils furent bien fâchés de ce qu'il leur avoit dit qu'il alloit les quitter, & ils lui dirent: Sire, puisque c'est votre volonté, nous sommes contens de recevoir pour Roi & Seigneur, Huhon & pour Reine, Esclarmonde son épouse. Le Roi Oberon voyant que ses Barons étoient contens de sa proposition; fit a porter deux couronnes, mit l'une sur la tête de Huon & l'autre sur celle d'Esclarmonde; il fit ensuite apporter son cor, sa nappe, son hanap & le bon haubert, & il donna tout à Huon de Bordeaux pour en disposer à sa volonté. Les Chevaliers & Dames de Féérie qui étoient dans le Palais, en témoignerent beaucoup de satisfaction. Hugon se mi à un fenêtre & vit sur la montagne où il avoit passé, beaucoup de tentes & d'étendarts, il demanda au Roi Oberon ce que se pouvoit être, il lui répondit: c'est le Roi Artus qui vient ici dans l'espérance d'avoir mon Royaume & ma dignité, mais il y vient trop tard; car vous avez tenus la promesse que vous m'aviez faite, & si vous ne fussiez pas venu, il auroit eu mon Royaume & toute ma puissance. Je sais qu'il sera bientôt ici pour me parler & il sera certainement bien fâché de votre venue, mais je ferai tout mon possible pour que vous soyez en paix l'un avec l'autre, car il est juste qu'il vous obéisse Peu de tems après le Roi Artus entra avec ses Chevaliers dans la Ville de Montmur, ils vinrent au Palais, il avoit avec lui sa sœur Morgue la Fée, & Transline leur niéce, il vint saluer le Roi qui les reçut très bien, & lui dit Artus, soyez le bien venu ainsi que Morgue votre sœur & Transline votre niéce, dites moi, je vous prie, quel est ce bel enfant que je vois devant votre sœur? Sire, répondit Artus, il s'appelle Mervin &, est fils à Oger le Danois, qui a épousé ma sœur que vous voyez, il est résté dans mon pays pour le gouverneur jusqu'à mon retour. Je suis bien charmé de votre arrivée je vous avois mandé que quand il plairoit à Dieu de m'appeller à lui vous vinssiez prendre possession de mon Royaume & de mon pouvoir en Féérie, mais voici le Duc Huon & Esclarmonde son épouse auxquels je l'ai donné pour en jouir comme je faisois ci-devant, ainsi je vous prie de lui obéir comme au Roi souverain de toute Féérie & d'entretenir avec lui une amitié toujours durable. Quand le Roi Artus entendit le Roi Oberon lui parler ainsi, il lui répondit fierement: Sire, vous n'avez pas sans

doute oublié que vous m'avez promis que vous me donneriez votre Royaume après votre mort & je vois que vous l'avez donné au Duc Huon de Bordeaux. Ainsi qu'il s'en retourne dans sa Ville où il a laissé sa fille Clairette, qu'il l'aille marier, il n'a pas besoin ici. J'aimerois mieux être exilé pour toujours de mon Royaume, que de lui rendre hommage, il n'aura jamais aucun droit sur moi, qui ne l'ait acquis à la pointe de l'épée. Quand Hugon entendit Artus s'exprimer ainsi, il lui dit : Apprenez que vos menaces ne me font aucune impression & que j'aurai sur vous l'autoité, puisque c'est la volonté du Roi, ainsi vous pouvez vous en retourner dans votre pays, Le Roi Oberon voyant qu'il s'alloit élever une très-grande guerre entre les deux Rois, dit qu'il vouloit être Juge de leur différend ; il dit à Artus que s'il parloit davantage contre Huon le souverain Roi de toute la Féérie, qu'il le feroit pendant trente ans luiton en mer, mais que s'il vouloit le croire, il s'accorderoit avec Huon. Artus ne voulut lui rien répondre.

Morgue la Fée & Transline se mirent à genoux devant le Roi & le prièrent très-humblement d'avoir pitié de son frère Artus & lui pardonner sa faute. Quand Morgue eut parlé. le Roi Artus se mit à genoux & dit : Sire, je vous prie de me pardonner si j'ai trop parlé contre votre volonté. Artus, lui dit, Roi Oberon, je vous pardonne, mais apprenez que ce n'est qu'en faveur de votre sœur qui m'a supplié de le faire, sans quoi je vous aurois fait voir jusqu'à quel point mon pouvoir s'étend dans la Féérie. j'en fais dès-à-présent remise au Duc Huon de Bordeaux qui est l'homme que j'aime davantage. Huon remercia très-honorablement le noble Roi Oberon.

Des ordonnances & Regles que fit le Roi Oberon avant de mourir.

LE Roi Oberon ayant cédé son Royaume à Huon, il appela le Roi Artus & lui dit, comme je desire que vous viviez en paix avec Huhon après ma mort, je vous donne le Royaume de Boulquant & celui que Sibile occuppe de ma part, ainsi que toutes les Fééries des plaines de Tartarie, pour en faire à votre volonté. Vous aurez autant de puissance dans ces lieux comme Huon dans mon Royaume, pourvu que vous lui rendiez hommage & que vous ayez la paix ensemble Alors le Roi Artus, Morgue, Transline & tous les Barrons qui étoient-là remercièrent le Roi Oberon & trouvèrent qu'il avoit fait un présent assez beau.

Le Roi Artus vint ensuite en présence du Roi Oberon, rendre hommage & embrasser Huon de Bordeaux. Tout le Palais retentissoit de la joie que l'on avoit de voir ces deux Rois en paix & en bonne union, ce jour fut pour eux un jour de solemnité. Mais le Roi Oberon content d'avoir remis son Royaume en de bonnes mains & sentant approcher sa dernière heure, car il savoit quand il devoit mourir, remercia Notre Seigneur des graces qu'il lui avoit faites pendant sa vie, il appela Huon de Bordeaux, Artus, Gloriand & Malebron, & leur dit : Seigneurs, je vous ai prévenu que je n'ai plus guère à rester avec vous, & vous Huon, comme j'ai reconnu en vous beaucoup de sagesse & de prudence, je vous ai choisi pour vous remettre la possession de mon Royaume & l'administration de toutes les Fééries tant sur les luitons que sur des choses secrettes & inconnues aux autres hommes, joint à cela, vous aurez autant de pouvoir que j'en avois. Je vous recom-

mande de fonder après ma mort une Abbaye dans cette prairie qui avoisine la Vi le & je prétends que mon corps soit enterré dans l'église que l'on y bâtira; je vous recommande aussi de récompenser & de prendre à votre service tous les gens qui étoient au mien.

Quand le Roi Oberon eut fait toutes ses recommandations, Huon lui répondit: Grand Roi! je suis bien reconnoissant des dons que vous m'avez fait & je ne manquerai pas, moyennant la grace de Dieu, d'observer exactement tout ce que vous m'avez recommandé, j'espère que mon ame n'en sera point chargée au jour du Jugement. Les Seigneurs & Dames qui étoient présens ayant entendu les paroles du Roi Obron, ils voyoient aussi que sa fin approchoit, alors la consternation se répandit dans le Palais & dans toute la Ville, on entendoit par tout des gémissemens. Le Roi Oberon étoit dans son lit & adressoit ses prieres à Dieu, il tenoit Huon par la main & lui disoit Mon cher ami, pries pour moi, il fit le signe de la Croix & recommanda son ame à Dieu, & elle fut aussi tôt emportée par les Anges que Jesus-Christ y avoit envoyé, en s'envolant ils répandirent une grande clarté dans le Palais, on y ressentoit une odeur si douce qu'il sembloit que l'on fut en Paradis, ils furent bien certains que l'ame du Roi Oberon étoit sauvée, Quand Huon. Esclarmonde, Artus, Translin, le Roi Caraheu, Gloriand, Malebron & tous les Chevaliers & Dames virent que le Roi Oberon étoit mort, ils versèrent un torrent de larmes. Huon fit ensuite bâtir une Abbaye & y fit enterrer le corps du Roi Oberon comme il lui avoit recommandé. Après la cérémonie des funérailles, ils retournèrent au Palais & l'on prépara les tables, il y avoit trois Rois & deux Reins d'une rare beauté, savoir: Le Roi Huon qui étoit au haut de la table, ensuite le Roi Artus, le Roi Caraheu & les deux Reines, ensuite les autres Dames allerent dans leur chambre & ils furent tous magnifiquement servis. Après le repas, les autres Rois prirent congé du Roi Hugon & de la Reine Esclarmonde & retournèrent dans leur Royaume, excepté Morgue & Transline qui restèrent quelque tems avec Esclarmonde avec laquelle elles s'amusèrent beaucoup. Nous ne parlerons plus du Roi Hugon & Esclarmonde qui resteront dans le Royaume de Féérie jusqu'au jour du Jugement, & nous parlerons de la belle Clairette qui étoit à Bordeaux.

Comme le Roi d'Hongrie & le Roi d'Angleterre, Florent, fils du Roi d'Arragon, demandèrent la belle Clairette en mariage, comme elle fut trahie par Brohars, comme Bernard fut noyé, & des maux que le traitre Brohars fit souffrir à Clairette, dont elle mourut.

VOus avez vu ci devant comme le Roi Huon & la Reine Esclarmonde, au départ qu'ils firent de Bordeaux, recommandèrent leur fille Clairette à la garde du bon Abbé de Clugny, elle augmenta en beauté, de maniere qu'à l'age de quinze ans elle étoit recherchée en mariage par des Rois & des Princes, son oncle & Bernard étoient très-embarrassés de répondre à tous ceux qui venoient lui faire la cour. Le premier fut le Roi d'Angleterre & le second fut le Roi d'Hongrie & enfin le troisième étoit Florent, fils du Roi d'Arragon, mais le Roi d'Hongrie sur tout la vouloit avoir. L'Abbé répondit à ces embassadeurs qu'il ne pouvoit leur donner aucune parole qu'il n'eut l'aveu du Duc Huon de Bordeaux son Pere,

rrait que s'il ne retournoit à la Saint-Jean on fixeroit un jour pour traiter dudit mariage dans la Ville de Blayes, ce qui satisfit beaucoup le Roi d'Hongrie. Le lendemain matin l'Abbé de Cluguy se mit en chemin pour aller à Blayes où il se trouveroit avec les Rois d'Angleterre, d'Hongrie & Florent fils du Roi d'Arragon, il laissa la belle Clairette à la garde de Bernard son cousin qui l'aimoit beaucoup. Le bon Abbé étant arrivé à Blayes, fit tendre des tapisseris par toutes les rues de la Ville, pour recevoir les Rois qui devoient y arriver, effectivement, ils arriverent le lendemain tous les trois en ordre. Le premier qui entra dans la Ville fut le Roi d'Angleterre qui à peine fut decendu de cheval, qu'il remonta pour aller chasser dans les Landes où il trouva quantité de cerfs & de biches.

Le Roi d'Hongrie entra ensuite dans la Ville en pompeux équipage & vint au Palais où l'Abbé le reçut avec grande joie, le Roi Florent vint après aussi en grande pompe, l'Abbé les salua avec beaucoup de politesse & leur dit que tout ce qu'il y avoit dans la Ville étoit à leur service & ils lui en firent leurs remercîmens.

Il y avoit dans cette Ville, un traître qui étoit de Bordeaux, il avoit entendu toutes les conclusions que l'on avoit prises, & comme l'Abbé de Clugny étoit convenu avec les trois Rois qu'il leur feroit voir Clairette & que celui qui lui plairoit le plus, l'auroit en mariage. Le traître conclut dès l'instant de leur enlever Clairette; il partit de Blayes pour exécuter son malheureux dessein, il monta sur un petit vaisseau & partit pour Bordeaux. Il y fut à peine arrivé, qu'il monta au Palais affectant un air embarassé, il salua Bernard & la belle Clairette, Bernard lui dit, je pense que tout va bien, car vous avez un air de gaieté qui nous annonce de bonnes nouvelles, dites-nous, s'il vous plaît, comment se porte l'Abbé de Clugny & comme il a reçu les Rois qui sont venus à Blayes.

Bernard, dit le traître, sachez que l'on n'a jamais vu tant de noblesse rassemblée dans la Ville de Blayes, que l'on en voit aujourd'hui, & afin que l'on puisse terminer incessament, le bon Abbé de Clugny, oncle de Mademoiselle Clairette, m'a chargé de vous dire qu'aussi-tôt que la nuit sera venue, vous fassiez déguiser en homme Mademoiselle Clairette & nous partirons pour la conduire auprès de lui, quand il sera environ midi, vous ordonnerez à ses femmes de chambres de partir & apporter avec elles tous ses ajustemens les plus riches & les plus beaux pour la parer comme il convient, elle en mettra seulement un dans le vaisseau sur lequel nous partirons, en attendant que l'on lui apporte les autres; le sujet pour lequel il m'a chargé de vous dire de la conduire auprès de lui, c'est afin qu'elle choisisse lequel des Rois elle aimera mieux avoir pour mari, elle pourra sans être apperçue, les voir & choisir celui qui lui plaira davantage. Bernard crut que le traître Brohars disoit la vérité, Hélas! pourquoi ajoutoit-il foi à ses paroles? Il n'y avoit pas dans l'Univers d'homme plus pervers & plus fourbe que lui, car sa famille n'étoit composée que de traîtres & Bernard le croyoit d'autant plus qu'il savoit qu'il avoit été auprès de l'Abbé de Clugny. Bernard dit alors à Clairette de préparer, tout ce qui lui étoit néeessaire pour partir. Dès que la nuit sera venue, vous vous déguiserez comme Brohars vous l'a recommandé, afin que vous ne soyez vue de personne jusqu'à ce que nous soyons arrivées à Blayes auprès de votre oncle.

Puisque cela fait plaisir à mon oncle & à vous, il est juste que je le fasse, répondit poliment Clairette. Elle monta aussi-tôt dans sa chambre où elle se fit habiller par ses femmes qui ne purent s'empêcher de rire de la voir déguisée en homme. Le traître Brohars fit tant qu'il trouva un vaisseau qu'il fit amener vers la poterne du Palais ; il mit dedans une pierre assez pesante à laquelle il attacha une grosse corde, il dit ensuite à Bernard qu'il étoit tems de partir s'ils vouloient arriver à Blayes avant qu'il fut minuit. Bernard vint auprès de Clairette & il la trouva prête à partir, il lui dit en badinant qu'elle avoit l'air d'un grand Écuyer. Bernard s'arma de son épée & se disposa à partir. Brohars passa le premier & Bernard tenant Clairette par le bras, sortit avec elle par la poterne, sans que personne les eut apperçu. Quand ils furent au bord de la mer, Brohars entra dans le vaisseau & pris Clairette par la main pour l'aider à y entrer & la fit placer à un bout, Bernard y entra après ; Brohars prit alors la pierre & la laissant couler dans l'eau, il retint la corde à laquelle elle étoit attachée. il dit à Bernard qu'il faisoit cela, afin que leur vaisseau ne fut emporté par le courant de l'eau ; un peu de tems après, il dit à Bernard de tenir la corde & qu'ils la retireroient quand il en seroit tems. Bernard qui ne se méfioit nullement, fit comme le traître lui avoit recommandé, Brohars prit un aviron & ils se trouverent bientôt éloigné du Palais.

Comme le traître Brohars noya Bernard, de leurs aventures, & comme il périt.

Brohars voyant qu'ils étoient éloignés de la Ville & que la nuit étoit fort obscure, vint auprès de Bernard & lui dit de tirer la pierre hors de l'eau, ce que voulant faire, il se baissa, mais le traître le prit par la jambe & le fit tomber dans l'eau ; ainsi périt malheureusement celui qui étoit au nombre des meilleurs Chevaliers, de son tems. Quand Clairette vit que le traître avoit noyé Bernard, elle jetta un grand cri & se jetta sur Brohars & le tira par les cheveux, le traître se sentant ainsi traité, se retourna & jetta brutalement Clairette toute étendue dans le vaisseau & la battit indignement, en lui disant que ses cris & ses larmes ne lui serviroient de rien, & que malgré elle il en vouloit faire à sa volonté. Clairette épouvantée par les menaces de ce traître trembloit de tous ses membres, elle se recommanda à notre Seigneur Jesus-Christ & à la Vierge sa mère, les priant de la délivrer de ce misérable qui ne cherchoit qu'à la déshonorer. Le traître Brohars revint auprès de Clairette & lui dit qu'elle feroit mieux de se rendre à lui de bon gré que de force, que si elle persistoit à ne pas vouloir se rendre, il la jetteroit dans la Gironde. O traître, lui dit-elle, tu ne jouiras jamais de moi. Alors ce meurtrier la frappa tant qu'il la laissa pour morte dans le vaisseau, voyant qu'il ne pouvoit lui rien faire autre chose pour le moment, il étoit si fatigué qu'il s'endormit, le vaisseau alloit au gré de l'eau : il étoit déja grand jour, ils commençoient à sortir de le riviere de Gironde ; Clairette qui étoit toute éplorée voyant que le traître dormoit, prit un pain qu'il avoit à ses côtés & pressée par la faim, elle le mangea sans en rien laisser. Elle adressa ensuite ses prieres à Dieu pour qu'il lui fit la grace de garder sa virginité contre le tyran qui l'avoit trahie. Le vaiseau entra dans la mer, le vent étoit fort & ils n'avoient point de voiles, mais il survint un vent

qui prit le vaisseau en flanc & le força d'aborder auprès d'une Isle. Brohars se réveilla & fut bien aise de voir la terre ferme, car il reconnut le pays, il dit à Clairette, tu vois bien maintenant que tu ne peut résister à ma volonté, car il n'y a personne ici pour te secourir & ta défense est de bien peu de va eur, nous sommes d'ailleurs da s une Isle déserte & qui est environnée de la mer, je pense que nous ne pourrous jamais en sortir, ainsi ne crains rien, je ne te ferai aucun mal pour le moment. Le malheureux dépité de se voir dans cette Isle; commença à jurer Dieu & sa Mere & le jour de sa naissance, car il vit bien qu'il falloit mourir de faim dans ce désert, car leur vaisseau n'étoit pas propre à mettre en mer, & ils seroient infailliblement péris, s'ils se fussent embarqués, il étoit si accablé par ces tristes réflexions, que Dieu permit qu'il n'eut plus envie de rien faire à Clairette, car Dieu ne vouloit pas qu'elle fut deshonorée. Quand Clairette se vit près du rivage, elle sortit du vaisseau & monta sur le rocher. Que Dieu la veuille préserver de tous dangers dans ce lieu désert. Il y avoit dans cet endroit six écumeurs de mer qui épioient les Marchands qui entroient où sortoient de Gironde, ils avoient une petite galliote à six rames qu'ils avoient placée dans un recoin & couverte de feuillages, Brohars voyant que Clairette se sauvoit de toutes ses forces lui cria : Belle, votre fuite ne peut vous servir de rien, car que ce soit de gré ou de force, je ferai cette nuit ma volonté avec vous. Quand les six pirates qui étoient dans l'Isle entendirent les paroles de Brohars qui crioit après la Demoiselle, ils furent bien surpris & craignirent que ce ne fût quelqu'un qui les épiât. Clairette qui couroit sur la montagne leur cria le plus haut qu'elle put: Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de [illegible] pitié de moi & me secourir contre les brutalités de ce meurtrier qui la nuit derniere m'a ravie & enlevée de la Ville de Bordeaux, & je suis fille du noble Duc [illegible]. Quand les Pirates entendirent la Demoiselle, ils s'imaginèrent que c'étoit une feinte pour les surprendre, mais dès qu'ils apperçurent Brohars qui couroit à toutes forces, le maître de la bande vint au-devant deBrohars & lui dit : comment avez-vous eu assez de hardiesse pour venir ici ? nous voyons bien que vous n'êtes venu ici que pour nous épier, mais vous ne nous accuserez jamais. Il tira alors son couteau & lui dit qu'il alloit lui faire perdre la vie. Quand Brohars vit les six pirates, il se prépara à se défendre & tira son épée dont il donna un coup si terrible au chef de la bande, qu'il le partageât. Les cinq Pirates voyant que leur chef venoit d'être tué par Brohars, en furent si indignés qu'ils se jettèrent sur lui comme des forcénés, mais Brohars se défendit si courageusement qu'il en abbatit quatre auparavant que d'avoir aucun mal. Pendant qu'ils se battoient, la belle Clairette qui étoit dans la place où étoient auparavant les pirates, trouva une table sur laquelle il y avoit de quoi boire & manger, Quand elle vit cela, elle remercia Dieu & but & mangea autant qu'elle en avoit besoin. Elle vit que les pirates avoient déja jetté Brohars par terre, ce qui la rendit bien contente, mais elle ne savoit pas avec quels gens elle venoit de se trouver. Quand les pirates eurent renversé par terre le traître & cruel Brohars, ils lui demandèrent la raison pourquoi il avoit emmené cette Demoiselle, il leur raconta tout au long qui elle étoit & comme il l'avoit ravie pour la déshonorer

dans l'intention de se marier avec elle dans un pays étranger. Quand les pirates eurent entendu ce que Brohars leur avoit conté, ils lui dirent : Méchant homme, il n'y a point de tourmens au monde que vous ne méritiez, ce sera nous qui vous les feront souffrir. Ils le prirent, le lièrent & le pendirent par les pieds à un arbre ils allumèrent ensuite un grand feu sous sa tête & lui firent subir une cruelle mort, ainsi le traître Brohars finit malheureusement le cours d'une vie remplie d'horreurs. Les deux pirates qui restoient vinrent au lieu où étoient la noble Demoiselle, ils lui demandèrent de quelle condit on elle étoit, elle leur répondit qu'elle se nommoit Clairette, elle leur raconta ensuite la manière indigne dont s'étoit servie le perfide Brohars pour l'enlever de son pays & la deshonorer. Après qu'elle leur eut raconté son histoire, ils lui ôterent sa robe & lui en donnèrent une plus belle, quand ils la virent ainsi ajustée, ils la trouvèrent charmante & ne purent s'empêcher de lui faire compliment sur sa grande beauté, car ils ne croyoient pas que l'on en put trouver de plus belle dans tout l'univers : sa beauté reparoissoit parce qu'elle étoit délivrée du cruel Brohars. Quand l'un des pirates la vit si belle, il dit à son camarade que la nuit prochaine il jouiroit à sa volonté de la belle Demoiselle, l'autre lui répondit qu'il ne le souffriroit pas & que c'étoit lui qui le premier avoit abbatu le traître Brohars. Quand le pirate entendit son camarade, il tira son couteau, s'approcha de lui & lui enfonça dans le corps jusqu'au manche, & quand il se sentit blessé il vint comme un enragé contre son adversaire l'épée à la main, dont il en asséna un si grand coup qu'il l'abbattit mort ; il tomba mort presque en même temps que l'autre, ainsi la pauvre Clairette se trouva seul dans cette Isle auprès des [illegible] tes qui étoient couchés sur la poussiere. Se voyant ainsi seule & abandonnée, & ne sachant à qui avoir recours dans cette Isle déserte, elle se mit à pleurer amèrement & à former des regrets en disant : Grand Dieu ! Je vous prie d'avoir pitié de ma situation & de me faire la grace qu'en tel endroit que je me trouve je puisse garder ma virginité, faites-moi aussi la grace de pouvoir sortir de cet horrible lieu. Je parlerai dans le Chapitre suivant des Rois & des Princes qui étoient à Blayes & qui attendoient la venue de la belle Clairette.

Il est parlé dans ce Chapitre du deuil que l'Abbé de Clugny & les Princes de la Ville de Bordeaux menoient à l'occasion du ravissement de la belle Clairette & qui fut encore augmenté quand ils virent six hommes qui portoient Bernard étendu mort, & de la punition qui fut faite sur la famille du traître Brohars qui avoit noyé le vaillant & prud'homme Bernard.

QUand les Rois & les Princes furent arrivés à Blayes & qu'ils eurent parlé au bon Abbé, ils conclurent avec lui que l'on fit venir la Demoiselle Clairette & que celui qui lui plairoit davantage, seroit son mari, ils y consentirent d'autant mieux que chacun d'eux se croyoit plus beau que l'autre & à la vérité on ne pouvoit guère trouver de plus beaux Princes qu'eux, mais principalement Florent, fils du Roi d'Arragon, l'emportoit sur tous les autres, comme ils étoient à délibérer pour envoyer chercher la belle Clairette à Bordeaux, ils virent arriver des Chevaliers, Ecuyers, Dames & Demoiselles qui étoient venus, croyant trouver Clairette, elles lui apportoient toutes ses robes

[illegible] Brohars leur avoit pour la passer. Quand ils y furent arrivés ils vinrent droit au Palais. L'Abbé de Clugny qui étoit à la porte du Palais, voyant arriver les Dames & Demoiselles, il crut que c'étoit sa belle niece Clairette, il décendit précipitamment les degrés & vint au-devant d'eux. Il leur demanda où étoit sa niéce Clairette ? Sire, lui répondirent les Chevaliers, nous croyons la trouver auprès de vous, car elle est partie très-tard hier au soir de la Ville de Bordeaux, pour venir vous trouver & c'est Brohars qui l'est venu chercher & qui l'a emmenée avec Bernard, il nous a recommandé de nous trouver à cette heure dans ce Palais, ils racontèrent ensuite au bon Abbé la manière dont Brohars s'étoit servie pour emmener la belle Clairette. Quand le bon Abbé de Clugny les eut entendu, il tomba en foiblesse, de maniere que tous ceux qui étoient présens, le crurent mort, il jetta aussi-tôt un grand cri & dit : O ma très-chere niece, que je suis malheureux de vous avoir perdue ! Plût à notre Seigneur Jesus-Christ que je fusse mort & enterré, car je ne pourrai jamais survivre à une perte aussi considérable O traître & malheureux Brohars, jamais ta famille ne fit aucun bien. O mon cher Bernard, qu'est devenu votre courage & toute la prudence dont je vous croyois capable ? Je ne pourrai jamais m'imaginer que vous soyez complice d'une aussi noire & aussi méchante action. Cette triste nouvelle fut bientôt répandue dans toute la Ville de Blayes ; dès qu'elle fut parvenue aux Rois & aux Princes, ils vinrent au Palais en grande hâte, où ils trouverent le bon Abbé de Clugny tout en larmes, ils l'auroient fait mourir, s'ils ne lui avoient pas connu autant de probité & de prudence comme il y en avoit en lui, c'est pour cette raison qu'ils ne lui firent aucun mal. Ils montèrent tous à cheval & partirent de Bordeaux où ils trouverent les Bourgeois & Bourgeoises, & le menu peuple en cris & en larmes. regrettant le Duc Huon, la Duchesse Esclarmonde & leur fille Clairette qui étoit perdue & trahie par Brohars qui l'avoit enlevée pour en jouir. Quand l'Abbé de Clugny & tous les Princes furent entrés dans la Ville, ils ne purent s'empêcher de répandre des pleurs & pour comble de douleur, ils virent venir six hommes qui apportoient le corps de Bernard qu'ils avoient trouvé noyé dans la riviere de Gironde ; à ce triste appareil, les cris & les gémissemens redoublerent. La perte de Bernard leur fut d'autant plus sensible, qu'ils l'avoient beaucoup aimé & ce seroit un récit trop triste que de raconter le deuil que firent l'Abbé de Clugny, les Princes & le peuple de Bordeaux. Les Rois & les Princes qui étoient avec l'Abbé prirent connoissance de la famille du perfide Brohars & du fond de sa trahison dont ils étoient déjà informés. Ils firent faire dans toute la Ville de Bordeaux, une recherche exacte de tous ceux qu'on connoissoit être de la famille de Brohars & on en trouva soixante-dix, tant homme que femmes & enfans qui furent tous noyés dans la riviere de Gironde, afin qu'une famille aussi abominable fut entierement éteinte & qu'il n'en fut plus mémoire. Quand on eut executé toutes ces choses, les Rois & les Princes partirent de la noble Ville de Bordeaux & s'en retournerent dans leurs pays bien fâchés de n'avoir pu seulement voir la belle Clairette. L'Abbé de Clugny resta à Bordeaux & fit enterrer honorablement le corps de Bernard qui fut universellement regretté.

Comme

Comme la belle Clairette vint seule sur le bord de la mer, où le Roi de Grenade vint aborder dans un grand vaisseau, & emmena la belle Clairette avec lui; comme le vent les fit arriver près de Courtouse, & Clairette fut sauvée; & tous les Sarrasins furent tués par Pierre d'Arragon, qui emmena la Demoiselle à Tarragone; & des amours de Florent & de Clairette.

APrès que tous les Barons se furent entretués, & que Brohars fut mort, la belle Clairette demeura seule & égarée sur la montagne, & n'avoit pour toute compagnie que les hommes qui s'étoient tués; elle commença à pleurer, en disant: Grand Dieu! Pourquoi donc suis-je née! Hélas! quelle destinée & quel malheur j'ai donc dans ce monde; il vaudroit mieux pour moi que je fusse morte, car je vois bien que je ne sortirai jamais d'ici, je ne sais que devenir, ni où je pourrai me retirer. Après qu'elle eut fait tous ses regrets, elle se mit à descendre la montagne, & vint auprès du vaisseau d'où elle étoit partie.

Quand elle fut arrivée vers le rivage de la mer, elle vit un gros vaisseau qui venoit de rafraîchir & couper du bois. Quand elle eut vu venir le vaisseau au port où elle étoit, elle fut bien contente, elle remercia Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle crut d'abord que c'étoit des Chrétiens; mais ils étoient Sarrasins; il y avoit avec eux un Roi qui étoit leur maître, il étoit Roi de Grenade, & s'en retournoit dans son pays; mais il fut contraint d'y revenir par ce lieu, tant il avoit eu d'infortunes sur mer. Quand ils furent arrivés dans le port, ils jettèrent l'ancre, descendirent à terre, & virent la malheureuse Clairette qui étoit seule sur le rivage. Le Roi, qui, le premier, étoit descendu à terre, lui demanda qui elle étoit, & de quel pays? Sire, lui dit Clairette, puisque vous voulez savoir mon état & qui je suis, je vous le dirai. Alors Clairette lui raconta devant tous ceux qui étoient-là, qu'elle étoit fille du Duc Huon de Bordeaux, puis elle leur raconta mot pour mot toute l'aventure qui lui étoit arrivée. Quand le Roi Sarrasin entendit Clairette, il en fut bien réjoui, & lui dit: Belle Demoiselle, vous êtes bienheureuse de m'avoir trouvé, je n'ai point encore de femme, vous serez la mienne, & je coucherai cette nuit avec vous; mais il faut auparavant que vous reniez votre loi, & que vous croyez à la loi de Mahomet à laquelle je crois. Quand Clairette entendit le Roi Payen, elle lui dit: Sire, à Dieu ne plaise que j'abandonne la loi de Jésus-Christ pour croire à celle de Mahomet, je me laisserois plutôt traîner à quatre chevaux que d'être la femme d'un homme comme vous. Quand le Roi entendit Clairette qui le méprisoit tant, il leva la main & lui appliqua un soufflet d'une si terrible force, qu'il la jetta toute étendue à ses pieds, & lui fit sortir le sang par la bouche & par le nez; ses gens le blâmèrent beaucoup de cette action; il leur répondit: Comment donc, n'avez-vous pas entendu comme elle a blasphémé contre notre loi, elle m'a méprisé comme si j'étois un valet; il étoit tellement irrité contre Clairette, qu'il ordonnât à ses gens de la prendre & la jetter dans la mer.

Les Sarrasins vinrent vers Clairette, ils la prirent rudement & l'emmenèrent malgré elle dans leur vaisseau. Ils la cachèrent aux yeux du Roi; ils levèrent l'ancre, firent voile & partirent; le vent qui étoit favorable les éloigna bien-tôt de la terre, & ils voguèrent avec beaucoup

de vitesse. Comme le Roi se promenoit dans le vaisseau, il fut très-surpris d'y voir Clairette, qu'il croyoit que ses gens avoient noyée; il la considéra & la trouva si belle, qu'il ne pouvoit s'imagner qu'il y eut de plus belle au monde. Il désiroit beaucoup la posséder, & lui dit : Belle fille, puisque je vous tiens dans mon vaisseau, vos plaintes & vos larmes ne pourront vous sauver en aucune manière, car je coucherai cette nuit avec vous. Quand Clairette eut entendu l'indigne proposition que venoit de faire ce Roi Sarrasin, elle se mit à prier Dieu de lui faire la grace qu'elle put conserver sa virginité, & de la délivrer des mains des Sarrasins; elle se mit ensuite à genoux devant ce Roi cruel, le pria d'avoir pitié d'elle, & qu'elle feroit à sa volonté, mais à condition qu'il la reconduiroit dans sa patrie. Belle, lui dit le Roi, de bonne volonté ou non, je ne vous quitterai point que je n'aye couché une nuit avec vous, & que je ne vous aie tenu dans mes bras. Clairette voyant que le Roi ne vouloit pas se désister, se prit à pleurer amèrement, & pria la Vierge Marie de vouloir bien la secourir en cette cruelle perplexité où elle se voyoit réduite à perdre ou l'honneur ou la vie. Alors il s'éleva un vent considérable qui causa une tempête si affreuse, que de très-calme que la mer étoit, elle commença à grossir & à s'enfler avec tant de furie, que les vagues élevoient leur vaisseau jusqu'aux nues, & le précipitoient ensuite dans les abymes les plus profonds, de manière qu'ils furent obligés d'abandonner leur vaisseau à la fureur des vents. Ils furent tous saisis d'une terreur si grande, qu'ils trembloient tous pour leur vie. La force des vents mit leurs voiles en pièces; peu s'en fallut que le vaisseau ne périt. Ils imploroient Mahomet, & le prioient de vouloir bien les secourir en ce moment où ils se voyoient si prés de leur perte. Le Roi étoit si consterné, qu'il n'avoit pas envie de parler de son indigne amour à Clairette. L'infortunée Demoiselle étoit dans des transes mortelles durant la tempête, qui les bouleversa pendant toute la nuit. Le vent poussa tellement leur vaisseau, qu'ils passèrent bien loin de Valence, & que le lendemain au matin, ils se trouvèrent auprès de la ville de Courtouse; dès qu'ils apperçurent la ville, ils reconnurent qu'elle étoit Chrétienne, & ils ne virent aucun moyen de pouvoir s'en éloigner, mais ils préférèrent le hasard d'être esclaves, à celui d'être ensevelis dans les flots. Comme ils arrivoient, il y avoit au port un noble Chevalier que l'on nommoit Messire Pierre d'Arragon; il vit venir de loin le vaisseau, & pensa bien que si on ne lui portoit du secours, il périroit infailliblement, tant il étoit en mauvais équipage, & qu'il pourroit échouer contre le rocher, ce qui causeroit une perte considérable tant de gens que de marchandises. Il s'écria à haute voix que chacun allât sur les galères pour secourir le vaisseau. Les matelots montèrent sur les galères pour aller au secours du vaisseau. Quand les Sarrasins virent les galères, ils eurent grande peur d'être tués; il y vint deux Payens qui voulurent prendre Clairette pour la jetter dans la mer, mais elle se retint de toute sa force au mât du vaisseau, & ils ne purent venir à bout de l'en arracher; cependant les Arragonois qui étoient sur la galère, commencèrent à approcher le vaisseau, & jettèrent les crochets pour la rejoindre.

La pauvre Clairette qui étoit dans le vaisseau avoit grande peur; mais elle fut bien joyeuse quand elle reconnut que ceux qui venoient attaquer le vaisseau,

étoient tous chrétiens. Les Arragonois se lancèrent aux cordages, & entrèrent dans le vaisseau. Quand Pierre d'Arragon & ses gens y furent entrés, ils virent Clairette qui étoit toute en larmes, ils demandèrent aux Sarrasins, où avez-vous pris cette noble Princesse que nous avons vu, que vous vouliez jetter dans la mer il n' y a qu'un instant, si nous ne fussions pas venus à son secours ? Il y en eut un qui répondit : Sire, nous sommes de Grenade, nous avons été poussés à ce port par la tempête, & nous sommes tous prêts de devenir vos esclaves, ou de payer la rançon que vous nous demanderez. Payen, lui dit Pierre d'Arragon, tout l'or de l'Univers ne pourroit vous garantir de la mort. Il commanda alors à ses gens d'exterminer les Sarrasins sans en excepter un seul. Ses ordres furent bientôt exécutés, & ils mirent en pièces les Sarrasins, néanmoins ils en exceptèrent le Roi, à qui Pierre demanda pourquoi & à quel sujet ils vouloient noyer cette noble Demoiselle, & en quel endroit ils l'avoient trouvée. Sire, dit le Roi, nous ne la connoissons pas, & ne savons pas qui elle est; nous l'avons trouvée seule & abandonée dans une île. La voyant si belle, je desirai beaucoup en jouir, je la fis mettre dans mon vaisseau, & je pensois faire ma volonté avec elle; mais elle n'a jamais voulu le souffrir, & je l'avois prise en haine. Vassal, lui dit Pierre d'Arragon, vous allez périr avec vos gens, si vous ne voulez pas croire en Jésus-Christ & à la Vierge Marie, & renoncer à la loi de Mahomet, dans laquelle vous êtes né. Sire, dit le Payen; j'aimerois mieux être écorché vif, que d'abandonner ma loi pour croire à celle de Jésus-Christ. Quand Pierre d'Arragon l'entendit, il lui donna sur la tête un coup si terrible avec son épée, qu'il l'étendit mort au nombre des autres Payens, dont Clairette fut bien aise, car elle se vit délivrée du plus barbare des hommes. Pierre d'Arragon s'approcha d'elle, & lui demanda qui elle étoit & où les Payens l'avoient trouvée. Sire, dit la pucelle, je suis née en France dans une ville appellée Nantes, située en Bretagne. Mon père qui étoit de Lisbonne desira d'aller voir ses amis; il s'embarqua avec deux de mes frères & moi & plusieurs autres marchands. Nous pensions entrer dans le port de Lisbonne, mais il s'éleva un vent si terrible, que nous fûmes obligés d'abandonner notre vaisseau à la garde de Dieu & au gré de la tempête; nous passâmes par des détroits, & vînmes échouer contre un rocher, où notre vaisseau se brisa en pièces, & tous ceux qui composoient l'équipage furent noyés, excepté moi, à qui Dieu fit la grace de me sauver sur un grand ballot de laine, sur lequel je m'étois mise, & les flots me jettèrent sur le rivage, dont je dois bien remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ; & je vis bientôt arriver ce Roi qui étoit sur ce vaisseau avec ses gens, qu'une tempête avoit conduit pareillement au lieu ou j'étois; ils me prirent & m'emportèrent sur leur vaisseau. Le Roi qui en étoit le maître, s'efforça de m'avoir pour me déshonorer; mais il survint une si grande tempête, qu'ils furent obligés d'arriver au port où vous les avez pris & mis à mort. Belle, lui dit Pierre, vous êtes bienheureuse, & vous devez bien remercier Notre-Seigneur de ce que vous êtes remise dans mes mains. Sire, lui répondit Clairette, je sais certainement bien que sans votre secours, je serois périe actuellement : ainsi, tant que Dieu me donnera des jours, je vous servirai comme la dernière de votre hôtel, je me confie en Dieu & en vos bontés. Belle, lui dit Pierre d'Arragon, tant que

je vivrai, vous ne manquerez de rien; car s'il plaît à Dieu, vous conserverez votre honneur & vos jours, vous pourrez trouver un mari qui vous rendra heureuse. Pierre d'Arragon prit aussi-tôt la Demoiselle par la main, & recommanda à ses gens de lever les voiles pour retourner à Tarragone, ville située entre Barcelone & Valence la grande, où étoit pour lors le Roi d'Arragon. Quand on eut levé les voiles, ils s'embarquèrent & perdirent bientôt la terre de vue; ils voguèrent tant qu'ils apperçurent, un matin, les tours & le palais de Tarragone, & ils remercièrent Notre-Seigneur. Comme ils approchoient de la ville, le Roi d'Arragon étoit appuyé à une des fenêtres de son palais, il vit venir six galères & un grand vaisseau, dont il fut bien surpris, & ne savoit ce que ce pouvoit être; mais quelques-uns qui les reconnurent, dirent au Roi que c'étoit son cousin Pierre d'Arragon qui venoit de faire une course sur la mer, où il avoit pris ce grand vaisseau & tout ce qui étoit dedans.

Quand le Roi d'Arragon apprit que son cousin Pierre d'Arragon venoit, il descendit de son palais avec ses Barons, & vint trouver son cousin Pierre d'Arragon sur le rivage. Quand il fut arrivé, il courut embrasser son cousin, & lui dit: Mon cher cousin, soyez le bien venu, je suis très-charmé de votre bonne aventure; dites-moi, je vous prie, où vous avez conquis ce vaisseau qui est si riche? Pierre d'Arragon lui raconta exactement comme la chose étoit arrivée, & comme il avoit sauvé cette Demoiselle des mains des Sarrasins, & il la fit voir au Roi, en lui disant: Sire, je pense que vous voyez aujourd'hui la plus belle, la plus aimable & la plus vertueuse Demoiselle que l'on puisse voir, & qui paroisse davantage être d'une noble extraction. Le Roi la regarda, & elle se jetta à ses pieds; le Roi la releva, & lui dit: Je vous prie de dire d'où vous venez, de quel lieu & de quelle famille vous êtes. Clairette qui craignoit d'être tombée en de mauvaises mains, baissa la tête & se mit à pleurer; un torrent de larmes innondoit son visage, & elle dit au Roi, je vous prie de ne me pas demander qui je suis, ni de quelle famille je suis, car je ne connois pas mes parens. Quand le Roi entendit la pucelle, & qu'il vit qu'elle étoit en proie à la douleur, il chercha tous les moyens de la consoler.

Pierre d'Arragon raconta au Roi tout ce que Clairette lui avoit dit: Elle a été trouvée dans une île déserte, par les Sarrasins que j'ai mis à mort; elle doit se trouver bienheureuse d'être tombée dans mes mains, car s'il plaît à Notre-Seigneur, je la marierai, & tâcherai de lui rendre son sort plus heureux. Le Roi Garin & Pierre d'Arragon sortirent alors du vaisseau, & vinrent dans la ville, il fit conduire la belle Clairette à son hôtel, par deux Gentilshommes, & en passant dans la ville, elle attira les regards des Dames & Demoiselles, qui louoient beaucoup sa beauté, & se disoient l'une à l'autre qu'elles n'avoient pas encore vues une Demoiselle si accomplie, ni qui eut l'air d'une naissance plus distinguée. Il y eut dans la ville de très-grandes réjouissances au sujet de l'arrivée de Pierre d'Arragon & de la Demoiselle qu'il avoit ammenée avec lui. Comme toute la ville étoit abandonnée à la joie, Florent le fils du Roi, qui venoit d'auprès de la Duchesse, entra dans la ville, & vit par les rues les Dames & Demoiselles, même les plus simples Bourgeoises, qui faisoient des fêtes dans plusieurs endroits; il vit toutes les rues tendues de tapisseries, surpris de voir tant de divertissemens, il demanda à un bour-

geois s'il y avoit quelque nôce, & quels gens se marioient, pour que l'on fit de si grandes fêtes ? Sire, lui répondit le bourgeois, ces fêtes, ces divertissemens que vous voyez, sont pour la bonne arrivée de Pierre d'Arragon, qui a été absent depuis très-long-tems; Dieu l'a aidé dans ses entreprises, car il a conquis le grand vaisseau de Malicques, sur lequel étoit le Roi de Grenade; il en a rapporté un butin considérable. Quand Florent eut vu la richesse du vaisseau, il vint à l'hôtel de Pierre d'Arragon son cousin; il lui fit bien des amitiés, & lui dit qu'il fut le bien venu, & qu'il étoit bien charmé de son bonheur. Pierre d'Arragon lui répondit: Graces à Notre-Seigneur, j'ai assez bien réussi; mais je veux vous faire voir que j'ai eu encore plus de bonheur que vous ne pensez, car j'ai trouvé quelque chose de plus de mérite que ce vaisseau; alors il lui fit voir Clairette qui étoit plongée dans la douleur, & il lui raconta comme il l'avoit conquise. Florent se sentit ému dès le premier regard qu'il jetta sur Clairette; plus il la considéroit, plus il étoit enchanté de sa beauté. Clairette le regarda aussi, mais elle n'osoit pas le fixer, il lui sembla qu'elle n'avoit jamais vu un plus beau jeune homme de corps & de visage. Florent qui ne pouvoit détourner ses regards de dessus la Demoiselle, se senti bientôt le cœur atteint d'un trait dangereux qu'amour lui lança. On n'eût jamais pu trouver deux cœurs, qui, dès la première entrevue fussent d'une meilleure intelligence. Florent & Clairette étoient tous deux ornés des agrémens de la beauté, & la nature, quelquefois, trop avare de ses dons, avoit pris plaisir à leur prodiguer. Les yeux fixés l'un sur l'autre, ils se regardoient tendrement. Si Florent eut pu savoir que c'étoit la belle Clairette fille du noble Roi Huon de Bordeaux, il l'eût bientôt épousée. Clairette fut bientôt éprise d'amour pour Florent, il desiroit bien savoir de quelle condition elle étoit, car elle avoit l'air bien distinguée. Il résolut de s'en informer, & de lui demander son amitié, & dit qu'il mourreroit de douleur si elle lui refusoit. Épris du plus violent amour pour Clairette, il lui prit la main, & la tirant un peu à l'écart, la fit asséoir, lui parla doucement pour ne pas être entendu; il lui témoigna toute la satisfaction qu'il avoit de la voir, il la pria ensuite de lui dire de quelle famille elle étoit ? Sire, lui répondit-elle, quel avantage pourriez-vous retirer d'être informé de ma naissance & de mon nom, cependant je vous le dirai, puisque vous êtes curieux de le savoir: Je suis la fille d'un chasseur, & j'étois au service de la Duchesse de Bordeaux, mais par la trahison la plus noire que l'on puisse jamais imaginer, j'ai été enlevée; & j'ai eu à supporter bien de la fatigue & de la misère. Si Dieu n'eut envoyé Pierre d'Arragon pour me secourir dans le vaisseau où j'étois, ma perte étoit écrite. Sire, j'espère néanmoins que vous n'abuserez point de de l'état malheureux où le sort m'a réduit, en voulant attenter à mon honneur, je pense que vous êtes trop bien né pour en avoir seulement l'idée: D'ailleurs, j'aimerois mieux périr que de m'abandonner à un homme, excepté à un mari. Belle, lui dit Florent, je vous promets au nom du Dieu qui m'a formé, que ni moi, ni autre n'oseroient seulement effleurer votre honneur, & si j'apprenois qu'il y eut quelqu'un qui eut la témérité de vous faire une proposition désagréable, je le ferois mourir dans les plus affreux tourmens, tant je desire être votre fidelle ami. Jamais on ne pourra nous séparer, & si le Roi mon-

père étoit mort, je ne tarderois pas à vous épouser. Sire, lui répondit Clairette, je vous prie de ne jamais penser à ce que vous venez de me dire, il ne conviendroit pas que le fils d'un Roi s'abbaissât à vouloir s'allier à une fille d'une extraction si basse, & c'est vouloir vous attacher à une personne aussi pauvre que moi, car si le Roi votre père s'appercevoit que vous eussiez la moindre idée sur moi, il me feroit mourir.

Clairette se tût, & baissant la tête, elle dit tout bas en elle-même : Grand Dieu ! si ce jeune homme qui est ici, savoit qui je suis, peut-être bien qu'il me voudroit avoir en mariage. Je n'ai jamais ressenti d'amour pour personne, mais quand je vois ce jeune homme, un doux fremissement vient s'emparer de mes sens, & je l'aime pour le moins autant qu'il peut m'aimer ; elle répandit aussi-tôt un torrent de larmes. Florent voyant Clairette s'abandonner aux larmes, il en fut bien fâché, & lui dit : Daignez m'avoir pour vôtre fidelle ami, autrement vous serez la cause de ma mort. Sire, lui répondit Clairette, je consens de tout mon cœur à vous accorder mon amitié : mais à condition que vous ne manquerez en rien à mon honneur, car si je savois que vous pensiez autrement, je vous aurois en horreur le reste de ma vie. Belle, lui répondit Florent, ne craignez pas que j'aye jamais aucune pensée immodeste a votre égard. Je vous respecte infiniment, & vous n'aurez en moi qu'un fidelle adorateur de vos appas & de votre vertu. Ainsi se passa la première entrevue de ces deux amans, & ils eurent bien des traverses pour parvenir au comble de leurs desirs.

Comme le Roi défendit à Florent son fils de ne pas être assez hardi pour oser s'attacher à la belle Clairette. Comme Florent promit à son père qu'il feroit le Roi de Navarre prisonnier, au cas qu'à son retour il lui permit d'épouser la belle Clairette, ce que le Roi Garin lui promit ; mais il n'en voulut rien faire, & fit prendre la belle Clairette, & il l'auroit fait noyer si Pierre d'Arragon ne l'eût secourue.

QUand Florent eut bien conversé avec la charmante Clairette, il l'embrassa, prit congé d'elle & de Pierre d'Arragon son cousin ; il s'en retourna vers son père, & le lendemain il revint à l'hôtel où étoit la Demoiselle Clairette ; il y alloit si fréquemment que l'on sût bientôt dans le palais & par toute la ville, des nouvelles de l'amour de Florent pour Clairette, qui avoit été amenée par le vaillant Pierre d'Arragon. Le Roi Garin père de Florent n'en fut pas plutôt informé, qu'il pensa en mourir de dépit, & dit en lui-même : Grand Dieu ! seroit-il possible que cette aventurière ait pu enchanter mon fils, je crains bien que, séduit par ses attraits, il n'ait le malheur de s'attacher à elle ; mais je fais serment que, si comme on me l'a rapporté, il continue ses assiduités auprès d'elle, il me le paiera plus cher qu'il ne le pense, car dans la colère où je suis, je la ferois mourir de mes propres mains. Le Roi envoya alors dire à son fils de venir lui parler, Florent se rendit aussi-tôt à ses ordres, & dès qu'il fut arrivé, il lui demanda brusquement d'où il venoit ? Sire, lui répondit Florent, je viens de me réjouir dans l'hôtel de mon cousin Pierre d'Arragon, où j'ai passé un moment agréable à entendre la conversation de la plus adorable & de la

mieux élevée de toutes les Demoiselles que l'on puisse voir. Florent, dit le Roi, je vous défends expressément de faire aucunes démarches pour cette fille, si j'apprends que vous ayez la foiblesse de vous laisser surprendre par les discours de cette aventurière, craignez d'encourir ma colère & ma disgrace. Si jamais je vous y trouve, je la ferai mettre dans une affreuse prison où elle terminera ses jours. Mon père, reprit Florent, il me semble que vous avez grand tort de vouloir nous détourner de nous réjouir & de converser ensemble en tout bien & en tout honneur, qu'à Dieu ne plaise que je pense à la déshonorer en aucune manière. Vous avez été jeune, pourquoi voudriez-vous trouver à redire à ce que nous passions notre jeunesse; vous avez déjà atteint l'âge de quatre-vingt ans, & même davantage, ainsi, vous ne devriez penser maintenant qu'à servir Dieu, boire & manger; vous ne devez pas vous inquiéter si nous passons notre jeunesse dans les plaisirs, nous ne faisons que ce que vous avez fait, car je ne veux agir avec cette Demoiselle qu'en tout honneur & sagesse. Je l'aimerai toujours tant je la trouve belle & aimable, & il n'y a personne au monde qui puisse m'empêcher de rendre hommage à ses appas. Je la crois à ses manières nobles & insinuantes, d'une noble extraction, ainsi, il seroit très-possible de nous unir par les liens du mariage; je vous prie de ne pas blâmer davantage cette Demoiselle, car je lui suis entierement dévoué. Quand le Roi vit que son fils étoit épris des charmes de Clairette, il lui dit en colère: Fils indigne de moi, c'est donc ainsi que tu méprises mes remontrances, & que tu as l'audace d'aller contre mes volontés; mais apprends que si Dieu m'accorde la vie jusqu'à demain, je te séparerai de ta belle Maîtresse. Quand Florent entendit que son père lui faisoit de telles menaces, il lui répondit: Mon père, je ne crois pas que vous exécutiez vos menaces; car, si je savois que vous y fussiez résolu, je me déferois moi-même d'une vie qui me deviendroit odieuse. Ce discours & l'air déterminé avec lequel Florent venoit de le prononcer, firent faire au Roi de sérieuses réflexions sur la manière dont il devoit en user pour tâcher de détourner son fils de contracter une alliance qu'il croyoit déshonorable; il rappela son fils, & lui dit: Florent, il vous faut armer, vous irez tenter des aventures, comme j'ai fait dans ma jeunesse; je ne vous empêcherai pas de vous allier à telle personne qu'il vous plaira, pourvu qu'elle soit d'une condition noble. Quittez cette aventurière, qui ne peut vous procurer aucun honneur. Je ne puis penser qu'après ma mort, une aventurière, telle que celle-ci, devienne Reine de mon royaume, Vous savez très-bien que le Roi de Navarre votre oncle, m'a fait une très-grande guerre pour une légère querelle que nous eûmes ensemble. Il doit venir m'attaquer au mois d'avril, cherchez plutôt quelque noble & riche Demoiselle, & quittez votre folie, & je vous ferai Chevalier. Vous m'aiderez à défendre mon royaume contre votre oncle le Roi de Navarre. Ne m'en parlez plus, lui dit Florent, car je ne veux jamais avoir d'autre femme que la belle Clairette dont je suis amoureux, & que vous méprisez trop. Mon fils, continua le Roi Garin, vous voulez donc vous dégrader, & vous attirer le mépris de tous vos parens, qui vous fuiroient & vous auroient en horreur. Je vous prie au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous defaire de cette passion basse; prenez bien garde de rien faire contre ma volonté, si vous vou-

lez me succéder au trône. Le Roi appela Pierre d'Arragon son cousin, & lui fit promettre que s'il voyoit encore son fils aller converser avec cette Demoiselle dans son hôtel; il vint aussi-tôt l'en informer, & que s'il lui parloit davantage, il la feroit mourir, Florent fut consterné d'entendre ces terribles menaces. Comme le Roi reprenoit son fils, il arriva un courrier qui dit au Roi : Sire, je viens vous apprendre de bien mauvaises nouvelles, car le Roi de Navarre votre beau-frère, est entré dans votre Royaume, & il met tout à feu & à sang; il y a près d'ici trente mille hommes, sans le gros de l'armée qui est encore au nombre de soixante mille hommes, qui ont déjà détruit beaucoup de pays, ils font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage, & n'épargnent personne. Vous n'avez que le tems de mettre vos troupes sur pied, pour résister à vos ennemis. Quand le Roi Garin eut appris ces tristes nouvelles, il appela Pierre d'Arragon qui étoit son connétable, il lui recommanda de mettre ses troupes en état de marcher contre l'ennemi; il appella ensuite Florent son fils, & lui dit : il faut prendre les armes, & faire voir votre courage aux ennemis, qui ravagent mon Royaume. Vous marcherez à la tête de mon armée, car je n'ai plus la force de la conduire moi-même, par rapport à mon extrême vieillesse, je ne puis plus monter à cheval, ainsi, c'est à vous à défendre mon royaume que vous devez posséder après moi. Père, dit Florent, je ne refuse pas de prendre la défense de votre royaume; mais j'espère que vous m'accorderez pour femme ma chère Clairette; mais si vous m'accordez cette grace, je vous promets de remettre votre ennemi prisonnier entre vos mains, & si vous ne voulez pas m'accorder cette grace, ne vous attendrez pas sur moi. Quand le Roi vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour engager son fils à le secourir, il fut fort irrité, & commanda à ses gens d'aller prendre les armes contre ses ennemis, aussi-tôt ils exécutèrent ses ordres, & partirent à une lieue de la ville, où ils trouvèrent les ennemis; il y eut dès le premier choc un grand carnage, & beaucoup de Chevaliers y périrent. Pierre d'Arragon y combattoit avec une intrépidité & une valeur admirables; mais les ennemis avoient force supérieure, & il fut contraint de se retirer dans la ville d'où il étoit sorti, & il avoit déjà perdu beaucoup de gens, Les Navarrois voyant que les Arragonois s'étoient retirés dans la ville, ils campèrent devant la ville le mieux qu'ils purent. Quand le Roi Garin vit que ses gens retournoient sur leurs pas, il appella son fils Florent & l'engagea beaucoup à s'armer pour défendre ses terres. Sire, dit Florent, je ne le ferai point que vous ne m'ayez promis de me donner la belle Clairette en mariage, si vous le voulez, je vous promets de vous rendre mon oncle prisonnier. Le Roi voyant que son fils étoit opiniâtre dans son dessein, commença à réfléchir; & lui dit : Je vous accorde votre demande aux conditions que vous vous êtes imposées vous-même; allez donc & prenez vos armes, car il n'y en a pas de meilleures, & si vous pouvez réussir dans votre entreprise, je vous accorderai la belle Clairette. Le Roi dit ensuite en lui-même, j'aimerois mieux qu'on me coupât les deux bras, qu'il fût dit qu'une aventurière occupât mon trône après ma mort; non, je ne le souffrirai point, car aussitôt que mon fils sera sorti de la ville, je la ferai conduire au bord de la mer, & la ferai jetter dedans, dût-il m'en arriver le malheur le plus grand. Florent voyant que

que son père lui promettoit de lui donner sa chère Clairette, fut bien satisfait, il ne savoit pas le mauvais dessein de son père, & il lui dit, je vous prie de faire venir ma chère Clairette, afin que ce soit elle qui me ceigne mon épée, & je serai plus hardi au combat. Le Roi fit ce que son fils lui avoit demandé; il envoya chercher deux Chevaliers, qui l'amenèrent au palais, dont elle fut bien joyeuse, car elle ignoroit tous les maux que le Roi Garin lui préparoit.

Dès qu'elle fut arrivée, sa beauté & son air de distinction lui attirèrent les regards & l'admiration de toute l'assemblée. Florent ne l'eut pas plutôt apperçue qu'il se sentit tout ému, & vola au-devant d'elle pour l'embrasser. Clairette parut recevoir ses embrassemens avec satisfaction, ce qui fit beaucoup de peine au Roi Garin, & il étouffoit son dépit en lui-même, & craignit de le faire paroître à Florent qu'il voyoit prêt à défendre son Royaume. Il l'aida avec la belle Clairette à s'armer, & lui mit sa bonne épée; il la tira du fourreau & la passant sur sa tête, il le fit Chevalier. On lui amena ensuite son cheval, sur lequel il monta avec beaucoup de légèreté, & avant de partir il dit à son père, Sire, je vous remets en garde la personne qui m'est la plus chère au monde, car s'il plaît à Notre-Seigneur Jésus-Christ me faire la grace de bien combattre, je vous amenerai certainement le Roi de Navarre prisonnier. Le Roi Garin accorda à son fils tout ce qu'il lui avoit demandé, mais il n'avoit pas intention d'en remplir la moindre promesse; il commanda à six de ses Chevaliers qui étoient présens, d'avoir soin de la Demoiselle Clairette jusqu'à ce que son fils fut sorti de la ville; car il avoit résolu de la faire noyer après son départ.

Comme Florent alla combattre ses ennemis & Pierre d'Arragon retourna vers la Pierre pour y conduire des prisonniers. Comme il empêcha que Clairette ne fut noyée; & comme le Roi Garin la fit enfermer dans une tour.

FLorent se voyant ainsi armé & monté sur un bon cheval, lui fit faire quelques caracoles avant de faire ses adieux à sa chère amie; il partit ensuite au galop jusqu'aux portes de la ville, tous ceux qui le regardoient passer, disoient qu'ils n'avoient pas vu encore un si beau Chevalier & qui eut l'air plus courageux. Florent se mit en chemin pour rejoindre le camp des ennemis; il avoit à sa suite dix mille Chevaliers des plus courageux. Les Dames & Demoiselles de la ville coururent aux creneaux de la ville pour voir passer le nouveau Chevalier. Les Navarrois voyant arriver Florent, vinrent contre lui au nombre de quinze mille hommes, ils venoient par une vallée, dans le dessein de lui couper le chemin & de l'enfermer entre l'armée & la ville; mais le vaillant Chevalier Pierre d'Arragon; qui étoit avec Florent se méfia, & fit avancer l'armée. Et quand ils virent l'instant favorable pour l'attaque, Florent qui désiroit ardemment acquitter la promesse qu'il avoit faite au Roi son père, donna un tel coup de lance à un Chevalie Navarrois, qu'il lui passa tout au travers du corps, & en la retirant le Chevalier tomba mort sur la place. Florent s'écria ensuite: Dieu me donne une bonne étrenne, il tira ensuite son épée & en frappa un autre qui venoit au-devant de lui, avec une telle force qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents, il vint ensuite au troisième qu'il tua aussi; il en fit mourir dix. Ce combat fut très-sanglant, & c'étoit une horreur à voir les Navarrois & les

Arragonnois combattre ; Florent couroit comme un forcené à travers les rangs des ennemis, & détruisoit tout ce qu'il rencontroit sous sa main. Les Navarrois se sauvoient de lui, comme les brebis à l'aspect du loup ravisseur.

Pendant que Florent causoit la terreur aux ennemis, Clairette & d'autres Dames étoient appuyées sur les murs de la ville, & elle leur faisoit remarquer les vaillantes actions que Florent faisoit en combattant contre les ennemis ; mais sa joie ne fut pas de longue durée. La haine que le Roi Garin avoit contre Clairette se ranima ; il fit appeller deux Chevaliers qui étoient les plus estimés dans son Conseil, & il leur dit : Seigneurs, cette aventurière dont mon fils est malheureusement amoureux, me déplaît tant que je ne puis la souffrir devant mes yeux, mon fils pense l'avoir en mariage à son retour ; mais cela ne sera pas, telle chose qu'il puisse en arriver ; je vous ordonne de la prendre & de la précipiter dans l'endroit le plus profond de la mer. Quand les Chevaliers entendirent que le Roi leur commandoit de commettre un tel meurtre, ils furent si étonnés qu'ils ne surent quoi lui répondre ; & n'osèrent pas le contredire, car ils le connoissoient si barbare, qu'ils craignoient qu'il ne les fit mourir, s'ils refusoient de lui obéir. Ils ne firent pas la moindre résistance, & se saisirent aussi-tôt de la malheureuse Clairette, qui leur dit : Seigneurs, pourquoi me prenez-vous de cette manière, que ne me dites-vous ce que vous desirez de moi ? Ils ne lui répondirent rien, sinon que sa fin étoit venue. Quand la belle Clairette se vit prise, & saisie de dix hommes qui la menaçoient de la faire mourir, elle jetta un grand cri en réclamant Dieu & la Vierge Marie de vouloir bien l'aider & secourir ; alors ils lièrent la Demoiselle par les mains, & la serrèrent si fort que le sang lui couloit le long des doigts & tomboit sur le pavé. Seigneurs, leur dit la pauvre Demoiselle, je vous demande grace, que gagnerez-vous à me donner la mort ; je ne l'ai point méritée. Avanturière, lui dit le Roi, vos discours & vos pleurs sont superflus, & vous ne vous vanterez plus que vous aurez le fils d'un Roi pour votre époux ; car je veux que vous soyez noyée. Alors quatre bourreaux la saisirent par les cheveux, & l'entraînèrent pour la conduire à la mer, en la maltaitrant. Mais comme le dit un vieux proverbe : celui que Dieu garde est bien gardé, & ne peut point périr. Dans ces entrefaites, Florent qui se battoit courageusement avec ses ennemis, apperçut Pierre d'Arragon son cousin, qui emmenoit avec lui un grand nombre de prisonniers. Quand il vit Florent, il lui dit : Sire, je vous conjure de retourner promptement vers la ville, car toute l'armée des Navarrois va fondre sur nous, & il nous sera impossible de leur résister, car ils sont environ soixante mille hommes, qui nous poussent l'épée au dos, & qui sont prêts à nous détruire ; vous avez assez bien combattu jusqu'à présent, & si vous aviez le malheur d'être pris par eux, ils vous feroient mourir. Pierre, dit Florent, je vous prie de me laisser combattre contre le Roi mon oncle, car j'ai promis que je le remettrois à la merci de mon père, il faut que j'accomplisse ma promesse, si je veux avoir la noble Clairette en mariage ; mais il faut qu'auparavant je détruise encore beaucoup de Navarrois. Sire, lui dit Pierre, puisque vous cherchez la mort, agissez selon votre idée ; pour moi, je ne veux plus demeurer ici, car je suis embarrassé de tous ces prisonniers, & je vais les conduire dans la ville, après quoi je reviendrai vous trouver, car s'il arrivoit que

vous ou moi soient prisonniers, ceux que j'emméne puissent servir à nous racheter. Pierre entra dans la ville avec tous ses prisonniers, & comme il traversoit par le marché, il vit une grande foule de monde qui s'étoit amassée, & quatre bourreaux qui traînoient l'infortunée Clairette, pour la conduire au bord de la mer. Quand Pierre d'Arragon les apperçut, il fut bien fâché & quitta ses prisonniers, il tira son épée & cria: Misérables bourreaux, laissez cette Demoiselle que j'ai amenée d'outre mer; songez que vous n'avez jamais fait une plus grande folie. Il donna de son épée un si grand coup au premier, qu'il lui abbattit la tête; il vint au second qu'il étendit sur le carreau; les deux autres subirent le même sort. Quand Clairette apperçut le Comte Pierre d'Arragon, elle s'écria: Sire, je vous prie d'avoir pitié de moi, & de me secourir comme vous avez fait autrefois; je ne reconnois point d'autre Seigneur que vous: au nom de Dieu, déliez-moi, car je souffre des tourmens affreux. Il vint aussi-tôt vers elle, & coupa les cordes avec lesquelles elle étoit attachée; la douleur qu'elle ressentoit étoit si vive, qu'elle tomba en foiblesse sur-le-champ. Pierre la releva, & lui dit; Belle, rassurez-vous, je vous aiderai à vous sauver. Elle pleuroit amèrement, & dit tout bas: Ah! Huon de Bordeaux mon père, vous avez souffert bien des peines & des misères; mais je crois que vous m'avez fait héritière de vos malheurs, j'ignore où vous & ma mère êtes à présent, je crois bien que je n'aurai jamais le bonheur de vous voir. Pierre d'Arragon la prit par la main, & la reconduisit dans son hôtel. Il vint ensuite au palais, où il trouva le Roi Garin auquel il dit: Vieillard insensé, de quel droit voulez-vous faire mourir cette Demoiselle; elle est à moi, je l'ai conquise sur mer, & lui ai sauvé la vie, & vous n'avez aucun droit sur elle. Comme le Comte Pierre d'Arragon parloit au Roi, on vit arriver deux Chevaliers qui lui dirent: Sire, vous voyez devant vous Pierre d'Arragon qui a délivré l'aventurière, & qui a tué les quatre Chevaliers qui étoient chargés de la noyer. Le Roi Garin dit au Comte, comment avez-vous été assez hardi de tuer mes gens à qui j'avois ordonné d'exécuter mes ordres; alors il dit en colère, Seigneurs, saisissez-vous de cet homme qui m'a fait une telle insulte, car je ne serai point content que je ne le voye pendu & étranglé; tous ceux qui étoient présens s'avancèrent pour s'emparer de lui. Quand il les vit approcher, il mit l'épée à la main, & en donna un si grand coup au premier qui vint à lui, qu'il le fendit jusqu'aux dents, il tua aussi le second; mais les autres prirent la fuite: & il étoit si furieux, qu'aucun d'eux n'osoit l'approcher, & la terreur qu'il leur avoit inspirée étoit si grande, qu'ils avoient tous pris la fuite; & s'étant trouvé seul devant le Roi, il lui dit: Misérable vieillard, vous n'êtes pas digne de porter la couronne, & le Royaume n'est pas fait pour un traître tel que vous, vous payerez bien cher la Demoiselle; alors il fit semblant de courir dessus; le Roi, saisi de peur, se sauva dans sa chambre où il s'enferma. Pierre qui étoit en dehors le menaçoit, le Roi lui dit; je te crie merci, & je suis prêt à réparer tout le mal que je t'ai fait; j'étois courroucé contre mon fils, & je voulois m'en venger sur celle qui est l'objet de son malheureux amour. Je ne lui ferai dorénavant aucun mal; mais je ne pourrai jamais consentir qu'elle soit héritière de mon Royaume. Pierre d'Arragon lui dit: Il est inutile que vous en disiez davantage; elle est peut-être aussi noble

& il pourroit arriver que dans quelque tems vous ne la méprisiez pas tant. Le Roi lui dit, vous avez tué de mes gens, je vous le pardonne; mais je tiendrai Clairette prisonnière dans une tour dont elle ne sortira jamais, & nous dirons à mon fils que je l'ai fait noyer, & nous la tiendrons prisonnière jusqu'à ce que Florent ait une autre femme en mariage, ensuite nous la délivrerons & l'enverrons dans un autre pays. Alors le Roi vint vers Pierre, & il envoya chercher la pauvre Clairette & la fit mettre dans une tour, où il ordonna que l'on lui donneroit tout ce qui lui seroit nécessaire, il fit ensuite maçonner la tour, & on n'y laissa d'un côté qu'une fenêtre par où on lui donnoit à manger; mais il y en avoit deux autres sur les champs, par où elle recevoit une grande clarté. Ainsi fut enfermée la belle Clairette, où elle versoit bien des larmes. Nous parlerons de Florent qui étoit à la bataille.

Comme Florent vainquit ses ennemis, & prit le Roi de Navarre prisonnier, le conduisit dans la ville, le remit à son père, & ensuite le délivra parce que son père lui faisoit entendre que sa chère Clairette étoit noyée, dont il en eut bien du chagrin.

LE Comte Pierre d'Arragon étoit retourné dans la ville, voyant qu'il ne pouvoit réussir à faire abandonner le champ de bataille à Florent, qui faisoit des merveilles, animé par l'espérance qu'il avoit d'épouser le lendemain sa chère Clairette. Le champ de bataille étoit couvert d'un grand nombre de Navarrois qu'il avoit tué.

Quand le Roi de Navarre son oncle vit qu'il détruisoit ses gens, il fut bien fâché, & vint vers lui en lui disant: Vassal, que Dieu te maudisse! je ne vivrai pas content, tant que tu seras au monde, j'aimerois mieux mourir que de n'en pas tirer vengeance. Je t'ordonne de jouter avec moi, & si tu es vaincu, ta terre m'appartiendra, & jamais tu n'en seras Seigneur. Florent lui répondit qu'il vouloit bien, il remit son épée dans son fourreau, prit une lance piqua son cheval & vint contre son oncle, qui, de son côté, s'avança sur lui & rompit sa lance; mais celle de Florent qui étoit bonne, atteignit le Roi si rudement qu'il le jetta par terre, & ne put se relever. Florent prit le Roi par le cou & lui dit: Je vous fais prisonnier & je vous remetterai avant qu'il soit nuit, entre les mains de la personne du monde que j'aime le plus, car je n'en connois point de plus belle, & si vous me faites aucun refus, je vous abbattrai la tête avec mon épée. Le Roi lui répondit qu'il se conformeroit à sa volonté; Florent lui ôta son épée qu'il donna à garder à un Chevalier, il fit monter son oncle sur son cheval, & le fit marcher devant lui. Il venoit ensuite l'épée à la main, teinte du sang des Navarrois. Ceux qui étoient échappés à la fureur du combat, tâchoient de s'avancer pour voir leur Roi; mais ils ne purent en venir à bout, car Florent étoit déjà entré dans la ville, où il fut très-bien reçu. Quand les Navarrois virent que leur peine étoit perdue, & que leur Roi étoit mene prisonnier dans la ville, ils vinrent aux barrières, où ils combattirent; mais ils n'y gagnèrent pas beaucoup, car ils furent obligés de se retirer & de s'en retourner bien chagrins dans leurs tentes; & les Arragonois rentrèrent dans la ville de Courtouse en grande réjouissance.

Quand ils y furent rentrés, Florent conduisit le Roi au palais, où ils trouvèrent le Roi qui fut bien joyeux de leur arrivée, quand il vit que Florent qui amenoit son ennemi prisonnier, étoit devant lui, il

l'embrassa & lui dit : mon fils, votre arrivée me fait bien du plaisir. Père, lui dit Florent, j'ai fait tous mes efforts pour faire votre ennemi prisonnier, & je vous le remets pour en disposer à votre volonté. Maintenant je pense que vous tiendrez votre promesse, & que vous m'accorderez la belle Clairette que je veux faire Reine après votre décès; le Roi se mit en colère, & dit à son fils, quittez votre folie & cherchez une femme qui puisse être de votre qualité; ne pensez pas à la retrouver : sachez que je l'ai fait jetter dans la mer, où elle est noyée; vous êtes bien insensé de croire que je voudrois qu'après ma mort, ce fût une aventurière qui fût Reine d'un Royaume tel que le mien; ayez bien soin de ne pas m'en parler davantage, ou redoutez mon courroux.

Quand Florent eut entendu le Roi son père lui parler ainsi, tout son sang se glaça dans ses veines, une sueur froide lui couloit le long des membres, & il tomba en foiblesse; tous les Chevaliers qui étoient présens commencèrent à le regretter, & crurent qu'il étoit mort. Le Roi lui-même en fut bien fâché, & il auroit bien voulu n'avoir rien dit. Quand Florent fut revenu à lui, il dit : Grand Dieu! comment me sera-t-il possible de pouvoir rester sur la terre, puisqu'il s'y commet des crimes si indignes; il se tourna ensuite du côté des Chevaliers, & leur dit : Seigneurs, je vous prie au nom de l'amitié que vous devez avoir pour moi, de me conduire au lieu où ce barbare a fait noyer celle que j'aimois plus que ma vie; je veux que sa sépulture devienne la mienne, afin qu'il ne soit plus mention de moi.

Florent voyant que son père l'avoit trompé, se retourna vers le Roi de Navarre son oncle, qu'il avoit fait prisonnier, & lui dit : Roi de Navarre, vous êtes mon prisonnier; mais si vous voulez m'aider à me venger de la cruelle trahison que mon père m'a faite, je vous rendrai la liberté. Néveu, lui dit le Roi, quittez votre folie, & ne m'en parlez plus, car cela vous feroit plus de tort que vous ne l'imaginez, & vous attireroit la haine de tous ceux qui vous connoissent. Sire, reprit Florent, que dites-vous? vous savez que je vous tiens prisonnier, & qu'il ne dépend que de moi de vous faire mourir. Beau neveu, je veux bien accorder à vos volontés; si cependant vous vouliez m'en croire, vous abandonneriez le dessein que vous avez formé contre le Roi Garin votre père. Comment donc lui répéta Florent, vous avez donc déjà oublié qu'il ne tient qu'à moi de vous faire trancher la tête, si vous ne voulez pas agir selon ma volonté, ainsi je vais vous faire exécuter, si vous ne jurez la mort du Roi Farin mon père, & vous n'aurez jamais la paix avec moi, que vous n'ayez fait ce que je vous ai dit.

Mon père m'a trompé dans mes espérances, & m'a ôté tout ce que j'avois de plus cher au monde; ainsi je vous laisserai la vie & la liberté, si vons voulez m'aider dans mon dessein. Le Roi de Navarre lui dit : Vous êtes encore jeune, & je ne suis pas assuré si vous tiendrez votre promesse; car je crains bien que vous ne me trompiez. Sire, dit Florent, à Dieu ne plaise que j'agisse ainsi, soyez persuadé que si je vous fais quelque promesse, c'est que je la tiendrai à tel prix que ce soit.

Il y avoit au Palais fort peu de monde, car tous les Barons & Chevaliers étoient allé se rafraîchir, car ils étoient bien fatigués; le Roi Garin étoit resté avec fort peu de monde, ce que Florent avoit remarqué; il dit alors à un de ses Chevaliers de lui amener devant le Palais, son cheval & celui du Roi de Navarre son oncle,

Quand Florent vit qu'on lui avoit amené son cheval, il dit à son oncle, si vous avez bonne envie de vous racheter, prenez cette épée, & laissez ce malheureux Roi consumer ses jours dans la tristesse, & suivez-moi. Beau neveu, lui dit le Roi de Navarre, je crains bien que vous ne me manquiez de parole. Ne craignez rien, lui dit Florent, suivez-moi, & vous verrez de quelle manière j'agirai. Ils montèrent sur leurs chevaux qu'on leur avoit amené devant le Palais, & ils partirent.

Quand ils furent sortis les portes de la ville, Florent dit au Roi de Navarre, mon oncle, vous savez que je vous remets vos armes; mais c'est à condition que vous ne ferez jamais la paix avec mon père, avant que vous ne l'ayez fait prisonnier dans quelque bataille. Je vous promets faire tout ce que vous exigez de moi, & vous recommande à Dieu. Quand le Roi se vit libre, il fut bien content, il vint vers ses gens, & leur raconta la manière & le sujet pour lequel il avoit été délivré; ils furent tous bien joyeux de le revoir, & pour accomplir sa promesse envers son neveu, il manda par tout son Royaume que ses gens vinssent à son secours, & il fit battre l'arrière-banc par tout le pays. Nous parlerons maintenant de Florent qui avoit rendu la liberté à son oncle le Roi de Navarre.

Comme le Roi Garin fit mettre Florent dans une tour; comme Clairette se sauva, & parla à son ami par un grillage qui donnoit sur le Jardin; de la sentinelle qui les apperçut, & comme elle pensa se noyer.

FLorent après avoir délivré le Roi son oncle, qu'il avoit pris à la bataille, s'en retourna dans la ville, & alla droit au palais où il rencontra le Roi Garin son pere, & lui dit comme un homme qui avoit perdu son bon sens: O traître & barbare père, tu m'as fait tant de mal que je desir davantage ta mort que ta vie, puis se retournant avec un air effarouché: Seigneurs, je vous supplie encore une fois de me mener au lieu où ma chère Clarette a été noyée; car la vie est pour moi un fardeau odieux, si vous ne faites ce que je vous demande, je me détruirai moi-même. Le Roi Garin ayant entendu Florent parler ainsi en désespéré, se courrouça contre lui, & lui dit mille invectives. Il commanda ensuite à ceux qui étoient présens, de le prendre & de l'enfermer dans la grosse tour, pour s'assurer de lui; il dit ensuite, que je suis malheureux! de me voir ainsi mené par mon fils, mais par la foi que je dois à Saint Jacques, il me payera cher tout le chagrin qu'il me cause, car de sa vie il ne possédera un pied de mon Royaume. Florent qui l'avoit entendu, lui dit: Je fais fort peu de cas de vous & de votre Royaume, même de tout ce que vous pouvez faire, car j'aimerois mieux mourir. Il n'y avoit personne qui eût pitié de voir qu'il avoit perdu son bon sens. Florent voyant que tous ceux qui étoient présens avoient un air affligé, dit aux Barons & Chevaliers, Seigneurs, venez vers moi, ôtez-moi mes habits & mes armes, remettez-moi entre les mains de mon père, car je ne veux pas que vous ayez aucun déplaisir pour moi, qui ai tout perdu ce que j'aimois. Les Chevaliers s'approchèrent de Florent & le rendirent au Roi Garin son père, qui le prit par la main & l'emmena fièrement, en lui disant qu'il alloit le mettre dans un lieu d'où il ne sortiroit de long-tems. Le Comte Pierre en eut bien du chagrin & n'osa pas dire un seul mot de plaintes;

le Roi mena lui-même son fils à la grosse tour, où il le laissa pleurer la perte de sa chère Clairette, qui étoit enfermée dans une chambre de cette même tour. Florent entendit quelque tems après qu'il y fut entré, des pleurs & des lamentations & il fit tant d'attention, qu'il reconnut la voix & dit : Grand Dieu ! quelle est la voix que je viens d'entendre, il me semble que c'est celle de la personne que j'ai tant aimée, je vais écouter encore pour m'en assurer davantage. Clairette vint vers le mur qui étoit tout frais maçonné, puisque le mortier n'étoit pas même encore sec ; elle fit tant avec son couteau, qu'elle parvint à en tirer une pierre, elle travailla tant qu'elle parvint à en sortir. Elle entra dans le jardin qui étoit auprès de la tour, apperçut un rosier, elle se mit dessous. Il faisoit alors un beau clair de Lune. Charmée de l'odeur douce & agreable que répandoient les roses, elle en cueillit une, & dit : Grand Dieu ! Je voudrois que mon ami fut auprès de moi, je pense qu'il n'en est pas bien éloigné ; mais s'il étoit auprès de moi, j'aurois bien du plaisir à lui présenter cette rose. Certainement je ne ne m'arrêterai point que je ne l'aye trouvé, & si je ne le puis, j'en mourrerai de douleur. Comme elle se parloit ainsi en elle-même dans le jardin, Florent qui étoit dans la tour, la reconnut & lui dit : O grand Dieu ! que viens-je d'entendre dans ce jardin ? C'est, lui dit Clairette, la voix de celle que tu as tant aimée, & qui t'aime toujours ; j'ai réussi à me sauver de cette tour où j'etois enfermée, cher ami, rassurez-moi, ou je suis perdue pour toujours. Quand Florent entendit la voix de sa tendre amie, il fut si satisfait qu'il oublia tout son chagrin, & fut ravi de savoir qu'elle n'étoit pas noyée comme son père lui avoit voulu faire croire, il lui dit : Ma douce amie, en quel endroit pensez-vous pouvoir vous réfugier ? car, si malheureusement pour nous, le Roi mon père apprenoit que vous êtes échappée de cette tour, il vous feroit mourir. Florent dit à Clairette, faites-moi le plaisir de me cueillir de ces fleurs & de m'en jetter ici, je serai assez consolé d'avoir dans mes mains ce que les vôtres auront touchées. Alors elle cueillit un bouquet de roses & d'autres fleurs, & les jetta à son ami par un grillage qui donnoit sur le jardin, il les baisa plusieurs fois, & croyant pouvoir prendre la main de son amie, il vint à la fenêtre ; mais il ne lui fut pas possible, car le mur étoit trop épais, dont ils furent tous deux bien fâchés. Comme ils causoient ensemble, il y vint des espions vers la tour, qui avoient été envoyés par le Roi Garin, pour savoir si Florent & Clairette ne seroient point aidés du Comte Pierre d'Arragon ; quand ils y furent arrivés, ils prêtèrent l'oreille, & ils entendirent Florent & Clairette qui causoient ensemble touchant leurs malheurs, & pleuroient. Ils dirent à ces amans infortunés de se taire, parce qu'on venoit les épier, ils leur dirent : Si malheureusement on vous apperçoit, votre mort est certaine, nous avons pitié de vous & prions Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous garder, car nous ne pouvons vous aider en aucune manière. Florent & Clairette ne se dirent aucune parole, & s'éloignèrent l'un de l'autre ; il y vint ensuite une autre sentinelle que le Roi Garin avoit envoyé pour savoir qui étoit venu vers la tour pour consoler les prisonniers. Quand elle fut venue vers la tour, elle s'apperçut que Clairette étoit sauvée, & elle s'écria aussi-tôt qu'il n'y avoit plus de prisonnière. Quand Clairette entendit cela, elle eut bien peur & s'éloigna de la tour le plus secrettement qu'elle put,

& fut au bout du jardin où il y avoit un rocher très-élevé, au bas duquel étoit un vivier bien profond, elle monta dessus, & dit Ah! Florent, mon ami, c'est aujourd'hui le malheureux jour de notre séparation, car il faudra que je meure.

Quand Clairette se vit seule sur le rocher, elle apperçut qu'il y avoit dans le verger beaucoup de gens qui portoient des flambeaux, & qui la cherchoient, ce qui l'effrayoit, parce qu'elle savoit bien que sa mort étoit assurée si on la trouvoit. Elle se mit à prier Dieu & la Vierge Marie de vouloir bien la secourir, elle disoit ensuite : si j'ai le malheur d'être prise, on me fera périr dans les tourmens les plus affreux ; mais puisqu'il faut absolument nous séparer, j'aime mieux me noyer que de me laisser prendre ; alors elle fit le signe de la croix, se recommanda à Notre-Seigneur & se laissa glisser du haut du rocher, mais elle tomba dans un grand buisson qui lui déchira les mains & le visage, de manière que le sang lui découloit tout le long du corps, elle en ressentit tant de douleur qu'elle resta en foiblesse sur la place. La nouvelle que la prisonnière étoit échappée de la tour, fut bientôt répandue dans le Palais ; & dès que le Roi en fut averti, il en fut bien fâché, & jura que Pierre d'Arragon perderoit sa terre & ses biens, puisqu'il avoit favorisé la fuite de l'aventurière.

Comme la sentinelle trouva la Demoiselle qu'elle mena dans un bois, mit ensuite Florent dehors & lui montra l'endroit où il avoit conduit sa maîtresse ; comme Florent & Clairette s'embarquèrent, & comme le Roi Garin fit prendre la sentinelle & rechercher son fils.

PEndant que le bruit s'étoit répandu dans le Palais que Clairette s'étoit sauvée de la tour où elle avoit été enfermée, la première sentinelle qui avoit parlé à Clairette, se mit à la recherche dans le verger, elle la trouva qui etoit arrêtée dans un buisson, en grand danger de se noyer. Cette sentinelle étoit un honnête homme très-compatissant, il sortit du verger, & vint le plus promptement qu'il lui fut possible au bord de l'eau, où il trouva un petit bateau dans lequel il entra, & vint vis-à-vis de l'endroit où étoit Clairette, & lui dit : Ne craignez rien, si je puis vous aider en quelque manière, je le ferai du meilleur de mon cœur ; descendez dans ce bateau, je vous conduirai dans le bois que vous voyez, où vous vous tiendrez cachée jusqu'à ce que j'aie pu parler à votre ami, car s'il plaît à Dieu je l'amenerai & le tirerai du danger où il est à présent, en reconnoissance des services qu'il m'a rendu autrefois. Quand Clairette entendit la sentinelle lui parler ainsi, elle oublia tout le mal qu'elle avoit ressenti, elle se retira du buisson le mieux qu'il lui fut possible, & vint au bord de l'eau, elle descendit ensuite dans le bateau, & elle la conduisit à l'autre bord & de-là, dans le bois qui n'étoit pas éloigné de la rivière, & elle prit congé d'elle en lui disant : Belle, ne sortez pas d'ici que je ne sois revenu. Ami, lui dit Clairette, je prie Dieu que vous puissiez retirer mon amant du danger auquel il est exposé. La sentinelle rentra dans le verger, & fut aux écoutes auprès du Palais, où elle entendit un grand bruit, mais elle ne pensoit pas à Florent, parce que la tour où il étoit, étoit très-forte, & que la chambre où il étoit enfermé étoit éloignée du Palais, & donnoit sur le jardin. La sentinelle vint au pied du mur, au-dessus duquel étoit la chambre de Florent, & elle lui dit : si vous desirez revoir votre amie qui vous attend dans le bois

où

où je l'ai menée pour la sauver. Prenez ce pied-de-chèvre que je vais vous tendre & travaillez à élargir le trou ; de mon côté je travaillerai tant, que nous viendrons à bout de notre entreprise. Quand Florent l'entendit, il fut bien satisfait d'apprendre que sa chère amie étoit sauvée, & il fit tant avec son pied-de-chèvre, qu'il fit une sortie suffisante par laquelle il passa & fut conduit par la sentinelle aux écuries du Roi, où il prit de beaux chevaux. La sentinelle qui desiroit beaucoup rendre service au jeune Seigneur, fit si bien qu'il apporta à Florent son haubert, son écu, son haume, sa lance & une très-bonne épée; Florent s'arma des pieds à la tête & monta sur le bon cheval qu'il avoit choisi dans l'écurie. Quand la sentinelle le vit monté sur son cheval, elle lui montra le lieu où elle avoit laissé Clairette, puis elle quitta Florent, qui lui promit de le récompenser. Alors il piqua son cheval, & ne s'arrêta point qu'il n'eut trouvé sa chère Clairette qui l'attendoit au bord du bois. Quand Florent fut arrivé, il descendit de cheval & vint embrasser sa chère amie, & voyant qu'elle étoit toute ensanglantée, il en eut pitié, & lui dit : Ma tendre amie, il est necessaire que nous partions de ce lieu avant que le jour paroisse, ainsi préparez-vous & montez derrière moi ; il l'aida à monter & partirent aussi-tôt. Quand ils furent un peu éloignés, Clairette regarda derrière elle & vit une grande foule de monde qui sortoit de la ville, elle dit alors, il nous est impossible de nous sauver, & nous serons pris infailliblement ; c'est maintenant qu'il faut nous séparer. Ils apperçurent la sentinelle qui les avoit délivrés, se sauver à travers champ, pour éviter la colère du Roi, qui la faisoit poursuivre, & elle se sauva dans le bois. Florent qui connoissoit parfaitement bien les chemins, parce qu'il avoit chassé très-souvent dans ces lieux, prit un sentier qui les conduisit au port, où ils trouvèrent un vaisseau qui étoit prêt à faire voile. Florent fit descendre Clairette & descendit après de cheval, il la prit par la main, & vint avec elle parler au Patron du vaisseau, & ils le prièrent tant, qu'il les reçut sur son bord. Il fit mettre à la voile, & le vent qui étoit favorable les éloigna bientôt de terre. Ils virent de loin la pauvre sentinelle qui se désoloit sur le bord de la mer; il y étoit venu dans l'intention de rejoindre Florent, mais il étoit trop tard, car le Roi Garin arriva avec un grand nombre de gens, & voyant le vaisseau qui s'éloignoit, il dit : Mon fils est perdu pour moi, il est parti avec son aventurière ; mais je jure que je ferai trancher la tête à la sentinelle qui les a delivré. Il la fit prendre, & le pauvre homme se voyant pris s'écria : Grand Dieu ! que je suis malheureux d'avoir secouru Florent & sa maîtresse ; faut il que pour cela je meure, voilà la récompense que je recevrai pour avoir sauvé la vie de mon Seigneur.

Des grandes contestations qu'il y eut au Palais pour la sentinelle que le Roi vouloit faire pendre ; comme le Roi de Navarre prit la ville & le Roi Garin, & partit ensuite.

QUand Pierre d'Arragon vit qu'on avoit pris la sentinelle qui avoit sauvé Florent & Clairette, il fut bien fâché de voir battre ce pauvre homme, il vint vers Garin & dit : Sire, vous voyez bien que vous n'avez pas raison de souffrir que l'on maltraite ainsi cette sentinelle. Vous voulez le faire mourir, mais si vous le faites, je ne vous servirai jamais, mais j'irai

servir le Roi de Navarre, & je l'aiderai à vous faire la guerre. Quand le Roi Garin entendit les menaces que lui faisoit Pierre d'Arragon, il lui dit qu'il s'en repentiroit.

La sentinelle se rendit vers le Roi Garin, & se jettant à ses pieds, il le conjura instamment de vouloir bien lui faire grace, mais il ne voulut point en entendre parler. Pierre d'Arragon fut très-irrité de voir que le Roi étoit inexorable, la pauvre sentinelle regardoit tristement au-tour d'elle, & engageoit les assistans à prier Dieu d'avoir pitié de son ame; je meurs, disoit-il, pour avoir délivré mon Seigneur. On rentra dans Courtouse, & la sentinelle fut mise en prison. Le Roi retourna au Palais, & Pierre d'Arragon le suivit accompagné d'un grand nombre de Chevaliers qui lui étoient entièrement dévoués. Le Roi commanda qu'on fit un échafaud sur lequel il vouloit faire trancher la tête à la sentinelle.

Quand les Barons entendirent les ordres cruels que le Roi venoit de donner, ils demandèrent tous la grace de la sentinelle, mais il ne voulut pas l'accorder, même à leur considération. Pierre, indigné de l'opiniâtreté du Roi, fit signe aux parens de la sentinelle, qui étoient cent cinquante, d'aller dans la tour, prendre des armes & de venir ensuite rompre les portes de la prison, de donner des armes à la sentinelle, & de s'en retourner ensuite au palais, & ils y vinrent. Quand le Roi Garin les vit armés, il s'écria à ses gens de prendre les armes & de se saisir de ceux qui étoient armés. Ils furent bien-tôt armés, croyant prendre la sentinelle; mais ses parens se jettèrent tous sur les gens du Roi, & ils les maltraitèrent tant, que ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper au carnage, furent contraints de fuir, le Roi lui-même se sauva dans sa chambre. On apprit bientôt la nouvelle que le Roi étoit en danger de perdre la vie. Le peuple courut aussi-tôt aux armes pour secourir le Roi. Un espion vint raconter au Roi de Navarre, qui tenoit la ville assiégée, l'émeute considérable qu'il y avoit parce que le Roi Garin vouloit faire mourir la sentinelle qui avoit facilité l'évasion de Florent & de Clairette. Le Roi de Navarre apprit cette nouvelle avec une grande satisfaction, il fit aussi-tôt prendre les armes à ses troupes; il est, dit-il, tems ou jamais d'attaquer la ville, & voici la plus belle occasion de me venger d'un traître, qui a fait mourir ma sœur après l'avoir épousée; ils s'avancèrent tambour battant & étendarts déployés, pour faire le siége de la ville; mais quelques Arragonois vinrent au palais annoncer cette nouvelle. Aussi-tôt le Roi & ses Barons sortirent & marchèrent contre leurs ennemis qu'ils trouvèrent en ordre, & il y eut un combat très-sanglant.

Il y avoit un si grand nombre de Navarrois, que les Arragonois furent obligés de leur céder la victoire & se sauver dans la ville; mais les Navarrois les suivirent de si près, qu'ils y entrèrent avec eux, & firent prisonniers tous ceux qu'ils rencontroient. Le Roi Garin se sauva dans une Eglise, & l'épée à la main, se défendoit de son mieux contre ses ennemis, mais sa défense fut de peu de valeur, car il fut assailli par un trop grand nombre, & le Roi de Navarre ordonna qu'il fut fait prisonnier; Seigneur, dit Garin, c'est violer la sainteteté du lieu. Le Roi de Navarre qui étoit homme juste, sentant la vérité, répondit: Je veux récompenser cette action par une meilleure, si vous voulez accorder la grace à la sentinelle qui a délivré mon neveu, je sortirai de votre

ville sans que personne de mes gens emporte aucune chose. Je le fais par amitié pour mon neveu, & je vous promets que d'un mois je n'approcherai de cette ville, mais aussi-tôt que le mois sera passé, je ne serai point content que je n'aye pris votre ville d'assaut & vous prisonnier, je veux venger la mort de ma sœur. Alors le Roi Garin lui répondit : Sire, je vous remercie & je pardonne à la sentinelle comme vous m'en avez prié. Mais quant à ce que vous me dites que vous prendrez ma ville dans un mois, quand nous serons là, avec l'aide de Dieu & de mes Chevaliers, je me défendrai du mieux qu'il me sera possible. Le Roi de Navarre sortit de l'Eglise, monta à cheval & sortit de la ville, attendant que tous ses gens en fussent dehors, & quand ils furent tous sortis, il se retira dans sa tente, & fit fermer le camp jusqu'à tems où le jour que la trève devoit finir arrivât. Nous parlerons de Florent qui voguoit avec sa chère Clairette.

Comme les Sarrasins prirent Florent & Clairette, après avoir tué tous ceux qui étoient dans le vaisseau, & les emmenèrent au château d'Ansalerne.

APrès que Florent fut parti de son pays avec sa chère Clairette, le Patron du vaisseau sachant que Florent étoit fils du Roi d'Arragon, vint auprès de lui & lui dit : Sire, le bien que je vois en vous, m'engage à vous dire ce que je ne dirois à tout autre : je vois bien que vous craigrez que le Roi Garin votre père ne vous atteigne, rassurez-vous sur mon amitié & l'attachement que mes matelots ont pour vous, je veux qu'ils vous obéissent comme à moi-même, je pense que vous ne devez rien appréhender de la part de votre père, car nous en sommes bien éloignés. Patron, lui répondit Florent, je vous remercie de vos offres ; tous les matelots s'efforcèrent de lui dire, Sire, ne refusez pas d'être notre maître & notre conducteur, si nous n'avions pas eu le vent contraire, nous serions encore plus éloignés. Seigneur, dit Florent, je vous remercie de cet avantage. Ils passèrent la mer d'Afrique & arrivèrent vers l'isle de Candie ; un vent de tramontagne s'éleva avec tant de fureur, qu'il les poussa sur les côtes de Barbarie. Clairette fut saisie d'effroi, lorsqu'elle vit que la terreur s'étoit repandue parmi les matelots, elle se mit en prières, invoquant le Seigneur d'avoir pitié d'eux. Florent voyant que sa maîtresse & tous les matelots étoient consternés, il les rassura du mieux qu'il lui fut possible ; mais la tempête les jetta au port d'une ville nommée Ansalerne, & ils furent obligés d'y jetter l'ancre, à peine l'eurent-ils jettée, qu'ils virent venir à eux un vaisseau & une galère sur lesquels il y avoit bien quatre cents Payens, dans le dessein de s'emparer du vaisseau. Le Patron du vaisseau les voyant venir, dit à Florent, Sire, nous sommes perdus, car nous allons devenir esclaves des Sarrasins. Florent dit au Patron & aux matelots, sachez que celui que Dieu veut aider, n'a rien à craindre, & que le grand nombre des gens que vous voyez, ne pourront vous faire aucun mal, si Dieu veut nous aider. Il s'agit de faire voir notre courage en défendant notre vie. Le Patron & les matelots lui répondirent, Sire ; nous nous mettons à la garde de Dieu & sous votre conduite. Ils s'armèrent tous, & chacun se prépara à se bien défendre. Seigneurs, leur dit Florent, reprenez courage & que chacun pense à bien combattre. Le vaisseau & la galère des Sarrasins furent bientôt assez près, & les accablèrent d'une grêle

de traits, & le combat commença, ceux qui étoient dans le fort, leur lançoient des morceaux de fer rouges. Florent & ses gens se défendoient de leur mieux; il sauta dans le vaisseau des ennemis, & y fit un très-grand carnage; mais les Sarrasins vinrent à l'abordage dans son vaisseau, & tuèrent dabord le Patron, le reste de l'équipage subit le même sort. Florent vit en un instant son vaisseau criblé & rempli d'eau par les trous que les boulets avoient fait. Quand Clairette vit que le vaisseau prenoit eau de toutes parts, elle aima mieux se jetter dans le vaisseau des Sarrasins que de périr en mer. Quand Florent vit que Clairette étoit dans le vaisseau ennemi, il y sauta l'épée à la main, & il frappoit à droite & à gauche; mais le nombre l'emporta, ils le jettèrent par terre; ils lui lièrent les pieds & les mains. Florent se voyant pris, commença à regretter ses gens, & il dit : Ah! mon père, si je suis malheureux, c'est par votre faute. Il regardoit tristement Clairette que les Sarrasins maltraitoient. Clairette l'apperçut & tomba en foiblesse; Florent pleuroit & l'embrassoit tendrement. Les Sarrasins les remirent ensuite entre les mains du Gouverneur, qui voyant leur jeunesse, en eut pitié; mais il ne le fit pas paroître; & les emmena avec lui au Château, & les autres prisonniers furent mis dans une tour où ils eurent bien de la misère.

Comme Sorbare le Gouverneur reconsorta Florent & Clairette; & des quatre vaisseaux chrétiens qui arrivèrent au port, & reconurent Florent.

QUand le Gouverneur eut emmené Florent & Clairette dans son château avec lui; il leur dit; Mes enfans, vous me faites pitié, je vous pris de me dire qui vous êtes, & par quel hasard vous vous trouvez dans ces lieux? Si vous me dites la vérité, vous n'y perderez rien & je vous mettrai sous ma sauve-garde. Sire, dit Florent, je vous dirai toute la vérité & ne m'écarterai pas d'un seul mot. Apprenez que je suis fils du Roi d'Arragon, que j'ai quitté en colère; il raconta ensuite son aventure telle qu'elle étoit, & dit au Gouverneur, Sire, je vous ai raconté au plus juste toute mon histoire, j'espère que vous voudrez bien prendre Clairette & moi sous votre protection, notre vie est entre vos mains; il se mit ensuite aux pieds du Gouverneur, mais Sorbare le releva & lui dit: Ne craignez rien, je vous sauverai, mais n'en parlez à personne, il appela aussi-tôt quatre de ses sergents & leur dit: Je vous recommande de ne pas maltraiter ce jeune homme & cette Demoiselle, & de leur donner tout ce qui est nécessaire à la vie, comme on m'a fait quand je fus prisonnier à Taragone. Sorbare dit ensuite à Florent, sachez que je fus autrefois Roi de Bellarmin; il arriva que combattant avec Emery de Narbonne, je fus pris par Regnault de Beaulande, dont on n'a tant parlé; il me fit conduire prisonnier à Bordeaux, où je vis un noble Prince nommé Huon, qui avoit épousé la noble Esclarmonde, fille de l'Amiral Gaudisse; ils avoient une petite fille qu'ils devoient bien aimer, car, quoiqu'elle n'eût que six ans, elle étoit aussi belle que l'on puisse en voir pour son jeune âge. J'ai oui dire depuis, que plusieurs Rois & Princes étoient venus à Bordeaux pour l'avoir en mariage; je me suis sauvé ensuite vers mon oncle, qui me donna cette place en garde. Comme j'ai été bien traité chez les chrétiens, je veux que vous les traitiez de même. Sire, répondirent les Sergens, nous exécuterons vos ordres.

ils emmenèrent alors Florent & Clairette dans une tour, & ils furent mis chacun en une chambre séparée. Quand Clairette se vit séparée de son ami Florent, elle versa des larmes, & dit : Huon, mon très-cher père, & vous Esclarmonde ma mère, je ne puis être que mécontente de l'amitié que vous avez eu pour le Roi Oberon, ce qui est cause que je vous ai perdu tous deux; vous m'avez abandonnée, & je me trouve réduite dans une prison. O! Roi Oberon, que de malheurs vous me prepariez lorsque vous donnâtes votre Royaume à mon père; je voudrois voir la ville de Montmur, où sont mon père & ma mère. J'ai perdu la fleur de mes amis, je vois bien qu'il me faudra mourir de chagrin dans cette prison. O mort! que ne me prenoit-tu lorsque j'étois encore jeune à Bordeaux. Je me recommande à Dieu & à sa Mère, afin qu'il aient pitié de moi. Elle disoit ensuite, plût à Dieu que je fusse auprès de mon cher ami, il adouciroit par sa présence mon ennui & mes chagrins. Le Gouverneur a bien mal fait de nous séparer l'un de l'autre. Si le père de Florent savoit de quelle famille je suis, il ne refuseroit certainement pas de me marier avec son fils; mais quelques peines que je doive souffrir, il ne l'apprendra pas de moi. Florent qui étoit dans une chambre au-dessus, & qui avoit entendu tout ce que Clairette avoit dit, l'en aimoit davantage. Florent se mit à une fenêtre, & regarda Sorbare qui se promenoit dans la cour, il le pria d'avoir pitié de la Demoiselle qui étoit dans la tour. Ami, lui dit Sorbare, ayez un peu de patience, & avant que la nuit soit venue, je vous délivrerai; car pour l'attachement que j'ai à vous servir, je quitterai la loi de Mahomet, & je croirai à loi de Dieu, & quand la nuit viendra, nous nous embarquerons; mais je ne puis me charger de vos gens qui sont dans la ville. Florent le conjura de faire tout son possible pour les délivrer. Le Gouverneur jetta les yeux sur la mer, & vit venir de loin quatre gros vaisseaux qui portoient au moins deux mille passagers, qui venoient du Saint Sépulcre, & avoient été poussés dans ce port par une tempête. Le Gouverneur retourna à la tour, & dit à Florent : Vous voyez un grand nombre de gens qui viennent, il faudroit aller au port savoir ce que c'est. Sire, dit Florent, je suis prêt à vous suivre, & je me mets sous votre protection ainsi que ma mie; il fit aussi-tôt sortir de sa chambre la Demoiselle Clairette, Florent fut bien joyeux de la voir & il lui dit : Ma chère amie, ne soyez pas fâchée & ne craignez rien, nous reviendrons bientôt, nous allons nous informer quels gens viennent arriver au port. Sire, dit la Demoiselle, que Dieu vous conduise. Sorbare & Florent s'en allèrent au port, & virent que c'étoit des Chrétiens. Florent les salua, & leur dit : soyez les bien-venus, je vous prie de me dire d'où vous venez & ce que vous cherchez? le Patron du vaisseau répondit, Seigneurs, nous sommes Français, nous venons du Saint Sépulcre, c'est pourquoi si nous vous devons quelque tribut, nous sommes prêts à vous satisfaire; Sorbare leur répondit, puisque ce n'est que par la tempête que vous vous trouvez à ce port, vous serez secourus. Je vous fais savoir que je crois à la loi de Dieu, quoique je n'y sois pas baptisé; je vous dirai comme il faudra que vous vous y preniez, si vous voulez m'en croire; vous n'aurez qu'à venir avec moi dans ce palais, & je vous fournirai d'armes & de chevaux, & quand vous serez armés, vous demeurerez dans le château, sans faire rien paroître, je m'en irai ensuite au port & je ferai bien radoubler un vaisseau qui

y est, car, il y a dans cette ville des prisonniers qui y sont depuis peu de tems, ils sont Français; quand le matin sera venu, nous entrerons & nous mettrons le feu dans toute la ville, nous en emporterons le meilleur butin, & ferons prisonniers tous ceux qui se trouveront à notre rencontre; si après cela les Sarrasins nous viennent attaquer dans nos vaisseaux, il nous faudra défendre de notre mieux; mais il faudroit auparavant nous assurer des vaisseaux qui sont dans le port. Quand ils entendirent Sorbare le Gouverneur, ils louèrent beaucoup son avis, & furent tous d'avis de faire sa volonté. Le Gouverneur leur dit : Seigneurs, afin que vous croyez la vérité de ce que je vous dis, & que vous n'ayez aucun soupçon à mon égard, ce jeune homme pourra vous informer du tout.

Sire, dit le Patron, votre air nous manifeste beaucoup de franchise, nous nous mettons tous sous votre protection; dites-nous, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme que nous voyons auprès de vous, il me semble l'avoir déjà vu en quelque endroit. Patron, lui dit Sorbare, puisque vous desirez savoir qui il est, vous saurez qu'il se nomme Florent, qu'il est fils du Roi d'Arragon, & que poussé par la tempête jusqu'à ce port, il a été fait prisonnier avec une belle Demoiselle qui est dans mon Château. Quand le Patron. & ceux qui étoient avec lui, entendirent que c'étoit le fils du Roi d'Arragon, ils en furent tous bien joyeux, car ils étoient tous Arragonois, & députés pour aller le rechercher. Ils remercièrent N. Seigneur de cette heureuse rencontre, & dirent à Florent : Sire, nous devons bien remercier Dieu de vous avoir trouvé, nous sommes aussi très-surpris de ce que vous vous cachiez tant de nous; le Roi Garin votre père nous a envoyé pour vous rechercher, & nous n'aurions jamais eu le bonheur de vous retrouver, si le Ciel ne nous eût fourni cette occasion; d'ailleurs nous n'aurions pu porter aucunes nouvelles au Roi Garin votre père.

Comme le Gouverneur Sorbare & le noble Florent avec leurs gens allèrent vers la ville, la prirent, enlevèrent tout le meilleur butin, & s'embarquèrent avec Clairette pour retourner en Arragon.

LE Patron & tous ceux qui étoient avec lui, ayant reconnus Florent, ils furent si joyeux que Sorbare & eux ne savoient comment lui témoigner le plaisir qu'ils avoient de l'avoir trouvé; pendant que cette reconnoissance se faisoit, un Sarrasin qui avoit entendu le projet qu'ils avoient formé, parce qu'il comprenoit le français, vint avertir les Bourgeois de la ville du dessein que le Gouverneur Sorbare avoit projetté avec les Chretiens. Quand les Payens & Sarrasins eurent entendus le rapport que le Sarrasin leur avoit fait, ils coururent aux armes, & vinrent vers le château pour le prendre; mais leur attaque fut vaine, ceux qui etoient dedans firent pleuvoir sur eux une grêle de traits, & se défendirent si bien qu'ils les forcèrent de se retirer & de s'éloigner au moins d'un trait d'arc du château. Florent qui étoit dedans leur cria : Misérables, vous avez détruit tous mes gens; mais si Dieu me donne des jours, je vengerai leur mort. Quand les Payens & Sarrasins virent qu'ils ne pouvoient s'emparer du château, parce qu'il étoit bien défendu; ils craignirent que la ville ne fut prise & se retirèrent tous dans leurs maisons. Le Gouverneur qui les connoissoit bien, dit à Florent, Seigneur, il seroit à propos

de monter tous à cheval, car les Sarrasins, qui pour la plupart sont blessés, se sont retirés dans leurs maisons ; ainsi je serois d'avis que nous les attaquions vivement dans la ville.

Alors Florent & ses gens dirent au Gouverneur, Sire, votre avis est très-bon, nous sommes tous prêts à le suivre. Ils sortirent tous du château, Sorbare & Florent se mirent à leur tête, ils entrèrent dans la ville sans trouver de résistance, ils mirent le feu dans plusieurs endroits, & commencèrent alors le carnage le plus sanglant que l'on put voir ; enfin, ils combattirent tant qu'ils firent beaucoup de prisonniers & s'emparèrent de la ville, ils délivrèrent ensuite leurs gens, qui furent bien réjouis de revoir leur Seigneur qu'ils croyoient mort ; on fit un butin considérable qui fut partagé aux soldats, aussi-tôt que la ville fut prise, ils portèrent tout le butin dans leur vaisseau, & mirent le feu par toute la ville, & furent retirer la belle Clairette du château, qui fut ravie de revoir son cher ami Florent.

Sorbare qui desiroit beaucoup partir de ce lieu, fit ramasser toutes les richesses qu'il y avoit dans le château, & les fit porter dans les vaisseaux avec beaucoup de vivres & de tout ce qui étoit nécessaire. Florent prit Clairette par la main, & lui raconta comment le Roi Garin son père les avoit fait chercher par terre & par mer, & que c'étoit de sa part que ceux qu'elle voyoit devant elle étoient venus ; quand Clairette entendit qu'il s'agissoit de retourner vers le Roi Garin, elle fut bien fâchée, & dit : Mon ami, vous savez la haine que le Roi a contre vous & moi ; au nom de Dieu, je vous prie de me conduire autre part. Belle, lui dit Florent, ne craignez rien, car si vous eussiez voulu dire votre nom & votre origine, vous nous auriez épargné bien des peines & des chagrins. Sire, lui répondit Clairette, la chose n'est pas comme vous le dites. Florent lui dit : Je sais ce qu'il en est. On leva l'ancre & l'on mit à la voile. Le vent qui étoit favorable les éloigna bientôt de terre. Sorbare, content d'avoir délivré les Chrétiens, & d'abandonner sa loi & son pays par amitié pour Florent, vint vers lui & lui dit : Vassal, je vous abandonne mon corps & mes biens, & vous promets de ne vous laisser qu'à la mort. Florent lui dit : Je vous remercie, je n'aurai pas un denier que vous n'y participiez. Nous parlerons dans le chapitre suivant du Roi Garin qui étoit assiégé par le Roi de Navarre son beau-frère.

Comme le Roi Huon de Bordeaux envoya deux de ses Chevaliers vers les deux Rois ; comme l'on vit paroître un grand nombre de gens entre les deux armées, de la paix qui fut faite, & comme Huon leur parla.

Après que le Roi de Navarre eut fait prisonnier le Roi Garin, & qu'ils eurent assigné le jour auquel chacun d'eux devoit montrer sa valeur, il arriva que deux jours auparavant que les secours fussent venus, les uns dans Courouse & les autres vers le Roi de Navarre, qui menaçoit beaucoup son beau-frère, parce qu'il étoit cause de la fuite de son fils Florent, il jura de le venger au péril de sa vie ; il rassembla tant de troupes que les vallées en étoient couvertes. La nuit auparavant le jour nommé, on entendit dans l'air une voix si épouvantable que la terre en trembla, & tant les assiégeans que les assiégés furent saisis d'une frayeur mortelle ; peu s'en fallut qu'ils ne quittassent le siége. Peu de tems après la voix

prononça ces paroles : Vous Seigneurs qui êtes sur ce champ de bataille, ne vous hâtez pas de combattre tant d'un côté que d'autre, car on vous enverra un tel secours, que vous serez également contens de part & d'autre ; on entendit plus rien & tous ceux qui étoient dans le camp se mirent toute la nuit en prières, se recommandant à Notre-Seigneur qu'il lui plût de les secourir. Le Roi Garin fut aussi très-surpris d'entendre cette voix. Grand Dieu! s'il falloit que tant de gens périssent par rapport à moi, je serois perdu à jamais ; hélas! mon fils, que j'ai été mal avisé de vous avoir banni de mon Royaume, j'ai eu tort de vous avoir fait emprisonner, ce sera par ma faute si tout le pays dont vous devez hériter est détruit; alors il tomba en foiblesse au milieu de ses Barons, ils crurent qu'il etoit mort, & se formèrent des regrets sur sa perte, surtout dans une circonstance aussi critique; le bruit de sa mort s'étoit déjà répandu, mais il reprit ses sens, & les Barons s'assemblèrent autour de lui & lui firent donner ce qui étoit nécessaire; ils entendirent la Messe, après laquelle on vit venir deux Chevaliers très-beaux, l'un étoit Gloriand & l'autre Malebron, ils étoient tous deux Chevaliers faés. Quand ils furent arrivés devant le Roi, ils le saluèrent humblement, & lui dirent, Sire, le Roi Huon de Bordeaux vous salue, il est le Roi de toute la Férie, & il vient pour conserver vos terres, il est père de la noble Clairette que vous avez traitée d'aventurière, & à cause d'elle vous avez banni votre fils Florent, & il revient auprès de vous pour faire la paix entre vous & le Roi de Navarre votre beau-frère; alors s'accomplira le mariage de Florent & de Clairette. Quand le Roi Garin entendit les Chevaliers faés, il en fut si transporté, qu'il embrassa les Chevaliers & leur dit: Seigneurs, Seigneurs, sachez que je remets ma vie & mon Royaume entre les mains de Huon de Bordeaux, pour en faire à sa disposition. Les deux Chevaliers disparurent aussi-tôt ; & on ne put savoir par où ils étoient passés. Le Roi Garin & ses Barons élevèrent les mains au Ciel, & ils firent le signe de la Croix en recommandant leurs ames à Dieu. Les deux Chevaliers faés retournèrent à Montmur, où ils trouvèrent le Roi Huon auquel ils racontèrent ce qu'ils avoient dit au Roi Garin de sa part; ils lui dirent le jour que les deux Rois avoient assignés pour la bataille, ils dirent ensuite à Huon : Sire, ayez pitié de Florent & de votre fille, qui sont actuellement sur mer. Huon leur répondit : sachez que bientôt je serai dans Courtouse avec un si grand nombre de gens que les vallées en seront toutes remplies, & si l'un des deux Rois vouloit aller contre ma volonté, j'aurai bientôt fait de lui ôter tout ce qu'il pourra posséder, car je prétends que ma fille soit Duchesse de tout le pays de Bordeaux ; je ne dois lui mieux exprimer mon amitié pour elle ; il appela ensuite Esclarmonde & lui dit : Chère épouse, vous verrez aujourd'hui quelqu'un qu'il y a long-tems que vous desirez de voir, c'est votre fille Clairette que l'on ne peut voir sans l'aimer, je veux qu'elle reçoive des Chevaliers & des Dames, tous les honneurs qui sont dûs à son rang, car elle a souffert assez de misères & de tourmens. Le jour de la bataille étoit enfin arrivé, tout le peuple de la ville de Courtouse étoit en prières, les uns assistoient à la messe, les autres se confessoient pour aller à la bataille Le Roi de Navarre ordonna à tous ses gens de s'armer & monter à cheval. Le Roi Garin monta à cheval, & ordonna à ses

Maréchaux

Maréchaux de distribuer son armée sur trois lignes ; on vit sortir de la ville plus de cinquante mille hommes, & il y avoit beaucoup de Dames & de Demoiselles qui suivoient leurs amis ; ensuite venoient les Moines des Couvents, portant des Croix & priant Dieu pour la conservation de leur Roi. Nous vous laisserons à parler des deux Rois qui étoient rangés en bataille, & nous parlerons du Roi Huon qui appela tous les Barons de Férie ; il y avoit là Gloriand, Malebron, Esclarmonde & plusieurs autres Chevaliers. Huon parla, & dit : Seigneurs, vous savez que par la volonté de Dieu, le Roi m'a donné son Royaume & sa puissance dans toutes les Féeries du monde, où je puis faire tous mes commandemens. Ainsi, je ne veux pas qu'il se passe rien de sanglant entre le Roi de Navarre & celui d'Arragon ; ainsi, je me souhaite avec deux cents mille hommes armés comme il faut, & tous bien montés ; j'en souhaite autant à pied, tous armés d'arcs & cent mille hommes vêtus de drap d'or & de soie ; je desire aussi ravoir ma fille, que par ma faute j'ai abandonné ; mon intention est de la marier avec son cher Florent, c'est déjà un très-vaillant Chevalier ; je ne crois pas que l'on puisse en trouver un meilleur, je le souhaite avec Sorbare & ses gens au port de Courtouse. Je souhaite aussi ma tente dans la prairie qui est entre les deux armées ; je veux qu'il y ait dessus un grand dragon de fin or. Il n'eut pas plutôt fait son souhait, qu'il s'y trouva aussi-tôt avec ses gens. Quand le Roi de Navarre vit tant de gens & de tentes, & qu'il vit le beau pavillon du Roi & un dragon d'or tout brillant, il fut très-surpris, il appela ses Barons & Chevaliers & leur dit : Seigneurs, voyez cette foule innombrable de gens, il me semble que je n'en ai jamais vu tant, & je ne sais ce que ce peut être, il leur dit : Je vous prie d'aller voir quels gens ce sont, ce qu'ils cherchent, s'ils sont amis ou ennemis, & qui est-ce qui les conduit. Alors les Chevaliers répondirent : Nous n'irons pas, car nous ne savons pas s'ils sont vos ennemis ; quand le Roi de Navarre entendit qu'aucun des chevaliers ne vouloit entreprendre d'aller voir l'armée, il fut bien fâché ; comme il leur parloit, les deux messagers du Roi Huon arrivèrent devant le Roi de Navarre. Gloriand lui dit : Le Roi Huon nous mande que vous fassiez la paix avec le Roi Garin, car il veut marier sa fille avec Florent votre neveu. Quand le Roi de Navarre entendit les messagers, il fut bien content, il commanda à ses Barons d'aller avec lui vers le Roi Huon ; ils le suivirent, & étant arrivés dans la tente du Roi Huon, ils le saluèrent humblement, & il leur rendit le salut, & dit au Roi de Navarre, soyez le bien-venu. Le Roi de Navarre lui repondit : Sire, je suis prêt d'exécuter tout ce que vous m'avez commandé par vos Chevaliers. Huon envoya chercher le Roi Garin, qui vint accompagné de mille de ses Chevaliers. En arrivant, il salua le Roi Huon & lui dit : Sire, soyez le bien-venu dans mon Royaume ; je vous le remets pour en disposer à votre gré, & suis prêt d'exécuter tout ce que vous m'ordonnerez. Il raconta au Roi Huon tout le fait de la sentinelle & de son fils qu'il avoit fait emprisonner, parce qu'il aimoit la plus belle Demoiselle, que l'on puisse voir. Par amour pour elle mon fils est parti. Garin, lui dit Huon, sachez que vous les verrez bientôt tous deux ici, car c'est mon intention de les marier ensemble ; cette Demoiselle est ma fille, apprenez qu'elle est née du sang royal, sa naissance lui a déjà coûté bien cher. Quand Garin entendit

que Huon vouloit marier sa fille à Florent, & qu'ils devoient bientôt arriver, transporté de joie, il se jetta aux pieds de Huon, & lui dit : Ah! Sire, se pouroit-il faire qu'en mes vieux jours j'aurois la consolation de revoir mon fils, & que la noble demoiselle à qui j'ai tant fait de peine, deviendroit son épouse. Huon lui dit : N'ayez aucun doute, car je n'aurai pas plutôt souhaité, qu'il se trouvera avec ma fille auprès de moi. Sire, dit Esclarmonde, faites que je revoie bientôt ma chère enfant; dans peu de tems vous la verrez, lui répondit Huon.

Comme Florent & Clairette arrivèrent auprès du Roi Huon ; de la grande joie qu'il eut à leur arrivée ; de leur mariage & de la paix qui fut faite entre le Roi de Navarre & le Roi Garin d'Arragon.

QUand le Roi Huon vit Esclarmonde le prier instamment, il se laissa toucher, & dit : Ma chère fille, j'ai pitié de vous & de votre ami Florent, ainsi je vous souhaite tous deux avec vos gens au port, je veux que Clairette soit habillée aussi richement qu'une Reine qui sort de son palais pour aller se marier, & qu'avec vous il y ait des Dames & Demoiselles des plus belles que l'on puisse trouver, & bien parées. Il n'eut pas plutôt souhaité, que l'on vit arriver les vaisseaux dans le port; Florent & Clairette étoient richement accompagnés avec des trompettes, tambours, luths, vielles & autres instrumens; toute cette musique étoit si charmante qu'il sembloit qu'on fut en Paradis.

Il y avoit d'autre part des Dames & Chevaliers qui chantoient très-mélodieusement. Ils portoient des habits couverts de pierreries, qui éclatoient à la lueur du Soleil. Il n'y a personne au monde, qui, s'il eut vu tout ce brillant cortège, n'eut pensé que la Cour du Paradis étoit descendue sur la terre. Florent étoit accompagné de trois mille hommes; Clairette étoit montée sur un beau cheval blanc, qui portoit au cou des petites cloches d'argent. Le détail de cette marche brillante seroit trop long à faire, je dirai seulement que Clairette étoit accompagnée de deux Fees, Morgue & Oriande qui chantoient agréablement.

Ensuite marchoit Crussine avec un grand nombre de Fées, elles annonçoient toutes beaucoup de joie. Huon dit alors à Esclarmonde, ma chère amie, il est tems de partir, car je vois arriver ma fille avec Florent, ils ne sont pas loin d'ici.

Quand Esclarmonde entendit ce que lui venoit de dire Huon, elle se sentit plus contente qu'elle ne l'avoit jamais été, tant elle desiroit de revoir sa chère Clairette. Elle partit la première en brillant accompagnement; Huon partit ensuite avec les deux Rois, qui avoient leurs enseignes déployées, ils étoient suivis chacun de leurs gens. Les chemins en étoient tous couverts; c'étoit quelque chose de beau à voir, la satisfaction que l'on témoignoit au sujet de l'arrivée de Florent & de la belle Clairette. Le Roi Garin ne pouvoit contenir sa joie quand il vit tant de noblesse assemblée pour honorer l'arrivée de son fils Florent; il remercia Dieu de tout son cœur. Ainsi comme vous voyez, les Rois & les Princes alloient au-devant, & en bon équipage; le son des instrumens ravissoit tout le monde. La belle Clairette fut bien charmée de voir la Reine sa mère qui pleuroit de joie de la voir, elle l'embrassa & la tint serrée pendant long-tems dans ses bras sans pouvoir lui parler. Le Roi Huon de Bordeaux retira sa fille des

bras de sa femme, & l'embrassa plusieurs fois. D'autre part le Roi Garin vint vers son fils l'embrassa & lui dit ; Mon fils, je vous ai bien mal traité, je vous ai fait emprisonner à cause de cette aimable Demoiselle ; je suis bien fâché que le Roi de Navarre ait ainsi détruit mon Royaume que vous devez posséder. Sire, dit Florent, je vous prie de lui pardonner, il est mon oncle, & je suis très-satisfait que vous ayez la paix ensemble. Je vous prie de m'accorder cette aimable Demoiselle en mariage. Mon fils lui répondit le Roi Garin, soyez assuré que vous l'aurez, car je pense qu'il n'y en a pas de plus noble en dix Royaumes. Florent remercia son père, & le Roi de Navarre son oncle vint l'embrasser & lui dit : cher neveu, je suis charmé de votre retour. Je suis bien charmé aussi, dit Florent, que la paix soit faite entre vous & mon père ; en conversant ainsi, ils vinrent au camp, & dès qu'ils y furent arrivés, Huon appela les deux Rois & leur demanda si ils vouloient s'accorder comme il leur diroit ; ils lui répondirent qu'ils s'en rapporteroient à sa volonté, il leur dit qu'il vouloit que la paix fut faite entr'eux, ils consentirent à sa volonté.

Huon appela ensuite Florent, & lui demanda le récit de ses aventures, & comment il avoit été secouru par Sorbare le Gouverneur. Florent raconta tout ce qui lui étoit arrivé, ce qui amusoit beaucoup les Rois qui l'écoutoient ; ils en surent tous bon gré à Sorbare, ils le traitèrent bien & le firent ensuite baptiser. Huon appela les deux Rois, & leur dit : Je veux que vous n'ayez aucune rancune l'un contre l'autre. Sire, lui répondirent les deux Rois, nous sommes prêts à vous le prouver, alors ils s'embrassèrent, cela fit plaisir à Huon & aux Barons qui étoient là. Garin, dit Huon, dès maintenant je veux que votre fils ait ma fille en mariage, je leur donnerai les villes de Bordeaux, de Blayes, Gironville & tout ce qui en dépend.

Quand Garin entendit le Roi Huon, il le remercia de l'offre qu'il lui faisoit pour son fils Florent ; tous les Barons applaudirent beaucoup à ce mariage : Garin, charmé de toutes les bontes que lui témoignoit Huon, lui dit : Sire, mon fils devient le vôtre, il ne peut être plus heureux ; alors les deux pères étant d'accord, on fit fiancer Florent & Clairette, & ils furent mariés dès le même jour. Les réjouissances qui furent faites à l'occasion de ce mariage, durèrent pendant huit jours. Le Roi de Navarre donna son Royaume à Florent, pour en jouir après sa mort. Je ne ferai pas le détail des fêtes & des tournois que l'on fit pendant ces huit jours. Le Roi Huon donna à sa fille Clairette trente mulets chargés d'or & de grandes richesses ; les Barons & le peuple vinrent vers Huon, le conjurant les larmes aux yeux de prendre pitié d'eux, & de vouloir bien les dédommager des malheurs & des pertes que la guerre avec les Navarrois leur avoit causé.

Quand la noble Reine Esclarmonde entendit les plaintes des Barons & du Peuple, elle en eut pitié, & embrassant son mari Huon, elle lui dit : Sire, je vous prie, au nom de l'amitié que vous avez pour nos enfans, d'avoir pitié de ce peuple, car il a mis toute sa confiance en vous. Huon lui répondit, je vais vous prouver toute mon amitié pour vous, alors il les fit tous mettre à genoux, & leur dit : Seigneurs, qui êtes ici assemblés, pour que vous croyez la vérité de ce que je vous dis, il m'a été accordé un tel pouvoir par le Roi Oberon, que je veux

que tout le pays qui a été détruit & brûlé dans le royaume d'Arragon, redevint dans l'état où il étoit auparavant, & que les châteaux & maisons soient meilleures qu'auparavant que la guerre les ait détruits. Alors il fit le signe de la Croix sur tout le peuple & le Royaume, il n'eut pas plutôt donné sa bénédiction, que les choses se trouvèrent dans l'état où il les avoit annoncées. Dieu veuille conserver la vie du noble Duc Huon de Bordeaux.

Comme Huon & la Reine Esclarmonde s'en retournèrent; des présens qu'ils firent aux deux Rois & aux Princes qui étoient au mariage; & comme Clairette fut fâchée de leur départ.

HUon ayant fait sa prière & remercié Dieu de la grace qu'il avoit bien voulu lui accorder en présence du peuple, se décida à partir & fit préparer ses équipages, il fit des présens à tous ceux qui étoient auprés de lui, & sur-tout à Sorbare auquel il recommanda sa fille. Sire, dit Sorbare, l'amitié que j'ai pour vous; m'engage à ne la point quitter tant que je vivrai. Esclarmonde voyant qu'il falloit partir avec Huon & quitter sa chère fille, répandit des larmes, & lui dit: Ma chère fille, vous devez remercier Notre-Seigneur des graces qu'il vous a fait de vous avoir sauvée des dangers auxquels vous êtiez exposée, & de ce que vous êtes maintenant comblée d'honneurs & de gloire. Conservez toujours votre cœur à Dieu, soyez charitable envers les pauvres, aimez & honorez votre mari, & gardez-lui une fidélité inviolable; ressouvenez-vous de mes avis, car je n'aurai jamais le bonheur de vous revoir. Clairette ayant entendu les recommandations que lui faisoit Esclarmonde, se mit à pleurer & lui dit: O! ma très-chère mère, que votre départ & celui de mon père me fait de peine, plut à Dieu que je pusse passer le reste de ma vie avec vous; elles ne pouvoient se lasser de s'embrasser. Huon prit Clairette entre ses bras & l'embrassa plusieurs fois, parce qu'il savoit qu'il ne la reverroit jamais. Esclarmonde pria Huon de leur faire une remontrance sur ce qu'ils avoient à faire. Dame, lui dit Huon, levez-vous; Florent, venez vers moi, je vous ai donné ma fille en mariage, ayez-en soin tant qu'il plaira à Dieu de vous la conserver. Il leur fit ses adieux, & il dit aux deux Rois qui étoient bien fâchés de ce départ, qu'il leur recommandoit d'être toujours amis. Il prit congé d'eux & dit: Je me souhaite avec tous mes gens dans mon palais de Montmur; il n'eut pas plutôt souhaité, qu'il disparut. Les Rois & ceux qui étoient avec eux furent bien surpris, ils ne savoient que dire, & ils pensoient que ce fut un songe, si ce n'eut été les présens que le Roi Huon leur avoit fait. Après le départ de Huon & d'Esclarmonde, le Roi de Navarre prit congé du Roi Garin & de Florent son neveu, qui le conduisit à quatre lieues de la ville; il retourna ensuite vers sa chère Clairette, & ils vécurent quelque tems en joie & en tranquillité; mais le Roi Garin qui étoit vieux, fut attaqué d'une grande maladie qui le conduisit au tombeau. Florent, Clairette & les Barons du Royaume le regrettèrent beaucoup, & couronnèrent Florent en grande solemnité. Au bout de quelque tems Clairette devint enceinte, dont Florent & les nobles du Royaume furent bien réjouis: enfin, le jour de ses couches arriva, & elle mit au monde une fille, dont elle & Florent furent bien joyeux; mais cette joie fut de bien peu de durée, comme on pourra voir ci-après.

Comme la Reine Clairette accoucha d'une fille dont elle mourut; & comme lorsque cet enfant parvint à l'âge de quinze ans, son père la voulut avoir en mariage, ce qui causa bien du trouble.

LOrsque Florent sut que sa femme venoit d'accoucher d'une fille, il remercia Dieu, & fit baptiser cet enfant que l'on nomma Ide; la satisfaction de la Reine fut complette, mais de vives douleurs qui la reprirent, la firent descendre dans le tombeau. On apporta sa fille au Roi Florent qui fut bien satisfait de la voir, il demanda ensuite comme se portoit sa chère épouse; on pensa bien qu'on ne pourroit long-tems lui cacher la mort de la Reine, & on lui annonça aussi-tôt. Il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il tomba en foiblesse; on le croyoit mort, mais quelque tems après il reprit ses sens, & s'écria douloureusement: Ah! ma chère amie, malheureux moment où vous êtes née; avec vous j'avois oublié toutes mes peines & mes malheurs. Mort cruelle! tu m'as ravi ce que j'avois de plus cher au monde. Les Barons tâchoient de le consoler du mieux qu'il leur étoit possible; ils regrettèrent beaucoup la Reine Clairette. Toute la ville étoit en deuil à ce sujet. Quand sa mort fut annoncée, les Dames de la ville vinrent passer la nuit auprès du corps de la Reine, le lendemain elle fut portée à la grande Eglise, où on lui fit tous les honneurs de la sépulture. Le Roi Florent reçut la visite des Princes & Barons du pays, mais rien ne pouvoit calmer sa douleur & son chagrin, toute sa consolation étoit de voir sa chère fille, encore sa douleur se renouveloit-elle quand il la voyoit. Elle fut si bien soignée qu'elle augmentoit tous les jours en embonpoint & en santé, elle commençoit à atteindre l'âge de quinze ans, & son père l'aimoit si tendrement, qu'il ne pouvoit se lasser de la voir, & il l'embrassoit souvent en la serrant dans ses bras; quand elle fut parvenue à l'âge de dix-huit ans, elle devint charmante & d'une rare beauté. Le Roi voyant que sa fille croissoit en beauté & en talens, dit à ses Barons qu'il avoit envie de se remarier s'il pouvoit trouver une femme comme celle qu'il avoit auparavant.

Les Barons furent bien joyeux d'apprendre que le Roi vouloit se marier, mais ils ne savoient pas quel étoit son dessein; ils ne l'eurent pas plutôt appris, qu'il en arriva bien du mal, car bien des gens y perdirent la vie, & beaucoup d'Eglises en furent détruites. Le Roi fit mander à tous les Barons de se touver à sa Cour au jour qu'il leur assigna. Ils vinrent tous au palais le jour qui leur avoit été prescrit. Le Roi les reçut assez bien, il les invita à dîner, après lequel ils le suivirent dans un jardin pour y tenir son conseil; quand ils y furent tous arrivés, le Roi monta sur son siége & leur dit: Seigneurs, vous savez que je n'ai qu'une fille, elle m'a déjà été demandée par plusieurs Rois & Princes, mais je l'ai toujours refusée pensant qu'elle étoit encore trop jeune; je n'ai pas voulu me remarier non plus, par amitié pour sa mère, & je ne le ferai qu'en en trouvant une semblable à celle que j'avois. C'est pour cela que je vous ai fait venir pour vous faire savoir ma volonté. Les Barons lui répondirent: Sachez que dans toute la Chrétienté, il n'y a point de femme de telle qualité qu'elle soit, qui ne se trouve très-satisfaite de vous avoir en mariage. Ainsi, décidez-vous dans quel endroit vous vouliez que nous allions, pour vous en trouver une. Seigneurs, leur répondit Florent, vous n'aurez pas grande peine, car la femme que je veux avoir

n'est pas loin. Sire, dirent les Barons, daignez-nous dire qui elle est; le Roi leur répondit : c'est ma fille que je veux épouser, tant ses traits ont de rapport à ceux de sa mére que j'aimois passionnément, Quand les Barons entendirent le Roi, ils se regardèrent les uns & les autres, comme s'ils n'avoient pas entendu ce qu'il venoit de leur dire. Alors Sorbare qui étoit du Conseil du Roi, dit : Sire, à Dieu ne plaise que cela arrive; vous qui devez l'exemple à tous, vous vous renderiez par une telle action, indigne du trône que vous occupez; le Roi piqué des remontrances que lui faisoit Sorbare, le regarda avec un air irrité, & lui dit : Sorbare, apprenez que si je ne vous avois pas autant d'obligation comme j'en ai, je vous ferois trancher la tête Les Barons lui dirent, Sire, vous n'en ferez rien. Sorbare vous a parlé comme un homme sage & prudent; si vous ne suivez pas ses avis, vous n'êtes pas digne de porter la couronne; ils ne lui en dirent pas davantage, tant ils le redoutoient. Quand le Roi Florent eut entendu la réponse de ses Chevaliers, il envoya chercher sa fille, qui, ne sachant pas la volonté de son père, vint auprès de lui avec un air riant; le Roi l'embrassa tendrement. Elle ignoroit pourquoi il lui témoignoit tant d'amitié; mais les Barons qui le savoient bien, disoient entr'eux, Ah! mauvais père, tes pensées sont bien différentes de celles de ta fille, car si elle étoit seule ici, tu l'aurois bientôt déshonorée. Le Roi voyant sa fille Ide si belle, dit en lui-même qu'il mourroit de chagrin si elle ne devenoit son épouse; il lui dit ensuite, ma très-chère fille, vous avez perdu votre mére que je regrette beaucoup, mais vous lui ressemblez si bien, que lorsque je vous regarde, il me semble que je la voie, ce qui m'engage à vous épouser.

Du chagrin que ressentit la belle Ide, lorsqu'elle apprit que son père vouloit l'épouser, & comme par le moyen d'une noble Dame & de Sorbare, elle partit à l'heure de minuit, & s'en alla à la garde de Dieu.

QUand la noble Demoiselle Ide eut entendu la proposition indigne que son père venoit de lui faire, elle changea de couleur, & baissant la tête, elle dit en pleurant, mon père, quel est donc votre indigne dessein? Si l'on vous entendoit, vous attireriez contre vous le blâme & l'indignation; alors elle voulut se lever, mais Florent la retint par la main & lui dit: Ma fille, ne refusez pas de faire à ma volonté, car j'ai beaucoup d'amitié pour vous. Alors tous les Barons dirent au Roi qu'il pensât à ce qu'il venoit de dire, car on ne tiendroit jamais compte de lui Quand le Roi entendit que ses Barons le détournoient de son dessein, il leur dit qu'il l'épouseroit malgré eux, & que s'ils étoient assez hardis pour le contrarier, il les feroit tous mourir, & il les accabla d'injures. Quand la Demoiselle entendit son père ainsi parler aux Chevaliers, elle ne fut que trop certaine de la mauvaise volonté de son père, elle commença à pleurer en disant: Grand Dieu! il faudra donc que je sois déshonorée si mon père m'épouse, & nous courons risque d'être damnés tous deux. Elle forma dès lors le projet de s'en aller si loin, qu'on ne parlât plus d'elle. Le Roi la renvoya dans sa chambre avec ses Demoiselles, qui furent bien fâchées quand elles apprirent cette triste nouvelle. Le Roi leur ordonna de lui préparer un bain, parce que le lendemain il l'épouseroit. Quand la Demoiselle fut dans sa chambre, elle appela une ancienne Dame qui étoit sa gouvernante, elle pria les autres de les

laisser seules, feignant qu'elle avoit envie de dormir; quand elles furent toutes sorties, elle se jetta aux pieds de cette Dame, les mains jointes & les larmes aux yeux, elle lui dit : Ah! ma très-chère Dame, je viens à vous comme uue pauvre orpheline sans père, ni mère, car elle est morte, comme vous le savez, & mon père veut être mon mari, chose que je ne pourrai jamais supporter; daignez me conseiller ce que je dois faire pour m'éloigner de celui qui veut m'épouser. J'aime mieux m'en aller en pays étranger, & y vivre en pauvreté, que de passer mes jours dans l'horreur & dans le risque de me damner. Quand cette vertueuse Dame eut entendu les plaintes de celle qu'elle avoit élevée, elle lui dit : Ma très-chère fille, l'amitié que j'ai pour vous, m'engage à vous secourir, comme autrefois Pierre d'Arragon mon frère, qui délivra votre mère des mains des Sarrasins; pour moi je vous aiderai en dépit de votre père. Ide, satisfaite de la bonne volonté de cette Dame, l'embrassa & lui dit : Très-chère amie, que Dieu vous récompense du bien que vous me voulez faire, car je ne puis vous en récompenser moi-même. La Dame sortit de la chambre, & laissa Ide, plongée dans ses réflexions. Elle vint ensuite dans la chambre de Sorbare, qui étoit dans le palais, parcequ'il étoit du Conseil du Roi. Elle salua Sorbare qui lui demanda le sujet de sa visite; elle le tira à l'écart, & lui raconta la demande que lui avoit fait la Demoiselle Ide. Sorbare ne put retenir ses larmes, & pria ceux qui étoient dans la chambre, de vouloir bien sortir un momeni, parce qu'il avoit quelque chose de pariculier à dire à cette Dame. Quand ils se virent seuls, ils convinrent entr'eux que la Dame lui porteroit tous les habillemens qui conviennent à un homme, & qu'à minuit elle s'habilleroit & viendroit vers les écuries du palais; je m'y trouverai & je lui donnerai le meilleur cheval. La Dame fut bien joyeuse de ce que Sorbare vouloit bien se prêter à secourir la belle Ide; elle chercha des habits d'homme, & vint à la chambre de la Demoiselle, à laquelle elle raconta tout ce que Sorbare lui avoit dit. Quand Ide entendit la Dame, elle fut satisfaite. La Dame lui dit ensuite, comme le Roi Florent votre père, vous a fait préparer un bain, afin que l'on ne s'apperçoive de rien, vous vous y baignerez avant les autres Demoiselles, vous ferez préparer votre lit, & quand vous serez dans votre chambre, voous nous ordonnerez de nous en aller au bain, & je les entretiendrai si long-tems qu'il n'y en aura pas une qui n'ait envie de dormir; pendant ce tems vous vous habillerez, vous prendrez cette épée & ces éperons, vous irez ensuite vers les écuries où vous trouverez un cheval tout prêt. Ide fit tout ce que cette Dame lui avoit recommandé; elle fut au bain, après qu'elle fut essuyée, elle ordonna à ses femmes de venir l'aider à se coucher, & quand ellis furent toutes sorties, elle se releva, s'habilla en homme & mit l'épée à son côté, elle prit ses éperons & sauta dans le jardin par une fenêtre qui étoit tres-basse; elle vint doucement auprès des écuries du Roi, où elle trouva Sorbare qui lui tenoit un cheval prêt, sur lequel il avoit mis un sac rempli de pain & de viande; il avoit mis eusuite deux bouteilles pleines de vin, à l'arçon de la selle. Elle monta, sans rien dire, sur le cheval & prit congé de Sorbare, qui lui dit les larmes aux yeux : Que Dieu vous conduise, ma chère amie, prenez par le chemin qui est à droite. Sire, lui répondit la belle Ide, que le Seigneur vous récompense de votre bon service. Ainsi s'en alla

la sage & prudente Ide, pour ne pas commettre l'inceste que son père vouloit exiger d'elle. Elle arriva dans une forêt, & y marcha pendant trois jours, sans tenir une route bien assurée.

Comme le Roi Florent fut bien courroucé quand il apprit que sa fille avoit pris la fuite, étant déguisée en homme, & comme elle vint en Allemagne, trouva des voleurs dans une forêt, & alla comme écuyer offrir ses services à l'empereur.

On a vu ci-devant que le Roi d'Arragon vouloit épouser sa fille Ide, malgré la représentation de ses Barons & de son peuple; on lui annonça le lendemain l'arrivée du Roi de Navarre, il le reçut très-bien, & le conduisit dans son palais; mais à peine y furent-ils entrés, qu'on vint lui annoncer la nouvelle de la fuite de sa fille; il ne l'eut pas plutôt apprise qu'il entra dans une telle fureur, que personne n'osoit l'approcher, & même lui dire un seul mot. Il alla droit à la chambre de sa fille, où il trouva les Dames auxquelles il l'avoit confiée, & il les auroit maltraitées, si le Roi de Navarre ne l'en eut empêché. Il blâma beaucoup son neveu quand il eut appris sa mauvaise intention. Il y vint ensuite un palfernier, qui dit au Roi qu'on lui avoit pris son bon cheval; alors comme un désespéré, il ordonna qu'on allât après de tous côtés, & que celui qui pourroit la ramener ou en donner quelques nouvelles, auroit mille florins d'or. L'appât de la récompense en fit mettre beaucoup en campagne, pour tâcher de retrouver la fille du Roi; mais ils n'en purent rapporter aucunes nouvelles, dont le roi fut bien fâché. La belle Ide après avoir beaucoup marché par le pays d'Arragon & de Lombardie, sans trouver aucune aventure digne d'être racontée, vint en Allemagne, où elle fut obligée de vendre son cheval, n'ayant pas d'autre ressource pour vivre; elle fut contrainte de marcher & arriva à Basle, & y demeura quelque tems, pendant lequel elle apprit que l'Empereur mandoit des gens de tous côtés, pour le secourir contre le roi de Castille qui lui faisoit la guerre. Quand la belle vit que plusieurs nobles hommes se préparoient pour aller à Rome secoucourir l'Empereur, elle fut bien joyeuse & dit à son hôte que si elle avoit son cheval & ses armes, elle iroit à la guerre avec les autres; elle pensa que l'Empereur de Rome que l'on nommoit Othon, lui feroit un bon accueil; elle s'adressa à des Allemands qui furent bien satisfait de la voir, parce qu'il leur sembloit que c'étoit un jeune homme; l'un d'eux l'appela & lui dit: Ami, je desirerois bien savoir qui vous êtes? Sire, lui répondit-elle, je suis à celui à qui mon service pourra plaire, car je voudrois servir un grand Seigneur; il n'y a pas long-tems que j'étois en Arragon, où j'ai servi un grand Seigneur qui est mort. Je sais bien gouverner des chevaux, au besoin je conduirois un sommier, & si je me trouvois en bataille avec mon maître, il pourroit s'en trouver de plus foible que moi. L'Allemand lui répondit: Beau jeune homme, ce que tu dis prouve que tu as du courage, il ne peut en résulter que du bien; mais dis-moi quel est ton nom? Sire, je m'appelle Ide. Je vous retiens pour mon Ecuyer, & vous aurez soin de panser mon cheval; je suis prêt à vous servir, lui répondit Ide. L'Allemand l'emmena dans son hôtel, ils y restèrent encore trois jours après que l'armée fut partie & quand tous les équipages furent préparés, ils partirent pour Rome. Après

quelques

quelques journées de marche, ils passèrent dans une forêt très-vaste & fort épaisse, dans laquelle étoient embusqués un grand nombre d'Espagnols, ils crièrent à mort quand ils virent venir les Allemands. Ide qui marchoit devant, donna un tel coup d'épieu à un Espagnol, qu'elle lui passa au travers du corps; l'Espagnol tomba mort en lui retirant. Les Espagnols se jettèrent sur les Allemands & les tuèrent presque tous. Quand Ide vit que son maître & ses gens étoient tués, elle prit la fuite par un petit sentier qui la conduisit auprès d'un rocher, où elle passa le nuit. Le lendemain matin elle avoit une telle faim & une si grande soif qu'elle ne pouvoit presque pas marcher, cependant elle fut obligée de pousser son chemin jusqu'à deux heures après midi; alors, regardant sur sa droite, elle apperçut une troupe de voleurs qui buvoient & mangeoint; elle avoit une faim si grande, que banissant toute crainte, elle approcha vers eux. Quand ils la virent, ils dirent entr'eux : Ce jeune Ecuyer est monté sur un très-beau cheval, & ce sera pour nous. Quand Ide approcha d'eux elle les salua humblement & leur dit : s'il vous plaisoit de me donner à manger, je payerois bien volontiers mon écot; ami, lui dit un des voleurs; y a-t-il quelqu'un avec vous dans la forêt? Seigneurs, leur dit Ide, Dieu me conduit; alors l'un d'eux prit le cheval par la bride, & dit aux autres, tenez-le bien à quant à moi, son cheval ne m'échappera pas. Quand Ide se vit ainsi assaillie, elle eut bien peur, elle n'osa pas se défendre, & elle leur dit : Seigneurs que gagnerez vous à me faire mourir? Prenez mon épée, je vous la remets & faites-moi le plaisir de me donner à boire & à manger, car je meurs de faim; alors le maître lui dit : Nous te donnerons à manger autant que tu voudras. Sire, dit Ide, je vous remercie, alors elle mangea avec eux & quand les voleurs eurent mangé, ils dirent à leur maître qu'il avoit mal fait de les empêcher de tuer l'Ecuyer, il leur répondit que ce seroit dommage de tuer un aussi bel homme, & qu'il valoit mieux qu'il apprenne à dérober & tuer comme eux, & s'il ne veut pas le faire, pour lors nous le tuerons. Quand Ide entendit les voleurs, elle se recommanda à Dieu. Le maître lui demanda son nom, elle lui répondit : Je me nomme Ide, nous sommes partis quarante Gentilshommes au secours de l'Empereur qui est en guerre avec le Roi d'Espagne, nous avons trouvés dans notre chemin, des Espagnols qui étoient embusqués dans une forêt; de tous mes compagnons je suis le seul qui ait pu échapper à leur fureur; ainsi, Seigneur, rendez-moi mon cheval, & montrez-moi le chemin de Rome, vous me ferez bien plaisir. Non, lui répondit le maître, nous ne le ferons point, vous resterez avec nous, nous vous apprendrons à voler, & si vous résistez, je vous tranche la tête. Seigneur, dit Ide, vous me demandez une chose que je n'ai pas coutume de faire, & puisque l'un de vous me défie, qu'il vienne, & si je ne puis lui résister, faites de moi ce qu'il vous plaira; je payerois trop cher votre dîner, si je vous abandonnoit mon cheval.

Alors un des voleurs lui dit : Puisque vous êtes si hardi, je veux jouter avec vous, si vous m'abattez par terre, vous serez de notre compagnie, mais si je vous abats, je vous prendrai votre cheval, votre épée & vos habits.

Ide répondit qu'elle le vouloit bien à condition qu'il feroit écarter tous ses camarades, amenez, lui dit-elle, mon cheval auprès de moi, apportez-moi mon épée; quand les voleurs l'entendirent, ils ne

purent s'empêcher de rire, ils se retirèrent & firent amener le cheval comme il avoit été dit; alors Ide prit le larron par les cheveux, faisant signe de le renverser, mais elle le pressa si fort, qu'elle lui fit perdre la respiration, elle le jetta par terre d'une telle force qu'elle lui cassa les dents.

Ide voyant que le voleur étoit en danger de mourir, monta sur son cheval, tira ensuite son épée & leur dit: Malheureux, je ne vous crains plus; alors tomba sur eux avec tant de fureur, qu'elle en mit quatre sur le carreau, quand elle vit qu'il étoit tems de partir, elle piqua son cheval avec tant de vivacité, qu'elle fut bientôt éloignée d'eux; elle marcha tant qu'elle arriva à Rome & vint loger près le Palais, où elle trouva l'Empereur & les Romains qui parloient de la guerre. Ide étant arrivée, se mit à genoux devant l'Empereur & dit: Sire, je suis un Ecuyer qui vient d'Allemagne, où j'ai servi pendant un certain espace de tems, mais je n'y ai rien gagné, dont je suis bien fâché, c'est pourquoi je viens vous offrir mes services s'ils vous sont agréables.

Comme Ide fut retenue dans le Palais de l'Empereur, & comme Olive sa fille en devint amoureuse, pensant qu'elle fut un homme; comme le Roi d'Espagne vint attaquer la ville de Rome & fut fait prisonnier par Ide.

QUand l'Empereur entendit parler Ide & qu'il vit qu'il avoit le corps bien fait, il pensa qu'il n'avoit jamais vu un plus bel homme, & comme Ide lui parloit, Olive sa fille arriva, & tous les Barons se levèrent devant elle; elle s'assit auprès de son père & fixa beaucoup le jeune Ecuyer, elle ne put s'empêcher de lui donner des louanges sur son courage & sa beauté; elle étoit elle-même si aimable qu'elle étoit adorée de tous ceux qui la voyoient. L'Empereur demanda à Ide comment elle avoit nom & de quel pays elle étoit? Sire, je m'appelle Ide, & suis natif de Tarasconne, je suis parent du Duc Naimes de Bavière & d'Amaury de Narbonne; mais j'ai été banni de mon pays par les parens de Ganelon, & j'ai supporté depuis bien des peines & des misères. L'Empereur lui répondit: Ami, vous êtes de bonne famille, ainsi, comme je vous crois courageux, je vous retiens à mon service. Sire, dit Ide je souhaite de vous servir comme il faut. Ma fille, dit l'Empereur, j'ai retenu cet Ecuyer pour vous servir. Sire, dit Olive, je vous remercie humblement, car il a l'air bien né, je suis très-satisfaite de l'avoir. L'Empereur dit ensuite à Ide, mon ami, servez-moi bien & si vous servez bien ma fille, vous en serez récompensé. Sire, dit Ide, je ferai tant, moyennant la grace de Dieu, que je vous contenterai, quand la guerre viendra, je ne serai pas des derniers à la bataille; je sais bien trancher devant un Roi ou Reine, comme il convient. Ami, s'il est vrai, comme vous dites, que vous ayez autant de talent, vous pourrez rester à mon service. Ide remercia l'Empereur & demeura au Palais, où elle s'acquitta si bien de son service, qu'elle se fit aimer de toutes les personnes de la Cour, & surtout de la Demoiselle Olive, qui ne pouvoit se lasser de la regarder, elle en devint éperduement amoureuse, quand Ide s'en apperçut, elle pria Dieu de lui faire la grace de ne pas être reconnue ni pour homme ni pour femme; elle faisoit l'aumône, alloit fréquemment à l'Eglise, & prioit Dieu de toucher le cœur du Roi Florent son père, qui étoit cause de ses

disgraces. Se trouvant un certain jour avec l'Empereur, elle lui dit ; Sire, sachez que le Roi d'Espagne est entré sur vos terres avec une puissante armée, où il met tout à feu & à sang, & il est déjà péri beaucoup de Romains, il a juré sa foi, qu'avant un mois, il sera dans Rome avec toute son armée ; il a dit qu'il vous feroit mourir & jouiroit de votre fille que vous lui avez refusée : j'aimerois mieux qu'il l'eût épousée, que de faire mourir tant de gens & de détruire tant de villes & de châteaux. Quand l'Empereur entendit cette nouvelle, il dit à Ide : Mon ami, daignez me conseiller, car je ne pensois pas que ces gens dûssent venir si-tôt m'attaquer. Sire, lui répondit Ide, ne vous troublez point, au contraire, rassurez-vous, car vous aurez sujet de vous réjouir avec vos Barons ; donnez-moi la conduite de vos gens, j'irai au-devant d'eux, & je leur ferai payer le dégât qu'ils ont fait sur vos terres, si Dieu veut m'aider. L'Empereur voyant le courage de ce jeune Ecuyer, l'estima beaucoup, & lui dit : Je suis charmé de votre zèle, ainsi, je vous fais Chevalier & vous donne cette épée pour augmenter votre courage. Le Roi lui mit l'épée & l'embrassa en lui disant : Souvenez-vous que je vous fais Chevalier, je prie Dieu qu'il vous accompagne dans la bataille, soyez prudent, & vous vous en retirerez toujours bien. Sire, dit Ide, si Dieu veut me secourir, je combatterai si bien, qu'il n'y aura pas un Espagnol qui n'eût voulu avoir repassé la mer. Alors sans plus tarder, les Romains s'armèrent & commencèrent à sonner la trompette par toute la ville de Rome ; l'infanterie & la cavalerie s'assemblèrent devant le Palais. L'Empereur leur dit : Je vous recommande d'obéir au Chevalier Ide, comme à moi-même ; vous savez que je ne puis plus porter les armes, ainsi, je vous ordonne de le regarder comme moi-même. Alors tous les Barons & peuple lui dirent : Nous suivrons ses commandemens comme les vôtres. L'Empereur la fit armer richement, il lui fit amener un bon cheval sur lequel elle monta fort légèrement ; elle étoit ornée d'un riche casque & d'un bon bouclier, elle prit ensuite un épieu qu'elle portoit avec grace ; elle prit congé de l'Empereur & de sa fille & sortit de la ville à la tête de l'armée qu'elle distribua en trois corps, & donna la conduite des deux premiers à deux nobles Chevaliers qui savoient bien les gouverner ; elle se mit à la tete du troisième, puis elle fit déployer les étendarts & marcha contre ses ennemis ; les Espagnols croyoient avoir déjà remporté la victoire parce qu'ils n'avoient encore trouvé personne qui leur eût résisté ; mais ils se trompoient, car si Dieu veut aider Ide, avant la fin du jour, elle leur ôtera l'espérance de la victoire. Elle alloit par les rangs encourageant les soldats ; ils s'approchèrent des ennemis & firent fondre sur eux une grêle de traits. Ide vint l'épieu à la main contre le neveu du Roi d'Espagne & lui passa l'épieu au travers du corps, le Chevalier mourut sur-le-champ. Ide dit en elle-même, si vous voulez avoir l'Empire Romain, vous l'acheterez certainement bien cher, elle dit ensuite : Ah ! Dieu, je vous prie de vouloir bien aider cette pauvre fugitive ; elle piqua son cheval & vint l'épieu baissé contre un Espagnol, à qui elle le passa au travers du corps & lui dit : Tu as fait une grande folie de venir si loin chercher la mort.

Après ces exploits, elle renversoit ce qui se trouvoit sur son passage ; tant que son épieu dura, elle s'en servit, elle prit ensuite son épée & apperçut un noble Espagnol qui étoit oncle du Roi, auquel elle

donna un si grand coup qu'elle le fendit jusqu'aux dents, & lui fit mordre la poussière. Elle se mit ensuite dans la mêlée & frappoit à droite & à gauche; elle tâchoit de détruire les chefs pour ébranler plus facilement les soldats. Les Romains de leur côté se défendoient si courageusement qu'ils mirent en fuite les Espagnols, & ils ne seroient jamais revenus si le Duc d'Arragon n'eut amené avec lui trois mille hommes avec lesquels il ramena tous ceux qui fuyoient; la bataille recommença plus fort qu'auparavant; il y périt bien des vaillans Chevaliers. Les Romains s'alarmèrent, & l'on entendoit par toute l'armée les cris douloureux de ceux qui étoient tombés & foulés sous les pieds des chevaux. Le Roi d'Espagne vint à la bataille l'épée à la main, & vit un Chevalier Romain qui étoit cousin de l'Empereur, & lui trancha la tête. Ide qui étoit là, fut si irritée, qu'animée par le desir de venger la mort de ce Baron, elle porta au Roi un si grand coup d'épée qu'elle lui coupa les cheveux, le Roi se détournant un peu évita d'avoir la tête tranchée, car l'épée tomba sur le col du cheval. Les Espagnols pensant que leur Roi étoit mort, prirent la fuite, & le laissèrent étendu sur la place. Alors la noble Ide le prit par le casque, & le remit entre les mains de deux Chevaliers, qui le conduisirent par son ordre prisonnier dans la ville de Rome; ils le présentèrent à l'Empereur, qui remercia Dieu du moment auquel Ide lui avoit présenté son service. Il fit mettre le Roi d'Espagne aux fers dans une forte tour avec les fers aux pieds. Enfin, par la valeur de la belle Ide, les Romains remportèrent la victoire, & ce qui resta d'Espagnols fut trop heureux de prendre la fuite. Ide à la tête de son armée, les poursuivit jusques à leur camp, où il y en eut encore beaucoup de tués & d'autres faits prisonniers. On fit un butin considérable, qui fut partagé aux soldats; la joie éclatoit par toute la ville, & l'on vantoit par tout le courage de la noble Ide. Olive qui étoit aux crenaux, & avoit vu la victoire qu'Ide venoit de remporter, sentit en elle-même bien de la satisfaction & dit tout bas: C'est celui-là seul qui aura mon amour, il le mérite à tous égards. Elle parloit ainsi, parce qu'elle pensoit qu'Ide étoit homme.

Comme l'Empereur de Rome reçut très-bien la noble Ide; des honneurs qu'il lui rendit en la faisant connétable de son Empire, & comme il rendit la liberté au Roi d'Espagne.

Après que la bataille fut finie & que le butin fut partagé, Ide, suivie des troupes Romaines, entra en grand triomphe dans la ville, aussi-tôt que l'Empereur apprit son arrivée, il vint au devant, & les Officiers de l'armée lui racontèrent que c'étoit par sa valeur que cette victoire avoit été remportée. L'Empereur en rendit à Dieu de grandes actions de graces; Ide descendit devant le Palais, où elle fut bien reçue du Pape. Quand l'Empereur la vit, il vint au-devant & l'embrassa en lui disant: Ide, mon cher ami, je suis bien charmé de votre arrivée, vous avez si bien défendu notre Royaume, que nous devons vous honorer, c'est pourquoi nous vous prions de vouloir être mon Connétable, & je vous donne le droit de commander dans tout mon Empire, je veux que tous mes Barons vous rendent hommage comme à moi-même. Sire, dit Ide, je vous remercie de tant d'honneurs, & je prie Dieu de me faire la grace de continuer à pouvoir vous être utile. L'Empereur commanda ensuite qu'on amena le Roi d'Espagne

devant lui, quand on l'eut amené, il lui dit Roi d'Espagne, pour que sujet etes-vous sorti de votre Royaume, dans l'intention de détruire mon Empire? Vous avez tué une grande partie de mes gens & vous avez brulé mes villes, dont je suis bien irrité, cependant nous ne vous avions fait aucun mal; mais avant qu'un peu de tems se soit écoulé, je punirai vos crimes en vous faisant trancher la tête. A ces menaces foudroyantes, le Roi, tout tremblant, se jetta à genou devant l'Empereur, le priant humblement de lui pardonner, qu'il répareroit tout le ravage qu'il avoit fait dans son Empire; il lui promit de plus, que si quelqu'un venoit l'attaquer, il lui donneroit quinze mille hommes de troupes à sa solde. Ide s'approcha alors de l'Empereur, & lui dit Sire: Je vous prie de faire grace à ce Roi, & de lui pardonner à condition qu'il tiendra les offres qu'il vous a faites; vous devez bien remercier Dieu de ce qu'il m'a fait la grace de vous livrer un Roi tel que celui-ci. Vassal, lui répondit l'Empereur, je vous en sais bon gré, je suivrai votre conseil, car il me paroît très-bon. Quand le Roi d'Espagne entendit qu'il en seroit quitte, il loua Dieu & rendit hommage à l'Empereur; il lui livra des ôtages pour affermir son serment & ses promesses. L'Empereur lui donna ensuite un sauf-conduit pour retourner dans son pays. Le Roi d'Espagne remercia l'Empereur, & Ide s'en retourna dans son pays.

Comme l'Empereur maria sa fille avec Ide, pensant qu'elle fut homme; comme elle fut découverte, & l'Empereur voulut la faire brûler.

QUand le Roi d'Espagne fut parti de Rome, l'Empereur remercia Ide du bon service qu'il lui avoit rendu. Olive sa fille en devint si amoureuse, qu'elle ne pouvoir vivre sans la voir. Un jour l'Empereur assembla ses Barons & son Conseil & leur remontra qu'il n'avoit qu'une fille & qu'il desiroit la marier pour qu'elle lui donnât des successeurs qui possedassent ses terres après sa mort; il leur dit: Il me semble que l'on n'en peut point trouver qui lui convienne mieux que le noble Ide, il m'a rendu de grands services, ainsi il faut l'en récompenser; je ne crois pas que l'on puisse trouver un Chevalier qui soit plus courageux & qui mérite mieux de gouverner un Empire. Quand les Barons eurent entendu l'Empereur, ils se levèrent tous & applaudirent à son dessein. Alors le bon Empereur fit appeller Ide, il lui dit: Mon très-cher ami, pour les grands services que vous m'avez rendus, je veux vous récompenser comme il est juste, je crois n'avoir pas de plus beau présent à vous faire que celui d'Olive ma chère fille, je vous la donne en mariage, afin qu'après moi vous gouverniez mon Empire; comme je suis tres-avancé en âge, je vous donne des-à-présent le gouvernement de mon Empire. Sire, lui répondit Ide, que me dites-vous là? Sachez que je suis un pauvre Gentilhomme, chassé de mon pays, & je n'ai aucun bien; ce seroit dommage que la fille d'un Empereur; fut alliée à un homme aussi peu fortuné que je le suis. Sire, je vous remercie tres-humblement, & vous prie de marier votre fille qui est belle, à quelque Prince puissant, qui puisse vous donner des secours dans l'occasion. Comment, dit l'Empereur à Ide, vous osez refuser la main de ma fille, qui vous procureroit certainement beaucoup d'honneurs. Ide lui répondit: Puisqu'il vous plaît de me faire cet honneur, je ne le refuserai pas, je vous remercie humblement de tant d'honneurs. L'Empereur fit appeller sa fille, qui vint

aussi-tôt auprès de lui, car elle avoit été avertie pourquoi l'Empereur l'avoit mandée. Quand elle fut venue en sa présence, il lui dit : Ma chère fille, il faut me promettre de faire ce que je vous dirai. Sire, je ne puis rien vous refuser de ce qui peut vous faire plaisir. Ma fille, dit l'Empereur, je suis charmé de votre réponse, je vous ai fait appeller pour vous dire que n'ayant que vous d'héritière dans mon Royaume, je desire vous marier avec Ide, pour qu'il maintienne & défende mon Royaume duquel vous devez hériter, je veux qu'il soit Roi & vous Reine après ma mort. Sire, dit Olive, je suis prête à satisfaire vos volontés. Je remercie Dieu des graces qu'il me fait en ce jour, en me donnant celui que j'aime le plus au monde ; elle se mit à genoux devant l'Empereur son père & le remercia de sa bonne intention pour elle ; elle se leva ensuite, & l'embrassa en lui disant : Mon très-cher père, je vous prie de ne point retarder notre mariage, car j'ai appris qu'Ide avoit dessein de s'en aller. Quand les Barons l'entendirent, ils ne purent s'empêcher de rire ; l'Empereur dit alors, appprochez Olive, venez fiancer avec Ide votre futur mari. Pour les grands services que vous, Ide, m'avez rendus, je vous donne ma très-chère fille en mariage & la possession de mon Empire après ma mort. Quand Ide eut entendu l'Empereur, tout son sang se glaça dans ses veines, elle perdit contenance & trembla de tous ses membres, elle prioit Dieu de vouloir bien la conseilller sur ce qu'elle avoit à faire. Elle disoit en elle-même, je vois bien que je serai contrainte d'accepter la proposition, ah ! mon père, votre indigne amour pour moi, me cause bien des malheurs, je ne puis éviter d'être découverte par la fille de l'Empereur, & ne pourrai leur échapper, D'ailleurs, si je déclare que je suis fille, peut-être manderoient-ils à mon père le lieu où je suis, afin qu'il m'envoie chercher ; cependant, puisque les choses sont poussées à un tel point, j'épouserai la fille de l'Empereur, & je posséderai son Royaume, je ferai ce que Dieu me conseillera. Elle dit ensuite à l'Empereur, Sire, puisque c'est votre volonté de me donner votre fille en mariage, je suis prêt de l'accepter. On les conduisit alors à l'Eglise, où ils fiancèrent & furent mariés tout de suite, dont il y eut de grandes réjouissances dans Rome ; au sortir de l'Eglise, ils retournèrent au palais, où l'on avoit préparé un magnifique festin. Le détail des fetes & des divertissemens qu'il y eut, seroit trop long à faire ; mais on peut dire avec vérité, que depuis la fondation de Rome, on n'avoit point vu dans cette ville, d'aussi grandes réjouissances, comme il y en eut à l'occasion du mariage de ces deux demoiselles, dont on croyoit que l'une étoit un homme. Quand on eut soupé, on conduisit dans leur chambre les deux demoiselles ; on coucha Olive, Ide ferma la porte, afin que personne ne put les entendre, puis, vint au lit & se coucha sur le bord, & dit à Olive, que Dieu vous donne une bonne nuit, mais n'attendez rien de moi, car je suis indisposé ; elle embrassa Olive, qui lui dit : Mon très-cher ami, vous êtes ce maintenant ce que j'ai de plus cher dans le monde, & afin que vous ne pensiez pas que je desire que vous fassiez ce qui se fait entre l'homme & la femme, je suis contente de m'en déporter pendant quinze jours, car je vous crois si honnête, que je n'appréhende nullement que vous marquiez à la fidélité inviolable que vous m'avez jurée. Ide lui répondit, Belle, je voudrois bien pouvoir faire votre volonté ; ils passèrent ainsi le reste de la nuit à s'embrasser

Le lendemain, ils se leverent & on leur fit mettre de riches habillemens, puis ils ils vinrent au palais, & dès que l'Empereur vit sa fille Olive, il lui demanda, après l'avoir bien considérée, eh bien ! ma fille, comment êtes-vous mariée ? Sire, lui répondit Olive, ainsi que je le desirois, car je crois que j'aime Ide encore plus que vous qui êtes mon père. Cette réponse fit rire tous les Barons qui étoient assemblés. Les fêtes durèrent huit jours, & chacun se retira ensuite où bon lui sembla. Quand les quinze jours furent écoulés, Ide étant couchée avec son épouse, n'osoit approcher d'elle ; mais Olive fut bien fâchée, & dit tout bas : que je suis malheureuse de m'être attachée à un aussi bel homme ! puis elle s'avança vers Ide pour savoir le sujet de son silence. Ide se mit à pleurer & lui demanda grace ; elle lui raconta le sujet pour lequel elle avoit déguisé son sexe ; elle lui dit qu'elle étoit femme, & qu'elle s'étoit sauvée parce que son père avoit voulu l'épouser malgré elle. Olive ayant entendu le triste récit de la malheureuse Ide, en fut bien fâchée, cependant elle la consola, & lui dit : Ma chere amie, ne craignez rien, car je ne vous accuserai pas, & puisque nous sommes épousées, je vous serai fidele ; je passerai ma vie avec vous, puisque c'est la volonté de Dieu. Comme elles parloient particulièrement, il y avoit dans une chambre voisine, un jeune homme, qui ayant entendu leurs propos, alla aussi-tôt au palais, & rapporta à l'Empereur tout ce qu'il venoit d'entendre. Cette nouvelle désagréable fâcha beaucoup l'Empereur, qui lui dit de prendre bien garde à ne pas se contredire dans une de ses paroles. Le jeune homme lui répondit : Sire, faites-moi trancher la tête, si la chose n'est pas comme je vous l'ai rapportée. L'Empereur voyant la fermeté avec laquelle le jeune homme soutenoit ce qu'il avoit avancé, fit appeller ses plus proches Barons & leur raconta tout ce qui s'étoit passé ; ils ne pouvoient s'imaginer que cela put être, a cause de son grand courage. L'Empereur pour mieux s'en assurer, imagina de faire préparer un bain, & quand il fut prêt, il envoya chercher Ide, qui ne se méfioit de rien ; quand Ide fut arrivée dans la chambre où étoit le bain, il lui ordonna de se déshabiller pour se baigner. Ide fut bien surprise & dit à l'Empereur : Sire, je vous prie de vous en déporter pour cette fois, je n'ai pas même coutume de le faire. L'Empereur lui dit qu'il ne s'en déporteroit pas & qu'il falloit se déshabiller, car si ce qu'on lui avoit dit étoit vrai, il la feroit mourir avec sa fille. Ide vit bien à ces paroles qu'elle étoit perdue, elle se jetta aux genoux de l'Empereur, en lui demandant grace & le priant d'avoir pitié d'elle ; alors il envoya chercher ses Barons qui se promenoient par le palais, & qui étoient tous bien fâchés du malheur de la pauvre Ide, quils aimoient beaucoup par rapport à sa valeur. Ils vinrent auprès de l'Empereur, & y trouvèrent Ide qui étoit à genoux à ses pieds, & qui fondoit en larmes ; l'Empereur leur raconta toute la vérité du fait, pourquoi il fallut que justice en fut faite. Alors elle fut condamnée par tous les Pairs & Barons de Rome, à être brûlée. Ide étoit à genoux, attendant son jugement & ayant les mains étendues vers le Ciel, priant Notre-Seigneur Jésus-Christ de recevoir son ame dans son Saint Paradis. Olive après avoir perdue Ide, fut mariée à un Prince qui devint Empereur. On le nommera Ide, même fils du Roi Florent. Ils eurent un fils dont il sera parlé dans la suite de cette histoire.

Comme le Roi Florent envoya deux de ses Chevaliers à Rome vers l'Empereur son fils, le priant de le venir voir, qu'il laissât l'Empire de Rome à son fils Croissant, & amenât avec lui Olive sa belle-fille.

L'Empereur & l'Impératrice voyant leur fils croître tous les jours en esprit & en talens, adressoient au Ciel des vœux de remerciement, le priant de vouloir bien continuer de répandre ses bontés sur leur fils. Un jour de Pentecôte, comme l'Empereur tenoit sa Cour pour célébrer la solemnité du jour, plusieurs Rois, Ducs Barons & Comtes y étoient venus, & comme on étoit au milieu du dîner, il arriva deux notables Chevaliers, qui, quand ils furent entrés au palais, vinrent vers l'Empereur Ide, ils le saluerent & lui dirent : Que Dieu garde & conserve le noble & puissant Roi Florent d'Arragon, de Navarre & Duc de Bordeaux, & veuille conserver le noble excellent Empereur Romain son cher fils & sa belle-fille l'Impératrice Olive. Quand l'Empereur Ide entendit parler de son pere, il fut saisi de frayeur, il regarda attentivement les deux Chevaliers & leur demanda comment le Roi Florent son pere s'étoit porté depuis son départ; alors un des Chevaliers lui répondit : Sire, si je voulois vous dire dans quel désespoir étoit plongé votre pere, je pourrois être trop long; je vous dirai seulement qu'après que vous fûtes parti, il y vint des nouvelles que votre oncle le Roi de Navarre venoit le voir; votre pere alla au-devant de lui, ils vinrent a Courtouse & descendirent au palais, où votre pere apprit que vous étiez parti, il fut si irrité que personne n'osoit l'approcher ni lui parler, il couroit par le palais comme un désespéré, personne n'osa rester au château; il fut attaqué d'une forte maladie qui le réduisit presqu'à la mort; mais peu-à-peu ses forces revinrent & il se rétablit parfaitement. Le Roi de Navarre & plusieurs Princes l'engagerent à demander Dieu le pardon de ses fautes. Il reconnut son erreur, & le repentir de ce qu'il avoit causé votre fuite, lui fit repandre un torrent de larmes; dans ces entretaires le Roi de Navarre fut attaqué d'une maladie si violente, qu'il mourut au bout de quatre jours, le Roi votre pere le regreta beaucoup; sa santé revint un peu, mais il est retombé depuis & il est dangéreusement malade. On lui a rapporté depuis quelque tems toute votre aventure dont il a été très-satisfait, & il desire beaucoup vous voir, c'est pourquoi il nous a envoyés pour vous recommander comme à son enfant, que vous & votre femme quittiez ce pays & le laissiez à votre fils, en lui donnant des notables hommes avec lui pour le conduire, & vous passerez vos jours dans le Royaume d'Arragon qui vous appartient ainsi que celui de Navarre & le Duché de Bordeaux, vous voudrez bien, auparavant que je parte, me dire votre volonté, afin que je puisse en rendre la réponse au Roi votre pere.

Comme l'Empereur Ide & sa femme firent à leur départ de Rome, de belles remontrances à leur fils, & comme ils arrivèrent à Courtouse auprès du Roi Florent, qui les reçut comme ses enfans.

Après que l'Empereur Ide eut entendu raconter aux Chevaliers les tristes nouvelles de la dangereuse maladie de son pere, les larmes lui tomberent des yeux de pitié, & il leur répondit : Seigneurs, de votre arrivée & de vos bonnes nouvelles, je

e vous remercie, je suis bien fâché de sa maladie, dont pour le réconforter & réjouir, vous retournerez vers lui, & lui direz que je me recommande à lui, & que vers la Saint-Jean je serai chez lui; les messagers entendant la réponse de l'Empereur, furent contens; ils allèrent dîner, & revinrent prendre congé de l'Empereur, qui leur fit de beaux présens pour l'amour de Florent son père; quand l'Impératrice entendit que son mari vouloit quitter le pays où elle étoit née, & pour l'amour de son fils Croissant que tendrement il aimoit, mais puisque le plaisir de son Seigneur étoit de faire ainsi; elle se contenta par elle-même, car elle l'aimoit tant, que pour rien, elle n'eut voulu contredire sa volonté; bien furent courroucés les Barons du pays, mais le plus qu'ils purent, se réconfortèrent pour Croissant que l'Empereur leur recommanda, puis il fit à son fils plusieurs belles remontrances & doctrines, il lui commanda que doux & courtois fut à son peuple, & que de léger il ne crut, & que sur-tout, il n'écoutât les flatteurs ni le venin qui d'eux pouvoit sortir, & fais-toi servir de gentilshommes qui soient partis de gens qui, en leur tems, ayent eu bonne renommée; aime les Eglises, donne pour Dieu aux pauvres, que tes coffres & trésors soient ouverts à tes Chevaliers. Ainsi comme on voit, l'Empereur Ide remontra & dit à son fils Croissant, de notables enseignemens; puis quand il eut parlé à son fils, il appela ses Barons, & leur dit: Seigneurs, la plupart de vous, sait que ma volonté est que moi & ma femme allions par devers le Roi mon père, par quoi vous prie à tous que veuilliez avoir mon fils pour recommandé, bien grand trésor lui laisse, afin que si aucune guerre ou autre affaire lui survient, qu'il fut pouvu d'argent pour y obvier & aller à l'encontre de ceux qui voudroient faire du dommage à lui ou à son pays, aussi le royaume d'Arragon n'est pas si loin d'ici, que tôt je n'en n'eusse des nouvelles. Quand les Barons entendirent l'Empereur qui avoit entrepris de faire ce voyage, bien furent de certain qu'ils ne le pouvoient détourner que son plaisir ne fit. Ils lui répondirent tous en général, qu'au plus près que bonnement faire pourroient, ils accompliroient son commandement, & serviroient son fils Croissant, & lui aideroient à garder son pays & ses terres, & les défendre contre ceux qui nuire lui voudroient. Après que l'Empereur eut parlé à son fils & à ses Barons, qu'il leur eut dit sa volonté, il fit préparer son train & prit avec lui grand nombre de Chevaliers pour l'accompagner & fit appareiller deux gros vaisseaux qu'il fit charger de vivres, & d'artillerie telle comme il appartenoit pour la défense de leur vie, & chargèrent dessus grands biens, robes & joyaux, puis prirent congé du Saint Père & des habitans de la Ville, qui étoient très-fâchés de leur départ. Ils s'embarquèrent tous sur la rivière du Tibre, eux & ceux qui devoient s'en aller, au départ qu'ils firent, les pères prenoient congé de leurs enfans en les baisant tendrement. Lorsque l'Impératrice Olive vit qu'il falloit quitter son fils, elle se mit à pleurer amèrement; mais l'Empeleur la consola du mieux qu'il put; ils montèrent sur leurs vaisseaux, & voguèrent si bien qu'ils gagnèrent la haute mer, où ils naviguèrent tant de nuit que de jour sans danger et sans fortune, qu'ils arrivèrent en la ville de Courtouse, où ils descendirent, & furent reçus en grande joie; ils traversèrent la ville, & vinrent ensuite au Palais, où étant montés, ils trouvèrent le Roi Florent qui étoit sur son lit, lequel quand il fut averti de leur arrivée, en

eut grande joie, mais peu après l'Empereur & sa femme furent où le Roi étoit couché, ils se mirent à genoux devant lui, quand il les vit il ne leur put rien dire, alors leur fit signe qu'auprès de lui approchassent, ce qu'ils firent, il les baisa par grand amour, & leur dit que bien fussent venus en son Royaume, si de la grande joie vous voulois parler, trop vous pourrois ennuyer, par quoi retournons à parler du noble Croissant qui étoit resté dans Rome.

Comme le noble Croissant fut si large qu'il donna tout le trésor que son pere lui avoit laissé, si bien qu'il n'avoit plus rien & fut contraint de chercher des aventures avec un seul domestique.

Bientôt après que l'Empereur Ide & l'Impératrice Olive furent partis de Rome, Croissant leur fils, crut & amanda en vertus, il se divertissoit & prenoit son plaisir en toutes maniere, il faisoit crier joutes, faisoit des présens aux Dames & aux Chevaliers. Nul ne parloit de lui qu'il n'emportât quelque don; il prenoit plaisir à donner, il étoit aimé de tout le monde, mais plusieurs anciens disoient entre eux, si Croissant notre jeune Prince fait ainsi longuement, le trésor que l'Empereur son pere lui a amassé pourra bien diminuer, & ceux qui maintenant le suivent de si près, le laisseront aller & l'abandonneront quelque jour, ce qui arriva, ainsi que ci-après pourrez ouir; car il donna à tel qui lors étant pauvre, quand il fut riche, ne lui voulut pas donner du pain à manger. Il fut si généreux que tout le trésor que son pere lui avoit laissé, il donna tant du sien, qu'il se trouva sans aucun bien & fut délaissé de tous ceux qui l'avoient servi. Comme il n'avoit plus rien à leur donner, ils se tournoient d'autre part quand rencontrer le devoient, il s'en apperçut trop tard & il en eut un si grand chagrin, qu'il vouloit s'en aller du Palais, afin de chercher aventure, car il vit bien qu'après avoir tout donné, il ne pouvoit pas un homme qui voulut lui prêter un seul denier; de ce qui lui étoit resté, il en acheta deux chevaux, monta sur l'un & fit monter sur l'autre son domestique qui avoit derriere lui une petite malle dans laquelle étoient ses habits, car il n'avoit en bourse que cent livres d'argent pour faire sa dépense. Un matin il sortit de Rome pour n'être point vu & il marcha si bien par ses journées qu'il s'éloigna de la Ville de Rome. Nous parlerons de lui quand il en sera tems.

Comme les Romains manderent au Roi de Pallie qu'il vint les gouverner, parce que Croissant qui étoit trop jeune, avoit donné tout son bien; comme Guiemart vint & ils le reçurent pour leur Roi.

Après que les Barons & les Sénateurs de Rome furent avertis que leur droiturier Seigneur Croissant étoit parti de la Ville & qu'il avoit dépensé tout son bien, ils tinrent assemblée au Capitole, où l'un d'entr'eux dit que maudite étoit la terre gouvernée par un Seigneur trop jeune, comme on a pu l'appercevoir par notre jeune Seigneur Croissant qui a tout dépansé & donné le grand bien que son pere lui avoit laissé; il disoit qu'il auroit bien mal gouverné son pays, puisqu'il n'avoit pu garder ce qu'il tenoit si bien enfermé dans ses coffres. Et pour cela je suis d'avis que nous envoyons par devers le Roi Guiemart de Pullie qui a intention de nous venir assiéger, parce qu'il sait bien que nous sommes sans Seigneur, & pour ce sujet, mon avis est que par devers lui ambassade de noble soit envoyée le

priant que vers la Ville de Rome il voulut venir, qu'ils lui renderoient obéissance. Il vaut mieux y aller à présent, pour qu'il ne nous fasse aucun dommage. Ceux qui étoient-là l'approuverent, ils dépêcherent vers lui & il reçut très-bien l'Ambassadeur, il vint a Rome où ils le reconnurent pour leur Seigneur. Auparavant son entrée dans Rome; ils allerent audevant de lui en grand triomphe & l'amenerent dans la Ville au son des trompettes qui marchoient devant lui jusqu'à ce qu'il vint descendre à l'Eglise de S. Pierre & baisa les Reliques sur lesquelles il fit serment tel qu'étoit la coutume des Empereurs & des Rois, & de défendre & garder Rome & tout l'Empire, puis apres il vint au Palais où il fut reçu en grande joie, des nobles & du peuple & gouverna Rome en paix & bonne justice. Nous vous laisserons à parler de lui & retournerons au noble Croissant.

Comme Croissant vint à Nice en Provence vers le Comte Remond qui étoit assiégé des Sarrasins, de l'honneur qu'il lui fit en lui donnant son casque & le faisant Chevalier, & de la jalousie que le fils du Comte avoit contre lui.

APres que Croissant fut parti de Rome avec son domestique, voyant qu'on ne tenoit déjà plus compte de lui, parce qu'il n'avoit plus rien du tout à donner. il traversa la Romanie & la Lombardie & passa le Piémont & le Dauphiné; quand il fut arrivé dans la Ville de Grenoble, on lui dit qu'il y avoit en Provence un Comte qui se nommoit Remond de S. Giles, qui étoit assiégé dans Nice par le Roi de Grenade & le Roi de Belmarin, lesquels nuit & jour donnoient de tres-grands assauts à la Ville, ils avoient juré & fait serment qu'ils ne partiroient point de-là auparavant qu'ils n'eussent pris la Ville, & eussent fait mourir le Conte Remond. Quand Croissant eut entendu ces nouvelles, il se rassura, reprit courage & se mit dans l'idée qu'avis lui étoit que les Sarrasins s'en iroient & leveroient le siége avant d'arriver. Apres que lui & ses chevaux eurent mangé, il monta à cheval avec son domestique & ne cessa de marcher jusqu'à Nice, où il arriva sur le soir sans être apperçu par aucun des assiégeans, car pour lors ils étoient retirés dans leurs tentes & pavillons, parce qu'environ deux heures avant que Croissant arrivât à la Ville, les Sarrasins & ceux de la Ville s'étoient escarmouchés, dont ils étoient tous bien las & accablés; aussi par le côté où Croissant arriva, il n'y avoit aucuns Sarrasins, il fit tant qu'il vint à la porte, si haut cria au Portier que dedans le laissa entrer, le Portier voyant qu'il n'étoit que lui deuxieme, & que c'étoit un Chrétien, le laissa entrer sans aucun refus, quand Croissant se vit dans la Ville sans aucun danger, fut content & arriva dans un des bons logis de la Ville où il descendit & soupa avec son hôte, parce qu'il étoit déjà tard pour aller à la Cour. Il y alla le lendemain matin & y trouva le Comte Remond qui devisoit à ses Chevaliers du fait de la guerre. Quand Croissant fut entré il salua le Comte & tous les Barons qui y étoient; le Comte voyant le jeune vassal, le considéra & il lui sembla que jour de sa vie n'avoit vû de plus beau que cela qui l'avoit salué, parce que puissant étoit; il passa avant, vint prendre Croissant par la main, lui demanda qui il étoit & comment il avoit nom. Sire dit-il, mon nom est Croissant. Le Comte lui dit: Je suis bien charmé de votre arrivée, cela me fait plaisir, car il est aujourd'hui nécess-

faire d'avoir avec moi un Chevalier pour m'aider. A votre air vous me semblez être homme par qui grande chose devroit être faite, car de votre âge n'ai point vu vassal qui plus eut dû faire craindre si entre ses ennemis se trouvoit, pour ce que je vois à vos habillemens que pas n'étes chevalier, je vous le ferai afin que votre prouësse soit connue, vous voyez que devant cette Ville sont logés deux Rois qui sont ennemis de notre foi, lesquels au plaisir de Dieu j'ai intention que demain les combattrai ; j'attends en cette nuit mon frere le Duc de Calabre qui amene avec lui trente mille hommes & quinze mille que j'ai en cette Ville, pourquoi, vu votre grand courage qui vous a engagé à me venir servir, tel honneur vous ferai que je vous donnerai mon enseigne à porter, & si tant est que vous fassiez ce qu'il me plaira, vous n'aurez pas perdu vos peines. Sire, dit Croissant, Dieu me fasse cette grace que de main à lui & à vous puisse faire tel service que ce soit le bien de la chrétienté & de vous, car jamais ne sera heure si par vous suis fait Chevalier, que tout le tems de ma vie ne me doive rebuter, alors le Comte appella son fils qui n'étoit pas encore Chevalier, ainsi que plusieurs autres lesquels il fit Chevaliers, leur donnant l'accollée & dit à Croissant : Vassal, je prie Dieu que telle force te veuille donner que demain puisse gagner la bataille. Sire, dit Croissant Dieu me fasse la grace de vous récompenser de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, car quant à moi, moyennant la grace de Dieu, ferai si bien demain que vos ennemis maudiront l'heure qu'ainsi vous sont venus assaillir : ainsi comme ils étoient en ces devises, le Duc de Calabre entra dans la Ville & vint descendre devant le Palais, de la joie que le Comte eut, ne vous en ferai mention à présent, mais il arriva si bien que les Chevaliers nouveaux étoient au doubes & la quinzaine dressée où ils devoient s'aller éprouver. Le Duc Calabre & le Comte Remond son frere les accompagnerent desirant de voir le meilleur assaut, le Duc demanda au Comte, qui étoit le jeune Vassal qui auprès de son neveu chevauchoit, parce que plus beau ni plus puissant avoit vu. Frere, lui dit-il, comment étoit venu pour honneur acquérir, mais qui il étoit ni de quelle famille, il ne savoit. Quand ils furent venus au lieu où la quinzaine étoit dressée, le fils du Comte prit sa lance & frappa contre l'estache si grand coup que sa lance se brisa, puis les autres y vinrent qui tous essayerent ; les uns rompirent leurs lances, les autres tomboient par terre par la force de leurs coups ; mais il n'y en eut aucun qui eut fait remuer l'estache. Quand Croissant vit que tous s'étoient éprouvés pour renverser entierement l'estache, il avoit pris une grosse & forte lance laquelle il baissa & piqua son cheval avec une telle force, qu'avis étoit à ceux qui étoient-là, que tout dût se rompre, il attaqua l'estache de telle force qu'il abattit tout en un tas, ceux qui étoient présens furent surpris, le Comte Remond dit au Duc de Calabre, qu'oncque plus beau coup n'avoit vu & que bien étoit à craindre celui qui ce coup avoit fait, bien prise fut des Dames, & sur-tout de la fille du Comte qui étoit belle Demoiselle, mais le fils du Comte en fut bien fâché & prit une si grande aversion contre Croissant qu'il eut bien voulu courir sur lui pour le détruire. Quand Croissant eut frappé son coup, il s'en retourna vers le Comte, le quel lui dit doucement : Croissant, Dieu veuille augmenter votre valeur, mais je vous prie humblement que me veuillez dire qui vous êtes & de quels parens, car je suis que

vous êtes issu de noble famille. Sire, dit Croissant, puisque la vérité voulez savoir de mon fait, sans rien manquer je vous la dirai, sachez que je suis fils de l'Empereur de Rome dont je suis parti pour un remord que je n'ai pu supporter, ainsi je vais par le monde pour chercher des aventures telles qu'il plaira à Dieu me les envoyer. Quand le Comte entendit Croissant, il fut bien joyeux & en loua N. Seigneur & lui dit : Beau fils, soyez le bien venu, j'ai une fille belle & aimable, je veux que vous l'ayez en mariage, & tant de terres & Seigneuries que jamais n'aurez pauvreté. Sire, dit Croissant, si belle offre je ne veux refuser, mais avant que jamais prenne femme, mon vouloir est de mon honneur exaucer & que renommée soit de moi comme a été de mes prédécesseurs & aussi que Terres & Seigneuries aye conquises, après ces paroles dites, le Duc de Calabre & le comte Remond prirent entr'eux deux, le valeureux Croissant par les mains, ils l'emmenerent dîner au Palais; ils vinrent ensuite daus la Salle où tous les Barons étoient, alors Croissant qui desiroit de se trouver en un lieu où son courage put briller, parla tout haut & dit au Comte Remond : Sire, vous savez déjà bien que les ennemis de Dieu & les vôtres vous tiennent assiégé en votre Ville & il est très-déraisonnable de les y souffrir si long-tems, sans leur avoir fait quelque tour ou attaque, & pour ce je conseillerois qu'avant que je puisse connoître de votre état & de votre puissance, ni quels sont vos gens, il seroit bon que dès maintenant les allions attaquer, ordonnez vos chefs & vos capitaines pour conduire & guider vos hommes, afin que quand vous serez sorti, leur ferez savoir votre venue, ensuite nous les suiverons de si près, qu'à grand peine leur donnerons-nous le loisir de se défendre. Quand le Comte Remond & le Duc de Calabre entendirent Croissant louerent son conseil, ils ordonnerent leur fait & choisirent ceux qui devoient conduire les bataillons, ils sortirent ensuite de la Ville avec leurs gens.

Comme Croissant gagna la bataille & par son grand courage périrent tous les Sarrasins dont le Comte Remond & son frere furent bien joyeux.

QUand le noble Comte Remond fut hors de la Ville, il ordonna trois bataillons, il donna le premier à conduire à Croissant & lui dit : Vassal, je vous prie de montrer aujourd'hui que vous êtes issu de famille d'Empereurs Romains, & de la noble lignée de Huon de Bordeaux, car j'ai grande confiance en la force de votre bras, il me semble que mes ennemis soient déjà devant moi. Sire, dit Croissant, je ferai tant au plaisir de Dieu, que nos ennemis n'auront le loisir de disputer la victoire. Il donna le second à son fils, en le priant de montrer la valeur dont il étoit pourvu. Il conduisit le troisième avec le Duc de Calabre, chaque bataillon étoit de quinze mille hommes. Le comte envoya un messager à l'armée des Sarrasins pour annoncer son arrivée, le messager ayant fait son message, retourna vers le Comte Remond auquel il raconta toute l'affaire : après que le messager eut parlé, Croissant dit : Sire, je vous prie de dire quelles armes portent les Rois payens, afin que je les connoisse, car plutôt les chefs seront morts, plutôt leurs gens s'enfuiront; alors le comte enseigna les armes des Rois à croissant; Sire, dit-il, puisque j'en suis averti, jamais je n'arrêterai jusqu'à ce que je les aie rencontrés. Alors les Sarrasins qui virent bien venir les chrétiens commencèrent à jetter un si haut cri qu'il n'y eut si hardi qui ne

fut surpris. Quand Croissant apperçut les Sarrasins approcher, il fit hâter la bataille & quand il fut prêt, il baissa sa lance qui étoit très-forte de laquelle il frappa le fils du Roi de Belmarin, tellement que sa lance lui passa outre le corps, il tomba mort par terre, quand Croissant eut tué le fils du Roi Belmarin, il vit devant lui le neveu du Roi de Grenade qu'il renversa par terre si rudement, qu'en tombant il se rompit le col, quand sa lance fut rompue, il mit l'épée à la main dont il abattoit les Sarrasins & en faisoit si grand carnage, qu'il n'y avoit nul si hardi qui osât l'attendre. La nouvelle vint bientôt au Roi de Belmarin, que son fils étoit tué par un Chevalier, qui, par la bataille faisoit merveilles; quand le Roi entendit la mort de son fils, il fit serment que mieux aimoit mourir que sa mort ne fut vengée. Alors il vint à la bataille, & trouva le Sénéchal du Duc, il le frappa de sa lance par l'écu, de telle force qu'il ne le put garantir que tout outre le corps elle ne lui passât. Alors la bataille recommença de nouveau, bien faisoient Provençaux & Calabriens, le Comte Remond se jetta dans la mêlée, il rencontra dans son chemin l'Amiral des Cordes, il lui donna un si grand coup d'épée qu'il le fendit jusqu'aux dents, ensuite il vit le Roi de Grenade, qui faisoit grand carnage de ses gens; le Comte Remond prit une lance, & vint à l'encontre, il l'assena sur la bouche de son écu, tellement qu'il tomba au milieu de ses gens, & le Comte l'auroit tué, si ses gens ne l'eussent secouru. D'autre part, Croissant vit venir devant lui le Roi Belmarin, qui le cherchoit par les rangs, pour se venger de la mort de son fils. Quand il vit Croissant, qui alloit confondant hommes & chevaux, & que nul n'étoit qui lui put résister, il s'écria haut à Croissant, & lui dit: ô faux Chevalier qui a tué mon fils, bien dois louer Mahomet, si je puis m'en venger; alors il baissa sa lance & frappa Croissant au milieu de l'écu, de si grande force, que la lance rompit, pour la force du coup ne branla Croissant, comme si c'eut été un rocher. Croissant, irrité du coup, abandonna la bride de son cheval, & leva sa bonne épée dont il frappa le Roi sur le coin de son casque, qu'il abattit; tout le coup tomba comme la foudre, il atteignit le cheval de si grande force qu'il le renversa par terre, & fut force au Roi de tomber. Il fut si étourdi du grand coup qu'il avoit reçu; que s'il n'eût été aussi-tôt secouru par ses gens, le noble Croissant lui eut tranché la tête. les Payens & Sarrasins remontèrent leur Roi & coururent sur Croissant pour le faire mourir, mais de près ne l'osoient approcher. Il apperçut le grand Amiral d'Espagne, & lui donna un si grand coup d'épée, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine, & tomba mort entre les pieds des chevaux. Très-grand deuil en eurent les Payens, sur-tout le Roi de Grenade qui y étoit présent, lequel quand Croissant le vit en fut joyeux, il approcha de lui & lui donna sur le casque un si grand coup qu'il le fendit jusqu'à la poitrine, & tomba ledit Roi mort par terre; puis, vint à celui qui portoit l'étendard des Sarrasins, auquel étoit peint le portrait de Mahomet, il lui donna un coup de revers de sa bonne épée entre le cou & l'épaule, tellement que lui abattit la tête. Quand les Sarrasins virent leur Roi étendu mort, & l'étendard où ils devoient se rallier, renversé par terre, le courage leur faillit, & commencèrent à perdre place. Croissant qui ne pensoit qu'à occir & mettre à mort tous les chefs, vit passer devant lui le Roi de Belmarin, auquel il donna un si grand coup d'épée qu'il lui abattit toute l'épaule, dont la grande

douleur qu'il sentit tomba pâmé entre les chevaux, où il mourut à grande peine. Le Comte Remond, le Duc de Calabre voyant devant eux les hautes actions que Croissant faisoit, il bénirent l'heure & le jour de sa naissance, remerciant Dieu de le leur avoir envoyé. Si du grand courage de Croissant je voulois vous parler, je pourrois être trop long; mais par son secours, les Sarrasins furent mis en une grande déroute, & s'enfuirent vers la mer; ceux qui purent se sauver furent heureux, mais il en échappa bien peu. Après la bataille, les provençaux & Calabriens vinrent au butin qui fut grand. Le Comte partit & donna tellement que chacun fut content, car tant de bien & de richesses y avoit ès tentes des Sarrasins, qu'on ne pouvoit nombrer, dont tous ceux qui eurent du butin furent bien riches.

Du grand honneur que le Comte Remond fit à Croissant en voulant lui donner sa fille en mariage, dont son fils fut jaloux & voulut faire mourir Croissant, mais il ne put, car Croissant le fit mourir & se sauva au plus vîte.

APrès que la bataille fut finie, & que les Sarrasins furent morts, le Comte Remond vint vers Croissant, il le conduisit avec lui dans la ville, & le mit entre lui & le Duc de Calabre, & entrèrent en la ville où ils furent reçus à grande joie, ils vinrent devant le Palais, & montèrent à la salle, où tous se désarmèrent, ensuite le Comte dit tout haut : O très noble Chevalier, rempli de courage, à qui nul ne doit se comparer, par ta vertu tu as sauvé une partie de la chretienté, où la foi est exaucée, il n'est en moi de te pouvoir récompenser, cependant si tu veux t'abaisser à prendre ma fille en mariage, je te donnerai la moitié de tout mon bien. Quand Croissant entendit le Comte, il lui dit : Sire, de vos bontés & du présent que vous me voulez faire, vous remercie, quant à votre fille je lui ferai tant d'honneur que je la ferai Impératrice de Rome, où elle sera servie & honorée comme Reine de tout le pays. Le Comte fut bien content de la réponse de Croissant, mais son fils ne l'étoit pas; il dit en lui-même : Croissant, puisque par vous je me vois déshérité, & que mon père vous donne tout ce qui m'appartient, avant d'y consentir je vous ferai mourir si je puis; ainsi, comme on peut l'entendre, pensoit le fils du Comte contre Croissant, lequel s'il n'est secouru de Dieu, est en danger de périr.

Le Comte Remond fut trouver sa fille, & lui dit : ma fille, sachez que vous aurez pour mari le plus hardi qui jamais ait porté l'épée, c'est le brave Croissant, lequel vous a retiré d'esclavage. Quand la pucelle ouit son pére, elle fut bien joyeuse. Sire, lui répondit-elle, puisque c'est votre plaisir qu'à ce jeune Vassal m'avez donné, je l'accepte volontiers & suis contente de faire votre plaisir, dont Croissant fut bien content; la pucelle humblement le salua & lui dit : Sire, de votre venue & secours sommes contens, car par vous est rendue toute joie. Dame, dit Croissant, ainsi vont les œuvres de Dieu, les hommes font les batailles; mais donne la victoire, ainsi en conversant, ils entrèrent en une chambre où les tables étoient mises; mais Izachar fils du Comte, n'y voulut pas entrer, il s'en alla dans un lieu secret de la ville, où il fit venir dix de ses complices auxquels il dit tout ce qu'il avoit intention de faire, & qu'à l'heure que Croissant seroit endormi, il viendroit le mettre à mort. Les dix larrons ayant entendu leur maître, répondirent tous qu'ils étoient prêts à faire son commandement, à tant se turent,

attendant que l'heure fut venue pour accomplir leur cruelle entreprise; comme ils en parloient, il y avoit en une chambre un jeune Ecuyer qui entendit l'entreprise, il revint & jura que jamais il ne s'arrêteroit que jusqu'à ce que la chose fut racontée à Croissant, pour qu'il ne fut surpris. Il vint auprès de Croissant & lui fit récit de toute la trahison. Quand Croissant entendit l'Ecuyer, il devint plus rouge qu'un charbon, & dit que jamais il ne pourroit croire qu'une telle trahison fut tramée, par un si noble homme, pour vouloir donner la mort à celui qui ne lui a pas fait de mal. Sire, dit l'Ecuyer, je ferai votre plaisir, si vous n'y remédiez vous êtes perdu. Quand Croissant l'entendit, il eut bien peur & dit en lui-même qu'à personne n'en parleroit, mais que si quelqu'un l'attaquoit, il lui donneroit un si grand coup de son épée qu'il le tueroit. Après qu'ils eurent soupé, plusieurs ébattemens il y eut en la salle, & ensuite le tems de se coucher étant arrivé, le Comte Remond fit conduire Croissant dans une riche & belle chambre en laquelle étoit un lit bien paré. Croissant vint dans cette chambre accompagné d'Ecuyers, qui, après qu'ils l'eurent amenés dans sa chambre, se retirèrent & le laissèrent tout seul avec son Ecuyer. Croissant le fit coucher dans un lit séparé du sien, & ne voulut pas lui dire sa pensée; il lui recommanda seulement de ne pas se déshabiller, pour lui, il prit ses armes, mit son épée à son côté, & se coucha dans son lit, il se cacha bien afin que ses armes ne fussent pas apperçues par ceux qui devoient le tuer. Alors le fils du Comte entra dans la chambre tout armé & l'épée à la main, avec dix compagnons qui tenoient dans leur main chacun un grand couteau d'acier; alors le fils du Comte leva l'épee & frappa sur le casque de Croissant un si grand coup que l'épée lui tourna à la main, il vit par-là que Croissant étoit armé, dont il fut bien fâché; alors les dix compagnons frappèrent Croissant, mais ils ne purent lui faire de mal. Alors Croissant, l'épée à la main, sauta sur eux, quand le fils du Comte le vit, la frayeur s'empara de lui; il crut frapper, mais il ne le put, car Croissant se mit devant lui & le frappa si rudement, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine. Les autres qui étoient avec lui avoient tué l'Ecuyer de Croissant, dont il fut bien fâché; il attaqua en désespéré, & en tua cinq en peu de tems, les autres se sauvèrent le plus vîte qu'ils purent, dans une chambre, sans oser y faire le moindre bruit.

Comme Croissant partit de Nice à pied, armé de son épée, & comme le Comte regretta son fils & fit poursuivre Croissant, mais ils ne le purent retrouver & s'en retournèrent.

Après que Croissant se vit ainsi entrepris, & qu'il avoit occis & mis à mort le fils du Comte Remond, il eut bien peur, car il savoit que si dudit Comte il étoit pris, il seroit en danger de mort, il partit vîtement du palais, mais quand il vint aux écuries dans lesquelles étoit son cheval, il trouva une grosse chaîne de fer qui fermoit la porte pour que la nuit on ne put les tirer dehors. Quand il vit cela, il fut bien surpris, & dit: O grand Dieu! daignez m'aider de votre grace, je ne vois aucun moyen par où je puisse m'empêcher de subir la mort; hélas! je pensois être marié à la fille du Comte, mais la chose est différente, car j'ai tué son frère. Alors Croissant commença à pleurer, & se mit à marcher dans la ville. Il ne s'arrêta pas qu'il ne fut parvenu à une des portes; il appela le portier, & lui dit que la porte ouvrît

ouvrit, que besoin étoit d'aller à ses affaires. Le portier qui étoit bien exact lui répondit qu'il perdoit son tems, & que la porte ne seroit ouverte que le Soleil ne fut levé; quand Croissant vit que par douce parole il ne vouloit ouvrir la porte, il mit l'épée à la main & dit au portier : méchant homme, si incontinent tu ne me fais ouverture, de cette épée que je tiens, je te ferai mourir cruellement Le portier appercevant que Croissant levoit l'épée pour le frapper, eut peur & vint aussi-tôt lui ouvrir; mais il avoit si peur qu'il trembloit de tous ses membres. Il lui ouvrit donc la porte sans résistance; ainsi, Croissant sortit tout désarmé, n'ayant mis qu'une robe dessous son habit de soie, & son épée qu'il avoit à son côté, avec une bourse qu'il avoit pendue en sa ceinture, en laquelle il y avoit vingt soûs de monnoie; ainsi il prit le chemin pour aller à Rome, mais avant qu'il eut marché deux lieues loin de la ville, cinq larrons qui étoient en une chambre, ayant appris que le Chevalier Croissant étoit parti, sortirent hors de la chambre, en faisant tant de bruit, que par tout le palais l'effroi s'éleva, & même que le Roi vint au palais l'epée à la main, & trouva les larrons qui lui dirent, que pour quelques paroles que Croissant & son fils avoient eues ensemble, il survint un débat où votre fils a été tué par Croissant, qui, de fait, à pensée le fit, afin que de votre pays fut Seigneur, à cause de votre fille que vous lui avez promise en mariage, & nous n'avons pu venir à tems qu'il ne s'en fut, mais quand ce vint à la sortie de la chambre, il tua cinq hommes avec votre fils, lesquels n'étoient point armés, mais Croissant l'étoit & ressembloit à un terrible ennemi.

Quand nous vîmes que nous étions désarmés, nous tuâmes son Ecuyer. Quand le Comte entendit les larrons, pas n'étoit merveilles, il fut courroucé de la chose ainsi arrivée, il vit la chambre où son fils étoit étendu mort. Quand il l'apperçut, du grand chagrin qu'il en eut, il tomba pâmé auprès de son cher fil , puis quand il fut revenu à soi, il adressa sa voix au Ciel en disant : Croissant, que votre arrivée & votre secours me coûtent cher ! Alors il ordonna à ses Seigneur & Gentilshommes qu'ils se missent à courir aprè le larron qui avoit tué son fils, car si je puis le tenir, jamais de mes mains il n'échappera que je ne le fasse mourir. Alors de tous côtés s'armerent les Seigneurs, même le Comte s'arma & monta sur le meilleur cheval qu'il y eut; il sortit de la ville avec ses gens, qui se disperserent tous parmi les champs, & demandoient à ceux qu'ils rencontroient, s'ils n'avoient point vu passer Croissant; mais ils eurent beau s'informer, ils ne purent en savoir aucunes nouvelles certaines; ils apprirent seulement qu'un homme l'avoit rencontré à quinze lieues au-de là, qui s'en alloit en grande hâte. Qnand le Comte entendit que sa peine seroit perdue de faire plus de recherches, ils s'en retournèrent vers la ville de Nice, bien fâchés & indignés; le Comte surtout pleuroit beaucoup la perte de son fils même de Croissant; car, disoit-il, c'étoit le plus hardi & le plus sage Chevalier que l'on put trouver au monde, & plût à Dieu qu'entre lui & moi fut fait un bon accord pour qu'il eût ma fille en mariage, & après moi mes terres. Il y eut plusieurs de ses gens qui lui dirent : Sire, laissez-le aller, car il ressemble mieux à un ennemi qu'à un homme, il est trop fier & trop cruel, il tueroit aussi-tôt un homme comme un autre boiroit un verre de vin. Maudite l'heure où il est né ! alors le Comte Remond revint à la ville, en regrettant la

perte de son fils, & même il regretta Croissant. Quand il fut descendu dans le palais, il fit enterrer son fils, & lui fit faire le service qui convenoit. Le Duc de Calabre son frère, les Barons & Chevaliers qui étoient-là furent bien fâchés, mais ils ne savoient comme la chose étoit allée; la fille du Comte Remond étoit inconsolable, tant elle avoit aimé Croissant qu'elle croyoit avoir en mariage. Je ne parlerai plus d'eux & ferai mention de Croissant.

Comme Croissant arriva à une petite ville nommée Florencole, logea avec des larrons, qu'il tua dans une dispute, & se sauva; & comme il vint à Rome, où personne ne voulut lui donner un morceau de pain, & il fut obligé de coucher dans le vieux Palais sur une botte de paille.

Quand Croissant fut parti de Nice, & qu'il se vit à pied, il pria Dieu de prendre pitié de lui, il marcha trois jours sans boire ni manger qu'un peu de pain & d'eau; il avoit une faim si grande qu'à peine il pouvoit se soutenir; il marcha si bien qu'il arriva à Florencole, il apperçut un hôtel qui ressembloit à une taverne, & dit que s'il devoit être décapité, il entreroit pour y boire & manger, en payant son écot; il eut mieux fait de passer outre, car en grand péril va se mettre, comme l'on entendra ci-après; il approcha de l'hôtel & vit qu'on étoit fort occupé dans la cuisine, il vit dans une chambre où étoit allumé du feu, dans laquelle étoient six brigands qui, bien étoient pourvus pour le souper. Quand Croissant vit cela, il entra & demanda si on le logeroit bien? L'hôte répondit qu'oui; alors Croissant entra dedans, & les brigands vinrent auprès de lui, disant que bien étoit venu, ils se dirent ensuite, ce gros lourdaut nous est bien venu pour payer notre écot. Croissant leur demanda s'il pourroit souper avec eux, ils répondirent qu'oui, ils se mirent à table, & mangèrent; quand ils eurent soupés & se furent bien réchauffés, l'hôte dit qu'il étoit tems de compter; alors les brigans dirent: Dites-nous combien nous payerons par tête. Seigneurs, dit l'hôte, vous devez douze sols pour tous, pensez à payer ce que vous devez; le Capitaine des brigands appela Croissant, & dit qu'il falloit jouer aux dez pour voir qui paieroit l'écot, Croissant répondit: Seigneur, il n'est pas nécessaire de jouer, car à moi tout seul je veux payer; les brigands dirent qu'ils étoient contens & l'en remercièrent. Alors le Capitaine lui dit qu'il étoit très-bien arrivé pour eux, & qu'il convenoit bien que par autre manière parlât, qu'ainsi ne pouvoit échapper, dit à ses compagnons qu'il falloit lui faire laisser sa robe, l'autre brigand répondit que ses bas & ses souliérs lui convenoit laisser pour le leur demain avoir du poccon. Quand Croissant entendit les brigands, il fut courroucé & leur répondit fièrement que leur parler laissassent, qu'il avoit encore trois sols en sa bourse, & qu'il les donneroit auparavant qu'ils se courrouçassent; alors les brigands répondirent que ses raisons ne lui pourroient servir nullement, & qu'il falloit absolument laisser sa robe. Alors Croissant transporté de colère, se tourna vers les degrés d'une loge où étoit mise sa bonne épée, dont il fut bien joyeux, il courut en cet endroit, & la prenant, il la tira vîtement hors du fourreau & s'en revint vers les brigands, qui, tous les cinq sautèrent sur lui l'épée à la main. Croissant les voyant, ne fut point surpris, il leva aussitôt sa bonne épée & frappa le Capitaine

sur la tête avec une si grande force, que ce brigand fut partagé en deux & tomba mort à terre, & puis vint à l'autre auquel il emporta la tête de dessus les épaules. Alors l'hôte commença bien fort a crier aux larrons, au meurtrier, mais Croissant ne voulut lui faire ni mal ni douleur; à ces grands cris, tous ceux de la ville sortirent & demandèrent à l'hôte ce que c'étoit, il répondit que c'étoit un grand larron fort & puissant, lequel avoit occis ces hommes; alors le Capitaine commanda qu'on le suivît à pied & à cheval, ils partirent bien armés, mais le Capitaine ne risquoit guères, parce que le premier ne vouloit être; alors de tous côtes, à pied & à cheval poursuivirent Croissant, qui ne tenoit le grand chemin, & outre cela, il y en avoit assez qui ne s'échauffoient pas trop de le trouver, parce qu'à tel mal recevoir ils n'étoient pas bien pressés, ils craignoient même de le trouver. Croissant se voyant loin de la ville, commença à louer Dieu de ce qu'ainsi etoit échappé sans danger avoir encouru. Il marcha toute la nuit & toute la journée jusqu'au soir qu'il arriva dans un bourg, où il fut obligé de vendre son épée, parce qu'il n'avoit point d'argent pour payer son écot. Il entra dans une auberge où il logea, & fut servi de tout ce qu'il demanda & voulut avoir, le lendemain matin quand il fallut partir, il vendit son aumônière & en prit ce qu'il put en avoir; il marcha pendant tant de jours qu'il approcha de la ville de Rome, & vit une auberge où il se logea pour passer la nuit, & quand ce vint le matin, il demanda à l'hôte, à qui étoit la ville, & qui en étoit Seigneur? L'hôte lui répondit que celui qui en étoit Seigneur se nommoit Guiemard de Pullie; mais auparavant lui, nous avions un jeune Seigneur qui étoit fils du noble Empereur Ide, lequel vous ressembloit bien, mais tint tant de mauvais gouvernement qu'il dépensa tout le bien que son père lui avoit laissé, il donna tant que rien ne lui demeura pour subsister; il m'a eté conté depuis, qu'il est en si grande pauvreté que l'on ne sait si jamais il reviendra. Quand Croissant entendit son hôte, tristement il commença à se plaindre en disant: Helas! que deviendrai-je après avoir perdu mon bien sans aucune esperance. Neanmoins il ne manquoit point le matin d'entendre la Messe, dont il y en eut assez de ceux qui le virent qui le reconnurent, mais pas un d'eux ne le fit paroître, ce qui le chagrina, car il se voyoit reduit à la mendicité; il pensa qu'il vendroit sa robe, & qu'il ne se laisseroit pas mourir de faim. Après que son argent fut dépensé, il s'avisa d'aller dans les rues, pour voir s'il trouveroit quelqu'un à qui il eut fait du bien, & lui demander quelque chose; étant sorti il leva les yeux, & apperçut un bourgeois qui étoit à des fenêtres, & qu'il connoissoit bien Croissant se tira à part & salua le bourgeois, lui disant: Sire, ayez souvenir d'un pauvre malheureux, à qui fortune est contraire, & qui autrefois vous a fait du bien. Quand ce bourgeois entendit Croissant, il le regarda fièrement, & il le reconnut, il appela son domestique & lui commanda d'apporter un chaudron plein d'eau, le domestique fit ce que son maître lui avoit ordonné; alors le maître prit le chaudron & jetta l'eau sur la tête de Croissant, dont son habit & sa chemise furent très-mouillés. Croissant, sans rien dire, se nettoya, puis dit au bourgeois que s'il pouvoit vivre long-tems, il lui feroit payer cette offense. Croissant qui étoit irrité, dirrigea son chemin vers un vieux palais, où de long-tems il n'avoit demeuré personne, dont les portes étoien

fermées, il y avoit deux bottes de paille déliées, il se coucha & s'endormit dessus, bien fâché contre le bourgeois, qui ainsi l'avoit mouillé; le bourgeois vint vers l'Empereur Guiemart pour le flatter, il le salua en disant : Sire, je viens vous apprendre que Croissant fils de l'Empereur Ide, qui, de droit doit être héritier de l'Empire que vous gouvernez, est arrivé tout nud dans cette ville, il est comme un mendiant, & paroît si grand & si fort qu'il paroît propre au combat plus qu'aucun autre homme, c'est pourquoi, Sire, si vous voulez suivre mon conseil, vous lui ferez trancher la tête, afin qu'on n'en parle plus. Quand l'Empereur entendit le bourgeois, il le regarda bien fièrement lui disant de se taire; & qu'il étoit un traître; je sais bien que par lui tu as été enrichi, & pour ce, dorénavant je te recommande que si hardi ne sois de reparoître devant moi; si chose est qu'il soit pauvre, c'est dommage. Je lui ai fait tort de posséder ses terres, sans aucun sujet, & je m'en tiens coupable envers Dieu; c'est aujourd'hui Pâques, que tous les Chrétiens doivent s'humilier devant Notre-Seigneur, il est juste que je m'y rende, & que je fasse tant pour lui qu'il soit content de moi.

Comme l'Empereur dit au bourgeois qui s'étoit moqué de Croissant, il lui fit porter à boire & à manger; du trésor qu'il trouva en une chambre du vieux palais, & de ce qui lui fut dit par les Chevaliers.

ALors que le bourgeois entendit l'Empereur, il eut bien peur & s'en alla fort honteux, & eut bien voulu ne s'être pas hâté d'apporter ces nouvelles à l'Empereur, qui resta pensif pour la pauvreté où étoit Croissant; il descendit de son palais, vint se promener devant le vieux palais qui étoit près du sien, il regarda à l'entrée & vit un homme qui dormoit, il pensa bien que c'étoit Croissant, car le bourgeois lui avoit dit. Quand l'Empereur le vit; il en prit pitié, il revint dans son hôtel, & commanda qu'on lui apportât pain & vin, laquelle chose à son commandement fut faite, puis prit un bon manteau fourré de gris, & ordonna que nul ne le suivît; il vint au lieu où Croissant dormoit, & lui mit le vin & la viande auprès de lui sans le réveiller, puis prit le manteau & en couvrit Croissant, & quand il voulut partir, il regarda à droite & vit une porte ouverte, il apperçut une grande clarté qui sortoit du dedans, il retourna de ce côté & entra dans une chambre qu'il trouva grande & belle, il y vit ensuite une grande quantité d'or & d'argent, des pierres précieuses, dont il fut bien étonné, il avança encore un peu & apperçut un image qui étoit d'or très-brillant, & aussi grand qu'un enfant de deux ans, & avoit aux deux yeux deux escarboucles qui jettoient une si grande clarté, que toute la chambre étoit éclairée; il pensa l'emporter, & vit deux Chevaliers armés sortir de la chambre l'épée à la main, qui lui dirent : Vassal, prenez garde d'avoir assez de prudence pour ne pas toucher au trésor qui est ici, car il ne vous appartient pas. Seigneurs, leur dit-il à qui appartient-il donc? A Croissant qui est couché sur une botte de paille, il est pauvre & dénué; ainsi, si vous voulez savoir à qui ce trésor appartient, prenez trois besans d'or que voilà, puis retournez à votre palais & faites crier que tous les pauvres viennent à votre cour, & qu'à chacun donnerez un florin, quand Croissant le saura, pas ne demeurera derrière, alors vous jetterez les trois besans d'or l'un deçà, l'autre là;

alors Croissant viendra & trouvera lesdits besans, il vous les rendra, & par-là vous connoîtrez à qui le trésor appartient, ensuite vous lui donnerez votre fille en mariage; vous le conduirez ici, & verrez qu'au trésor il prendra ce qu'il voudra, car c'est à lui & personne ne peut s'y opposer & l'empêcher de l'emporter. Ainsi, si vous faites ce que nous vous avons dit, vous aurez part audit trésor.

Comme les deux Chevaliers, gardes du trésor, dirent à l'Empereur Guiemart commme ils savoient que c'étoit Croissant; comme Croissant à son réveil, trouva du vin & de la viande auprès de lui; comme le Roi Guiemart l'éprouva & lui donna en mariage sa fille & ses terres; & des réjouissances qu'il y eut dans Rome.

UN peu après que l'Empereur eut oui les deux Chevaliers, il leur certifia qu'il feroit ce qu'ils avoient dit, il vint au mont d'or, où il prit les trois besans & les mit en sa bourse, après prit congé des deux Chevaliers, & en sortant vit encore Croissant qui dormoit, il se donna grandes merveilles & passa outre, il vint en son palais où il trouva ses Barons qui lui dirent d'où il venoit? mais rien ne répondit: Après que les tables furent mises, il s'assit à dîner. Croissant, qui, dans le vieux palais étoit, s'éveilla & se donna grandes merveilles du manteau fourré que sur lui trouva, puis il vit qu'auprès étoit une petite nappe dans laquelle étoient enveloppés pain, chapons rôtis & perdrix, il vit ensuite une grosse bouteille pleine de vin, il loua Notre-Seigneur de cette aventure qu'il lui avoit envoyée, il but & mangea à son plaisir & s'en alla sans rien emporter pas même le manteau dont il avoit été couvert qu'il n'osa emporter; & dit en lui-même qu'il n'avoit rien; il s'en retourna en la ville, & quand l'Empereur eut dîné, il appela cinq sergens auxquels il dit qu'ils allâssent crier par la ville, que tous pauvres, qui, vers l'Empereur voudroient venir, auroient chacun un florin valant dix sols, laquelle chose firent après lesdits commandemens. Par quoi tous les pauvres se retirèrent vers le palais, Croissant s'en fut aussi vers les autres pour avoir l'aumône, avec quoi il payeroit son hôte, & pour ce, s'en alla hâtivement vers le palais avec les autres, & l'Empereur qui étoit là, attendant pour éprouver si ce que les deux Chevaliers lui avoient dit seroit chose véritable, il tira de sa bourse les trois besans d'or qu'il jetta sur le chemin qui menoit au palais, non pas tous ensemble, il les dispersa çà & là, assez de pauvres passèrent par-là, mais ils ne les apperçurent pas, Croissant vint avec les autres, & apperçut entre les pieds des gueux les besans d'or, il les ramassa & voyant que c'étoit de l'or, il dit: Hélas! si c'étoit de l'argent, il seroit à moi; mais c'est or, qui appartient à l'Empereur, ainsi je vais lui rendre, il s'en vint au palais & dit: Sire, je viens de trouver en chemin ces trois besans d'or que je vous remets, car ils vous appartiennent. Quand l'Empereur entendit le jeune Vassal, il lui dit: soyez le bien venu, la loyauté qu'avez, vous aidera à mettre au lieu où par raison devez être; car je vous donne ma fille en mariage, vous la prendrez à femme, & avec ce, vous rendrai la couronne de l'Empereur qui de droit vous appartient. Croissant ayant entendu le Roi, fut bien satisfait, il s'agenouilla à terre & le remercia de l'honneur qu'il lui offroit, le Roi qui étoit prud'homme, le prit par la main & le releva; il l'emmena dans une

chambre dans laquelle il fit préparer un bain où il fit baigner Croissant ; quand il fut baigné, le Roi fit apporter & lui fit mettre des habits tels qu'il falloit à un homme de son rang. Lors le Roi Guiemart manda quérir sa fille par deux Barons qui dedans sa chambre étoient, laquelle vint au palais au mandement de son père, tout richement accompagnée de Dames & Demoiselles, qui étoient si richement accommodées que c'étoit merveilles.

Comme le Roi Guiemart fit promettre à Croissant que dans trois jours il épouseroit sa fille ; comme le Roi Guiemart mena Croissant au vieux château & lui montra le grand trésor que les deux Chevaliers lui gardoient.

OR, quand le Roi Guiemart vit sa fille venue au palais, la prit par la main, & lui dit : Ma très-chère fille, je vous ai trouvé un mari auquel vous ai donnee, c'est le plus beau, le plus hardi & le plus vaillant Chevalier qu'on puisse voir ; c'est Croissant à qui cet Empire appartient, il est fils de l'Empereur Ide, lequel lui avoit laissé cet Empire ; mais Croissant partit de cette ville en petite compagnie, il alla servir en pays étrangers, & quand les Barons virent qu'ils étoient sans Seigneur, ils m'envoyèrent quérir & me reçurent Seigneur ; mais puisque Croissant est retourné, pour acquitter mon ame, je lui remettrai son Empire en main sans en rien retenir, car je suis assez riche, & puissant, ainsi, ma fille, si vous voulez vous épouserez ce jeune Vassal. Sire, lui répondit Croissant, si c'est son plaisir, j'y consens, car je n'en vis pas de plus belle ; la Demoiselle entendant Croissant, fut bien joyeuse, elle le regarda & le trouva si beau, qu'elle fut bientôt éprise de lui ; plus elle le voit, & plus elle desire son mariage. La Demoiselle parla au Roi son père, & lui dit : Puisque votre plaisir & volonté est que j'aye Croissant pour epoux, vous pouvez exécuter votre volonté, car folie seroit de refuser cela ; vous priant que le mariage soit hâté, car si je ne l'ai, je renonce à tout mariage, personne ne me mettra l'anneau au doigt, si de moi & de Croissant le mariage ne se fait. Quand le Roi entendit sa fille, il lui dit en riant, ma fille, ne pensez pas le contraire ; alors le Roi fit venir un Evêque, qui, ensemble les fiança, & quand les trois jours furent passés, & que les provisions & appareils des nôces furent faites, le Roi Guiemart les fit prêter serment, & sur tout fit promettre à Croissant qu'au troisième jour il épouseroit sa fille ; ce qu'il promit & jura. Alors, le Roi sans plus tarder, prit Croissant par la main & l'emmena jusqu'au vieux palais, pour savoir & éprouver si le grand trésor qui y étoit, pourroit être pris & emporté par Croissant, tout ainsi comme les deux Chevaliers lui avoient dit. Ils allèrent ensemble au vieux palais, quand ils y furent arrivés, le Roi parla à Croissant, il lui dit : beau fils, je vous aime, aussi vous me devez porter foi puisque vous épousez ma fille ; mais comme j'ai confiance en vous, je vous dirai ce que j'ai en pensée il est certain qu'il y environ quatre jours, ainsi que de la Messe j'étois revenu, je m'appuyai à l'une des fenêtres de mon palais, je regardois l'endroit où nous sommes, je vis que vous dormiez accablé par la faim & la misère, alors pitié pour vous s'éleva en moi, & vous apportai vin & viande, & je les mis auprès de vous & vous couvris d'un manteau gris, puis je vous laissai tout ceci, car je n'avois pas envie de vous éveiller, & comme je pensois m'en retourner, je vis

ouverte la porte de cette chambre que vous voyez fermée, d'où il sortoit une grande clarté. Alors je m'avançai & j'entrai dedans, & vis un si grand trésor que jamais on n'en peut voir de plus considérable, puis je vis un image bien riche que je pensai emporter; mais, comme je le tenois déjà, deux Chevaliers bien armés s'avancèrent, dont je fus effrayé, ils me dirent, que si j'étois assez imprudent pour y toucher, ils me feroient mourir; alors je leur demandai à qui étoit ce trésor? Ils me répondirent que c'etoit à Croissant qui dormoit; ils me commandèrent ensuite de prendre trois besans, pour éprouver à qui le trésor appartenoit, & me dirent de faire une aumône aux pauvres, & de jetter les trois besans d'or dans le chemin, par où les pauvres devoient passer, & que celui qui les trouveroit & les mettoit en sa main, le trésor lui appartiendroit; ainsi, je vous prie que nous y allions voir, pour savoir la vérité. Sire, dit Croissant, j'y consens, ils vinrent à la porte & la trouvèrent fermée; alors Croissant commença à dire: Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de vouloir nous ouvrir cette porte; Croissant ne parla point que la porte ne fut ouverte; ils y trouvèrent deux chevaliers l'épée à la main. Croissant & Guiemar entrèrent, les chevaliers firent beaucoup d'accueil à Croissant, & lui dirent: Il y a long-tems que nous sommes commis à la garde de ce trésor; le Roi Oberon, en nous le confiant, nous a dit qu'il vous appartenoit, & personne n'y a touché que le Roi Guiemar; vous pouvez le prendre, & en donner à qui bon vous semblera. Croissant fut bien joyeux, remercia les Chevaliers de ce qu'ils lui avoient gardé ce trésor; ils partirent, en lui recommandant d'être bon envers les pauvres, & fidele au Roi Guiemart son beau-père; Croissant les remercia des sages conseils qu'ils lui donnoient & disparurent sans qu'il sut ce qu'ils étoient devenus; ils se rassurèrent en faisant le signe de la croix. Quand Croissant vit ce trésor, il se promit bien de n'en faire participans que ceux qui le mériteroient, ce qu'il fit & s'attacha par-la beaucoup de monde. Il appela Guiemart & lui dit: Je veux que vous ayez la moitié de ce trésor; je vous remercie, lui répondit Guiemart, tout ce que je possède est à vous, je ne partagerai rien avec vous; alors ils partirent. Croissant prit auparavant des joyaux pour donner à son épouse; ils sortirent de la chambre du trésor & fermèrent la porte à la clef, qui leur avoit été donnée par les chevaliers. Ils revinrent bien joyeux au palais, Croissant vit sa maîtresse, à la quelle il donna les joyaux qu'il avoit apporté de la chambre du trésor, & elle l'en remercia.

Du grand trésor qu'ils apportèrent, & comme Croissant épousa la noble Demoiselle fille du Roi Guiemart; & fêtes que l'on fit.

Après que le Roi Guiemart & Croissant furent retournés au palais, la Demoiselle fut prête & arrangée, on les maria, ensuite l'on fit un festin, après lequel les jeunes Chevaliers joutèrent ensemble, & quand ce vint l'heure du souper, ils se mirent tous à table où ils furent servis splendidement, & après le bal, Croissant & son épouse allèrent se reposer, le lendemain ils revinrent au palais, & les divertissemens recommencèrent & durèrent quinze jours, après lesquels chacun partit. Quelques années après, le Roi Guiemart mourut après quatre jours de maladie, Catherine sa fille & Croissant le regrettè-

rent beaucoup tant ils l'avoient aimé. Son corps fut porté à la grande Eglise de Saint-Pierre, où son service fut celébré & où l'on fit ses funérailles, il fut ensuite enterré, universellement regretté, car il avoit été bon & juste; après le deuil fini, du consentement des Barons, il fut couronné Empereur, & Catherine Impératrice. On ordonna des fêtes pour la cérémonie du couronnement, il y eut de grandes réjouissances; Croissant augmenta la seigneurie de Rome, comme Jérusalem & toute la Syrie, comme on le peut savoir plus amplement par la chronique. Nous ne dirons plus rien de lui; si l'on desire en savoir plus amplement, on peut parcourir les livres qui ont été fait pour lui. Ainsi finit cette histoire, qui traite du Duc Huon de Bordeaux & de sa postérité.

FIN.

PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté accordée le 31 mai 1726, signée De Saint-Hilaire, & scellée; il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, les Livres intitulés: *l'Histoire de Huon de Bordeaux, des Quatre Fils Aymon, de Valentin & Orson, des Conquêtes du Grand Charlemagne, des Aventures de Fortunatus, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, &c.

Registré sur le Registre VI *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 341, fol. 345, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris, le 4 juin 1726.*

D. MARIETTE, *Synd.*

